

Hervé Ryssen

Psychanalyse du judaïsme

Éditions Baskerville
2006

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Baskerville, 2006

ISBN 2-9524559-5-3

SDE Domiciliation, 14 rue Brossolette, 92300 Levallois.
herveryssen@hotmail.fr ; yahoo.fr ; caramail.com ; voila.fr

Hervé Ryssen

Psychanalyse du judaïsme

Éditions Baskerville
2006

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Baskerville, 2006

ISBN 2-9524559-5-3

SDE Domiciliation, 14 rue Brossolette, 92300 Levallois.
herveryssen@hotmail.fr ; yahoo.fr ; caramail.com ; voila.fr

et cultivant farouchement cet isolement, comme s'il y avait une revanche future à prendre sur le reste de l'humanité. Cet esprit de revanche se retrouve dans de nombreux textes de la littérature cosmopolite. C'est un des traits caractéristiques du judaïsme. L'étude de la production philosophique, littéraire et cinématographique permet en effet de mettre à jour les grandes lignes de l'esprit juif, en général, et de la personnalité de l'intellectuel juif, en particulier. On constate alors une étonnante homogénéité de pensée entre les juifs des quatre coins du globe, qu'ils soient athées ou croyants. Tous semblent formés à la même école, ne parlant des langues étrangères que pour exprimer les mêmes idées, les mêmes émotions, les mêmes paradoxes, la même espérance messianique, la même foi en la victoire finale.

1. La propagande planétaire

Le peuple juif est le peuple militant par excellence. C'est un peuple de propagandistes, un peuple de « prêtres », qui a un message à délivrer au reste de l'humanité et une « mission » à accomplir. Mais contrairement au christianisme ou à l'islam, les juifs n'entendent pas convertir les autres au judaïsme, mais simplement les amener à renier leur religion, leur race, leur identité, leur famille et toutes leurs traditions, au nom de « l'humanité » et des « droits de l'homme ». L'Empire global, en effet, ne pourra se bâtir qu'avec les résidus des grandes civilisations, avec la poudre humaine produite par les sociétés démocratiques et le système marchand.

Un monde enfin unifié

L'idée d'un monde sans frontières est une perspective qui soulève depuis longtemps l'enthousiasme de la jeunesse occidentale. Mais alors qu'au XX^e siècle, cet idéal était surtout porté par le marxisme militant, il paraît trouver aujourd'hui son véritable envol avec l'idéologie libérale triomphante et la démocratie plurielle. L'effondrement du bloc soviétique fut l'occasion de redoubler d'ardeur dans cette entreprise. On espérait alors que la fin du monde bipolaire et le triomphe de la démocratie allaient enfin permettre l'instauration d'un monde de paix et la « fin de l'histoire », comme certains philosophes pouvaient alors le penser de manière un peu naïve.

PREMIÈRE PARTIE

LE MESSIANISME JUIF

Le judaïsme n'est pas seulement une religion. C'est aussi un projet politique fondé sur une idée dominante : la disparition des frontières, l'unification de la terre, et l'instauration d'un monde de « paix ». Chez les juifs religieux, cette aspiration à un monde pacifié, unifié, globalisé, se confond avec l'attente fébrile d'un Messie qu'ils attendent depuis trois mille ans, et qui viendra restaurer le « royaume de David ». Chez les juifs non-croyants, ce messianisme a pris la forme d'un militantisme politique en faveur de toutes les utopies mondialistes.

C'est la raison pour laquelle tant de juifs se sont impliqués dans l'aventure communiste tout au long du XX^e siècle, avec une frénésie toute particulière. Mais dès avant la chute du système soviétique, nombreux furent ceux qui avaient compris que la démocratie libérale était beaucoup plus efficace pour effacer les frontières et dissoudre les identités nationales. Il s'agit, encore et toujours, de travailler à l'instauration de l'Empire global, qui doit être aussi l'Empire de la Paix. Telle est la « mission » du peuple juif.

Pendant des siècles, cette espérance a nourri et modelé l'esprit des juifs du monde entier, isolés parmi les autres peuples,

Les principaux représentants de ce courant de pensée cosmopolite sont d'ailleurs souvent d'anciens marxistes. Edgar Morin, par exemple, est l'un de ces sociologues français de la deuxième moitié du XX^e siècle qui personnifient le mieux l'esprit « planétarien ». Il est l'auteur de nombreux ouvrages et d'articles de presse qui appellent invariablement, depuis de nombreuses années, à une « confédération planétaire » et à l'unification mondiale. Dans un livre intitulé *Un nouveau commencement*, publié en 1991, il rappelle donc que l'unification de l'humanité est un processus somme toute assez récent, puisqu'il n'a commencé à prendre corps qu'au XVI^e siècle avec la découverte des Amériques : « Christophe Colomb, écrit Morin, avait fait entrer l'humanité dans l'ère planétaire. » Et c'est dans ce sens qu'il peut affirmer : « Nous sommes encore dans l'âge de fer de l'ère planétaire », dans « la préhistoire de l'esprit humain... Nous ne sommes pas détachés des primates, nous sommes devenus des super-primates¹. »

C'est une idée qu'Edgar Morin reprend systématiquement dans tous ses autres livres. Ainsi, dans *Terre-Patrie*, en 1993, il réitère ses convictions cosmopolites. Notre tâche, dit-il, est de « réformer la civilisation occidentale », de « fédérer la Terre » afin « d'accomplir l'ère de la civilité planétaire² ». Il nous faut « envisager la citoyenneté planétaire, qui donnerait et garantirait à tous des droits terriens. » C'est, selon lui, le seul moyen de « sortir de cet âge de fer ».

La « conscience planétaire » doit être d'abord anthropologique : tous les êtres humains sont des frères. Mais elle doit être aussi écologique, et même cosmique, car, après tout, nous ne sommes que des Humains perdus dans l'univers : « Notre Terre, écrit Morin, n'est plus qu'une minuscule planète perdue dans un gigantesque cosmos où grouillent par milliards étoiles et galaxies. C'est une minuscule planète tiédasse dans des espaces sans fin où règne un froid de glace³. »

On comprendra ici que la solidarité humaine s'impose, par delà toutes les divergences. Notons que cette vision intergalactique de la vie sur terre est aussi la trame des nombreux scénarios de films-catastrophe produits par Hollywood. Dans cette quête de l'universel, le combat pour le respect de l'environ-

¹ Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, pp. 192, 23, 186.

² Edgar Morin, *Terre-patrie*, Seuil, 1993 p. 131.

³ Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, pp. 19, 21.

nement est aujourd'hui tout autant mobilisateur, à l'heure où les pollutions de toutes sortes menacent notre planète : « La menace écologique ignore les frontières nationales, écrit Morin. Une menace d'ordre planétaire plane désormais sur l'humanité. » Nous devons donc « tout penser dans la perspective planétaire. »

Afin de contraindre les hommes à fusionner dans une nation commune, l'intellectuel cosmopolite semble prendre la Terre en otage, sous la menace d'un catastrophisme apocalyptique : « Civiliser la Terre, écrit-il, transformer l'espèce humaine en humanité, devient l'objectif fondamental et global de toute politique aspirant non seulement à un progrès, mais à la survie de l'humanité¹. » Vous l'avez compris : il y va de notre survie.

Il faut donc détruire au plus vite les nations, supprimer les frontières, transformer les vieilles civilisations en poudre humaine, à partir de laquelle on pourra modeler le monde unifié et réaliser la « confédération mondiale », source de notre salut : « Les États-nations sont pour eux-mêmes des monstres paranoïdes incontrôlables... L'idéal à annoncer au monde n'est plus l'indépendance des nations, c'est la confédération des nations. » Et il n'y a aucune raison de limiter ces projets grandioses à la seule petite Europe : « l'idée confédérative est une idée de valeur non seulement européenne, mais universelle. »

« Voilà le nouveau futur, incertain et fragile, que nous devons nourrir, poursuit Edgar Morin. Nous n'avons pas la Terre promise, mais nous avons une aspiration, un vouloir, un mythe, un rêve : réaliser la Terre patrie². » C'est vers un monde de Paix que veut nous conduire le philosophe, car c'est ce monde unifié, pacifié, qui sera finalement la Terre promise.

La pensée de Jacques Attali est elle aussi toute imprégnée de la grande idée cosmopolite. Dans son livre de 2003 intitulé *L'Homme nomade*, il prophétise lui aussi ce que sera le monde de demain, dans une vision très personnelle : « Après bien des désordres, écrit-il, voire d'épouvantables désastres, la planète deviendra une entité unique, sans frontières ; les hommes y seront à la fois sédentaires et nomades, jouissant de droits et assumant des devoirs d'un genre nouveau : une démocratie universelle au service d'un "Bien commun" de l'humanité. » Dans ce Nouvel Ordre mondial, « les *hypernomades* (artistes, détenteurs d'un actif nomade, brevets ou savoir-faire) » formeront une « hyper-

¹ *Le Monde* du 21 avril 1993.

² Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, pp. 190, 204-206, 9.

classe regroupant quelques dizaines de millions d'individus. » Ils constitueront « le réseau gouvernant le monde à la recherche de nouvelles conquêtes, en particulier de nouvelles colonies à peupler dans l'espace réel et virtuel¹. »

Et afin de mieux faire accepter cette idée de la future domination des nomades, Jacques Attali réécrit l'histoire de l'humanité sous une lumière cosmopolite : « La sédentarité, écrit-il, n'est qu'une brève parenthèse dans l'histoire humaine. Durant l'essentiel de son aventure, l'homme a été façonné par le nomadisme et il est en train de redevenir voyageur. » Dans ce monde nouveau, revu et corrigé par Jacques Attali, les identités traditionnelles n'ont plus cours. Il n'y a plus ni Bretons, ni Flamands, ni Français qui tiennent :

« Le transhumain aura le droit d'appartenir à plusieurs tribus à la fois, obéissant, selon le lieu où il se trouve, à diverses règles d'appartenance, à de multiples rituels dit de passage, à diverses formes de politesse et à de multiples codes d'hospitalité. Il devra assumer loyalement ses appartenances multiples... La polyandrie et la polygamie lui permettront de partager avec d'autres, provisoirement ou durablement, un toit, des biens, des projets, un compagnon ou une compagne, sans pour autant désirer avoir ou élever ensemble des enfants ni porter le même nom, ni même avoir des relations sentimentales ou sexuelles, retrouvant ainsi les pratiques variées de certains peuples nomades, tels les Nuers d'Afrique, où les femmes restées sans enfants se marient entre elles et mettent leurs biens en commun et où d'autres concilient polygamie et polyandrie dans la même tolérance. Il pourra mêler les cultures, les fois, les doctrines, les religions, prendre à sa guise les éléments de l'un et de l'autre sans être obligé de s'engager dans telle Église ou telle partie en charge de penser pour lui². »

Dans le monde futur décrit par le prophète, en effet, la vieille civilisation européenne aura bel et bien disparu au profit du modèle africain et nomade, jugé très nettement supérieur. La mondialisation démocratique, poursuit-il, « ne passera pas seulement par la technologie, mais aussi par la réinvention de modes de vie nouveaux, inspirés de ceux des peuples premiers. Cela exigera de repenser les cultures et l'organisation du travail dans les villes et de la politique ; d'inventer un gouvernement de la

¹ Jacques Attali, *L'Homme nomade*, Fayard, 2003, Livre de poche, pp. 451, 32.

² Ibidem, pp. 13, 468, 469.

planète ; une démocratie transhumaine... Se dessinera alors, au-delà d'immenses désordres, comme la promesse d'un métissage planétaire, d'une Terre hospitalière à tous les voyageurs de la vie. »

Dans cette nouvelle organisation, « le gouvernement de la planète sera — utopie ultime — organisé autour d'un ensemble d'agences en réseaux, dépendant d'un Parlement planétaire », qui sera « au service du Bien commun ». Ce sera le temps béni « d'une planète sereine et rassemblée ». Et Jacques Attali conclut son ouvrage sur ces mots : « Alors surgira comme la promesse d'une Terre enfin accueillante à tous les humains, voyageurs de la vie. » Au début de son livre, il écrivait : « Le nomade finira par ne plus nourrir qu'un rêve : s'arrêter, se poser, prendre son temps ; faire du monde une terre promise¹. »

Outre la poésie qui sous-tend leur vision du monde, on peut constater chez nos deux philosophes une certaine similitude dans le vocabulaire terminal. Entre la « Terre patrie » d'Edgar Morin et la « Terre promise » de Jacques Attali, on pourrait presque penser, en effet, que nous avons affaire ici, à travers des livres profanes et destinés au grand public, à l'interprétation laïque de très anciennes prophéties hébraïques.

Le mépris des cultures enracinées

La promesse d'un monde unifié ne va pas, chez les intellectuels cosmopolites, sans une dénonciation souvent virulente des sociétés traditionnelles. Le mépris de la « France profonde » et des traditions villageoises a déjà été exprimé d'une manière cinglante, par le très médiatique philosophe Bernard-Henri Lévy dans son livre de 1981 intitulé *L'Idéologie française*². François Mitterrand et les socialistes parvenaient alors au pouvoir en France, et l'on pouvait alors rêver d'un monde meilleur. Porté par cet espoir libérateur, un autre auteur cosmopolite, Guy Konopnicki, rejetait lui aussi dans les oubliettes de l'histoire toutes les vieilles valeurs traditionnelles et les préjugés de ces Français sans doute encore trop « frileux » devant la modernité. En 1983, dans un livre intitulé *La Place de la nation*, il entendait débarrasser le pays de tout ce qu'il pouvait avoir encore d'exaspérant : « culte du terroir, extase devant les vertus

¹ Ibidem, pp. 35, 471, 472, 34.

² Cf. notre ouvrage précédent, *Les Espérances planétaires*, 2005, pp. 87-93.

paysannes, philosophie spontanée, bon sens populaire et toutes sortes de vieilleries réactionnaires. »

Et pour mieux jeter le discrédit sur cette France profonde abhorrée, Konopnicki l'assimile à un régime politique sur lequel des tombereaux d'ordures ont déjà été déversés depuis la fin de la guerre, et dont on est sûr qu'il suscite maintenant la réprobation de tous : « Cette image-là, nous la devons à Vichy et elle demeure dominante¹. » Ainsi, Marcel Pagnol symbolise pour Konopnicki tout ce que cette France rabougrie peut produire de plus enraciné : « *La Fille du puisatier* lavait l'âme nationale des souillures infligées par le cosmopolitisme des intellectuels parisiens. » Il est vrai qu'un autre film de Pagnol, comme *Regain*, par exemple, a pu faire frémir les intellectuels d'aujourd'hui, tant la beauté du film prend le contre-pied des valeurs du déracinement et du nomadisme. Cette culture trop française ne peut que soulever le dédain : « Le pays avait perdu une bataille mais il lui restait Tino Rossi et Marcel Pagnol. » Et il faut bien constater, avec Konopnicki, qu'« il n'y eut jamais de cinéma plus français que celui produit sous l'occupation allemande ».

Après la cuisante défaite de 1940, la France tentait effectivement de renaître en se ressourçant dans son histoire, sa culture et ses valeurs terriennes. Il est vrai que vingt ans après la boucherie de la Première Guerre mondiale, les Français avaient rechigné à se lancer dans une nouvelle guerre pour la « démocratie » et les « droits de l'homme », et n'avaient guère manifesté l'ardeur guerrière que les intellectuels avaient espéré d'eux pour combattre le régime hitlérien. Aux yeux de Guy Konopnicki, cette attitude est difficilement pardonnable. Il ne comprend pas ce manque de combativité des Gaulois et fustige leur faible esprit de sacrifice : « Combien de fonctionnaires donnèrent-ils leur démission ? Combien d'officiers se suicidèrent-ils plutôt que d'être faits prisonniers ? Tous ces Français professionnels restèrent à leur poste². » On comprend ici l'écœurement de Guy Konopnicki devant la lâcheté de ceux qui ont refusé de mourir pour les « droits de l'homme ».

Cette mesquinerie française n'a, en réalité, jamais cessé de se manifester. Dans les années cinquante, cette France « rabougrie », qui continue de plomber le pays par son inertie, trouve à s'incarner dans la figure paternelle d'Antoine Pinay. Pinay, écrit

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, pp. 112, 60, 62.

² Ibidem, pp. 55, 56.

Konopnicki sans dissimuler son mépris, est un homme très « populaire dans cette France profonde qui stocke les patates à la première grève venue et se vante de ne plus investir dans l'industrie depuis qu'on lui a fait le coup de Suez et celui des chemins de fer russes. »

Le petit épargnant français a sans doute quelque chose d'exaspérant avec sa manie d'économiser pour ses vieux jours, et sa méfiance instinctive à l'égard des margoulins de la finance. « La tradition de l'anticapitalisme de droite, tradition bien française s'il en est », qui puise ses références chez des auteurs antisémites comme Edouard Drumont, n'a certes rien pour satisfaire notre intellectuel, qui précise : « Tradition d'une hypocrisie fondamentale qui, sous prétexte de préférer les valeurs nobles de la terre et de la pierre, conduit à protéger l'argent dans les valeurs refuges foncières et immobilières. En France, on n'investit pas, on place. On ne joue pas avec l'argent. On le cache, on l'enfouit sous les piles de draps et dans les matelas. Et quand le coq est vaincu, il reste le petit écureuil des caisses d'Épargne¹. »

Il est vrai qu'après la succession de scandales financiers et les innombrables escroqueries qui avaient émaillé l'histoire de la Troisième République, les petits épargnants floués avaient peut-être tendance à regarder d'un œil suspicieux les placements financiers. On comprend alors la douleur des Konopnicki, qui auraient évidemment préféré que le magot fût confié aux spéculateurs internationaux.

Cette mesquinerie bien française s'est naturellement poursuivie sous la Cinquième République, dont la constitution et les pratiques se situaient dans une suite logique : « Parapluie institutionnel d'une Constitution présidentielle, parapluie économique des réserves d'or de la Banque de France, sans oublier, naturellement, notre petit pépin nucléaire². » Cette manière de renforcer l'État protecteur est constitutive de l'esprit français : « L'État investissait dans l'or, les Français dans la pierre et la terre... Ainsi la France échappa-t-elle une fois de plus au goût du risque industriel, culturel et politique. » Cette pusillanimité ne peut que soulever le plus parfait mépris de l'intellectuel : « Sous la plume du coq, le gaullisme a vu une

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 77, 173.

² Alain Minc tient le même langage quand il parle d'une « France recroquevillée derrière sa force de frappe. » (*La Grande illusion*, Grasset, 1989, p. 255).

poule mouillée... L'Hexagone était devenu un jardin à la française : point de surprises dans nos allées, point de chienlit sur nos pelouses. » Il est vrai que les jardins de Louis XIV — beauté, mesure et harmonie — sont l'exact opposé de ce que peut produire l'esprit cosmopolite d'un Konopnicki.

Mais le dégoût de l'intellectuel ne concerne pas seulement la France « réactionnaire », crispée sur ses anciennes vertus paysannes et « petites-bourgeoises ». Il vise aussi une certaine culture de gauche exprimée par le Parti Communiste, qui véhicule lui aussi des concepts encore trop imprégnés de l'idée de terroir : Le PCF, dit-il, « appuyé sur les corporatismes », ne fait qu'enrober ses positions réactionnaires sous un verbe plébéien. « C'est à lui que revient la paternité du slogan "Fabriquons français". »

Une certaine gauche française rejoint donc la droite dans le culte des valeurs nationales et terriennes, et c'est justement cette crispation identitaire qui explique, selon Konopnicki, que les Français sentent toujours un peu le fumier de leurs ancêtres paysans : « Comment s'étonner dès lors si la nouveauté et l'imagination ont si peu de place dans ce pays, quand deux forces se conjuguent depuis si longtemps pour marginaliser tout ceux qui, des mendésistes d'autrefois aux juifs allemands de 68, tentent de regarder au-delà d'un horizon borné de six côtés ? Le gaullisme et le stalinisme sont les deux mâchoires d'un même étau, les deux piliers sacrés du conformisme français. Ils convergent souvent pour interdire l'audace ; ils se retrouvent dans la peur commune que suscitent chez eux toutes les philosophies qui ne fleurissent pas le terroir. »

Si Guy Konopnicki nous fait tout de même l'honneur de vivre dans notre pays, malgré tout ce qui le dérange, c'est qu'il y trouve néanmoins certaines raisons de se réjouir : « Il serait particulièrement injuste, dit-il, de survoler le paysage idéologique sans mentionner l'existence de ces quelques bouffées d'oxygène qui, comme *Libé* ou le *Canard*, rendent encore la France supportable¹. » Et nous nous réjouissons de pouvoir lui apporter au moins cette satisfaction.

L'intellectuel se réjouit aussi, naturellement, de l'immigration massive qui a bouleversé la population française ces dernières décennies. Cette « mutation irréversible » le remplit

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 79, 87, 115.

d'aise : « Dans la banlieue des grandes villes, des générations ont grandi ensemble, fréquenté les mêmes écoles et vibré sur les mêmes rythmes. Que cela plaise ou non, le brassage est là, irrémédiable, définitif... La vieille république est morte. »

D'ailleurs, l'expression « peuple français » ne correspond, selon lui, plus à rien : « l'expression fait sourire ou frémir, écrit Konopnicki. On ne parle plus ainsi, sauf au tribunal, pour condamner au nom du... ; le peuple français n'a plus de cohérence interne, s'il n'en a jamais eu, il n'est réuni que par le hasard géographique et la tutelle administrative et politique. » Tout cela est donc bien fini : terminé !

« Fort heureusement, les réactionnaires se manifestent trop tard : la France traditionnelle dont ils parlent n'est pas menacée ; elle est morte et enterrée. »

La propagande cosmopolite a donc eu raison, en quelques décennies, de la méfiance et des angoisses de ces petits Blancs méprisables : mission accomplie, pourrait-on dire. Victoire !

« On ne remerciera jamais assez le capitalisme d'avoir arraché les paysans à la terre pour les mener dans les villes, écrit-il. Là se fait le brassage, l'échange, là se trouvent des choses plus riches, plus essentielles que les veillées des chaumières : des cinémas, des théâtres, des lieux de spectacles contraints à un renouvellement constant par les lois les plus culturelles qui soient, celles du marché et de la concurrence¹ ! »

Chaque Français peut donc aujourd'hui profiter pleinement de tous les spectacles que lui offrent le cinéma cosmopolite d'Hollywood et les expositions d'art moderne. C'est cela, la vraie culture. Et Konopnicki ne cache pas ici qu'il considère qu'il y a bien des cultures supérieures, et d'autres qui leur sont définitivement inférieures : « La plus nulle des revues de Broadway surclassera toujours l'affligeant spectacle des danses folkloriques en sabots. »

On pourra bien sûr objecter que les peuplades africaines, les tribus du Maghreb, les Indiens d'Amazonie, et tous les peuples d'Asie peuvent à bon droit se sentir insultés par ces propos. Mais il semblerait que Guy Konopnicki ne réserve son mépris que pour les cultures européennes. En atteste encore ce passage écrit à la suite d'un voyage en URSS, au cours duquel il a pu assister à un « festival des républiques soviétiques » :

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 114, 122, 123, 113.

« Je n'ai jamais rien vu de plus affligeant, écrit-il, que ces danses folkloriques qui se ressemblent toutes, que ces villageoises avec nattes, foulards et galoches¹. »

On imagine que Guy Konopnicki regrette infiniment le temps des bolcheviks, avant la guerre, où les nombreux juifs, qui avaient investi tous les rouages du pouvoir, du haut en bas du régime, tournaient en ridicule les traditions russes, procédaient à des centaines de milliers d'arrestations, massacraient les chrétiens par millions, détruisaient les églises et tout ce qui pouvait rappeler l'ancienne Russie². Konopnicki en convient : « On ne faisait pas grand cas, en ces années folles, du folklore des républiques de l'URSS ! » Mais à l'instar de ses coreligionnaires, il préfère rester discret sur cette période tragique d'avant la guerre. Pour lui, comme pour l'ensemble des intellectuels planétariens, le grand, le seul, l'unique responsable de ces abominations n'est autre que Joseph Staline, sur qui l'on préfère rejeter tout le poids de l'ignominie³.

En définitive, selon Konopnicki, tout ce qui n'est pas cosmopolite est bon à être jeté aux orties. Seul le « vaste métissage des cultures, qui préfigure et accompagne le métissage général de l'humanité », pourra triompher de toutes les résistances et ouvrir la voie à ce monde de Paix annoncé par les prophètes. « Quelque chose surgit, écrit-il, quelque chose qui nous dépasse et nous échappe⁴. »

Les intellectuels juifs et l'immigration

L'apologie de l'immigration est une constante du discours planétarien. Le très médiatique essayiste libéral Alain Minc a pu livrer un aperçu de cette volonté implacable d'imposer dans les esprits l'idée de la société plurielle. Dans un livre intitulé *La Vengeance des nations*, publié en 1990, il n'a de cesse de fustiger l'attitude rétrograde des Français de souche qui semblent ne pas comprendre les bienfaits de cette évolution et qui s'alarment devant ce qu'ils considèrent être une invasion. Alain Minc rétablit les faits à leurs justes dimensions :

« Les immigrés, dit-il, sont aujourd'hui à peine plus nombreux qu'il y a quinze ans ; ils représentent une part de la

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 175, 176.

² Lire Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, Fayard, 2003.

³ *Les Espérances planétariennes*, pp. 209-270.

⁴ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 185, 220, 114.

population plus faible que dans les années trente, et pourtant, le problème a pris une ampleur sans précédent, comme si les faits s'étaient effacés devant une réalité plus forte : une angoisse collective et obsidionale. »

Dans ces conditions, la progression de l'extrême-droite dans la France de la fin du XX^e siècle est un phénomène tout autant alarmant qu'incompréhensible. Cette anomalie, écrit Minc, « nous fait apparaître comme un peuple de fous » aux yeux du monde entier. La France, en réalité, « s'est inventée le problème de l'immigration... Plus les Français sont affolés par l'immigration, et moins ils connaissent la réalité du phénomène. » Les peurs et les « angoisses de la bourgeoisie, petite, moyenne ou grande », sont donc en réalité tout à fait ridicules : « Les fantasmes et les phobies se sont toujours nourris de l'ignorance collective : à ce point, c'est stupéfiant ! Il faudrait presque renverser la théorie du complot si chère à Le Pen et prétendre que la méconnaissance est voulue afin d'ouvrir un espace à la peur¹. »

Les analyses d'Alain Minc peuvent être assez déroutantes lorsque l'on regarde rétrospectivement l'évolution de la population française depuis une quinzaine d'années. C'est qu'il s'agit en réalité d'un discours idéologique de « sensibilisation », et non d'une analyse sociale. En témoignent encore ces propos : La population immigrée, poursuit-il, est en réalité « plus réduite que d'aucuns le prétendent » ; « les chiffres demeurent bien inférieurs à ce que l'agitation politique pourrait faire croire. » Le nombre des clandestins, par exemple, « ne doit pas être très supérieur à ce qu'il était en 1981. » Pour Alain Minc, donc, l'immigration est une chance pour la France. Elle représente « moins un problème pour la population qu'un dérivatif au malaise de la société française... elle ne croît guère et contribue, comme elle le fait depuis un siècle, à la régénération de la démographie française. » On peut donc en conclure avec Alain Minc que c'est bien « l'ignorance » qui « alimente la xénophobie » et non une quelconque « invasion » qui n'existe que dans les cerveaux débiles des doctrinaires d'extrême-droite.

Pour l'intellectuel cosmopolite, en effet, « il n'y a pas de question immigrée », mais simplement « le drame des ghettos à l'américaine. » L'islam radical peut certes poser un problème, mais Alain Minc propose une solution, qui peut certes laisser un peu circonspect : « la réponse la plus intelligente, écrit-il, serait

¹ Alain Minc, *La Vengeance des nations*, Grasset, 1990, pp. 11, 21, 15, 154.

d'accélérer cette banalisation et non, par une attitude de rejet, de pousser les musulmans à se fermer sur eux-mêmes. D'où une politique à rebours de ce que souhaitent les xénophobes illuminés : multiplication des lieux de culte, autorisation d'absence donnée aux musulmans selon un régime semblable à celui des fêtes juives, organisation plus facile de l'abattage rituel, aménagement de carrés musulmans dans les cimetières¹. »

C'est encore avec beaucoup d'honnêteté et un sens profond de l'observation qu'il dénonce le « mythe du seuil de tolérance » et les fantasmes des franchouillards sur l'insécurité. En effet, dit-il, d'après ses statistiques personnelles, « les incidents sont plus nombreux dans le Var, avec un pourcentage d'immigrés faible, alors qu'ils sont assez rares en Seine-Saint-Denis où l'immigration est massive. »

C'est en effet une illusion que de penser que l'immigration est « une cause majeure d'insécurité ». Il faut être de très mauvaise foi pour prétendre une chose pareille. S'il y a effectivement « 27 % d'immigrés dans les prisons françaises, écrit-il, soit quatre fois plus que leur poids dans l'hexagone²... tout devient plus nuancé dès que l'observation se fait plus attentive et intègre la nature des délits : avec l'arrêt de l'immigration dès 1974, les délits de séjour se sont multipliés... Ils sont à l'origine de 20 % des incarcérations d'immigrés... et ne correspondent à aucune forme d'insécurité. »

D'autre part, « les facteurs sociaux et l'âge atténuent la spécificité immigrée en matière d'insécurité... Autant la reconnaître telle qu'elle est, conclut-il, la ramener à ses justes proportions, au lieu, par des dénégations abusives, d'alimenter les campagnes xénophobes. »

Les immigrés, vous l'avez compris, sont en réalité les premières victimes de la société française : ils sont « chômeurs de longue durée, marginaux, cas sociaux, victimes de ces cumuls de handicaps qui laissent des groupes entiers sur le bord du chemin », en plus d'être les « boucs émissaires » du malaise français.

Face au racisme incompréhensible des petits Blancs frileux, l'intellectuel cosmopolite se pose ici quelques questions : « Comment traiter la maladie psychologique des Français ? Quelle psychanalyse collective nous débarrassera de cette para-

¹ Alain Minc, *La Vengeance des nations*, pp. 155-160, 166, 171-174.

² Les chiffres de 2005 sont plus proches de 70 %.

noïa ? » Car, répétons-le : « Il n'existe pas de problème de l'immigration, mais l'addition de difficultés locales aux alentours de ghettos, et par ailleurs une paranoïa collective... La France est paranoïaque. A elle de se guérir et à ses élites de faire leur devoir. » Il faut donc « lutter contre le délire xénophobe », « mener un inlassable travail d'information sur les chiffres, la réalité de l'immigration, et la nature des phénomènes d'exclusion dont les étrangers représentent les plus malheureuses victimes¹. »

Le très libéral Alain Minc nous propose aussi une solution plus concrète, qui consiste à suivre le modèle américain de « discrimination positive », que l'on appelle aussi « préférence étrangère » : « La réussite de l'intégration, écrit-il, exige que l'on sorte du moule égalitariste à la française, en reconnaissant les handicaps spécifiques des immigrés. » Il s'agit donc, comme il le dit gentiment, de « rompre avec notre rigidité mentale », et « d'appliquer des méthodes inégalitaires », à l'exemple des États-Unis, où des quotas « réservent aux minorités un contingent de places dans les universités et les administrations². »

Avec beaucoup de tact, Alain Minc préfère aussi nous prévenir que l'immigration va de toute manière augmenter. C'est une « perspective inévitable », dit-il, cachant mal sa satisfaction : « L'immigration va augmenter : autant s'y préparer et y préparer les Français au lieu de les laisser fantasmer à partir d'une situation aujourd'hui moins critique qu'ils ne veulent le croire³. » Et ce qui nous y prépare le mieux, assurément, reste encore la lecture des ouvrages d'Alain Minc.

Contrairement à Alain Minc, Guy Konopnicki est un journaliste de gauche. Pourtant, il faut bien constater une certaine convergence de vues entre ces deux intellectuels cosmopolites, car Konopnicki défend lui aussi l'idée d'une société multiraciale et dénonce le mythe d'une immigration qui serait cause d'insécurité :

« Il y a certes une augmentation impressionnante du nombre de délits, écrit-il, mais les statistiques comprennent la délinquance en col blanc, y compris ces deux sports nationaux que sont la fraude fiscale et l'infraction à la législation sur les chèques. La progression des agressions est sensible mais dans des

¹ Alain Minc, *La Vengeance des nations*, pp. 176-179, 207, 208.

² Ibidem, pp. 206, 194, 195.

³ Ibidem, pp. 11, 158.

proportions très inférieures à ce que l'on pouvait craindre dans un pays qui bat tous ses records historiques en matière de chômage. Personne n'a encore démontré, chiffres à l'appui, que la part des immigrés était décisive dans la montée de la délinquance. Le délinquant immigré, explique-t-il, facilement repérable, est plus vulnérable à la répression ; on témoigne plus facilement contre lui et on le condamne avec plus de sévérité. »

En réalité, écrit Konopnicki, « la catégorie sociale criminogène n'est pas celle que l'on croit : le vivier le plus riche en truands se reconnaît à sa tenue léopard. Il se nomme armée française. La proportion de délinquants atteint des sommets chez les anciens engagés volontaires d'Algérie et d'Indochine. Rares sont les truands et les assassins qui n'ont pas baroudé dans les rizières et les djebels. Et c'est depuis la fin des guerres coloniales que la courbe des agressions est ascendante. On pourrait également évoquer ces autres milieux hautement criminogènes que sont la police, la gendarmerie ou les milices privées. Combien d'anciens flics a-t-on vus sur les bancs des cours d'assises ! Mais de cela on parle peu¹. »

Pour compléter le tableau, Konopnicki aurait pu aussi nous parler de la grande délinquance financière et des escroqueries en tous genres, où ses amis se font plus particulièrement remarquer depuis des lustres².

Le discours de l'intellectuel cosmopolite, on le voit, correspond moins à une réalité qu'à une vision du monde rivée sur l'idée obsessionnelle de parvenir coûte que coûte à un monde sans frontière. Il ne raisonne qu'à partir de ses visions prophétiques, et balaye d'un revers de la main tous les « dommages collatéraux », qui ne peuvent être que passagers. C'est un discours de propagande, dans lequel la fin paraît justifier les moyens. C'est ainsi, comme on a pu le voir dans la précédente expérience communiste, que l'on n'hésite pas, au nom de l'idéal, à commettre les pires atrocités.

Cette apologie de l'immigration et du métissage des peuples européens n'est pas un phénomène nouveau. Déjà, dans l'Espagne du début du VIII^e siècle qui allait subir le choc de l'invasion musulmane, les juifs distillaient les idées défaitistes et se faisaient les « collabos » des conquérants, ainsi que l'écrit lui-

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, op. cit., pp. 102, 103.

² *Les Espérances planétaires*, pp. 389 à 404.

même Jacques Attali : « Avec leur aide, les troupes musulmanes battent le roi Roderic en juillet 711 et ont tôt fait de conquérir toute la péninsule. » Dans ces conditions, ils s'exposaient naturellement à des représailles : « L'archevêque de Tolède accuse les Juifs de trahison en faveur des Sarrasins, provoquant un soulèvement et organisant le pillage des synagogues¹. »

L'Espagne sous domination musulmane, dans laquelle les chrétiens devaient monter sur des ânes et payer un impôt, tandis que les musulmans montaient à cheval, reste pour les juifs un âge d'or que l'on regrette infiniment. Le grand historien juif Léon Poliakov écrit à ce sujet : « En 711, l'invasion arabe les propulsa en haut de l'échelle sociale, en qualité de conseillers et d'alliés des conquérants². » Et Jacques Attali confirme : « Jamais les Juifs n'ont connu plus beau lieu de séjour que cet Islam européen du VIII^e siècle ».

On aura noté aussi que le discours cosmopolite s'enrichit toujours d'un aplomb à toutes épreuves qui permet de préférer les plus énormes contre-vérités. Ici encore, la fin paraît justifier les moyens.

L'ancien ministre de la culture, Jack Lang, s'exprime lui aussi avec le même aplomb que ses coreligionnaires sur le sujet : le 3 septembre 2005, dans une émission de grande écoute, et devant des millions de téléspectateurs, il répondait à une question impromptue, à laquelle il ne s'attendait pas : « Vous ne trouvez pas qu'il y a trop d'immigrés en France ? — Non, répond-il immédiatement, vous savez que la France est le pays qui a le moins d'immigrés en Europe³. »

Ce réflexe, à brûle-pourpoint, est en réalité très révélateur d'une disposition peut-être naturelle à prendre les « autres » pour des demeurés. Ce culot phénoménal est tout à fait caractéristique de la mentalité cosmopolite. Les juifs l'appellent « houtzpah ».

C'est cette houtzpah qui permet aussi au philosophe marxiste Jacques Derrida, d'écrire : il y a « beaucoup plus de place qu'on ne le dit pour accueillir plus d'étrangers », et d'ajouter : « l'immigration n'a pas augmenté, contrairement à ce que l'on affirme⁴. »

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 238.

² Léon Poliakov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 22.

³ Émission *Tout le monde en parle*, samedi 3 septembre 2005.

⁴ Jacques Derrida, E. Roudinesco, *De quoi demain...*, Fayard, 2001, p. 104.

C'est aussi cette houtzpah que manifeste l'ancien chef étudiant de mai 68, l'ex-anarchiste Daniel Cohn-Bendit, qui se dit aujourd'hui très logiquement « libéral libertaire », quand il déclare : « On pourrait en déduire que pour enrayer la xénophobie, le mieux serait encore d'augmenter et non de vouloir réduire le nombre d'étrangers¹. »

Et c'est encore cette houtzpah qui porte l'essayiste libéral Guy Sorman à écrire : « Ce ne serait donc pas la présence des étrangers qui susciterait le racisme, mais leur absence : le fantasme de l'immigré serait le fourrier de la violence, beaucoup plus que l'immigré lui-même. »

Et Guy Sorman ajoute par ailleurs, dans le même esprit : « La France, qui comptait des centaines de dialectes, patois et langues régionales, il y a un siècle, n'était-elle pas alors plus multiculturelle qu'elle ne l'est aujourd'hui² ? »

Dans le même registre, la pensée cosmopolite entend aussi nous faire comprendre que le phénomène de l'immigration est inéluctable, et que par conséquent, il ne sert à rien de s'y opposer. Ainsi, Jacques Attali prophétise-t-il sur les grands flux migratoires qu'il nous faudra accepter :

« La France au premier rang — devra changer radicalement d'attitude à l'égard de l'effort et du mouvement. Il lui faudra tout à la fois se donner les moyens d'un net rajeunissement, accepter l'entrée d'un grand nombre d'étrangers³. »

C'est aussi ce que nous explique le directeur de presse Jean Daniel dans *Le Nouvel Observateur* du 13 octobre 2005 : « Rien n'arrêtera les mouvements des populations misérables vers un Occident vieux et riche... C'est pourquoi la sagesse, la raison, consiste désormais à faire comme si nous allions recevoir de plus en plus d'émigrés dont il faut préparer l'accueil... Il faut se faire à l'idée que les nations ne seront plus ce qu'elles sont aujourd'hui. »

Notons simplement que dans le discours marxiste, c'était la « société sans classes » qui devait être « inéluctable ». Mais vous l'avez compris, il ne s'agit pas tant ici d'analyses sociales que d'un discours de propagande qui consiste à nous retirer l'idée même de nous défendre. Cette inclination est en fait le reflet d'un discours prophétique très caractéristique de la mentalité

¹ Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, pp. 43-45.

² Guy Sorman, *En attendant les barbares*, pp. 52-56, 174-179.

³ Jacques Attali, *L'Homme nomade*, Fayard, 2003, Livre de poche, p. 436.

cosmopolite : on se projette vers l'avenir, porté par les « prophéties », en déclarant que tout ce qui est « écrit » doit fatalement arriver.

L'entreprise de culpabilisation

Afin de mieux faire pénétrer chez les « autres » l'idéal de la société plurielle et de l'unification planétaire, la pensée cosmopolite doit aussi travailler à ruiner tous les sentiments d'appartenance ethnique, nationale, raciale, familiale ou religieuse. On présentera donc l'histoire des Européens comme une succession d'ignominies, et leurs ancêtres comme autant de criminels. Dans un livre de 2005, au titre explicite, *Culture et barbarie européennes*, Edgar Morin écrit par exemple :

« On peut dire qu'à travers le souvenir des victimes du nazisme, mais aussi à travers celui de l'esclavage des populations africaines déportées et celui de l'oppression coloniale, ce qui remonte à la conscience, c'est la barbarie d'une Europe occidentale... Le nazisme n'en est que le stade ultime. »

On n'oubliera pas, dans cette entreprise de culpabilisation, d'envoyer son crachat à la figure de la religion catholique et d'ouvrir de nouvelles perspectives de combat contre une autre religion concurrente :

« L'une des armes de la barbarie chrétienne a été l'utilisation de Satan, écrit Morin... C'est, entre autres, avec une telle machine argumentative [sic] délirante que le christianisme a exercé sa barbarie. Bien entendu, celui-ci n'a pas eu l'exclusivité de l'arme satanique. On voit bien aujourd'hui que Satan revient plus que jamais dans le discours islamiste virulent¹. »

Viviane Forrester a aussi œuvré dans le même sens dans son livre intitulé *Le Crime occidental*. Là encore, on se rend compte que l'ignominie des Européens ne se limite pas à l'épisode de la Seconde Guerre mondiale. Toute leur histoire témoigne de leur cruauté et de leur abjection, et Viviane Forrester insiste bien sur ce point : « Spoliations, carnages, génocides de peuples entiers ont été perpétrés, au cours des siècles, par et pour les Européens sur d'autres continents en toute bonne conscience, avec l'approbation du public, son admiration devant de tels exploits, sa gratitude une fois assouvi son goût de la possession. Cela grâce à l'aptitude des Occidentaux à gérer, à oblitérer, à camoufler ce qui

¹ Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes*, Bayard, 2005, pp. 89, 90, 16.

les gêne, sans qu'en soit en rien altérée l'image du monde qu'ils se donnent ni le rôle qu'ils prétendent y jouer... Au nom de leur suprématie, avec un sens inné de l'arrogance et de la certitude d'une supériorité foncière justifiant leur prépotence universelle, les Occidentaux se sont donnés le droit de décréter, sans états d'âme, et telle une évidence, la non-importance de nombre de vivants estimés encombrants, et la nullité infra-humaine de populations entières, voire leur nocivité présumée. Dès lors, spolier, opprimer, persécuter, assassiner sans limites ces masses allogènes considérées importunes et souvent funestes devenait recevable, même nécessaire, ou mieux : exigé¹. » Le style est un peu rocailleux, mais l'idée est là.

Dans *Récidives*, un recueil d'articles paru en 2004, Bernard-Henri Lévy, écrase encore un peu plus la bête sous son talon, en déclarant que ce n'est pas seulement l'ignominie de la civilisation européenne qui doit être mise en cause, mais bien l'homme blanc lui-même, qui est intrinsèquement pourri et pervers à la base : l'« homme occidental dans ce qui le structure et le définit depuis quelques centaines ou quelques milliers d'années. » Citant le livre de Jean-Claude Milner, paru en 2003 et intitulé *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Bernard-Henri confirme : l'Europe est bien « potentiellement criminelle². »

Cette inclination à salir le passé de l'homme européen n'est certes pas une spécificité des intellectuels cosmopolites vivant en France. On la retrouve chez leurs confrères d'outre-atlantique, tel ce Michael Moore, qui a fait paraître en 2002 un livre qu'il a gentiment intitulé *Stupid White Men* (hommes blancs stupides) et qui a bénéficié en France d'un large écho médiatique³. Dans l'introduction, Michael Moore nous explique l'origine des maux qui accablent l'Amérique d'aujourd'hui :

« Tout s'est mis à s'écrouler. Que ce soit l'économie vacillante, les stocks d'énergie qui faiblissent, la paix dans le monde qui s'échappe, pas de sécurité d'emploi, pas de sécurité sociale... Il est devenu évident pour les Américains que plus rien ne fonctionne. » Si tout va mal, vous vous en doutez, ce ne peut être que de la faute de ces abrutis de Blancs racistes qui sont au pouvoir : « Ce virus de la Stupidité blanche, écrit-il, est si

¹ Viviane Forrester, *Le Crime occidental*, Fayard, 2004, pp. 57, 65.

² Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, pp. 436, 448, 455.

³ Michael Moore, *Mike contre-attaque !*, 2001, La découverte, 2002.

puissant qu'il a même infecté des Noirs comme Colin Powel, le Secrétaire d'Intérieur Gale Norton, ou la Conseillère à la Sécurité Nationale Condoleeza Rice... Ces Stupides Hommes blancs [l'équipe du président Bush] doivent être arrêtés.» Naturellement, Michael Moore oublie ici de nous parler de ces innombrables juifs qui composent en bonne partie les gouvernements américains successifs et qui gravitent autour de la présidence, mais c'est de bonne guerre, comme on dit¹.

Son chapitre IV s'intitule sobrement : « Tuons les petits Blancs » (« Kill Whitey »). Michael nous y déclare franchement sa haine de l'homme blanc : « Je ne sais pas pourquoi, dit-il, mais à chaque fois que je vois un Blanc se rapprocher de moi, je stresse... Les Blancs me font peur. Ceci peut être dur à comprendre, vu que je suis Blanc moi-même, mais ma couleur me donne une certaine clairvoyance... Chaque insulte, chaque acte cruel, chaque douleur et souffrance dans ma vie est associé à un homme de race blanche. Alors, hein, pourquoi donc devrai-je être effrayé par les Noirs ? »

Il est certain que si Michael Moore avait un girophare sur la tête et une tenue fluorescente, on se méfierait davantage. Mais laissons parler Michael :

« Je regarde le monde dans lequel je vis et je constate que ce ne sont pas les Afro-américains qui ont fait de cette planète un lieu si pitoyable et si effrayant. Récemment, un article de la rubrique *Science* du *New York Times* posait en titre la question : “Qui a construit la bombe H ?” L'article parlait ensuite de la dispute entre les différentes personnes qui réclamaient le crédit d'avoir fabriqué la première bombe. Franchement, quel intérêt, parce que je connaissais la seule réponse pertinente : “c'était un homme blanc”. Aucun Noir n'a jamais conçu ou construit une bombe pour annihiler des gens innocents, que ce soit à Oklahoma City, Colombine ou Hiroshima. Non, mes amis, c'est toujours l'homme blanc. »

Sacré Michael ! Il est vrai que Einstein, Hahn et Oppenheimer, les pères de la bombe atomique, sont des purs Bretons, tout comme Cohen, l'inventeur de la bombe à neutrons, ou encore Weizmann et Fritz Haber, les inventeurs des gaz asphyxiants pendant la Première Guerre mondiale. Cette manie de toujours balancer ses propres turpitudes sur le dos des autres est incontestablement un trait caractéristique de la mentalité

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 134-135.

cosmopolite, et nous verrons plus avant que cette inclination est profondément enfouie dans l'esprit de certains intellectuels. On sait aussi, par ailleurs, que le rôle des commerçants juifs dans la traite des Noirs, par exemple, est tout simplement accablant. Mais passons, et « regardons de plus près », avec notre ami Michael :

« Qui nous a donné la peste noire ? Un Blanc. Qui a inventé le PBC, le PVC, le PBB et tous ces produits chimiques qui nous empoisonnent ? Les Blancs. Qui a commencé toutes les guerres impliquant l'Amérique ? Les Blancs. Qui est responsable des programmes de la chaîne FOX ? Les Blancs. Qui a inventé les cartes de pointage ? Un Blanc. Qui a eu l'idée de polluer le monde avec le moteur à combustion ? Les petits Blancs. L'Holocauste ? Ce gars qui n'a pas rendu service aux Blancs (c'est d'ailleurs pour ça qu'on préfère l'appeler un nazi et ses supporters des Allemands). Le Génocide des Indiens ? Les Blancs. L'esclavage ? Les petits Blancs. Jusqu'ici, pour l'année 2001, les compagnies américaines ont licencié plus de 700 000 personnes. Qui a ordonné les licenciements ? Des patrons blancs. Qui me harcèle sur Internet ? Un putain de Blanc, et si je le trouve, c'est un homme Blanc mort¹. »

Dans sa haine féroce contre l'homme blanc, Michael Moore ne peut conclure que par un appel au métissage afin d'en finir avec ces goys arrogants : « Alors pourquoi ne nous enfuyons-nous pas lorsque nous voyons approcher des petits Blancs ? Pourquoi nous faisons-nous du souci pour que nos filles se marient avec des Blancs ?... Ne vous mariez pas avec d'autres petits Blancs... [cela] donnera finalement une nation d'une seule couleur... Et lorsque nous serons tous de la même couleur, nous n'aurons plus de raison de nous haïr. » Ce sera alors un monde parfait ; ou presque : il ne restera plus qu'à métiliser les juifs.

Fin janvier 2004, le *Nouvel Observateur* faisait sa couverture avec une grande photo de Mr. Moore en titrant : « L'Amérique qu'on aime, pas celle de Bush ». *Le Nouvel Obs.* nous propose ici un choix limité, en se plaçant dans la grande tradition démocratique : si vous n'aimez pas la « droite », vous pouvez toujours prendre la « gauche ». L'important étant, vous l'avez compris, de ne pas sortir du cercle, sinon, c'est « perdu ».

Cette culpabilisation systématique fonctionne à plein régime dans tous les systèmes démocratiques. A cet égard, la Seconde

¹ Il s'agit très probablement d'un individu antisémite.

Guerre mondiale est un terreau fertile pour faire pousser toutes les plantes vénéneuses qui composeront la nouvelle historiographie transgénique pour les générations futures. Elie Wiesel, par exemple, entend dénoncer la responsabilité collective des Blancs dans la Shoah ; de tous les Blancs, et pas seulement des Allemands : « Puisque Moscou et Washington étaient informées de ce que les tueurs faisaient dans les camps de la mort, écrit-il, pourquoi rien n'a-t-il été entrepris pour au moins ralentir leur "production" ? Que pas un avion militaire n'ait essayé de détruire les voies ferrées autour d'Auschwitz demeure pour moi une énigme scandaleuse. En ce temps-là, Birkenau "traitait" dix mille Juifs par jour¹... Mais que les Juifs vivent ou meurent, qu'ils disparaissent aujourd'hui ou demain, le monde libre s'en moquait. »

Elie Wiesel est donc vraiment écœuré par l'hypocrisie des Alliés : « Il fut un temps, dit-il, où tout m'incitait à la colère, et même à la révolte. Contre l'humanité complice. Plus tard, j'éprouvais surtout de la tristesse... Lâchement, les hommes ont refusé d'entendre². »

L'écrivain Marek Halter a la même approche : « Oui, que faisait le monde pendant que l'on massacrait les Juifs ? Cette obsédante question taraude ma pensée chaque fois que je manifeste ma solidarité avec des persécutés... Je désire comprendre : pourquoi la mort des enfants rwandais nous est-elle aujourd'hui insupportable, quand, hier encore, la mort des enfants juifs laissait l'opinion mondiale indifférente³ ? »

Aux yeux d'Elie Wiesel ou de Marek Halter, donc, les dizaines de millions de goys européens décédés pendant cette guerre ne sont manifestement pas en nombre suffisant pour expier les crimes de leurs dirigeants. On se bornera simplement ici à constater que ni les mémoires de Churchill, ni celles du général De Gaulle, ni encore celles de Roosevelt, ne mentionnent les chambres à gaz au cours de la guerre. Mais c'est probablement parce que ces personnages étaient des lâches.

On pourra laisser le dernier mot sur ce chapitre terrible de l'holocauste au philosophe Bernard-Henri Lévy : « Ce crime sans vestiges, ce crime sans archives... ce crime sans traces, ce crime sans ruines, ce crime sans tombes est un crime parfait, non pas au

¹ Au bas mot !

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 97, 133, 134.

³ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 154.

sens où il serait impuni, mais au sens où il serait comme ne s'étant pas produit. »

Et à ceux qui se demandent : « Quand donc le temps du deuil viendra ? Quand donc la plaie sera suturée ? », Bernard-Henri Lévy répond : « C'est une plaie sans suture, sans cicatrice, sans deuil possible, c'est une de ces plaies dont Levinas aussi disait, dans les années 60, qu'elles "doivent saigner jusqu'à la fin des temps."... Cette mémoire infinie, écrit Lévy, ce travail interminable, je crois très, très profondément que... ce n'est pas l'affaire des seules victimes, ni des seuls survivants des victimes, encore moins des seuls Juifs, je crois que c'est le propre des nations en général et tout entières¹. »

Vous l'avez compris : tous les peuples de tous les continents doivent expier jusqu'à la fin des temps ce « crime sans vestiges, sans traces, sans ruines et sans archives. » C'est la nouvelle religion des temps modernes. Cet égocentrisme étonnant est assurément un autre trait caractéristique de la mentalité planétaire.

L'islam et le cosmopolitisme

Si la majeure partie des Occidentaux a aujourd'hui compris qu'il fallait regarder le judaïsme d'un œil favorable et complaisant, les musulmans paraissent toujours voir les choses sous un autre angle. L'islam est en effet maintenant la principale force qui s'oppose au judaïsme, tant et si bien que les intellectuels planétaires, qui encouragent l'immigration de manière frénétique dans les pays européens depuis des décennies, ne cessent aujourd'hui de nous mettre en garde contre le danger de l'islam radical qui les menace directement. Depuis la deuxième Intifada en Palestine en septembre 2000, en effet, de nombreux jeunes musulmans nés en France ont commencé à s'opposer, parfois violemment, à la communauté juive. Et c'est précisément cette nouvelle menace qui a déterminé le système médiatique à diaboliser l'islam radical comme un nouvel avatar du fascisme.

Après avoir détruit l'homogénéité ethnique de l'Europe et considérablement affaibli sa religion traditionnelle, il s'agit maintenant de dissoudre la force interne de l'islam, qui s'avère menaçante : « Le christianisme et l'islam, écrit Pascal Bruckner

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 435.

dans *Le Figaro* du 5 novembre 2003, ont en commun d'être deux religions impérialistes, persuadées de détenir la vérité et toujours prêtes à faire le salut des hommes par le sabre, le bûcher ou l'autodafé. »

L'essayiste rappelle qu'en France, l'intégration de l'Église catholique à la République ne s'est pas opérée sans heurts : « l'extraordinaire virulence du combat anticlérical en France et en Europe, écrit-il, confina parfois à la barbarie : églises, temples, couvents brûlés et rasés, objets de culte dégradés, prêtres, évêques, religieuses guillotines, pendus, massacrés... Ce fut un prix terrible à payer, une lutte d'un sectarisme outrancier, mais qui nous a libérés de la tutelle ecclésiastique. »

Depuis la loi de séparation de l'Église et de l'État en 1905, le problème que posait le catholicisme est donc réglé, d'autant que l'Église a évolué dans un sens favorable aux idéaux démocratiques depuis le concile de Vatican II en 1965.

« Ce long travail de remise en question, écrit Bruckner, reste à accomplir pour l'islam habité par la certitude d'être la dernière religion révélée, donc la seule authentique... Il devra s'engager dans un type de réforme aussi radicale que celle opérée par les catholiques et les protestants au cours du siècle écoulé. » Après quoi, ce sera au tour des juifs de faire leur propre réforme.

La question de l'islam est aujourd'hui au premier rang des préoccupations des intellectuels cosmopolites, non seulement parce que le poids des musulmans, en France particulièrement, est devenu inquiétant, mais encore du fait de la progression du radicalisme islamique dans le monde. Celui-ci s'est manifesté une nouvelle fois avec l'élection, en Iran, du président Ahmadinejad en juin 2005, et la victoire du Hamas en Palestine en janvier 2006.

Dans l'hebdomadaire *Le Point* du 13 octobre 2005 (page 100), le grand romancier international d'origine péruvienne, Mario Vargas Llosa donnait son sentiment sur la question palestinienne. Après une excursion en Range Rover blindée dans la bande de Gaza, il relatait ses impressions et compatissait au sort de ces malheureux : « Atroce... Ce que j'ai vu atroce... Pire que le pire des bidonvilles d'Amérique latine... Et l'avenir s'annonce mal pour les pauvres gens qui y croupissent. » Nous n'étions certes pas habitués à entendre ce discours compassionnel à l'égard des opprimés. Mais il faut lire Mario Vargas Llosa jusqu'au bout : « Sharon a eu raison de se débarrasser de Gaza. »

Sur la situation en France, à la veille des graves émeutes ethniques du mois de novembre 2005, l'écrivain progressiste ne cache plus ses préférences. Sarkozy ? : « Un petit espoir pour la France. » L'islamisme ? : « Le danger majeur de notre temps. »

Si Mario Vargas Llosa est passé de l'extrême gauche à un soutien à la droite libérale « dure », et pro-américaine, à l'instar de nombre de ses congénères, ce n'est certes pas parce qu'il remet en question la société plurielle, mais bien parce qu'il s'agit maintenant de rétablir l'ordre pour mieux la conforter.

Écoutons maintenant un dialogue entre deux de ces personnages éminents de la démocratie française de la fin du XX^e siècle : Daniel Cohn-Bendit, l'ancien leader anarchiste de la révolte de mai 1968, et son compère Bernard Kouchner, ancien ministre socialiste.

Bernard Kouchner : « Chaque fois que je lis le Coran, je suis effrayé par l'esprit de supériorité qu'affiche cette religion prosélyte et conquérante. Elle lie tant le commerce, le gouvernement des hommes, l'abaissement de la femme aux dogmes et aux rites, qu'elle ne peut pas — à moins d'évoluer — apparaître autrement que provocatrice... Je demeure persuadé qu'un jour l'Europe devra affronter cet obscurantisme. Inutile d'arriver avec un drapeau blanc : les fascistes islamiques sont nos ennemis. » Ce à quoi Daniel Cohn-Bendit répond : « ... Comme l'Europe du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, l'islam a devant lui une grande réforme séculière à mener à bien. Cela se fera dans la lutte et la douleur. »

Il ne s'agit donc pas, dans l'esprit des intellectuels cosmopolites, d'expulser les musulmans que l'on a fait entrer en masse, mais de les neutraliser, comme on a déjà neutralisé la religion catholique et les peuples européens. C'est ce qu'exprime encore Bernard Kouchner, qui entend favoriser l'islam, dans un premier temps, pour mieux dompter l'animal : « Ce communautarisme, entendons-nous bien, serait simplement l'étape nécessaire à l'intégration, le temps donné au temps pour harmoniser les cultures familiales, religieuses. A nous de construire des mosquées, et pas dans les caves¹ ! »

C'est aussi ce raisonnement qui conduit Bernard Kouchner à soutenir les projets de discrimination positive, qui consistent à

¹ Cohn-Bendit, Kouchner, *Quand tu seras président*, Robert Laffont, 2004, pp. 320, 183, 190.

favoriser les immigrés au détriment des Français de souche et des Européens : « Je suis assez pour », dit-il.

En revanche, sur la scène internationale, il n'y a aucune raison de ne pas combattre l'islam et le monde arabe, par tous les moyens. Si Daniel Cohn-Bendit était opposé à l'intervention américaine en Irak en 2003, ce n'était que parce qu'il craignait que la guerre eût pour résultat, comme il le dit, « de déstabiliser toute une région et de renforcer les forces les plus destructrices en soudant les oppositions. »

Mais une fois l'Irak écrasé sous les bombes, il peut mieux exprimer le fond de sa pensée : « L'intervention des États-Unis a évidemment libéré les Irakiens. »

L'ancien anarchiste avait été plus ferme dans ses prises de positions au moment de la première intervention américaine. En 1991, à la fin de la première guerre du Golfe, il déclarait que la coalition « devait poursuivre jusqu'à Bagdad et abattre Saddam Hussein. Le Koweït, dit-il, était libéré, mais pas les Kurdes ni les chiïtes... Il est juste d'affirmer que depuis vingt ans, on avait le droit et le devoir de renverser Saddam Hussein. »

Son ami Bernard Kouchner lui répond, enthousiasmé par ses propos : « Merci Dany, je te retrouve, tu es un vrai ingérent ! » Et il précisait : « C'est Wolfowitz, l'idéologue néo-conservateur du Pentagone, qui est à l'origine de la décision. Il voulait même s'occuper simultanément de l'Afghanistan et de l'Irak¹. » De nombreux juifs influents jouent effectivement un rôle déterminant dans la politique américaine.

La question irakienne à peine réglée, l'Iran se pose en 2006 comme le porte-parole de la résistance musulmane. Déjà, avant l'élection du président Ahmadinejad, le régime des mollahs inquiétait les intellectuels et les faisait rêver d'une intervention armée. C'est un peu ce que dit Daniel Cohn-Bendit de manière voilée : « Quand tu discutes avec des étudiants venus d'Iran, tu vois très bien que tout en affirmant qu'ils ne veulent pas d'une intervention américaine, ils en rêvent la nuit². »

En 1983, après la révolution islamique, Guy Konopnicki prenait lui aussi ses désirs personnels pour des généralités, et laissait entendre que les Iraniens ne rêvaient eux aussi que de se faire bombarder pour pouvoir adopter le système démocratique occidental et la culture américaine : « Car à Téhéran, ce n'est pas

¹ Cohn-Bendit, Kouchner, *Quand tu seras président*, pp. 228, 229, 219, 222.

² Ibidem, p. 326.

le Shah que l'on regrette. Ce sont les films américains et la licence des mœurs importée d'Occident¹. »

L'ancien Premier ministre israélien Ehoud Barak, qui se trouvait aux États-Unis à la veille des attentats anti-américains du 11 septembre 2001, a pu donner son analyse sur ce que devait être la riposte antiterroriste. Dans le quotidien *Le Monde* du 14 septembre, il écrivait : « L'ampleur même de ces actes et le défi qu'ils posent sont tels qu'ils devraient susciter un combat mondial contre le terrorisme... Il est temps de lancer une guerre mondiale contre le terrorisme, de la même manière que, jadis, l'Europe a combattu la piraterie maritime. »

Vous l'avez bien compris : si Israël est menacé, et si New York, la première ville juive du monde et le cœur de la finance internationale, a pu être la cible de ces attentats, c'est aux Occidentaux de riposter et de partir en guerre contre le monde musulman et les « ennemis de la civilisation ». Israël, en effet, ne semble mener ses guerres qu'avec le sang des autres. On diabolise ainsi les islamistes comme on a pu diaboliser les « fascistes » et tous les ennemis de la finance internationale et du cosmopolitisme. Voici ce qu'écrit encore Ehoud Barak : « La seule cause de ce qui arrive, c'est la nature diabolique du terrorisme... Ils veulent détruire le style de vie occidental, même s'ils ne le connaissent pas bien, en raison de frustrations diverses. Ils veulent menacer l'Occident, lui dicter ses choix, l'humilier. »

On reconnaît ici le même discours chez le philosophe Bernard-Henri Lévy, qui écrivait en novembre 2003 : « Un même démon manipule les militants de l'islam radical et les maurrassiens d'hier et d'aujourd'hui. Et ce démon, c'est l'anti-sémitisme². »

Le romancier américain de notoriété internationale, Norman Mailer, a pu lui aussi accuser la présence du diable : « J'ai tendance à penser, conclut-il, que la meilleure explication du 11 septembre 2001, c'est que Satan a remporté une grande victoire, ce jour-là. Oui, Satan était le pilote qui a lancé ces avions dans un dénouement aussi impensable³. »

Les hommes blancs, que l'on nous dépeint depuis des lustres comme pervers, hypocrites et intrinsèquement méchants, auraient donc maintenant pour devoir d'aller dérouiller les musul-

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 138.

² Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 886.

³ Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, Denoël, 2003, p. 108.

mans au Proche-Orient, tout en ayant l'obligation de les intégrer en masse dans leurs propres pays. Tout cela est un peu gros, mais le matraquage télévisé permet d'ensevelir ces contradictions. Dans l'hebdomadaire *Le Point* du 22 décembre 2005, Bernard-Henri Lévy titrait sa chronique : « Est-il encore possible d'arrêter les fascistes de Téhéran ? » A côté de l'actuel régime iranien qui menace d'avoir la bombe atomique, les « velléités guerrières » de Saddam Hussein étaient en fait « une aimable plaisanterie ». Il s'agit donc de vaincre la « pusillanimité du monde libre ». « Il faut aller vite, écrit le philosophe, car il nous reste peu, très peu de temps. »

Après nous avoir poussé à la guerre contre l'Irak en 1990, contre la Serbie en 1999, contre l'Afghanistan en 2002, et à nouveau contre l'Irak en 2003, les intellectuels cosmopolites nous poussent maintenant à la guerre contre l'Iran, avec une propagande outrancière qui vise à nous faire accroire que notre devoir est d'aller « libérer » ces peuples « terrorisés » et qui « aspirent aux droits de l'homme ». Pour un peu, on penserait que ce sont les mêmes qui nous auraient poussé à faire la guerre à l'axe germano-nippon en 1940. Mais, après tout, ne s'agit-il pas de bâtir l'Empire de la « Paix » ?

L'Europe et le modèle américain

Les intellectuels cosmopolites éprouvent aujourd'hui pour le modèle américain un engouement semblable à celui qu'ils nourrissaient autrefois pour la révolution bolchevique et le communisme. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que leur ferveur pour le système soviétique est retombée, avec la nouvelle orientation antisioniste du régime. Ces intellectuels se sont alors massivement investis dans les différents courants du trotskisme, et ont pesé de tout leur poids au cours des événements de mai 68¹. Depuis lors, nombreux parmi eux sont ceux qui se sont aperçus que la démocratie était finalement beaucoup plus performante que le marxisme pour construire les bases de la société mondiale tant désirée. Le célèbre romancier Mario Vargas Llosa est un exemple parmi d'autres de ces intellectuels qui exaltent maintenant l'Amérique. Il était ainsi présenté dans *Le Point* du 13 octobre 2005 : « En France, il est vrai, Vargas Llosa passerait pour un homme de droite — mais avec une mémoire de

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 265-270.

gauche... Jadis, dans une vie, il avait cru être marxiste — et puis, au tournant des années 70, tout s'était lentement infléchi. »

La vérité est que le clivage ne se situe plus du tout aujourd'hui entre la droite et la gauche, mais entre les partisans de l'Empire global, d'un côté, et les résistances nationales, de l'autre. Mario Vargas Llosa est très clairement un partisan de l'Empire et du Grand Mélange :

« J'ai été consterné par la victoire du non au référendum sur l'Europe » du mois de mai 2005, dit-il, en regrettant amèrement ce côté réactionnaire et presque insupportable des Français : « Jusqu'à quand la France, ce pays historiquement exemplaire, continuera-t-elle de se fâcher contre la mondialisation, contre le libéralisme, voire contre les lois de la gravité ? Je vous souhaite, de tout cœur... de raviver l'universalisme qui a toujours fait, contre le nationalisme, la grandeur de votre nation¹. » Mondialiste quand il était communiste, Mario Vargas Llosa reste un mondialiste dans ses positions libérales.

Ce point de vue permet aussi d'éclairer les soubassements idéologiques de la construction européenne, qui n'est finalement rien d'autre qu'une autre version du modèle américain, et un marchepied vers l'édification du gouvernement mondial. Le sociologue Edgar Morin a pris la mesure de la portée universelle du modèle américain : « De même que le rêve de la Révolution française est devenu l'horizon de tous les peuples d'Europe, écrit-il, de même, le rêve américain d'une société dans laquelle il soit possible d'inventer des formes d'utopies concrètes et diversifiées est devenu le patrimoine inaliénable des peuples². »

En 1991, Edgar Morin militait déjà pour une « confédération européenne » : « L'idée confédérale, écrit-il, permet à l'Europe d'aborder les problèmes mêmes de la civilisation planétaire. » Il envisageait alors un système de sécurité qui permettrait de « libérer » un peuple qui par malheur, se serait laisser aller à voter dans le mauvais sens : « Lorsque les droit civils et démocratiques du citoyen sont menacés dans l'un des pays de la confédération, nous pouvons envisager un droit d'intervention de la confédération dans son ensemble³. » Le déclenchement des guerres, nous l'avons vu, est effectivement une grande spécialité de la politique cosmopolite.

¹ *Le Point* du 13 octobre 2005, p. 100.

² Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, p. 124.

³ *Ibidem*, pp. 90, 94.

Bernard-Henri Lévy tient un discours beaucoup plus explicite qui reflète mieux cette volonté cosmopolite de détruire les nations : « La machine européenne, écrit-il... est venue s'inscrire contre ces nationalismes mystiques et a commencé à les renvoyer au musée des horreurs historiques. Avec la mort de ces nationalismes messianiques, les Juifs perdent le plus redoutable de leurs adversaires. »

Voilà qui est fort éclairant, et Bernard-Henri Lévy s'empresse de préciser la nature de cette Europe démocratique, qui ne doit pas, selon lui, être « une nation de plus », mais : « un dispositif de nature à travailler, fracturer, pulvériser et, finalement, nécroser, les identités et les fixations nationales¹. »

C'est pour une raison semblable qu'il adule la société cosmopolite américaine. Pour lui, l'anti-américanisme est une « passion morbide » : « C'est, depuis Maurras et Drieu, un rendez-vous, chez nous, de toutes les régressions. C'est un attracteur du pire qui aimante, dans chaque famille politique, ce qu'elle produit de plus nauséabond². » Vingt ans auparavant, il écrivait déjà, dans *L'Idéologie française* : « Je dis que la haine brute, brutale, totale, de l'Amérique en tant que telle, est bel est bien la haine de la liberté³ ».

Les intellectuels planétaires, qui peuvent se permettre d'insulter leurs adversaires sans crainte de poursuites judiciaires, sont en général assez virulents dès lors que l'on touche au sacrosaint modèle américain. Porté par le puissant génie de Bernard-Henri, Bernard Cohen, un auteur mineur, se croit lui aussi permis d'injurier ceux qui ne pensent pas comme lui. Dans *Le Retour des puritains* (on s'étonne encore de voir l'éditeur Albin Michel publier pareille nullité), il envoie lui aussi son petit crachat, et annonce sa « volonté de se démarquer d'un anti-américanisme européen qui, plus que de fleurir bon le terroir, sent finalement le fumier⁴. » Cette intolérance à la frustration est un trait caractéristique de la mentalité cosmopolite.

C'est parce que le modèle américain incarne d'abord l'idéal du déracinement cosmopolite et de la société multiraciale, qu'il enthousiasme ces intellectuels. Guy Konopnicki ne s'y trompe

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 458.

² Ibidem, p. 830.

³ Ibidem, p. 280.

⁴ Bernard Cohen, *Le retour des puritains*, Albin Michel, 1992, p. 16.

pas : « L'angoisse de l'américanisation, écrit-il, est liée à la peur de l'immigration. La France "américanisée", c'est celle des bandes de jeunes maghrébins, des musiciens noirs du métro, du peuple de la nuit au centre des grandes villes. Ce mélange-là porte notre avenir, il est depuis longtemps la hantise de tous les régimes d'ordre de la planète. »

Il serait donc logique, dans cette perspective, que les gens « de gauche » soutiennent le modèle américain au lieu de le combattre, et entament leur virage politique, comme la quasi totalité des intellectuels cosmopolites l'a fait ces dernières décennies en passant du marxisme militant au libéralisme démocratique. Car c'est bien cette société multiraciale et multiculturelle qui seule peut permettre d'étouffer les voix des petits Blancs « racistes ». L'intégration des immigrés, c'est finalement la possibilité de dissoudre la résistance des peuples européens trop rétifs à la domination mondiale de la finance internationale. Il est vrai que les nouvelles identités hybrides et déracinées sont plus malléables à tous les messages de la propagande cosmopolite : « Le peuplement de la France et de l'Europe occidentale ressemble de plus en plus à celui des Etats-Unis », se réjouit donc Konopnicki. Ce « mouvement d'universalisation culturelle », écrit-il encore, est donc « globalement libérateur¹. »

Konopnicki écrivait ces lignes en 1983. Vingt ans plus tard, après les nombreuses agressions anti-blanches au cours des manifestations de mars 2005, puis des émeutes du mois de novembre dans la quasi totalité des villes de France, on peut légitimement tenir ces intellectuels pour les premiers responsables de cette situation. Mais chacun aura compris qu'il serait bien illusoire de leur demander des comptes dans un débat public.

Le philosophe André Glucksmann, ancien responsable maoïste pendant les événements de mai 68, a lui aussi opéré sa mutation idéologique pour mieux maintenir le cap vers la mondialisation. Dans son livre *Le XI^e commandement*, il avance encore d'un pas dans l'explication de la défense du modèle américain, en établissant un parallèle entre l'anti-américanisme et l'antisémitisme : « Ex aequo au hit-parade de la haine... Les deux chevilles des catéchismes intégristes — haine du juif, fureur anti-yankee — sont complémentaires et convertibles à loisir. Quand

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, op. cit., pp. 123, 124, 175, 148.

l'un devient momentanément inutilisable pour cause d'excès, l'autre prend le relais¹. »

Les deux concepts sont effectivement liés, dès lors que l'on connaît les positions influentes de la communauté juive sur les gouvernements américains successifs, ainsi que sa puissance médiatique et financière, qui fait de ce pays le cœur du judaïsme mondial.

C'est d'ailleurs exactement ce que déclare le directeur d'un grand hebdomadaire, Jean Daniel, qui voit dans les États-Unis, bien plus que dans l'État d'Israël, la « patrie du judaïsme mondial » : « Il est superficiel, mais point inutile, écrit-il, de faire état du pouvoir des Juifs américains dans la presse et donc dans la fabrication de l'événement dans tout l'Occident. Il faut évoquer cette explication mais pour vite la dépasser. C'est vrai que les États-Unis constituent la patrie du journalisme, quels que soient les défauts ou la partialité de leur presse. C'est vrai qu'à l'intérieur de cette usine de l'actualité, ce laboratoire de l'information, les juifs jouent un rôle prépondérant tout en restant l'expression d'une minorité financièrement et culturellement très influente. En un sens, je peux dire que la vitalité, la vigueur, la splendeur du judaïsme m'ont davantage impressionné à New York qu'à Tel-Aviv... J'ai été si impressionné par l'effervescence culturelle juive, le génie de ses écrivains, de ses artistes, de ses universitaires, l'incroyable fécondité de son humour, et aussi, bien sûr, l'indiscrete puissance de ses financiers qu'il m'a semblé que la patrie du judaïsme mondial n'était pas dans la forteresse assiégée des pionniers de l'État hébreu, mais dans les bastions érigés par les fondateurs du Nouveau Monde, à la gloire de la liberté d'entreprendre². »

Après de telles considérations, on pourra laisser Guy Konopnicki s'épancher plus librement sur son amour de l'Amérique. « Les États-Unis d'Amérique ont bien été le lieu du plus grand brassage de tous les temps », écrit-il. Ils sont aujourd'hui « la préfiguration de la culture mondiale. »

Et cette culture mondiale n'a pas de meilleur support que l'image, qui ne demande guère d'effort au spectateur. C'est donc à travers le cinéma que les foules planétaires peuvent prendre conscience des bienfaits de la civilisation libérale et du cosmopolitisme : « Je pense sincèrement, écrit Konopnicki, que la

¹ André Glucksmann, *Le X^e commandement*, Flammarion, 1991, p. 142.

² Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979, pp. 106, 107.

Metro Goldwyn Mayer, la Warner Brothers, la Fox et la Columbia sont à notre époque ce que les cathédrales étaient au Moyen Âge¹. »

Cette adoration religieuse d'Hollywood fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre à part entière de son livre ; un chapitre intitulé de manière éloquente : « Jérouchalaïm-Hollywood, Alleluyah ! ».

Pour Konopnicki, en effet, Hollywood symbolise le pouvoir de la propagande et la domination sur les esprits. Ainsi que le prévoient les prophéties d'Israël, tous les peuples du monde se conforment donc enfin au modèle cosmopolite, abandonnent leurs propres traditions pour s'agenouiller aux pieds du peuple juif : « Dans la ville du cinéma, écrit Konopnicki, toutes les malédictions ont pris fin, y compris celle de la tour de Babel, anéantie par le doublage et le sous-titrage. Toutes les tribus d'Israël, toutes les nations de la création se sont rassemblées là avec leurs troupes et leurs chevaux... Il était dit que l'histoire serait recommencée, qu'il y aurait un vaste remake et que l'on chanterait Alleluyah sur une musique de Leonard Bernstein². »

En somme, pour Konopnicki, la rédemption arrivera par le cinéma : « Certains prophètes disaient même que le Messie serait Lumière », écrit-il. Le langage de l'intellectuel cosmopolite est ici étrangement imprégné de termes prophétiques :

« Quelque chose pousse, qui ne ressemble ni aux révolutions prévues par les barbus du siècle passé, ni aux progrès triomphants annoncés au temps des lumières. Quelque chose d'impalpable qui naît au travers des affrontements et des crises de notre époque... Quelque chose sortira de cette crise, comme de toutes les précédentes, quelque chose qui ne sera ni français, ni américain, ni russe³. »

Ne dirait-on pas ici les propos d'Edgar Morin ? : « Le déferlement des haines de race, religion, idéologie entraîne toujours guerres, massacres, tortures, haines, mépris. Le monde est dans des douleurs agoniques de quelque chose dont on ne sait si c'est naissance ou mort. L'humanité n'arrive toujours pas à

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 145, 155.

² Hollywood, nous dit Jacques Attali dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, est un fief juif : « Les firmes essentielles d'aujourd'hui sont des propriétés juives : Universal, Fox, Paramount, Warner Bros, MGM, RCA et CBS, sont toutes des créations d'immigrés juifs d'Europe de l'Est... » (*Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, pp. 485-489 ; *Les Espérances planétaires*, p. 133).

³ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, pp. 215, 225-229.

accoucher de l'Humanité¹. » Ce singulier vocabulaire recouvre secrètement des convictions religieuses qu'il nous tarde de vous présenter.

Le cinéma planétarien

Dans *Les Espérances planétariennes*, nous avons déjà répertorié environ quatre-vingt films de propagande cosmopolite issus de la « Matrice ». Le présent chapitre complète cette étude, qui ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité.

Le cinéma planétarien célèbre toujours les vertus de la démocratie multiculturelle et du métissage. Dès les années 50, un cinéaste cosmopolite entendait sensibiliser le public au racisme de la société américaine. *La porte s'ouvre* (USA, 1950) raconte l'histoire survenue au Dr Brooks, un interne noir dans un hôpital. Il accueille un jour deux truands, Ray et John Biddle, blessés au cours d'un hold-up. John meurt, et Ray accuse le Dr Brooks de l'avoir tué... « Plaidoyer antiraciste qui suscita quelques remous à l'époque », nous apprend le *Guide des films* de l'historien Jean Tulard (2002). Le film est de Joseph Mankiewicz.

Police frontière (USA, 1982) est l'histoire d'un officier de l'immigration américaine, qui surveille les clandestins du côté d'El Paso. Il est un jour confronté à une situation cornélienne quand le bébé d'une jeune Mexicaine est kidnappé pour être vendu à un couple stérile. On imagine que le film de Tony Richardson entend nous apprendre la fraternité universelle.

Dans *Love Field* (USA, 1993), Michelle Pfeiffer joue le rôle d'une belle blonde qui adore les Noirs. Nous sommes en 1963, aux États-Unis, et le président Kennedy vient d'être assassiné. Bouleversée, Lurene décide d'aller aux obsèques à Washington, malgré l'opposition de son mari, qui joue le rôle du crétin de service. Dans le car, elle fait connaissance avec un Noir et sa petite fille. Mais celui-ci reste froid et distant. Le comportement de cet « homme de couleur » lui semble louche, et l'enfant paraît avoir été kidnappé. A une halte, elle décide alors d'appeler la police, juste avant de se rendre compte de son erreur : cet enfant est bien sa fille, et si l'homme l'a enlevée, ce n'était que pour la libérer d'un horrible orphelinat après la mort de sa mère. S'étant amourachée de la petite, la belle blonde décide de ne pas les abandonner, et fuit avec eux. La police est maintenant à leurs

¹ Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, p. 206.

trousses, convaincue que ce « nègre » a kidnappé à la fois un enfant et une jeune femme blonde qui s'apprêtait à le dénoncer. La scène de violence raciste a un peu tardé, mais elle est finalement arrivée, comme prévue : tandis que la voiture volée est tombée en panne, notre Noir se fait copieusement tabasser par trois sales cons de Blancs sur une route de campagne. La belle blonde va alors le soigner dans une grange, et lui offrir son corps. A partir de là, les jeux sont faits. A un motel où l'attend son mari, jaloux et fou de rage, la bagarre éclate entre les deux hommes. Le Noir, bon et débonnaire, aura évidemment le dessus sur le Blanc, coincé, mesquin et « frileux », comme dirait Alain Minc. La fuite en avant ne durera pas éternellement, on pense bien, mais tout rentrera dans l'ordre, après les arrestations. La jolie blonde va divorcer, et se mettre en ménage avec le Noir. Ce très beau film est signé Jonathan Kaplan. Ce réalisateur, qui avait hésité entre la carrière de cinéaste et celle de rabbin, signe ici un chef-d'œuvre antiraciste.

Men in black (USA, 1997) est un film qui nous apprend à accueillir chez nous l'étranger, tous les étrangers, et mêmes les extra-terrestres. Nous ne le savons pas, mais ils sont déjà nombreux à vivre parmi nous et à avoir pris une forme humaine. Les membres d'une agence spéciale ultra-secrète sont ainsi chargés de veiller à la régulation de ces flux migratoires d'un nouveau genre et de garder secret l'existence de ces extra-terrestres afin de ne pas alarmer la population. Nos deux super-agents spéciaux — un Noir et un Blanc — sont ici amenés à traquer un Alien hostile, qui ne résistera pas à l'efficacité de ce tandem de choc. Bien que les deux soient aussi compétents l'un que l'autre, le Blanc est tout de même un peu fatigué. C'est donc le Noir qui va continuer la lutte et profiter des faveurs de sa nouvelle co-équipière — blanche. Le film a été réalisé par Barry Sonnenfeld, sur un scénario de Ed Solomon et une musique de Danny Elfmann. Il a en outre été produit par Steven Spielberg. Tous sont des extra-terrestres déguisés en êtres humains et des agents de la « Matrice ».

Dans *Les larmes du soleil* (USA, 2003), le réalisateur noir Antoine Fugua dépeint une guerre civile entre tribus noires en Afrique. Une unité de l'US Army est chargée de récupérer une jeune Américaine dirigeant un centre de soins hospitaliers. Celle-ci, on s'en doute, est pétrie de principes humanitaires ; à tel point qu'elle refuse de suivre Bruce Willis et son commando de choc, si les blessés africains ne sont pas emmenés eux aussi. Bruce

Willis va donc désobéir aux ordres, et ira jusqu'à faire massacrer la moitié de son unité pour sauver les Africains sous son autorité. Un dialogue du film fait comprendre au spectateur que si les Américains agissent ainsi, c'est pour « se racheter » de tous les crimes de l'homme blanc commis dans l'histoire. Mais c'est oublier un peu trop facilement qu'une bonne partie des Noirs vendus à l'époque de l'esclavage l'avaient été par d'autres Noirs, qui n'avaient cure de vendre leurs frères de race à des Blancs. Et si le réalisateur Antoine Fuga avait rappelé le rôle accablant des commerçants juifs dans la traite des Noirs, sans même parler des esclavagistes musulmans, dont le commerce dans l'Océan indien a duré quatorze siècles, il n'aurait de toute manière jamais pu produire son film.

Voici un film catastrophe : *Le jour d'après* (USA, 2004). Après les volcans, les tornades et les météores, le réchauffement de la planète provoque un raz-de-marée suivi d'une vague de froid. Le film est plat et ennuyeux, mais la fin est révélatrice de l'état d'esprit du réalisateur. En effet, les peuples du Nord sont obligés d'émigrer vers le sud. Le président américain déclare alors : « Les Américains, mais aussi de nombreux peuples sont aujourd'hui les hôtes de ce que l'on appelait autrefois le Tiers-Monde, nous étions dans le besoin et ils nous ont laissé entrer chez eux, ils nous ont accueillis ; je leur exprime toute ma gratitude pour leur hospitalité. » Le message du réalisateur Roland Emmerich est donc clair : il faut que nous laissions entrer tous les immigrés chez nous, car il est possible que demain, dans un avenir... disons incertain, nous ayons besoin d'eux nous aussi. Rappelons que Roland Emmerich est aussi le réalisateur d'*Independance Day*, le film dans lequel la Terre est sauvée de la catastrophe par un Noir et un juif hassidique. Sacré Roland !

Côté français, les films antiracistes et moralisateurs ne manquent pas. Complétons ici notre liste précédente. Dans *L'Union sacrée* (France, 1989), deux flics sont obligés de faire équipe dans une enquête sur un réseau islamiste, qui se finance par toutes sortes de trafics. Le Juif Simon Atlan (Patrick Bruel) et l'Arabe Karim Hamida (Richard Berry) se détestent cordialement. Et pourtant, face à l'intolérance et au fanatisme des méchants islamistes, ils vont peu à peu se lier d'amitié. Dans ce film, le Juif est un peu fou et sympathique, tandis que le flic arabe est sérieux et efficace.

Le commissaire, joué par Bruno Kremer, parle à ses hommes dans un langage direct : « Vous devez vous comporter comme

des croisés, chargés de défendre le monde occidental ! Avec ces salauds-là, tous les coups sont permis ! » Il faut comprendre ici que, contre les méchants islamistes qui menacent notre belle démocratie multiculturelle, ce sont les Français de souche qui doivent une fois encore aller au casse-pipe. Les islamistes sont évidemment dépeints comme des bêtes féroces. Écoutons l'un de ces dangereux tarés, dont le réalisateur a surpris la conversation à la terrasse d'un café : « On va transformer la vie de ce pays en cauchemar. Aujourd'hui on tape ici, demain là-bas. Il n'y a pas d'innocents qui comptent. »

Simon est séparé de Lisa, son épouse. C'est une goy, une petite française bien mignonne qui adore les juifs, mais qui n'a pu supporter la vie avec Simon, trop gosse dans sa tête. Lisa ne le supporte plus ; en plus, comme elle l'explique à Karim, sa belle-mère a fait circoncire son fils alors qu'elle-même n'a jamais imposé le baptême à l'église. Lisa s'occupe de vernissages et d'expositions dans une galerie d'art. Quand un attaché d'ambassade, un certain Rafjani se présente dans l'exposition de tapis qu'elle a organisée, elle n'hésite pas à le sermonner sur le droit des femmes dans son pays. Elles sont comme ça, les Françaises : moralisatrices, donneuses de leçon, et surtout, ouvertes à tous les vents de l'Orient. C'est comme ça qu'on les aime ! Et Lisa, qui a quitté le juif, va en effet tomber sous le charme de Karim.

Mais il se trouve que ce Rafjani est aussi le chef du réseau islamiste — comme par hasard. Le quartier général de ce réseau mafieux a enfin été repéré par nos deux super-flics. C'est un pseudo centre culturel. Les islamistes, qui sont vraiment des gens très méchants, y torturent un pauvre kabyle en lui fourrant un entonnoir dans la bouche et en lui versant deux bouteilles de whisky dans le gosier. A l'intérieur, apprend-on, « c'est un véritable arsenal ; on se croirait à Beyrouth ». Se retrouvant face à Rafjani, notre flic Karim n'hésite pas à lui lancer au visage : « J'ai honte d'appartenir à la même race que toi ! » C'est comme ça qu'on les aime, les musulmans : divisés, pleins de rancœur et de honte, et prêts à s'entre-tuer ! Rafjani, qui doit être expulsé du territoire, est vraiment plein de haine : « Je me vengerai, dit-il, même si je dois mettre Paris à feu et à sang. Allah Akbar ! »

Autre scène : Lisa, notre petite Française bien mignonne, dîne au restaurant avec Karim. Simon, qui est toujours amoureux d'elle, arrive de manière impromptue : « Tu te tapes ma femme en cachette ! » Toujours impulsif, Simon décide de jouer la partie

à la roulette russe : « Tu gagnes, tu gardes ma femme ». Très courageusement, il place le canon du revolver sur sa tempe et tire : clic. Karim refuse de jouer à ce jeu stupide et se lève. Le juif tire alors en l'air, et là, le coup part : « T'es mort, dégage ! ». Karim, ne partira pourtant pas la tête basse et, très dignement, giflera Simon avant de s'en aller. Et l'on note que, dans ce duel terrifiant pour la femme blanche, le juif et l'Arabe savent rivaliser avec panache.

Mais les méchants islamistes entendent bien liquider ces deux flics trop consciencieux. Ici a lieu une scène d'anthologie du cinéma français. Le restaurant kasher de la mère de Simon est mitraillé en plein jour, comme à Chicago ! Lisa, grièvement blessée, va mourir à l'hôpital. Au cours de la cérémonie funèbre qui a lieu à l'église, Simon, plein de haine et de vengeance, n'y tint plus et sort précipitamment. La cérémonie religieuse catholique est évidemment perturbée (c'est comme ça qu'on les aime !) et Simon s'enfuit. La scène qui suit nous montre Simon priant à la synagogue, avec la kippa et le châle de prière sur la tête. On entend aussi son père prier pour lui dans le restaurant : « Donne-lui la force, donne-lui la rage ! » Po po po !

Le diplomate islamiste est finalement expulsé sans que Simon ait pu assouvir sa vengeance. Devant les caméras de télévision, Rafjani tente encore de se faire passer pour une victime, se plaignant de la dureté de traitement que lui a réservé « la patrie de Voltaire et d'Anatole France, protectrice des opprimés » (ces islamistes sont d'une perfidie !). Fort heureusement, tout ne finit pas si bien pour ce salaud d'islamiste, puisque l'on voit sa voiture exploser dans la nuit, avec la Tour Eiffel illuminée en arrière plan. Le film se termine sur ces quelques lignes qui apparaissent à l'écran : « Simon et Karim ont sans doute rêvé cette vengeance. La loi du talion ne sera jamais une réponse à la violence. Cette histoire est une fiction. La réalité est toute aussi cruelle. » C'est beau, non ? Apparaissent alors les visages du juif et de l'Arabe regardant au loin comme les statues d'un couple de prolétaires soviétiques. Bref, c'est du grand cinéma. C'est signé Alexandre Arcady, qui ne s'est pas foutu de nous. Aïe aïe aïe !

Dans *Itinéraire d'un enfant gâté* (France, 1988), Claude Lelouch raconte l'histoire d'un homme (J.-P. Belmondo) qui a soudainement abandonné sa famille pour aller vivre en Afrique. Il réapparaît, deux années plus tard, pour reprendre ses affaires. Ici encore, on se rend compte que le mariage des Blanches avec des

Noirs et des Sémites est une véritable obsession chez les réalisateurs cosmopolites.

Trop de bonheur (France, 1994) montre la vie de quatre adolescents dans le midi de la France à l'approche de l'été : Valérie, Mathilde, Kamel et son copain Didier. Ils se réunissent pour une soirée avec quelques autres dans la villa de Mathilde en l'absence de ses parents. Kamel aime Valérie. Musique, danse, alcool, émois affectifs, trahison, violence. Lorsqu'ils se retrouvent quelques années plus tard, à peine se reconnaissent-ils. Kamel vit maintenant avec Mathilde. Ce film qui porte l'estampille cosmopolite est signé Cédric Kahn.

Dans *La ville est tranquille* (France, 2001), se croisent les destins de plusieurs personnages : Michèle, ouvrière à la criée aux poissons sur le port de Marseille, est mariée à un chômeur alcoolique. Une fois sa dure journée de travail achevée, elle doit encore s'occuper du bébé de sa fille toxicomane, une adolescente qui se prostitue pour payer ses doses d'héroïne. Viviane, bourgeoise d'âge mûr et professeur de chant, est dégoûtée par le cynisme de son époux. Elle tombe amoureuse d'un de ses anciens élèves, le jeune Abderamane... Le réalisateur est aussi celui de *Marius et Jeannette*, film dans lequel on retrouvait aussi cette obsession du métissage de la race blanche : il s'agit de Robert Guédiguian.

Fatou la malienne (France, 2001) a 18 ans. Elle est née en France de parents maliens, et vient d'avoir son bac. Elle travaille dans un salon de coiffure afro de Paris. Elle est jolie, gaie, pleine de vie et d'ambition. La famille malienne est parfaitement intégrée, comme on l'imagine. Le papa travaille comme épicier. L'appartement est très propre est très bien décoré. Les costumes africains de toutes les couleurs sont splendides : c'est comme au théâtre. Hélas, les parents de Fatou décident de la marier à son cousin qu'elle n'aime pas, et elle se retrouve littéralement séquestrée au sixième étage, à côté de l'appartement de ses parents, sans avoir aucune possibilité de fuir. Mais Fatou va s'en sortir grâce à sa copine Gaëlle, une jeune Française qui n'a pas froid aux yeux et qui s'éclate avec ses copains arabes. C'est comme cela qu'on les aime ! Gaëlle va donc délivrer sa copine Fatou et l'emmène chez elle en Bretagne, ouvrir un salon de coiffure. Ainsi, la Bretagne s'enrichira de nouveaux petits Bretons. Le film de Daniel Vigne, présenté par Fabienne Servan-Schreiber, a évidemment reçu un 7 d'or en 2001. « Une réussite »

selon *l'Express* ; « remarquable » selon *France Soir* ; « bouleversant » selon *Télé 7 Jours*.

La série télévisée *P. J.* (Police judiciaire) — une série « bien française » — présentait ce vendredi 19 août 2005 un épisode sur l'antisémitisme : Un cocktail molotov a été lancé dans une synagogue. C'est Agathe qui se charge du dossier, ce qui lui permet de renouer avec sa religion. Les suspects défilent alors dans les locaux de la police. Un jeune Arabe insolent laisse entendre — incroyable ! — que « les chambres à gaz n'ont pas existé ». Folle de rage, la fliquesse se jette sur lui avant d'être retenue par ses collègues. Un deuxième suspect standard arrive ensuite dans les locaux pour être interrogé. C'est un colosse noir, qui ne laisse pas lui non plus une bonne image de la jeunesse immigrée. Le troisième homme est un blanc d'extrême-droite, qui paraît plus humain, et même presque sympathique en comparaison des deux autres. Les Français de souche n'étaient pas habitués à tant d'égards, il faut le dire, mais les temps évoluent : en ce tout début de XXI^e siècle, la communauté s'est rendue compte que l'extrême-droite française, diabolisée depuis longtemps par le système médiatique, représente un danger moindre que ces bandes d'immigrés fanatisés que l'on a fait entrer sur le territoire. Pourtant, ce ne sont pas ces personnes qui seront les coupables, mais un quatrième suspect, un jeune Juif en rébellion contre ses maîtres de la communauté loubavitch.

Un de ces rabbins est d'ailleurs interrogé dans les locaux de la police. C'est en effet un religieux qui donne le sentiment de vivre sur une « autre planète », récusant toute conception du bonheur offert par la société libérale occidentale. Entre les mains de pareil spécimen réactionnaire, notre jeune juif épris de « fun » et de liberté a alors craqué. Ce scénario répondait en fait à quelques affaires du même ordre qui avaient défrayé l'actualité du moment.

En août 2004, effectivement, un incendie avait été perpétré dans un centre social juif parisien. L'affaire avait fait grand bruit, comme d'habitude, dès lors que l'on marche sur le pied d'un représentant de la sainte communauté. Mais il s'était avéré que le coupable n'était autre qu'un juif marginal et déclassé, que l'on s'empressa de qualifier de « malade mental ».

Enfin, tout n'est pas perdu dans cet épisode qui finit même plutôt bien, puisque l'autre petite fliquesse est enceinte : « — C'est Karim ? — Non, non, répond-elle. Je ne te le dirai pas. Mais il y a un point commun avec Karim. » Ce feuilleton tout

imprégné d'idéologie est signé Gilles-Yves Caro, sur un scénario de Brigitte Coscas.

Autre feuilleton : *Joséphine, ange gardien, La Couleur de l'amour* (France, 2005). « Engagée comme employée agricole dans la ferme des Revel, Joséphine fait la connaissance du propriétaire Thomas, qui va épouser Aminata, une jeune Sénégalaise rencontrée sur internet. Malgré ses efforts, Aminata ne parvient pas à se faire accepter par Claudine, sa belle-mère ». On imagine que cette dernière est un tantinet raciste, bornée et bigote. Ce téléfilm est signé Laurent Lévy. Pour *TV Grandes Chaînes*, c'est assurément « un épisode plein de bonne humeur et de générosité », qui mérite d'être frappé d'un « coup de cœur » de la critique.

Mariage blanc (France, 2005) est un épisode d'un autre téléfilm « bien français » : Tuteur à Marseille, François EtcheGARAY aide les exclus de la société. René fait partie de ses protégés. C'est un grand gaillard costaud d'une quarantaine d'années, avec un beau visage nordique, mais il est un peu simplet et soupe-au-lait. En fait, rien ne lui réussit. Il échoue dans tous les petits boulots que parvient à lui décrocher son tuteur, et à quarante ans, il est encore chez sa mère qui semble lui dicter sa conduite. Ce Français dévirilisé va soudain tomber amoureux d'une Africaine. Il arrive donc chez François, fier de présenter la photo de sa compagne, Lela, qu'il souhaite naturellement épouser, quand bien même il ne l'a pas encore vue. C'est l'association *Afrique Amitié* qui lui a trouvé l'amour de sa vie, moyennant une importante somme d'argent. Car une Africaine, pour un pauvre abruti de Français, c'est le must ! La Rolls Royce du pauvre ! La somme d'argent que lui demande l'association rend tout de même François EtcheGARAY sceptique sur l'honnêteté de ces intermédiaires. Il comprend que René est en train de se faire avoir comme un pigeon, et que l'Africaine ne souhaite en réalité qu'un mariage blanc. C'est une belle histoire, non ?

Au début du film, le téléspectateur a pu voir que le généreux François s'occupait aussi avec attendrissement d'un couple de vieux homosexuels un peu aigris qui s'inquiétaient de leurs droits de succession. Apologie du métissage et de l'homosexualité : nous avons ici la marque de fabrication planétaire d'une œuvre que signe Edouard Molinaro. Hélas, la fin de ce superbe téléfilm nous restera à jamais inconnue.

L'apologie de l'homosexualité est en effet un thème majeur du cinéma cosmopolite. *In and out* (USA, 1997), par exemple, est

une comédie « tordante », paraît-il. Le professeur Howard Brackett enseigne la littérature à l'université d'une petite ville de l'Indiana, aux États-Unis. Il est apprécié par tous ses élèves, jusqu'à ce que sa réputation bascule un soir, quand, dans une émission de télévision, un ancien élève devenu une star du cinéma, remercie son ancien professeur « gay », en croyant bien faire. Howard Brackett est évidemment consterné par cette déclaration. Parents, amis et élèves le considèrent désormais d'un œil suspicieux. Il décide donc de se marier rapidement avec sa fiancée afin de couper court à la rumeur. C'était compter sans ce journaliste qui le poursuit partout avec sa caméra et qui l'encourage à faire son « coming out ».

Au cours de la cérémonie religieuse, à l'instant même de dire « oui » à sa fiancée, devant toute la famille et les invités réunis dans l'église, il renonce finalement et déclare à mi-voix d'un air résigné : « Je suis gay ». C'est la stupéfaction dans l'assistance. La cérémonie est évidemment perturbée (c'est une obsession cosmopolite), et le couple se déchire en public. Pourtant, le réalisateur nous fait comprendre que c'est beaucoup mieux ainsi. Autour d'Howard, la famille et les amis se montrent finalement compréhensifs. Le problème est qu'il a perdu son emploi à l'université, victime de l'intolérance de ces chrétiens coincés. La scène finale est un grand moment du cinéma planétarien : au cours de la cérémonie de remise des diplômes, élèves et parents, apprennent avec stupéfaction, que le professeur a en réalité été licencié. Ils se lèvent alors un par un pour déclarer qu'ils sont « gays ». Le film est signé Frank Oz.

Dans le même registre, citons simplement ici *Un goût de miel* (GB, 1961) qui raconte les relations de deux paumés : une adolescente, enceinte d'un Noir de rencontre, et un homosexuel. Le film est de de Tony Richardson. *Presque rien*, de Sébastien Lifshitz (France, 1999) est un autre film qui fait l'apologie de l'homosexualité chez l'homme blanc. Un film « qui tente de banaliser l'homosexualité masculine, qu'il montre en scènes très crues », peut-on lire dans le *Guide des films*.

La propagande cosmopolite qui sort de la « Matrice » n'est pas seulement « antiraciste ». De nombreux films « racistes » sont aussi régulièrement produits par les studios de cinéma d'Hollywood et d'ailleurs. Dans *La chaleur de la nuit* (USA, 1967), un officier de police de Philadelphie, spécialiste des affaires criminelles, est envoyé dans une petite ville du Sud pour

aider la police locale à élucider une affaire de meurtre d'un industriel. Petit problème : il est Noir, et ces abrutis de Blancs ne peuvent le supporter. Mais Virgile Tibbs, qui est le spécialiste, découvre rapidement que les flics blancs font fausse route. L'homme est tranquille, consciencieux, d'une rare intelligence, et reste toujours calme devant le racisme immonde de ces petits Blancs arrogants qui ne lui arrivent pourtant pas à la cheville. Mais tout stupides qu'ils sont, ceux-ci se rendent bien compte finalement qu'ils ne peuvent se passer de lui. A plusieurs reprises, il faudra bien aller le chercher à la gare et le supplier de rester. Rapidement, son enquête va le mener vers le plus gros fermier de la région. Celui-ci est soupçonné d'avoir commandité l'assassinat de cet industriel dont le projet était de monter une usine et d'y embaucher des centaines de gens de couleur. Les jeunes de cette petite bourgade « frileuse » ne l'entendent pas de cette oreille, et vont traquer Virgile Tibbs dans une folle course poursuite. C'est évidemment dans une usine désaffectée que va se régler l'affaire, à coup de chaînes à vélo et de barres de fer. A quatre contre un, c'est plus sûr. Ils sont comme cela, les Blancs : vils, lâches et méprisables. Fort heureusement, le chef de la police arrive à point nommé, et sauve Virgile d'une mort certaine. Ce shériff, plein de préjugés au début du film, scelle l'entente entre les deux communautés. Le film a naturellement été récompensé par cinq Oscars. Il en aurait peut-être eu un sixième, si « Virgile » était reparti à Philadelphie avec la veuve de l'industriel assassiné. C'était pourtant une très jolie Blanche. Mais le réalisateur Norman Jewison, en 1967, ne voulait pas aller trop loin et craignait peut-être à ce moment-là une réaction de ces couillons de Blancs imprévisibles !

Barton Fink (USA, 1991) : En 1941, Barton Fink est un jeune auteur qui connaît soudainement le succès grâce à une pièce de théâtre. La première scène du film nous met tout de suite dans l'ambiance. Il est dans les coulisses, et assiste médusé au succès phénoménal de sa pièce : c'est le triomphe ! Le public applaudit à tout rompre et se lève, transporté d'enthousiasme par le sublime génie de ce petit auteur juif encore inconnu. Mais Barton Fink est quelqu'un de timide et de renfermé sur lui-même. Sa nouvelle notoriété lui vaut un contrat à Hollywood, qu'il commence par refuser : « Je me couperais du peuple », dit-il. Il est en effet devenu en peu de temps la nouvelle coqueluche de Broadway. Cependant, il ne résiste pas à la tentation d'une gloire plus grande encore, et arrive à Los Angeles où il rencontre un

producteur truculent. Celui-ci est expéditif et haut en couleurs. C'est un juif originaire de Minsk, qui se déclare « plus fort que les autres youpins du coin ! »

Voilà donc Barton Fink à l'hôtel, devant sa machine à écrire. Le problème est que son voisin de la chambre d'à-côté est vraiment trop bruyant et l'empêche de se concentrer. Et voilà que celui-ci débarque dans son univers. Il est gros, rougeaud, brutal et alcoolique : c'est un goy ! Et pourtant, l'intellectuel délicat et timide qu'est Barton Fink va se mettre à apprécier cet individu simple et entier. Mais il lui faut aussi trouver un scénario au plus vite pour le tournage d'un film. Le problème est que Barton éprouve toutes les difficultés du monde à écrire le scénario qu'on lui demande. C'est le blocage, pendant plusieurs semaines ! Quand son producteur le reçoit chez lui, au bord de la piscine, Barton, tout penaud, a bien dû lui avouer que l'inspiration n'était pas encore au rendez-vous. Il doit alors subir les sarcasmes de l'adjoint, qui ne s'attendait certes pas à la réaction brutale du producteur, qui le chasse sans façon avant de renouveler sa confiance au petit génie qu'il a pris sous son aile. Son admiration envers Barton est telle qu'il va jusqu'à lui lécher la semelle de sa chaussure, par respect pour la noble fonction d'écrivain !

Barton rentre donc à son hôtel, rassuré. Fort heureusement, l'inspiration arrive enfin, et Barton parvient à écrire l'ensemble de son scénario en une seule nuit. Le résultat est tout simplement génial : Oui, Barton Fink a du génie ! Il déborde de joie au petit matin. Jamais il n'était parvenu à un tel degré de finesse et de perfection : « Je suis un créateur ! » Le soir, il va danser dans une boîte de jazz. Dans les jours qui suivent, il fait la rencontre d'un grand écrivain, mais qui s'avère finalement être un individu fort décevant, alcoolique, brutal et grossier, et qui traite durement sa fiancée. Sur un malentendu, si l'on peut dire, Barton passe la nuit avec celle-ci à son hôtel. Mais le lendemain matin, c'est la stupeur et l'effroi lorsqu'il découvre le corps ensanglanté de la jeune femme dans son lit. Que s'est-il passé ? Il n'y est pour rien, évidemment, et prévient tout de suite son voisin. Celui-ci le croit sur parole, et s'occupe de faire disparaître le corps.

Subitement, tout va donc très mal, d'autant que son producteur est très déçu, vraiment très déçu de son scénario. Lorsque Barton se présente devant lui, il est traité cette fois-ci comme le dernier des déchets et copieusement insulté ! Tout va donc maintenant vraiment mal pour Barton. La police ne tarde pas à enquêter sur la disparition de la jeune femme : il s'avère en

fait que son voisin, le gros rougeaud alcoolique, est en réalité un dangereux psychopathe qui a pour habitude de décapiter ses victimes. C'est aussi un nazi : « Heil Hitler ! » s'exclame-t-il avant d'abattre deux flics à coups de fusil dans l'hôtel en flammes. Le film se termine ainsi. Si l'on fait le compte, tous les Blancs sont finalement des ordures dans ce film des frères Ethan et Joel Coen. Le film a bien entendu été récompensé par une palme d'or au festival de Cannes en 1991. John Turturro, il est vrai, est magnifique dans son rôle d'intellectuel juif « proche du peuple ».

Dans *Recherche Susan désespérément* (USA, 1985), une jeune femme un peu coincée se transforme en punkette délurée, à la faveur d'une amnésie. Le scénario indigent n'a ici guère d'importance. On note simplement que dans une société « ouverte », « libérée » et très multiculturelle, le saxophoniste noir dans son appartement tient la place d'une icône démocratique, et que le rôle du sale con revient immanquablement à un homme aux cheveux blonds. Est-ce un hasard ? Le film est de Susan Seidelman.

Music box (USA, 1989) est un film qui revient sur les atrocités de la Seconde Guerre mondiale : Michael Laszlo est un réfugié hongrois installé aux États-Unis depuis 37 ans. Il est un jour accusé de crimes de guerre. Les dépositions des témoins étaient en effet restées bloquées pendant quarante ans dans les archives des Nations-Unies. Il est veuf, mais sa fille, avocate, est là pour le défendre. Bien entendu, elle ne croit pas un instant à ces histoires sordides, et décide d'assurer la défense de son pauvre père. « Ce sont les communistes qui sont derrière tout ça ! » tente-t-il de la rassurer. Il doit pourtant bien lui avouer qu'avant de quitter sa Hongrie natale après la guerre, il avait été policier sous le régime fasciste, mais « fonctionnaire dans un bureau », c'est tout. Sa fille, cependant, commence à avoir des doutes sur le rôle joué par son père pendant la guerre : « Ils ont une photographie de ta carte de membre des sections spéciales avec ta signature. C'est le gouvernement hongrois qui leur a envoyée. » De plus, des témoins l'ont identifié et l'accusent de choses horribles : « Quand je pense à tout ça, j'ai honte d'être hongroise, papa », en vient à déclarer sa fille (C'est comme cela qu'on les aime, les Hongrois !).

Un groupe de rescapés vient ensuite manifester devant sa maison avec des pancartes, pour rendre la vie impossible à ce militant anticommuniste bien connu. On lui casse ses carreaux

avec des pierres. Un nouvel indice alarme encore la jeune femme quand son fils vient lui répéter ingénument, les paroles hautement criminelles de son grand-père : « Il dit que l'holocauste est fabriqué, exagéré ! »

Le procès commence enfin, et les témoins à charge se succèdent pour raconter les atrocités commises par les fascistes hongrois, toutes plus horribles les unes que les autres, et où l'on retient que « le beau Danube bleu était rouge de sang » : « Michka c'était le pire. Il aimait tuer le Juif. Il cherchait l'or et l'argent... le beau Danube bleu était rouge. C'est lui, je le reconnais. » Sa fille parvient pourtant à le tirer d'affaire, en prouvant les liens suspects de ces témoins avec les gouvernements communistes et le KGB. Son père est heureusement acquitté.

Ce n'est que plus tard, à Budapest, où elle est partie interroger un témoin, qu'elle découvre dans une boîte à musique les photos atroces qui accusent son propre père. Cette fois, la preuve était faite de sa culpabilité : « Je ne veux plus jamais te voir, papa. Je ne veux plus jamais que mon fils te revoie », lui lance-t-elle, le cœur plein de haine et de dégoût. Et quand la fille menace de tout dire à son fils, le méchant grand-père lui répond, sûr de lui et arrogant : « Il ne te croira pas. Ils ne te croiront pas. Ils diront que tu es folle ! » C'est comme cela qu'on les aime, les familles hongroises : déchirées, prêtes à s'entre-tuer. L'avocate envoie finalement les clichés à la presse, et c'est en regardant la photo de son père en uniforme de milicien, en première page du journal, que ce film se termine. Notons que Costa Gavras a bien pris soin d'intégrer des images et de la musique du folklore hongrois tout au long du film, probablement pour mieux en dégoûter les spectateurs.

Obsession fatale (USA, 1992) commence par une scène étonnante : dans un pavillon d'une jolie petite banlieue proprette, un cambrioleur, qui s'est introduit nuitamment, est surpris par le jeune couple. L'homme parvient à s'en sortir en menaçant la jeune femme d'un grand couteau de cuisine. L'agresseur est un Noir, les victimes sont blanches, ce qui n'est pas normal au cinéma. On imagine que le réalisateur ne va pas en rester là, et effectivement, dès la scène suivante, on se rend compte qu'il y a aussi des Noirs sympas, puisque l'un des deux flics qui arrivent pour rassurer notre joli couple est un homme de couleur. Son collègue — un Blanc — est aussi quelqu'un de très sympa et de très professionnel... mais seulement en apparence ! Car en

réalité, c'est un dangereux psychopathe qui s'est épris de la jeune femme et qui va rendre au mari la vie infernale. Il va jusqu'à tuer son collègue noir, en même temps qu'un jeune dealer, et fera passer son crime pour une fusillade entre les deux hommes, ce qui ne l'empêchera pas de pleurer la mort de son ami devant les caméras de télévision. Bref, l'agression de l'homme noir au couteau est bien oubliée à la fin du film, où le psychopathe aux yeux bleus a une fois de plus le premier rôle. Il faut remercier ici M. Jonathan Kaplan (encore lui !).

Copland (USA, 1995) montre les méthodes policières peu orthodoxes de certains flics de New York. Beaucoup parmi eux ont fui la grande ville cosmopolite qu'ils exècrent, pour venir habiter Garrison, une petite ville paisible, de l'autre côté du grand fleuve Hudson, où ils peuvent vivre en paix — entre Blancs. On ne tarde pas à comprendre que ces flics blancs, qui enterrent leurs morts au son d'une musique irlandaise, sont terriblement organisés, et qu'ils n'hésitent pas à falsifier les enquêtes, ni même à liquider les flics qui les dérangent. C'est en réalité un véritable gang mafieux qu'ils ont mis sur pieds. Mais le petit shériff du coin, qui avait fermé les yeux jusqu'à présent, va enfin avoir le courage de passer à l'action. Tous ces salauds sont des flics blancs, tandis qu'en face, à New York, la police multiraciale est vraiment super sympa. Ce film qui porte « la marque » est signé du très rusé James « Mangold ».

Dans *Complots* (USA, 1997), il y a les méchants, et il y a les gentils. Mais tout n'est pas si simple, car chez les méchants, certains ne sont pas si méchants que cela, et s'avèrent même être des gentils. Une seule certitude : tous les méchants sont des Blancs. Et une fois de plus, de ce côté-ci, les quotas obligatoires ne sont pas respectés. Le film est de Richard Donner.

Le racisme du cinéma planétarien peut aussi viser d'autres communautés. *L'Arme fatale 4* (USA, 1998) met en scène un couple de flics de Los Angeles, un Noir et un Blanc qui ont découvert un réseau d'immigration clandestine chinois. Quatre cents pauvres hères étaient ainsi entassés dans la cale d'un navire, mais le Black, pris de compassion, et se rappelant sans doute ses ancêtres esclaves, décide de transgresser la loi et de recueillir une famille oubliée dans un canot de sauvetage. Nos deux flics ont tôt fait de remonter la filière jusqu'au chef de cette mafia qui fait entrer les Chinois par milliers aux États-Unis. Ceux-ci travaillent ensuite de longues années pour rembourser le prix du voyage et des faux papiers. C'est une redoutable organisation criminelle qui

fabrique aussi de la fausse monnaie. Le film de Richard Donner est incontestablement drôle et spectaculaire. Il est aussi un des films les plus racistes qui existe. A notre connaissance, aucune communauté, à part la communauté blanche, n'a jamais été dépeinte par des cinéastes juifs de manière aussi outrageante. Ce traitement vient probablement du fait que la communauté chinoise est la seule qui fasse reculer la communauté juive sur le plan du business et de l'organisation communautaire.

On peut voir aussi dans le même genre le film *XXL* (France, 1997), qui dépeint sous un mauvais jour les Chinois de Paris dont l'activité commerciale fait reculer le business de la communauté juive dans le quartier du Sentier. Ici, c'est un cafetier auvergnat et un commerçant juif du textile qui vont nouer une alliance contre l'insupportable invasion asiatique. L'Auvergnat (Gérard Depardieu) est bon vivant, conquérant, sûr de lui, tandis que le Juif (Michel Boujenah) est angoissé, timide, inquiet. Mais le spectateur doit comprendre que leurs divergences sont, somme toute, très superficielles, et qu'ils ont des intérêts communs à défendre face à ces pourris de Chinetoques, que l'on peut donc insulter sans crainte d'un procès. Le réalisateur de ce film est Ariel Zeitoun.

Dans *Panic Room* (USA, 2001), une jeune femme très riche (Jodie Foster) et sa fille emménagent dans un immense hôtel particulier au cœur de Manhattan. La demeure est équipée d'une chambre forte conçue pour survivre en cas d'agression extérieure. Un soir, trois cambrioleurs pénètrent dans la villa. C'est alors le début d'une aventure terrifiante qui va très mal se terminer, car le magot qu'ils cherchent se trouve justement dans la pièce où se sont réfugiées les deux femmes qui ignorent tout des projets de leurs assaillants. Parmi les trois cambrioleurs, le colosse noir est le seul à être un peu intelligent : c'est d'ailleurs lui qui a conçu la pièce forte. Il est aussi le technicien et le plus scrupuleux des trois malfrats, puisqu'il refuse toute violence dès le départ. Le chef de l'équipe, en revanche, est un Blanc, un grand nerveux imprévisible, qui finira avec une balle dans la tête en tentant de s'en aller. Le troisième, un autre Blanc, très calme, s'avère en réalité être un dangereux psychopathe et un tueur fou. A la fin du film, cette espèce de taré s'apprêtait à tuer la jeune femme à coup de masse dans le visage. Fort heureusement, le Noir intervint juste à temps. Et c'est aussi ce grand Noir qui, dans des conditions difficiles, fit une piqûre à la petite fille souffrante et la

sauva d'une mort certaine. Les Blancs sont méchants, les Noirs sont gentils ; le film est de David Fincher.

Dans *O'brother* (USA, 2000), trois sympathiques lascars sont parvenus à s'évader d'un pénitencier du sud des États-Unis. Le début du film paraît être un hommage à la culture du sud profond, avec, au premier plan, la cavale de nos trois fugitifs, sur un fond de musique country. Mais l'habituel message antiraciste y trouve sa place après quelque temps : les hommes politiques blancs passent pour des magouilleurs hargneux, racistes et sans scrupules. Le Ku Klux Klan en prend naturellement pour son grade, et l'on comprend que rien ne vaut une bonne société multiraciale. Le message politique est ici habilement incarné dans un quadrigue de « country music » formé de nos trois compères et d'un « Black » à la guitare. Il faut dire que leur musique est vraiment entraînante. On n'omettra pas de souligner que le système électoral — one man, one vote — est dépeint pour ce qu'il est : une escroquerie, où le candidat qui l'emporte est celui qui orchestre la meilleure campagne publicitaire. Un bon point tout de même, donc, pour les frères Joel et Ethan Coen.

Le cinéma planétarien se caractérise aussi fréquemment par sa charge antichrétienne. A la télévision et au cinéma, les chrétiens, et principalement les catholiques, sont en effet le plus souvent représentés comme des gens bigots, bornés et intolérants, voire même comme des violeurs ou des assassins. Quant au clergé catholique, il est le plus souvent dépeint comme un repère de sadiques et de pervers polymorphes.

Nous avons déjà pu analyser, dans *Les Espérances planétariennes*, les cas de films tels que *Elmer Gantry* de Richard Brooks, *Fanny et Alexandre*, d'Ingmar Bergman, *Le Nom de la Rose*, de Jean-Jacques Annaud, *La Différence*, de Robert Mandel, *Les Evadés*, de Frank Darabont, *Virgin Suicide*, de Sofia Coppola, *Seven*, de David Fincher, ou encore *Amen*, de Constantin Costa-Gavras. Complétons ici cette liste.

Dans *La Nuit du chasseur* (USA, 1955), Robert Mitchum incarne un pasteur protestant, qui a une âme bonne et généreuse. Mais tout cela n'est qu'apparence, car en réalité il s'avère être un dangereux taré à la recherche d'un magot confié par un père à ses deux enfants avant son incarcération. Pourchassés sans pitié par ce pasteur psychopathe, les deux enfants se lancent sur les routes dans une fuite éperdue. Ce film de Charles Laughton incarne bien la volonté cosmopolite de salir la religion chrétienne.

Le Cardinal (USA, 1963) est un film remarquable par la beauté de ses images et la noblesse d'âme du futur cardinal. Si le Vatican et l'Église y sont relativement épargnés, tout le poids de l'ignominie repose en revanche sur le petit peuple pratiquant. Ainsi, ces catholiques qui refusent encore que leurs filles se marient avec un juif font preuve de la plus détestable intolérance. Il en est de même sur la question de l'avortement. Et puisque le film est une succession de clichés, on comprend aussi fort bien que le Vatican détourne pudiquement la tête dès lors qu'il s'agit de prendre position sur la question raciale qui agite les États-Unis dans les années 60. Notre héros, évêque américain, intervient donc de manière officieuse dans cette ville du Sud où une église catholique a été brûlée parce que son curé était noir. Les racistes locaux ne l'entendent pas de cette oreille, et l'on assiste alors à une scène d'anthologie, où le jeune évêque intrépide est kidnappé par les militants du Ku Klux Klan. Il sera fouetté jusqu'au sang, au milieu d'une meute d'hommes encagoulés qui chantent et battent la mesure du Dixieland au son de l'harmonica, tandis qu'un crucifix géant flambe dans la nuit en arrière plan ! Ils ont le génie de la mise en scène, ces Klansmen ! — ou Otto Preminger, si vous préférez.

A propos du film *Ben-Hur* (USA, 1959), voici ce qu'écrit Guy Konopnicki : « William Wyler est le type même du cosmopolite insupportable : né à Mulhouse en 1901, arrivé à Hollywood quand la France venait de reprendre l'Alsace ! Allemand ? Français ? Suisse ? Américain ? Cinéaste international, Wyler jouait avec toutes les légendes du monde. Le modèle de christianisme qui se dégage du chef-d'œuvre de Wyler préfigure le concile de Vatican II, et Judas Ben-Hur lance à Ponce Pilate un avertissement qui s'adresse autant à Washington qu'à Rome¹. » Nous voilà avertis.

Dans *Une belle fille comme moi* (France, 1972), Charles Denner joue un rôle de dératiseur catholique. Le film est de François « Truffaut », sur un scénario de Jean-Loup Dabadie. *La veuve noire*, d'Arturo Ripstein (Mexique, 1977) est un film blasphématoire qui dénonce l'Église et les « bien-pensants ». *The Runner Stumbles*, de Stanley Kramer (USA, 1979) est l'histoire d'un prêtre qui tombe amoureux d'une jeune fille et qui se retrouve aux assises.

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 209.

Monsignore (1982) est l'histoire d'un cardinal débauché qui réussit à séduire une nonne et se retrouve également devant une cour d'assises. Mais le cardinal est puissant : il tient la banque et sert de liaison avec la mafia. Le pape, qui est au courant de l'affaire, garde discrètement le silence. Le film est de Frank Perry.

Dans *Crimes of Passion* (1984), Anthony Perkins tient le rôle d'un évangéliste doux, très pieux, qui lit la Bible avec ferveur, mais qui fréquente les cinémas classés X et tombe amoureux d'une cleptomane. Il va d'ailleurs finir par la tuer dans une scène de débauche, et ce, « afin de sauver son âme » !

Agnès de Dieu (USA, 1985) se déroule dans un couvent canadien. Par une nuit d'hiver, une sœur accouche d'un bébé qui est retrouvé étranglé dans la poubelle. Sœur Agnès est inculpée de meurtre, mais elle affirme au juge qu'elle ne se souvient de rien. Le docteur Livingstone, une jeune femme psychiatre désignée par le tribunal, arrive donc au couvent pour tenter de tirer l'affaire au clair. La sœur qui lui ouvre la porte, a bien entendu un air détestable. La psychiatre interroge la mère supérieure, qui confirme que personne n'a rien vu. Pour cette dernière, le bébé est un miracle ; mais la psychiatre est beaucoup plus pragmatique : « Vous refusez de voir qu'Agnès a été violée ou séduite. » L'entretien avec la sœur Agnès est autrement plus intéressant : celle-ci est totalement innocente, en même temps qu'ignorante de la sexualité et de la procréation. En revanche, elle entre en extase et parle abondamment de son amour avec la Vierge Marie. On apprendra par la suite que cette pauvre fille qui avait été martyrisée par une mère alcoolique, a en fait été violée dans un passage secret qu'elle empruntait parfois et qu'a découvert notre psychiatre de service en allant fouiner dans les archives du coin. Cet être pitoyable est bien la seule personne un peu sympathique de ce couvent, car toutes les autres sœurs sont désagréables au possible. Et c'est manifestement le lot de tous les catholiques, puisque la maman du docteur Livingstone est elle aussi acariâtre en plus d'être amnésique, bigote et xénophobe, toute seule dans sa chambre d'hospice. Ce film lourdingue est de Norman Jewison, qui n'a pas l'air d'aimer beaucoup les catholiques.

Peur bleue (USA, 1985) : Une petite ville américaine vit dans la terreur car une bête tue et mutilé ses habitants pendant la nuit. C'est en fait le pasteur qui se transforme en loup-garou ! Il sera heureusement tué d'une balle d'argent. Le film est de Daniel

Attias, sur scénario de Stephen King qui est, paraît-il, un écrivain « génial ». Et l'histoire du rabbin qui se transforme en vampire par une nuit de pleine lune, vous connaissez ?

Dans *The Penitent*, de Cliff Osmond (USA, 1988), Paul Julia tient le rôle d'un fermier de l'État du Nouveau-Mexique qui embrasse un culte catholique primitif et brutal, où les adeptes ont la joie d'assister à des sacrifices humains lors desquels les corps des victimes sont crucifiés. Dans d'autres films du même acabit, paraît-il, on assiste aussi à des scènes de sacrifices d'enfants chrétiens par des rabbins sanguinaires. Mais tout cela n'est que de la fiction, fort heureusement.

En 1988 encore, *La dernière tentation du Christ*, de Martin Scorsese, montrait un Christ homosexuel, amateur de plaisirs charnels et possédé du démon.

The Handmaid's Tale (1990) dépeint une Amérique cauchemardesque gouvernée par des fondamentalistes chrétiens. Le gouvernement théocratique interdit les livres qui ne diffusent pas le message biblique, rassemble des foules pour assister aux pendaisons ou aux tortures et utilise la force brutale pour faire appliquer toutes les lois de la Bible, même les plus obsolètes ; il instaure de surcroît des politiques génocidaires contre les minorités ethniques. Toutes ces fariboles n'empêchent pas ces chrétiens hypocrites de fréquenter les maisons de passe. Le film est de Volker Schlöndorff.

Dans *La montre, la croix et la manière* (USA, 1991), Louis est photographe d'art dans le studio que dirige Norbert, spécialisé dans les compositions d'inspiration religieuse. Il recherche un nouveau modèle pour incarner Jésus, quand il rencontre un pianiste un peu fou, qui a une tête de Christ (Jeff Goldblum !). L'affaire est vite conclue. Le nouveau modèle incarne merveilleusement bien le Christ, sur la croix, à table avec les apôtres et dans tous les tableaux bibliques. Mais voilà que peu à peu, le faux Christ se prend pour le vrai ! Dans une scène cocasse, Jeff rentre chez lui avec pas moins qu'un espadon sur l'épaule, qu'il dépose sur la table de la cuisine et que sa femme va préparer pour le dîner. Celle-ci le met tout entier dans le broyeur, avec les pattes de canards ! Le plat qu'elle dépose sur la table, sous le nez de son mari est d'un noir immonde qui donne la nausée. Elle lui demande alors : « Est-ce que tu as trouvé notre seigneur Jésus ? » (gros plan sur l'horrible plat). Il est donc très clair que ce « Jésus » donne envie de vomir au réalisateur, et Ben Lewin entend faire partager son dégoût à son public.

Cape fear (*Les nerfs à vif*, USA, 1991) est l'histoire d'un taulard injustement condamné pour viol. Après quatorze années de prison, il sort enfin et entend bien assouvir sa vengeance jusqu'au bout contre son avocat véreux. Robert de Niro joue ici le rôle du dangereux psychopathe, et Martin Scorsese a eu la bonne idée de lui tatouer un énorme crucifix dans le dos, afin que l'on repère bien d'où vient sa dangerosité. Accessoirement, ce chrétien pentecôtiste fume l'opium et tente de séduire les petites filles, viole une femme, et persécute une famille, pour finalement mourir noyé dans un torrent. Ce Martin Scorsese fait un drôle d'Italien, non ?

La célèbre trilogie du *Parrain*, de Francis Ford Coppola, dépeint les mœurs de la mafia sicilienne aux États-Unis au début du XX^e siècle. Le troisième épisode (1991) montre toute la puissance de l'Église catholique. En vérité, le Vatican est à la tête d'un immense parc immobilier dans le monde. C'est une puissance financière colossale qui traite avec la mafia. La mafia catholique est donc redoutable, et l'on imagine bien que les gouvernements occidentaux lui obéissent au doigt et à l'œil. La mafia juive est loin d'être aussi puissante !

Dans *Alien 3* (USA, 1992), la navette du lieutenant Ripley s'échoue sur une planète où la « compagnie » n'a laissé qu'un pénitencier qui abrite de dangereux criminels : des tueurs, des violeurs, des psychopathes. Rien de très agréable pour la jeune femme, d'autant qu'elle commence à comprendre qu'un Alien était à bord de son vaisseau. Le commandant du pénitencier est une espèce de fasciste borné qui ne veut rien savoir de la présence de l'Alien. Il sera heureusement dévoré dès le début du film. Les prisonniers, quant à eux, se plient à une discipline religieuse très stricte, un mélange « de fondamentalisme chrétien teinté de millénarisme apocalyptique ». Ils sont habillés en moines, et tendent le bras à la romaine après le discours de leur chef. Mais ne nous y trompons pas, ils sont aussi de dangereux malades dont il vaut mieux se tenir écartés, d'autant qu'ils n'ont pas vu de femme depuis des lustres. Les salopards qui vont tenter de la violer sont tous des méchants Blancs, tandis que celui qui va la sortir de ce mauvais pas est un Noir costaud qui a de l'ascendant sur les autres. Il est manifestement le seul type un peu équilibré : C'est lui, le chef ! Il se sacrifiera pour sauver la vie de Ripley et piéger l'Alien. Le film est réalisé par David Fincher. Il y a Alien dans ma télé !

Priest (1995) met en scène un prêtre homosexuel vivant au vu et au su de tous avec son majordome, un autre prêtre alcoolique, un évêque pitoyable et une jeune gamine dont le père abuse régulièrement. Tous sont des adeptes de la religion catholique qu'ils accommodent chacun à leur manière.

Dans *Star Treck V, the Final Frontier*, Dieu est représenté comme un être mauvais et toutes les religions comme ayant été fabriquées par l'homme, et qui n'auront bientôt plus de signification. Toutes ? Non : car c'est un message uniquement destiné à l'exportation.

Johnny Mnemonics (1995) montre la nature maléfique d'un prédicateur qui a pris l'habitude de tuer les gens à coups de crucifix.

Peur primale (USA, 1996) : A Chicago, un archevêque est sauvagement assassiné. Un suspect est bientôt interpellé. C'est un adolescent mentalement limité qui a été retrouvé hagard, les vêtements maculés de sang. Il faisait partie des protégés de l'archevêque et chantait dans la chorale. On apprendra à la fin que c'est effectivement bien lui le coupable et qu'il simulait l'amnésie. Il entendait se venger de toutes les turpitudes ignobles de l'homme d'Église, qui l'obligeait régulièrement à partager sa fiancée avec d'autres choristes dans des partouzes à l'archevêché — pas moins ! Avec une telle imagination, on gage que le prochain film de Gregory Hoblit se déroulera dans la crypte d'une synagogue. Voici ce que sera le scénario : Les juifs pieux dansent une sarabande de tous les diables en hurlant. Au milieu du cercle, un jeune enfant chrétien à moitié inconscient et qui va être sacrifié, est victime de nombreux sévices. Heureusement, Mme Moreira, la femme de ménage portugaise qui s'est faite passée pour une juive afin de décrocher le boulot, parvient à la faveur d'un subterfuge, à s'emparer de l'enfant et à se réfugier au commissariat de police où elle raconte tout ce qu'elle a vu. C'est le début d'une nouvelle affaire Dreyfus. C'est marrant, non ?

Flight of the Black Angel met en scène un pilote de l'US Air Force, qui est aussi un chrétien fondamentaliste. Comme par hasard, il est atteint brusquement de folie meurtrière et massacre sa famille ainsi que quelques copains d'escadrille. Puis il imagine de nettoyer Las Vegas avec une bombe nucléaire tactique, et s'en justifie en prétextant qu'il ne fait qu'accomplir la volonté de Dieu : « Tout sur Terre doit être détruit... J'apporte la lumière du ciel aux malades, aux impurs, aux corrompus, aux menteurs. » Pas de doute, c'est un Marrane !

Dans *Les Rivières pourpres II* (France, 2003), le réalisateur est fidèle au premier épisode, en ce sens où les cadavres retrouvés par nos deux mariolles révèlent des morts au moins aussi atroces. Là encore, bien évidemment, nous avons affaire à un réseau de dangereux néo-nazis qui s'avèrent terriblement organisés et qui ont pour quartier général un monastère de Lorraine, relié par des souterrains à la ligne Maginot. Les moines, qui combattent « pour une Europe blanche et croyante », ont des contacts avec de hauts personnages européens qui agissent aussi de manière souterraine : ils sont partout, ils tiennent tout, vous ne voyez rien ! La scène du mitraillage de la voiture, qui a finalement été perforée d'environ deux à trois mille balles de mitrailleuse pendant une longue minute, est probablement le grand moment du film d'Olivier Dahan, dont le scénario est de toute manière largement suffisant pour le public à qui le film est destiné.

Dans la lignée, on a présenté récemment à Broadway une pièce de théâtre, *Corpus Christi*, mettant en scène un Jésus homosexuel très lié avec Juda et avec d'autres disciples. Pour se détendre un peu, on pourra lire le livre de Gore Vidal, *Live from Golgotha*, qui, paraît-il, montre saint Paul et Timothée représentés par un couple d'homosexuels. L'auteur ne manque pas de faire remarquer que le christianisme fut « le plus grand désastre qui frappa l'Occident ».

Le cinéma planétaire aborde aussi parfois la vie de la communauté juive. La plupart du temps, l'image qui en ressort en premier lieu est celle d'une communauté injustement persécutée. Cette inclination, à travers la propagande cinématographique, n'est pas neuve, à en juger par ce qu'en dit Jonathan Weiss : « Au cinéma, en 1929, on jouait *Le juif polonais* de Jean Kemm, film qui présente un juif injustement accusé d'un crime¹. » C'est effectivement la posture classique du juif persécuté que reflète toujours le miroir du judaïsme.

La comédie musicale de Norman Jewison, *Un violon sur le toit* (USA, 1971), dépeint la vie d'une petite communauté juive traditionnelle dans un village d'Ukraine, à la veille de la révolution bolchevique. L'atmosphère est bon enfant ; la musique traditionnelle et les chants transportent les cœurs : « Grâce à nos traditions, chacun sait qui il est, et ce que Dieu attend de lui », clame notre laitier. On reconnaît dans cette bourgade les person-

¹ Jonathan Weiss, *Irène Némirovsky*, Éditions du Félin, 2005, p. 58.

nages pittoresques du temps, telle ce rabbin entouré de ses fidèles, cette marieuse, ou encore ce vendeur de livres ambulante. La « tradition » est au cœur de cet univers du shtetl (les bourgades juives d'Europe de l'Est). Et pourtant, on la sent se déliter peu à peu tout au long du film, au fur et à mesure que les filles de notre laitier décident de n'en faire qu'à leur tête et d'épouser les jeunes hommes dont elles sont amoureuses. Pour notre laitier, cette situation nouvelle est incompréhensible. La « tradition » est tout simplement en train de se perdre, et l'on veut bien comprendre son déchirement. Sa fille n'est pas amoureuse du boucher, mais du jeune tailleur : c'est un fait. Après de douloureuses réflexions, il donne finalement son accord pour ce mariage. Mais hélas, mille fois hélas, sa deuxième fille va bientôt choisir pour époux un jeune juif révolutionnaire qui éprouve peu de respect pour la « tradition ». On le verra haranguer la foule sur une place de Kiev, avant d'être arrêté par la police du tsar. Quant à sa troisième fille, elle ne fait pas moins que de tomber amoureuse... d'un goy ! Cette fois c'en est trop. La Loi juive ne plaisante pas avec cela, et les parents la répudient. Pour eux, dorénavant, elle n'existe plus.

En fond de cette histoire s'ajoutent les convulsions politiques de l'époque, et bientôt, les policiers russes préviennent les juifs qu'ils vont devoir quitter le shtetl, par ordre du tsar. Les juifs, qui sont priés de partir sous trois jours, se résolvent à partir après un bref sursaut d'indignation : après tout, quelle importance pour un juif de vivre ici ou ailleurs ? Le violoniste, qui jouait sur un toit au début du film, continue sa mélodie derrière le convoi de ces juifs qui commencent ici une longue errance. Cette belle fresque de la vie d'un shtetl est sans doute un peu idéalisée, mais elle reflète bien les mutations que les juifs ont dû accepter pour entrer dans le monde moderne, ainsi que leur étonnante capacité d'adaptation aux situations, devant les nécessités du temps.

Yentl, de Barbara Streisand (USA, 1983), est un film amusant, réalisé d'après le roman d'Isaac Bashevis Singer. Dans un village juif de Pologne, au début du XX^e siècle, Yentl est une jeune femme qui vit avec son père, un homme instruit. Sur la place du marché apparaît le vendeur de livres ambulante, qui crie à tout va : « Illustrés pour les femmes, livres saints pour les hommes ! » C'est résumer beaucoup de choses en très peu de mots, car effectivement, la tradition juive fait peu de cas des femmes, à qui il est d'ailleurs interdit d'enseigner les choses saintes. Mais Yentl aime les livres et n'a qu'un souhait : étudier

le Talmud, comme les hommes. A la mort de son père, elle décide donc de se couper les cheveux et de se faire passer pour un garçon. C'est ainsi qu'elle part à la ville où elle fait la rencontre d'Avigdor, qui emmène « son » jeune ami à Bechev, où il y a le centre d'études, la yeshiva.

Le soir, nos deux compères dorment chez les parents d'Avigdor, et Yentl apprend avec effroi qu'il n'y a qu'une chambre, et qu'elle doit fatalement dormir dans le même lit que lui ! La scène, il faut le dire, est ici vraiment amusante. Comment va s'en sortir Yentl pour qu'Avigdor ne s'aperçoive pas que son compagnon est en réalité une femme ? La tension est à son comble quand Avigdor, qui est déjà couché et très fatigué, s'impatiente de voir Yentl arrêter d'étudier et éteindre la lampe ! Yentl invente alors un stratagème à la hâte, et qui dénote cette capacité à se tirer d'affaire avec un aplomb déconcertant, quitte pour cela, à tordre un peu les textes sacrés. Ainsi, nous apprenons que chez les juifs : « deux célibataires dans le même lit doivent se mettre dos à dos ! » Avigdor est un peu interloqué, mais probablement trop fatigué pour relever le défi !

A la yeshiva, Avigdor va devenir le compagnon d'étude de Yentl. Un jour, il lui présente sa fiancée. A une réflexion de Yentl : « Que peut-elle penser ? », il répond simplement : « Je n'ai pas besoin qu'elle pense. » Et ce bref dialogue confirme bien la situation des femmes chez les juifs. Sous son déguisement, Yentl venge cette situation pénible faite aux femmes, puisqu'elle n'est pas moins que la meilleure élève de la yeshiva. Désespérant d'être aimé par son ami à qui elle a avoué son amour, mais qui ne plaisante pas avec la tradition, Yentl finira par partir pour l'Amérique. Sur le bateau, qui l'emmène, une fois de plus, elle chante son amour pour Dieu et pour son père, qu'elle confond dans sa complainte mélodieuse. « Je te vois, je te vois dans le ciel... Regarde papa, regarde-moi voler ! ».

Dans *Moi Ivan, toi Abraham* (1993), Yolande Zauberman nous montre la vie de quelques juifs polonais en 1933. Dans cette bourgade, où vivent aussi des catholiques, on a vite fait de rendre les juifs responsables de tous les maux. Il est vrai que les traditions chrétiennes sont imprégnées d'intolérance et de folie. Les chrétiens ne voient-ils pas dans les yeux du petit Abraham le regard du diable ?

Un soir de shabbat, un chrétien colérique et soupçonneux entre de force chez un vieux juif pour voir enfin ce qui se trame derrière ces volets clos. Il veut en avoir le cœur net et voir de ses

yeux toutes ces innombrables atrocités dont on accuse les juifs. Il se précipite dans la pièce principale, et là, c'est la stupéfaction ! Ici, la caméra filme lentement la pièce : une table, des chaises, les bougies qui brûlent dans l'obscurité ; bref, rien qui puisse valider la thèse du complot ! Tous ces soupçons qui pèsent sur les juifs sont évidemment ridicules, car les juifs n'ont rien à cacher : rien. Il faudra donc bien que tous ces préjugés prennent fin un jour. C'est le seul point intéressant de ce film, pour lequel la touche « avance rapide » de votre télécommande vous sera ici précieuse. Ce qui n'empêche pas la critique de se pâmer : « Yolande Zauberman a signé un film indispensable » (Danièle Heymann, *Le Monde*) ; « la mise en scène est d'une sensibilité, d'une émotion extraordinaire » (Joshka Schidlow, *Télérama*) ; « Yolande Zauberman atteint à l'universel » (Claude Lanzmann, *Le Journal du Dimanche*).

Les personnages juifs sont aussi présents dans les films pour le « grand public ». Leur rôle de premier plan dans l'idéologie communiste apparaît assez bien dans *Nos plus belles années* (USA, 1973), qui dépeint la vie d'une militante communiste dans une université américaine à la fin des années trente. Barbara Streisand joue une jeune juive qui se dépense sans compter pour la cause. Elle personnifie ici parfaitement cet inlassable militantisme si caractéristique des intellectuels juifs. C'est avec beaucoup de courage qu'elle prendra la parole sur le campus de l'université, pour dénoncer « le fascisme et le grand capital », défendre les Républicains espagnols, et la « paix ». Bien évidemment, elle parvient à émouvoir tous les étudiants. Son militantisme frénétique est pénible pour son entourage. Elle parvient néanmoins à séduire Robert Redford, le goy tranquille, qui a toujours un peu de mal à comprendre ce qu'il lui arrive. Le film est de Sydney Pollack.

Le pianiste (2001), montre la vie d'un pianiste virtuose à Varsovie qui a beaucoup succès auprès de ses admiratrices polonaises. « M. Szpilman, vous êtes vraiment quelqu'un de merveilleux ! » lui déclare une belle blonde. Mais la situation internationale est tendue, et la guerre va briser la vie de notre héros. Tout commence pourtant pour le mieux, en ce mois de septembre 1939, quand la famille Szpilman, réunie autour du poste de TSF, apprend que l'Angleterre et la France viennent de déclarer la guerre à l'Allemagne. Chacun laisse éclater sa joie et se félicite : « C'est merveilleux ! » Mais hélas, tout dégénère très

vite avec la victoire des armées allemandes. On voit alors des scènes écœurantes, comme ce pauvre vieillard qui se fait gifler en pleine rue par un soldat, qui lui intime l'ordre de descendre du trottoir (c'est vraiment révoltant !).

Notre famille juive est aussi obligée, pour survivre, de vendre le piano à un salaud de Polonais qui profite de la situation. Pendant le maigre repas du soir, le vieux père donne son avis : « Ce sont les banquiers juifs qui devraient persuader l'Amérique de déclarer la guerre à l'Allemagne » (rien de nouveau sous le soleil !). Se produit alors une scène atroce : des soldats allemands déchaînés viennent de pénétrer dans l'immeuble d'en face, interrompent un repas, et demandent à toute la famille de se lever. Comme le vieillard sur son fauteuil roulant n'obtempère pas immédiatement, les Allemands... atroce... le balance par la fenêtre, lui et son fauteuil. Tout le monde est finalement emmené vers les camps de travail. Les cadavres jonchent les rues. Une femme pleure parce qu'elle a été obligée d'étouffer son bébé pour ne pas que les Allemands les découvrent tous les deux. Les exécutions sommaires se succèdent, en pleine rue... atroce... Roman Polanski... film... atroce...

Nous ne récapitulerons donc pas tous les films sur cette période qui tournent systématiquement autour du thème de la persécution. Mentionnons simplement *Au revoir les enfants*, de Louis Malle ou encore *Le vieux fusil* (France, 1975), bien que dans ce dernier, les victimes soient des villageois bien français. Mais le résultat est le même, si l'objectif est de formater les esprits sur cette période « sombre » de l'histoire. Les historiens, là encore, ne regarderont pas de trop près. Mais le film de Robert Enrico n'a pas été réalisé pour eux.

La propagande cosmopolite s'est considérablement débridée ces dernières années. Pendant longtemps, elle n'a pu se montrer au grand jour, du fait du poids des « préjugés » de ces goys dont il faut toujours se méfier un peu. Cette propagande trouvait alors surtout à s'exprimer à travers l'apologie du « libertinage », afin de saper progressivement l'idéal de la cellule familiale, qui représente depuis toujours le noyau de la civilisation européenne. C'est dans cette direction que les cinéastes cosmopolites sont allés chercher leur inspiration, faute de pouvoir laisser s'épancher librement leur imagination fébrile. Les œuvres filmant l'adultère sous un jour favorable sont donc innombrables. Par la suite, on fit plus ouvertement l'apologie de l'homosexualité. Il a fallu plusieurs décennies de travail sur le psychisme de « la bête »

avant de pouvoir lui montrer des images où les gens de son espèce jouaient le rôle des homosexuels, tandis que ses plus belles femmes partageaient avec « l'homme de couleur ».

Mais nous ne sommes sans doute pas encore parvenus au point le plus bas de cette glissade vers la fosse à purin. Les temps approchent où l'on nous montrera sur les écrans cette foule bigarrée, cosmopolite, adulant ses Grands Prêtres et se prosternant devant le roi de la maison de David. Ce serait effectivement l'idéal, mais Yahvé nous laissera-t-il goûter à cette extase ?

2. La mission du peuple juif

Les intellectuels et les artistes cosmopolites ne paraissent écrire ou produire une œuvre qu'à seule fin de faire passer un message et d'enseigner au public les vertus du cosmopolitisme. Cette démarche militante tend vers un objectif terrestre bien déterminé : la disparition des frontières et des religions, l'application universelle des principes de la démocratie et des droits de l'homme et finalement, l'instauration de l'Empire global. C'est cette tension permanente qui semble invariablement déterminer l'orientation de leur production intellectuelle, si bien que l'on peut se demander si le moindre roman écrit par un intellectuel juif peut finalement être totalement neutre sur le plan idéologique. Albert Memmi le reconnaît bien volontiers : « La judéité est en général beaucoup plus présente qu'on ne le croit dans la conduite et la pensée, sinon dans les aveux, de la plupart des Juifs¹. » Cette propagande ne s'arrête jamais, parce qu'elle est motivée par une finalité religieuse. Le peuple juif, en effet, a une « mission » à accomplir.

Le militantisme juif

Il y a presque toujours un message, si ténu soit-il, dans les productions littéraires et artistiques des représentants du cosmopolitisme. Cette propagande inlassable qui vise à convaincre les peuples du bien-fondé de sa doctrine, est sans aucun doute l'une des premières caractéristiques du peuple juif. C'est

¹ Albert Memmi, en postface du livre de David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, p. 342.

un peuple de propagandistes, ou un « peuple de prêtres¹ », comme le dit le philosophe Jacob Leib Talmon, qui exprime aussi cette idée d'une mission que le peuple juif doit accomplir. Ce militantisme effréné prend aussi la forme plus prosaïque du combat politique. De fait, on retrouve les militants juifs dans tous les courants d'extrême-gauche, où la foi et l'espérance révolutionnaires portent les âmes brûlantes de messianisme vers un monde enfin libéré de toutes les contraintes.

Ce « peuple de prêtres » est aussi naturellement fort impliqué dans l'industrie publicitaire, qui est une autre forme de propagande et de sensibilisation du public. Une publicité tapageuse et des articles de presse élogieux sont en effet fort utiles pour lancer les œuvres « géniales », « incomparables », produites par le peuple élu. Voilà pourquoi le « peuple du livre », comme ils se définissent eux-mêmes, nous apparaît être surtout « le peuple du mégaphone », c'est-à-dire du militantisme, de la propagande et de la publicité.

L'ancienne directrice de l'hebdomadaire *L'Express*, Françoise Giroud, a pu rendre compte de cet esprit militant qui anime l'intellectuel cosmopolite. Journaliste et écrivain, Françoise Giroud était aux côtés de Jean-Jacques Servan-Schreiber lors de la fondation du journal en 1953. L'objectif était alors de soutenir la politique de Pierre Mendès France. Dans son livre intitulé *Leçons particulières*, publié en 1990, elle revient sur cet engagement :

« Jean-Jacques Servan-Schreiber était un chef de guerre, écrit-elle... Sa vie est exclusivement un combat : combat pour hisser Mendès France au pouvoir — *L'Express* a été créé dans ce seul but —, combat contre la guerre d'Algérie, combat pour conquérir le parti radical, combat pour enlever une circonscription réputée imprenable, combat pour que coagule le mouvement réformateur, combat pour faire gagner à Valéry Giscard d'Estaing les élections législatives de 1978. » Il « ne pose jamais son sac. Agir est sa forme d'affirmation de soi. Il se sent responsable des affaires de la planète au même titre que n'importe quel autre chef d'État, et capable, ici et là, d'en infléchir le cours. Il a entretenu d'ailleurs avec les dirigeants des rapports qu'il juge d'égal à égal. Certains le consultent volontiers². »

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 25.

² Françoise Giroud, *Leçons particulières*, Fayard, 1990, pp. 176, 178.

Dans un autre de ses livres, on peut constater que cette agitation très caractéristique concerne également d'autres de ces personnages, qui constituent la caste médiatique par excellence des sociétés démocratiques, et se manifeste volontiers dès lors qu'il s'agit de « grandes causes internationales » :

« Nous nous étions retrouvés, écrit-elle, autour du berceau de l'*Action internationale contre la Faim*, avec quelques amis dont Jacques Attali, Guy Sorman, Patrick Siegler Lathrop, Marek Halter, etc... Nous voulions saisir l'opinion, agir, interpeller le pape, créer des comités à travers la France, que sais-je... Alfred Kastler, Prix Nobel, allait être notre premier président. Bernard-Henri Lévy avait rédigé une charte superbe. Il ne restait qu'à mettre nos bonnes intentions en application¹. »

Rappelons ici que l'association de défense des droits de l'homme *Amnesty international*, fut fondée en 1961 par Sean Mac Bride et Peter Beneson-Salomon². Ce dernier était le fils du fondateur des magasins Marks et Spencer, ce qui ne l'empêchait pas d'être membre de l'Internationale communiste, ainsi que son associé. Il n'y a d'ailleurs aucune contradiction à cela, dès lors que l'on comprend que le business et le communisme œuvrent tout deux conjointement pour l'abolition des frontières et l'instauration de l'Empire global.

Cet esprit de militantisme acharné transparait aussi chez l'ancien ministre socialiste, Bernard Kouchner, qui nous fait part lui aussi, en 2004, de sa vocation de « prêtre », de sa « volonté de changer le cours des choses, d'influencer la société », et qui entreprend de nous convertir à sa logique planétaire. C'est ainsi qu'il envisage la « sécurité sociale mondiale » :

« Le problème du revenu minimum se pose en termes mondiaux, écrit-il. Il n'est pas tolérable que des centaines de millions d'hommes restent démunis de tout devant la faim. » Il propose donc en France la « suppression du ticket modérateur pour les plus pauvres et les illégaux », afin que les étrangers du monde entier puissent se faire soigner gratuitement avec l'argent des Français. Mais le « projet qui me tient le plus à cœur, poursuit-il, la prochaine et nécessaire bataille », c'est « la sécurité sociale mondiale : chacun, quels que soient son pays et sa situation, doit pouvoir compter sur un minimum de soins... Nous

¹ Françoise Giroud, *Arthur ou le bonheur de vivre*, Poche, 1993, pp. 162, 163.

² Nicolai Davidoff, *L'Ours et la chandelle, ou Faut-il détruire Amnesty international ?* Editions Ulysse, 1997.

appellerons cela *Malades sans frontières*¹. » Nous verrons un peu plus avant dans le cours du présent ouvrage cette singulière disposition des intellectuels cosmopolites à transférer leur cas personnel sur le plan universel.

Bernard Kouchner est d'ailleurs tout aussi offensif dans son combat que l'était Jean-Jacques Servan-Schreiber : « Dans le combat pour la paix, finit-il par avouer, ce qui nous intéresse, c'est le combat. » Son soutien à l'armée américaine engagée dans une grande œuvre démocratique en Afghanistan en est un exemple : « En Afghanistan, dit-il, nous finirons par triompher. » Ce à quoi Daniel Cohn-Bendit acquiesce en manifestant lui aussi sa fermeté dans la « lutte contre l'intolérance et l'intégrisme face à l'islam aujourd'hui en Europe ».

Dans cette optique de combat planétaire, Bernard Kouchner est aussi, comme Edgar Morin, un fervent partisan de l'ingérence : « Si j'ai inventé le droit d'ingérence, dit-il, c'est parce que je veux que devant l'oppression, les Juifs puissent se battre et, comme eux, toutes les minorités. » Et il termine par ces mots : « Je voudrais bien mourir de mort violente, dans un geste contre l'oppression. Quand j'étais petit, je voulais mourir en tuant un salaud² ! » Ce qui peut être un peu ennuyeux est que la notion de salauds, chez eux, est parfois assez étendue.

Cette agitation frénétique, ce bourdonnement incessant autour de la planète est incontestablement une caractéristique de l'esprit cosmopolite. On parcourt donc la terre en tous sens pour faire passer un message ; on s'investit dans toutes les causes humanitaires aux quatre coins du monde. Les cas de Marek Halter, de Bernard-Henri Lévy et d'Elie Wiesel sont ici très symptomatiques de ces écrivains qui n'ont de cesse de parcourir le monde, d'aéroports en aéroports, pour délivrer la bonne parole³.

Le journal *Le Point* du 13 octobre 2005, publiait un entretien avec l'écrivain Mario Vargas Llosa. Celui-ci est né au Pérou, et a publié plus de trente livres traduits dans toutes les langues. En 1990, il se présentait à l'élection présidentielle, mais fut battu au second tour par Alberto Fujimori. A l'occasion de la sortie de son *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*, le journaliste du *Point* écrit : « Pas facile, ces temps-ci, de mettre la main sur cet écrivain-voyageur. "Voulez-vous qu'on se retrouve à Salz-

¹ D. Cohn-Bendit, B. Kouchner, *Quand tu seras président*, op. cit., pp. 18, 375.

² Cohn-Bendit, Kouchner, *Quand tu seras président*, pp. 256, 332, 348, 349.

³ *Les Espérances planétaires*, pp. 172-187.

bourg ?” Une brève hésitation, et le rendez-vous s’annule, car “Mario” est parti pour Gaza. “Le mieux serait de se voir à Londres” ? Mais il est déjà à Madrid. J’arrive, attendez-moi ! “D’accord, mais à 17 heures précises, car je dois filer à Barcelone, puis à Paris”. »

Ce témoignage fait penser à celui de Franz Kafka, qui écrivait en 1923 : « Je ne puis séjourner trop longtemps en un même lieu ; il y a des gens qui n’acquièrent le sentiment de chez soi que lorsqu’ils voyagent¹. »

Le richissime homme d’affaires socialiste Samuel Pissar a lui aussi exprimé cette incessante agitation dans son autobiographie. Durant les événements de 1968, il était, comme nombre de ses coreligionnaires, pris d’une exaltation fébrile : « Je ne cesse de dialoguer avec ces jeunes gens et jeunes filles en révolte, à Copenhague, à la Sorbonne, à Chicago, à Hambourg, à San Francisco. Quelle mission est plus importante ? » Si bien que l’un de ses amis lui rétorqua un jour : « Tu ne crois pas que tu devrais t’arrêter un peu, cesser de t’agiter² ? »

Elie Wiesel est d’ailleurs parfaitement conscient de ce que la démarche cosmopolite peut avoir de gênant pour ceux qui sont soumis aux incessantes offensives idéologiques du peuple élu. Mais l’on comprend que ce comportement qui peut paraître importun ne correspond à rien d’autre qu’à une démarche altruiste et salutaire :

« Pour moi, écrit-il, la littérature doit comporter une dimension et une exigence éthiques. Je souhaite dépasser le littéraire. Je veux aider. J’aspire à sensibiliser. Je n’ai pas vécu ou survécu pour “faire du roman”. Le but de la littérature que je nommerais de témoignage n’est ni de plaire ni de rassurer, mais de déranger ; d’autres l’ont dit et je ne fais que le répéter, avec insistance. Je dérange le croyant parce que, à l’intérieur de ma foi, j’ose interroger Dieu qui est la source de toute foi. Je perturbe le mécréant parce que, malgré mes doutes et mes questions, je refuse de rompre avec l’univers religieux et mystique qui a façonné le mien. Je dérange surtout ceux qui sont installés dans un système — politique, psychologique, théologique — où ils se sentent confortables³. »

¹ Laurent Cohen, *Variations autour de K.*, Intertextes, Paris, 1991, p. 119.

² Samuel Pissar, *Le Sang de l’espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 275, 286.

³ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 438.

« Déranger », « perturber », « irriter », sont donc à placer parmi les vertus de la pensée cosmopolite. Guy Konopnicki en a lui aussi bien conscience, lorsqu'il écrit : « Je sais bien qu'à toute page irritante de ce livre, et il y en a pour tout le monde, le lecteur se récrie : "comment, l'identité, vous prétendez ne pas en avoir, mais la vôtre se voit comme le nez au milieu de la figure" — et pour cause, j'ai été servi royalement le jour de la distribution des blairs. Et pourtant, je persiste et signe¹. »

Ce genre de « paradoxe », que nous retrouvons régulièrement dans la littérature planétarienne, est en réalité très pratique, puisqu'il permet d'éviter de s'expliquer sur les contradictions de sa démarche. D'autres penseurs cosmopolites ont exprimé ce besoin morbide de perturber les autres : « Le Juif, dit George Steiner, a été ce veilleur de nuit qui ne procure aucun repos mais qui, au contraire, arrache l'homme au sommeil des comforts ordinaires et de l'intérêt personnel. Freud lui-même nous a arrachés à l'innocence du rêve². »

Ne reconnaît-on pas en écho les propos de Daniel Cohn-Bendit, qui déclare : « Le contrat passé avec une société multiculturelle doit nous empêcher de devenir trop pantouflards, traditionalistes, de nous complaire dans notre sphère familière³. »

Et voyez encore ce qu'écrit le grand philosophe Emmanuel Levinas : « Les Juifs sont nécessaires à l'avenir d'une humanité qui, à force de se savoir sauvée, n'a plus rien à attendre. La présence des Juifs rappelle aux conformistes de toute espèce que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes⁴. »

Il est certes assez cocasse d'entendre ces éminents personnages confirmer aussi innocemment leurs dispositions à provoquer des démangeaisons. Mais il faut bien comprendre que ces intellectuels planétariens ont conscience d'avoir une mission divine à accomplir qui les pousse à tout mettre en œuvre pour unifier la terre. C'est ce que dit ce Ralph Schor, écrivain « antiraciste », qui est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'immigration et l'antisémitisme dans les années 1990 : « Il faut montrer, écrit-il, que les théories de haine entraînent des combats fratricides niant le principe essentiel de l'unité du genre

¹ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 214.

² George Steiner, *De la Bible à Kafka*, p. 22, 24.

³ Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, Hamburg, 1992 ; op. cit., 1998, p. 158.

⁴ Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, pp. 231, 261.

humain¹. » La haine et la guerre, vous l'avez bien compris, ce sont les autres, tandis que les juifs incarnent les idéaux de paix et d'amour.

Un autre écrivain mineur, bien que membre de l'Académie française, Maurice Rheims, a lui aussi exprimé cette idée : « Il nous faudrait, dit-il, un bureau central chargé de gérer l'humanité². » Le grand Elie Wiesel confirme bien lui aussi cette tension permanente de l'intellectuel juif et son aspiration à édifier l'Empire global : « Pour sauver notre peuple, dit-il, nous devons sauver l'humanité tout entière³. » L'ancien grand rabbin de France dans les années 1980, René Samuel Sirat ne dit pas autre chose : « Le rôle du peuple juif est d'apporter à la fois la bénédiction à l'ensemble des peuples et la notion de la dignité infinie de l'homme⁴. »

Le peuple juif est tout entier tendu vers l'idéal planétarien. C'est ce qui fait de lui le peuple prosélyte, le peuple militant par excellence. Mais à la différence des chrétiens ou des musulmans, la mission des juifs ne consiste pas à convertir les autres à leur propre religion. Il s'agit simplement de les inviter à renier la leur, sans rien donner en échange. C'est effectivement parfois un peu « irritant ».

L'espérance messianique

Cette agitation perpétuelle reflète en réalité une dimension religieuse. Elle exprime l'attente fébrile d'une chose — de « quelque chose » — qui doit s'accomplir inéluctablement, et pour lequel les juifs semblent travailler sans relâche. Ce « quelque chose », qui inaugurerait enfin un monde de « paix », n'est en réalité rien d'autre que le Messie en personne, dont la figure est au cœur du judaïsme. C'est bien l'attente messianique, en effet, qui est le ferment intellectuel et la source d'inspiration de nos modernes philosophes et penseurs planétariens. Et ce monde de « paix » qu'ils nous promettent est bien celui annoncé par les plus anciennes prophéties de la Torah.

Le philosophe Emmanuel Levinas a pu apporter des éclaircissements à ce sujet : « On peut grouper les promesses des

¹ Ralph Schor, *L'Antisémitisme en France pendant les années trente*, Complexe, Bruxelles, 1992 pp. 325-326.

² Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 133.

³ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 51.

⁴ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 59.

prophètes en deux catégories, écrit-il : politique et sociale. L'aliénation qu'introduit l'arbitraire des puissances politiques dans toute entreprise humaine, disparaîtra ; mais l'injustice sociale, l'emprise des riches sur les pauvres disparaîtra en même temps que la violence politique... Quant au monde futur, poursuit-il, notre texte le définit comme "humanité unie dans un destin collectif". Schmouel dit : "Entre ce monde-ci et l'époque messianique, il n'y a d'autre différence que la fin du joug des nations, de la violence et de l'oppression politique". »

Les prophéties hébraïques nous promettent donc à la fois une progression de l'humanité vers un monde sans frontières, unifié, et parallèlement à cela, la suppression des inégalités sociales. Telle sera la société parfaite. La paix régnera dans tout l'univers, l'herbe sera grasse et les hommes vivront libres et heureux, dans une parfaite égalité. On reconnaît là évidemment aussi bien les sources primitives du marxisme que celles qui inspirent aujourd'hui notre idéologie planétaire en ce début de troisième millénaire, et qui, publicité aidant, fait rêver tant de nos concitoyens.

La libération de l'homme ne se conçoit, ne peut se concevoir qu'à l'échelle de l'humanité. « L'idée même d'une humanité fraternelle unie dans le même destin, est une révélation mosaïque¹ », confirme Levinas. C'est par la destruction des nations que s'accompliront les promesses divines et qu'Israël pourra enfin mener l'humanité vers le bonheur et la prospérité : « Nos vieux textes, dit-il, enseignent l'universalisme épuré de tout particularisme du terroir, de toute souvenance végétale, la solidarité humaine d'une nation unie par les idées ».

Dans *Le XI^e commandement*, publié en 1991, le philosophe André Glucksmann se réfère à la pensée du grand Gershom Scholem pour rappeler les paroles des prophètes : « Osée, Amos et Isaïe ne connaissent qu'un monde, dans lequel tous les événements se produisent, y compris les grands événements de la fin des temps. Leur eschatologie est de caractère national ; elle parle du rétablissement de la maison de David, alors en ruines, et de la gloire future d'un Israël revenu à Dieu ; elle parle d'une paix perpétuelle, du retour de toutes les nations vers le Dieu unique d'Israël et de leur rejet des cultes païens et idolâtres². »

¹ Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963, 1995, p. 85-86, 310.

² André Glucksmann, *Le XI^e commandement*, Flammarion, 1991, p. 208.

C'est bien ce substrat religieux qui semble encore transpar tre de manière laïcisée dans ce dialogue de Daniel Cohn-Bendit et de Bernard Kouchner. Leur militantisme en faveur d'une Europe fédérale s'explique par la volonté de détruire toutes les résistances nationales et de dissoudre les repères identitaires chez les peuples européens : « L'Europe fédérale est à notre portée », déclare Daniel Cohn-Bendit, qui affirme aussi la « légitimité de la Turquie   intégrer l'Union européenne ». Et Bernard Kouchner acquiesce : « On ne peut pas laisser l'Europe comme un club chrétien et l'arrêter où s'arrêtent les croix. » Cohn-Bendit nous livre ensuite le fond de sa pensée, qui reflète ici un vieux ressentiment : « L'Europe de demain r conciliera chrétiens et athées, juifs et musulmans, dit-il. Ainsi se refermera lentement la page terrible que l' glise catholique ouvrit   Cordoue au XVI  siècle en chassant les Juifs et les musulmans. » C'est ainsi que l'Europe fédérale, selon leurs v eux, constituera : « une étape fondamentale vers la pacification du monde¹. » Et l'on imagine alors que tout sera prêt pour l'arrivée du Messie.

On se souvient qu'avant le référendum du mois de mai 2005 sur le projet de constitution européenne, Daniel Cohn-Bendit, qui pressentait la victoire de ses adversaires, avait violemment invectiv  et insulté un homme politique partisan du « non » sur un plateau de télévision, en perdant toute contenance. La colère et la haine que l'on pouvait lire sur son visage s'expliquent aisément sous l'angle religieux. Mettez-vous à sa place : il attend le Messie depuis 3000 ans. On lui dit qu'il est là, au coin de la rue, qu'il arrive enfin, que tout est prêt pour l'accueillir... et puis plouf ! tout s'effondre, parce qu'une poignée de crétins réactionnaires, qui ne comprennent rien à rien, ont préféré leur vulgaire liberté tribale à l'ouverture des temps messianiques. Avouez qu'il y a de quoi enrager !

La « paix » est pourtant un concept toujours très séduisant dans le discours cosmopolite. Mais, il faut croire que nos compatriotes avaient préféré, cette fois-ci, refuser poliment, comme en face d'un camelot qui aurait un peu trop insisté pour nous vendre son élixir miraculeux. L'idée reste toujours attractive, malgré toutes les fourberies qui se trament derrière le rideau. C'est aussi ce qui motive des artistes comme Clara Halter, l'épouse du grand Marek, qui est à l'origine du *Mur pour la paix*, inauguré par Jacques Chirac sur l'esplanade du Champ de Mars

¹ Cohn-Bendit, Kouchner, *Quand tu seras président*, op. cit., pp. 367, 174-177.

pour commémorer le passage à l'an 2000. Sur une sorte de vestibule de verre, la petite Clara a écrit le mot « Paix » en trente-deux langues et treize alphabets ; probablement pour narguer les élèves-officiers de l'École militaire, installée juste en face.

Gershom Scholem est l'un des trois ou quatre grands penseurs juifs du XX^e siècle, avec Walter Benjamin, Franz Rozenzweig et Martin Buber. C'est à lui que nous devons les explications sur l'idée messianique, que nous exposons maintenant, et qu'il a exprimées dans un livre paru en 1971, intitulé *Le Messianisme juif*.

Le messianisme, dit-il, a été pour le peuple juif une « source de consolation et d'espérance » qui lui a permis de surmonter les épreuves difficiles qu'il a dû traverser au cours de l'histoire. Mais si l'attente du Messie est une source d'espérance, elle génère aussi bien une insatisfaction permanente en nourrissant l'idée qu'il manque toujours et encore ce « quelque chose » qui assurera la rédemption et mettra fin aux malheurs. « Ce qu'on appelle l' "existence" juive, écrit Scholem, implique une tension qui ne trouve jamais vraiment de détente, qui ne se résout jamais. »

Les conditions de la venue du Messie, en tout cas, se prêtent au débat. « Nous ne savons rien, écrit Scholem, sur la manière dont se produira ce jour du Seigneur qui clôt l'histoire et au cours duquel le monde sera secoué jusque dans ses fondements. » La lumière du Messie qui doit briller sur le monde « n'est pas toujours conçue comme éclatant avec une absolue soudaineté. Elle peut se manifester par degrés et par étapes¹ ». Dans « l'Aggada talmudique », écrit Scholem, « l'apparition de la lumière messianique qui doit briller sur le monde ne devait pas arriver subitement, comme le pensent les rêveurs et les visionnaires, mais progressivement. »

Cette idée des étapes de la rédemption fut au Moyen Age l'opinion de la plupart des eschatologues qui se livraient à des calculs concernant la date de la rédemption. C'est aussi ce que l'on peut lire dans le Zohar, le principal ouvrage classique de la Kabbale, écrit dans le dernier quart du XIII^e siècle : « "car la guérison ne vient pas pour un malade en un instant mais lentement pour qu'il se fortifie peu à peu." Les peuples étrangers (symbolisés par Esaü ou Edom) auront une destinée inverse :

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, Calmann-Lévy, 1974, pp. 66, 31, 32.

ayant reçu leur lumière dans ce monde-ci d'un seul coup, ils la perdront lentement pour permettre à Israël de se fortifier et de les vaincre. Et, lorsque l'esprit d'impureté sera exclu du monde et que la lumière du Tout-Puissant éclairera Israël sans écran ni obstacle, toutes les choses retrouveront leur état parfait et redeviendront sans défaut comme elles étaient dans le Paradis avant le péché d'Adam¹. » Vous avez bien lu : Israël doit vaincre toutes les autres nations.

Mais il y a encore d'autres interprétations au sujet de la venue du Messie, écrit Scholem : « La conviction qu'il est impossible de prévoir la date de la venue du Messie a fait naître dans l'Aggada messianique l'idée du "Messie caché". Selon cette Aggada, le Messie serait présent toujours et partout. Une légende profonde nous assure même, non sans motif, qu'il est né le jour de la destruction du Temple... A cette chance de la rédemption perpétuellement offerte correspond l'idée du Messie dans l'attente et perpétuellement caché. Cette idée a revêtu maintes formes au cours de l'histoire. La plus fameuse est celle qui, par une anticipation extravagante, situe le Messie aux portes de Rome parmi les lépreux et les mendiants de la Ville éternelle (Talmud, Sanhédrin, 98 a). Cette histoire rabbinique vraiment stupéfiante apparaît dès le second siècle... Cette antithèse symbolique entre le vrai Messie assis aux portes de Rome et le Chef de la chrétienté qui y a son trône a été constamment présente à l'esprit des Juifs quand ils ont réfléchi sur le Messie au cours des siècles. On verra à plusieurs reprises des aspirants à la dignité messianique faire le pèlerinage de Rome et aller s'asseoir sur le pont qui fait face au château Saint-Ange pour accomplir ainsi un rituel symbolique². »

On peut distinguer deux courants du messianisme au sein du judaïsme : le courant qui annonce la venue des grands cataclysmes et le courant utopique. Le premier courant est un messianisme apocalyptique. Il « souligne les cataclysmes et les destructions qui doivent accompagner la venue de la rédemption... Le messianisme juif est dans son origine et dans sa nature — on ne saurait jamais assez y insister, écrit Scholem —, l'attente de cataclysmes historiques. Il annonce des révolutions, des catastrophes qui doivent se produire lors du passage du temps

¹ Ibidem, pp. 82, 83.

² Ibidem, p. 37.

de l'histoire présente aux temps futurs messianiques. Le "jour du Seigneur" d'Isaïe est un jour de calamités décrit dans des visions qui annoncent ces cataclysmes de la fin. » La venue du Messie se confond donc avec des temps de grande désolation : « C'est pourquoi cette période est regardée dans le judaïsme comme celle des "souffrances de l'enfantement" du Messie. » C'est là un concept clef du judaïsme.

Scholem explique que les auteurs d'Apocalypses ont toujours eu une vision pessimiste du monde. « L'histoire, à leurs yeux, ne mérite qu'une chose, c'est de périr. Leur optimisme, leur espérance, n'étaient pas dirigés vers ce que l'histoire peut apporter mais vers ce qui surgira de ses ruines et se révélera ainsi, après l'histoire, à la fin des temps. »

Si l'on suit notre théologien, l'humanité doit donc atteindre le point le plus bas, les ténèbres les plus noires, pour pouvoir enfin renaître dans les temps messianiques.

« Dans tous ces textes, dans toutes ces traditions, l'annonce des cataclysmes, sans lesquels les Apocalypses ne peuvent se concevoir, est décrite en images fulgurantes, qui revêtent toutes sortes de formes : guerres mondiales, révolutions, épidémies, famines, catastrophes économiques, mais aussi apostasies, profanations du nom de Dieu, oubli de la Tora et rejet de tout ordre moral allant jusqu'au renversement des lois de la nature... Les pages du traité Sanhédrin du Talmud qui traitent de l'ère messianique sont pleines de formules extravagantes affirmant que le Messie viendra quand l'homme sera ou bien totalement pur ou bien totalement pécheur et corrompu. »

C'est une vision du monde qui pourrait effectivement expliquer bien des comportements, tant on a parfois le sentiment, en ce début de millénaire, que certaines personnalités influentes paraissent pousser aux catastrophes, sinon aux guerres les plus terribles.

Mais les temps messianiques, explique Scholem, ont également été décrits sous un jour utopique, avec le rétablissement d'Israël et du royaume de David, réalisant ainsi le royaume de Dieu sur la terre et le retour de la condition paradisiaque. « C'est ce que suggèrent plusieurs anciens Midrashim et surtout les mystiques juifs, pour lesquels l'analogie du Commencement et de la Fin fut toujours une réalité vivante¹. »

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, pp. 31, 32, 35, 38. Les « mystiques juifs » : c'est-à-dire, les juifs kabbalistes.

Dans ce livre publié ouvertement et diffusé dans le réseau commercial, Scholem reste assez pudique sur la véritable nature de la rédemption, qui ne concerne en réalité que le seul peuple d'Israël et revêt un caractère strictement national : « Le contenu de cette espérance messianique, écrit-il, basé sur un effondrement de l'histoire, a toujours été la fin de l'exil, la libération du joug des empires. La délivrance de la nation asservie devait résulter d'une intervention divine nouvelle et attendue et de l'instauration d'un monde nouveau sans aucun rapport avec celui dans lequel nous vivons... L'essentiel, écrit-il, est la délivrance de la nation, même si celle-ci doit se produire en même temps que la délivrance du monde entier. L'espérance d'un monde qui retrouverait sa perfection dans l'état de rédemption y a toujours un aspect national très prononcé. »

La littérature juive traitant du messianisme insiste donc sur deux idées, écrit Scholem : « celle de la guerre finale, de l'effondrement ultime de l'histoire qui doit provoquer la venue de la rédemption, et celle de la libération nationale. La rédemption apparaît ici comme le couronnement d'un mythe national et populaire, profondément enraciné dans la conscience nationale¹. »

C'est une manière voilée d'affirmer que le peuple d'Israël est en guerre permanente contre les autres nations, et que la « paix perpétuelle », tout comme « la délivrance du monde entier », ne sont finalement que des concepts qui recouvrent l'idée de la « libération » du peuple élu du « joug des empires », que d'autres textes plus explicites présentent comme une domination absolue et définitive.

L'attente messianique a pris la forme, depuis l'époque des Lumières et de la Révolution française, d'une foi dans la progression continue de l'humanité. Cette « foi dans le progrès », qui sous-tendait l'idéologie de la bourgeoisie triomphante au cours de la révolution industrielle, avait pris corps, notamment, dans la doctrine saint-simonienne. Le philosophe Jacob Leib Talmon rappelle dans son livre *Destin d'Israël*, qu'au XIX^e siècle, les fondements idéologiques des saint-simoniens étaient alors largement imprégnés de messianisme utopique.

« Le saint-simonisme, dit-il, est en rapport intime et fort explicite avec les espérances messianiques juives. Les Juifs ont

¹ Ibidem, pp. 78-80.

été l'âme de l'école influente et extrêmement intéressante fondée au XIX^e siècle par le premier apôtre de la transformation socialiste de l'Europe. Les saint-simoniens exprimaient en terme énergiques leur conviction d'être les héritiers de la mission messianique éternelle du judaïsme. »

Selon la doctrine de Saint-Simon, « la cité future de l'harmonie universelle devait être dirigée par des techniciens et des banquiers, qui seraient en même temps des artistes et des prêtres ; elle devait reposer sur une religion universelle de l'humanité, le Nouveau christianisme, où l'ancienne division en Église et État, matière et Esprit, théorie et pratique, serait définitivement abolie. » Et Jacob Talmon précise encore : « Il est très significatif que les saint-simoniens juifs comme Rodriguez, Pereire et d'Eichtal, soient devenus dans la suite les artisans de la révolution industrielle et financière française, et aient été les promoteurs d'une bonne partie de la banque et de l'industrie européenne. »

Mais si les financiers juifs ont toujours joué un rôle important dans l'histoire, il serait probablement hasardeux de leur attribuer la paternité de la révolution industrielle. D'un autre côté, à l'autre bout du spectre idéologique de l'époque, le socialisme révolutionnaire était aussi imprégné de cette « foi dans le progrès », et pouvait tout autant s'apparenter à l'eschatologie juive, ainsi que l'écrit Talmon :

« C'est grâce à la tradition messianique juive, dit-il, que le mécontentement social des victimes de la révolution industrielle... a pris le caractère d'un prélude au Jugement dernier, qui doit inaugurer le règne de la justice et de la paix : car tous les conflits et toutes les contradictions étant résolus, l'Histoire commencera alors pour de bon¹. »

Nous ne reviendrons pas ici sur le rôle prépondérant des doctrinaires et des cadres juifs dans le marxisme, ni sur leurs responsabilités écrasantes dans les atrocités qui ont été perpétrées en URSS². Constatons ici simplement encore une fois que le marxisme n'est finalement qu'une forme sécularisée de l'eschatologie juive, et que les espérances que soulève cette doctrine s'apparentent parfaitement à l'attente messianique.

L'activité fébrile des juifs, en vue de préparer la venue du Messie, a ainsi pris des formes différentes selon les époques et

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 31.

² *Les Espérances planétariennes*, pp. 209-270.

s'adapter aux situations politiques du moment. Pourtant, cet activisme messianique, cette disposition à croire que chaque juif, personnellement, a pour devoir et pour mission de préparer la rédemption, n'est guère présente dans le judaïsme rabbinique. Les maîtres du Talmud se sont ainsi posé la question de savoir s'il était possible de « hâter la fin », pour employer l'expression juive usuelle, c'est-à-dire s'il était possible de forcer la venue du Messie. Gershom Scholem rappelle donc que : « dans les textes bibliques qui sont à sa source, l'avènement messianique n'est jamais décrit comme résultant de l'action de l'homme. Ni le jour du Seigneur d'Amos, ni les visions d'Isaïe sur la fin des temps ne se présentent comme le résultat d'une entreprise humaine. De même les auteurs des Apocalypses antiques, qui se proposaient de révéler les secrets de la fin, ne font jamais mention d'une initiative de l'homme¹. »

C'est une question fondamentale, puisque cette idée semble déterminer aujourd'hui le comportement des intellectuels juifs, qui pensent et agissent en faisceau dans le but d'instaurer la république universelle. La forme sécularisée et utopique des espérances messianiques, portées par la Révolution française, le libéralisme, le marxisme, et finalement le mondialisme actuel, est aujourd'hui toujours prédominante dans le judaïsme :

« Nous vivons dans l'héritage du XIX^e siècle, et en particulier en ce qui concerne le messianisme, nous vivons dans l'héritage du judaïsme du XIX^e siècle », écrit Scholem. Pour les juifs d'aujourd'hui, en effet, « le messianisme contient l'idée de progrès du genre humain, d'un salut de l'homme acquis grâce à ses conquêtes de plus en plus vastes et qui se poursuivra grâce à un progrès continu ». Le messianisme apocalyptique a donc été largement éclipsé par le messianisme utopique. Et Gershom Scholem nous apprend ici que « les racines de cette idée doivent être cherchées dans la Kabbale. On n'en trouve, en effet, aucune trace ailleurs dans les données anciennes de notre tradition². »

La Kabbale n'est autre chose que le courant mystique du judaïsme. Le juif doit ici chercher le salut au fond de sa conscience pour trouver une rédemption individuelle, dans un dialogue direct avec Dieu. La Kabbale est donc au départ une mystique de l'individu. Elle est parfois désignée sous le terme de

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, pp. 39, 40.

² Ibidem, pp. 76, 77.

Sagesse cachée, en ce sens que les kabbalistes considèrent que les Écritures recèlent des vérités qui ne peuvent être appréhendées par une simple lecture littérale, et ne sont donc compréhensibles que par les initiés qui en connaissent les mystères. On sait que pour les juifs pieux, chaque mot, et même chaque lettre des Écritures a son importance. On sait aussi que chaque lettre hébraïque correspond à un chiffre, et c'est précisément sur les nombres tirés des lettres et des mots des Écritures que les kabbalistes fondent leur doctrine secrète.

On peut faire remonter les origines de la Kabbale moderne aux environs de l'année 1200, mais son âge d'or est plus tardif. Le plus important document kabbalistique, le Zohar, est officiellement l'œuvre de Siméon ben Yokai, qui l'aurait écrit dans la première moitié du XI^e siècle. Il se compose, pour la plus grande partie, d'un long commentaire des passages de la Thora, voisinant avec divers autres écrits. Moïse de Léon le fit connaître dans les dernières années du XIII^e siècle¹. Il resta donc dans l'ombre pendant deux siècles, avant que son influence ne commençât à grandir, jusqu'à ce qu'il devienne l'un des écrits les plus courants de la pensée juive. Le Zohar devint alors un texte canonique. Pendant plusieurs siècles, il figura au même rang que la Bible et le Talmud.

« Comment la Kabbale, mouvement mystique, mouvement aristocratique s'il en fût... a-t-elle pu ainsi s'imposer ? » s'interroge Scholem. Comment la Kabbale a-t-elle pu « se transformer en un mouvement collectif et devenir un facteur historique d'une puissance extraordinaire ? » Il faut ici observer la situation des juifs espagnols, dont la puissante communauté fut expulsée en 1492 par les rois catholiques, car cette expulsion massive, qui « frappa de stupeur les kabbalistes », a bien été le facteur essentiel qui a relancé chez les juifs un vaste mouvement messianique.

« Il semble qu'à la suite de l'expulsion des Juifs d'Espagne, écrit Scholem, une métamorphose radicale soit intervenue dans la Kabbale... La Kabbale après 1492 a changé de physionomie et il s'est formé alors, à proprement parler, une nouvelle Kabbale... C'est précisément dans ce contexte que les deux courants spirituels, jusque-là distincts, du messianisme et de la Kabbale ont opéré leur rencontre et qu'ils n'en ont formé désormais plus qu'un². »

¹ Scholem pense qu'il a été écrit intégralement en Castille par Moïse de Léon.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, p. 85.

Les kabbalistes durent trouver des justifications à cette catastrophe qui s'abattait sur leur communauté. Pour eux, l'expulsion d'Espagne était « le début des “douleurs de l'enfantement” du Messie, c'est-à-dire des cataclysmes et des épreuves terribles qui doivent constituer les prémices de la rédemption et marquer la fin de l'histoire. » Il n'y avait plus qu'à attendre, dans l'espérance de la rédemption finale. Les « quarante années » qui ont suivi l'expulsion d'Espagne ont donc été un temps de fermentation et de réveil du messianisme. Cependant, comme on le sait, la rédemption attendue ne vint pas, et les espérances tournèrent en frustration. On se mit donc à réexaminer toute l'affaire, et c'est pourquoi ce fut seulement une fois que tous les espoirs furent évanouis que prit naissance ce mouvement d'où allait sortir un univers religieux nouveau.

C'est Isaac Luria Ashkenazi qui donna à la Kabbale son aspect messianique. Les initiales hébraïques du « divin maître Isaac » ont donné son surnom, *Ari*, c'est-à-dire le « Lion », si bien que son œuvre reste aussi sous le nom de « Kabbale d'Ari ». Né à Jérusalem en l'an 5294 du calendrier hébraïque, il mourut à Safed, en Palestine, en 5332 (1534-1572). Ses idées, qui répondaient aux attentes des mystiques initiés mais aussi des masses populaires, ont joué un rôle déterminant au sein du judaïsme.

Dans son système, la rédemption devient un processus historique. « Nous rencontrons ici pour la première fois, écrit Scholem, ce renversement des notions qui transforme la vision catastrophique de la rédemption en un processus de l'histoire. » C'est maintenant au peuple d'Israël tout entier de « préparer le monde de la réparation ». Il incombe maintenant à chaque juif de « recueillir les étincelles [divines] dispersées aux quatre coins du monde », et pour se faire, de rester en exil, dans la diaspora. « L'exil n'est pas seulement hasard, mais mission¹ », écrit Scholem.

Franz Rosenzweig, un autre penseur de premier plan du judaïsme, précise : « La gloire de Dieu est disséminée dans l'univers entier en d'innombrables étincelles : l'homme juif la rassemblera de sa dispersion et un jour il la ramènera à Celui qui s'est dépouillé de sa gloire. Chacun de ses actes, chaque accomplissement d'une loi réalisent une partie de cette unification. Confesser l'unité de Dieu : le juif dit : “unifier Dieu²”. »

¹ Ibidem p. 97.

² Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, 1976, Seuil, 1982, p. 484.

Ainsi, partout sur la terre, dans leur exil, « les enfants d'Israël élèvent des étincelles » et contribuent à l'unification de Dieu, mais aussi à l'unification des hommes. La rédemption devient donc la conséquence logique d'un processus historique. Ce n'est plus le Messie qui inaugure la rédemption, mais sa venue symbolise, au contraire, l'achèvement de l'œuvre de la réparation. « Aussi ne faut-il pas s'étonner que la personne du Messie ait finalement peu d'importance dans la Kabbale de Luria... Le Messie devient ici le peuple d'Israël tout entier. C'est le peuple d'Israël dans son ensemble qui se prépare à réparer la détérioration primordiale¹. »

Ce messianisme progressiste n'a pourtant pas totalement éclipsé le messianisme apocalyptique, qui prévoit des cataclysmes, des guerres et des révolutions. La pensée juive ne s'est en réalité jamais départie de la vision catastrophique de l'histoire. On peut même avancer, sans crainte de se tromper, que certains, parmi les hommes les plus influents de cette communauté, poussent à la roue dans ce sens et menacent régulièrement la paix mondiale par une propagande belliciste effrénée contre les régimes qui leur déplaisent, que ce soit contre Allemagne, contre l'Irak, l'Afghanistan, la Serbie ou l'Iran. Écoutons ce dialogue avec un rabbin, écrit dans un roman d'un homme influent, Jacques Attali, qui fut le principal conseiller du président Mitterrand :

« ... Les Juifs, par leurs folies, sont capables d'être à l'origine de bien des massacres et de bien des cataclysmes ! murmure Eliav en pivotant sur lui-même.

– Ils ne sont assurément pas les seuls ! Ils ne peuvent à eux seuls déclencher l'Apocalypse !

– Disons que les folies juives peuvent plus aisément que les autres avoir des conséquences universelles.

– Ça c'est vrai ! Si les fous du Parti de la Reconstruction commençaient de reconstruire le Temple, cela provoquerait sans nul doute une guerre planétaire.

– J'en suis d'accord ! Pourtant, c'est notre droit, peut-être même notre devoir. Nous sommes les découvreurs de Dieu, le peuple-prêtre de l'humanité. Il serait normal que nous ayons notre Temple là où notre religion a été fondée bien avant les autres. Nul n'y peut rien. Pas même nous². »

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, pp. 97, 99-101

² Jacques Attali, *Il viendra*, Fayard, 1994, p. 309.

Dans son livre sur *Le Messianisme*, David Banon présente la vision du monde de ces juifs hassidiques, qui perçoivent chaque crise « comme l'une des douleurs de l'enfantement du Messie ». C'est ainsi que Rabbi Yossef Ytsh'aq Schneerson analyse la situation depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : « Les souffrances d'Israël sont parvenues maintenant à un degré terrifiant ; le peuple d'Israël est saisi des douleurs de l'enfantement. Le temps de la délivrance imminente est arrivé. C'est là, la seule véritable réponse à la destruction du monde et aux souffrances qui se sont abattues sur notre peuple... Soyez prêts à la rédemption qui ne saurait tarder !... Le libérateur de justice se tient derrière nos murs, et le moment de se préparer à le recevoir est très court¹ ! »

Vous l'avez compris, nous sommes à la veille de terribles bouleversements : « Il est impossible, poursuit Rabbi Schneerson, que la consolation ne vienne pas, les souffrances étant insupportables. »

Le messianisme utopique, on le constate, n'est pas parvenu à faire l'économie des « douleurs de l'enfantement » du Messie. L'univers eschatologique des juifs est ici fortement ambivalent. C'est d'ailleurs une notion que nous retrouverons à chaque pas dans cette étude.

Le vrai visage d'Israël

Gershom Scholem est resté assez discret sur la nature plus terrestre du messianisme et les conséquences universelles de l'eschatologie juive. Pour mieux comprendre ce que sera le règne de la « paix » et de la « justice » selon les enfants d'Israël, on pourra lire avec intérêt le livre de Jean-Christophe Attias paru en 1992, sur l'œuvre d'Isaac Abravanel, et intitulé *Isaac Abravanel, la mémoire et l'espérance*.

Isaac Abravanel (1437-1508) est l'une des grandes figures mythiques du judaïsme. Né à Lisbonne, dans une famille qui s'était déjà distinguée par sa réussite financière et politique, Abravanel était le fils d'un puissant courtisant juif. En 1484, il mit son expérience de conseiller financier au service de l'Espagne. Il en vint ainsi à assurer les responsabilités de collecteur de taxes, et fut le grand argentier des souverains Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Retirant de grands

¹ David Banon, *Le Messianisme*, PUF, 1998, p. 120.

profits de ses multiples entreprises, Abravanel fut en mesure d'octroyer des prêts considérables au trésor royal.

En 1492, quand la décision fut prise d'expulser les juifs du royaume — pour des raisons sur lesquelles les historiens juifs sont toujours assez discrets —, Abravanel choisit de rester fidèle à son Dieu, et préféra l'exil à l'apostasie. Il se réfugia en Italie, où il servit le roi de Naples, puis la République de Venise. Ce personnage, qui a conduit la communauté juive dans l'exil, est toujours entouré d'une aura de mystères, du fait des spéculations et des calculs messianiques qu'il développa en tant qu'exégète prolifique. Ses écrits permettent de mieux comprendre la rupture traumatisante due à l'expulsion des juifs d'Espagne et le ressentiment très fort qui s'ensuivit, que l'on perçoit encore aujourd'hui dans les propos de Daniel Cohn-Bendit cités plus hauts, cinq cents ans après les faits.

L'idée de vengeance est en effet très présente dans l'eschatologie juive. Sur les visions du prophète Zacharie, qui a vu « quatre cornes » qui ont dispersé Juda, Israël et Jérusalem [Zacharie 2, 2], Abravanel explique que Zacharie fait ici allusion aux quatre royaumes de Babylonie, de Perse, de Grèce et de Rome, « qui dominèrent Israël et lui firent tant de mal... En effet, les Perses et les Mèdes furent ensemble le charpentier qui détruisit la Babylonie. La Grèce fut le charpentier qui détruisit la Perse et la Médie. Rome fut le charpentier qui détruisit la Grèce. Et c'est le royaume d'Israël qui sera le charpentier qui détruira Rome¹. » Les prophètes ont parlé à ce sujet d'« un grand nuage et un feu tourbillonnant » [Ezechiel, 1, 4] qui renvoient à des calamités, et « Daniel a dit que le salut de notre nation viendrait avec “des nuages célestes” à savoir qu'ils s'accompagneraient de souffrances et de ténèbres. » (page 120).

Sur les textes prophétiques de Daniel, Abravanel commente : « Il a voulu dire par là qu'au moment même où l'éternel tirera vengeance des nations, alors, Israël passera de l'obscurité à la lumière et sortira de la servitude. » (page 140). Cette vengeance s'exercera particulièrement « le jour du jugement », qui est en fait « le jour du châtement et de la vengeance qui s'abattront sur les nations. Ceci ressort clairement des propos des Sages et des textes scripturaire », explique Jean-Christophe Attias. « Cette vengeance s'exercera en particulier contre Edom et Ismaël »,

¹ Jean-Christophe Attias, *Isaac Abravanel, la mémoire et l'espérance*, Les Editions du Cerf, Paris, 1992, p. 86.

c'est-à-dire contre la chrétienté et l'Islam qui ont dominé la Terre sainte. (page 145).

Les prophéties d'Ezechiel (25, 12-14) sont tout aussi vengeresses : « J'étendrai ma main sur Edom et j'en exterminerai hommes et bêtes. Et je confierai le soin de ma vengeance contre Edom à la main de mon peuple Israël ; ils traiteront Edom conformément à ma colère et à ma fureur, et il se ressentira de ma vengeance, dit le Seigneur Dieu. » Abravanel note ici : « Cette prophétie, il faut que nous l'interprétions comme concernant l'avenir et comme s'appliquant à Rome et à l'ensemble des Chrétiens. » (page 252). Et Abravanel donne aussi une idée de l'esprit de suite des juifs à travers les âges, en encourageant « toutes les nations à monter vers la guerre contre le pays d'Edom » (page 256). Pour un peu, on reconnaîtrait ici les propos de nos intellectuels cosmopolites nous assurant que l'immigration est un phénomène inéluctable.

La lecture du prophète Obadiah inspire à Abravanel ces autres réflexions : « Il est proche le jour où l'éternel tirera vengeance de toutes les nations qui ont détruit le Premier Temple et qui ont asservi Israël dans l'exil. Et à toi aussi, Edom, comme tu as fait lors de la destruction du Second Temple, tu connaîtras le glaive et la vengeance, et les représailles reviendront sur ta tête. » Et il faut comprendre que cette vengeance s'exercera plus particulièrement contre la chrétienté, qui sera « touchée plus que les autres nations » (page 268). Pour que les choses soient encore plus claires, Abravanel précise, sur la base des prophéties d'Obadiah, que « rien ne survivra de la maison d'Esau¹. » (page 269). « Le trône divin ne sera pleinement établi que lorsqu'il aura exterminé la descendance d'Esau. [Psaumes 9, 7] » (page 274). « En effet, toute délivrance promise par Israël est associée à la chute d'Edom » [Lamentations 4, 22] (page 276).

Sur les prophéties de Daniel (2, 44), Abravanel précise que le Dieu du ciel établira « un cinquième royaume... qui écrasera et anéantira l'ensemble des quatre royaumes. Et ce cinquième royaume se lèvera et subsistera à jamais, et c'est le royaume d'Israël à l'heure de sa délivrance. » (page 111). Israël instaurera alors son pouvoir sur l'ensemble des nations : « Cette souveraineté serait si haute et si générale que "l'ensemble des nations, peuples et langues, lui rendrait hommage" [Daniel 7, 14]. A la

¹ Esau et Edom sont les deux termes employés chez les exégètes juifs pour désigner les chrétiens et la chrétienté.

différence des quatre royaumes précédents, la domination du cinquième royaume « sera absolument éternelle. » (pages 126, 127).

« A l'époque messianique, Schmouel a pensé que toutes les nations seraient soumises à Israël, conformément à ce qui est écrit : "Son empire s'étendra d'une mère à l'autre et du fleuve aux extrémités de la terre" [Zacharie 9, 10] (page 181). « Lors de la délivrance à venir, un roi de la maison de David régnera et sera appelé de son nom. » (page 228). « Les peuples se tourneront vers le Roi-Messie et se soumettront à son autorité, comme l'a prophétisé l'Ancien [en note : Jacob] (page 202).

A « l'époque du Roi-Messie, une « grande paix » régnera alors sur la terre. « C'est une époque où « croîtront la justice, le droit et la paix... Il n'y aura plus entre les hommes de divisions religieuses... les guerres disparaîtront, et les hommes ne se nuiront pas les uns les autres. C'est ce qu'il dit dans le passage : "Alors le loup habitera avec la brebis, et le tigre reposera avec le chevreau" [Isaïe 2, 6] (page 198). A « l'époque messianique, tous formeront un peuple et une nation unique, et plus rien ne les divisera. » (page 205). « Après la Rédemption à venir, la plupart des nations qui auront subsisté adopteront la foi du Saint béni soit-Il, reconnaîtront sa divinité et s'y soumettront¹. » Nous avons ici un tableau assez net du monde de « Paix » que nous proposent les prophètes d'Israël.

Ces visions prophétiques qui transparaissent ici et là dans maints propos des intellectuels d'aujourd'hui, nourrissent un ressentiment très puissant contre les autres nations, coupables d'avoir détruit le Temple et humilié Israël, et aussi un immense orgueil. Car si le peuple juif a pour mission de mener le monde vers la Paix perpétuelle, la rédemption ne pourra avoir lieu qu'après avoir vaincu les autres nations. Après avoir écrasé ses ennemis, effectivement, on est toujours « pour la paix ». Ces sentiments de haine et de vengeance apparaissent rarement en plein jour, car le peuple d'Israël a eu trop à souffrir des accusations que lui ont porté ses ennemis tout au long de l'histoire. Ils s'expriment la plupart du temps de manière voilée, ou dans des livres à diffusion restreinte.

Les Editions des Belles Lettres, par exemple, ont récemment republié certains textes intéressants dans une collection intitulée

¹ Jean-Christophe Attias, *Isaac Abravanel, la mémoire et l'espérance*, p. 231.

L'Arbre de Judée, dont un roman d'une certaine Camille Marbo, nom de plume de Mme Emile Borel, qui fut la présidente de la société des Gens de Lettres en 1937-1938 et qui était féministe quand cela faisait encore scandale : « Elle a laissé de nombreux romans qui racontent, avec pudeur, les difficiles débuts de l'émancipation des femmes. » Dans un livre intitulé *Flammes juives*, paru en 1936 et réédité en 1999, Camille Marbo raconte l'histoire de jeunes juifs marocains qui quittent leur mellah¹ dans les années 1920, pour ce pays de cocagne qu'est la France républicaine.

Certains traits spécifiques de la mentalité hébraïque de ce temps y apparaissent ici et là. Le mépris des Arabes, par exemple, explique en partie les tensions très fortes qui existaient entre les deux communautés : « Daniel savait depuis qu'il avait ouvert les yeux qu'il était juif, c'est-à-dire supérieur aux Arabes qui étaient plus forts que lui et le persécutaient. » (page 12). On trouve encore ce passage : « Benatar et Mardoche méprisaient les musulmans qui gardent des pauvres parmi eux et laissent aux chrétiens le soin d'organiser des hôpitaux et des dispensaires. » (page 14).

En revanche, cette famille juive manifestait un amour immodéré de la France républicaine : « Les Français, tout de suite, protégèrent les Juifs » contre les Arabes. Le vieux Bénatar disait à son petit-fils : « J'ai vu les nobles juifs qui sont venus de France. Une aurore nouvelle se lève. Tu iras à Paris, Daniel. Tu recevras des Français le flambeau d'un idéal de civilisation et de justice. Tu seras l'un de ceux qui mèneront le peuple hébreu à ses destinées². »

C'est à travers la France républicaine, en effet, que semblent se réaliser les destinées du peuple juif qui voit s'ouvrir devant lui les vastes perspectives et la conquête du monde révélée par les prophètes. C'est la volonté de puissance et le sentiment de fierté qui caractérisent ici le mieux la « race ». Voyez encore : « Le père de Sara et l'oncle de Daniel avaient recueilli et envoyé beaucoup d'argent pour la cause... Le salon de Nathan leur apparaissait comme le poste de commandement de la conquête du

¹ Mellah : quartier juif d'une ville marocaine.

² Camille Marbo, *Flammes juives*, 1936, Les Belles Lettres, 1999, p. 26. L'engouement pour la France républicaine est aussi fort bien illustré dans le film *Le Nombriil du monde*, d'Ariel Zeitoun (France, 1993). On y voit les juifs tunisiens délirants d'enthousiasme à l'idée de combattre pour la République française en 1940, ce qui est logique, de leur point de vue.

monde par Israël. » (page 10). Le grand-père Bénatar envisage un avenir radieux pour Daniel : « J’emmènerai cet enfant à Fès. Il ira à l’école des Français et deviendra une gloire du peuple d’Israël » (page 14). Très tôt, donc, le jeune homme avait bien compris ce que l’on attendait de lui, car le grand-père Bénatar et l’oncle Mardoché l’entretenaient souvent du rôle du Peuple juif :

« Israël doit gouverner le monde, dit Daniel.

— On a peur de nous, répétait le vieux Benatar, parce que nous sommes de la race des Prophètes. Redis un peu, Daniel, tous les grands hommes qui sont de notre sang. » (page 18)... « Enfants, souvenez-vous que vous êtes des Juifs, que vous avez été choisis pour accroître dans le monde la puissance et la gloire d’Israël et que vous devez votre affranchissement au noble peuple français » (page 20)... « L’année sera bonne. Enfants, vous pourrez conquérir le monde. » (page 44).

« Sara tremblait. Son père lui caressa la tête. “Ce n’est pas encore notre génération qui peut conquérir la chrétienté. Vous pourrez, vous, jeter les fondements et vos enfants seront à pied d’œuvre. Ils se mêleront aux chrétiens. Israël mènera le monde ainsi qu’il le doit, et nous rendrons gloire au peuple français ce qu’il a fait pour nous rendre libres.” » (page 126).

Le petit Daniel n’oubliera pas les leçons de son grand-père décédé : « Derrière le corps du vieux Bénatar, porté par les épaules de quatre hommes dans les rues étroites du mellah, Daniel jura d’être fidèle à l’idéal du grand-père. Etouffant ses larmes, il se répétait : “Devenir un des grands de la terre pour la gloire du peuple de Dieu et le bien des hommes.” » (page 26). Daniel était effectivement devenu assez ambitieux, car, dit-il : « La vie est sans intérêt si l’on ne tient pas un levier de commande. » (page 39). Voilà le fond de l’âme de ces quelques Juifs marocains. Leur amour de la France est indéniable, puisque ce pays semble être pour eux un marchepied vers la conquête de l’univers.

Les éditions des Belles Lettres ont aussi republié en 2000, dans la même collection, un livre de 1929 d’un certain Pierre Paraf, et intitulé *Quand Israël aima*. Précisons que ce Pierre Paraf (1893-1989), fut aussi le co-fondateur de la LICA (Ligue contre l’antisémitisme), qui, à cette époque, n’avait pas la prétention de lutter aussi contre le racisme, et pour cause.

Une nouvelle de ce recueil, *Le Chœur à trois voix*, laisse entrevoir le thème du messianisme juif dans la bouche d’un des personnages. L’histoire se déroule sous l’Empire romain : « Le

rabbi d'Alexandrie m'enseignait : — Il y a soixante-dix nations sur la terre et, sur ces soixante-dix nations, cinquante-neuf sont soumises aujourd'hui au joug de l'empereur. Mais un jour viendra où les soixante-dix nations viendront s'illuminer de la clarté d'Israël. Car il est dit que notre peuple sera une bénédiction pour le monde. »

Hélas, l'antisémitisme avait déjà cours à cette époque. On imagine que les juifs y étaient accusés de tous les maux, passés, présents et futurs, et servaient de boucs émissaires aux frustrations du peuple : « Ne nous traite-t-on pas partout de race intrigante et insidieuse¹ ? »

Le récit intitulé *Marquise d'Israël* confirme encore cet état d'esprit messianique. Au XVIII^e siècle, à l'époque de Voltaire et des philosophes, un personnage du roman s'exclame dans un salon mondain : « Oui, la révolution viendra, et je l'appelle de tous mes vœux. Dans trente ans, dans vingt ans peut-être, les trônes seront ébranlés. L'arbre des philosophes aura porté fruit. Elle aura tout sapé, la hache de ces sages, destructeurs d'un vieux monde auquel ils durent peut-être le meilleur de leur vie et de leur pensée. »

On retrouve ici assurément le côté apocalyptique du messianisme. Celui-ci est aussi associé à un activisme dont nous avons vu qu'il constitue le fond de l'âme juive : « Partout les hommes insensés souffrent d'avoir méconnu notre loi... C'est dans le monde entier que l'Eternel nous commande de remplir notre mission. »

Le problème est que les « autres » ne paraissent pas toujours comprendre les bienfaits apportés par les juifs, et que par conséquent, il vaut mieux pour le moment avancer masqués : « Dussions-nous pour mieux répandre nos enseignements, changer de costume et de nom, tout comme les habitants de Hollande et d'Angleterre, partons allègrement avec la certitude que dans quelques années ou dans quelques siècles, nos arrière-neveux pourront dépouiller leur masque et arborer avec orgueil — parure de leur âme intacte, inviolée — le vrai visage d'Israël². »

Chez les juifs, manifestement, on vit dans une tension permanente, transi par l'espoir de voir enfin un jour arriver le Messie. Comme le dit Elie Wiesel : « J'avoue, que, de tous les

¹ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, pp. 98, 111.

² ibidem, pp. 72, 70.

traits qui caractérisent le peuple juif, c'est son devoir d'espérance qui me frappe le plus¹. »

Le célèbre écrivain autrichien Joseph Roth a lui aussi exprimé cette foi absolue dans le destin d'Israël, et le profond mépris du juif pour les goys qui ne comprennent pas sa mission divine. Les enfants juifs savent déjà, dès le plus jeune âge, qu'ils appartiennent au peuple élu ; les brimades des petits goys ne peuvent les atteindre : « La lâcheté apparente du juif sans réaction face à une pierre lancée par un enfant qui joue, qui ne veut pas entendre les cris d'insulte, cette lâcheté est en vérité l'orgueil de celui qui sait qu'il vaincra un jour... Que peut lui faire une pierre ou la bave d'un chien enragé ? Le mépris que le juif de l'Est éprouve pour le non-croyant est mille fois plus grand que celui qui peut l'atteindre². » Nous voilà renseignés.

Les intellectuels juifs, qui présentent continuellement le peuple élu comme un peuple odieusement persécuté, ne font donc en réalité qu'avancer avec un masque, comme ils le disent eux-mêmes. Voici — un exemple entre mille —, le dessinateur américain Will Eisner, qui vient de publier en octobre 2005 une bande dessinée intitulée *Le Complot, histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion*, afin de dénoncer l'imposture que représente ce document. L'ouvrage est préfacé par le grand romancier Umberto Eco (l'auteur du *Nom de la Rose*), que l'on retrouve aussi quand il s'agit de préfacier des ouvrages sur la Kabbale³.

La recherche de Will Eisner, apprend-on dans un numéro du *Nouvel Observateur*, « s'est poursuivie pendant vingt ans », pour dénoncer les mensonges insupportables de la propagande antisémite qui accuse les juifs de vouloir dominer le monde. Will Eisner a donc fait œuvre de salubrité publique, en rendant, sous la forme de bande dessinée, la vérité accessible à tous concernant ce faux grossier : « Au fil des ans, écrit-il, des centaines de livres et d'articles savants ont dénoncé l'infamie des *Protocoles*. Le plus souvent, cependant, ces études sont l'œuvre d'universitaires et s'adressent à des spécialistes ou à des lecteurs déjà convaincus de la fraude... L'occasion se présente d'attaquer de front cette propagande dans un langage plus accessible. Mon espoir est que

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 156.

² Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 30.

³ Umberto Eco a préfacé le livre de Moshé Idel, *Mystiques messianiques, de la Kabbale au hassidisme, XIII^e - XIX^e siècle*, 1998, Calmann-Lévy, 2005.

ce travail enfonce un clou de plus dans le cercueil de cette terrifiante imposture aux allures de vampire. » Et l'on constate ici que si certaines femmes musulmanes portent le voile, certains intellectuels juifs préfèrent porter le masque.

L'identité juive

On sait maintenant que le peuple juif a une mission à accomplir. Disséminés sur toute la terre, vivant au milieu des autres peuples, les juifs revendiquent la nationalité de l'endroit où ils sont installés et les droits que leur confère leur pays d'accueil, mais en conservant leur judéité, et, souvent, leur attachement viscéral à l'État d'Israël. C'est encore une forme de l'ambivalence que l'on retrouve toujours au fond de l'esprit du judaïsme et de la personnalité juive, et ce n'est pas sans raison que le mot « paradoxe » revient souvent sous la plume des intellectuels.

Dans *Destin d'Israël*, le philosophe Jacob Leib Talmon confirme qu'il y a bien une singularité juive, une manière juive de concevoir le monde, une « manière de penser, de sentir et de se comporter » très spécifique au judaïsme. Cependant, l'identité juive présente des contours qui ne sont pas forcément très nets. On sait que ce n'est pas la religion qui forme à elle seule l'identité juive, puisque les juifs athées continuent à se déclarer membres du peuple élu. Les principaux doctrinaires marxistes, dont Marx lui-même, Lénine, Trostky, Rosa Luxembourg, George Lukacs ou Ernest Mandel, pour n'en citer que quelques-uns, étaient des militants de l'athéisme, mais leurs origines juives transparaissaient nettement à travers la nature messianique de leur combat pour un « monde meilleur ».

« Au bout de trois mille cinq cents ans, on n'arrive toujours pas à définir ceux qui en font partie et ceux qui n'en font pas partie », écrit Talmon. Pourtant, il existe un critère d'appartenance assez clair sur ce point, qui est la filiation par la mère. Talmon précise donc : « Un homme de race juive qui a perdu la foi judaïque et a rejeté toute pratique religieuse ne cesse pas d'être juif, car quiconque est né d'une mère de race ou de religion juive est un Juif. L'individu dont le père est juif mais la mère ne l'est pas, n'est pas reconnu comme Juif, car on ne peut jamais être certain de la paternité. »

C'est l'explication qui permet de parvenir à cette conclusion : « Un Juif est un individu de race ou de religion

juive, qui n'a pas officiellement embrassé une autre religion, indépendamment du fait qu'il pratique ou non la sienne. Pour être considéré comme Juif, ce qui est déterminant est le sang (la mère juive) ou l'adoption de la religion hébraïque qui a toujours été l'équivalent d'une décision de partager le destin commun¹. » C'est sans compter avec les juifs convertis à une autre religion, mais qui continuent à pratiquer le judaïsme en secret.

Elie Wiesel confirme bien l'idée que les juifs sont une nation à part, et qu'il convient de les considérer comme des étrangers vivant au milieu d'autres peuples. Dans le *Testament d'un poète juif assassiné*, il écrit de manière explicite : « Entre un commerçant du Maroc et un chimiste de Chicago, un chiffonnier de Lodz et un industriel de Lyon, un kabbaliste de Safed et un intellectuel de Minsk, il existe une parenté plus profonde, plus substantielle car plus ancienne qu'entre deux citoyens du même pays, de la même ville et de la même profession. Un Juif seul n'est jamais solitaire². »

Dans ses *Mémoires*, il écrit aussi : « Être juif, à mes yeux, c'était appartenir à la communauté juive, au sens le plus large et le plus direct. C'était se sentir offensé chaque fois qu'un Juif était humilié, quelles que soient son origine, son appartenance sociale, la contrée où il habitait. C'était réagir, protester chaque fois qu'un Juif, même inconnu, au loin, était battu par n'importe qui, pour la simple raison qu'il était juif... C'est ainsi, dit-il encore : écrivain juif, je me sens solidaire de mon peuple. Sa quête est ma quête et sa mémoire est mon pays. Tout ce qui lui arrive m'affecte³. »

Dans le tome II de ses *Mémoires*, il confirmait : « le Juif est hanté par le commencement plus que par la fin. Son rêve messianique, c'est au royaume de David qu'il le rattache. Il se sent plus proche du prophète Elie que de son voisin de palier... Tout ce qui a frappé ses ancêtres l'atteint. Leurs deuils l'accablent, leurs triomphes le portent⁴. »

La volonté de préserver coûte que coûte cet esprit de communauté a longtemps incité les juifs du monde entier à vivre à part. Dans les *Espérances planétaires*, nous avons déjà

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, pp. 137, 139, 140.

² Elie Wiesel, *Le Testament d'un poète juif assassiné*, Seuil, 1980, p. 50.

³ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 212, 513.

⁴ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 46.

constaté, sous la plume de Jacques Attali, que certaines communautés juives avaient réclamé le droit de pouvoir s'enfermer elles-mêmes dans le ghetto, afin de conserver la pureté du peuple juif à l'écart des étrangers¹. Elie Wiesel confirme ici ces dispositions séculaires qui avaient encore cours à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Il réside alors en Roumanie avec sa famille, dans une région du Nord qui sera rattachée à la Hongrie au début du conflit : « L'étoile jaune ? Bah, elle ne me dérange guère. Elle me permet même de me sentir plus intimement lié aux Juifs du Moyen Age qui, dans les ghettos d'Italie, portaient la rouelle... Des étoiles, il y en a pour tous les prix. Celles des riches sont éclatantes ; et pâles, celles des pauvres. Bizarre, mais je porte la mienne avec une fierté inconnue². »

Dans sa ville de Sighet qui vient d'être rattachée à la Hongrie, Wiesel a pu constater que les gendarmes hongrois — tout autant que les Roumains — ne portaient pas les juifs dans leur cœur, et se réjouit finalement de la création d'un ghetto qui rassemblera tous les juifs : « Les gendarmes hongrois : on n'en dira jamais assez de mal, dit-il. Chargés d'exécuter le plan d'Eichmann, ils le font avec une brutalité et un zèle qui resteront le déshonneur de l'armée et de la nation hongroises... si bien que l'annonce de la création d'un ghetto arrive presque comme un soulagement : nous y seront entre Juifs. En famille... J'ai le sentiment, poursuit-il, de rouvrir une page de l'histoire juive médiévale. Nous allons vivre comme nos ancêtres ont vécu en Italie et en Espagne d'abord, en Allemagne et en Pologne ensuite... Je consulte l'encyclopédie juive... Surprise : j'apprends que, dans l'Antiquité, les quartiers juifs furent créés par les Juifs eux-mêmes qui redoutaient les influences étrangères. Ce fut le cas des communautés de Rome, Antioche et Alexandrie. Ce n'est que plus tard que le ghetto leur fut imposé sous des noms différents³. »

Le livre de Laurent Cohen sur l'écrivain Franz Kafka, intitulé *Pour une lecture juive de Franz Kafka*, donne quelques informations sur les habitudes des juifs dans l'Empire austro-hongrois. Et là encore, nous constatons cette forte tendance au repli identitaire, voire à la méfiance et à l'hostilité envers

¹ *Les Espérances planétaires*, page 323.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 82.

³ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, p. 83.

l'indigène. Kafka, qui « ne côtoyait que des juifs », donne lui-même une idée du fossé qui séparait les communautés juive et chrétienne dans l'Empire des Habsbourg : « Aucun membre chrétien des organismes où mon père jouait un rôle actif ne mit les pieds à la maison. Et je le ressentais. “Tu veux retourner au ghetto ?” me demandait-on au cours des discussions. Je répondais : “c’est vous qui vivez dans un ghetto. Seulement vous ne voulez pas l’admettre. Où sont les Goyim ? Vous n’en avez jamais invité un seul à la maison¹.” »

Cette identité exclusive a été définie et expliquée par Gershom Scholem, cité dans le livre de Laurent Cohen pour expliquer les sentiments identitaires de Kafka : « Il est, dans la tradition juive, un concept difficile à définir et pourtant bien concret, que nous appelons *Ahavat Israël*, “l’amour du peuple juif.” Ce concept d’amour pour les siens, ajoute Laurent Cohen, Kafka l’avait assimilé jusqu’au tréfonds de lui-même... et faisait de “l’amour gratuit” entre juifs, la priorité des priorités². » Franz Kafka, apprend-on encore, « se rattache à un autre concept fondamental de la pensée juive : *Ahdout Israël*, littéralement : Unité d’Israël. » Ce sont bien ces deux concepts fondamentaux qui sous-tendent les propos d’Elie Wiesel ou de Jacob Talmon, qui considèrent les juifs comme des étrangers vivant parmi les autres nations.

Le souci obsédant de la pureté raciale apparaît dans bien des ouvrages écrits par les intellectuels juifs, et se traduit par le refus obstiné des mariages mixtes. Dans son roman intitulé *Flammes juives*, par exemple, Camille Marbo raconte comment le fils d’une famille marocaine, parti en France dans les années 1920, pour faire des études à l’université, a pu rassurer sa pauvre mère Rébecca, qui « craignait qu’il ne s’épût d’une femme chrétienne. » (page 26). Fort heureusement, le sentiment de sa judéité ne s’était pas altéré au milieu des goys. Bien au contraire : « Il n’osait pas dire à sa mère que sa foi religieuse était morte tandis que son dévouement enthousiaste à la race juive grandissait, mais il affirmait qu’il n’épouserait jamais “une femme qui ne soit pas de notre race”. Rébecca pleurait en le bénissant³. »

¹ Laurent Cohen, *Variations autour de K.*, Intertextes éditeur, Paris, 1991, p. 29.

² Laurent Cohen, *Variations autour de K.*, p. 121.

³ Camille Marbo, *Flammes juives*, 1936, Les Belles Lettres, 1999, p. 26.

Le roman de Camille Marbo a ici la même fonction pédagogique que le livre de Jacob Talmon cité plus haut, et reflète tout autant l'angoisse profonde de la romancière et du philosophe de voir leurs compatriotes se mélanger aux goys. Le souci de préserver la pureté du sang d'Israël a aussi été exprimé par Elie Wiesel, qui mentionne le malheur d'une famille juive dont la fille s'est éprise d'un goy : « Une jeune fille s'était convertie pour épouser un officier hongrois ? La tragédie de ses parents accablés de honte me préoccupait¹. »

Si l'on veut prendre toute la mesure du drame que vivent les familles juives dans le cas où un enfant se marie à l'extérieur, on pourra regarder le beau film de Norman Jewison, *Un Violon sur le toit*, qui décrit la vie dans les shtetls, ces bourgades juives dans l'Europe centrale d'avant-guerre, et qui est précisément centré sur l'affaiblissement progressif de la tradition juive, et la tentation, chez les enfants, d'un mariage à l'extérieur de la communauté. Il faut en effet savoir que si les familles juives commençaient peu à peu, par la force des choses, à admettre que les enfants pouvaient repousser un conjoint choisi par la famille et par la marieuse, il est un cas sur lequel on ne transigeait pas : c'est le mariage exogame, qui était considéré par les parents ni plus ni moins comme la mort de l'enfant.

Dans un livre sur le gangstérisme juif aux États-Unis au début du XX^e siècle, l'auteur américain Rich Cohen livre un témoignage sur cette tradition, concernant l'un des principaux gangsters de l'époque, Arnold Rothstein. Il était le fils d'un homme fortuné. Son père Abraham possédait un comptoir de tissu et une filature. Arnold présenta un jour à son père celle qui allait être son épouse. Petit problème : elle n'était pas juive : « Le vieil homme secoua la tête et déclara : "Bien, j'espère que vous serez heureux." Et après la noce, quand le vieil homme eut prononcé la mort de son fils, quand il eut recouvert les miroirs et lu le kaddish², ce moment marqua un grand pas en avant pour le crime en Amérique. Il correspondit à la libération d'Arnold. Pour Rothstein, ce fut la rupture décisive³. »

Encore aujourd'hui, lorsqu'un membre d'une famille orthodoxe épouse un Gentil, la famille se livre au rite de shib'ah, réunion qui a lieu normalement lors d'un décès. Faire shib'ah,

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 47.

² Kaddish : prière pour les morts.

³ Rich Cohen, *Yiddish Connection*, 1998, Éd. Denoël, 2000, Folio, p. 73.

c'est déclarer qu'on considère la personne comme morte à tous points de vue.

Dans son *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov, montre que les coutumes juives d'autrefois pouvaient être implacables à l'encontre des juifs qui se laissaient aller à vouloir sortir de la communauté. Le rabbin Ascher ben Yehiel, qui avait fui l'Allemagne pour se rendre en Espagne, où il devint le rabbin de la communauté de Toledo, ne plaisantait pas avec ce type de transgressions : « Censeur sévère des mœurs, et constatant à son grand effroi que le commerce sexuel entre Juifs et femmes chrétiennes ou vice versa était encore fréquent, il exigeait qu'on coupe le nez aux délinquants juifs¹. »

On rappellera ici que l'État d'Israël n'admet pas plus les mariages mixtes que ne le permettent les juifs orthodoxes de la diaspora. Le journal anglais progressiste *The Guardian* a pu livrer quelques informations sur la manière dont sont traités les nouveaux immigrants en Israël, appelés afin de remplacer la main-d'œuvre palestinienne, jugée trop peu coopérative. L'État hébreu a en effet recruté depuis quelques années environ 260 000 étrangers pour remplacer, dans les usines ou les fermes, les Palestiniens des Territoires, désormais interdits de séjour dans l'Eretz. Le correspondant du quotidien britannique écrit notamment : « Les travailleurs chinois sous contrat en Israël sont forcés de s'engager par écrit à n'avoir aucun contact sexuel avec les Israéliennes — prostituées comprises — et bien évidemment à ne contracter aucun mariage avec des juives, sous peine de perdre immédiatement leur emploi et d'être expulsés »... à leurs frais, bien entendu. Cette clause impérative a été confirmée par le porte-parole de la police israélienne qui n'y voit « rien d'illégal ».

Les intellectuels cosmopolites occidentaux, qui, pour la plupart, soutiennent l'État d'Israël, ne voient pourtant aucune contradiction à faire l'apologie de l'immigration et de la société plurielle dans les pays européens où ils sont installés. C'est encore un « paradoxe » de l'esprit judaïque, qui distille un discours antiraciste pour les autres, et profondément raciste pour sa propre communauté. Le discours antiraciste est ici uniquement destiné à l'exportation.

Bernard-Henri Lévy, par exemple, déclare son attachement à Israël à qui veut l'entendre. C'est d'ailleurs de Jérusalem qu'il s'exprime, dans une conférence tenue en juillet 2003 à l'Institut

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. I, Points Seuil, 1990, p. 328.

d'études levinassiennes : « Sur la question d'Israël, écrit-il, je n'ai jamais varié, depuis les temps où je me rendais au cinquième jour de la guerre des Six Jours au consulat d'Israël à Paris pour m'engager dans Tsahal. »

Bernard-Henri ressent « un attachement extrême à Israël... J'ai écrit cent fois, dit-il, qu'Israël et la diaspora sont comme le cœur et la conscience l'un de l'autre, que l'un est le soutien, le pilier, la ressource de l'autre — et vice versa¹... Je suis juif, bien sûr, par mon lien à Israël. Je suis juif lorsque, comme tous les Juifs du monde, mon cœur bat à l'unisson de celui des Israéliens menacés... Quand tout le monde pense que les Scuds vont tomber sur Tel-Aviv, je viens ici instinctivement, de manière presque irréflectie... parce qu'Israël demeure l'État refuge du peuple juif. »

Mais ce qui est valable pour les juifs ne l'est manifestement pas pour les autres peuples. Car s'il encense le peuple juif, les traditions juives, le clan juif, Bernard-Henri Lévy refuse à quiconque n'est pas juif le droit de ressentir un sentiment d'appartenance communautaire et de louer les vertus de son lignage. De fait, les intellectuels cosmopolites n'hésitent jamais à dénoncer — et toujours de la manière la plus virulente — les sentiments patriotiques des Français et des Européens en général, qui s'inquiètent de l'arrivée massive d'immigrés du Tiers-Monde. L'inquiétude des « petits Blancs », on l'a compris, n'a pour eux aucune valeur : c'est une « paranoïa » qu'il faut guérir, une « maladie » de l'esprit, comme l'écrit Alain Minc. Ce sont des « opinions racistes » qu'il ne faut pas tolérer en démocratie. C'est ainsi que Bernard-Henri, quand il est en France, déclare haut et fort, son opposition intransigeante à toutes les formes d'« intolérance » et de « fascisme » : « Je suis juif par mon antifascisme, écrit-il dans ce même texte, ma dénonciation de toutes les idéologies, non seulement de la terre, mais du corps, de la race, du sang... Je suis juif quand, me souvenant que nous fûmes étrangers en Egypte, je crée en France, il y a vingt ans, l'organisation SOS Racisme. »

Le discours destiné aux juifs est donc l'exact négatif du discours destiné aux goys. Et pour parler aux Français, pour répandre sur les nations les bienfaits du discours cosmopolite, Bernard-Henri Lévy est bien obligé de se faire tout de même un peu français pour la forme et d'agiter son petit drapeau tricolore :

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, pp. 405, 408.

« Je suis juif en France, dit-il. Je suis juif et français, juif et aimant la France¹. » La chose est entendue. Mais le fond de son identité reste évidemment monochrome : « Je suis juif, je le suis par toutes mes fibres, poursuit-il. Je le suis par mes lapsus. Je le suis par les règles alimentaires que je me suis moi-même imposées... Je le suis par ma façon d'écrire... Je suis juif par ce pacte invisible qui me relie aux Juifs du monde entier... Juif aujourd'hui et juif par ma philosophie... Je suis juif par ma patience messianique... Je suis juif par mon refus des nationalismes, la répugnance que m'inspirent les idéologies de l'enracinement... Voilà ce que m'enseigne la pensée juive... De Levinas, je retiens que ce sont les plantes qui prennent racine, que les hommes sont serfs par la racine et libres par la loi. De Rosenzweig, dans *L'Étoile de la Rédemption*, je retiens l'image de ce peuple... "éternel voyageur enraciné dans le temps et dans la loi." Et, du Maharal de Prague, je retiens... qu'un lieu n'est jamais saint s'il n'a été consacré par un acte conscient de l'homme et je crois, surtout, que la localité même du lieu compte pour rien, ou presque rien, dans l'économie de la Rédemption... Là où se trouve l'homme, là est la Halakha², là est le royaume de Dieu. Une histoire, une loi, que l'on porte collées non à ses semelles, mais à sa langue³. »

La terre, le lieu de naissance, le pays de son enfance, auxquels sont sentimentalement attachés tous les êtres humains, n'ont donc aucune importance pour les juifs, qui ne sont attachés qu'à leur loi, et sont donc ainsi prédisposés à changer aisément de pays, à parler une autre langue, à s'adapter aux mœurs et coutumes locales, mais en conservant au fond d'eux-mêmes leur spécificité juive. Étrangers au milieu des autres nations, les juifs de la diaspora ont une mission à accomplir : « Je suis un juif de la Galout⁴, écrit Lévy, je suis un Juif universaliste... L'élection juive, pour moi... n'est pas privilège mais mission. Le rôle du peuple juif, selon moi comme selon Rosenzweig, est d'ouvrir, pour tous les peuples, les portes invisibles et sacrées qu'illumine l'étoile de la Rédemption⁵. »

Dans *L'Étoile de la Rédemption*, justement, Franz Rosenzweig, insiste sur la conception raciale de l'identité juive :

¹ Ibidem, pp. 415-421.

² Halakha : la loi juive. Prononcer : [Halarra].

³ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, pp. 413-415.

⁴ Juif de la Galout : juif de la diaspora. vivant hors de l'État d'Israël.

⁵ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, pp. 384, 385.

« La communauté de sang seule sent dès à présent couler dans ses veines la garantie de son éternité. Pour elle seule, le temps n'est pas un ennemi à juguler qu'elle finira peut-être, ou peut-être pas, par vaincre. » Le peuple éternel, poursuit-il, « reste toujours sans attaches, comme un voyageur... lui-même n'est qu'un étranger, un résident provisoire dans son propre pays... La Sainteté de la terre [d'Israël] l'empêche de se sentir totalement chez lui dans tout autre pays¹. »

Le romancier américain Philip Roth reconnaît que l'« assimilation » est très superficielle chez les juifs. Voici le propos qu'il fait tenir à l'un de ses personnages, le romancier Appelfeld : « Depuis toujours, j'aime les Juifs assimilés parce que c'est chez eux que le caractère juif, et peut-être aussi le destin juif sont les plus concentrés². » Quand les intellectuels juifs parlent d'« assimilation », il faut en fait comprendre « assimilation sociale » et « réussite sociale ». A ce compte-là, effectivement, les juifs s'assimilent très rapidement à la population locale.

Ce sentiment de judéité fonctionne donc toujours de pair avec le rejet souvent violent et méprisant de l'identité des non-juifs. Ainsi, Guy Konopnicki se permet-il d'écrire avec une insolence non dissimulée : « Je n'ai jamais rencontré cette France peuplée de Français dont on ne cesse de nous parler... Il ne reste que Jean-Marie Le Pen et quelques fossiles du même type pour traquer l'étranger à la troisième génération, au point de me reprocher de n'être pas "un descendant des Gallo-Romains ou des Francs, nos ancêtres." » Et il ajoute, indigné : « Combien de générations faut-il donc pour être français³ ? » Il est maintenant facile de lui répondre : « Autant qu'il en faut à un intellectuel juif pour quitter le judaïsme. »

¹ Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, 1976, 1982, pp. 353, 355.

² Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 126.

³ Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, pp. 16, 36.

DEUXIÈME PARTIE

LA MENTALITÉ COSMOPOLITE

1. La personnalité juive

Les juifs se sentent solidaires les uns des autres, quel que soit le pays où ils vivent et la langue qu'ils parlent. Ils ont aussi des traits de caractère très spécifiques que tous les peintres du judaïsme ont noté, à différentes époques et sous toutes les latitudes. C'est parce que leur esprit est formé dès le plus jeune âge par la lecture des mêmes textes, et que l'enseignement transmis par leurs parents est partout le même : l'important, c'est l'obéissance à la « loi » de la Torah, cette « patrie portative », comme l'écrivait le poète allemand Heinrich Heine au XIX^e siècle.

Bernard Lazare a laissé un texte assez édifiant sur ce point. Socialiste anarchisant et dreyfusard, Bernard Lazare publia en 1894 un livre qui se voulait une réponse à *La France juive* d'Édouard Drumont, dont le succès fut retentissant. Le passage qui suit donne un aspect de ce que peut être cette « loi » et son caractère universel dans le judaïsme :

« Le Juif, écrit Bernard Lazare, avait mieux que son Dieu : il avait sa Torah, sa loi, et c'est elle qui le conserva. Cette loi, non

seulement il ne la perdit pas en perdant son territoire ancestral, mais, au contraire, il en renforça l'autorité ; il la développa, en augmenta la puissance et aussi la vertu. Quand Jérusalem eut été détruite, c'est la loi qui devint le lien d'Israël ; il vécut pour sa loi et par sa loi. Or cette loi était minutieuse et tatillonne, elle était la manifestation la plus parfaite de la religion rituelle qu'était devenue la religion juive sous l'influence des docteurs... Ces rites qui prévoyaient chaque acte de la vie, et que les talmudistes compliquèrent à l'infini, ces rites façonnèrent la cervelle du Juif, et partout, en toutes les contrées, ils la façonnèrent de la même manière. Les Juifs, bien que dispersés, pensaient de la même façon à Séville et à New York, à Ancône et à Ratisbonne, à Troyes et à Prague ; ils avaient sur les êtres et les choses les mêmes sentiments et les mêmes idées ; ils regardaient avec les mêmes lunettes ; ils jugeaient d'après les principes semblables dont ils ne pouvaient s'écarter car il n'était pas dans la loi de menues et de graves obligations, toutes avaient une valeur identique, puisqu'elles émanaient toutes de Dieu. Tous ceux que les Juifs attiraient à eux étaient pris dans ce terrible engrenage qui malaxait les esprits et les coulait dans un moule uniforme¹. »

C'est aussi ce qu'écrit Mark Zborowski dans sa grande étude anthropologique sur les juifs d'Europe de l'Est : « Une page du Talmud offre le même aspect qu'il y a cent ans, et le même aspect à Vilna qu'à Shangai. Partout dans le monde, les élèves méditent sur la même Torah, le même Talmud, le même commentaire de Rachi. Les enfants psalmodient de leur voix flûtée le même texte qui ouvre la Michna... Où que ses pas le portent, et pour peu que ce soit dans une communauté traditionnelle, l'érudit du shtetl retrouvera les mêmes études, les mêmes débats, menés avec autant de zèle et de fougue. »

Nous retrouvons cette uniformité et ces permanences dans les écrits des intellectuels juifs d'hier et d'aujourd'hui. « Dans l'enseignement juif traditionnel, les cloisons du temps sont floues, écrit encore Zborowski. L'habitude de se référer à des textes anciens pour régir le présent et à des textes modernes pour éclairer le passé a forgé entre passé et présent une chaîne indestructible, à laquelle l'œuvre de chaque érudit ajoute un maillon... Ce calme dédain pour les cloisonnements occidentaux du temps et de l'espace affirme que l'unité de la tradition est plus

¹ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, 1894, La vieille taupe, 1985, p. 141.

solide que les ruptures de la continuité physique ou temporelle¹. » C'est ce que d'autres ont appelé « le juif éternel » (Der ewige Jude).

Les heures les plus sombres

L'image médiatique que présente la communauté juive dans tous les pays où elle est installée est celle d'une nation toujours persécutée. Les reportages télévisés ou les films à ce sujet sont innombrables, tant et si bien que cet aspect du judaïsme reste le plus visible et forme le premier des traits de caractère spécifiques à cette communauté. Il est intéressant de constater que les écrits des intellectuels juifs d'avant la Seconde Guerre mondiale reflètent les mêmes dispositions à la "jérémiade", qu'ont aussi notées différents auteurs de notre époque. Shmuel Trigano a parfaitement conscience de cette situation lamentable, lorsqu'il écrit : « On accuse souvent les Juifs de se complaire dans ce lamento victimaire et je suis le premier à le déplorer² ».

Ce travers n'est donc certainement pas une des conséquences de l'Holocauste, mais une disposition permanente très caractéristique de la mentalité hébraïque. Cette constatation ne retire rien, bien évidemment aux horreurs de la guerre. Les témoignages de Samuel Pisar et d'Elie Wiesel, parmi tant d'autres, sont à cet égard assez édifiants. Ils nourrissent cependant une sensiblerie un peu mièvre et un certain égocentrisme qui paraît leur faire oublier les souffrances des millions d'autres victimes de cette époque.

Les atrocités commises pendant la guerre par les nazis restent sans doute l'un des pires moments de toute l'histoire du peuple juif. Les témoignages sur ces événements douloureux sont, fort heureusement, suffisamment nombreux pour nous donner une idée de ce qu'ont eu à subir les prisonniers retenus dans les camps de la mort. Samuel Pisar est l'un de ces rescapés des chambres à gaz. D'origine polonaise, il fut français avant de devenir finalement un riche homme d'affaires américain. Dans son fameux livre *Le Sang de l'espoir*, qui allait devenir un best-seller mondial, il raconte comment il a vécu ces événements dramatiques alors qu'il était un jeune adolescent.

A Bialystock, une ville de l'Est de la Pologne où il demeurait avec sa famille, il réussit à se sortir d'affaire une première fois quand les Allemands décidèrent de raser le ghetto où les juifs

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, pp. 107, 108.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique...* Odile Jacob, 1999, p. 43.

avaient été séparés du reste de la population : « Les nazis, finalement, rasèrent le ghetto et déportèrent tous ses habitants, écrit-il. Quelques hommes, quelques adolescents, totalement désarmés, tentèrent d'opposer une résistance. Révolte héroïque et dérisoire, réprimée de façon atroce. Tous furent tués. » On imagine alors la scène horrible à laquelle il a dû assister :

« Malmed, dit-il, fut sauvagement torturé et pendu devant mes yeux pour avoir jeté une bouteille d'acide sulfurique au visage d'un officier SS, l'aveuglant à jamais¹. » Pareil spectacle, on le conçoit, a dû marquer à jamais la conscience du petit Samuel. Les bourreaux torturaient en pleine rue, sans se soucier des badauds qui observaient leurs cruelles méthodes. Mais l'héroïsme, en pareille circonstance, fut aussi d'assister à cet interminable spectacle, sans détourner la tête, et jusqu'au dénouement fatal.

Samuel Pisar a été confronté à d'autres situations difficiles au cours de l'évacuation du ghetto. Voici encore une autre anecdote : « A l'aube, les SS forcèrent les portes. Pénétrant dans la salle, ils nous chassèrent dans la rue à coups de crosse, comme un troupeau. Une silhouette sombre, l'emblème de la tête de mort sur son casque, se planta soudain devant nous : “Je veux cela ! — Quoi, monsieur, dit ma mère ? — Cette bague, là, à votre doigt !” C'était son anneau de fiançailles. Un petit diamant entouré de minuscules rubis disposés en forme de cœur. Elle essaya aussitôt de l'enlever. Mais ses doigts étaient gonflés par la fatigue. Le SS sortit sa baïonnette : “Vite, ou le doigt vient avec !” Dans ma terreur, je me souvins d'un morceau de savon qu'elle avait placé au fond de ma valise. En quelques secondes, je l'avais sorti. Je crachai sur le doigt de ma mère tout en le savonnant. L'anneau glissa. Je le tendis au nazi. “Voilà, monsieur.” A cet instant, j'étais devenu un autre. C'était ma première décision de lutter pour la vie²... »

C'était “moins une”, donc, pour Samuel, que l'on imagine se précipitant sur sa valise, l'ouvrant fébrilement pour tenter de sauver sa maman. Heureusement que le SS n'a pas réagi à ce moment-là en tirant une rafale de mitraillette, de crainte de voir l'adolescent sortir une arme. Mais Samuel a été chanceux, une fois encore.

¹ Samuel Pisar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, p. 41.

² *Ibidem*, p. 45.

Après cet épisode, les nazis déportèrent les juifs dans les camps d'internement. Entassés dans des wagons à bestiaux, ceux-ci connurent alors les pires horreurs pendant ce long voyage qui les menaient à la mort. Une fois encore, le petit Samuel allait assister à des scènes atroces :

« Nous étions restés soixante-douze heures enfermés dans notre wagon, sans nourriture et sans eau... Quand le train s'arrêta et que les portes s'ouvrirent, une bonne partie des occupants, une centaine, étaient morts. Ils avaient péri, piétinés par leurs compagnons ou vaincus par la soif... Il faisait nuit, et les survivants, hébétés, restaient aveuglés par la lumière des projecteurs. Un cordon de SS tenait à la main plusieurs chiens policiers. Un ordre, bref, et les molosses s'élançèrent à l'intérieur du wagon. En un clin d'œil, quelques traînards furent totalement déchiquetés sous nos yeux horrifiés. Sur le quai, c'était la panique, les coups, les cris. Étreignant ma petite valise contre ma poitrine, j'avais gagné la sortie, enjambant des corps, bousculé. »

Là encore, il faut tenter d'imaginer la scène avec davantage de détails. On voit en effet fort bien les SS et leurs chiens montant dans le wagon à contre-sens, alors que les déportés en descendent, piétinant ou enjambant les nombreux cadavres pour aller chercher dans le fond les retardataires, et enfin lâcher leurs bêtes féroces sur ces êtres affaiblis. On imagine la panique des derniers déportés se précipitant hors du wagon, s'écrasant au sol, les uns sur les autres, pendant qu'à l'intérieur, dans la pénombre, quelques malheureux se faisaient probablement dévorer par les bêtes.

La vie dans le camp apporta son lot de péripéties extraordinaires, et Samuel Pisar eu plus d'une fois l'occasion d'affirmer son caractère intrépide : « Je m'approchai d'un garde SS placé de l'autre côté des barbelés. Il pointa sa mitraillette sur moi. Je sortis de ma valise un petit paquet que ma mère m'avait donné avant notre séparation. Il contenait la montre et la chevalière de mon père. Je les montrai au nazi. Il me regarda. "Jette-les moi ! — Oui, si vous m'apportez de l'eau ! — Jette-les moi ou je tire. — Non, d'abord de l'eau !" J'avais formulé ma réponse avec un entêtement mesuré, écrit-il. Je savais qu'il pouvait me tuer, mais alors, il n'aurait pas son butin puisque j'étais placé de l'autre côté de l'enceinte. Il s'éloigna. Et revint quelques minutes après, avec une bouteille pleine. »

Le petit David avait triomphé de Goliath ! Et tandis que d'autres détenus assoiffés s'approchèrent dangereusement pour

profiter de la miraculeuse source d'eau : « J'abandonnai ma bouteille au premier arrivé et je sautai de côté. Ils se mirent à se battre et le récipient tomba, brisé au sol. Alors, désespérés, comme hallucinés, ils s'accroupirent en léchant avidement ce qui restait : la terre humide¹. » C'est dire que les circonstances étaient difficiles.

Le petit Samuel frôla la mort à plusieurs reprises, et l'on peut dire, sans exagérer, que sa survie dans cet enfer concentrationnaire tient du miracle : « Entre mon premier camp, Maidanek, et mon arrivée à Auschwitz, j'ai été "trié", à quatre reprises. Quatre aiguillages vers la mort ou vers la vie » : « Les vieillards, les malades, les souffreteux, les boutonneux même, tous ceux de la file de gauche, sont gazés dès leur arrivée... Maidanek, nous l'apprîmes rapidement, était un camp de pure extermination. Une pollution effrayante rappelait à chaque instant la proximité de la mort. La fumée et les flammes crachées par les hautes cheminées de briques, installées à l'autre bout de la cour, répandaient, à travers le camp, l'odeur des corps jetés dans les fours crématoires. »

C'est à Maidanek, parmi ces dizaines de milliers de pauvres gens, qu'il rencontre un ancien ami de Bialystock. Quelle chance inouïe ! : « Là, dans un costume rayé comme le mien, la tête rasée comme la mienne, se trouvait Ben. Il était debout, le dos tourné. Mais c'était bien lui. "Benek !" . Il se retourna : "Mula !" . Je ne me souvenais pas que ses yeux étaient aussi grands. Il avait vieilli de plusieurs années en l'espace de quelques mois. Nous nous sommes embrassés en pleurant. » A la joie des retrouvailles allait succéder la résolution de s'en sortir ensemble : « Mon pacte avec Ben était scellé : la volonté de vivre². »

Samuel Pizar, qui a grandi dans les camps de la mort, a forgé son caractère au contact de ces dures réalités. Il commit un jour au camp d'Auschwitz une erreur qui lui coûta très cher : « Un jour, écrit-il, je passe devant un des commandants du camp sans le voir. Le soir, à l'appel, la punition est aussitôt annoncée. Nous sommes tous immobiles dans la cour, face aux barbelés et aux miradors : "Le matricule B-1713 recevra vingt-cinq coups de fouet pour manque de respect." Je suis déshabillé, attaché, face à mes camarades. » Ceux-ci ont pu alors admirer sa ténacité : « Les premiers coups tombent ; les lanières de cuir sont prolongées par

¹ Samuel Pizar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 55-57.

² Ibidem, pp. 58-67.

des petites boules de plomb qui me frappent l'aine. "Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept..." Soit par un réflexe d'orgueil puéril, soit pensant naïvement que ce serait compté en ma faveur, je n'ai pas poussé un gémissement. L'officier SS qui me fouette s'arrête, intrigué. "Tiens, nous avons ce soir un prisonnier qui n'éprouve aucune douleur ! Nous allons essayer d'une autre manière : sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un." Puis il repart : un , deux... Les coups me lacèrent la peau comme un couteau. Je ne réagis pas, j'entends dans les rangs quelques détenus qui crient : "hurle, imbécile, ou tu vas crever !" J'ai dû recevoir plus de trente coups avant de m'évanouir. »

Le petit Samuel, une fois encore, avait triomphé de Goliath. Il nous confie alors : « La règle fondamentale, qu'il faut avoir à chaque instant à l'esprit, si l'on veut tenter de survivre : ne jamais admettre, ou laisser paraître, le moindre signe d'infirmité, ni de faiblesse. Une angine, une jambe démise, une plaie qui s'infecte ? Impossible ! Le principe est impitoyable : les plus faibles doivent être détruits. » Et Samuel Pizar n'a pas oublié la leçon, puisqu'il n'évoquera pas dans son livre les séquelles laissées sur son corps après cette douloureuse épreuve.

L'extermination des juifs d'Europe se poursuivait inexorablement. La chambre à gaz avalait chaque jour des milliers de déportés : « Malgré l'ingéniosité des nazis, devant les convois qui ne cessent de déverser leurs chargements vers l'abattoir, il faut atteindre des normes toujours plus hautes : 6000, 7000 puis 8000 gazés par jour. Ce n'est pas assez ! Il faut arriver à un quota encore plus élevé qui ira jusqu'à 10 000 ou plus par jour. L'usine de mort ne doit pas cesser de dépasser ses propres records¹. » La productivité de la chambre à gaz et l'efficacité des fours crématoires dépassaient tous les espoirs, toutes les prévisions des criminels nazis.

Samuel Pizar nous raconte ensuite comment il a pu sortir indemne de la chambre à gaz. Ayant un jour été « sélectionné », il parvint à se tirer d'affaire grâce à un subterfuge salvateur. Dans la salle d'attente, au milieu des autres condamnés, il s'empara d'un baquet en bois rempli d'eau et d'une brosse qui traînaient dans un coin et se mit à frotter le sol, à genoux, tout en se dirigeant doucement vers la porte de sortie : « Les gardes, qui jettent régulièrement des coups d'œil à l'intérieur, par la porte ouverte, m'ont aperçu, écrit-il. Mais ils deviennent involon-

¹ Ibidem, pp. 80-82.

tairement mes complices : “Hé, cette partie est encore sale, recommence !”... Je continue de ramper en frottant, sous les regards goguenards des surveillants qui se divertissent à multiplier les vexations. “Astique encore ce coin, fainéant !” Mon obéissance est totale. Lorsque, enfin, après un temps infini, j’accède aux marches qui conduisent vers la sortie, chacune d’elle est frottée, avec une conviction qui attendrait le plus impitoyable des Kapos¹. »

Ce témoignage hallucinant de vérité sera aussi repris dans un autre livre de Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, tant il évoque cette capacité, chez Samuel Pisar, à « trouver la porte de sortie » en toutes circonstances.

Samuel Pisar, toujours assez bien portant après ces années terribles, est alors transféré dans des camps de travail avec ses deux amis Ben et Nico : « Le régime hitlérien connaissait une pénurie de main-d’œuvre industrielle de plus en plus accentuée. Comme nous étions encore relativement bien portants, nous fûmes chargés dans un train de marchandises, avec un contingent d’autres prisonniers, et expédiés au cœur de l’Allemagne. »

Ils arrivent alors au camp d’Oranienburg, puis à Sachsenhausen, et finalement à Leonberg, près de Stuttgart. C’est là qu’il va voir les libérateurs. Très symboliquement, dans le témoignage de Samuel Pisar, ces libérateurs sont personnifiés par un grand Noir américain, probablement afin de mieux imprimer dans l’esprit du lecteur l’idée que les atrocités qu’il a subies ne peuvent être que le fait d’hommes blancs. L’image est peut-être un peu forcée, à la manière des films hollywoodiens, avec leurs inévitables « happy end » :

« Un grand Noir surgit de la tourelle, écrit-il, et m’apostropha dans une langue inintelligible. Je tombai aux pieds du soldat, serrant mes bras autour de ses jambes. Les trois mots d’anglais que ma mère me répétait si souvent quand elle songeait à notre délivrance me revinrent à l’esprit et je lui criai à pleins poumons : “God Bless America”... Le Noir américain me fit grimper dans la tourelle. Nous étions libres². »

L’écrivain Marek Halter a lui aussi écrit quelques pages sur les horreurs du régime nazi. Dans son livre *La force du Bien*, il raconte par exemple le témoignage d’un certain Varian Fry, que

¹ Samuel Pisar, *Le Sang de l’espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 84, 85.

² Ibidem, pp. 96, 109.

lui a transmis son amie Mary Jane Gold : Un jour de 1935, en Allemagne, il y avait près de lui, dans un café, un “type” qui avait l’air juif. C’est Marek Halter qui parle : « Deux nazis sont arrivés, des SS ou des SA, je ne me souviens plus. Le Juif, le supposé Juif, était un peu nerveux lorsqu’il est allé prendre son verre. Alors, l’un des nazis est venu, d’un coup de poignard, lui transpercer la main ! Il avait la main collé à la table ! Il a poussé un cri, il a hurlé de douleur. Le nazi a repris son couteau, puis il est ressorti avec son compagnon et Varian les a entendu s’exclamer : “C’est bien d’avoir du sang juif sur une lame allemande ! Aujourd’hui, c’est fête ! Pour nous, c’est une belle journée de fête !” Il a vu tout ça, toute cette scène infâme¹. »

Ce genre de témoignages n’est certes pas vérifiable, mais il reflète probablement très bien la perception des événements de l’époque par les principaux intéressés. Dans un livre intitulé *La Haine antisémite*, Serge Moati a aussi pu livrer des impressions imagées sur les atrocités de la guerre, enrichies par le film de Claude Lanzmann sur les camps de la mort, et nourries du ressentiment contre les Polonais :

« Dans *Shoah*, écrit-il, Claude Lanzmann a bien décrit cette indifférence, cette complicité abominable de la population. Quand on voit la brillante et riche campagne autour d’Auschwitz, quand on sait que les gens du coin se sont enrichis grâce à l’or des dents des martyrs du camp... cet or qu’ils ont trouvé dans la terre même qui leur a servi à construire leurs belles maisons », on ne peut qu’être pris de dégoût à la vue de ces Polonais. « Aujourd’hui encore, poursuit-il, certains vont tamiser la terre d’Auschwitz pour trouver dans les cendres des restes de dents ou de bijoux. On raconte une autre histoire. Au moment de l’insurrection du ghetto de Varsovie, il y avait une fête foraine dans le voisinage avec un manège dont les sièges s’élevaient en l’air. Et beaucoup montaient pour voir brûler les juifs de l’autre côté du mur du ghetto. On allait voir mourir les juifs au sommet du manège. Et les places se monnaient très cher au marché noir². » Toutes ces « histoires » que l’on « raconte » sont effectivement épouvantables et ne plaident guère en faveur des Polonais.

L’écrivain Elie Wiesel a connu personnellement l’expérience des camps de la mort. C’est avec beaucoup d’émotion qu’il relate

¹ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 161.

² Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, pp. 105, 106.

les atrocités qu'il a pu voir de ses yeux : « C'est en rêve, un mauvais rêve de Dieu, que les êtres humains lancent des enfants juifs vivants dans les flammes des fosses béantes. Je relis ce que je viens d'écrire, et ma main tremble, tout mon être tremble. Je pleure, moi qui pleure rarement. Je revois les flammes, et les enfants, et je me répète qu'il ne suffit pas de pleurer. Il m'a fallu du temps pour me convaincre que je ne m'étais pas trompé¹. »

Ce qu'il a vu est tout simplement inouï ; mais ce qu'il a entendu dire l'est peut-être plus encore. Dans *Paroles d'étranger*, il relate les massacres de Babi-Yar, en Ukraine, où les Allemands avaient exécuté des Soviétiques, dont de nombreux juifs : « Plus tard, j'appris par un témoin que, pendant des mois et des mois, le sol n'avait cessé de trembler ; et que, de temps en temps, des geysers de sang en avaient giclé². »

On peut rapprocher ce témoignage avec celui qu'a laissé un prix Nobel de littérature, Isaac Bashevis Singer, qui relate, dans l'un de ses romans intitulé *L'Esclave*, les atrocités innommables commises par les Cosaques au XVII^e siècle :

« Les Cosaques avaient presque rasé la ville, écrit Singer ; ils avaient tué, égorgé, brûlé, pendu ; mais il y avait eu quelques survivants... Les assassins avaient même retourné les tombes. Pas un seul chapitre des rouleaux sacrés, pas une seule page des livres de la maison d'étude ne restaient intacts... "Pourquoi ceci nous est-il arrivé ? demanda l'un des hommes. Josefov était un foyer de la Torah. — C'était la volonté de Dieu, répondit un autre. — Mais pourquoi ? Quels péchés les petits enfants avaient-ils commis ? Ils les ont enterrés vivants... — Quel mal leur avions-nous fait ?... Le Créateur avait-il besoin des Cosaques pour révéler sa nature ? Était-ce une raison suffisante pour enterrer vivants des enfants ? »

L'antisémitisme est décidément incompréhensible, aujourd'hui comme autrefois. « Les puissances du Mal » ne cesseront-elles donc jamais leur œuvre de destruction ? Comme toujours, les bourreaux rivalisaient de cruauté envers leurs victimes, faibles et désarmées. A lire le romancier Isaac Bashevis Singer, le raffinement des Cosaques dans ce domaine n'a rien à envier à celui des Allemands : « Ils ont empalé Moishe Bunim et il ne cessa pas de gémir de toute la nuit. — Vingt Cosaques ont violé ta sœur Leah et puis ils l'ont coupée en morceaux... On ne pouvait

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 102.

² Elie Wiesel, *Paroles d'étranger*, Seuil, 1982, p. 86.

concevoir qu'en ce monde, on massacrait des enfants, on les enterrait vivants et que la terre s'imbibait de sang, comme au temps de Caïn¹. » Il faudrait tout de même vérifier si cette image récurrente n'est pas déjà dans le Talmud ou l'Ancien Testament.

Lors d'un voyage de jeunesse en Inde, Elie Wiesel raconte encore une de ses histoires stupéfiantes : « Un Sage m'aborde à la sortie de mon hôtel à Bombay : "Pour cinq roupies je te dirai ton avenir." Je lui réponds : "Je vous en donne dix si vous me dites mon passé." Interloqué, il me demande de noter ma date de naissance et une date quelconque sur un bout de papier. Il le saisit d'un geste rapide, me tourne le dos pour faire ses calculs, et reste un moment figé. Quand il se retourne, il semble effrayé : "Je vois des cadavres, dit-il. Beaucoup de cadavres." Là, il m'étonne. Il ne peut pas savoir ce que le 11 avril 1945 signifie pour moi. Et pourtant². »

Dans ses *Mémoires*, Elie Wiesel s'indigne aussi de l'incrédulité de certains membres de la communauté juive concernant les témoignages des « survivants ». Il en est ainsi par exemple de cet Alfred Kazin, critique « inconnu en France, mais écouté en Amérique », qui se permet d'émettre des doutes sur les écrits du « grand écrivain » Jerzy Kosinski, l'auteur de *L'Oiseau bariolé*. Elie Wiesel rapporte ici, consterné, les propos de Kazin, qui ironise sur le suicide de l'écrivain : « Jerzy Kosinski s'est suicidé — de manière sensationnelle, bien sûr — assis dans la baignoire, en mettant sa tête dans un sac plastique », comme si, ajoute Wiesel, le geste de Kosinski avait été « une autre façon de se faire de la publicité. » Et Alfred Kazin ajoute dans un article du *New Yorker*, au grand désespoir d'Elie Wiesel : « Je n'ai jamais pu croire un seul mot de ce qu'il disait... Il se produisait toujours en public. Sans doute, tout cela était lié au fait qu'il était un survivant de l'Holocauste. »

Dans le tome II de ses *Mémoires*, Elie Wiesel revient encore sur le cas de Jerzy Kosinski, en apportant d'autres précisions sur les doutes que son œuvre inspirait dans sa propre communauté : La critique élogieuse qu'avait consacrée Elie Wiesel à *L'Oiseau bariolé* lui avait valu en effet des lettres d'insultes de quelques juifs qui avaient connu Kosinski en Pologne. « J'ai eu tort, selon eux, de me montrer si chaleureux avec ce Juif honteux... Son livre ne serait qu'un amas d'élucubrations fantaisistes... Je refuse

¹ Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 100, 103, 120.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 287.

de les croire : Juif honteux, Jerzy ? Impossible ! menteur, lui ? inconcevable ! ... Un long article dans *Village Voice* l'a traité d'imposteur. Une biographie récente cherche à le démythifier : ayant traversé la guerre avec ses parents, il n'aurait donc pas vécu les expériences atroces de *L'Oiseau bariolé*, n'aurait pas écrit ses livres tout seul. La nouvelle de son suicide — à la manière de Bruno Bettelheim — m'a bouleversé¹. »

Il n'en demeure pas moins qu'Elie Wiesel ne peut retenir son indignation concernant la conduite d'Alfred Kazin, et l'inexcusable suspicion de celui-ci concernant la sincérité de la douleur des rescapés :

« Au début, poursuit Wiesel, nous nous voyons ou nous téléphonons régulièrement. Il fait partie d'un jury littéraire fondé par les survivants de Bergen-Belsen dont un certain Yossel est le président : Kazin nous accompagne à Belsen, puis à Jérusalem, et Yossel le comble : chambre d'hôtel plus que confortable, argent de poche, cadeaux pour lui et sa femme. Il l'invitera même chez lui. Et tout ce que cet intellectuel new yorkais a trouvé à dire de cette visite, dans un article pompeux et suffisant, c'est que l'épouse de Yossel était propriétaire non seulement d'un appartement luxueux mais aussi d'un numéro démesurément grand tatoué sur le bras : comme si elle se l'était fait faire exprès chez Cardin... Pire que tout le reste : dans un texte où il essaie de rappeler "ce qu'il doit" à Primo Levi et à moi-même, il écrit qu'il ne serait pas surpris d'apprendre que j'ai inventé l'épisode de la pendaison dans *La Nuit*². »

Une centaine de pages plus haut, à la page 342 du tome premier de ses *Mémoires*, Elie s'était déjà vu obligé de rectifier une note de Mauriac dans un de ses *Blocs-notes*, en 1963, dans laquelle celui-ci citait les "quatre romans" d'Elie Wiesel : *La Nuit*, *L'Aube*, *Le Jour*, *La Ville de la chance* : « *La Nuit* n'est pas un roman », tient à préciser Elie Wiesel, pour ceux qui en douteraient encore. Mais cinq pages plus bas, il n'hésite pas à rendre compte de ses méthodes pour composer ses livres :

Se rendant « à Bnei Brak, le faubourg le plus religieux de Tel-Aviv », il y rencontre le vieux Rabbi Israël : « Il me fait parler de mes travaux. Il veut savoir si les histoires que je raconte dans mes livres sont vraies, c'est-à-dire si elles sont vraiment

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome II, p. 475. Le célèbre pédo-psychiatre Bruno Bettelheim s'est lui aussi suicidé avec un sac plastique sur la tête.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 436.

arrivées. Je lui réponds : “Rabbi, en littérature, c’est ainsi : il y a des choses qui sont vraies, et pourtant, elles ne sont pas arrivées ; et d’autres qui ne le sont pas, alors qu’elles sont arrivées.” J’aurais tellement souhaité recevoir sa bénédiction¹. »

Elie Wiesel a aussi fortement incité les survivants d’Auschwitz à témoigner, pour ne pas oublier. « En vérité, dit-il, mon principal souci a toujours été les rescapés. En écrivant, j’ai essayé de les convaincre de la nécessité et de la possibilité du témoignage : “Faites comme moi, leur disais-je. Déposez, racontez, même s’il vous faut inventer un langage². »

Le célèbre romancier américain Philip Roth tient des propos similaires dans son roman de 1993 intitulé *Opération Shylock*, où il imagine un dialogue entre « Roth » et un autre écrivain, Appelfeld, auteur de *Badenheim 1939*, et qui fut témoin lui aussi des événements tragiques de la guerre :

« Ecrire les choses comme elles se sont passées, dit-il, revient à devenir esclave de sa mémoire, qui n’est qu’un élément mineur du processus créatif... On peut facilement falsifier les choses les plus vraies. Comme vous le savez, la réalité dépasse toujours l’imagination de l’homme... La réalité de l’holocauste a dépassé tout ce que l’on peut imaginer. Si je rapportais fidèlement les faits, personne ne me croirait... J’ai libéré “l’histoire de ma vie” de la puissante emprise de la mémoire pour la livrer au laboratoire de la création... J’ai été obligé d’amputer “l’histoire de ma vie” de certains épisodes incroyables et d’en donner une version plus crédible³. » Pour un peu, on penserait que Samuel Pisar a utilisé la même méthode.

Notons tout de même qu’Elie Wiesel avait préféré l’Allemagne nazie à l’Armée rouge : « 18 janvier 1945 : l’Armée rouge se trouve à quelques kilomètres d’Auschwitz... Berlin décide d’évacuer les détenus vers l’intérieur de l’Allemagne. Une agitation fébrile règne dans toutes les baraques... Mon père vient me voir à l’hôpital. Dans le désordre général, on le laisse entrer. Je lui dis : “les malades peuvent rester au KB, mais... — Mais quoi ? demande mon père. — Il y a que... je ne veux pas me séparer de toi.” J’ajoute : “Mais tu pourrais rester avec moi, tu sais. — Est-ce possible ? demande-t-il. — Oui, c’est possible.” Il y a de la place. Aujourd’hui, la surveillance se relâche. Dans le va-

¹ Ibidem, pp. 341, 342, 347.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 443.

³ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, pp. 95, 96.

et-vient, tout est possible. Idée tentante, mais nous la repoussons. Nous avons peur. Les Allemands ne laisseront pas de témoins derrière eux ; ils les tueront. Tous. Jusqu'au dernier. C'est dans la logique de leur monstrueuse entreprise. Ils feront tout sauter pour que le monde libre n'apprenne pas la nature et l'étendue de leurs crimes. »

Voilà comment Elie Wiesel et son père choisirent de partir avec les Allemands, plutôt que d'attendre l'Armée rouge. Ceux des malades qui étaient restés, contrairement aux prévisions des Wiesel, père et fils, n'avaient finalement pas été exterminés : « Que serait-il advenu de nous si nous avions choisi de rester ? Tous les malades, ou presque tous, ont survécu. Libérés par les Russes neuf jours plus tard. Autrement dit, si nous avions choisi de rester à l'infirmerie, mon père ne serait pas mort de faim et de honte dix jours après, à Buchenwald¹. » On soignait donc les gens à Auschwitz, et même les pauvres juifs.

La sensibilité juive

Il n'est bien entendu pas question de minimiser ici les souffrances du peuple juif au cours de cette période tragique. L'objet de la présente étude est uniquement centrée sur la perception que les intellectuels juifs se font des événements, et non sur les données statistiques. Il est certain que les juifs, depuis des siècles éprouvent une certaine méfiance à l'égard des populations parmi lesquelles ils vivent ; une méfiance qui se nourrit d'une expérience séculaire de rejets, d'expulsions, de pogroms et de lois humiliantes. Cette crainte animale n'a certes pas disparue depuis les événements de la Seconde Guerre mondiale, bien au contraire. Mais il importe de comprendre que ces manifestations de peur et de défiance correspondent aussi à une inclination séculaire du peuple juif.

Elie Wiesel a pu ainsi exprimer la méchanceté de ses contemporains dont les frustrations se libéraient même dans les camps de concentration : « Ces Ukrainiens qui nous frappent, ces Russes qui nous exècrent, ces Polonais qui nous blessent, ces Tziganes qui nous giflent². »

Nous constaterons plus avant dans le cours de cette étude que l'analyse de l'antisémitisme par les intellectuels juifs laisse percevoir une méfiance identique à l'égard des Hongrois, des

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 119.

² Ibidem, p. 111.

Espagnols ou encore des Lettons, qui ont pu, eux aussi, persécuter le peuple juif à différentes époques.

L'académicien français Maurice Rheims, qui fut un résistant de la Seconde Guerre mondiale, a relaté lui aussi la cruauté des hommes à l'égard des juifs persécutés : « La dernière fois que j'ai rencontré Dieu en personne, écrit-il, ce fut à Drancy, au cœur de la nuit. Des gendarmes français étaient venus nous prévenir qu'à l'aube ils seraient contraints de nous mettre en joue et de tirer¹. » Fort heureusement, Maurice Rheims est sorti indemne de cette horrible épreuve.

Le fait est que les juifs ont toujours été persécutés, à toutes les époques et sous toutes les latitudes, par tous les peuples chez qui ils s'étaient installés. Et pourtant, le peuple juif est foncièrement innocent de ce dont on l'accuse, et intrinsèquement incapable de faire le mal.

Dans le premier tome de ses *Mémoires*, Elie Wiesel expose en divers endroits cette singularité juive. Après toutes les horreurs de la guerre, les rescapés juifs, en effet, firent montre d'une hauteur et d'une noblesse d'âme toute particulière. Ils ne se livrèrent pas à de basses vengeances contre leurs bourreaux, comme auraient pu le faire de simples goys, mais firent preuve, dans leur ensemble, de la plus grande retenue. C'est ce qu'écrit Elie Wiesel :

« Les Allemands ont peur de nous. A juste titre d'ailleurs. La vue d'un Juif libre doit les remplir d'appréhension, de terreur... Ils se sont trompés. Les vengeurs juifs furent peu nombreux, et leur soif de vengeance a été de courte durée. Les prisonniers juifs avaient toutes les raisons du monde de revenir en Allemagne, de l'envahir pour briser sa nuque raide... Mais les Juifs, pour des raisons métaphysiques et éthiques enracinées dans leur histoire, ont choisi une autre voie. Comment expliquer cette absence de violence chez les rescapés ? Comment comprendre cette absence de haine articulée et meurtrière de la part des victimes à l'égard de leurs bourreaux et tortionnaire d'hier ? Pas de représailles sanglantes. Peu d'exécutions sommaires. Pas de bastonnades publiques. Pas de vengeance collective. En dehors du procès de Nuremberg et de quelques grands procès (contre les médecins criminels, contre les Einsatzkommandos), rien. Presque rien. La dénazification ? Pas sérieux. Pas vraiment². »

¹ Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 78.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 176.

L'inclination au pardon du peuple juif est en effet bien connue du reste de l'humanité, et si quelques vieillards, trente, quarante, ou même cinquante ans après les faits, ont pu être tirés de leur tanière et traînés devant les tribunaux, ce furent là des exceptions qui mettent encore davantage en valeur l'esprit de mansuétude et la grande tolérance des responsables de la communauté juive.

Parce que les Juifs forment un peuple faible et extrêmement vulnérable, parce qu'ils ont enduré trop de souffrances dans leur histoire, ils ne peuvent accepter d'en infliger aux autres sans de douloureux déchirements intérieurs. Il faut encore bien observer les craintes de bête effarouchée d'Elie Wiesel, jeune journaliste, qui se retrouve en 1961, en face de l'ancien nazi Eichmann, jugé en Israël :

« Je "couvre" le procès Eichmann », écrit-il. « Je le regarde, je le regarde des heures durant ; il me fait peur. Pourtant, dans l'état où il est, dans sa cage de verre blindé, il ne présente aucun danger. Pourquoi m'inspire-t-il cette peur ? Existe-t-il un mal ontologique incarné par un être qui n'aurait même pas besoin d'agir, de sortir de lui-même pour faire sentir sa puissance maléfique¹. »

Alors qu'il côtoie les milliardaires américains, Elie Wiesel tremble de peur, plus de vingt ans après la guerre. C'est dire que la crainte et l'inquiétude sont profondément enfouies dans le cœur des juifs du monde entier.

Quelques centaines de pages plus bas, dans ses *Mémoires*, Elie Wiesel illustre à nouveau cette faiblesse intrinsèque des juifs, incapables de vouloir et de faire le mal. En Israël, par exemple, contrairement à ce qu'une propagande mensongère laisse accroire, les juifs, une fois encore vainqueurs face aux Arabes en 1967, font encore preuve de cette grandeur d'âme si caractéristique :

« Dans *Le mendiant de Jérusalem*, écrit Wiesel, je fais écho aux réflexions de Rabin et je parle de la tristesse qu'éprouve le vainqueur juif face aux vaincus. Et plus encore face aux enfants arabes qui voient en lui un vainqueur, donc un être capable de leur faire mal. »

Vous l'avez compris : si un Juif fait le mal, c'est bien malgré lui. Il n'est pas responsable, et souffre peut-être davantage que sa victime ensanglantée. « Ces enfants, poursuit-il, je les ai vus dans

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 456.

la vieille ville. Je les ai croisés à Hébron. Je les ai rencontrés à Ramallah et à Naplouse. Je leur faisais peur. Pour la première fois de ma vie, je faisais peur à des enfants. » La souffrance d'Elie Wiesel est alors inhumaine, indicible : « La victoire n'empêche pas la souffrance d'avoir existé, ni la mort d'avoir sévi. Comment œuvrer pour les vivants sans, par cela même, trahir les absents ? » Pour un rescapé des camps de la mort, la sensibilité à la douleur est plus forte, et peut-être encore davantage quand il s'agit de soi-même et de son propre peuple : « Le survivant en moi est en même temps vulnérable et fort. La moindre offense m'écôrche et le moindre geste généreux me bouleverse¹. »

Cette peur d'animal traqué, qui a été la dure condition du peuple juif pendant de nombreux siècles de persécution, Elie Wiesel la traduit par une sensibilité et une poésie qui expriment la tragédie de l'existence juive. Quand il demandera plus tard la nationalité américaine, ce fut une nouvelle fois l'occasion de ressentir la difficile condition de l'être humain soumis au joug de la nationalité. C'est alors avec une immense stupeur qu'il apprend que le FBI souhaite l'interroger :

« Quelques jours auparavant, je trouve un message chez le concierge de l'hôtel : je dois appeler un agent du FBI... Le réfugié en moi se réveille. Je tremble de peur. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour attirer sur moi l'attention du tout puissant et omniscient service du terrible Edgar J. Hoover ? » Ce n'était évidemment que pour de simples formalités administratives, mais ce témoignage prouve que même au cœur de New York, le rescapé des camps de la mort peut se sentir en danger et frémir devant le nombre et la puissance du pouvoir de ces goys toujours potentiellement hostiles.

Le poète yiddish Heschel a exprimé la douleur du peuple juif, qui semble vouloir porter sur lui la douleur de toute l'humanité en guerre : « Comment puis-je revendiquer ma judéité si je reste insensible à la douleur et au deuil d'hommes, de femmes et d'enfants qui, depuis des années, ont le sommeil démolé par les bombardements nocturnes² ? »

L'écrivain Marek Halter a pu lui aussi exprimer cette bonté intrinsèque des juifs, avec cette même émotion, où perce aussi parfois une grandiloquence un peu mièvre : « Lorsque j'écris qu'un homme, en faisant du bien, peut sauver toute l'humanité, il

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, pp. 517, 518, 521.

² Cité dans Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 382, 485.

ne s'agit pas du sauvetage des corps mais d'une certaine idée de l'homme et de l'humanité : celle qui permet d'espérer. Et le fait d'espérer nous donne une raison de vivre¹. »

Cette compassion juive ne s'exerce pas seulement pour les êtres humains, mais aussi pour tous les animaux vivants, pour toutes les créatures de Dieu, jusqu'au plus insignifiant des insectes. On trouve cette sensibilité juive toute particulière chez le célèbre écrivain yiddish Isaac Bashevis Singer. Dans son roman *L'Esclave*, il raconte les péripéties de Jacob, un pauvre juif de Pologne au XVII^e siècle, dont la famille a été massacrée dans des pogromes, et qui se retrouve réduit à l'état de serf dans un village de montagne, perdu au milieu de paysans stupides et violents : Jacob, lui, est différent des autres hommes :

« En marchant, il ne pouvait pas éviter d'écraser des vers ou des crapauds et, quand il ramassait de l'herbe, il trouvait souvent des serpents venimeux qui sifflaient et cherchaient à l'atteindre, et qu'il tuait à l'aide d'un bâton ou d'une pierre. Mais toutes les fois que cela se produisait, il avait l'impression de commettre un meurtre. Il reprochait silencieusement au Créateur de contraindre une créature à en anéantir une autre². »

L'écrivain autrichien Joseph Roth a pu lui aussi exprimer cette sensibilité : « Le geste de la main d'un garçon, à la terrasse d'un café, pour tuer une mouche, est plus riche de signification que les destins de tous les clients des terrasses de café. La mouche s'en est sortie, et le garçon est déçu. Pourquoi, ô garçon de café, en veux-tu à la mouche³ ? »

On retrouve encore cette image chez le romancier Albert Cohen dans *Ô vous, Frères humains* : « Ma mère qui a eu peur des haïsseurs de Juifs, écrit-il, ma mère qui était naïve et bonne, et qu'ils ont fait souffrir... Je me rappelle qu'un jour, pour me dire la grandeur de l'Éternel, elle m'expliqua qu'il aimait même les mouches, et chaque mouche en particulier, et elle ajouta : J'ai essayé de faire comme Lui pour les mouches, mais je n'ai pas pu, il y en a de trop⁴. »

On voit bien ici que l'amour de toute la création est profondément ancrée dans le cœur de chaque juif. Pour employer une phraséologie un peu grandiloquente comme ils semblent eux-

¹ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 139.

² Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, p. 63.

³ Joseph Roth, article du 24 mai 1921, *Berlin*, Éditions du Rocher, 2003.

⁴ Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, Gallimard, 1972, Folio, p. 74.

mêmes l'apprécier, on pourrait dire que « le juif est amour » ; il a pour mission de faire œuvre de paix et d'amour¹.

Samuel Pizar a lui aussi une conscience toute particulière de la grandeur du destin tragique du peuple juif. En 1967, à l'occasion de l'écrasante victoire militaire du peuple hébreu sur ses voisins arabes, il relate son émotion : « Rentrant un soir de 1967 à mon domicile parisien, je vis à la télévision ce spectacle incroyable : la libération du Mur des lamentations à Jérusalem. Je distinguai les soldats hébreux, priant au pied de ce lieu sacré, symbole de tant de tristesse et d'espoir. Soudain, moi, pourtant si maître de mes nerfs, je m'effondrais pour la première fois en sanglots. Le souvenir de ce que j'avais vécu et la mémoire millénaire du peuple auquel j'appartenais venaient de se rejoindre dans une émotion incontrôlable². »

On notera ici que cet événement, sans doute spectaculaire, a frappé les juifs du monde entier probablement bien davantage qu'une victoire quelconque de leur pays d'accueil. Ce n'est pourtant pas la première fois que nous voyons Samuel Pizar en train de pleurer. En 1969, il entend à la radio le général de Gaulle donner sa démission et annoncer son départ immédiat à l'issue du référendum : « Je ressens la fermeture brutale d'un chapitre d'Histoire, écrit-il. Et d'un chapitre de ma vie. A cet instant, je découvre que je pleure. Je suis citoyen américain et je pleure. Avec son départ, le film de ma vie repasse devant mes yeux³. »

Cette sensibilité à fleur de peau fait en réalité partie de la tradition. Il ne s'agit pas de nier des souffrances bien réelles, mais de les considérer à leurs justes proportions, dans la mesure où l'on comprend que de nombreux Juifs entretiennent, consciemment ou non, cette angoisse, cette inquiétude intérieure, qui contribue par ailleurs à alimenter en eux le sentiment de leur

¹ « Il existe bien un exutoire à l'agressivité des enfants, sur lequel les parents ferment les yeux. De temps en temps, un cochon s'égaré dans la cour d'une maison. Quand cela arrive, les enfants du voisinage se rassemblent pour le maltraiter. Armés de bâtons, ils se jettent sur lui, le repoussent d'un coin à l'autre, le martyrisent jusqu'à ce qu'il couine de terreur et de rage ; et le cri du cochon rappelle plus la salle de torture que la basse-cour : "un cochon furieux est dangereux comme un lion." Les adultes n'interviennent pas. La cruauté est interdite, on doit avoir de la "pitié pour tout ce qui vit", les jeux bruyants, le tapage sont interdits. Mais c'est un cochon, et tant qu'il ne réussira pas à s'échapper, il paiera. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p.331). Il y a aussi beaucoup d'autres êtres « impurs », chez les juifs.

² Samuel Pizar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, p. 53.

³ Samuel Pizar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, p. 50

propre judéité, au détriment de leur intégration au reste de la population. La faiblesse affichée du peuple juif, éternel bouc émissaire dans l'histoire, éternelle victime de la folie des hommes, reflète en effet une certaine disposition aux lamentations, qui est assurément l'une des caractéristiques les plus visibles — ou les plus audibles — de la singularité juive.

Le grand historien de l'antisémitisme Léon Poliakov analyse ainsi la « souffrance » du peuple juif : « Le culte de la souffrance, écrit-il, sa valorisation systématique et raisonnée, sa perception en tant que punition divine, mais aussi en tant qu'expression de l'amour de Dieu, lui donnait un sens profond et permettait ainsi de mieux la surmonter¹. »

Voici ce que relate par exemple Elie Wiesel, à la naissance de sa petite sœur : « Je retournai chez moi. A travers la porte close, j'entendis ma grand-mère qui suppliait ma mère : “Ne te retiens pas, crie ! Hurlé ! Il faut crier quand on a mal — et tu as mal, je sais que tu as mal². »

L'étude anthropologique de Mark Zborowski sur la vie des juifs ashkénazes dans les shtetls confirme bien ces dispositions : « Le shtetl ne valorise pas le fait de retenir ses larmes, écrit-il. Pleurer est une arme loyale et un moyen d'expression parfaitement normal dont le registre couvre la souffrance, le chagrin, la joie, la colère et même la révolte impuissante de l'enfant qui n'ose pas répondre à ses parents. Les larmes n'hétant pas honteuses, on ne les cache pas ; au contraire, elles attestent parfois que l'on sait se montrer à la hauteur de la situation... S'il faut pleurer, on pleure, et sans se forcer. “Pleurez maintenant”, ordonne le zogerke aux femmes de la synagogue. Au cours des offices de Yomkipper, tout le monde pleure ; la mélodie poignante du chantre³ ressemble à un long sanglot et c'est lui qui, à certains moments, pleure pour la communauté dont il est le représentant... Les larmes appartiennent moins à la scène de la dispute qu'au vocabulaire général des émotions impossibles à contenir, écrit encore Zborowski. Un enfant de cinq ans n'arrivait pas à pleurer devant le corps de son grand-père mort : “On a dû me pincer pour me tirer des larmes.” De retour du cimetière où il venait d'enterrer son père, un jeune homme, hébété de chagrin, s'attira cette remarque : “Regardez Berl, il ne pleure pas, il est

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 326.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 38.

³ Le chantre : le hazan.

indifférent ! Aussitôt, je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter". Les mariages, les enterrements, l'office de Yom Kippour sont l'occasion quasi obligatoire de verser des larmes¹. »

Dans son livre *Juifs en errance*, l'écrivain Joseph Roth se fait lui aussi l'écho de ces souffrances quand il décrit la « vraie et chaude tradition » qui prévalait dans les shtetls d'Europe centrale. Voici un passage qui révèle cet aspect très pittoresque de la vie spirituelle des juifs, et qui semble s'épanouir tout particulièrement le jour du Grand Pardon :

Pour le Yom Kippour, écrit-il, « les riches sont aussi pauvres que les pauvres, car personne n'a à manger. Tous sont pécheurs et tous prient. Un vertige passe sur eux, ils chancellent, ils deviennent fous, ils chuchotent, ils se font mal, ils chantent, ils crient, ils pleurent, de lourdes larmes coulent sur les vieilles barbes, la faim disparaît devant la douleur de l'âme. »

Les juifs extériorisent cette douleur lors des enterrements, d'une façon très spéciale et sans doute excessive aux yeux des Européens. A cette occasion, ainsi que l'écrit Joseph Roth, « le cadavre du juif pieux est étendu dans une simple caisse de bois, recouverte d'un voile noir... On court presque avec le cadavre à travers les rues. Aucun mort ne peut rester sur la terre plus de vingt-quatre heures. On entend par toute la ville les lamentations des survivants. Les femmes parcourent les rues et crient leur douleur à la face de tout étranger. Elles parlent au mort, lui donnent des surnoms tendres, lui demandent son pardon et sa grâce, elles s'accablent de reproches, assurent qu'elles ne veulent plus vivre, et tout cela, au milieu de la rue, sur la chaussée, en courant très vite, tandis que des visages indifférents regardent par la fenêtre des maisons, que les étrangers vaquent à leurs affaires, que les voitures passent et que les boutiquiers attirent les chalands². »

Ces démonstrations bruyantes paraissent visiblement tout à fait naturelles aux autres juifs qui comprennent que la tradition doit être respectée. Il n'y a donc pas lieu de s'alarmer, et il n'y a

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, pp. 322, 292. « A leur étage, les femmes sont également placées selon leur rang social, d'avant en arrière. Dans un bruissement de soie, elles répètent, tout en évaluant discrètement leurs bijoux respectifs, les prières que leur lit la zogerke, une des rares femmes à savoir l'hébreu. A sa suite, elles redisent chaque syllabe, imitent chaque intonation. Quand la zogerke dit : "Femmes, l'heure des larmes est venue", elles pleurent. » (*Olam*, p. 45).

² Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, pp. 14, 40, 41, 42.

que les étrangers qui pourraient se laisser prendre à ce jeu de la dramatisation. Les cris, les pleurs et les jérémiades font partie de la vie communautaire.

L'esprit d'entreprise

En 1945, après quatre années passées dans les camps, Samuel Pisar a alors 16 ans. Lui et ses deux camarades, fort heureusement, ont toujours bon pied bon œil, et se lancent sans plus attendre dans le « business » :

« L'occupation de l'Allemagne, écrit-il, offrait à n'importe qui des possibilités fructueuses et attrayantes. Notre savoir-faire, acquis dans les camps, stimulé par nos énergies neuves et ambitieuses, cherchait un terrain d'application. Nous l'avons vite trouvé. Les Allemands vivaient pour la plupart dans une pauvreté abjecte face à des Américains débonnaires. Nous pouvions jouer les intermédiaires entre ces deux mondes. Contre une cartouche de cigarettes "Lucky Strike", nous pouvions mettre en relation un G.I. noir esseulé et une "Frau" allemande accueillante. »

En vendant les femmes allemandes effrayées à des hommes de couleur américains, Samuel Pisar et ses amis, qui se lancèrent en quelque sorte dans le proxénétisme, assouvissaient aussi probablement un certain désir inexprimé de vengeance contre le peuple allemand.

Leur génie de la débrouillardise était alors aussi un peu celui de la magouille, à la frontière du vol et de l'escroquerie, ainsi que l'illustre la suite du témoignage :

« ... Mais notre vrai pouvoir de négociation reposait sur le café, denrée suprême et accessible. Ben trouva une place comme aide-cuisinier dans un régiment américain. Ainsi, chaque matin, en préparant le petit déjeuner, il versait dans la cuve quelques centaines de rations supplémentaires de café. J'arrivais après avec ma moto et j'entassais tout le résidu dans mon side-car argenté. Je le ramenaient à notre appartement pour le sécher dans le four de la vieille cheminée. Ensuite, nous l'écoulions par sachets, sur le marché, sous l'appellation "véritable bohnen café brésilien", en échange de tout objet de valeur. La population allemande soumise, depuis bien avant guerre, au régime de l'ersatz, était prête à tous les sacrifices pour savourer enfin l'arôme et le goût du "vrai" café. Puis, nous avons diversifié le système... Au fil des mois, nous avons acquis dans la ville de Landsberg une vraie notoriété. »

A en juger par l'énergie que ces anciens déportés mettaient à jouir de leur victoire, les séquelles infligées par les camps de la mort n'étaient donc finalement pas si profondes. Il faut dire que l'Allemagne, dans le chaos, offrait toutes sortes de réjouissances pour les fils d'Israël. Si la situation avait perduré, nul doute que nos trois compères seraient devenus les « parrains » de la région, les chefs d'une puissante mafia, comme l'étaient d'ailleurs devenus certains de leurs coreligionnaires aux États-Unis qui avaient fait carrière dans le ganstérisme¹ :

« Contre une livre de café, de deuxième main, nous obtenions une bouteille de schnaps de première catégorie. Contre cinq bouteilles de ce cognac et, en bonus, une blonde docile, les chauffeurs américains qui conduisaient d'énormes camions-citernes, acceptaient de siphonner une partie de leur chargement d'essence. Cette nouvelle activité prospérait de façon si spectaculaire que nous étions en train de rendre quasiment non opérationnelle toute la division américaine stationnée dans la région... Nico, totalement épanoui, collectionnait les femmes et les costumes de la meilleure coupe. Vêtu d'un pardessus bleu et d'une écharpe blanche négligemment nouée autour du cou, il promenait, à travers la ville, une silhouette nonchalante... Après la vie passée dans les camps, j'avais la sensation d'être invulnérable. »

Et pourtant, le petit Samuel et ses amis vont être une nouvelle fois confrontés à l'antisémitisme et la barbarie : « Un matin, Nico fut arrêté et jeté en prison. J'étais scandalisé. Une victime de la persécution nazie était de nouveau privée de liberté... C'était pour moi monstrueux. Qu'avions-nous donc fait, sinon répondre avec efficacité à la loi de l'offre et la demande² ? »

La réaction de Samuel Pizar est ici très symptomatique d'une certaine mentalité qui porte certains escrocs à s'imaginer que tout leur est permis du fait des persécutions passées, et qui entendent corriger l'injustice dont ils s'estiment victimes par quelques actions d'auto-compensation extra-légales. Même avec le recul des années, Samuel Pizar ne semble pas comprendre que ses escroqueries et ses trafics contrevenaient aux lois du pays. Ces protestations d'innocence, proclamées avec aplomb, alors même que les preuves les plus accablantes sont réunies, étaient aussi

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 411-413.

² Samuel Pizar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 115-118.

celles, par exemple, du tueur Pierre Goldman, dans les années 1970, ou encore de l'escroc Jacques Crozemarie, qui mettait dans sa poche une partie des fonds qu'il récoltait pour la recherche contre le cancer¹.

Il en fallait néanmoins davantage pour impressionner Samuel Pisar. Placé en détention, il fomenta une révolte en prison : « Nous fûmes à notre tour arrêtés... Moi, âgé de seize ans, je fus enfermé dans une centrale réservée aux jeunes délinquants allemands. En quelques jours, je réussis, sans difficulté, à semer un tel climat de rébellion parmi les détenus qu'on me plaça en détention solitaire. » Et ici encore, on croit reconnaître dans le discours indigné de Samuel Pisar, l'image séculaire du ghetto qui séparait le peuple juif des autres nations. Mais la détention n'allait pas durer éternellement. Samuel Pisar partit en Australie, puis aux États-Unis, et en France, où il poursuivit ses activités commerciales et devint milliardaire et philanthrope. « J'étais de tout cœur américain² », écrit-il. Il aimait aussi la France, la patrie des droits de l'homme, et fut l'un des financiers du parti socialiste de François Mitterrand.

Le témoignage de Samuel Pisar trouve un écho dans un article d'Arnold Mandel, publié dans la revue communautaire *L'Arche*, de novembre 1977 : dans les « ruines de Berlin », en 1945, on rencontrait effectivement des « groupes de rescapés juifs s'adonnant à des activités lucratives qui n'avaient rien de "catholiques", ni davantage de "cashier" », écrit Arnold Mandel, qui précise : « Ils ne se croyaient plus d'obligations morales. »

Elie Wiesel nous apprend que d'autres survivants de l'holocauste s'étaient eux aussi enrichis considérablement, pour montrer au reste des hommes que la vie ne s'était pas arrêtée : « Certains ont consacré leur vie à faire fortune, écrit-il. Normal. Ayant tout perdu, ils tenaient à se refaire une famille, une existence, de préférence aisée. Riches, souvent très riches, il leur a fallu de nombreuses années pour prendre conscience de leur mission, participer au combat contre l'oubli. Ils se rattrapent maintenant. »

Wiesel nous parle alors d'un de ses amis qui a bien réussi, et qui laisse une image pittoresque de la réussite de certains juifs parvenus : « Mes articles dans la presse yiddish et *La Nuit* m'ont valu l'amitié d'un dénommé Yossel et de son groupe. De petite

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 392, 395, 403.

² Samuel Pisar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 119, 191.

taille, d'une vitalité débordante, l'œil pétillant, malicieux, bouillonnant d'imagination, aimant raconter histoires grivoises et anecdotes hérétiques, Yossel m'a d'abord frappé par l'éclat de son langage primitif et son style de vie princier : il habitait un appartement luxueux, rempli de toiles de maître. Originaire de Pologne, ancien d'Auschwitz et de Belsen, il en discourait sans arrêt et sans la moindre inhibition. J'avoue qu'au début, cela m'indisposait... En peinture, il manifestait un goût sûr dont témoignaient ses Picasso, Chagall, Renoir et Manet¹. » Avoir sa demeure décorée de toiles de maîtres valant des fortunes était sans doute une fort belle revanche sur les chambres à gaz.

Cette capacité de nombreux juifs à s'enrichir rapidement a toujours suscité dans tous les pays des jalousies parmi le reste de la population. L'affaire n'est pas nouvelle, et ne concerne pas que les « chrétiens ». Léon Poliakov, l'un des grands historiens du judaïsme, relate par exemple le cas de Samuel Ibn Nagrela, dans l'Espagne musulmane du XI^e siècle, et la haine que son insolente réussite avait pu susciter. Samuel Ibn Nagrela, qui était un ministre omnipotent du roi Habbus de Grenade, faisait enrager le poète musulman Abu Ishak d'Elvire :

« Le chef de ces singes a enrichi son hôtel d'incrustations de marbre, écrit celui-ci; il y a fait construire des fontaines d'où coule l'eau la plus pure, et pendant qu'il nous fait attendre à sa porte, il se moque de nous et de notre religion. Si je disais qu'il est aussi riche que vous, ô mon roi, je dirais la vérité. Ah ! hâtez-vous de l'égorger et de l'offrir en holocauste, sacrifiez-le, c'est un bélier gras ! N'épargnez pas davantage ses parents et ses alliés ; eux aussi ont amassé des trésors immenses... »

L'affaire se termina mal pour la famille d'Ibn Nagrela. En 1066, au cours d'une brève insurrection populaire, Joseph Ibn Nagrela, son fils qui lui succéda, fut crucifié par la foule déchaînée et « un grand nombre de Juifs furent assassinés ; il semble que les survivants durent quitter pour quelque temps Grenade² », précise Léon Poliakov. C'est ici un des très rares exemples, sous la plume d'un auteur juif, où l'antisémitisme de la population paraît à peu près explicable.

Cet âpreté au gain est encore illustrée par exemple, dans un article du journal *Le Point* du 9 février 2006, intitulé : « Steven

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 444.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme I*, 1981, Points Seuil, 1990, p. 104.

Cohen, le manitou de Wall Street. » Steven Cohen, la « star de la Bourse », aime entretenir le secret : « Le vrai boss de Wall Street ne vit pas à Manhattan, mais reclus dans une maison de Greenwich (Connecticut), qu'entoure un mur haut de quatre mètres. Steven Cohen, 49 ans, ne se montre presque jamais... En 2005, il a empoché 500 millions de dollars ! Son secret : tout savoir avant tout le monde. L'œil rivé sur ses écrans de contrôle, il analyse des milliers de données et pique des colères lorsque les analystes de Wall Street ne lui donnent pas la primeur d'une information. Les investisseurs qui lui confient leurs sous (4 milliards de dollars) le paient cher : Cohen prélève 3 % de ces sommes en frais de gestion (contre 1,44 % en moyenne) et 35 % des gains (contre 19,2 % en moyenne). » Cohen « professe un capitalisme total : "Vous mangez ce que vous tuez", dit-il à ses traders, rémunérés sur leurs performances. »

Il est certain que les juifs, en général, ont la capacité de s'enrichir plus facilement que les autres. L'Allemagne d'après guerre était sans doute propice au « business » pour les personnes les plus douées pour le commerce et le maniement de l'argent. La situation chaotique de la Russie après l'effondrement de l'URSS, tout comme celle de l'Allemagne en 1945, avait été une aubaine, là aussi, pour de nombreux hommes d'affaires juifs, qui avaient profité au mieux de la situation, en rachetant à des prix dérisoires les anciennes industries d'État. En quelques années, ils acquirent la plus grande partie des richesses russes et amassèrent des fortunes colossales, jusqu'au moment où Vladimir Poutine, élu président, incarna une résistance populaire, que d'aucuns ont pu juger « antisémite », et démantela la « mafia russe », qui n'était en réalité qu'une mafia juive d'origine russe. Ici encore, le libéralisme ne correspondait à rien d'autre que la loi du renard dans le poulailler¹.

La très longue tradition des juifs à générer du profit a déjà été expliquée par quelques analystes, qui mettent en avant la séculaire pratique de l'usure, à laquelle se sont toujours prêtés les juifs depuis la plus haute Antiquité, et donc bien avant l'âge du christianisme. Associé avec l'esprit du Talmud, cette longue expérience leur donne effectivement un avantage certain sur les autres, ainsi que l'écrit Bernard Lazare :

« Le Juif est certainement doué mieux que tout autre pour réussir... Il est froid, calculateur, énergique et souple, persévérant

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 410, 411.

et patient, lucide et exact, et toutes ces qualités, il les a héritées de ses ancêtres, les manieurs de ducats et les trafiquants. S'il s'applique au commerce, à la finance, il bénéficie de son éducation séculaire et atavique, qui ne l'a pas rendu plus ouvert, comme sa vanité le déclare, mais plus apte à certaines fonctions¹. »

Il n'est donc guère étonnant, dans ces conditions, que les intellectuels juifs se fassent les champions du libéralisme et de la déréglementation, puisqu'ils sont mieux armés que les goys pour les métiers de la banque et le « business », qu'ils pratiquent avec un certain succès depuis la nuit des temps.

Un succès insolent

Les succès des financiers et des hommes d'affaires juifs sont bien connus, et l'on sait que parmi les plus grandes fortunes du monde se trouvent des multi-millionnaires juifs en nombre tout à fait disproportionné. De fait, les juifs composent aux États-Unis la moitié des milliardaires, alors qu'ils ne forment que 2 % de la population totale. Au XIX^e siècle, déjà, l'ascension prodigieuse des Rothschild et la formidable puissance qu'ils avaient accumulée en quelques années avaient suscité des interrogations dans tous les pays européens. A peine sortis des ghettos, quelques financiers juifs parvenaient au sommet et semblaient exercer une domination implacable. « Ayant de tous temps excellé dans la poursuite des richesses, écrit Poliakov, les Juifs émancipés s'y appliquèrent avec une ardeur redoublée, et les bouleversements politiques et économiques de l'époque facilitèrent mainte ascension spectaculaire². »

Voici ce qu'écrivit en 1983 Guy de Rothschild, au sujet de son ancêtre, James de Rothschild, qui avait été à l'origine de la branche française en fondant la célèbre banque de la rue Laffitte en 1817 : Il était « orgueilleux de nature. Il pouvait se montrer à l'occasion impérieux, voire méprisant, et l'on connaît de lui quelques mots cruels : "Nos ministres... sont comme des serviettes. Après un certain temps, il faut les laver, les laisser se reposer, cela les améliore." »

Au sujet de son père, homme influent de l'entre-deux guerres, il écrit encore de manière faussement ironique : « Mon

¹ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, 1894, La vieille taupe, 1985, p. 182.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme II*, 1981, Points Seuil, 1990, p. 134.

père, on le sait, était aussi régent de la banque de France. Blum et Rothschild, la France appartenait décidément aux Juifs¹ ! ».

La réussite financière de Samuel Pissar est tout aussi impressionnante. Sa position sociale l'amena à côtoyer les grands de ce monde et les stars de cinéma, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'il décrit, pour ses lecteurs, les joies et les bienfaits d'être un homme riche et influent : « Il est piquant, écrit-il, de prendre le petit déjeuner à New York avec Catherine Deneuve, ou à Madrid avec Ava Gardner pour discuter du contrat de leurs prochains films ; puis, de s'envoler pour Londres et de participer à un déjeuner de travail à la banque Rothschild. »

Samuel Pissar semble éprouver d'ailleurs autant de satisfaction à étaler sa réussite que celle de ses coreligionnaires. Au sujet de Louis B. Mayer, il écrit : « L'empereur du cinéma américain, fondateur de la légendaire Metro Goldwin Mayer, qui faisait et défaisait les plus grandes stars de Hollywood, me proposa, dès ma sortie de Harvard, de devenir un avocat de sa compagnie². »

Mais la réussite de Samuel Pissar ne se limita pas au monde du show-business. Il fut aussi un homme influent, dont l'immense fortune pouvait être bien utile à certaines ambitions politiques. Les dîners qu'il organisait à la maison avec son épouse réunissaient le gratin du monde politique de l'époque. Samuel et Judith Pissar, citoyens américains, nous apprennent ici que les juifs savent faire preuve d'ouverture et d'éclectisme dans leurs relations :

« Nous prenions un malin plaisir, écrit-il, à mélanger, dans nos invitations, les rivaux politiques. Eux aussi paraissaient ravis de l'environnement. Il s'établissait entre nous une complicité subtile : nous étions d'innocents Américains qui, par ignorance sûrement, ne respectaient pas les frontières et les milieux. Eux étaient de trop parfaits produits de la courtoisie française pour s'en offusquer. Quelle satisfaction, et quel souvenir, de voir par exemple Pierre Mendès France et Michel Debré dialoguer, avec une chaleur amicale, dans notre salon. Notre invité d'honneur, ce soir-là, était Henry Kissinger. L'ancien secrétaire d'État, qui avait symbolisé avec brio la diplomatie américaine des dix dernières années, partageait mes préoccupations sur la vulnérabilité politique de l'Europe occidentale... Françoise Giroud en conver-

¹ Guy de Rothschild, *Contre bonne fortune...*, Belfond, 1983, pp. 75, 109.

² Samuel Pissar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, pp. 201, 196.

sation prolongée avec Jacques Attali. Simone Veil discutant avec Pierre Uri. Ce n'était pas banal, et surtout pas décourageant : quel pays, et quel richesse¹ ! »

S'il mélangeait bien les Séfarades et les Ashkénazes, en tout cas, manifestement, Samuel Pisar prenait bien soin de ne pas mélanger les juifs et les goys ! Son goût de la provocation, en l'occurrence, ne s'exerce pas tant aux dépens de ses invités, qui savent bien qu'ils sont entre eux, selon des habitudes séculaires, que de ses lecteurs goys dont il semble se jouer avec un certain dédain.

Françoise « Giroud », qui était visiblement une habituée des réceptions de Samuel Pisar, a elle aussi laissé un témoignage intéressant sur la vie mondaine et médiatique de certains milieux juifs en France. Elle avait participé avec Jean-Jacques Servan-Schreiber à la création du grand hebdomadaire *L'Express* en 1953, et en deviendra la directrice. Après son décès en 2003, la journaliste Christine Ockrent, l'épouse de l'ancien ministre socialiste Bernard Kouchner, a fait paraître une biographie fondée en partie sur des entretiens, qui est aussi une intéressante chronique sociologique de cette diaspora juive libérale et sociale-démocrate. Voici ce qu'elle écrit au sujet de *L'Express* :

« Il faut plaire à la Reine, et chacun s'y emploie. On est à Versailles. Jean-Jacques règne en monarque absolu, changeant de favorite, mais la patronne du journal, c'est elle... "Vous n'imaginez pas le pouvoir de *L'Express* en ce temps-là : on pouvait rentrer partout, dans tous les milieux... C'était avant la télévision"... Et Françoise était la patronne de ce journal-là². »

Cet orgueil se manifeste, sur le plan matériel, d'une manière qu'avait déjà mise en valeur la grande peinture sociologique française du XIX^e siècle : « De son enfance, écrit-elle encore, Françoise Giroud gardera toute sa vie la nostalgie et le goût du luxe — quitte à l'afficher de façon ostensible dès qu'elle y a accès. Voitures, chaussures et vêtements sur mesures, hôtels étoilés, le Trianon à Versailles ou Eden Roc au cap d'Antibes... Danièle Heymann le confirme : "Elle n'avait pas besoin d'argent, elle avait besoin de luxe. Un besoin inextinguible, qu'elle affichait sans fard. C'était la revanche sur son enfance." Jean

¹ Ibidem, pp. 260, 261.

² Christine Ockrent, *Françoise Giroud, une ambition française*, Fayard, Paris, 2003, pp. 20-24.

Daniel raconte : «Françoise avait la passion de la réussite, et elle ne dédaignait pas d'en faire étalage». »

L'éclatante réussite de Françoise Giroud ne s'expliquait pourtant pas par son style et ses qualités littéraires, il s'en faut de beaucoup. Elle avait surtout bénéficié de l'aide d'un puissant personnage qui l'avait introduite dans le journalisme : Pierre Lazareff. « Les Lazareff ont régné pendant plusieurs années sur Paris, écrit-elle, et ils m'ont introduite dans une certaine société parisienne qui était alors brillante et stimulante. » Le tout-puissant patron de *Paris-Soir*, qui fut aussi celui de *France-Soir* et de *France-Dimanche*, était un homme manifestement très influent : « Les Lazareff étaient à l'Élysée comme chez eux, raconte Daisy de Galard¹. »

Dans son livre *Leçons particulières*, Françoise Giroud rapporte un détail intéressant de la vie de cette dynastie du journalisme : « Les Lazareff, écrit-elle, — après l'intermède de la guerre — n'avaient pas encore établi leur souveraineté. Installés, ils ne le furent jamais vraiment. Partout où ils habitèrent, à Villennes, à Louveciennes, recevant premiers ministres et premiers rôles dans toutes les catégories, on avait le sentiment qu'après le déjeuner, le maître d'hôtel démonterait le décor. Ou qu'un huissier se présenterait pour saisie. Autour d'eux, tout paraissait précaire². » D'origine « juive russe », les Lazareff, qui avaient fui à New York avant la guerre, gardaient des réflexes profondément enfouis dans la conscience du peuple élu.

Bernard Lazare a laissé des lignes très explicites au sujet de l'orgueil démesuré de certains de ses coreligionnaires : « Peuple énergique, vivace, d'un orgueil infini, écrit-il, se considérant comme supérieur aux autres nations, le peuple juif voulut être une puissance. Il avait instinctivement le goût de la domination, puisque, par ses origines, par sa religion, par la qualité de race élue qu'il s'était de tout temps attribuée, il se croyait placé au-dessus de tous. Pour exercer cette sorte d'autorité, les juifs n'eurent pas le choix des moyens. L'or leur donna un pouvoir que toutes les lois politiques et religieuses leur refusaient, et c'était le seul qu'ils pouvaient espérer. Détenteurs de l'or, ils devenaient les maîtres de leurs maîtres, ils les dominaient³. »

¹ Ibidem, pp. 53, 54, 63-79.

² Françoise Giroud, *Leçons particulières*, Fayard, 1990, p. 140. Voir à ce sujet le film *Une étrange affaire*.

³ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, op. cit., p. 64.

La solidarité juive

Il est communément admis que les juifs font preuve entre eux d'un sens très développé de la solidarité. Ce concept, nous l'avons vu, se nomme *Ahavat Israël*, c'est-à-dire "l'amour du peuple juif." Si Françoise Giroud a pu bénéficier de cette solidarité tribale, ce n'est certes pas un cas isolé. La journaliste Christine Ockrent donne un autre aperçu de cette solidarité à l'embauche dans le monde médiatique :

« Jean-Jacques, sur les conseils de son père, renonce à entrer aux *Échos* où travaillent déjà, par esprit de clan et souci de rentabilité, sœurs, cousins et conjoints¹. » Et quand il créera son journal, Jean-Jacques Servan-Schreiber n'agira pas autrement : « Au journal, les Servan-Schreiber sont partout : la mère, l'épouse, la sœur, le beau-frère, la cousine, et aussi à la publicité, où s'affaire la cousine Marie-Claire qui va bientôt partager la vie de Pierre Mendès France. » Nous retrouvons dans ce club très fermé la célèbre famille Malraux : Florence Malraux, fille d'André et amie de Madeleine Chapsal, l'épouse de Jean-Jacques Servan-Schreiber, reçoit un jour de JJSS un coup de fil comminatoire : « Venez servir la France, votre place est parmi nous² ! » À vingt-trois ans, elle devient ainsi l'assistante de Françoise, dont elle partage le bureau. Voilà un bel exemple de ce que peut-être la solidarité juive.

Simon Nora, inspecteur des Finances, secrétaire général de la commission des Comptes de la Nation, « faisait partie de ces jeunes hommes, nombreux dans l'administration, dont Mendès France avait saisi l'imagination. Lié avec Jean-Jacques, il avait drainé vers *L'Express* nombre de ses collègues qui ne demandaient qu'à mettre leur savoir au service de notre entreprise — c'est-à-dire de Mendès France », écrit Giroud.

« Pendant quelques années, j'ai vu Pierre Mendès France plusieurs fois par semaine, écrit-elle... J'ai travaillé avec lui dans le cadre de *L'Express*, j'ai vécu avec lui toutes sortes de péripéties³. »

Et dans ce club très fermé, nous retrouvons forcément Elie Wiesel : « Mendès France ? J'ai fini par le rencontrer à New York, écrit-il, lors d'une réception à l'Institut Weizmann⁴. » On

¹ Christine Ockrent, *Françoise Giroud*, op. cit., pp. 88, 89.

² Christine Ockrent, *Françoise Giroud*, pp. 118-120, 113.

³ Françoise Giroud, *Leçons particulières*, Fayard, 1990, pp. 187-189, 165.

⁴ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 325.

voit bien que Franz Kafka avait raison, lorsqu'il reprochait à ses coreligionnaires leur ethnocentrisme et leur peu d'ouverture au monde des goys.

Mais la solidarité juive a une finalité d'une tout autre ampleur que le copinage professionnel, quand on sait que le journal *L'Express* a été fondé « pour porter Mendès France au pouvoir », comme l'écrit Françoise Giroud. Quant au « service de la France », à *L'Express*, il consistait surtout à dénoncer l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Il s'agirait de se mettre d'accord sur les termes.

Vue de l'extérieur, cette solidarité est surtout perceptible dans le monde des arts, du spectacle et de la culture, où de nombreux juifs exercent des positions influentes. Il suffit d'ouvrir les pages culturelles de n'importe quel journal, de n'importe quelle tendance démocratique, pour se rendre compte que les articles qui couvrent d'éloges tel peintre moderne, qui encensent tel jeune écrivain, qui porte au pinacle telle jeune actrice ou tel réalisateur, sont souvent écrits par des juifs qui soutiennent leurs coreligionnaires. Les exemples sont ici quotidiens, et le lecteur pourra vérifier par lui-même cette évidence que les artistes et intellectuels juifs bénéficient d'une caisse de résonance médiatique qui ne profite pas à tout le monde. Ce favoritisme pourrait se justifier à l'extrême rigueur si les bénéficiaires étaient effectivement plus doués que les autres et si leurs œuvres avaient le mérite d'être toujours supérieures. Nous ne nions pas ici que dans le domaine musical, principalement, des auteurs-compositeurs ou des interprètes d'origine juive font parfois preuve de beaucoup de talent. Mais dans le domaine de la sculpture, de la peinture, de la littérature ou de la philosophie, il nous paraît assez évident que les auteurs et artistes juifs bénéficient trop souvent de l'appui systématique et trop hâtif de leurs coreligionnaires, et cette discrimination pénalise probablement des Français goys mieux doués, mais qui sont condamnés à rester dans l'ombre.

On sera ainsi heureux d'apprendre, à la lecture des journaux, que, par exemple, *Franz Kafka* est « le plus grand romancier de langue allemande », ou encore, que le roman de Vassili Grossman *Vie et destin*, est le « Guerre et Paix du XX^e siècle ».

A l'heure même où nous recueillons nos informations au hasard, nous apprenons que le prix Nobel de littérature pour l'année 2005 a été décerné au dramaturge « anglais » Harold

Pinter, qui succède donc à l'« autrichienne » Elfriede Jelinek¹. Ce prix couronne ainsi « l'un des grands noms du théâtre anglais contemporain ». Harold Pinter semble en tout cas modeste dans le succès : « Je ne sais pas pourquoi ils m'ont donné le prix », confie le dramaturge, âgé de 75 ans. L'Académie suédoise a expliqué pour sa part avoir voulu distinguer celui qui « dans ses drames, découvre l'abîme sous les bavardages et se force un passage dans la pièce close de l'oppression ». Cette seule phrase est suffisamment édifiante pour comprendre les motivations du jury. Harold Pinter est en effet le fils d'un tailleur juif né en 1930 dans l'Est de Londres :

« Exposé très jeune à l'antisémitisme, il sera aussi profondément... [bla bla bla...] Mais Harold Pinter a aussi écrit pour le cinéma et la télévision. Il est notamment le collaborateur du réalisateur Joseph Losey pour lequel il signe le scénario de *The Servant* (1963). Depuis le début des années 70, il a pris position pour défendre les droits de l'Homme, critiquant le libéralisme de Margaret Thatcher ou la politique des États-Unis en Amérique latine. A la fin des années 80, ses œuvres deviennent de plus en plus engagées... »

Bien. Inutile d'aller plus loin : nous avons affaire à un auteur « engagé », et manifestement, c'est cela qui est important pour l'attribution du prix Nobel et du chèque qui l'accompagne. Quant au scénario du film *The Servant*, il est très révélateur de la mentalité cosmopolite : un jeune aristocrate anglais, plein de suffisance engage un domestique à son service. Le premier va peu à peu sombrer dans l'alcoolisme et la déchéance, tandis que le second, très digne, va exercer sur son maître un ascendant toujours plus fort. Ce penchant à systématiquement renverser les valeurs est très symptomatique de la mentalité hébraïque, ainsi que nous allons le voir.

Voici un autre exemple de cette solidarité juive, pris entre mille : L'hebdomadaire *Le Point* du 13 octobre 2005, publiait dans ses pages culturelles un article sur un autre auteur de pièces de théâtre, Yasmina Reza :

« Yasmina Reza est la reine du théâtre contemporain. Le succès lui est tombé dessus le soir du 28 octobre 1994, avec sa pièce *Art*, mise en scène par Patrice Kerbrat. Une pièce rédigée en un mois et demi. Tournée mondiale, frénésie, salles combles, applaudissements. De Tokyo à New York, premières chics,

¹ *Les Espérances planétaires*, p. 85.

applaudissements à n'en plus finir, agents en smokings, traducteurs de bonne étoffe [sic], auteurs envieux et rubriques people ; grâce à elle, le théâtre français rayonne de nouveau. Bref, le cortège et la couronne du succès. De plus, elle a une silhouette longiligne à la Yvonne de Galais, nuque égyptienne, œil étrusque, robe pour les planches de Deauville, délicate vibration de voix d'amoureuse... Ni la mort, ni la réelle désolation du cœur qu'on devine n'affecte son style : racé, furtif, pur, neuf, blanc, brodé au point d'Alençon... Yasmina la volubile... poursuit le travail de Nathalie Sarraute ».

Il faut bien constater ici en premier lieu que le journaliste du *Point* ne sait pas écrire le français, et qu'il est un peu curieux, dans ces conditions, qu'il puisse bénéficier des colonnes d'un hebdomadaire à fort tirage. Il peut signer son article « Jacques-Pierre Amette », ou tout ce qu'il voudra : peu nous chaut. En ce qui concerne sa Yasmina adorée, nous ne contestons pas un probable talent, bien que la grâce de son style ne nous ait pas été révélée. Mais nous doutons tout de même un peu que celle-ci ait pu écrire un chef-d'œuvre impérissable en un mois et demi. Il est vrai qu'à en juger par le succès du romancier Marc Lévy, nous comprenons que ce qui se vend le mieux aujourd'hui n'est plus un gage de qualité. Pour plaire à la foule démocratique, il faut en effet viser au plus bas. Enfin, nous nous réjouissons que, de Nathalie Sarraute à Yasmina Reza, les Séfarades aient pris le relais des Ashkénazes. Après tout, il est juste que chacun ait sa part du gâteau.

Mais il ne suffit pas, en effet, d'écrire de bons livres et de bonnes pièces de théâtre ; il faut encore savoir les vendre. Le grand Elie Wiesel nous révèle ici certaines méthodes de marketing utilisées à l'occasion. Lorsqu'il revit un jour une de ses anciennes et richissimes amies, une certaine Kathleen, celle-ci, enthousiaste, lui proposa de propulser son livre en tête des ventes : « Excitée, elle m'appela à la rédaction du *Jewish Daily Forward* (en yiddish : le *Forverts*). Elle était de passage à New York et m'invita à la rejoindre à son luxueux hôtel, le Sherry Netherlands, sur la 5^e Avenue... Si je lui permettais, elle était prête à acheter tout de suite mille exemplaires de mon roman pour l'aider à figurer sur la liste des meilleurs ventes¹. »

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 344.

La solidarité ethnique des juifs s'exerce encore dans bien d'autres circonstances : que ce soit dans le choix d'un directeur de cabinet par le ministre, par exemple, l'embauche d'un nouveau cadre, ou encore la grande générosité des riches donateurs aux pauvres et aux nécessiteux de la communauté juive. Mais historiquement, cette solidarité est beaucoup plus « audible » dès lors qu'il s'agit d'une affaire judiciaire.

On connaît naturellement l'affaire Dreyfus, qui avait fait grand bruit à la fin du XIX^e siècle, quand ce capitaine fut accusé d'être un espion à la solde de l'Allemagne. Il faut dire à ce sujet que l'Affaire Dreyfus faisait suite au fameux scandale de Panama, où une bonne partie du personnel républicain et quelques importantes personnalités juives avaient été salement éclaboussés. Cette affaire était donc une aubaine pour se refaire une virginité : sur le dos des catholiques et des nationalistes.

Le scénario se reproduira dans les années 1950 aux États-Unis, avec l'affaire des époux Rosenberg. Accusés d'espionnage au profit de l'URSS, ils furent eux aussi soutenus par la « Communauté médiatique internationale ». Dans son livre sur *La Haine antisémite*, Serge Moati rappelle cet épisode tragique, où l'antisémitisme le dispute à l'horreur :

« Julius et Ethel Rosenberg, écrit-il, incarnaient des coupables idéaux : juifs, progressistes, doublement traîtres en puissance. Malgré une campagne d'opinion internationale, ils furent condamnés sans preuve en 1951. Et électrocutés en 1953. Massivement soupçonnés par les milieux ultra-conservateurs d'être en Amérique des agents bolcheviques, les juifs étaient accusés en Europe, par Staline et les siens, d'être des agents du capitalisme international¹. » Une fois encore, donc, des juifs innocents et sans défense étaient injustement condamnés².

On est pourtant bien obligé de constater que les « accusations » d'espionnage à l'encontre des juifs reviennent assez régulièrement dans l'histoire. Jacques Attali rappelle que ces « accusations » ne sont pas récentes : « En 1744, écrit-il, l'impératrice Marie-Thérèse décide d'expulser les Juifs de Bohême sous l'accusation d'espionnage au profit des Prussiens. » Mais fort heureusement, les malheureux avaient pu bénéficier eux aussi du soutien actif de leur communauté : « A la demande des Juifs de leur entourage, le roi d'Angleterre et les États généraux

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 149.

² Les archives américaines et soviétiques établissent leur culpabilité.

des Pays-Bas interviennent auprès de Marie-Thérèse. Elle finit par revenir sur l'arrêté d'expulsion contre le paiement de 240 000 florins¹. »

On se souvient aussi de l'affaire Pierre Goldman, qui fit grand bruit dans les années 1970. Cet ancien militant communiste, qui était devenu un gangster, était accusé de plusieurs braquages à main armée, ainsi que du meurtre de deux pharmaciennes à Paris, à la fin de l'année 1969. Goldman avoua bien trois hold-up, commis avec ses amis guadeloupéens, mais niera toujours le double homicide de la pharmacie du boulevard Richard-Lenoir, malgré plusieurs témoins qui le reconnaissaient formellement.

Sa force de conviction détermina le soutien, non seulement de la communauté juive, mais aussi de ce petit monde du show-biz et du militantisme. Ses anciens camarades qui avaient été les chefs de la révolte de mai 1968, Alain Geismar, Alain Krivine, ainsi que son vieil ami Marc Kravetz, lui témoignèrent toute leur solidarité. En septembre 1974, Goldman fut néanmoins condamné à la prison à perpétuité par la cour d'assises de Paris. La sentence souleva un émoi considérable dans la salle. La foule des amis de Pierre Goldman hurlait et insultait les jurés. Pierre Goldman prononça alors dignement ces mots : « L'absurdité de cette sentence est, si je puis dire, d'être parfaitement conforme à mon destin, à mon aptitude fondamentale d'être accusé. »

Pierre Mendès France, Joseph Kessel, Régis Debray, Yves Montand, Simone Signoret, Philippe Sollers, Eugène Ionesco et bien d'autres, se déclarèrent « indignés » dans un communiqué. Mais il y avait encore un espoir, puisque Goldman fit appel de ce jugement.

Entre-temps, il rédigea en prison ses *Souvenirs*, parus en 1975, dans lesquels il clamait son innocence et n'hésitait pas à accuser l'ensemble du système politique et judiciaire : « N'oublions pas qu'en 1970, les policiers se consacraient aussi à la chasse aux gauchistes et que, pour eux, j'étais l'archétype du gauchiste, un gauchiste armé, un gauchiste qui avait séjourné dans une guérilla, un gauchiste qui avait fait une incursion dans le crime... Il est donc temps que je dise, ici et maintenant, qu'innocent, juif, entouré de nègres, activiste d'extrême gauche sinon gauchiste, j'ai été l'objet de procédés racistes, idéologiques, policiers... Raciste, ce procès le fut évidemment... J'étais juif et

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 332.

j'étais un Juif qu'aucun désir d'intégration ou d'assimilation n'animait. La majorité de mes amis étaient antillais et cela ressortit clairement des débats¹. »

Pour Goldman, son affaire personnelle illustre une nouvelle fois les persécutions menées de tout temps contre les juifs innocents : « Il y eut la solidarité des juifs, écrit-il. De Juifs qui se tenaient pour Juifs et de Juifs qui ne se tenaient pas pour Juifs. De Juifs communistes et de Juifs conservateurs. De Juifs sionistes, antisionistes et non sionistes. Tous, dans ce procès, avaient senti qu'ils étaient juifs, que j'y avais été totalement juif, pour moi, pour les Juifs, pour les autres... Cette solidarité purement juive me bouleversa ; j'en eus, un instant, un accès de mysticisme juïaïque : j'étais un criminel, un voleur, mais, accusé faussement de meurtres, condamné injustement, j'avais un moment, représenté les Juifs face à la justice des goyes². »

Le livre, bien évidemment, « frôla le prix Goncourt ». Le procès en appel se déroula à Amiens en mai 1976. Quelques jours auparavant, François Mitterrand en personne avait déclaré qu'il ne « croyait pas » à la culpabilité de Pierre Goldman. L'actrice Simone Signoret viendra aussi le soutenir devant la cour d'assises d'Amiens. Le verdict tomba enfin : Pierre Goldman était innocenté du double meurtre de la pharmacie, mais était condamné à 12 années de prison pour les trois hold-up. C'était une grande victoire « pour la justice et la démocratie ». Il fut relâché peu après, et publiait en 1977 un roman intitulé *L'ordinaire mésaventure d'Archibald Rapoport*, dans lequel il avouait de manière détournée qu'il était bien le coupable des meurtres dont il avait été accusé.

Le héros du roman est un juif marginal, un tueur fou, qui assassine policiers et magistrats. Arnold Mandel, qui en fait une brève présentation dans le mensuel juif *L'Arche* de novembre 1977, condamne à mi-mots le comportement de Goldman, qui s'identifie évidemment à son héros romanesque, et « l'inadmissible devise » que son personnage semble avoir fait sienne : « Tov chebagoïm harog : le meilleur des goïm, tue-le. » Auprès de chacune de ses victimes, Archibald dépose un « olisbos », un phallus factice. Et l'on apprend aussi qu'Archibald ne portait pas non plus le christianisme dans son cœur : « Archibald regardait sa

¹ Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Points Seuil, 1975, p. 227.

² Ibidem, p. 268, 278.

verge, elle avait pris l'horrible figure d'un crucifix, qu'il arrachait avec fureur sans aucune douleur. »

Tous les amis de Goldman pouvaient à bon droit se sentir floués par ses demi-aveux. Tout le monde avait été bluffé. Cet aplomb est un trait de caractère assez spécifique. Trente-cinq ans plus tard, deux livres paraissaient sur le personnage de Pierre Goldman, dans lesquels on apprenait que son principal témoin qui lui servait d'alibi, Joël Cautric, reconnaissait avoir menti. Mais Pierre Goldman ne vécut pas longtemps après sa libération. Il fut assassiné en pleine rue au mois de septembre 1979, de trois balles de gros calibre, par deux hommes qui avaient revendiqué leur acte de cette manière : « La justice du pouvoir ayant montré une nouvelle fois ses faiblesses et son laxisme, nous avons fait ce que notre devoir nous commandait. » Pour le philosophe André Glucksmann, il s'agissait d'un « crime nécessairement antisémite », ainsi qu'il l'écrivait dans le journal *Libération* du 27 septembre 1979. Et Pierre Goldman « faisait de chaque homme un juif ». Evidemment.

Voici ce qu'écrit l'académicien Maurice Rheims au sujet de la solidarité juive : « Depuis mon enfance, être juif soulève plus d'inquiétudes que de certitudes. Quand par hasard, à la lecture du *Temps*, mon père apprenait quelque vilaine affaire, quelque méchant délit impliquant un Herzog, un Behr, un Lévy, quand Dreyfus tournait autour de notre table, il me semble que nous éprouvons tous un sentiment de responsabilité¹. »

Le philosophe néo-kantien Hermann Cohen (1842-1916), pour sa part, fustigeait ses coreligionnaires en ces termes : « Regardez-vous dans un miroir ! C'est le premier pas d'une autocritique. Que vous soyez terriblement semblables les uns aux autres, et que par conséquent la mauvaise conduite d'un seul soit mise sur le compte de tous, il n'y a rien à changer à cela²... »

C'est là très exactement ce qu'écrit au début du siècle le célèbre juif autrichien Otto Weininger, qui, analysant la mentalité très particulière de ses coreligionnaires, ne voyait pas tant de la « solidarité », parmi les juifs, qu'une manifestation d'un intérêt communautaire bien compris :

« L'antisémitisme, écrit-il, a vu dans cet ensemble une cohérence consciente et voulue, et parlé de "solidarité". Mais

¹ Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 81.

² Léon Polikov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 123.

c'est à tort, car lorsqu'une accusation est lancée et que tous prennent intérieurement sa défense, souhaitant, espérant, cherchant à établir son innocence, qu'on ne croie pas que cet homme les intéresse en tant qu'individu et que son destin, parce qu'il est juif, éveille en eux plus de pitié que celui de n'importe quel Aryen injustement poursuivi. Seul les conduit à prendre son parti le sentiment que la judaïté est menacée, la crainte que le coup n'en retombe sur l'ensemble des Juifs¹. »

On comprend mieux ainsi pourquoi la « Communauté médiatique internationale » tout entière se mobilise systématiquement pour défendre un coreligionnaire qui se serait laissé prendre dans les filets de la justice des goys.

L'ethnocentrisme

La solidarité des juifs se manifeste aussi à travers le temps, par l'orgueil affiché que l'on tire du travail accompli par les générations précédentes. Les intellectuels juifs avancent ainsi bruyamment les succès historiques de leurs coreligionnaires dans les domaines de la culture et de la science, et n'hésitent pas à crier au génie pour des cas souvent les plus douteux. Cette solidarité prend ici la forme d'un ethnocentrisme exacerbé.

Dans l'Empire d'Autriche-Hongrie du début du XX^e siècle, et tout spécialement à Vienne, la vie culturelle était très largement influencée par une élite intellectuelle juive remuante. En 1867, l'empereur François-Joseph, qui les tenait pour les sujets les plus loyaux de son Empire, leur octroya une égalité parfaite avec les autres nationalités. Les juifs affluèrent donc dans la capitale par dizaines de milliers, pour s'enrichir, ou pour faciliter les études et les carrières de leurs enfants. Vienne accueillait alors les écrivains Stefan Zweig, Franz Kafka, Hugo von Hoffmanstahl, Arthur Schnitzler, Franz Werfel, Joseph Roth, Karl Kraus, mais aussi des musiciens comme Arnold Schoenberg et Gustav Mahler, sans oublier, bien entendu, le très célèbre Sigmund Freud. Stefan Zweig et Joseph Roth nous ont laissé des témoignages assez pittoresques sur la manière dont ces célébrités

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1903, *L'Age d'homme*, 1975, pp. 251, 252. « Ce leitmotiv revient sans cesse : "Tous les Juifs sont responsables les uns des autres." Si quelqu'un dans la communauté manque à ses devoirs, "saute la barrière", se fait donc "pécheur en Israël", son in conduite risque de rejallir sur tous. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 214). « L'offense faite à l'un touche les autres : "Ce qui arrive à Israël me touche aussi". » (Ibid. p. 413).

pouvaient se pousser les unes les autres et encenser les membres de la confrérie¹.

Pour la génération suivante, dans le Berlin de l'entre-deux guerres de la République de Weimar, Guy Konopnicki se lance dans le même type d'exercice. C'est avec beaucoup de fierté et de satisfaction qu'il exalte cette époque sublime : ce « Berlin de Döblin, de Berg, de Hindemith, de Piscator, de Fritz Lang, Berlin qui abritait peut-être le plus extraordinaire foisonnement culturel de tous les temps. » Dans l'esprit du publiciste, bien évidemment, c'est aux merveilleux artistes juifs que nous devons ce foisonnement culturel : « La peinture, la musique, le cinéma, la littérature furent rarement aussi riches, aussi diversifiés qu'à Berlin sous la république de Weimar. Et, comme aux États-Unis, comme à Paris au temps de sa splendeur, il y avait à Berlin toute une faune d'artistes internationaux. »

Mais Konopnicki reconnaît aussi bien volontiers que Berlin n'était alors pas le seul grand foyer culturel de l'époque, puisque Moscou, aux mains des communistes, rivalisait alors avec la capitale allemande. Écoutons encore Konopnicki se pâmer d'admiration devant les œuvres magnifiques de ses coreligionnaires : « Les années de la Révolution, dit-il, avaient été marquées, comme celles de la République de Weimar, par un extraordinaire foisonnement de la création littéraire et artistique. Malevitch, Chagall, le suprématisme, le futurisme, Tynianov, Alexandre Bloc, Maïakovski, Mandelstam, Meyerhold et tant d'autres... Quelle époque² ! »

Autant dire que sans les juifs, les cultures allemandes et russes se réduisent à presque rien. On aura compris aussi que le culte que Konopnicki voue à la culture américaine est l'expression de la même inclination communautaire.

C'est le même orgueil ethnocentré qu'exprime Alfred Grosser, en 1989, dans son livre *Le Crime et la mémoire* : « La contribution des "citoyens allemands de confession israélite" à la vie culturelle, scientifique, médicale, judiciaire de l'Allemagne weimarienne, écrit-il, était d'une ampleur d'autant plus visible que la première république allemande a, parallèlement à ses multiples faiblesses, constitué une sorte de bref âge d'or d'une culture et d'une civilisation³. » Là encore, ce sont les artistes et

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 312-316 et 350-353.

² Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, op. cit., pp. 179, 184, 185.

³ Alfred Grosser, *Le Crime et la mémoire*, Flammarion, 1989, p. 68.

les intellectuels juifs, et nul autre, qui semblent apporter la civilisation.

Marek Halter tient le même langage, au sujet de ces juifs allemands et autrichiens qui fuient le nazisme. Ils sont « l'élite européenne » : « A Marseille, qui compte alors quinze mille habitants juifs, ceux qui arrivent par milliers viennent s'entasser dans de petits hôtels crasseux. Parmi eux, l'élite européenne : Marc Chagall, Max Ernst, les fils de Thomas Mann, Anna Mahler, Franz Werfel, Arthur Koestler, Hannah Arendt, Anna Seghers, Lion Feuchtwanger... Toute une civilisation en détresse¹. »

Cette idée est encore exprimée par Samuel Pisar, qui écrit : « L'expérience du III^e Reich montre que la racine de sa perte tenait à ce qu'il n'a pas permis à des hommes comme Albert Einstein, Thomas Mann ou Willy Brandt de pouvoir respirer à l'intérieur de ses frontières². » On notera tout de même que la perte du III^e Reich est due peut-être davantage aux centaines de milliers de tonnes de bombes au phosphore qui ont été déversées sur ses villes.

De manière générale, les juifs semblent se considérer comme supérieurs aux autres nations, et cet orgueil transparaît d'ailleurs dans de nombreux ouvrages. En 1929, Pierre Paraf exprimait déjà cet orgueil : « Je soutins, écrit-il, que la chrétienté devait le meilleur d'elle-même au peuple juif, rappelais que sans nos saintes Écritures il n'y eut pas d'Évangiles, et que celui-ci, au surplus, n'était parfois qu'un pâle reflet de celles-là³. » C'est aussi ce qu'enseigne le philosophe Jacob Talmon, pour qui les juifs sont « porteurs d'une civilisation supérieure et plus ancienne⁴. »

Sigmund Freud lui-même a pu exprimer cette idée. Le peuple d'Israël, reconnaît-il, « a développé des traits de caractère particuliers et s'est acquis, en outre, la cordiale aversion de tous les autres peuples. » Pour lui, le « trait de caractère des Juifs qui domine leur rapport avec les autres » est d'abord leur orgueil démesuré :

« Il n'est pas douteux, écrit-il, qu'ils ont une opinion particulièrement haute d'eux-mêmes, qu'ils se considèrent comme plus

¹ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 160.

² Samuel Pisar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, p. 207.

³ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 47.

⁴ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 14.

nobles, d'une situation plus haute, supérieure aux autres, dont ils se séparent aussi par nombre de leurs usages.» Et nous apprenons aussi avec Freud que la morgue du peuple juif remonte à très loin dans le passé, puisque déjà, dans l'Antiquité, ils présentaient les mêmes travers : « Nous connaissons le fondement de ce comportement et savons en quoi consiste leur trésor secret. Ils se considèrent vraiment comme le peuple élu de Dieu, croient être particulièrement proches de lui, ce qui les rend fiers et confiants. Selon de bonnes informations, ils se conduisaient déjà comme aujourd'hui à l'époque hellénistique ; le Juif était donc déjà achevé en ce temps-là, et les Grecs, parmi lesquels et à côté desquels ils vivaient réagissaient à la particularité juive de la même manière que les "peuples d'accueil" contemporains¹. »

Après l'épisode de la Seconde Guerre mondiale, le directeur de presse Jean Daniel a pris la mesure du danger qu'il pouvait y avoir à se déclarer « peuple élu de Dieu », ce qui pouvait être perçu comme une arrogance insupportable par les goys, et note, à ce sujet, que les grands penseurs juifs de l'après-guerre ont ressenti le besoin de redéfinir cette « élection », afin de se préserver des réactions indignées des Gentils : « Il y a l'embarras des plus grands Juifs, écrit-il, dès qu'il s'agit de définir l'Élection. Prenez Martin Buber, Levinas, Leibowitz. Tous disent : attention, ce serait un non-sens que de nous croire supérieurs. L'élection est une injonction à l'excellence. L'Élection n'est pas donnée, elle se mérite. Bref, ils ont passé leur temps à détruire ce que contient l'Élection. »

Martin Buber, Emmanuel Levinas, Franz Rosenzweig, Gershom Scholem ont donc redéfini le terme d'élection « de manière que le peuple juif ne puisse plus prétendre à l'exclusivité. Dieu a, selon eux, conçu pour les Juifs une vocation qui n'est spécifique que dans l'excellence et jamais dans la différence ou la supériorité... Chaque homme peut ainsi choisir de devenir saint, c'est-à-dire juif... J'en suis arrivé à cette conclusion, écrit Jean Daniel, que les Juifs ne devraient retenir de leur Élection que l'injonction d'être les meilleurs, et de l'Alliance, que l'obligation de faire d'Israël un phare des nations². » Effectivement, ça change tout !

¹ Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939, Gallimard, 1986, pp. 201, 202.

² Jean Daniel, *La Prison juive*, O. Jacob, 2003, Poche 2004, pp. 279, 247, 243.

On comprendra donc que les juifs sont tout simplement « indispensables » à la civilisation, et il n'est pas concevable un instant que quelque peuple que ce soit puisse se passer d'eux.

Clara Malraux, l'épouse du fameux ministre du général de Gaulle, écrivait déjà au sujet de ses coreligionnaires prussiens de l'époque des Lumières : « A peine libérés, et souvent de façon toute provisoire, des pires contraintes, des pires humiliations, leur apport se montrait précieux, sans doute indispensable, parce que marqué de cette ouverture particulière que donne le contact avec des civilisations diverses¹. »

Cette idée de l'absolue nécessité du judaïsme pour la civilisation a encore été exprimée par Martin Buber, l'un des grands penseurs juifs du XX^e siècle. Dans son livre intitulé *Judaïsme*, publié en 1982, il écrit : « L'humanité a besoin du judaïsme, en a et en aura besoin encore jusqu'à la fin des temps, parce qu'il est l'incarnation la plus significative, la représentation exemplaire, d'une des plus hautes aspirations de l'esprit². »

Jacques Attali a aussi donné son avis sur la question. Voici sa conclusion : « Aucune des sociétés sédentaires, écrit-il, n'aurait pu survivre sans nomades transportant entre elles marchandises, idées, capitaux, et osant pour cela prendre des risques intellectuels et matériels qu'aucun sédentaire n'aurait été prêt à courir... Le peuple juif a joué le rôle du nomade créant des richesses pour le sédentaire. C'est ainsi qu'il remplit son rôle de "réparateur du monde"... Le nomadisme n'est pas une supériorité : juste une spécificité partagée avec d'autres peuples, et absolument nécessaire à la survie et au bien-être des sédentaires. » Les juifs « sont la clef du développement du monde, insiste Jacques Attali. Pas de développement sédentaire sans ces nomades. Mais également pas de remise en cause de l'ordre établi sans eux³. »

Dans ces conditions, « le malheur du peuple juif est un malheur pour tous les hommes », écrit Attali, qui poursuit sa logique encore plus loin : « la disparition du Temple est aussi une tragédie pour les non-Juifs car les Hébreux priaient pour eux : "Ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu. »

Le peuple juif est au centre de l'humanité, et il est inimaginable que l'on puisse concevoir la vie autrement. Les

¹ Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur...*, Ed. Ramsay, Paris, 1980, p. 158.

² Martin Buber, *Judaïsme*, Ed. Verdier pour la traduction française, 1982, p. 31.

³ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, 2002, pp. 571, 575, 578.

autres peuples de la terre ne peuvent exister sans les juifs, pas même la dernière des tribus d'Amazonie¹. Ce point de vue très subjectif n'empêche pas Jacques Attali de nous rappeler les règles bien connues du judaïsme : « S'imposer une morale très austère, ne tolérer ni arrogance ni immoralité, pour ne créer ni jalousie ni prétexte à persécution². » Il était temps de le dire, en effet.

Une imagination fertile

La gloire internationale d'Elie Wiesel est largement fondée sur le succès des récits de sa douloureuse expérience concentrationnaire. Son talent de conteur fut d'ailleurs rapidement reconnu par l'écrivain François Mauriac, qui le prit sous son aile bienveillante, ainsi qu'il le relate dans ses *Mémoires* : « Sans Mauriac, dit-il, que serais-je devenu ? Il veilla sur ma "carrière". Lors de chacun de mes voyages en France, je venais lui rendre visite. » La rencontre entre les deux hommes eut lieu dans une réception mondaine : « Mauriac, je l'ai aperçu en 1955 lors d'une célébration de la fête de l'Indépendance à l'ambassade d'Israël... Surpris, il insista : "Je suis heureux que vous m'ayez invité. Israël me tient à cœur. J'aime participer à sa fête³. »

A ses débuts, Elie Wiesel dut néanmoins travailler dur pour gagner sa vie. Installé à Paris, il servait de guide touristique à ses coreligionnaires de passage en France. Cette anecdote montre de manière assez éloquente son aptitude à enrichir la vérité :

« Miriam me demande des explications sur Paris, et je les lui fournis volontiers. Pas besoin d'effort. J'improvise avec un aplomb dont j'ai encore honte aujourd'hui... A cette époque-là, il m'arrive assez souvent de broder, d'inventer des détails piquants sur l'histoire de Paris qu'on ne trouverait dans aucun ouvrage, fût-il romancé. Pourquoi ? Par fatigue. Trop de visiteurs israéliens insistent pour que je leur montre le Louvre et la Concorde, Montmartre et les cabarets russes. Au début, je fais mon métier de guide consciencieusement : je ne dis que ce que je sais. Et puis je m'aperçois que les touristes dont j'ai la charge sont insatiables en ce qui concerne la culture parisienne : ils en veulent davantage. Des récits plus pittoresques. La façade de Notre-Dame avec ses Juifs au chapeau pointu, avec sa synagogue

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 420, 421.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, pp. 141, 84, 577.

³ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 338, 326.

aveugle et misérable, ne leur suffit pas¹... “Tout cela, disent-ils, nous l’avons appris à l’école. Ici, c’est autre chose qui nous intéresse.” Bon, qu’à cela ne tienne : je me mets à inventer une anecdote pour chaque statue, une histoire pour chaque monument. Réarranger le passé de la capitale pour une heure, une matinée, en quoi cela nuirait-il à la France ?

Or, un jour, l’inévitable se produit : un guide, malheureusement professionnel, se trouve place de la Bastille près du petit groupe (francophone) qui m’écoute bouche bée lui décrire les journées de 1789 ; je suis en forme, je connais le nom de l’officier qui, le premier, ouvrit les portes de la prison ; et celui du prisonnier qui, à genoux, implora sa miséricorde. Dans la cellule voisine, une princesse se préparait à la mort ; elle souhaitait mourir, mais la vue de l’officier la fit changer de philosophie, et la voilà qui, au scandale de ses amies, clame son amour de la vie et des vivants... Je pourrais continuer à broder ainsi jusqu’à la prochaine révolution, n’était le cri d’animal blessé qu’un bonhomme inconnu pousse à côté de moi... Il se jette sur moi, prêt à me déchiqueter : “Comment... comment osez-vous ? Moi qui connais cette ville, l’histoire de chaque pierre, comment osez-vous mentir en ma présence et faire mentir l’histoire ?” Nous le quittons plutôt précipitamment. “Ne fais pas attention, me console l’un de mes invités de passage. C’est un fou furieux.” Un autre le corrige : “Mais non, il est jaloux, c’est clair comme le jour.” Mais Miriam, elle, adore les histoires. Vraies ou imaginaires, elles la divertissent. Et puis, elle est belle, Miriam². »

Nous avons ici un bel exemple de fuite précipitée. Mais, une fois n’est pas coutume, l’auteur semble admettre que la colère de son agresseur pourrait être ici éventuellement justifiée, quand bien même ses coreligionnaires sont déjà prêts à le défendre mordicus contre pareille injustice.

Le métier de journaliste permit à Elie Wiesel de rencontrer nombre de gens intéressants. C’est ainsi qu’il fit la connaissance d’un personnage extraordinaire, un certain Joseph Givon, introduit dans les cercles du pouvoir. Notre journaliste est alors fortement impressionné par cette personnalité mystérieuse et influente. Son correspondant est expéditif dans ses communications téléphoniques : « “Je passe te chercher demain à midi

¹ Elie Wiesel confond avec la cathédrale de Strasbourg.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 271, 272.

pile.” Je n’ai même pas le temps de dire ouf ; il a déjà raccroché. Téléphoner à Dov ? Une toute petite voix me conseille la prudence. Avec Givon, on ne sait jamais. Demain peut signifier la semaine prochaine ou l’an prochain. »

L’homme est mystérieux, un brin farfelu, et terriblement manipulateur : « Il me tend sa main invalide (je n’ai jamais su pourquoi il me tendait parfois la droite et d’autres fois la gauche), me dit au revoir et s’en va en clopinant. »

Son influence secrète sur la politique est néanmoins bien réelle, ainsi que le petit journaliste peut s’en rendre compte : « C’est donc lui, et pas le président du Conseil qui a décidé du lieu de l’entretien. Mendès France n’a qu’à obéir ! Je ne me suis pas encore remis de ma stupeur que Givon enchaîne : “J’ai demandé qu’on déjeune ensemble. C’est mieux. Et plus intime”... Malheureusement, il doit quitter Paris. L’actualité internationale le réclame ailleurs. L’Histoire aussi. Hô Chi Minh ? Giap ? Khrouchtchev ? Je déverse sur lui une avalanche de questions qui lui font hausser les épaules : “désolé, mais...” Cela ne fait rien, je comprends : zone interdite, défense absolue d’y pénétrer. Une affaire d’espionnage, sans doute. Croire ou ne pas croire ? Ne m’a-t-il pas conduit jusque chez les Mendès France ? S’il connaît le président du Conseil, il peut très bien fréquenter d’autres grands de ce monde, pas vrai ? Le fait est qu’il disparaît de Paris... Désormais, nos contacts se feront exclusivement par courrier : cartes et lettres de Varsovie, de Pékin, de Prague et de Moscou où il deviendra producteur de cinéma... Les Izvestia publieront un article pour dénoncer ses activités de contrebande : arrêté comme trafiquant, il sera condamné à dix ans de prison. “Je suis innocent, me confiera-t-il dans une lettre pathétique. La vérité finira par triompher.” La vérité ? Sous la plume de Givon, elle paraît tremblotante. Mais elle triomphera malgré tout. Libéré — “grâce à l’intervention de plusieurs ambassadeurs occidentaux” — il recevra des excuses du tribunal. Dégouté du système soviétique, il retournera à Prague, refera surface à Paris... avant d’aller s’installer définitivement en Israël. Il y mourra d’une crise cardiaque. Les journaux et revues de Tel-Aviv lui consacreront de nombreux articles, insistant sur le côté pittoresque, rocambolesque et manipulateur du personnage... Incrédule, fasciné mais amusé, le public tentera d’éclaircir le mystère qui l’entourait. Comment distinguer chez lui la vérité du fantasme, étant admis qu’il ne pouvait pas tout inventer ? Souvent, je songe à lui avec affection. Grâce à lui, j’ai

presque vécu quelques-unes de ses aventures. Réelles ou imaginaires ? Qu'importe. Les aventuriers ne disent pas toujours la vérité : ils l'inventent d'abord. D'ailleurs, n'ai-je pas déjeuné avec les Mendès France¹ ? »

Agent de renseignement, producteur de cinéma, contrebandier, trafiquant international au carnet d'adresses bien rempli, Joseph Givon était manifestement un homme aussi influent que discret et mystérieux. Les plus puissants moteurs de recherche sur internet ne donnent en effet que cinq réponses à son nom, et qui paraissent correspondre à des homonymes. Et à la page 325 de son livre, c'est-à-dire six pages plus loin, Elie Wiesel écrit : « Mendès France ? J'ai fini par le rencontrer à New York, lors d'une réception à l'Institut Weizmann ».

Mais d'autres personnages intéressants et pittoresques, réels ou imaginaires, ont croisé la route d'Elie Wiesel, tel ce Mané Katz, avec qui il semble avoir quelques affinités :

« Petit pétillant, d'une agilité étonnante pour son âge, il sautillait en marchant, en parlant. Il aimait raconter des anecdotes (vraies ou fausses) sur sa vague ressemblance avec Ben Gourion. Une femme se serait éprise de lui parce qu'elle le confondait avec le Premier ministre israélien. Un espion lui aurait proposé des secrets militaires arabes contre un certificat de bonne conduite adressé à... au bon Dieu qui, comme chacun sait, habite quelque part à Jérusalem. Un voleur lui aurait offert une importante somme d'argent pour les caisses de l'État juif. "Dès que je révèle ma véritable identité, on me tourne le dos", ajoutait-il en s'esclaffant. »

Ce Mané Katz offrit un jour à Elie Wiesel un de ses tableaux, que celui-ci refusa en trouvant astucieusement une « porte de sortie », en puisant dans la Torah, à la manière de Yentl : « Citant sources anciennes et références qui n'avaient rien à voir, puisées dans l'Écriture aussi bien que dans ma fantaisie, je parlai vite, pendant une heure ou deux, peut-être jusqu'à l'aube... : "Or un juge qui accepte des cadeaux, la Bible le traite de tous les noms". L'ai-je convaincu ? Je n'en sais rien. La véritable raison de mon refus, la voici : j'étais trop pauvre pour posséder des œuvres d'une telle valeur. Et puis, ses tableaux, je n'aurais pas su où les mettre. Vagabond par goût et par profession, déraciné, je ne

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, pp. 313- 319.

possédais qu'une machine à écrire et une valise. On ne met tout de même pas des œuvres d'art dans une valise¹ ! »

C'est encore dans ses *Mémoires* qu'Elie Wiesel a raconté comment il a échappé de peu à la mort. Ainsi, en 1955, il a bien failli être la victime d'une terrible catastrophe aérienne : « Pour me remettre et me changer les idées, je partis pour Israël, écrit-il. J'avais réservé une place dans un avion El Al mais l'offris à une amie de Béa qui, venue de Montréal avec ses deux enfants, n'arrivait pas à obtenir trois sièges sur ce vol. L'avion fut abattu au-dessus de la Bulgarie. Je pris la voie maritime². »

L'auteur, qui ne fournit aucune autre précision, ne paraît pas plus bouleversé par cette terrible épreuve. Il faut dire que nos recherches d'informations sur cette catastrophe aérienne sont restées tout aussi infructueuses. Peut-être s'agissait-il d'un petit avion, d'un tout petit avion ?

Elie Wiesel eut aussi l'occasion de se rendre en URSS. Sous le régime communiste, depuis que Staline avait évincé les dirigeants « sionistes » du pouvoir après la guerre, les juifs n'étaient plus libres d'émigrer librement en Israël. La « Communauté médiatique internationale » clamait alors à cor et à cri son indignation et réclamait pour les juifs le droit de sortir d'Union soviétique. Elie Wiesel s'était rendu sur place afin d'en savoir davantage. A l'aéroport de Moscou, au moment même de quitter la place avec ses deux gardes du corps, survint un autre épisode rocambolesque de la vie bien remplie du grand écrivain :

« Voici l'appareil d'Aeroflot. Au bas de la passerelle, comme toujours, deux ultimes vérifications : à droite, l'hôtesse de l'Intourist prend ma carte d'embarquement ; à gauche, un officier examine mon passeport. La jeune fille me fait signe de monter, mais l'officier crie quelque chose à quelqu'un. Brusquement, les événements se précipitent. En un clin d'œil, mes deux Israéliens surgissent à mes côtés. L'un d'eux s'empare de mon billet d'avion, l'autre arrache mon passeport des mains de l'officier ; je me sens soulevé comme un malade, comme un colis ; ils courent, je cours. Coups de sifflets, ordres rauques, bousculades. Je ne sais comment nous parvenons à franchir toutes les portes, tous les barrages, nous sautons dans la voiture de l'ambassade et déjà nous roulons à tombeau ouvert. Pourquoi la police ne nous barre-

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, pp. 321, 322.

² Ibidem, p. 345.

t-elle pas la route ? Je n'en sais rien¹. Je resterai trois jours et trois nuits à l'ambassade avant de recevoir le feu vert. Comment David s'est-il débrouillé ? Il ne me l'a jamais révélé, et à vrai dire, je ne l'ai pas interrogé, même si le journaliste en moi aurait bien aimé savoir. L'important, c'était de quitter Moscou. De retrouver la liberté. Toujours accompagné de mes deux gardes du corps israéliens, je retourne à l'aéroport. Tout se passe comme si j'étais un touriste ordinaire². »

Il est certain en tout cas que la chance a toujours souri à Elie Wiesel. On a déjà parlé, dans *Les Espérances planétaires*, de l'épisode extraordinaire qui lui est arrivé pendant la guerre du Golfe en 1991. Le grand écrivain partit alors en Israël pour soutenir sa communauté pendant la dure épreuve où l'Irak, bombardé par les Américains, envoyait par vengeance ses vieux missiles Scuds sur l'État hébreu :

« Mon cousin Eli Hollender est content que je sois venu : “Viens à la maison me dit-il. Viens dîner. Nous attendrons les Scuds ensemble.” Drôle d'invitation, drôle d'idée, écrit Elie Wiesel... J'accepte son invitation. Nous fixons un rendez-vous. A la dernière minute, je décommande. Empêchement imprévu. Le soir même, chacun de son côté, nous écoutons à la radio les informations sur l'attaque des missiles qui vient de se déclencher... Un mois plus tard, je reçois une lettre d'Eli dans laquelle il remercie Dieu de mon empêchement : “Si tu étais venu, nous serions restés chez nous au lieu d'aller passer la nuit chez nos enfants. Et qui sait ce qui nous serait arrivé. Un Scud est tombé sur notre maison et l'a entièrement démolie. C'est un miracle que tu ne sois pas venu³. »

Elie Wiesel est donc incontestablement un rescapé de la guerre du Golfe. Son aventure est d'autant plus extraordinaire que, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, « les Scuds n'ont fait aucune victime. L'homme qui est mort à Bnei Brak ? Crise cardiaque. Ailleurs, une femme s'est enfermée dans une armoire et a récité des psaumes. La pièce s'est effondrée, mais l'armoire est restée intacte. » On vous le dit : Israël est le pays des miracles !

¹ Nous non plus !

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, pp. 495, 496.

³ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 148.

Dans les shtetls d'autrefois, dans ces bourgades juives d'Europe centrale, au début du XX^e siècle, les juifs menaient une vie recluse, à l'écart du reste de la population. Les personnages pittoresques qui faisaient le charme et la singularité de la vie juive ont été décrits par des romanciers et des cinéastes. On y trouvait naturellement le rabbin, qui était le personnage central de ces petites communautés. Chez les juifs hassidiques, le chef spirituel s'appelait le tzaddik. Ce saint homme était parfois doué de pouvoirs surnaturels. On retrouve d'ailleurs régulièrement les « rabbins miraculeux » dans la littérature yiddish.

Le marieur (le shadkhn, qui pouvait être aussi une marieuse), était un autre personnage de premier plan dans le shtetl. Il mettait les parents des jeunes gens en relation, car ces derniers étaient entièrement soumis à la volonté du père de famille pour le choix du conjoint. Dans le très beau film de Jewison, *Un violon sur le toit*, on voit néanmoins que ces traditions commençaient à être battues en brèche au début du XX^e siècle, et les jeunes filles réclamaient alors le droit de choisir librement leur mari. Il y avait aussi le vendeur de livres ambulant, qui répondait aux attentes d'une population instruite et cultivée : « Illustrés pour les femmes ! Livres saints pour les hommes ! ». Le vendredi soir, avant le coucher du soleil, on entend aussi le *shames* — le serviteur de la synagogue —, qui parcourt les rues en criant : « Les juifs au bain rituel ! »

Le schlémiel est sans doute l'un des deux personnages les plus célèbres de la comédie humaine version yiddish. C'est un simplet, un maladroit, un inadapté. On trouve aussi le schlimazl. C'est l'autre célébrité du shtetl : c'est un perdant, un malchanceux sur lequel le mauvais sort s'acharne. Quand le schlémiel renverse sa soupe (ce qui est inévitable), elle tombe toujours sur le pantalon du schlimazl.

Dans son livre *Juifs en errance*, publié en 1927, Joseph Roth nous apprend l'existence d'un autre personnage intéressant et pittoresque de ces shtetls d'Europe centrale, où se concentrait une partie de la population juive : le batlen.

« Le batlen, écrit-il, a le plus étrange des métiers chez les Juifs d'Europe de l'Est. C'est un amuseur, un fou, un philosophe, un conteur d'histoire. Toute petite ville en a au moins un. Il divertit les invités lors des mariages et des baptêmes, il dort dans la maison de prière, il invente des histoires, écoute lorsque les hommes se disputent et se cassent la tête à propos de choses futiles. On ne le prend pas au sérieux, et pourtant, c'est le plus

sérieux des hommes. Il aurait tout aussi bien pu faire le commerce des plumes et des coraux, comme cet homme aisé qui l'a invité à la noce pour qu'il se moque de lui. Il va parfois de village en village, de ville en ville. Pourtant, il ne fait pas de commerce... Il ne meurt pas de faim, mais il est toujours à la limite de la faim... Ses histoires feraient assurément sensation en Europe si elles étaient imprimées¹. »

Le métier a pris du lustre, depuis la sortie du shtetl, et aujourd'hui, le « batlen » ne vit plus dans la misère et le dénuement. Il ne parcourt plus les chemins boueux, de village en village, mais fréquente assidûment les aéroports, saute d'un continent à l'autre pour prêcher la bonne parole et raconter des histoires extraordinaires. Dans le tome II de ses *Mémoires*, Elie Wiesel écrit : « Pendant trente ans, je parcours les continents jusqu'à l'épuisement : à force de parler dans les conférences, j'en arrive à ne plus supporter le son de ma voix... Je me voyais parcourant la Terre, allant de ville en ville, de pays en pays, tel le fou des contes de rabbi Nahman, rappelant aux hommes ce dont ils sont capables, en bien et en mal, attirant leur regard sur les fantômes innombrables entassés autour de nous et en nous². »

Une étonnante plasticité

C'est avec un remarquable mimétisme que les juifs adoptent les mœurs, les coutumes, et même parfois la religion du pays où ils sont installés, tout en conservant entièrement leur individualité juive. En quelques années, ils parlent la langue locale des indigènes et se fondent dans la population. Mais cette assimilation, nous l'avons vu, n'est souvent qu'apparente. Depuis des siècles, le peuple juif a appris à vivre dans le secret ; et depuis le plus jeune âge, le jeune juif apprend à respecter les secrets d'Israël et à assurer à qui veut l'entendre que les juifs sont « des hommes comme les autres », et ne demandent qu'à s'assimiler.

¹ Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, pp. 43, 44. Mark Zborowski, dans *Olam*, fait la même description du personnage, mais sous le nom de « badkhn » (en prononçant le « kh » de manière gutturale, comme dans l'allemand « nach ») : « Le badkhn tient à la fois de l'acteur, du poète, du compositeur, du chanteur et du reporter. Cela n'est vrai que du très grand badkhn, car on se contente parfois d'un amuseur du cru, loué pour la circonstance. Le bouffon de haut vol, lui, jouit d'une véritable célébrité qui l'expédie constamment, à la demande, d'un bout à l'autre du pays. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 266).

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, pp. 214, 530.

Jacques Le Rider avance que dans l'Empire autrichien du début du XX^e siècle, les juifs viennois s'étaient déjudaïsés, et, qu'en quelque sorte, ce serait l'antisémitisme ambiant qui les aurait obligés à renouer avec leur communauté d'origine : ils étaient « assimilés à la culture allemande, écrit-il, et pour la plupart, auraient tenu leur judéité pour un pieux souvenir de famille, pour une affaire strictement privée, si une société en crise ne les avait obligés à se définir¹. » On constate ici que l'antisémitisme peut avoir son utilité pour les chefs des communautés juives, qui craignent par dessus tout les mariages mixtes et une assimilation complète.

L'écrivain Joseph Roth, qui observe la situation des juifs dans la République de Weimar de l'entre-deux guerres, a pu faire le même constat : « Les juifs allemands, écrit-il, malgré toutes sortes de symptômes antisémites inquiétants, se sentaient allemands à part entière ; dans le meilleur des cas, juifs allemands les jours de grande fête religieuse. » Pour lui, leur assimilation réussie au sein du monde européen ne fait aucun doute : « Ils sont eux-mêmes des Européens. Le gouverneur juif de la Palestine est sans doute un Anglais. Et vraisemblablement plus anglais que juif². »

On a pu lire récemment, dans le journal *Actualité juive*, en décembre 2005, un propos allant dans ce sens, mais qui ajoutait de surcroît cette touche d'outrecuidance qui porte trop souvent certains intellectuels juifs à évincer l'autochtone. Cette « houtzpah » permettait à Albert Siboni d'affirmer : Ce sont les juifs qui « par leur dispersion, par leur diversité, par leurs contacts nombreux, ont été, d'une certaine manière, les premiers Européens. »

Mais il s'agit ici, une fois encore, d'un discours réservé à l'exportation, car tout ce que l'on a pu lire par ailleurs montre clairement que les intellectuels juifs ne se sentent pas grand chose de commun avec les goys, qu'ils soient européens ou musulmans.

La vision d'Alain Minc sur le sujet est assez cocasse, et reflète ce penchant à s'installer chez le propriétaire et à revendiquer la place. Écoutons cet intellectuel libéral nous parler de l'Amérique profonde, traditionnelle, wasp (White anglo-saxon protestant), qui a été évincée du pouvoir et qui a laissé place à une bande d'arrivistes sans scrupules :

¹ Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, p. 201.

² Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, pp. 99, 22.

Dans les États-Unis des années 1980, écrit-il, « les “Wasp” ont perdu leur monopole de pouvoir. Les Géorgiens du président Carter, les Californiens du président Reagan : entourages qui paraîtraient bien exotiques aux Morgenthau et Hopkins des années 40 ! Ils ont apporté, avec cet exotisme, une autre vision du monde. Kissinger aura-t-il été le dernier des enfants de l’Europe en charge de la politique américaine ? »

On constate bien ici que pour Alain Minc, les vrais Américains « wasp » de souche européenne sont les Morgenthau, Hopkins et Kissinger, tandis que les nouveaux venus, ces « Géorgiens » et ces « Californiens », qui représentent les nouveaux conquérants avides de pouvoir, sont peut-être encore un peu étrangers à cette Amérique profonde. Les vrais wasp, selon Alain Minc, ce sont les juifs. Et l’on reconnaît là aussi cette houtzpah tout à fait caractéristique de la mentalité hébraïque, c’est-à-dire cet aplomb extraordinaire qui autorise à raconter n’importe quoi pour faire passer un message. On notera par la même occasion cet état d’esprit qui consiste à renverser toutes les vérités établies et à en prendre l’exact contre-pied.

Et Alain Minc fait mine de s’interroger : « Où sont les professeurs de Harvard ou du MIT, encore pétris de culture européenne, dans les cercles les plus influents ? Quelle place résiduelle les derniers Wasps parviennent-ils à occuper¹ ? » En guise de réponse, on pourrait suggérer à Alain Minc : « celle que veulent bien leur laisser les “Californiens” ! » Car il est de notoriété publique que les « Californiens », qui sont nombreux autour de George Bush, ont pour projet de dominer le monde, et, comme le dit si bien le romancier Norman Mailer, entendent réaliser « une OPA sur la planète² ». Qui nous protégera de la voracité des « Californiens » ?

Les juifs ont donc des dispositions particulières pour s’adapter et s’assimiler aux peuples chez lesquels ils ont élu domicile. Néanmoins, il s’agit de prendre la mesure de la profondeur de cette assimilation chez ceux qui continuent à se revendiquer du judaïsme.

En 1952, Elie Wiesel est alors un jeune journaliste prometteur. Il est chargé de couvrir, pour le compte d’un journal israélien, le *Yedioth Ahronoth*, les premières négociations offi-

¹ Alain Minc, *La Grande illusion*, Grasset, 1989, p. 25.

² *Les Espérances planétaires*, p. 131.

cielles entre l'Allemagne de l'Ouest et Israël, qui s'ouvrent aux Pays-Bas :

« Quatre journalistes seulement sont accrédités auprès des deux délégations, écrit-il : Sam Jaffe de l'Agence télégraphique juive ; Marcel Rosen, rédacteur de l'organe officiel de la communauté juive de Düsseldorf ; Alfred Wolfmann, représentant de la radio berlinoise, et moi-même, seul correspondant travaillant pour un quotidien israélien. » Elie Wiesel éprouve instinctivement pour le journaliste allemand la plus vive méfiance et s'interdit toutes relations avec lui :

« Entre Wolfmann et moi, écrit-il, elles restent figées. On ne fraternise pas avec un officier qui a juré fidélité à Hitler. Pourtant, il m'arrive de l'observer du coin de l'œil : il ne manque ni d'intelligence ni de finesse. Et puis il connaît son métier à fond. Ses analyses sont perspicaces, souvent justes... Jugée fructueuse par les deux parties, la conférence s'achève et notre petit groupe se sépare. Alfred me tend la main, mais je me détourne. Il fait la moue : "Je croyais que la guerre était finie entre nos deux peuples." Je ne daigne pas lui répondre. »

Le lendemain, à son hôtel, Elie Wiesel reçoit une visite inopinée : « Des coups à la porte me réveillent tôt le matin. Qui est-ce ? Une voix d'homme répond, mais je ne la reconnais pas. J'ouvre : c'est Alfred Wolfmann : "Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous me voulez ?" Il dit bonjour. Ulcéré, je répète ma question. Il fait un geste pour entrer, je lui interdis le passage : "Allez-vous-en. Je ne veux pas vous voir. Ni dans ma chambre, ni ailleurs." Il sourit, et son sourire hautain me met hors de moi. Il a un haussement d'épaules et s'en va, l'air dépité. » Quelques semaines plus tard, on sonne à la porte de mon appartement parisien : « C'est encore lui et de nouveau il veut entrer. Je m'apprête à le repousser, quand il se met à parler... en hébreu. Stupéfait, je bascule dans l'irréel... "Je vous ai menti. Je n'ai jamais été officier de la Wehrmacht. Je suis juif..." J'ai envie de le secouer : se moque-t-il de moi ?... "Je suis juif", répète-t-il. "Un Juif a le droit de mentir, non ? Vous comprenez, en Palestine, on se moquait de moi parce que j'étais un "Yékké", c'est-à-dire un Juif allemand... On me prenait pour un idiot bien élevé, un imbécile éduqué, qu'on pouvait facilement rouler... Eh bien, je voulais vous prouver que je pouvais à mon tour vous bernier aussi longtemps que je le voulais." »

Si l'on comprend bien, finalement, les quatre journalistes retenus pour couvrir les négociations entre Israël et l'Allemagne

étaient juifs. Mais qu'importe, après tout, s'il s'agit de vrais professionnels, accomplissant leur métier avec honnêteté.

Malgré toute sa « finesse » et son « intelligence », cependant, Alfred Wolfmann succomba aux séquelles laissées par la douloureuse expérience de la shoah. Comme nombre de ses coreligionnaires, il sombra dans une dépression assez grave qui le conduisit à une issue fatale : « A force de combattre la résurgence nazie dans son pays, explique Elie Wiesel, il commence à en avoir peur. Jusqu'à en tomber malade. Souffrant de paranoïa, il croit nécessaire d'être constamment armé. Maintenant, il voit des nazis partout. Dans la rue, devant sa maison. Nous nous téléphonons fréquemment. J'essaie de le calmer, de lui remonter le moral... Le lendemain, il se tira une balle dans la tête¹. »

Alfred Wolfmann, qui cachait sa véritable personnalité depuis des années, n'a pu finalement supporter cette double vie. Il est bon, en effet, de ne pas toujours révéler sa vraie nature si l'on veut vivre et prospérer au milieu d'éléments potentiellement hostiles. Mais c'est parfois pesant, et force est de constater que les suicides sont assez fréquents autour d'Elie Wiesel.

Voici une autre anecdote relatée dans les *Mémoires* du grand homme, et qui montre à quel point les enfants d'Israël savent changer d'aspect pour se fondre dans la masse. Le journaliste Elie Wiesel doit maintenant s'embarquer à Marseille à destination du Brésil afin d'y réaliser un reportage pour le compte de son journal, concernant les agissements inadmissibles de l'Église :

« Il paraît que l'Église catholique développe une activité missionnaire suspecte en Israël, écrit-il, surtout auprès des Juifs récemment arrivés d'Europe de l'Est. Ils sont pauvres, désabusés, et les émissaires de Rome leur proposent un visa pour le Brésil, le prix du voyage et deux cents dollars, à condition qu'ils se convertissent au catholicisme. "Va donc y voir de plus près", me suggère Dov. J'accepte. Pour un bon reportage, un vrai reporter irait jusqu'au bout de planètes inexplorées. » Arrivé en bateau à Sao Paulo, dit-il, « je me dirige vers un groupe de passagers et j'apprends avec stupéfaction qu'une trentaine ou une quarantaine d'émigrés israéliens ont fait la traversée en troisième ou quatrième classe... Je m'approche d'eux et les trouve consternés, ulcérés, désespérés : on leur interdit de débarquer... "Désolés, répondent les officiels, leurs visas ont été annulés. Nous ne faisons qu'obéir aux ordres." »

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 264-269.

Elie Wiesel sermonne alors ces renégats : « Mais quelle idée, quelle idée de quitter non seulement la terre mais aussi le peuple d'Israël pour un peu d'argent, un visa et un billet de bateau ? Étiez-vous tellement malheureux ? Comment des Juifs comme vous, avec le passé qui est le vôtre, avez-vous pu accepter de vous convertir ? Vos ancêtres ont choisi la mort par l'épée ou le feu plutôt que de renier la foi de leur peuple, de notre peuple, et vous y avez consenti pour un voyage au Brésil ? » Ils protestent : « Hé, attention ! Ne nous traitez pas de renégats ! Nous n'avons pas renoncé à notre foi ! Le Dieu d'Israël est toujours notre Dieu. » Mais ne se sont-ils pas engagés à se convertir ? « Engagés ? Qui parle d'engagement ? Nous avons promis, oui, nous avons promis, et après ? On n'a plus le droit de promettre ? »... « Nous ne sommes pas des traîtres à notre peuple... Nous sommes de bons Juifs »¹ ».

Voici encore une anecdote amusante. En 1957, Elie Wiesel sillonne les États-Unis en compagnie de deux amis. Ils décident de visiter une réserve indienne de l'Arizona :

« L'homme qui nous accueille sous sa tente décorée avec les plumes et autres insignes de sa tribu pourrait faire du cinéma, écrit Wiesel. Démarche lente, digne. Il est grand, droit, impassible, majestueux. Visage ridé, anguleux ; sourcils épais, gestes mesurés. Il nous explique la conception indienne de la vie et de la mort, et nous sommes attentifs à chacune de ses paroles. Respectueux, il inspire le respect. A un moment, il nous demande de bien vouloir signer son livre d'or. Tourisme oblige. Dov m'invite à commencer. Je ne sais pourquoi, je signe en hébreu. Et l'Indien de m'honorer d'une vigoureuse tape à l'épaule : “Sholem

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, pp. 300-304. Les Juifs peuvent jurer faussement en utilisant des phrases à double sens, ou tout autre subterfuge (Talmud, Schabbouth Hag., 6d). D'autre part, la veille du Yom Kippour, cette fête de l'expiation des péchés, qui est aussi la plus solennelle des fêtes juives, l'office religieux commence avec la prière de Kol Nidre : « De tous les vœux, les engagements, les serments, les anathèmes que l'on pourrait prendre, faire, jurer ou promettre, ou par lesquels nous pourrions nous lier d'une manière quelconque entre ce jour de l'expiation et le suivant, nous nous repentons par avance. Puissent-ils être absous, pardonnés, annulés, nuls et non venus ; ils ne doivent nous lier d'aucune manière, ni avoir un pouvoir quelconque sur nous. Les vœux ne doivent pas être considérés comme des vœux, les obligations ne doivent pas être obligatoires, ni les serments être des serments. » Le contenu de la prière Kol Nidre apparaît dans le Talmud au Livre de Nedarim 23a-23b. Les vœux ne sont pas valides, pourvu que l'on se souvienne de cela au moment où l'on s'engage.

Aleï'hem" (en yiddish : bonjour ou paix sur vous). Bien qu'il ne les ait pas touchés, Dov et Léa manquent de s'écrouler. De stupeur d'abord, de rire ensuite. C'est que notre hôte est juif. Originaire de Galicie et survivant des camps, il a émigré au Mexique. Mais les affaires allaient mal. Alors, pour gagner sa vie, il a décidé de devenir indien le jour, tout en restant juif la nuit¹. »

Dans un livre sur les militants juifs communistes d'Europe centrale et orientale, *Le Yiddishland révolutionnaire*, nous relevons un passage qui se calque assez bien avec l'exemple ci-dessus : « Juif galicien, membre du Parti communiste, Shlomo Strauss est mobilisé en 1939 dans l'armée polonaise. Blessé lors de l'invasion allemande, il est fait prisonnier, interné dans un camp. Lorsqu'il apprend que les détenus vont être divisés selon leur origine nationale, il décide de se forger une nouvelle identité : il s'appelle désormais Timofei Marko, enfant naturel d'une blanchisseuse ukrainienne. Il se laisse pousser une longue moustache de cosaque². »

Traversons à nouveau l'océan pour observer l'univers de ces terribles gangsters américains des années 1920, et de cette mafia qui n'était pas seulement sicilienne. La répression policière commença sérieusement à ébranler ses positions avec la nomination d'un juge intègre, « incorruptible » : Tom Dewey. C'est lui qui instruisit la première grande affaire de pègre en 1933 et fit tomber Waxey Gordon. Dutch Schultz fut le suivant sur la liste. Son vrai nom était en réalité Arthur Flegenheimer, précise Rich Cohen, dans son livre intitulé *Yiddish Connection*, qui nous explique aussi la tactique que le tueur va adopter pour se tirer d'affaire :

« Quand en 1935 on réunit à nouveau des charges contre lui, les avocats de Schultz obtinrent un changement de juridiction, et le procès se tint donc à Malone, dans l'État de New York. Une seule église. Une seule rue. Un seul feu de signalisation... Il s'installa dans un petit hôtel, se présenta aux gens qu'il ne connaissait pas, fit des dons lors des ventes de charité locales, s'habillait dans des costumes très simples... On le voyait lors des petites réunions associatives organisées à l'église, aux fêtes de voisinage, aux parties de bingo. Une semaine avant le procès, il

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 385, 386.

² Alain Brossat, Sylvia Klingberg, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Balland, 1983, p. 187.

se rendit dans une église locale et se convertit au catholicisme. Il n'était pas le premier Juif qui cherchait à jouer les gars de la campagne en abjurant sa foi. Lorsque le jury fut convié à délibérer, Schultz avait abusé ou corrompu toute la ville. Il y a une photo de lui prise juste après l'acquittement, avec le large sourire d'un gamin qui vient de truquer son élection au conseil des délégués de classe. "Dans ce monde de durs, il n'y a pas de place pour les ânes", déclara-t-il aux journalistes¹. »

On pourra signaler aussi dans ce chapitre l'histoire des Marranes, ces juifs espagnols qui s'étaient convertis à la religion catholique afin d'échapper à l'expulsion générale. Le 31 mars 1492, en effet, Ferdinand et Isabelle signaient l'édit d'expulsion des juifs d'Espagne, qui devaient quitter le pays avant le 31 juillet. « C'est en vain qu'ils offraient au trésor d'immenses sommes d'argent », écrit Léon Poliakov. Un baptême de dernière heure fut alors le seul expédient leur permettant de rester sur place. Cinquante mille juifs se convertirent au catholicisme ; mais cent cinquante mille préférèrent l'exil.

La majeure partie de ceux-ci passèrent au Portugal et y prospérèrent. Le roi Manuel I^{er} les obligea ensuite à se convertir officiellement tout en leur laissant la possibilité de « judaïser » au grand jour. Le baptême suffisait à la paix civile. Mais ce répit ne dura pas, et Manuel I^{er}, qui cherchait une alliance matrimoniale avec l'Espagne, institua lui aussi en 1497 une inquisition sur le modèle espagnol, qui obligea les juifs à émigrer. Nombreux furent ceux qui s'installèrent en Turquie, principalement dans la ville de Salonique (aujourd'hui en Grèce), où ils réaffirmèrent promptement leur judaïsme. D'autres, telle la famille du célèbre Spinoza, partirent s'installer dans la Hollande protestante.

Quant aux cinquante mille juifs espagnols convertis au catholicisme, ils allaient à la messe tous les dimanches, respectaient les fêtes du calendrier chrétien, mais continuaient en réalité à pratiquer secrètement le judaïsme. Avec le déploiement de l'Inquisition, beaucoup émigrèrent à leur tour au Portugal, d'où ils furent à nouveau pour gagner l'Amérique, le Brésil, le Mexique ou le Pérou, où quelques-uns d'entre eux s'enrichirent dans le commerce des esclaves ou dans les fameuses mines d'argent du Potosi.

¹ Rich Cohen, *Yiddish Connection*, 1998, Denoël, 2000, Folio, p. 283.

Le Monde des livres du 27 septembre 2001 publie un compte-rendu du livre de Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir*, qui traite de ces Marranes d'Amérique : « Riches ou pauvres, ils ont été rattrapés par le bras long de l'Inquisition venue traquer outre-Atlantique ceux qui étaient soupçonnés de judaïser en secret. » Les procès, qui ont été consignés dans les archives inquisitoriales, ont permis à Nathan Wachtel de retrouver leurs traces : « Ils avouaient, se repentaient pour la plupart, tant la pression était forte, mais ils persistaient, inventaient d'innombrables ruses, des codes, des signaux, des simulations, et puis, d'une arrestation à l'autre, sur dénonciation le plus souvent, ils finissaient par être condamnés à périr comme "relaps"¹... De portrait en portrait, se dégagent des manières d'agir et de penser communes : une préférence pour les alliances endogames, un fond variable de croyances et de coutumes et cette "valorisation du secret" uniformément partagée. » Les juifs sont effectivement un peuple qui aime à entretenir le secret.

Partout où ils étaient installés, les Marranes se conformaient très fidèlement à tous les rites du catholicisme, allaient à la messe et se confessaient, et c'est à bon droit qu'ils pouvaient se targuer de « vivre très chrétiennement ». Voici ce qu'écrivit l'historien Léon Poliakov au sujet de ceux de ces Marranes portugais qui avaient choisi de s'installer en Hollande :

« Leur camouflage était suffisamment parfait pour que Josef de Rosheim, le "régent" des Juifs d'Allemagne, qui visita le grand centre marrane d'Anvers en 1536, ait pu écrire : "c'est un pays où il n'y a pas de Juifs." »

La vérité était pourtant tout autre, et éclata à la faveur des conflits religieux. Les juifs étaient si profondément imprégnés du genre de vie catholique, écrit Poliakov, que « par la suite, dans les Pays-Bas protestants, ils ne révélèrent leur qualité de Juifs secrets que lorsqu'ils furent menacés d'être expulsés comme catholiques². »

Léon Poliakov a pu aussi citer l'exemple d'un grand seigneur « espagnol » du milieu du XV^e siècle. Homme d'État et juriste réputé, Pedro de la Caballeria était en réalité un Marrane :

« Selon les archives inquisitoriales, écrit Poliakov, il s'en était ouvert à un lettré juif. Celui-ci lui aurait demandé : "Seigneur, comment avez-vous pu tourner chrétien vous qui êtes

¹ Relaps : adjectif et nom ; retombé dans l'hérésie, après l'avoir abjurée.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 200.

si versé en notre Loi ?” Et “Messire Pierre” de répondre : “Imbécile, avec la Thora juive, qu’aurais-je pu être de plus qu’un rabbin ? Or, grâce au petit pendu (Jésus), on me fait toutes sortes d’honneurs, je commande toute la ville de Saragosse, et je la fais trembler. Qui m’empêche, lorsque l’envie m’en prend, de jeûner à Kippour, et d’observer vos fêtes ? Lorsque j’étais juif, je n’osais pas franchir les barrières du sabbat, et maintenant, je fais tout ce qu’il me plaît de faire¹. »

Si le cas des Marranes espagnols et portugais est assez bien connu, ceux des Dunmehs et des frankistes le sont déjà un peu moins. Il nous faut ici remonter à l’origine de ces deux sectes. Nous avons vu dans la première partie de ce livre, que le messianisme, à travers la Kabbale, fut une réponse à l’expulsion des juifs d’Espagne, en ce sens qu’il leur ouvrait des perspectives grandioses, nourrissait leurs espérances et leur apportait un certain réconfort dans l’épreuve qu’ils traversaient. La mystique de la Kabbale avait fortement influencé et marqué non seulement les milieux religieux mais la communauté juive tout entière, et contribué largement à la diffusion des espoirs messianiques. Il fallut tout de même quelque temps avant que ce messianisme juif prit corps dans le peuple élu, et s’incarna enfin en une figure humaine. C’est ce qui arriva au cours de l’année 1665, lorsque Sabbataï Zevi provoqua une flambée de messianisme qui partit de Palestine et gagna toute la diaspora. Ce phénomène sabbatéen, écrit Gershom Scholem, « demeure une des énigmes les plus surprenantes de l’histoire juive². » Le sabbatéisme révélait en tout cas une crise de la tradition.

Sabbataï Zevi était un descendant de ces juifs espagnols qui avaient été expulsés en 1492. Il vivait dans la communauté juive de Smyrne, en Turquie, et était sans doute assez doué, puisqu’à l’âge de dix-huit ans, il enseignait la Kabbale à des groupes de jeunes gens. Il manifestait de surcroît une imagination extraordinaire dans ses interprétations kabbalistique. Dès le début de sa carrière, le caractère charismatique de sa personnalité fut évident. Bientôt, il attirerait les foules et les persuaderait qu’il était vraiment le Messie, suscitant de nombreuses rumeurs. Des légendes naquirent autour de sa personne et provoquèrent une flambée contagieuse de messianisme. Les nouvelles concernant

¹ Ibidem, p. 157.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, op. cit., pp. 115, 116.

Sabbataï Zevi et l'esprit qu'il avait engendré se répandirent à travers l'Europe comme une traînée de poudre.

La Kabbale avait prophétisé que l'année 1648 marquerait le début de l'ère messianique. Mais les juifs durent bien vite déchanter, puisque l'année 1648 reste pour les juifs d'Europe orientale l'un des pires moments de leur histoire. En lieu et place du Messie, en effet, c'est Bogdan Tchmielnicki qui se présenta avec ses Cosaques, et qui ravagea les communautés juives à la faveur d'une révolte contre les Polonais. Loin de calmer les esprits, les nouvelles venant de Pologne provoquèrent une recrudescence de leur tendance messianique ; et puisque l'année 1648 n'avait pas apporté la rédemption, Sabbataï Zevi mit son espoir en une autre année : ce sera donc pour 1666 ! Cette date, paradoxalement, n'était pas puisée dans la Kabbale juive, mais fondée d'après certains calculs chrétiens basés sur le Livre de l'Apocalypse. L'année 1666 — cette fois, c'est sûr, c'est la bonne ! — marquerait le commencement du millénaire. Ce qui avait été une espérance et un rêve allait devenir une réalité : la preuve que les Juifs n'avaient pas souffert en vain pendant des siècles.

1666 devint l'année de la Rédemption. Les Juifs de Pologne furent soulevés d'un grand espoir, surtout après les terribles persécutions qu'ils avaient subies. Certains abandonnèrent leur maison et leurs biens, refusaient de faire le moindre travail et proclamaient que le Messie allait arriver pour les transporter sur un nuage jusqu'à Jérusalem. D'autres jeûnèrent des jours durant, refusant même la nourriture à leurs petits enfants.

Sabbataï Zevi devait commencer son œuvre de rédemption en détrônant le sultan de Turquie, qui régnait à ce moment-là sur la Terre sainte. Deux jours avant le début de l'année 1666, il eut l'audace (cette fameuse *houtzpah*) de partir pour Constantinople afin de demander au sultan Ibrahim de lui remettre son trône. Et ce qui devait arriver arriva : il fut emprisonné dans une forteresse à Gallipoli. « Mais il avait des soutiens si puissants que la prison fut transformée en une résidence royale où les Juifs du monde entier accoururent en foule en apportant des présents. Il était devenu le chef spirituel de centaines de milliers de gens¹. »

Les Turcs dressèrent donc un plan pour rendre le mouvement sabbatéen inefficace. Chose curieuse : celui-ci fut proposé par un conseiller juif du sultan. Ils mirent donc Sabbataï Zevi en

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, pp. 120.

demeure de choisir entre la mort, et la conversion publique à l'islam. « On l'autorisait à feindre de se convertir, mais l'acte devait être public », écrit David Bakan. En novembre 1666, vers la fin de l'année prévue pour la rédemption, Sabbataï Zevi devint donc musulman en grande pompe et cérémonie. Il reçut un nom musulman, Mehmet Effendi, et fut nommé chambellan du sultan avec un salaire généreux avant d'être exilé en Albanie.

Parmi les juifs du monde entier, ce fut la consternation, comme on l'imagine, même si les auteurs sont peu prolixes à ce sujet. Mais si la grande flambée messianique était retombée, l'idée continuait de chauffer certains esprits. Un Lituanien nommé Zadok prophétisa que l'année 1695 serait la vraie date de la venue du Messie. Un kabbaliste, Hayim Malakh, enseignait que Sabbataï Zevi était réellement le Messie, mais que, à l'exemple de Moïse qui empêcha les Juifs d'entrer dans la Terre promise pendant quarante ans, il fallait attendre quarante ans, de 1666 à 1706, avant que la rédemption s'accomplisse. C'était donc 1706 ! En 1700, Hayim Malakh emmena une caravane d'environ 1300 personnes vers la Terre sainte pour y accueillir le Messie. A peu près un millier survécurent à cet exténuant voyage. « Déçus par leur vaine attente, certains se firent chrétiens, d'autres musulmans, d'autres encore retournèrent en Pologne pour y répandre de fantaisistes histoires mystiques¹. »

Le mouvement sabbatéen ne disparut pas avec la conversion et l'exil de Sabbataï Zevi. Il fallait trouver une « porte de sortie », et à cette fin, une partie de ses fidèles interprétèrent son abjuration comme l'épreuve suprême par laquelle le Messie se dévoilait à eux, faisant ainsi de son apostasie une sorte de passion christique. Cette interprétation trouva chez les juifs marranes l'un de ses plus actifs soutiens. La chose est compréhensible, puisque ces derniers, qui conservaient au fond d'eux-mêmes un sentiment de culpabilité au sujet de leur apostasie, pouvaient s'identifier aisément au geste de Sabbataï Zevi.

Le mouvement sabbatéen continua donc, bon gré mal gré, sous la forme d'une secte juive, malgré les efforts énergiques des rabbins pour l'étouffer. L'effondrement du mouvement avait naturellement provoqué une grande méfiance envers le messianisme exacerbé de la Kabbale. Contre les sabbatéens, qui mettaient en péril les communautés juives, les rabbins n'hésitait pas à lancer le herem (l'excommunication).

¹ Ibidem, p. 124.

C'est dans ce contexte que naquit à Salonique la secte des Dunmeh. Après la mort de Sabbataï Zevi, en 1676, quelques centaines de familles de Salonique se convertirent à l'islam en 1683 pour suivre l'exemple de leur Messie. D'autres groupes, plus restreints, en firent autant à Andrinople et à Istanbul. Le mouvement sabbatéen prit alors le visage de l'islam avec cette secte de Marranes volontaires, appelés Dunmeh (qui signifie « apostats », en turc). « Apostats doubles, écrit Léon Poliakov, puisqu'ils l'étaient tant pour l'islam que pour le judaïsme et, en conséquence, également méprisés des deux côtés. Aux dix commandements de Moïse, la secte substitua les dix-huit règles de Sabbataï Zevi. La deuxième règle ordonnait de croire en Sabbataï (“qui est le vrai Rédempteur ; il n'y a pas de sauveur en dehors de lui”) ; la seizième et la dix-septième, qu'il fallait suivre en toutes choses les usages de l'islam (“toute chose qui se voit du dehors, il faut l'accomplir”), mais qu'il ne fallait contracter ni mariage ni alliance avec les Turcs (“car ils sont une abomination, et leurs femmes sont des reptiles”)¹ ».

Voilà qui fait écho aux propos de Bernard-Henri Lévy, qui se dit bon Français, plus français que les Français, ou qui s'affirme juif jusqu'au bout des ongles, selon les circonstances.

Gershom Scholem admet d'ailleurs dans ces conditions que les goys puissent éprouver une légitime suspicion sur la sincérité des juifs : « Si les autorités turques se réjouissent de ces conversions collectives à l'islam et en espèrent de grandes conséquences pour les Juifs de Turquie, elle durent assez tôt réaliser qu'il ne s'agissait nullement de convertis authentiques. » Et Scholem précise en outre que « la plupart des familles dunmeh... avaient coutume de donner en secret à leurs enfants des prénoms et noms en hébreu et en judéo-espagnol, en plus de leurs prénoms et noms turcs officiels. »

Et manifestement, la secte ne s'est pas éteinte : « Récemment encore, écrit Scholem, il est arrivé que des membres de l'intelligentsia dunmeh, dans les entretiens privés avec des visiteurs juifs, les fassent entrer dans la confiance de leur nom et, avec un regard entendu, le griffonnent en hébreu sur leurs cartes de visite turques². »

La journaliste Françoise Giroud, la « reine du journalisme », se sentait liée à cette secte des Dunmeh. Née à Genève sous le

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, op. cit., pp. 218, 219.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., pp. 229, 239, 240.

nom de France Gourджи, elle était la seconde fille de Salih Gourджи et d'Elida Fragi, tous deux turcs et juifs sépharades. Lui, né à Bagdad, était devenu journaliste, avant de créer à Istanbul l'Agence télégraphique ottomane. Il avait dû fuir la Turquie au début de la Première Guerre mondiale « pour cause d'idées libertaires et d'opposition à l'alliance avec l'Allemagne », et aurait ensuite mené diverses missions pour les services spéciaux alliés. D'aucuns parleraient ici à bon droit de « trahison » au profit de l'ennemi, et si l'homme avait pu être appréhendé par les autorités turques, on gage que toute la communauté serait montée au créneau pour le défendre contre une pareille injustice.

« Mon grand-père maternel avait le titre de pacha, tient à souligner Françoise, un titre de noblesse non héréditaire. Mon père était bey. » Et Christine Ockrent, qui recueille les confidences de « Françoise », s'étonne ici de la gêne visible de son interlocutrice à ce sujet : « Comme je m'étonnais un jour auprès d'elle de ses réticences à l'égard de la partie turque de son histoire », celle-ci avoua finalement les origines de sa famille : « Mon père, écrivait-elle, est probablement descendant d'une famille dite *deumnès*, c'est-à-dire l'une des cinq cents familles sépharades converties à l'islam au XVII^e siècle. Les *deumnès* [ou *deunmeh*, *donmeh*] actifs et riches, ont été les premiers dans le monde proprement turc à s'ouvrir aux idées laïques, libérales et nationales¹. »

Le mouvement des Jeunes Turcs, la révolution kémaliste et le laïcisme occidental de la Turquie trouvent ici une partie de leurs origines. C'est ce qu'affirme Gershom Scholem : Les *Dunmeh* « ont fourni de nombreux membres à l'intelligentsia des Jeunes Turcs... Ils ont joué un rôle important dans les débuts du Comité Union et Progrès, organisation du mouvement Jeune Turc qui eut son origine à Salonique... On a la preuve que David Bey, un des trois ministres du premier gouvernement Jeune Turc et chef important du parti Jeune Turc, était un *Dunmeh*². »

C'est aussi ce que déclare le très influent directeur de presse Alexandre Adler, dans une conférence du 14 mars 2005 à la maison Itshak Rabin : « Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que j'ai de nombreux amis *Donmeh*, c'est-à-dire disciples de *Sabbataï Zevi*, et je les trouve assez extraordinaires, écrit-il... S'il n'y avait pas autant de *Donmeh* dans les élites turques de la fin

¹ Christine Ockrent, *Françoise Giroud*, op. cit., pp. 40-42.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., p. 235.

du XIX^e et du début du XX^e siècle, il n'y aurait pas eu de kémalisme. » Les « grands Donmeh » ont été « à la tête de la réforme de l'école en Turquie » et ont créé « les premiers lycées modernes dont celui où Mustapha Kemal a fait ses études à Salonique. Bien sûr, poursuit Adler, les islamistes turcs disent que Kemal lui-même était un Donmeh, c'est faux. En revanche, son entourage, ses amis, étaient fortement Donmeh¹. »

C'est l'influence de ces juifs Donmeh, convertis faussement à l'islam, qui permet d'expliquer l'alliance entre la Turquie et Israël, explique Alexandre Adler : « S'il n'y avait pas eu de Donmeh qui ont occupé le poste de ministre des Affaires étrangères durant les trente premières années de la Turquie laïque et qui encore aujourd'hui représentent 40 % des ambassadeurs de Turquie dans le monde, dont la totalité des ambassadeurs de Turquie aux États-Unis, depuis maintenant 1950, sans doute que la Turquie ne serait pas l'alliée d'Israël. »

Mais Françoise Giroud, n'en doutons pas, était, elle, une vraie française, « parfaitement intégrée » : Sa mère Elda avait d'ailleurs voulu les éduquer dans ce sens : « Ses filles, Elda veut en faire de parfaites petites Françaises. Elles seront donc baptisées, elles suivront le catéchisme, elles iront en pension au lycée Molière... Giroud écrira plus tard — mais personne n'est là pour le confirmer — que sa mère se serait secrètement convertie au catholicisme vers l'âge de trente ans... Elle insistera sur son acharnement, pendant la guerre, à ne pas se sentir concernée, ni pour elle ni pour ses filles, par les lois antisémites de Vichy. L'étoile jaune n'était pas pour elles, ce n'était pas leur histoire, leur communauté ni même leur famille². »

Et l'on imagine bien que c'est tout imprégnées de ces sentiments patriotiques, de cet amour sans réserve pour la France et les Français, que Françoise et sa sœur s'impliqueront dans la Résistance contre les nazis. C'est ainsi, on l'a vu, qu'elle pourra discuter ensuite de tous ces souvenirs dans les dîners mondains organisés par Samuel Pisar, avec tous les « Résistants ».

Le mouvement sabbatéen ne concerna pas seulement l'Empire ottoman. S'il y eut des juifs qui vinrent de Pologne pour se joindre à eux, au XVIII^e siècle, plus nombreux furent ceux qui

¹ <http://www.beit-haverim.com/anoter/ConfAdler0305.htm>

² Christine Ockrent, *Françoise Giroud*, op. cit., pp. 50, 51.

restèrent en Pologne pour suivre la voie tracée par un autre Messie d'une tendance radicale : Jacob Frank.

Jacob Frank naquit en 1726 à Korolovka, à la frontière de la Podolie, à l'Ouest de l'Ukraine, et de la Moldavie. Son père était un sabbatéen, et avait été expulsé de la communauté où il était rabbin. Lui était un homme peu instruit mais doué d'une grande force physique et de beaucoup d'imagination. Il était sans doute aussi un « psychopathe, une personnalité ayant un sur-moi peu développé », écrit David Bakan. Il voyageait ça et là comme marchand ambulant, prêchant la Kabbale, se disant guérisseur et dispensant des secours religieux et médicaux. Pour les rabbins polonais, l'individu incarnait le démon en personne :

« On prétend qu'il se livrait au brigandage avec ses disciples, qu'il avait découpé un parchemin de la Thora pour en faire des chaussures à ses amis, volé dans une synagogue un shofar¹ et qu'il avait appris à des enfants de Gentils à en jouer. »

Il se considérait comme une réincarnation de Sabbataï Zevi et donna une nouvelle impulsion au mouvement sabbatéen. En 1755, Frank apparut en Podolie, et redynamisa les groupes sabbatéens en décomposition. Dans sa nouvelle doctrine, il posait le principe de la sainte Trinité : il distinguait Dieu, qui s'était incarné en Sabbataï Zevi, de sa réplique féminine, la Shekhina, s'attribuant à lui-même le rôle du Messie. Il rejetait les injonctions du Talmud et déclarait que seul le Zohar était sacré. L'idée d'un Dieu à la fois mâle et femelle servit de prétexte à des pratiques religieuses de nature sexuelle, tel que l'échange des femmes. La Loi, proclamait-il, était morte ; le joug de l'ancienne Thora avait été brisé ; le joug de la Loi n'était valable que pour un monde non encore racheté où le Messie n'était pas encore venu. La rédemption nouvelle et la révélation qui l'accompagnait étaient telles que toute chose, le mal inclus, était maintenant sanctifiée. C'est ce raisonnement qui fut à la base de la doctrine du Mal.

« La doctrine du mal, écrit David Bakan, était étayée par la thèse d'après laquelle les Saintes Étincelles avaient été dispersées et les hommes devaient se laisser aller au péché pour les rassembler. L'idée du péché saint devint prédominante, le salut viendrait par le péché ; de l'excès de péchés sortirait un monde

¹ Corne de bélier servant de trompe lors des grandes cérémonies religieuses. La sonnerie du chofar est destinée à remuer jusqu'au fond des entrailles celui qui l'entend, et doit déclencher un réveil, une alarme.

où il n'y en aurait plus. Frank avait déclaré : « Je suis venu débarrasser le monde de toutes les lois et règlements en vigueur jusqu'à présent¹. » »

Les frankistes « glorifiaient le péché comme une voie vers la rédemption », écrit David Bakan, qui donne cette précision : « La conception du mal comme une manifestation divine n'a jamais été complètement rejetée². »

Gershom Scholem écrit que le mouvement représentait une « révolte contre l'orthodoxie sclérosée et l'obscurantisme fanatique des rabbins³. » Et cette nature révolutionnaire de la doctrine de Jacob Frank est bien confirmée par Martin Buber : « Le péché saint devient un système, écrit-il, les hommes doivent se précipiter dans le péché afin d'en arracher les étincelles divines... Le joug de l'ancienne Thora est brisé, il était seulement valable pour le monde non racheté. »

Les frankistes, juifs hérétiques qui tombaient sous le coup du herem (de l'excommunication), répliquèrent en attaquant le Talmud, « en disant qu'il était faux et malfaisant. » Et David Bakan ne paraît guère se rendre compte ici de ce qu'il dit des accusations des frankistes contre les rabbins : « Ils allèrent jusqu'à accuser le Talmud de rendre obligatoire l'usage du sang chrétien et attestèrent que les Juifs perpétrèrent des crimes rituels⁴. »

La carrière de Frank atteignit son apogée en novembre 1759, quand, suivant l'exemple de Sabbataï Zevi, lui et tous ses disciples se convertirent en grande pompe et cérémonie. Dans un premier temps, les Polonais ne firent pas plus preuve de discernement que les Turcs, et les sabbatéens furent parrainés par des membres de la noblesse polonaise, dont les nouveaux baptisés adoptèrent le nom.

Un bon nombre d'entre eux accédèrent ainsi à la noblesse. Jacob Frank eut comme parrain le roi Auguste III et embrassa le catholicisme en présence de la famille royale et des dignitaires de la cour. Le mouvement frankiste a donc conduit à la conversion d'une partie des sabbatéens de Pologne au catholicisme. Jacob Frank tint par la suite sa cour à Offenbach, près de Francfort, jusqu'à sa mort en 1791. La secte qu'il fonda était devenue une

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, op. cit., pp. 130, 131.

² Ibidem, p. 209.

³ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, Calmann-Lévy, 1974, p. 256.

⁴ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, p. 132.

branche particulièrement radicale des Dunmeh, mais cette fois-ci, à façade catholique.

Si les Dunmehs ont favorisé le mouvement progressiste des Jeunes Turcs au début du XX^e siècle, les sabbatéens et autres frankistes ont aussi joué un rôle dans la diffusion des idées libérales en Europe à la fin du XVIII^e siècle¹. « Après la Révolution française, précise David Bakan, ce furent les groupements sabbataïques existant encore au sein du judaïsme qui encouragèrent les mouvements en faveur de la réforme, du libéralisme et des lumières². »

Gershom Scholem a pu ainsi retracer la vie de Moses Dobruska (1751-1791), dans un livre intitulé *Du frankisme au jacobinisme*. Moses Dobruska était un personnage énigmatique. Il naquit dans un ghetto de Moravie. Elevé comme juif orthodoxe, il devint par la suite un adepte de la secte kabbaliste hérétique des frankistes dans laquelle il joua un rôle actif. Écrivain de langue hébraïque, il se convertit au catholicisme, fut anobli par l'empereur d'Autriche et prit le nom de Franz Thomas von Schönfeld. A Vienne il fréquenta les milieux rationalistes éclairés tout en appartenant en secret à la maçonnerie ésotérique. Il quitta bientôt la capitale autrichienne en 1792 et s'établit à Strasbourg, puis à Paris, sous le nom de Junius Frey, où il devint un membre actif du Club des Jacobins. En 1793, il publia une *Philosophie sociale*, qui était évidemment une vibrante apologie des idées jacobines. Advient ici le fatal dénouement : « Compromis dans des intrigues financières, accusé — sans preuves [naturellement] — d'être un agent autrichien, il fut guillotiné à l'âge de 40 ans, le 4 avril 1791, en compagnie des chefs de la faction dantoniste », peut-on lire en couverture. Révolutionnaire agissant dans le secret de sa véritable appartenance, côtoyant les grands de ce monde, magouilleur financier, accusé à tort d'être un espion : on peut dire que Gershom Scholem a effectivement choisi un cas représentatif.

¹ « Les relations entre les deux sectes de Salonique et de Varsovie ont dû se maintenir jusque vers la fin du XIX^e siècle. J'en ai connu personnellement un cas qui se situe même après 1920. Un Dunmeh qui visitait Vienne confia à un ami juif que son groupe était en relations étroites avec certaines familles apparemment très catholiques de Varsovie. (Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, Calmann-Lévy, 1974, p. 241).

² David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, p. 125.

Cette plasticité semble aussi prédisposer certains juifs à l'espionnage, et il faut bien constater que les « accusations » de ce type défraient régulièrement l'actualité. L'historien Léon Poliakov se récrie contre ces ignobles accusations, et avance la thèse habituelle du bouc émissaire : « A l'aube du XX^e siècle, écrit-il, les tensions entre nations se faisaient de plus en plus dramatiques, et les Juifs en étaient les premières victimes désignées, considérées par les populations comme des "espions" de l'ennemi. Ce genre de croyances étaient accréditées de part et d'autre du Rhin... »

Pourtant, à la même page, quelques lignes plus bas, Poliakov cite le cas de ce citoyen anglais, Ignace Trebitsch : Il « commença sa carrière aventureuse en se faisant élire, sous le nom de Lincoln, à la Chambre des Communes britanniques, tout en se livrant à l'espionnage au profit de l'Allemagne. Pris sur le fait, il s'y réfugia, et aboutit en fin de compte en Chine, pour y devenir moine bouddhiste, espionnant cette fois-ci au profit du Japon¹... »

Au début de son ouvrage sur la Révolution bolchevique (*Deux Siècles ensemble*, 2003), le très célèbre dissident soviétique, Alexandre Soljénitsyne, a pu citer un cas assez semblable en la personne d'un certain Gruzenberg. L'homme avait séjourné en Angleterre, puis aux États-Unis, écrit-il. On le retrouve en 1919 consul général de l'URSS au Mexique (pays sur lequel les révolutionnaires fondaient de grands espoirs) ; la même année, on le voit siéger dans les organes centraux du Komintern. Il prend du service en Suède, puis en Ecosse, où il est arrêté. Il refait surface un peu plus tard en Chine en 1923 sous le nom de Borodine, avec toute une escouade d'espions, où il est le « conseiller politique principal du Comité exécutif du Kuomintang », rôle qui lui permet de favoriser la carrière de Mao-Tsé-Toung et de Chou-En-Laï. Cependant, ayant soupçonné Borodine-Gruzenberg de se livrer à un travail subversif, Tchchang-Kaï-Tchek le chasse de Chine en 1927. Il revient alors en URSS où il devient rédacteur en chef du Bureau d'information soviétique. Il sera finalement fusillé en 1951.

On constate donc que c'est avec une étonnante plasticité que les juifs peuvent changer d'identité et adopter les déguisements

¹ Léon Poliakov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 141. Poliakov cite encore Alexandre Pouchkine, parlant « des notions indissociables de Juif et d'espion. » (*Histoire de l'antisémitisme*, tome II, op. cit. p. 312, 313).

les plus inattendus. Pur Allemand, Brésilien catholique fraîchement débarqué, vieux chef indien, Cosaque moustachu, Gangster reconverti en dame patronesse, catholique espagnol ou hollandais, pacha turc musulman, aristocrate polonais, révolutionnaire jacobin, moine bouddhiste ou conspirateur chinois, les déguisements de ces juifs sont toujours provisoires et ne forment qu'un masque que l'on jètera le moment venu¹.

Alexandre Soljénitsyne rappelle ici les réflexions du leader sioniste Jabotinski, qui notait au début du XX^e siècle : « Quand le Juif assimile une culture étrangère, il ne faut pas se fier à la profondeur ni à la solidité de cette transformation. Un Juif assimilé cède dès la première poussée, il abandonne la culture empruntée sans la moindre résistance dès qu'il se convainc que son règne est terminé². »

C'est ce qui faisait dire, en 1920, au « brillant critique anticonformiste » anglais, Henry Mencken : « Ils pensent en yiddish et ils écrivent en anglais. » Poliakov cite encore Joseph Gœbbels, qui notait lui aussi : « Lorsqu'un juif parle en allemand, il ment !³ »

Après avoir compris les traits dominants de l'identité juive, on peut mieux saisir la véritable nature des propos de certains intellectuels cosmopolites, qui nous assurent être « parfaitement assimilés » pour mieux délivrer leur message universel auprès des goys. Après la parution du livre de Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, en 1981, Raymond Aron s' alarma de ce que l'ouvrage pouvait contenir d'insultant pour les Français, et incita le philosophe à plus de retenue dans son mépris, afin de ne pas attiser l'antisémitisme⁴. Le philosophe Lévy lui répondit alors en ces termes :

« Vous m'avez lu de trop près, j'en suis sûr, pour ignorer que c'est en français et comme Français que, comme n'importe quel autre philosophe français, je me suis risqué à cette enquête sur la France noire⁵. » Il est effectivement plus simple, et surtout beaucoup moins risqué, de porter le béret et la baguette pour

¹ Les juifs se déguisent lors de la fête de Pourim. La belle Esther n'avait-elle pas dissimulé son identité, jusque dans le lit du roi, afin de le convaincre de se débarrasser des ennemis des juifs ? C'est ce massacre de 75 000 Perses qui est toujours commémoré chaque année.

² Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, tome II, Fayard, 2003, p. 550.

³ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme II*, op. cit., pp. 425, 244.

⁴ *Les Espérances planétaires*, pp. 87-92.

⁵ Bernard-Henri Lévy, *Questions de principe, deux*, Grasset 1986, p. 306.

cracher et vomir sur la France des terroirs. C'est une position très pratique, puisqu'elle permet de récuser par avance tous ceux qui se permettraient de nourrir des réflexions antisémites.

Dans son livre *Juifs en errance*, Joseph Roth livre encore un précieux témoignage sur cette plasticité si caractéristique, qui concerne aussi les patronymes des juifs :

« Que l'on ne s'étonne pas du manque de respect des juifs à l'égard de leurs noms, écrit-il. Ils changent leurs noms avec une légèreté qui paraît surprenante. Pour les juifs, le nom n'a pas de valeur, tout simplement parce que ce n'est pas leur nom. Les juifs de l'Est n'ont pas de nom. Ils portent des pseudonymes qu'on leur a imposés. Leur nom véritable est celui par lequel, le sabbat et les jours de fêtes, on les appelle pour qu'ils aillent embrasser la Torah : leur prénom juif et le prénom de leur père. Les noms de famille comme Goldberg ou Hescheles sont des noms octroyés, imposés. Les gouvernements ont ordonné aux juifs d'adopter des noms. Lorsque quelqu'un s'appelle Nachman et change son prénom en un "Norbert" européen, ce "Norbert" n'est-il pas le déguisement, le pseudonyme ? Est-ce autre chose que du mimétisme ? Le juif en Amérique écrit son nom "Greenboom" au lieu de "Grünbaum". Il ne porte pas le deuil des voyelles modifiées. Le caméléon éprouve-t-il de la pitié à l'égard des couleurs qu'il doit sans cesse troquer¹ ? »

Les juifs qui devaient passer les frontières, explique Joseph Roth, mentionnaient souvent de fausses informations pour la délivrance de leurs papiers d'identité, mais qui présentaient l'avantage d'être crédibles, aux yeux des douaniers et de la police.

Guy Konopnicki confirme ces falsifications fréquentes des papiers d'identité : « Bien que je sois né quelques années après la guerre, écrit-il, mon identité a été transcrite sur un livret de famille notoirement falsifié en 1940 et conservé comme vrai jusqu'à ce jour. C'est à partir de ce document que l'on m'a délivré ma carte d'identité, en conséquence de quoi l'équation en vogue des mots identité et authenticité me laisse pantois². »

¹ Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 84. « L'obligation de porter un patronyme est apparue à la suite de l'édit de tolérance promulgué par Joseph II en 1787, dans les régions d'obéissance habsbourgeoise, après la partition de la Pologne. Elle s'est progressivement imposée à toutes les régions au cours du XIX^e siècle. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 422).

² Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 14.

« Et s'ils n'y avaient que les noms ! poursuit Joseph Roth. Les dates de naissance ne sont pas correctes, elles non plus¹. » L'écrivain Marek Halter, il est vrai, possède lui aussi, par exemple, une identité falsifiée. Ainsi que le prouvait un dossier du journal *Le Point* du 28 avril 2005, tout est faux, dans le personnage. Son identité est fautive, sa date de naissance est fautive, sa généalogie est fautive, et toute sa biographie est très largement falsifiée².

L'humour juif

La plasticité de la personnalité juive est sans doute l'une des principales composantes de l'humour juif. Associée à une audace à toute épreuve, que l'on retrouve dans tous les domaines, nous avons ici effectivement un coquetèle détonnant qui peut susciter l'hilarité quand il est dénué de toute malice ou finalité politique. Dans le cas contraire, on retrouve alors cette fameuse « outrecuidance » dénoncée depuis toujours par tous les observateurs du judaïsme.

Cette forme d'humour juif est bien illustrée par le film de Roberto Benigni, *La Vie est belle* : Nous sommes dans l'Italie fasciste, à la veille de la guerre. Notre héros est un amusant et brillant histrion qui est amoureux d'une jeune femme qu'il veut séduire à tout prix. Se rendant un jour à l'école où elle est institutrice afin de la rencontrer, il apprend par hasard à son arrivée qu'un inspecteur d'académie est attendu au même moment. Il décide alors immédiatement de profiter de la situation et de prendre la place du personnage. Il se métamorphose illico, entre dans la salle de classe où l'attend tout le personnel de l'établissement, sert les mains de tous, à la manière d'un inspecteur, et improvise devant les élèves et les responsables un discours totalement délirant, qui a l'effet escompté sur la jeune institutrice, qui le regarde, admirative, les yeux écarquillés.

Une autre scène du film est très révélatrice de cette folle audace : La belle institutrice doit hélas épouser un fasciste, qui est bien entendu aussi un grossier personnage. Pendant le repas de noces, qui réunit tous les dignitaires de la région dans une magnifique demeure, notre Roberto, qui a dans l'idée d'enlever la belle, ne fait pas moins que d'entrer dans la grande salle de réception sur un cheval blanc, et parvient à convaincre la jeune

¹ Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 53.

² *Les Espérances planétaires*, pp. 386-389.

mariée de le suivre dans sa folle aventure, devant une assistance médusée.

Une troisième scène est encore plus loufoque : Prisonnier des Allemands, il arrive maintenant dans un camp de concentration avec son tout jeune fils, qu'il veut rassurer à tout prix, et à qui il fait croire qu'il ne s'agit que d'un grand jeu. A peine arrivés dans la chambrée à lits superposés, le commandant entre à son tour, accompagné de soldats, pour hurler les consignes et le règlement très strict du camp. Aucun écart ne sera toléré ! Mais il a besoin d'un traducteur. « Qui parle l'allemand ? » Notre Roberto saute sur l'occasion. Bien entendu, il ne parle pas un mot d'allemand, et après chaque phrase du commandant, il traduit, pour les prisonniers italiens, les règles d'un jeu complètement débile, d'une partie de cache-cache où chacun doit gagner des points et ne pas se faire prendre s'il veut gagner le premier prix : un vrai char d'assaut ! Mission accomplie, puisque son enfant va croire jusqu'au bout la supercherie et obéira consciencieusement à son papa pour gagner des points et décrocher le gros lot !

Cette scène, vraiment amusante, montre très bien la plasticité de la personnalité juive. Elle illustre aussi ce penchant à ne reculer devant rien, à se métamorphoser, à se déguiser en n'importe quoi pour parvenir à ses fins. L'obstination, l'audace et la plasticité sont à la base de ce fameux humour juif.

Le scandale

Mais cette audace dont les juifs savent faire preuve dans bien des domaines, ne suscite pas toujours que de l'hilarité. Hélas, ce trait de caractère peut aussi soulever l'hostilité de ceux qui se sentent blessés par ce qu'ils considèrent être de l'ironie et du persiflage à l'encontre de leurs valeurs.

On a en effet déjà constaté certaines dispositions de l'esprit cosmopolite à oser dire, écrire ou faire des choses qui peuvent être parfois perçues comme de l'outrecuidance, tant elles paraissent « énormes », aussi éloignées de la réalité que de nos normes sociales. Ce thème revient chez tous les observateurs, chez tous les peintres du judaïsme. Et ce sont précisément ces « provocations », conscientes ou non, qui ont toujours exacerbé un antisémitisme latent.

C'est ce que notait déjà Otto Weininger en 1902, au sujet de ses anciens coreligionnaires : « Il est profondément frivole et

persifleur. Il ne croit en la foi d'aucun chrétien, ni, à plus forte raison, à la sincérité d'aucun Juif converti¹. »

La chose n'est pas nouvelle, puisque cette ironie et ce penchant à tourner en ridicule la foi des chrétiens avait déjà été perçue comme une sorte d'insolence par des auteurs du Moyen Age. Ainsi, à l'époque de Charlemagne, l'archevêque de Lyon Agobard avait même fait de cette singularité juive le titre de son traité : *De Insolentia judæorum* : « De l'insolence des juifs ». Il est regrettable que Léon Poliakov n'ait pas fait mention de ce livre dans sa monumentale *Histoire de l'antisémitisme*, car c'est assurément un des facteurs explicatifs de la question. C'est dire, en tout cas, qu'il y a des permanences qui remontent assez loin dans l'histoire. Il est assez frappant, en effet, de constater que les caractères que nous observons aujourd'hui chez nos contemporains sont aussi ceux que notaient les analystes des époques les plus reculées.

Mais l'insolence n'est qu'un des aspects de cette audace, qui est assurément l'un des traits caractéristiques du judaïsme. Dans les affaires, en philosophie ou en politique, le juif est quelqu'un qui "ose". Ils sont d'ailleurs parfaitement conscients de cette disposition, qu'ils appellent « houtzpah », et qui les porte le plus simplement du monde à avancer les théories les plus biscornues, à échafauder des systèmes de pensée totalement nouveaux, à aller demander une audience au pape, à vouloir détrôner le sultan, ou à investir des centaines de millions de dollars dans un projet gigantesque.

On a déjà pu voir effectivement le "Messie" Sabbatai Zevi se rendre à Istanbul en s'imaginant qu'il allait détrôner le sultan. On retrouve une image similaire chez le romancier Philip Roth, qui s' imagine déjà en train de négocier avec le pape : « Philip Roth et le pape s'assoieront autour d'une table au Vatican et résoudreont nos problèmes² ? »

Le père de l'idée sioniste, Théodore Herzl, a pu faire preuve lui aussi d'une folle audace, en jetant les bases idéologiques de ce qui deviendra plus tard l'État d'Israël. Ses contemporains étaient souvent circonspects sur ses projets de créer un État juif en Palestine. Mais on ignore souvent qu'avant de se faire le héraut du sionisme, l'homme, qui constatait l'impossibilité de l'intégration des juifs dans la société européenne, envisageait ni

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, L'Age d'homme, 1975, p. 261.

² Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 182.

plus ni moins que leur conversion en masse pour les voir disparaître : « Il envisageait de s'adresser au pape Léon XIII, pour lui demander sa protection... En 1893, il souhaitait entreprendre une conversion solennelle de tous les Juifs de Vienne, dans la cathédrale Saint-Etienne, et en 1895 encore, il notait dans son journal : "Au reste, si je voulais être quelque chose, ce serait être un noble prussien de vieille souche¹. » Nous reviendrons plus avant sur ce déchirement identitaire, qui est une des nombreuses manifestations de l'ambivalence du judaïsme.

Dans son *Histoire des crises d'identité juives*, Léon Poliakov cite le cas de Benjamin Disraéli, qui fut un moment, au XIX^e siècle, le Premier ministre de l'Angleterre. Il avait exposé son programme d'action dans trois romans : *Coningsby*, *Sybil*, et *Tancred*, dans lesquels, d'aucuns ont pu voir une provocation jetée à la face de l'Empire anglais : « Il revendiquait son appartenance au peuple élu, écrit Poliakov, exigeant à ce titre un traitement de faveur et la promotion politique de ses coreligionnaires. Il justifiait cette prétention de façon apte à provoquer le scandale... Disraéli promouvait les "Sémites" à la dignité d'une "aristocratie de la nature." »

Ces insolences lui valurent maints quolibets : « Thomas Carlyle, l'illustre critique, s'indignait de ses "jacasseries juives", et demandait "combien de temps John Bull permettrait à ce singe absurde de danser sur son ventre." Mais ces attaques verbales, écrit Poliakov, ne l'empêchèrent pas de se faire élire à la Chambre des Communes : au contraire, en 1847, il adressait un discours dans cette même Chambre pour y exiger l'admission des Juifs². »

Léon Poliakov nous apporte encore un témoignage intéressant, venant du philosophe Salomon Maïmon. Celui-ci naquit en Pologne en 1754, et fut attiré par la figure de Moïse Mendelsohn et la philosophie des Lumières. Provoquant et sceptique, il se gaussait de ses propres coreligionnaires qui vivaient toujours dans ces communautés régies depuis des siècles par les lois rabbiniques. Au sujet du Talmud, Salomon Maïmon se moquait plaisamment de certaines ratiocinations talmudiques : « Par exemple, combien de poils blancs la vache rousse peut-elle avoir, tout en restant considérée comme une vache rousse ? » ou

¹ Léon Poliakov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 145.

² Ibidem, p. 97.

encore « A-t-on le droit de tuer un pou ou une puce le jour du shabbat ? »

Mais il est vrai que Salomon Maïmon était quelque peu en délicatesse avec sa propre communauté. Juif rationaliste, il ressentait aussi une méfiance instinctive à l'égard des « mystiques » du hassidisme. Léon Poliakov rapporte ce propos : « Ayant assisté à une fête chez Dov Baer, le dirigeant de la secte hassidique, il en fut aussitôt rebuté : ce "Maître", lorsqu'il apprit que la femme de l'un de ses fidèles avait donné le jour à une fille, ordonna de fouetter le malheureux, ce qui fut fait sur le champ. Moïse Maïmon ne manqua pas de juger sévèrement cette secte en relevant les traits les plus caricaturaux : "Désireux de se faire passer pour des cyniques authentiques, certains d'entre eux péchaient contre les règles de la bienfaisance, couraient en tous sens dans leur plus simple appareil et satisfaisaient leurs besoins naturels en public, etc.¹." »

Le mépris insondable dans lequel les esprits cosmopolites tiennent tout ce qui relève de la « sédentarité » et de « l'enracinement », leur donne aussi l'assurance de pouvoir faire avaler n'importe quoi à ceux qu'ils veulent circonvenir. On a ainsi pu entendre Alain Minc prétendre que les immigrés étaient « aujourd'hui à peine plus nombreux qu'il y a quinze ans » et représentaient « une part de la population plus faible que dans les années trente². » Dans le même registre, Daniel Cohn-Bendit avait déclaré que « pour enrayer la xénophobie, le mieux serait encore d'augmenter et non de vouloir réduire le nombre d'étrangers³. » Et c'est encore ce formidable aplomb qui lui permet d'avancer : « En Allemagne comme en France, dit-il, rien de tel qu'une frontière fermée pour que, paradoxalement et inévitablement, le nombre des étrangers augmente et transforme l'immigration provisoire en peuplement définitif⁴. » Sur cette question, les exemples ne manquent certes pas.

La houtzpah sous-tend ici une démarche politique : il s'agit de parvenir à ses fins, et tous les moyens sont bons pour « bluffer » les gens que l'on veut convaincre d'accepter la société

¹ Ibidem, p. 55. Ne dirait-on pas ici l'histriion Michael Youn, qui a eu l'audace de courir nu sur un plateau de télévision pendant la cérémonie de remise des prix d'un festival de cinéma ?

² Alain Minc, *La Vengeance des nations*, Grasset, 1990, p. 11.

³ Daniel Cohn-Bendit, *Xénophobies*, pp. 43-45.

⁴ Cité par Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 34.

sans frontières. N'importe quel lecteur un tant soit peu instruit et observateur est pourtant ici en droit de penser que ces intellectuels ont vraiment le génie pour prendre les autres pour des imbéciles et susciter la colère. Mais il est vrai qu'en démocratie, la pression du système médiatique est telle qu'elle empêche les personnes non averties de constater l'énormité de ce type d'arguments, proférés par des intellectuels qui se pavent sur tous les plateaux de télévision.

Si l'esprit cosmopolite récuse l'idée de frontières et milite inlassablement pour leur disparition, on le sait, il s'agit d'abord et avant tout d'une démarche politico-religieuse, qui n'a d'autre objectif que d'œuvrer à l'instauration de l'Empire global et de hâter l'arrivée du Messie. Nous avons noté ce double langage des intellectuels juifs, qui consiste à inciter les autres à renier leurs traditions, tout en cultivant pour soi-même les valeurs traditionnelles du judaïsme.

Mais s'arrêter à ce constat ne serait sans doute que jeter un regard superficiel sur le phénomène. Il faut savoir que cet état d'esprit ne correspond à rien d'autre qu'à leur propre système de valeurs. Car l'identité juive est, en réalité, foncièrement flottante, ambiguë et ambivalente, malgré toutes les professions de foi des penseurs du judaïsme, qui n'ont d'autres buts que de se rassurer sur le bien-fondé de leur « mission ». S'il est incarné dans un peuple élu, mais aux frontières ethniques assez floues, le judaïsme est en effet avant tout une idée, qui fait fi des frontières terrestres, intellectuelles ou sociales¹. La personnalité juive est toujours à la frontière, un pied dans chaque camp, mais sans jamais toucher le sol, si l'on peut dire.

« le Juif est l'effaceur de limites par excellence, écrit Otto Weininger. Il est par là l'opposé même de l'aristocrate... D'où l'absence chez lui de tout sens des formes dans le commerce humain, son manque de tact dans les relations sociales. »

Et Weininger note ici un autre aspect de cette ambivalence fondamentale de la personnalité juive : « L'esprit de servilité, conclut-il, a fait place ici à son revers, l'insolence : ce ne sont là que deux aspects différents d'une même volonté chez le même homme². »

¹ « Ils sont obnubilés par l'abstraction », explique Danny Balint, ce jeune skinhead, qui est en réalité un juif devenu violemment antisémite. Voir le film *Danny Balint* (USA, 2001), d'Henry Bean.

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, *L'Age d'homme*, 1975, pp. 252, 255.

L'audace des juifs est aussi bien une source de succès pour certains membres de la communauté juive, notamment dans les affaires, qu'une source de tensions, par l'incompréhension qu'elle peut susciter quand l'insolence se charge trop ouvertement de mépris à l'égard du goy. L'assassin Pierre Goldman, par exemple, n'avait pas hésité à se jouer de la crédulité des goys, pour se tirer d'affaire, en se faisant passer pour le "bouc émissaire"¹ d'une justice et d'un État « racistes ».

L'escroc Jacques Crozemarie, président de la Ligue contre le cancer, mais qui ne reversait que 26 % des sommes que lui confiaient les Français, manifesta lui aussi, en 1996, ce culot phénoménal, déclarant devant les caméras de télévision : « Je serais un criminel si j'avais empoché le moindre sou. Regardez mes frais de représentation, ils sont nuls ! Je ne me fais même pas rembourser mes notes de restaurant ! » (émission *Secrets d'actualité* du 26 mars 2006). Il ira jusqu'à mettre en doute la compétence des magistrats de la Cour des comptes. « Ils ne savent pas compter ! » Même devant le tribunal, il « engueule » la présidente, en lui reprochant de « ne rien faire contre le cancer² » !

Le meilleur moyen de se sortir d'un mauvais pas reste donc évidemment de prendre l'exact contre-pied de la réalité, de mentir effrontément, avec un aplomb à toute épreuve. Le philosophe André Glucksmann expliquait d'ailleurs ce 1^{er} avril 2006 à l'émission *Tout le monde en parle*, que pendant la guerre, il avait pu voir sa mère mentir avec aplomb aux autorités. Cette « insolence », déclara-t-il — terme qu'il a lui-même employé —, fut une leçon qu'il n'avait jamais oubliée.

Dans le domaine financier, ce culot monumental a pu apparaître dans tout son éclat au cours d'une affaire d'escroquerie, rapportée dans le journal *Libération* du 7 octobre 2005 : Le 25 juillet, juste après les attentats meurtriers de Londres, la directrice d'une agence postale reçoit un coup de fil d'un homme qui se fait passer pour son PDG, Jean-Paul Bailly : « La DGSE nous a demandé de collaborer, dit celui-ci. Des terroristes préparent un attentat dans Paris et vont effectuer un retrait dans votre poste. Un agent de la DGSE va vous appeler. Faites tout ce qu'il vous dit. »

¹ Le "bouc émissaire" est une image biblique.

² Sur Crozemarie : cf. *Les Espérances planétaires*, p. 392.

Une heure plus tard, « Jean-Paul, des services français », téléphone à la chef d'agence, lui attribue un nom de code, « Martine », exige la confidentialité et envoie la pauvre Martine sur sa première mission : « Votre ligne n'est pas sécurisée, dit-il. Vous allez acheter un portable qui servira uniquement à nos échanges. Voici un numéro que vous appellerez pour donner le vôtre. » Martine court se payer un mobile, puis laisse son numéro sur la messagerie de Jean-Paul, qui la recontacte : « Quoi qu'il arrive, vous devez garder ce portable ouvert jour et nuit ».

Selon un enquêteur, Gilbert C. la bombarde alors de coups de fil, une quarantaine en deux jours. Il l'inonde d'infos sur le travail de la DGSE pour déjouer un attentat imminent. Il l'appelle toutes les heures, même en pleine nuit, si bien que Martine n'en dort plus. « Si elle ne répond pas assez vite, il l'engueule. S'il la sent hésitante, il la pourrit. Il répète : "Surtout, n'en parlez à personne." Il lui met la pression. Elle est catastrophée. »

Une fois bien conditionnée, Martine obéira à tout, persuadée qu'elle « travaille pour la nation ». Jean-Paul lui ordonne alors : « Branchez-vous sur votre ordinateur. Donnez-moi les noms des cinq plus gros clients de votre agence. » Et Martine s'exécute. Selon un enquêteur, l'escroc désigne ici un des cinq noms au hasard comme le financier d'un attentat imminent et indique que quelqu'un va venir chercher 500 000 euros l'après-midi sur ce compte. Mais la chef d'agence lui annonce qu'elle n'a que 350 000 euros. Jean-Paul se fâche : « Vraiment, vous n'êtes pas opérationnelle ! » Martine pleure, gratte les fonds de tiroirs, vide tous les coffres et trouve 8 000 euros de plus. Jean-Paul finit par abdiquer à 358 000 euros : « Allez acheter une valise. On vous recontacte. » Martine part acquérir une mallette, et Jean-Paul la relance : « Avant que vous remettiez ces billets au client, nous devons les magnétiser pour suivre tout le circuit du financement du terrorisme et remonter tout le réseau. Montez dans un taxi... » Il la fait ensuite s'arrêter devant une brasserie de la place de la Nation : « Voyez-vous mes agents ? — Non. » Martine ne voit rien. « OK, ils sont bien cachés, ils travaillent bien. Asseyez-vous en terrasse. »

Quelques instants plus tard, il retéléphone : « Descendez dans les toilettes et enfermez-vous. » Martine va aux toilettes. Il la rappelle : « Un agent va cogner trois coups contre la porte des WC, remettez-lui la valise, remontez à la terrasse et attendez dix minutes qu'on vous la remonte. » Toc toc toc. « Martine, donnez

la valise », dit Shirley, une complice de Gilbert C., qui saisit le magot.

Martine retourne alors à la terrasse du café, s'attable, et attend... Et elle va attendre plusieurs heures avant de se rendre à l'évidence. C'est épuisée qu'elle arrive à la PJ, ce 28 juillet 2005, après trois jours d'une « redoutable mise en condition psychologique ». La première DPJ, qui a remonté le numéro de téléphone, parviendra à « un numéro en Angleterre rebasculé en Israël » et fera échouer une vingtaine de tentatives d'escroquerie similaires en août 2005, en prévenant les banquiers.

Gilbert C. a alors inventé en septembre une variante qui lui a rapporté bien plus gros, en obtenant des banquiers des « virements internationaux » sur des comptes prétendument utilisés par les poseurs de bombes. « Avec son bagout phénoménal, écrit la journaliste, son cinéma et sa façon de persuader les banquiers qu'ils servent leur pays dans la lutte contre Al-Qaïda, le "cerveau" Gilbert a réussi à faire verser des millions sur des comptes de sociétés écrans montées à Hongkong par ses hommes de paille. Le 28 septembre, une banque a ainsi versé 2,5 millions de dollars en Suisse, et 2,72 millions à Hongkong. Alertée par un banquier méfiant, la PJ a bloqué ces fonds. En revanche, deux virements d'un total de 7,25 millions d'euros versés le 29 septembre sur des comptes en Estonie ont été aussitôt encaissés par la "bande à Gilbert".

Gilbert C., 40 ans, et son frère Simon, 38 ans, tous deux nés à Paris, sont aujourd'hui réfugiés en Israël. Depuis sa planque, Gilbert C. a eu le culot de narguer la PJ au téléphone : « Je ne rentre pas, je ne veux pas me rendre, je suis protégé en Israël ». Après avoir lu le compte-rendu de cette escroquerie, tout le monde sera d'accord pour dire que le mot « toupet », couramment utilisé au XIX^e siècle, est maintenant un peu faible pour qualifier ces agissements. A moins, évidemment que ce ne soit là qu'une autre forme de ce célèbre humour juif.

La meilleure explication du phénomène paraît être ici de nature religieuse. On sait en effet que dans certaines sectes chrétiennes mystiques du Moyen Age, les adeptes, « élus », qui s'imaginaient être au-dessus des lois, se croyaient eux aussi « tout permis ». Ces manifestations de type anarchisant peuvent être qualifiées d'« anti-noméennes », si l'on entend par « anti-nomisme » un mouvement d'affranchissement par rapport à la loi (nomos). De manière plus générale, on peut ranger sous cette appellation toute conception ou doctrine qui diminue ou qui nie

l'importance des règles morales pour ceux qui sont parvenus à la « perfection ».

Il y eut aussi des courants antinoméens tout au long de l'histoire du christianisme. A l'époque de la Réforme protestante, par exemple, on vit surgir des sectes proprement anti-noméennes, comme celle des Anabaptistes de Münster au XVI^e siècle. Ce phénomène, qui a pu se propager chez les chrétiens, est en réalité, selon Gershom Scholem, une copie du messianisme juif :

« Le messianisme politique et millénariste, qui fut le fait d'importants mouvements religieux à l'intérieur du christianisme est une réplique du messianisme juif, écrit Scholem. On sait avec quelle vigueur ces mouvements ont été condamnés comme hérésies judaïsantes par la réaction orthodoxe, dans le catholicisme comme dans le protestantisme. Du point de vue des faits, le reproche était sans doute assez justifié. » Cette situation s'explique, poursuit Scholem, parce que « le messianisme millénariste et révolutionnaire, tel qu'il est apparu sans cesse, par exemple chez les Taborites, les Anabaptistes ou dans l'aile radicale des Puritains », a « tiré son inspiration principalement de l'Ancien Testament et non pas des sources chrétiennes. »

De fait, dans le christianisme, la rédemption, qui est déjà advenue, a permis, en quelque sorte, de calmer les esprits, tandis que « les tendances anti-noméennes, sont toujours latentes dans le messianisme utopique¹ » présent dans le judaïsme. Et c'est peut-être un point important pour comprendre la mentalité de certains juifs aujourd'hui, qui se comportent dans certaines affaires, politiques, financières, ou intellectuelles, comme si effectivement, ils se sentaient au-dessus des lois de ce monde².

Le mépris du goy

Le romancier yiddish Isaac Bashevis Singer est né en 1904, près de Varsovie, dans une famille hassidique. Il a émigré aux États-Unis en 1935 et a reçu le prix Nobel de littérature en 1978 pour l'ensemble de son œuvre, dans laquelle il a décrit la vie des juifs d'Europe centrale. Dans son roman intitulé *L'Esclave*, paru en 1962, il donne un aperçu de la manière dont les juifs peuvent percevoir le monde des goys. Cette histoire raconte la vie de Jacob, un pauvre juif, dans la Pologne du XVII^e siècle, qui a été

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., pp. 42, 48, 49.

² Sur les escroqueries : *Les Espérances planétaires*, pp. 389-404.

vendu comme esclave à un paysan des montagnes, après des pogroms qui ont détruit sa communauté.

Au milieu de ces paysans, Jacob ne renia jamais sa judéité : « Les montagnards avaient voulu lui faire épouser une de leurs filles, lui construire une cabane et l'accueillir dans leur communauté. Mais Jacob avait refusé de trahir sa foi juive. » Voici comment Isaac Bashevis Singer décrit les paysannes polonaises de l'époque :

« Elles cherchaient à l'approcher, parlaient, riaient et ne se conduisaient guère mieux que des bêtes. Devant lui, elles se soulageaient et, relevant sans cesse leur chemise, elles lui montraient les morsures d'insectes sur leurs hanches et leurs cuisses. "Couche-moi par terre", exigeait, sans honte, une fille ; mais Jacob faisait comme s'il était aveugle et sourd. Ce n'était pas seulement parce que la fornication est un péché mortel. Mais ces femmes étaient sales, leurs vêtements et leurs cheveux étaient pleins de vermine ; souvent leur peau était couverte de boutons et de furoncles. Elles mangeaient des rongeurs des champs et des carcasses de volailles. Certaines pouvaient à peine parler polonais ; elles grognaient comme des animaux, faisaient des signes avec leurs mains, hurlaient et riaient comme des folles¹. »

Mais la fille de son maître, Wanda, était cependant une paysanne différente des autres. « Comparée à ces sauvages, Wanda, la fille de Jan Bzik, une veuve, semblait avoir été élevée à la ville... Elle avait vingt-cinq ans ; elle était plus grande que la plupart des autres femmes. Elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus, une peau fine et des traits harmonieux. » Tous les villageois la poursuivaient de leur assiduité.

Bien évidemment, Wanda tomba amoureuse de l'esclave, plus instruit et plus fin que ces brutaux et grossiers paysans : « La force de l'attraction qu'il exerçait sur elle ne faiblissait pas... Elle était devenue au village le sujet des commérages. Les femmes se moquaient d'elle et faisaient des réflexions pleines de sous-entendus. On disait que l'esclave l'avait ensorcelée. »

La seule créature digne de respect parmi ces Polonais était donc promise au juif, malgré les réticences que ce dernier pouvait nourrir à l'encontre des goys. Il faut dire que les membres de la famille de Wanda ne valaient guère mieux que les autres

¹ Dans le judaïsme, l'homme juif est l'homo loqueus, celui qui parle. Bernard-Henri Lévy, dans son livre sur *Daniel Pearl*, montre les islamistes qui « sifflent » comme des serpents. (JMB).

paysans : Ils « se comportaient comme des animaux. Il n'était venu à l'idée d'aucun d'entre eux que le torrent qui coulait juste devant la cabane pouvait servir aux ablutions¹. »

Jacob ne pouvait cependant pas prendre femme parmi les goys sans déchirement. Il connaissait bien la loi talmudique qui édictait « qu'un homme qui a pris une concubine parmi les Gentils peut être mis à mort par n'importe quel membre de la communauté². » Mais cette loi, il le savait, « n'avait d'effet qu'à la condition qu'il y eût d'abord un avertissement et que l'adultère fût constaté par des témoins. » Cependant, « il commettait déjà un péché suffisamment odieux rien qu'en mangeant le pain des Gentils, et son âme ne pouvait tolérer de nouvelle souillure. »

De plus, la situation était compliquée par le fait que « la Loi juive interdisait la conversion des Gentils pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la foi. » Malgré toutes ces difficultés, il fallait bien se rendre à l'évidence : « Satan invitait Jacob à devenir un païen parmi les païens et lui commandait d'épouser Wanda, ou tout au moins de coucher avec elle. »

Cette société polonaise était pourtant vraiment repoussante. Regardons entrer ce prêtre dans la taverne du village : Celle-ci était « à moitié en ruine... Il n'y avait pas de plancher. L'un des hommes se leva pour se soulager, debout contre un tas de détritiques, dans un coin. La fille de Zagayek riait, découvrant ses gencives édentées... On entendit des pas pesants, puis un grognement et un reniflement. Dziobak, le prêtre, fit son entrée. C'était un homme de petite taille, large d'épaules... Il avait un gros nez boutonneux et le menton fuyant. La soutane de Dziobak était maculée. Il était courbé et bossu et s'appuyait sur deux lourdes cannes... Il avait le menton couvert de poils aussi raides que les soies d'un porc... La voix caverneuse de Dziobak sortait de sa poitrine comme d'un tonneau : “Bien sûr, on a besoin de boire un verre pour faire brûler le démon ! »

Écoutons maintenant le prêtre Dziobak distiller la haine contre les pauvres juifs : « Il ouvrit sa bouche de grenouille et découvrit son unique dent, longue et noire, semblable à un taquet. » La servante lui résuma la conversation avant son arrivée : « “Nous parlions justement du Juif que Jan Bzik garde dans la montagne, mon Père.” Dziobak eut un accès de fureur. “A

¹ Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 11-21, 33.

² Le Talmud dit aussi : Ceux qui voudraient changer de religion doivent être jetés au fond d'un puits, et oubliés. (Abhodah Zorah, 26 b).

quoi bon en parler ? Montez là-haut et faites-lui son affaire, au nom de Dieu¹.” »

A lire Isaac Singer, c’est l’ensemble des Polonais qui sont alors repoussants. Car les nobles ne semblent pas valoir plus cher que les paysans ou les prêtres : « Ils étaient constamment ivres. Les paysans leur baisaient les pieds et pour tout remerciement, ils recevaient quelques coups d’étrivières. »

Jacob n’a rien à voir avec cette tourbe humaine. C’est un juif, et, comme tous les juifs, il est instruit, intelligent et plein de finesse. « Pour occuper son temps, il énumérait les deux cent quarante-huit commandements positifs et les trois cent soixante-cinq interdictions qui se trouvent dans la Torah, bien qu’il ne les connût pas par cœur — ses années d’exil lui avaient appris la faiblesse de la mémoire humaine. » Il entreprit donc, dans la montagne, de graver sur un rocher les six cent treize prescriptions de la Loi : « C’était un travail de patience ; Jacob gravait des phrases, des fragments de phrases, de simples mots, dans la pierre. La Torah n’avait pas disparu. Elle demeurait cachée dans les replis et les sillons de son cerveau. »

Ses réflexions étaient profondes, bien loin des préoccupations de ces vulgaires Polonais : « Il voyait qu’une seule loi dans la Torah, en engendrait une douzaine dans la Mischna et cinq douzaines dans la Gemara ; dans les commentaires postérieurs, les lois devenaient aussi nombreuses que les grains de sables du désert². »

Depuis qu’il était venu sur la montagne avec le troupeau de Jan Bzik, Jacob était, hélas, aussi obligé de rencontrer les autres vachers. Un jour, ils vinrent à la grange pour l’inviter à boire et à danser avec eux : « L’homme bavait, balbutiait, écorchait ses mots. Ses compagnons, déjà ivres, riaient et poussaient des cris sauvages... Une abominable puanteur émanait de cette canaille — des odeurs de transpiration et d’urine, mêlées aux relents de quelque chose d’innommable, comme si ces corps, quoique vivants, étaient en putréfaction. Jacob devait se pincer le nez, et les filles riaient aux larmes. Quant aux hommes, ils poussaient des cris et des hennissements, en se portant sur les épaules les uns les autres, et ils aboyaient comme des chiens. » Les musiciens étaient « trop ivres pour faire rien d’autre que de se vautrer par terre, en grognant comme des porcs, lécher le sol ou baver contre

¹ Isaac Bashevis Singer, *L’Esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 36-56.

² *Ibidem*, pp. 27, 40, 43, 115.

les rochers. Beaucoup gisaient, étendus de tout leur long, tels des cadavres... “Eh bien, maintenant j’ai vu ce que c’était, se dit-il. Voici les abominations qui incitent Dieu à exiger le massacre de peuples entiers.”... A présent que Jacob avait le spectacle de cette populace, il comprenait que certaines formes de dépravation ne pouvaient être expiées que par le feu. Des milliers d’années d’idolâtrie se perpétuaient dans ces sauvages. Baal, Astoreth et Moloch se reflétaient dans ces yeux dilatés et injectés de sang. »

Ces chrétiens, décidément, se comportaient comme des bêtes : « Faites boire le Juif ! » ; « Faites-lui manger du porc ! » ; « Assassin de Dieu ! Juif ! Galeux ! Lépreux ! »

« A quelques pas de là, un vacher sauta sur une fille, mais il était trop ivre pour parvenir à ses fins. Cependant, l’un et l’autre, ils luttèrent et se tortillaient comme chien et chienne. L’assistance faisait cercle et riait, crachait, se mouchait, tout en excitant le couple à continuer ses ébats. »

Jacob était bien supérieur à cette sous-humanité : « Il engageait un dialogue avec le Tout-Puissant. “Jusqu’à quand les foules impies régiront-elles le monde ? Jusqu’à quand le scandale et les ténèbres de l’Egypte exerceront-ils leur domination ? »

Et cependant, l’image de Wanda le hantait jour et nuit. « Il éprouvait de la honte à constater à quel point il désirait cette femme de la race des Gentils. » Isaac Singer va alors extraire cette jolie fleur du fumier sur lequel elle a poussé, car il faut prendre ce qu’il y a de plus beau chez ces sales goys : « Il s’éveilla en frissonnant, ouvrit les yeux et aperçut Wanda couchée tout contre lui sur la paille... Elle s’agrippait à lui, se pressait contre lui, effleurait ses joues de ses lèvres. » Wanda finit par lui dire : « Emmène-moi loin d’ici, vers ceux de ta race. Je veux être ton épouse et te donner un fils. »

Il est bon, et il est sage, que les goys renient leurs familles et leurs traditions. Mais l’entrée dans le judaïsme n’est possible que pour les femmes goys dociles et obéissantes : « Tu ne dois pas devenir l’une des nôtres pour l’amour de moi, lui dit Jacob, mais parce que tu crois en Dieu. » Ce à quoi Wanda lui répondit : « Je crois, Jacob, sincèrement. Mais il faut que tu m’instruises. Sans toi, je suis aveugle¹. »

Le jour de Noël, il fallut un homme de plus afin de compléter le nombre des convives, mais Jacob persista dans son entêtement. Aucun des aliments n’était kasher ; tout cela n’était qu’idolâtrie

¹ Isaac Bashevis Singer, *L’Esclave*, pp. 57-60, 46, 63, 66, 70, 83.

et il savait qu'il valait mieux mourir que de participer à de telles cérémonies¹. Il demeura dans le grenier et mangea du pain sec, comme à l'ordinaire². Wanda souffrait de le voir se tenir à l'écart des autres. Les filles, maintenant, se moquaient d'elle autant que de lui, depuis qu'elle était sa maîtresse. « Sa mère parlait ouvertement de se débarrasser de ce maudit Juif qui avait apporté dans la famille le malheur et la honte. Maintenant, Wanda prenait plus de précautions pour aller le rejoindre la nuit, sachant que les garçons projetaient de lui faire subir toutes sortes de brimades³. Ils envisageaient de le traîner hors de la grange et de le forcer à manger du porc... »

L'histoire se termine pourtant assez mal. Jacob parvint à arracher Wanda de son milieu ; ils s'installèrent tous les deux dans la petite ville de Pilitz, où Sarah — « Sarah, c'était le nom que l'on donnait à toutes les converties » — se fit passer pour une sourde-muette afin de ne pas trahir ses origines. « S'il disait la vérité, Sarah et lui allaient être brûlés sur le bûcher. »

Pendant ses couches, la douleur lui arracha cependant des cris qu'elle ne put contenir. Les autres femmes qui étaient auprès d'elle ne purent alors retenir leur stupéfaction devant celle qu'elles croyaient être sourde et muette : « une muette peut-elle crier ? » Et effectivement, Sarah pleurait, hurlait, puis se mit à délirer... en polonais ! : « C'est un dybbuk qui parle ! Un dybbuk possède Sarah, s'écria une voix dans la nuit... — Qui es-tu ? Comment as-tu pénétré dans Sarah ? demanda une femme au dybbuk ?... — Allez chercher le rabbin ! cria une autre. Il faut qu'il exorcise le dybbuk⁴ ! »

La pauvre Sarah décéda pendant ses couches⁵. Quant à Jacob, il parviendra à s'enfuir, et à s'exiler en Palestine avec le nourrisson. Vingt ans plus tard, il revint à Pilitz, pour être inhumé aux côtés de Sarah. Son fils était maintenant professeur dans une yeshiva à Jérusalem.

¹ Talmud, Iore Dea (112, 1) : Ne pas manger avec les chrétiens, cela engendre la familiarité.

² Talmud, Gittin (62a) : Un juif ne doit pas entrer dans la maison d'un chrétien un jour de fête.

³ Attention ! Frapper un Juif, c'est comme gifler la face de Dieu lui-même (Sanhedrin, 58 b). « C'était encore la folie de Kafka disant que "celui qui frappe un Juif jette l'humanité à terre". » (Bernard-Henri Lévy, *Le Testament de Dieu*, Grasset, 1979, p. 181).

⁴ Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 91, 174, 212-216.

⁵ Orach Cahim (330, 2) : Il est interdit de procéder à l'accouchement d'une chrétienne le samedi.

Le célèbre romancier Philip Roth a pu résumer en quelques lignes ce mépris, associé à l'esprit de vengeance, qui s'exprime sous la plume des intellectuels juifs américains tels que Appelfeld, Bertrand Malamud, Norman Mailer ou Saül Below : « Le Gentil qui partage la vie des Juifs de tes livres, écrit Roth, s'adressant à Appelfeld, personnifie généralement cette stupidité sans bornes et représente un comportement social menaçant — le goy ivrogne qui bat sa femme, le demi-sauvage grossier et brutal qui “ne se contrôle pas”... d'autre part, constate Philip Roth, le goy apparaît comme un “fils de la terre débordant de santé”. Une santé enviable. Comme le dit la mère des Roseaux en parlant de son fils : “Il n'est pas nerveux comme moi. Un autre sang coule dans ses veines, un sang calme”. »

Mais « le portrait le plus orienté du goy se trouve dans *Le Commis* de Bertrand Malamud. Le goy s'appelle Frank Alpine, c'est un marginal qui cambriole l'épicerie en faillite de Bober, le Juif, et qui essaye ensuite de violer la fille de Bober, une jeune fille très studieuse. » On apprend finalement que ce Alpine renoncera symboliquement à « la barbarie goy. »

Dans *La Victime*, le deuxième roman de Saül Below, le héros, juif new-yorkais, est poursuivi par Allbee. Celui-ci est : « un Gentil marginal et alcoolique qui est aussi un clochard et un vagabond, comme Frank Alpine », écrit Philip Roth, qui ajoute, cette fois au sujet de Norman Mailer :

« Nous savons tous que chez Mailer, quand un homme est un sadique sexuel agressif, il s'appelle Sergius O'Shaugnessy ; quand il tue sa femme, il s'appelle Stephen Rojack, et quand il s'agit d'un meurtrier inquiétant, il ne s'appelle pas Lepke Buchalter ou Gurrah Shapiro, mais Gary Gilmore¹. »

On rappellera donc ici encore le propos d'Albert Memmi : « La judéité était, en général beaucoup plus présente qu'on ne le croit dans la conduite et la pensée, sinon dans les aveux, de la plupart des Juifs². » Quand un juif écrit un roman, manifestement, il nous adresse aussi un message.

L'esprit de vengeance

Nous avons déjà pu remarquer, à travers les productions cinématographiques, que les esprits cosmopolites n'étaient pas

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, pp. 237, 238.

² Albert Memmi, en postface de David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, p. 342.

seulement animés d'idées généreuses de Paix et d'Amour, et que leur démarche universelle se traduisait par une inlassable propagande planétarienne qui révèle aussi à un esprit de vengeance assez caractérisé. La vengeance est en effet un des traits dominant de l'esprit cosmopolite, pour des raisons que l'on peut faire remonter symboliquement à la destruction du Temple de Salomon à Jérusalem. Nous retrouvons naturellement ce sentiment de vengeance dans la littérature.

Les Éditions des Belles lettres ont réédité en 2000, dans la collection *L'Arbre de Judée*, un livre de Pierre Paraf, que nous avons déjà rencontré plus haut. Dans ce recueil de nouvelles intitulé *Quand Israël aime*, Paraf raconte l'histoire du Général von Morderburg, qui illustre assez bien cette mentalité animée par l'orgueil et la vengeance.

Le Général von Morderburg mène depuis 1918 une vie calme et discrète. A soixante-quinze ans, il est à la retraite de l'armée prussienne. Jeune officier, il s'était marié autrefois à la comtesse Josepha von Neuendorff : « A vrai dire, ce mariage n'avait pas été sans provoquer chez le jeune capitaine d'assez troublantes hésitations. La mère de Josepha n'était-elle pas née Goldschroeder et, comme telle, descendante d'une famille de Juifs de Pologne... ? »

Leur fils, le lieutenant Fritz von Morderburg, était « un grand jeune homme aux cils noirs. » Celui-ci, apprend-on, « s'était toujours montré différent de ses compagnons d'école. Une étrange nostalgie l'habitait, dont il était le dernier à pressentir l'origine... D'où venaient ces lèvres plus sanglantes, ces plus larges prunelles, et ces yeux dont la profondeur reflétaient des mers plus voluptueuses que celles de Poméranie ? D'où venait cet air de roi dépossédé qu'il traînait à son insu dans le vieux parc du château, dans la rectitude austère des casernes et jusque dans la somptuosité disciplinée de Potsdam et de Berlin ? D'où tenait-il cette inquiétante propension à compatir de trop près aux souffrances, aux aspirations de ses soldats qui faisait dire à ses supérieurs : "le jeune baron est un idéologue" ? Ses parents n'avaient eu ni le goût, ni les possibilités d'approfondir ce mystère. Fritz était fort, doux et loyal : que leur importait le reste ! »

Vous l'avez deviné : ce Fritz ne sait rien de ses origines lointaines qui lui donnent secrètement cette supériorité instinctive sur les brutes épaisses que sont les militaires prussiens qui l'entourent. La vie se déroule sans drame dans cette famille

aristocratique, jusqu'au moment où le fils apprend à ses parents qu'il veut épouser une étrangère, une juive russe : Rachel Davidova. Son père, cassant et autoritaire, n'accepte pas cette mésalliance et juge son fils « indigne de porter l'uniforme, indigne d'être allemand. » Le général prononce donc brutalement sa sentence : « "Notre fils est mort pour moi... nul être au château ne doit plus prononcer son nom. Nul ne doit chercher à le revoir. Qu'il se fasse danseur ou prostitué, s'il lui plaît ! Fritz von Morderburg a disparu de ce monde". A la chapelle du château, la baronne pria longuement. Le général entendit, la nuit, le bruit étouffé de ses sanglots. »

Les traditions prussiennes, on le voit, ne portent pas vers la tolérance. Cette rigidité allait évidemment de pair avec un antisémitisme des plus odieux, ainsi que l'imagine Pierre Paraf : Le général « ne concevait pas un moindre orgueil de ce que seul, peut-être, parmi les généraux du Reich commandant une armée, il n'avait jamais laissé un juif franchir la grille du château. »

Fritz était finalement mort à la guerre. Une lettre de 1916 écrite à sa bien-aimée, Rachel, révélait effectivement une nature peu portée vers les armes : « Un poète, songeait le général avec indignation ; il ne manquait plus que cela à notre pauvre enfant !... Un pacifiste, un humanitaire, bougonnait tristement le général. Un vrai soldat peut avoir peur. Mais il se garde de l'avouer¹ ! »

Le souvenir de son fils, il faut le croire, n'attendrissait pas le cœur sec du baron prussien. C'est seulement quand Rachel Davidova se présenta au château avec une lettre que Fritz avait écrite juste avant de mourir que le général fut saisi de remords et compris le tragique de la situation. En lisant cette lettre, il apprenait en effet que Fritz avait renié le Reich allemand pour s'engager dans l'armée autrichienne sous un faux nom. Le drame est que c'est sous ce nom d'emprunt qu'il avait servi sous les ordres de son propre père, qui ne l'avait pas reconnu, et qui l'avait envoyé à la mort. Le général Morderburg est alors effondré en apprenant la nouvelle : « Notre Fritz est mort. Il est mort par ma faute... C'est moi qui suis son meurtrier. Je l'ai tué deux fois, d'abord en le chassant du château, et puis, plus tard, ce matin de mars, il y a huit ans, en le désignant, sans l'avoir reconnu, pour tenir une tranchée proche de Verdun. »

¹ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, op. cit., pp. 138-149, 169.

La vraie nature humaniste de Fritz s'était réveillée en lui avant de mourir. Voici ce qu'il écrivait encore à sa Rachel bien-aimée : « Israël, dont on m'empêcha si longtemps d'entendre la voix, Israël qui t'es réveillée dans mon âme, ce jour-là, ta victoire sera prochaine ! Et toi, ma Rachel bien-aimée, tes parents du ghetto n'auront pas souffert en vain¹ ! » En réalité, vous l'avez compris, c'est surtout le romancier qui s'exprime ici.

La punition infligée par Pierre Paraf à ce général réactionnaire et antisémite est donc sévère, puisqu'il l'a fait tuer son propre fils. Les jours s'écoulaient lentement pour le vieux couple abattu par le sort. Le châtimement est déjà bien sévère ; cruel, même. Mais l'imagination fertile de Pierre Paraf a prévu d'autres supplices.

Le général von Morderburg est maintenant devenu veuf, et se sent bien seul. Un jour, la municipalité lui demande de présider l'inauguration du monument aux morts de la guerre. Mais tiraillé par le doute et les scrupules, enfermé depuis longtemps dans sa souffrance, il se juge tout simplement indigne de cet honneur et préfère refuser poliment. Cette attitude va susciter l'indignation de la population et créer un scandale. L'affaire remonte dans la hiérarchie militaire, et le gouvernement du Reich décide de supprimer la pension du général pacifiste. « La nature en profite pour prendre perfidement sa revanche », ajoute gentiment Pierre Paraf, qui paraît continuer le récit de sa vengeance personnelle : « Quand le général traverse, solitaire et endeuillé, les rues de Pommernberg, le bourgmestre évite de le saluer » ; les gamins se moquent de lui, et « sa pauvreté n'attendrit personne. »

Seul et désespéré, il écrit finalement à Rachel Davidova : « Madame, bien que vous soyez juive et que les juifs ne nous aiment guère, en souvenir du lieutenant, il faut prendre le train jusqu'à Pommernberg pour reconforter un pauvre père et lui promettre que son Fritz l'aimait bien tout de même... Et peut-être que monsieur le baron, pour vous récompenser, vous laissera le château quand il viendra à mourir. » Le long de ses joues brûlantes, le général von Morderburg sentait les larmes couler. »

Il est vrai que ce onzième chapitre de ce livre qui n'en finit pas, s'intitule sobrement : *la victoire d'Israël*. Le vieux général mourut dans son lit. « Israël avait aimé. Israël avait vaincu². »

¹ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 196.

² Ibidem, pp. 204, 217, 229.

Cette histoire « antiraciste » aurait pu se conclure sur ces mots. Mais non ! Il fallait encore un dernier chapitre pour assouvir la soif insatiable de vengeance qui jaillit de l'imagination de Pierre Paraf. En effet, Fritz n'est pas mort ! Gravement blessé, mutilé, il est encore vivant. C'est bien lui qui est dans la calèche aux côtés de Rachel, à l'enterrement du vieux général. Le cortège funèbre, qui se dirige vers le cimetière, traverse les rues du village. Il était dit que le général von Morderburg serait conquis jusque dans sa tombe. Des jeunes gens crient : « A bas Morderburg ! Vive l'Allemagne ! » et crachèrent trois fois en signe de mépris. »

Il n'avait pourtant eu le droit, dans son calvaire, qu'au corbillard des pauvres. Mais la haine patriotique de la populace ne connaît pas la pitié. C'est alors que se produit un événement extraordinaire, comme une apparition qui frappa l'imagination du peuple : « Le mutilé farouche, qui était resté jusque-là immobile, se leva de sa petite voiture, arrachant les lainages qui couvraient son visage. Les passants s'arrêtèrent comme pétrifiés, croyant qu'il allait parler. Mais Fritz se contenta de lever les yeux sur eux, et son regard fut tel que les femmes frémissantes se signèrent, que les jeunes gens se turent et baissèrent la tête et que les hommes effrayés rentrèrent dans leurs maisons¹. »

Vous l'avez compris : cette foule de goys débiles et abrutis venait de comprendre enfin qui était le nouveau maître. Le genre est un peu grandiloquent, mais le récit a le mérite de dévoiler le fond de l'esprit cosmopolite. En hébreu, ces motivations se résument à la formule « laassoth nekama bagoïm » : « prendre vengeance des Gentils. »

La rage de destruction

L'écrivain florentin Giovanni Papini (1881-1956) était « l'un des plus brillants écrivains de son temps ». Séduit dans sa jeunesse par le futurisme de Marinetti, il finira par suivre l'exemple de nombreux juifs et se convertira sincèrement au catholicisme. Dans un roman intitulé *Gog*, paru aux éditions

¹ « Le langage des yeux a une grande importance dans la vie quotidienne — ils veulent toujours dire quelque chose... On peut dévorer ou même assassiner des yeux... “Mon frère disait très justement qu'il préférerait cent fois se faire arracher les yeux à coup de martinet par ma mère que de subir un seul regard de mon père.” Le poids du regard est immense dans une culture où le mauvais œil est une menace constante. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 324).

Flammarion en 1932, Papini a résumé d'une manière condensée la pensée antisémite de son temps, à travers le monologue d'un curieux personnage, un certain Ben Roubi, qui se présente à un entretien d'embauche. Ce texte, écrit par un intellectuel juif, est un document capital pour comprendre les crises identitaires juives :

« Que pouvait faire le Juif, foulé aux pieds et souillé de crachats, pour se venger de ses ennemis ? Abaisser, avilir, démasquer, dissoudre les idéals des Goïm, détruire les valeurs grâce auxquelles la Chrétienté prétend subsister. Et, en fait, si vous y regardez bien, l'intelligence juive n'a rien fait d'autre, depuis un siècle, que saper et souiller, en vos chères croyances, les colonnes qui supportaient l'édifice de votre pensée. Depuis l'instant où les Juifs ont pu écrire librement, tout votre échafaudage spirituel menace de tomber.

« Le Romantisme allemand avait créé l'Idéalisme et réhabilité le Catholicisme : vient un petit Juif de Düsseldorf, Heine, et il emploie sa verve joyeuse et maligne à se moquer des romantiques, des idéalistes et des catholiques.

« Les hommes ont toujours cru que politique, morale, religion, art, sont des manifestations supérieures de l'esprit, qui n'ont rien à voir avec la bourse et avec le ventre ; arrive un Juif de Trèves, Marx, et il démontre que toutes ces choses très idéales croissent sur le terreau et le fumier de la basse économie.

« Tout le monde s' imagine l'homme de génie comme un être divin, et le criminel comme un monstre ; survient un Juif de Vérone, Lombroso, et il vous prouve, clair comme le jour, que l'homme de génie est un demi-fou épileptique, et que les criminels ne sont autre chose que les survivances de nos ancêtres, donc nos proches parents.

« A la fin du XIX^e siècle, l'Europe de Tolstoï, d'Ibsen, de Nietzsche, de Verlaine, se flattait d'être une des grandes époques de l'humanité ; paraît un Juif de Budapest, Max Nordau, et il se fait un jeu d'expliquer que vos fameux poètes sont des dégénérés, et que votre civilisation est fondée sur le mensonge.

« Chacun de nous est persuadé d'être, dans l'ensemble, un homme normal et moral : il se présente un Juif de Freiberg en Moravie, Sigmund Freud, et il découvre que, dans le plus vertueux et le plus distingué gentilhomme, se cachent en puissance, un inverti, un incestueux et un assassin.

« Depuis le temps des Cours d'Amour et des troubadours platoniques, nous sommes habitués à considérer la femme comme

une idole, comme un vase de perfections ; intervient un Juif de Vienne, Weininger, et il démontre scientifiquement et dialectiquement que la femme est un être ignoble et répugnant, un abîme de souillure et de bassesse.

« Les intellectuels, philosophes et autres, ont toujours estimé que l'intelligence est l'unique moyen d'atteindre à la vérité dont la recherche est la plus grande gloire de l'homme ; surgit un Juif de Paris, Bergson, et, par ses analyses subtiles et géniales, il renverse la primauté de l'intellect, démantèle l'édifice millénaire du platonisme, et conclut que la pensée conceptuelle est incapable de saisir la réalité.

« Les religions sont presque universellement considérées comme le résultat d'une admirable collaboration entre Dieu et la faculté la plus élevée que l'homme possède ; et voici qu'un Juif de Saint-Germain-en-Laye, Salomon Reinach, s'ingénie à démontrer que les religions sont tout simplement un reste de vieux tabous sauvages, des systèmes de prohibitions avec superstructures idéologiques variables.

« On s'imaginait vivre tranquille, dans un univers solide, ordonné, ayant pour fondements le temps et l'espace considérés comme distincts et absolus ; survient un Juif d'Ulm, Einstein, et il établit que temps et espace ne sont qu'une seule chose, que l'espace absolu n'existe pas, non plus que le temps, que tout est fondé sur une relativité perpétuelle, et que l'édifice de la vieille physique, orgueil de la science moderne, se trouve détruit.

« Le rationalisme scientifique était certain d'avoir conquis la pensée et d'avoir fourni la clé du réel ; apparaît un Juif de Lublin, Meyerson, et il dissipe encore cette illusion : les lois rationnelles ne s'adaptent jamais complètement au réel, il y a toujours un résidu irréductible et rebelle qui défie le prétendu triomphe de la raison raisonnante. Et l'on pourrait continuer.

« Je ne parle pas de la politique, où le dictateur Bismarck a pour antagoniste le Juif Lassalle, où Gladstone voit le Juif Disraeli l'emporter sur lui, où Cavour a pour bras droit le Juif Artom, Clemenceau, le Juif Mandel, et Lénine, le Juif Trotsky. Remarquez que je n'ai point mis en avant de noms obscurs ou de second plan. L'Europe intellectuelle d'aujourd'hui est, en grande partie, sous l'influence, ou, si vous voulez, sous le sortilège des grands Juifs que j'ai cités.

« Nés parmi des peuples divers, adonnés à des recherches diverses, tous, autant qu'ils sont, allemands ou français, italiens ou polonais, poètes ou mathématiciens, anthropologistes ou

philosophes, ils ont un caractère commun, un but commun : c'est de mettre en doute la vérité reconnue, d'abaisser ce qui est en haut, de salir ce qui semble pur, d'ébranler ce qui paraît solide, de lapider ce qu'on respecte. Cet effet dissolvant des poisons que nous distillons depuis des siècles, c'est la grande vengeance juive sur le monde grec, latin et chrétien. Les Grecs nous ont tournés en dérision, les Romains nous ont décimés et dispersés, les Chrétiens nous ont torturés et pillés, mais nous, trop faibles pour nous venger par la force, nous avons conduit une offensive tenace et corrosive contre les piliers sur lesquels repose la civilisation née de l'Athènes de Platon et de la Rome des empereurs et des papes. Et notre vengeance est à point.

« Comme capitalistes, nous dominons les marchés financiers en un temps où la chose économique est tout ou presque tout. Comme penseurs, nous dominons les marchés intellectuels, grignotant les vieilles croyances, sacrées ou profanes, les religions révélées comme les religions laïques.

« Le Juif réunit en lui les deux extrêmes les plus redoutables, despote dans le domaine de la matière, anarchiste dans le domaine de l'esprit. Dans l'ordre économique, vous êtes nos serviteurs, et dans l'ordre intellectuel, nos victimes. Le peuple qu'on accusa d'avoir immolé un Dieu, a voulu immoler aussi les idoles de l'intelligence et du sentiment, et vous contraint de vous agenouiller devant l'idole la plus puissante, la seule qui soit restée : l'Argent. Notre humiliation, qui va de l'esclavage de Babylone à la défaite de Bar-Kochba pour se perpétuer dans les ghettos jusqu'à la Révolution française, notre humiliation est enfin bien payée. Et le paria d'entre les peuples peut chanter l'hymne d'une double victoire !

« En parlant, le petit Ben Roubi s'était peu à peu exalté : du creux de leurs orbites, ses yeux étincelaient ; ses maigres mains fendaient les airs ; sa voix, faible d'abord, s'était faite perçante. Il s'aperçut qu'il en avait trop dit et se tut tout à coup. Il y eut un long silence. A la fin, le docteur Ben Roubi, d'une voix timide et basse, me demanda : "Vous ne pourriez pas m'avancer mille francs sur mon traitement ? Je dois me faire un vêtement et je voudrais payer quelques petites dettes"... Lorsqu'il eut reçu son chèque, il me regarda avec un sourire qui voulait être fin : "Ne prenez pas à la lettre les paradoxes que j'ai débités ce soir. Les Juifs sont ainsi faits : nous aimons trop parler ; et, quand on est lancé, on parle, on parle... et l'on finit toujours par blesser

quelqu'un. Si je vous ai offensé en quelque chose, je vous prie de me pardonner"¹. »

Ce texte, incontestablement antisémite et outrancier, s'explique probablement pour partie par le ressentiment de Giovanni Papini contre son ancienne communauté. Il se place sans doute dans la longue liste de ces juifs qui furent habités par la fameuse « haine de soi », et qui ont fait profession d'antisémitisme pour se libérer de leur fardeau. Ce qui est curieux, c'est que Papini va ici jusqu'à salir son ancien coreligionnaire, le pauvre Otto Weininger, qui avait pourtant le cœur meurtri et déchiré. Mais par delà ces considérations, il est vrai que l'on croit retrouver aussi, dans ce texte extraordinairement explicite, les propos d'Alain Minc, de Viviane Forrester, de Camille Marbo ou de Pierre Paraf, dans lesquels l'humiliation de l'ennemi précède toujours la « victoire » finale.

La méchanceté

L'image du juif dans le monde européen a toujours été négative jusqu'à un passé récent. Si elle a pu évoluer dans un sens très positif au XX^e siècle, il semble que ce ne fut qu'à la faveur du pouvoir médiatique, qui a imposé dans les esprits occidentaux l'image du juif persécuté. Dans sa grande *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov rappelle, qu'encore à la veille de la Renaissance, les chrétiens avaient les juifs en horreur. Poliakov donne par exemple le témoignage d'un bourgeois de la fin du XV^e siècle qui explique à sa manière les persécutions des juifs :

« Les Juifs, dit-il, sont durement châtiés de temps en temps. Mais ils ne souffrent pas innocemment, ils souffrent à cause de leur méchanceté : car ils trompent les gens et ruinent les campagnes par leur usure et par leurs meurtres secrets ainsi que chacun le sait, et c'est pourquoi ils sont tellement persécutés, et non pas innocemment. Il n'est pas de peuple plus méchant, plus rusé, plus avare, plus impudent, plus remuant, plus venimeux, plus coléreux, plus trompeur et plus ignominieux². »

Au siècle suivant, on sait que William Shakespeare lui-même popularisa dans son théâtre une image particulièrement négative du juif, incarné dans toute la dureté du personnage de Shylock. Le romancier américain Philip Roth se désole encore aujourd'hui de « la véritable horreur que les Juifs inspiraient à Shakespeare »,

¹ Giovanni Papini, *GOG*, Flammarion, 1932, pp. 75-79.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, op. cit., pp. 360, 361.

qui avait fait de ce Shylock un usurier rapace, dénué de tout sentiment de pitié, et qui allait jusqu'à prélever de la chair humaine sur son débiteur pour se rembourser des sommes prêtées. Dans la pièce de Shakespeare, en effet, on le voit aiguiser son couteau afin de prélever sa livre de chair dans la poitrine d'Antonio.

« Pour les spectateurs du monde entier, écrit Philip Roth, Shylock est le Juif personnifié... Ce Juif cruel, repoussant et ignoble, déformé par la haine et le désir de revanche, fait son entrée en tant que notre double dans la conscience de l'Occident éclairé... Vous vous souvenez des premiers mots que prononce Shylock ? Vous vous souvenez de ces trois mots ? Quel chrétien pourra nous les pardonner ? "Trois mille ducats"... le modèle qui est parvenu jusqu'à nous ... L'usurier au nez crochu, le dégénéré, l'avare, l'égoïste rendu fou par l'argent, le Juif qui va à la synagogue pour y comploter le meurtre du vertueux chrétien — le voilà le Juif d'Europe, le Juif exclu par les Anglais en 1290, le Juif banni par les Espagnols en 1492, le Juif terrorisé par les Polonais, taillé en pièces par les bouchers russes, exterminé par les Allemands, rejeté par les Britanniques et les Américains à l'époque où les fours de Treblinka ronflaient¹. »

Philip Roth aura sans doute noté que le *Shylock* de Shakespeare a été mis en scène en 1600, et par conséquent, il n'a pu en aucun cas influencer les souverains des siècles précédents pour motiver l'expulsion des indésirables.

Un autre célèbre romancier américain du XX^e siècle a pu donner un témoignage personnel. Dans sa biographie, *Au Fil du temps*, Arthur Miller, décrit ainsi son grand-père maternel, Louis Barnett : « Pendant les années vingt, il avait dirigé une affaire prospère et était déjà connu à l'époque pour ses manières directes. Il invitait les organisateurs syndicaux de son entreprise à le rejoindre en haut d'un escalier et, tout en leur parlant d'un ton raisonnable, leur entrecognait soudain la tête et les envoyait, assommés, bouler jusqu'en bas de l'escalier. » Et c'est ainsi qu'il décrit les juifs qu'il a pu connaître dans ce milieu : « fripards juifs, avides et méchants, pour qui seules les affaires comptaient². »

Le philosophe Jacob Talmon a pu confirmer cette dureté de caractère chez certains de ses coreligionnaires : « Il est incontes-

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 309.

² Arthur Miller, *Au Fil du temps*, 1987, Grasset, 1988, pp. 11, 22.

table, dit-il, que la véhémence excessive des Juifs, caractéristique du besoin constant des minorités marginales de justifier leur indépendance par une affirmation de soi, a une polarité ambivalente : outre une vocation idéaliste pour les choses de l'esprit, on trouve chez les Juifs une catégorie d'égoïsme particulièrement dur, aigu et sans scrupule¹. »

Il serait cependant faux de penser que cette dureté n'est tournée que contre les seuls goys. Philip Roth, dans *Opération Shylock*, se plaint amèrement de cette spécificité communautaire : « Pourquoi est-ce que les Juifs manquent tellement de courtoisie dans les rapports sociaux, même entre eux ? Pourquoi montent-ils toujours en épingle le moindre affront ? Pourquoi est-ce qu'ils se lancent dans des guerres sans fin à la moindre provocation ?... L'absence d'amour des Juifs pour leur prochain, disait Smilesburger, est la cause de beaucoup de souffrances parmi nous. L'animosité, la volonté de ridiculiser, la haine manifeste des Juifs entre eux — pourquoi ? Où sont notre patience et notre indulgence pour notre voisin ? Pourquoi la division règne-t-elle entre les Juifs ?... Entre les Juifs, il y a de la haine et de l'animosité... Les conflits violents, les injures, les coups bas, les moqueries, les railleries, le mépris, les récriminations, les accusations, les insultes... Où les Juifs sont-ils allés chercher qu'il ne fallait jamais cesser de parler, de crier, de raconter des histoires méchantes sur les uns et les autres, de faire au téléphone, pendant toute une soirée, le compte de tous les défauts de leur meilleur ami ? »

Cette médisance porte un nom : *loshn horé*. Philip Roth convient qu'il y a ici une dimension pathologique : Ces Juifs « incapables de s'arrêter de parler », écrit-il, accouraient vers Freud. « Et à Freud ils déversaient le pire *loshn horé* qui soit jamais sorti de la bouche d'un Juif depuis la destruction du Deuxième Temple²... Certes, on pourrait dire pour les défendre que c'est parce qu'ils manient le *loshn horé*, que les Juifs sont des Juifs et qu'on ne peut rien concevoir de plus juivement juif que ce que Freud prescrivait à ses patients juifs dans son cabinet. »

« On peut imaginer tout ce que ce *loshn horé* a pu causer comme dégâts dans la tête du Juif moyen aux nerfs un peu

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 32.

² *Loshn horé* : littéralement « langue du mal » : médisance, langue de vipère, calomnie, mauvaise langue. Le deuxième Temple a été détruit par les légions romaines de Titus.

fragiles », constate Philip Roth. Le romancier, qui rêve de voir « le Juif enfin libéré de son agitation intime », se désespère de voir un jour son peuple s'amender : « Si, au même moment, tous les Juifs de la terre consentaient tout simplement à se taire pendant une seconde... Mais, dans la mesure où il est impossible d'obtenir des Juifs ne serait-ce qu'une seconde de silence, que peut-on espérer pour notre peuple ? »

En Israël, la situation n'est d'ailleurs pas différente que dans la diaspora. « Le *loshn horé* est cent fois, mille fois pire que ce qu'il était en Pologne... En Pologne, il y avait l'antisémitisme qui vous obligeait à garder le silence sur les travers des autres Juifs devant les *goyim*. Mais ici, nous n'avons plus à nous soucier des *goyim*, tout est permis... S'ils peuvent d'un mot déclencher la haine — ils le prononcent. S'ils peuvent avec quelques mots faire naître le ressentiment — ils le prononcent. S'ils peuvent d'un trait d'esprit méchant se moquer de quelqu'un, ils le font, ils l'impriment dans la presse, ils l'annoncent au journal télévisé du soir¹. »

Un autre romancier, Isaac Bashevis Singer, a pu prêter ces propos à son personnage de *L'Esclave* : « Non, pense celui-ci, la médisance ne peut pas être un péché mille fois plus grave que de manger du porc, sinon personne ne pécherait ainsi... Il est plus facile de ne pas manger du porc que de maîtriser sa langue². »

Dans un autre de ses romans, *La Destruction de Kreshev*, Isaac Bashevis Singer a donné un autre témoignage sur la dureté des juifs dans les *shtetls* d'Europe centrale. La femme de Shloimele, Lise, qui s'est rendue coupable d'adultère avec le cocher, va payer durement son écart en compagnie de son amant :

« Comme le prescrivait la sentence, les coupables devaient être conduits à travers les rues de la ville, en s'arrêtant devant chaque maison pour que chacun vienne leur cracher dessus et les injurier. La procession démarra devant le domicile du rabbin et avança lentement jusque dans les quartiers les plus pauvres. » Tout le monde se précipitait pour accueillir les coupables. Les femmes s'acharnèrent sur Lise, « pour humilier de la pire manière possible cette fille d'une noble et riche famille » :

« Le bedeau les avait mises en garde contre tout excès de violence, mais elles la pinçaient et la bousculaient quand même. L'une d'elle lui renversa un sceau d'ordures sur la tête, une autre

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, pp. 373- 379.

² Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, p. 156.

lui jeta des entrailles de poulet au visage, et elle fut vite couverte d'immondices¹. »

On comprend aussi que l'accueil de l'étranger n'est pas non plus leur fort ; il est vrai que « depuis le temps, ça se saurait », comme on dit. Voici les opinions de trois personnalités juives au sujet de l'accueil d'hypothétiques extra-terrestres dans leur communauté. Leurs réponses à cette question un peu farfelue sont néanmoins très évocatrices d'une mentalité fermée, irrémédiablement close aux goys et aux étrangers. Le journal *Courrier international* de juillet 1997, a pu ainsi traduire l'article du journal israélien *Jerusalem Report* : « Et si les Martiens existaient ? Les lois qui, dans la Torah, valent pour les non-juifs s'appliqueraient-elles aussi à des non-humains intelligents ? » Voici donc les réponses de ces « grands penseurs juifs » à ce sujet :

Harold Schuweis est rabbin en Californie. A la question : « Quelle serait la réaction juive au premier contact ? », il répond : « ... Prenons, par exemple, le débat qui fait rage à propos du véritable sens du Lévitique 19, 18 : "Aime ton prochain comme toi-même." Au sein de notre communauté, de nombreuses autorités affirment que "ton prochain" veut dire "ton prochain juif", d'autres souhaitant limiter le sens de "ton prochain juif" aux Juifs qui sont "frères dans le respect de la foi". Voilà où certains d'entre nous en sont arrivés aujourd'hui ; alors, que peuvent bien espérer des extraterrestres au sang vert ?

Moshe David Tendler est rabbin, professeur de microbiologie à l'université Yeshiva de New York. A la question : « Pourraient-ils se convertir au judaïsme ? », il répond : « Quelqu'un m'a demandé un jour ce qui se passerait si l'on pouvait programmer un ordinateur pour le rendre capable de choisir, et qu'il souhaite devenir juif. J'ai répondu qu'il faudrait d'abord le mener au mikveh [bain rituel], ce qui provoquerait un court-circuit. » Il est effectivement extrêmement difficile pour un goy, voire impossible, d'être accepté au sein de la communauté juive. La tâche est plus aisée pour une shiksa — une femme goy (péjoratif).

Robert Sheckley, auteur de science-fiction plusieurs fois primé : « Que signifierait la découverte d'une vie extraterrestre pour le judaïsme ?

¹ Isaac Bashevis Singer, *La Destruction de Kreshev*, 1958, op. cit., pp. 84, 85.

— Je ne serais pas surpris, répond-il, si les extraterrestres qui viendraient à débarquer un jour chez nous manifestaient un penchant pour l'antisémitisme. Ma première réaction serait de dire : je le savais ! J'ai toujours senti qu'il y avait quelque chose en nous qui restait en travers de la gorge de la création. Pour un Juif, ce serait quelque chose de merveilleux, qui vaudrait vraiment la peine d'être frappé d'ostracisme. Si nous nous apercevions que l'Univers entier nous hait, cela ferait de nous un peuple encore plus à part. »

La haine des « autres »

Il est certain que les juifs se plaisent à cultiver leur singularité. Mais chez eux, le culte de la « mémoire » porte avec lui un sentiment de vengeance très prononcé, ainsi qu'on a pu le remarquer à travers les productions littéraires et cinématographiques. On constate aussi, depuis l'écrasement de l'Allemagne en 1945, que les juifs ne sont pas vraiment portés au pardon : plus de cinquante ans après les faits, ils pourchassent encore les responsables et traînent les vieillards devant les tribunaux. On sait qu'Elie Wiesel a œuvré continuellement pour perpétuer le souvenir de la Shoah auprès des rescapés des chambres à gaz. Dans un style toujours un peu grandiloquent et ampoulé, il écrit : « La mémoire du silence, leur disais-je, je la célèbre ; mais le silence de la mémoire, je le récuse¹. » La mémoire, le souvenir des épreuves est en effet un puissant ciment communautaire qui permet de maintenir les liens du sang : « Zakhor ! », « Souviens-toi ! », dit la Bible.

L'affaire remonte à très loin dans le passé. Nous avons pu constater, avec Abravanel, que les juifs n'ont jamais vraiment « digéré » la destruction du Temple, et entendent tirer vengeance de tout adversaire refusant la Loi d'Israël, personnifié dans la Bible sous le nom d'Amalek. C'est ainsi que Marek Halter écrit : « “Souviens-toi de ce que t'a fait Amalek... N'oublie pas...” », m'a répété cent soixante-neuf fois la Bible. Et même si je voulais, comment pourrais-je l'oublier, moi à qui l'histoire n'a jamais permis d'oublier ? ». « Pardonner ? Mais “Pourquoi pardonnerions-nous à ceux qui regrettent si peu et si rarement leurs monstrueux forfaits ?” se demandait Vladimir Jankelevitch². »

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 443.

² Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, pp. 215, 110.

L'académicien Maurice Rheims confirme cet état d'esprit : « Bien sûr, écrit-il, il y a un temps pour le pardon. Mais voilà que je repense à la rouelle, aux bûchers, aux pogroms. Haïr n'est pas très chrétien. Mais chrétien, je ne le suis pas non plus. Il conviendrait que je m'entretienne de cela avec le cardinal, le mien, l'académicien. Saint homme, il a dû beaucoup s'entraîner pour parvenir à l'absolution. Quant à moi, ici bas, je ne pardonne pas¹. »

Un romancier mineur comme Boris Schreiber, a pu s'exprimer avec davantage de véhémence. Né à Berlin en 1924, d'une famille juive émigrée, il vit aujourd'hui entre la France et les États-Unis. Dans *Le Tournesol déchiré*, il exprime ses sentiments à l'égard des criminels lettons sous le régime bolchevique, dans la Russie révolutionnaire. A propos du fameux Polonais Dzerjinski, qui s'était illustré dans la répression, Boris Schreiber écrit :

« Son état-major comptait surtout des Polonais. Pour les basses besognes, perquisitions, arrestations, exécutions sommaires, il recrutait des Lettons. Essentiellement des Lettons. A Moscou, en ces années-là, nous tremblions devant les Lettons. Ils portaient casquette, courte veste de cuir, revolver passé à la ceinture. Et cette nuée de Lettons qui venaient en voitures, la nuit, commandés par un homme aussi sensible que Robespierre... — Quand je pense à quoi nous avons survécu ! La Lettonie qui joue à la victime aujourd'hui ? Qu'elle crève ! Mais qu'elle crève ! Les Lettons, tueurs sous les bolcheviks, tueurs sous les nazis. Et l'Occident imbécile, qui les plaint, qui les dorlote ! Crever, voilà ce qu'ils doivent faire ! »

Les fureurs de Boris Schreiber contre les Lettons présentent évidemment l'avantage de faire oublier la responsabilité écrasante des révolutionnaires juifs dans les atrocités commises au cours de cette période, ainsi qu'Alexandre Soljénitsyne l'a montré. Mais la haine de Boris Schreiber ne se limite pas aux seuls Lettons. En effet, il ne paraît pas aimer non plus « cette ignoble Pologne » :

« Dans ces pays, écrit-il, n'existe qu'un consensus : la haine des Juifs. » Il est vrai que les juifs sont mieux vus en France qu'en Pologne : « Au moins, en France, on est tranquille : c'est l'Occident, c'est la civilisation... Ici, on est anonyme. Qui connaît notre religion ici ? Mais en Pologne, comme dans tous les

¹ Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 69.

pays de l'Est, impossible d'être anonyme. Tous repèrent les Juifs¹.» L'idéal, effectivement, est de pouvoir agir sans être reconnu.

Guy Konopnicki est lui aussi originaire de Pologne ; et lui non plus ne semble pas apprécier particulièrement les habitants de ce pays : « On m'avait dit que ma famille venait d'une ville de l'Est où les Juifs portaient des barbes, parlaient le yiddish... que les miens nommaient Pologne et qui leur inspirait plus de répulsion que de nostalgie². »

Il ne faudrait pas penser pour autant que chez Konopnicki, les Français soient mieux considérés que les Polonais. Si la France l'a accueilli, lui et sa famille, elle ne mérite finalement pas plus de gratitude que les autres peuples européens, à en juger par ce qu'il écrit en épigraphe de son livre *La Place de la nation*, dans lequel il énumère ceux qui méritent son estime et à qui il dédie son ouvrage :

« Aux Sénégalais du chemin des Dames, aux Arabes de Monte Cassino, à Michel Manouchian et à Max Rayman, aux antifascistes allemands, italiens et espagnols, aux juifs étrangers arrêtés par la police française » et encore : « A Stendhal, qui préférerait vivre en Italie, et, naturellement, à ma mère juive austro-polonaise née en Allemagne et authentique vendeuse de bérêts français, enfin à mon père qui a donné à ce pays quarante-neuf années de travail plus quatre années de résistance sans pour autant toucher la même retraite que Maurice Papon. » La France, qui l'a accueilli, ne mérite à ses yeux aucune considération.

Pierre Paraf a pu exprimer lui aussi la méfiance instinctive des juifs et leur aversion pour les étrangers, par la bouche de ses personnages de roman :

« Le hazan³ me souffla sévèrement ses injonctions sentencieuses au visage : "N'oublie jamais, me dit-il, que tu es un bon Juif, et méfie-toi du goï, même quand il est dans le cercueil... et surtout, n'omets point de poser des mezouzot⁴ dans chaque pièce où tu habiteras, de mettre sur tes bras et sur ton

¹ Boris Schreiber, *Le Tournesol déchiré*, François Bourin, 1991, pp. 185, 293.

² Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 13.

³ Hazan : chantre de synagogue.

⁴ La mezouza : petit étui de métal contenant deux versets du Pentateuque, fixé verticalement et de biais sur les chambranles des portes.

front les téfilin¹, et garde-toi de toucher sous aucun prétexte un crucifix².” »

Les crucifix et la religion catholique sont effectivement l’objet d’une aversion toute particulière. On a pu voir que les cinéastes cosmopolites avaient réalisé de nombreux films de propagande à ce sujet, sans autres buts que de ridiculiser et de salir le catholicisme, d’inspirer le dégoût et l’horreur de cette religion. Le philosophe Jacob Talmon confirme que les juifs les plus influents ont œuvré pour la laïcisation des sociétés européennes. L’instauration de la République en France en 1870 a naturellement représenté un grand pas en avant : « Les Juifs des temps modernes ont préconisé en tous lieux sinon la séparation de l’Église et de l’État, du moins le droit de la liberté de conscience, et ont réclamé la sécularisation de la politique et de la vie politique³. »

Plus récemment, on a encore pu constater que, dans d’autres pays européens moins déchristianisés que la France, l’action des juifs influents était toujours la même. Ainsi, Amos Luzzatto, président de l’Union des communautés juives d’Italie, a demandé, fin août 2005, la suppression de tous les crucifix et autres objets catholiques dans les lieux publics, estimant que ces symboles étaient offensants à l’égard des autres religions⁴.

Pierre Paraf, dont nous rappelons qu’il était co-fondateur de la Ligue contre l’antisémitisme (aujourd’hui Licra), et Jacob Talmon, ont été encore beaucoup plus explicites dans leurs propos, en exprimant clairement la haine de la religion catholique, enveloppée dans la vengeance séculaire que l’on nourrit contre la civilisation chrétienne : « Tant de nos frères, marqués de la rouelle, gémissent sous le fouet du chrétien. Gloire à Dieu ! Jérusalem les réunira un jour ; ils auront leur revanche comme tous les déshérités⁵ ! » C’est d’ailleurs très exactement ce qu’écrit Jacob Talmon : « Les Juifs ont des comptes sanglants et très anciens à régler avec l’Occident chrétien⁶. » C’est cela, aussi, le « vrai visage d’Israël ».

¹ Téfilin : de téfila, prière. Phylactères : lanières de cuir permettant de fixer au front et au bras une petite boîte de cuir noir contenant un parchemin sur lequel sont écrits deux versets du Pentateuque, lors de la prière.

² Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 26.

³ J.-L. Talmon, *Destin d’Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 152.

⁴ Lu dans la lettre d’Emmanuel Ratier, *Faits et Documents* (1^{er} septembre 2005).

⁵ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 19.

⁶ J.-L. Talmon, *Destin d’Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 18.

Dans son *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov mentionne le cas célèbre du philosophe Baruch Spinoza, qui élève des récriminations contre sa propre communauté. Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza écrit : « Quant à la longue existence des Juifs comme nation dispersée ne formant plus qu'un État, elle n'a rien de surprenant, les Juifs ayant vécu à l'écart de toutes les nations jusqu'à s'attirer la haine universelle. » (chapitre III).

« L'amour des Hébreux pour leur patrie, écrit encore Spinoza, était donc plus qu'un amour, c'était une ferveur religieuse, provoquée et entretenue — en même temps que la haine des autres peuples — par le culte quotidien. Et ce patriotisme devenait une véritable seconde nature... une haine permanente de l'étranger, ancrée plus profond dans les cœurs que tout autre sentiment¹. » (chap. XVII) Spinoza a naturellement été excommunié, renié par sa communauté, en 1656.

Deux cents ans plus tard, un autre penseur célèbre d'origine juive, Karl Marx, ne dira pas autre chose, dans ses écrits de 1843 : « L'humanité doit s'émanciper du judaïsme... Ce n'est pas les juifs qu'il faut tuer, c'est Yahvé, leur Dieu. Il n'y a pas de religion qui célèbre autant la haine que le judaïsme. »

2. L'antisémitisme

Dès la première page de son livre sur les causes de l'antisémitisme, Bernard Lazare prend la mesure du problème suscité par la présence des juifs dans une société étrangère : « Partout s'est développé l'antisémitisme », constate-t-il. Les juifs furent « tour à tour, et également, maltraités et haïs par les Alexandrins et par les Romains, par les Persans et par les Arabes, par les Turcs et par les nations chrétiennes... Cette race a été en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc que les causes générales

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 226.

de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui le combattirent¹. »

Mais les intellectuels juifs ne sont pas tous aussi clairvoyants que Bernard Lazare. Ce dernier fait même figure d'exception, avec quelques autres, qui sont en marge du judaïsme, quand ils ne sont pas purement et simplement rejetés de leur communauté, et accusés d'être en proie à la « haine de soi ».

Inexplicable antisémitisme

Les juifs sont parfaitement conscients qu'ils forment un peuple à part, qui a toujours été rejeté par les autres, à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Mais l'antisémitisme n'en constitue pas moins pour eux un phénomène difficilement explicable, à en juger parce que l'on a pu lire.

Elie Wiesel a exprimé au début de ses *Mémoires* les persécutions subies par les juifs en Roumanie, dans le pays de son enfance, au cours de l'entre-deux guerres : « Chaque fois que la "Garde de fer" antisémite relevait la tête, dit-il, nous baissions la nôtre. Des inscriptions apparaissaient sur les murs : "Zsidans (Juifs) en Palestine !" Des voyous, la face défigurés par la haine, se jetaient sur les juifs dans les rues, leur arrachant la barbe et leurs péyot (papillotes). Les "kuzistes", c'est ainsi qu'ils se nommaient, étaient des nazis version roumaine. Sauvages, assoiffés de sang juif, un rien leur suffisait pour improviser un pogrom en règle. »

Rien ne permet d'expliquer cette haine, dans le texte d'Elie Wiesel, si ce n'est des accusations grotesques : « On vivait dans la terreur, écrit-il. On ne pouvait jamais savoir : les ennemis étaient capables de tout. Même de nous imputer des meurtres rituels. Je me souviens d'un chant triste que ma mère me chantait : celui de Tiszaeszlár. Un Juif y raconte sa peine : accusé d'avoir égorgé un enfant chrétien pour des raisons rituelles, il s'écrie : "Maudits soient nos ennemis qui prétendent que les Juifs ont besoin de sang pour pratiquer leur religion !"... J'accueillais ces épreuves sans étonnement, presque sans chagrin, écrit Wiesel. Je n'étais pas loin de me dire : c'est leur problème, pas le nôtre. »

Et pourtant, il faut croire que ces tensions permanentes peuvent susciter de douloureuses interrogations :

¹ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, pp. 11, 12.

« Durant les périodes les plus sombres, lorsque la menace pesait trop longtemps sur la communauté, je me posais des questions simples sinon simplistes, naïves, enfantines : Pourquoi nous hait-on ? Pourquoi nous pourchasse-t-on ? Pourquoi nous fait-on subir tortures et tourments ? Pourquoi tant de persécutions, tant d'oppression ? Qu'avons-nous donc fait aux hommes pour qu'ils nous veuillent tant de mal ? Je m'en ouvrais à mes Maîtres, et plus encore à mes amis. Nous essayions de comprendre. Pour toute réponse, mes Maîtres nous faisaient lire et relire la Bible, les prophètes, la littérature martyrologique. Noyée dans la souffrance, mais ancrée dans le défi, l'histoire juive décrit un conflit permanent entre nous et les autres. Depuis Abraham, nous sommes d'un côté et le monde entier de l'autre. D'où l'animosité que nous attirons. »

Mais ces réponses, sans doute très insuffisantes, ne permettent pas d'apaiser l'esprit d'Elie Wiesel : « La survie de mon peuple continue à me rendre perplexe, écrit-il, de même que la pérennité de la haine à son égard continue de m'intriguer¹. »

A lire Elie Wiesel, les persécutions dont ont été victimes les juifs d'Europe centrale se déclaraient de manière imprévisible, de façon tout à fait incohérente, au gré de l'humeur de l'occupant :

« Durant la Première Guerre mondiale, écrit-il, l'armée allemande vint au secours des Juifs qui, sous l'occupation russe, étaient battus, bafoués, opprimés par les Cosaques sauvages dont la mentalité et les traditions religieuses se nourrissaient d'antisémitisme. Après leur départ, notre région connut une période d'accalmie. Les officiers allemands étaient courtois, serviables, cultivés². » Ce ne fut effectivement qu'une courte période d'accalmie, car les Allemands se mirent bientôt eux aussi à persécuter les juifs, pour des raisons encore complètement ignorées : probablement parce qu'ils avaient besoin d'un "bouc émissaire".

Dans son livre *La Haine antisémite*, publié en 1991, Serge Moati nous fournit des témoignages convergents. Interrogé par le journaliste, maître Hajdenberg, qui fut le responsable du Renouveau juif dans les années 70 en France, exprime la même interrogation : « Si un enfant me demandait : "Pourquoi on en veut aux juifs ?", je serai incapable de lui donner une explication raisonnable, objective. » Les motifs de l'antisémitisme, dit-

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 30-32.

² Ibidem, p. 42.

il, « sont tellement complexes, irrationnels, qu'aucune donnée objective ne permet de les combattre¹. »

L'écrivain Maurice Rheims, de l'Académie française, ne voit lui non plus aucune cause rationnelle à l'antisémitisme. Dans *Une Mémoire vagabonde*, il évoque les persécutions à la lumière de la théorie du bouc émissaire, qui est finalement pour lui la seule explication possible. C'est ainsi que l'humanité aurait besoin « des juifs, hommes et femmes sur qui taper pour passer sa mauvaise humeur, commodes à persécuter, torturer, massacrer, accuser des sept péchés capitaux. Tiens, c'est peut-être ça, le motif qui a poussé le Seigneur à fabriquer des juifs². » L'explication est peut-être un peu courte, mais ne doutons pas qu'elle satisfait amplement les quelques lecteurs de Maurice Rheims.

Le cardinal Aaron, dit Jean-Marie Lustiger a lui aussi cherché les causes du phénomène, mais sans trouver d'explications valables : « J'ai discuté, jadis, avec des antisémites, dit-il ; j'ai essayé. J'ai essayé de les comprendre. Je crois avoir vu par quels mécanismes mentaux ils en arrivaient à ces conclusions extrêmes, horribles, où ils se complaisaient — mais je n'ai jamais compris pourquoi... le vrai mystère, c'est le délateur, le traître, le tortionnaire, le bourreau, l'agent de l'extermination, de son système³. »

Le directeur de presse Jean Daniel, ne parvient pas plus à percer ce « mystère ». Dans son ouvrage intitulé *L'Ère des ruptures*, il constate que le « peuple élu » doit souvent payer le prix de cette élection : « Je sais bien que le prix de l'élection c'est la persécution et que ce prix est terrifiant. Ce couple élection-persécution m'est insupportable. Ce couple contient, je crois, tout le mystère juif. Je peux dire que ce mystère, quand il m'habite, me voile la pensée plutôt qu'il ne m'enrichit... Où est ce peuple sinon dans la persécution. Personne n'est jamais arrivé à le définir⁴. »

C'est aussi ce que nous déclare le philosophe français André Glucksmann, dans son livre intitulé *Le Discours de la haine*, paru en 2004 : « La haine des Juifs, écrit-il, est l'énigme entre les énigmes. Cette passion destructrice traverse les millénaires,

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 195.

² Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 66.

³ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 214.

⁴ Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979, p. 113.

s'habille au goût du jour, renaît sans cesse des cendres de divers fanatismes qui semblent la motiver... Pour l'antisémite, l'objet de son aversion demeure un ovni. Il ne sait pas de qui et de quoi il parle... Le juif n'est aucunement la source de l'antisémitisme ; il faut penser cette passion en elle-même et par elle-même, comme si ce juif qu'elle poursuit, sans le connaître, n'existait pas... Deux millénaires que le juif embarrasse. Deux millénaires qu'il est une question vivante pour son entourage. Deux millénaires qu'il n'y est pour rien¹. »

Le grand philosophe juif Emmanuel Levinas, le maître à penser de Bernard-Henri Lévy, apporte donc une explication lumineuse à cet étrange phénomène qu'est l'antisémitisme. Selon Levinas, l'antisémitisme est « la répugnance à l'inconnu du psychisme d'autrui, au mystère de son intériorité ou, par delà toute agglomération en ensemble et toute organisation en organisme, à la pure proximité de l'autre homme, c'est-à-dire de la socialité elle-même². » C'est un peu compliqué.

Laissons à Jean-Michel Salanskis le soin d'interpréter la pensée du grand philosophe :

« Emmanuel Levinas disait que dans l'hitlérisme, les Juifs avaient été exterminés en tant que "l'autre indiscernable", en tant que personnes connues pour relever d'une différence, mais dont la différence, précisément, ne se manifestait plus par aucun caractère, interdisant son repérage. Et il interprétait que la haine hitlérienne des Juifs était secrètement la haine de l'autre homme en général, réveillée par les nazis sous le vernis civilisationnel³. » Nous tenons ici enfin l'explication qui manquait à notre puzzle intellectuel. C'est effectivement la seule explication valable, car il est certain qu'on ne peut rationnellement haïr les juifs, et uniquement les juifs.

C'est aussi ce que nous dit le prix Nobel Elie Wiesel, pour qui les antisémites sont les ennemis de l'humanité. Il est tout simplement impossible que des individus puissent nourrir rationnellement de l'hostilité contre les Juifs, et uniquement contre les juifs, parce qu'il n'y a aucune raison à cela :

¹ André Glucksmann, *Le Discours de la haine*, Plon 2004, pp. 73, 86, 88. « N'oubliez jamais que l'antisémite, par définition, ne sait pas de quoi il parle. » (Stéphane Zagdanski, *De l'Antisémitisme*, Climats, 1995, 2006, p. 35).

² Emmanuel Levinas, *L'au-delà du verset*, Minuit, 1982, p. 223, cité par Jean-Michel Salanskis, *Extermination, loi, Israël*, Les Belles Lettres, 2003, p. 140.

³ Jean-Michel Salanskis, *Extermination, loi, Israël*, p. 72.

« C'est ainsi et l'on y peut rien, écrit-il : l'ennemi des Juifs est l'ennemi de l'humanité. Et inversement. En tuant les Juifs, le tueur tue plus que des Juifs. Il commence par les Juifs ; et il s'en prendra ensuite inévitablement aux autres ethnies, religions ou groupes sociaux... En tuant les Juifs, les tueurs entreprenaient d'assassiner l'humanité tout entière¹. »

L'analyse de Clara Malraux est ici tout à fait concordante : « La persécution, écrit-elle, est moins dure à supporter quand on la sait totalement et absolument injustifiée et que, de ce fait, l'ennemi se transforme en ennemi de l'humanité². »

C'est donc bien de l'innocence intrinsèque des juifs qu'il faut partir si l'on veut comprendre leur manière de percevoir les événements. Le propos signifie que tuer un juif, pour ainsi dire, par nature innocent, c'est forcément s'en prendre à toute personne innocente ou à tout autre communauté ; et c'est donc bien se définir comme l'ennemi de l'humanité. Il y a aussi une autre interprétation, plus classique, qui part du postulat que les juifs se définissent comme la seule vraie humanité ; les autres nations ne seraient, selon une soi-disant formule du Talmud, que « la semence du bétail. »

Clara Malraux était l'épouse du célèbre écrivain André Malraux, qui fut aussi le fameux ministre de la culture du général De Gaulle. Observant la société allemande après la chute de Napoléon, elle constate que les juifs étaient encore soumis à cette époque à de nombreuses tracasseries, quand il ne s'agissait pas de pogroms. Le sort de la communauté juive n'était guère enviable :

« Errant de-ci de-là, chassée d'Autriche pour être massacrée en Pologne, brimée sur tous les plans dans une Allemagne haineuse... Dans la Prusse de Frédéric II, deux portes seules à Berlin étaient ouvertes aux Juifs ; pour les franchir, il leur fallait payer un droit dont le montant était, volontairement, le même que celui d'une tête de bétail... Tout cela, bien que Frédéric II eût pris quelques mesures bienveillantes envers ces malheureux ».

Clara Malraux constate aussi avec dépit que l'animosité contre les juifs n'a pas cessé après le passage des troupes napoléoniennes en Allemagne. « En 1816 déjà, des manifestations antisémites éclatent. En 1819, c'est le pogrom dans toute son horreur, avec coups et blessures, pillages de magasins. »

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 72, 319.

² Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur... Un salon littéraire à Berlin au temps du Romantisme*, Editions Ramsay, Paris, 1980, p. 15.

Il n'y a bien entendu aucune explication valable à fournir pour expliquer les persécutions contre ces « innocents ». Et pourtant, tous les juifs de Berlin n'étaient pas si durement traités, puisque la célèbre Rahel Levin recevait dans son salon la plus prestigieuse société de son temps : Goethe, Hegel, Beethoven ou le poète Heinrich Heine, sont des familiers « qu'elle influence¹ ». Le père de Rahel, écrit Clara Malraux, « faisait partie des Juifs tolérés. Il exerçait la double fonction d'orfèvre et de banquier. » Tout n'allait donc pas si mal, au moins pour certains Juifs, qui pouvaient s'enrichir et prospérer à leur aise.

Il est vrai que le petit peuple ne paraissait pas apprécier le peuple élu autant que l'aristocratie berlinoise, et le livre de Clara Malraux permet de constater quelques-unes de ces récriminations élevées à son encontre. Les juifs, apprend-on, étaient considérés comme des « coupables, des criminels, des assassins, des adultères, des pécheurs », qu'il n'était pas question d'admettre dans les guildes des bons et loyaux commerçants. » (pages 15, 16)

Nous tenons peut-être ici un début d'explication à cet étrange phénomène qui jalonne l'histoire de... l'humanité ! A la page 136, nous apprenons aussi que l'assassinat d'un écrivain qui n'avait pas l'heur de plaire à Israël, avait déclenché en retour certaines mesures de répression : l'« assassinat... de Kotzbue, écrivain médiocre, espion au service de la Russie. Ce geste permit aux dirigeants de prendre les mesures les plus infâmes, entre autres contre les Juifs². » On commence donc à y voir plus clair. Il suffisait en fait de mettre les choses dans l'ordre !

Dans *Le Crime et la mémoire*, paru en 1989, l'écrivain Alfred Grosser s'interroge lui aussi sur le phénomène antisémite : « Qu'en Allemagne, puis hors d'Allemagne, on ait détruit des membres, des porteurs d'une civilisation née de siècles de progrès culturels, qu'on ait pu considérer comme des sous-hommes des philosophes, compositeurs, architectes, prix Nobel de toute sorte, voilà qui constitue un tel scandale pour l'esprit qu'une singularité résulte de ce scandale même³ ! »

Pour Alfred Grosser, les juifs sont parfaitement innocents de ce qu'on peut leur reprocher : « Il est abusif, écrit-il, de parler de

¹ Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur...* Ramsay, Paris, 1980, p. 13-17.

² « Les Goïm qui chercheraient à découvrir les secrets de la Loi d'Israël commettent un crime qui réclame la peine de mort. » (Sanhedrin, 59a).

³ Alfred Grosser, *Le Crime et la mémoire*, Flammarion, 1989, p. 75.

réconciliation judéo-chrétienne, comme les Églises le font encore trop souvent. On ne voit vraiment pas ce que les Juifs auraient eu à se faire pardonner des chrétiens ! », écrit-il à la page 236.

Et pourtant, quelques pages avant, Alfred Grosser présentait lui-même certaines explications, en rapportant les propos antisémites d'un certain « père Bailly », qui écrivait en 1890 : « Un homme de cœur nous écrit : “Ne serait-il pas nécessaire de faire une pétition que signeraient tous les Français qui veulent se débarrasser du joug qui les opprime et de demander au Parlement : 1- Que les Juifs, ne pouvant avoir deux nationalités, reprennent en France la situation d'étrangers. 2- Que les étrangers qui troublent la paix du pays, qui excitent les diverses classes de citoyens les unes contre les autres, en semant la haine et la division, soient expulsés de France.” » (page 59).

L'antisémitisme de l'époque est encore nettement perceptible à travers la lecture des journaux « réactionnaires ». Ainsi, *La Sociologie catholique* publia, dans son numéro de mars-mai 1898 un article intitulé : « La question juive envisagée au point de vue de la race et des mœurs », où l'on pouvait lire : « Les niais, les étourdis et les écrivains aux gages des juifs cherchent à nous attendrir sur le sort de ceux-ci. Leurs malheurs n'ont été que juste châtement de leur abominable conduite... » (page 60).

Les points de suspension de M. Grosser soustraient au lecteur les causes de l'animosité que semblent avoir suscitée ses coreligionnaires. Cela aurait pu être un point de départ d'explication. Mais peut-être M. Grosser préfère-t-il suivre l'exemple d'Elie Wiesel dont la franchise le fait écrire au début de ses *Mémoires* :

« Je tiens à vous prévenir, j'ai l'intention d'omettre certains événements : ceux qui traitent de ma vie privée et de celle d'autrui, et ceux qui risquent d'embarrasser amis ou connaissances et, en général, ceux dont la révélation pourrait nuire au peuple juif¹. » Après tout, c'est de bonne guerre, comme on dit.

Les juifs et le communisme

Dans son ouvrage intitulé *La Haine antisémite*, Serge Moati donne la parole à certaines personnalités antisémites de différents horizons, afin de tenter de mieux comprendre la nature de leur délire. En Russie, il interroge Valery Liemelianov. Le fondateur

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 28.

historique du mouvement Pamiat (“la mémoire”), « très lié aux mouvements antisionistes des pays arabes », vit aujourd’hui à Moscou. Ce dernier explique¹ :

« Dès 1917, le KGB était truffé de juifs. Le goulag, décrit par Soljénitsyne, a été créé par des juifs, en particulier par le juif Trotsky et par le juif Smirnov. Soljénitsyne accuse Staline au lieu d’attaquer les juifs. Le syphilitique Lénine n’était qu’une marionnette entre leurs mains... En soixante-treize ans de communisme, les juifs ont liquidé ici cent millions de personnes dont trente-sept millions du temps du syphilitique Lénine... Les juifs écrasent les autres nationalités, jouissent de privilèges considérables. Alors que leur pourcentage dans la population n’est que de 0,69, ils ont envahi toutes les positions clés de la société : la gestion, la culture, l’économie, la politique, la religion... Les juifs ont pris le pouvoir en 1917. Toute la tête de la révolution était composée de juifs². »

Au début des années 1990, le mouvement Pamiat est dirigé par Dimitri Vassiliev, le plus connu et le plus populaire des chefs nationalistes russes. Celui-ci s’exprime à son tour :

« Qui a fait la révolution ? Rien que des juifs. Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Lénine. Tous juifs ! Ils ont tué le tsar. Ils ont détruit l’Église. Le socialisme n’est pas un concept russe, c’est un concept étranger. Marx était baptisé mais juif. » Et il ajoute : « Je combat le sionisme depuis plus de quinze ans. Dès que j’ai commencé, j’ai perdu mon travail. Depuis, les services secrets me persécutent. La presse me traîne dans la boue. »

Ces deux témoignages, d’où émerge une vérité un peu trop effrayante, ne pouvaient assurément pas être laissés sans contrepois. Serge Moati s’empresse donc de repeindre toute la façade et attire l’attention du lecteur sur les crimes de la période stalinienne :

« Tsar rouge, Staline sera féroce antisémite. Il exterminera une grande partie de l’élite intellectuelle juive. Il fera fusiller les écrivains de langue yiddish et supprimera toute culture juive. Génocide de l’esprit sous les prétextes les plus invraisemblables. En janvier 1949, il lance la première d’une longue série de campagnes antijuives. Le 12 août 1953, 24 écrivains et artistes juifs sont fusillés. Le temps d’un plan

¹ Serge Moati emploie ici le terme : “éructe”, mais cela ne change rien aux faits énoncés.

² Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 127.

quinquennal, de 1948 à 1953, Staline fait disparaître 238 écrivains, 106 acteurs, 19 musiciens, 87 peintres et sculpteurs. Tous juifs... La mort de Staline, le 5 mars 1953, met heureusement un terme à cette monstrueuse opération¹. »

Mais l'antisémitisme stalinien, qui s'est en effet manifesté après la Seconde Guerre mondiale, ne doit pas cacher l'écrasante responsabilité de très nombreux juifs fanatiques dans les atrocités effroyables commises pendant les trente premières années du régime. Si l'on fait le compte, l'antisémitisme soudain de Staline après la guerre est assez dérisoire en comparaison du long martyre du peuple russe. La mort de Staline elle-même, n'est d'ailleurs toujours pas élucidée.

Quand il se penche sur l'antisémitisme en Pologne dans les années 1980, après quarante années de communisme, Serge Moati ne s'alarme pas de retrouver exactement les mêmes accusations que celles portées par les antisémites russes. Un de ses correspondants, journaliste, lui confie par exemple : « Aujourd'hui, le climat général d'anticommunisme forcené est teinté d'antisémitisme. On accuse les Juifs d'avoir dirigé l'appareil stalinien. Cela s'explique aisément : une bonne partie des intellectuels juifs, réfugiés en URSS pour fuir le nazisme, sont revenus à la Libération prendre les commandes de leur pays. Dans les fourgons de l'Armée rouge. Il est vrai qu'un grand nombre de Juifs sincèrement communistes, ont cherché à bâtir le socialisme. »

Il n'y a dans cette démarche rien de répréhensible, car après tout, « le communisme a incarné un grand rêve de modernité. » L'internationalisme prolétarien avait été « conçu et ressenti comme une apothéose de la modernité. »

Que la théorie libératrice de l'humanité ait pu engendrer une sanglante dictature, est finalement un sujet annexe, car c'est bien au nom de l'idéal que l'expérience révolutionnaire peut permettre de repousser les limites de l'être humain. Là encore, la fin justifie les moyens.

Gabriel Meretik, un journaliste français d'origine polonaise, justifie ce discours : « Toutes les élites polonaises ont été décimées, et les Soviétiques se sont appuyés sur les communistes juifs, cosmopolites et internationalistes, dévoués à la Cause. Ceux-ci étaient fidèles et reconnaissants à l'égard de Moscou qui leur avait permis d'échapper aux camps et à l'extermination

¹ Ibidem, pp. 135-137, 131.

nazis. Ils se sont donc mis au service de cette utopie, une des plus nobles que ces juifs polonais pouvaient imaginer : le bonheur et l'égalité pour tous sur cette terre. »

Mais le fait est que nombre de Polonais n'ont manifestement pas perçu les événements de cette manière, et tous les artifices du langage de M. « Meretik » pour dénigrer la « pureté » de la nation n'y changeront rien. En effet, explique celui-ci, « les Polonais vivaient le communisme comme un cancer greffé par les Russes, avec l'aide des juifs, sur le corps d'une nation saine et pure. »

A défaut de pouvoir nier l'évidence, la conclusion de Serge Moati sur ce chapitre fait miroiter au lecteur l'horreur de l'antisémitisme, un peu comme ces musiques angoissantes qui rehaussent l'horreur des documentaires télévisés sur la Seconde Guerre mondiale, quand les images sont parfois d'une trop simple banalité : « Bref, écrit-il, le retour des vieux thèmes, à peine rajeunis. En Pologne, dernière société paysanne de l'Europe de l'Est où la terre n'a pas été nationalisée, le juif est toujours perçu comme la cosmopolite créature de la ville maléfique, destructrice des valeurs traditionnelles. »

C'est ce qui lui permet de retomber sur ses pattes : « Toujours les mêmes refrains : les juifs tiennent la finance internationale et la presse. Ils veulent racheter la Pologne pour l'asservir... Boucs émissaires parfaits, les juifs ont incarné la cible rituelle d'une nation improbable dont le territoire n'a jamais cessé, au cours des siècles, d'être disputé, morcelé, envahi et occupé par des puissances étrangères¹... » Mais, excusez-nous d'insister, monsieur Moati... les juifs — pardon : « de très nombreux juifs » — ont tout de même joué un rôle de premier plan dans les crimes effroyables qui ont été commis sous le régime soviétique : oui ou non ? Monsieur Moati ?

Enfin, tout cela est assez loin de nous maintenant, et le principal est que les ennemis d'hier puissent se pardonner et se réconcilier. En la matière, c'est au plus faible de commencer. Le 20 mai 1991, Lech Walesa, le nouveau président de la république polonaise, en visite officielle en Israël, lâchait ces quelques mots à la tribune de la Knesset :

« Il y a parmi les Polonais des gens qui vous ont fait du mal. Ici, en Israël, dans le berceau de votre culture et de votre renaissance, je vous demande pardon. »

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, pp. 99-106.

Mais Serge Moati reste suspicieux sur cette repentance polonaise : « Lech Walesa est donc venu chercher l'absolution sur la terre d'Israël, écrit-il. Ce "pardon" solennel et collectif demandé au peuple juif suffira-t-il ? Le peuple polonais, et lui seul, détient la réponse¹. »

Qu'a voulu dire Serge Moati, si ce n'est : « Cela suffira-t-il à calmer la haine et la soif de vengeance du peuple élu à son rencontre ? »

La question est maintenant de savoir combien de temps il faudra à un représentant de la communauté juive pour demander pardon aux peuples européens pour les dizaines de millions de victimes du communisme, dont les doctrinaires et les fonctionnaires juifs sont directement responsables.

L'antisémitisme en Europe centrale a pu être analysé par un autre intellectuel français. En 1990, immédiatement après la chute du communisme, l'essayiste Guy Sorman a pu se pencher sur l'origine de l'antisémitisme en Hongrie, dans son livre intitulé *Sortir du socialisme* : « Pourquoi une telle obsession antisémite chez les Hongrois ?, écrit-il. Elle n'a, en fait, jamais cessé. Dans les années 1930, l'intelligentsia de Budapest était divisée entre le "camp juif" et ses ennemis ; tout autre débat était relégué en second plan. C'est en Hongrie que furent adoptées dès 1938 — avant l'Allemagne — les premières lois antijuives. »

Sorman renverse la situation, et les communistes deviennent ici responsables de la résurgence de l'antisémitisme : « Après la guerre, écrit-il, les communistes ont voulu faire croire que le peuple entier avait résisté au nazisme. Il n'y a donc pas eu d'examen de conscience collectif, pas de catharsis, pas d'explication. La question n'a pas été posée ; comme toutes les questions gênantes dans une société communiste, elle est demeurée tabou pendant quarante ans. Les communistes partis, la question juive resurgit publiquement². »

Le lecteur consciencieux se rend compte ici à quel point les communistes hongrois ont joué un rôle pervers en dissimulant sciemment l'antisémitisme hongrois au cours de la guerre, pour mieux exalter la victoire sur le fascisme. Et pourtant, quelques lignes plus bas, Guy Sorman est bien obligé de mentionner, même très succinctement, le rôle des juifs — de très nombreux

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, p. 121.

² Guy Sorman, *Sortir du socialisme*, Fayard, 1990, p. 250.

juifs — dans les atrocités commises pendant la république communiste instaurée pendant 133 jours, sous la présidence de Bela Kun, de même que le rôle de très nombreux juifs dans l'administration du nouveau régime communiste instauré en 1948¹ :

« A cet antisémitisme permanent, écrit Guy Sorman, d'aucuns trouvent des "justifications objectives" de nature historico-politique. Ce sont des intellectuels juifs qui auraient introduit le communisme en Hongrie : Bela Kun, chef de la Commune de 1918, était bolchevique et juif ; Rakosi, chef du gouvernement stalinien de 1948, l'était aussi. »

Guy Sorman répond avec beaucoup d'aisance à ces basses accusations : « Il se trouve qu'aujourd'hui, dit-il, ce sont des intellectuels juifs — Giörgy Konrad, Janos Kis — qui représentent le libéralisme le plus intransigeant. Ce sont eux qui exigent les privatisations, avec le risque de mettre au chômage les ouvriers les moins qualifiés. »

Guy Sorman exécute ici une pirouette intellectuelle qui tendrait à faire accroire que les accusations antisémites ne sont pas fondées, du simple fait que les juifs sont aussi bien des chefs bolcheviques que les militants les plus acharnés du libéralisme. Il n'y a en réalité rien de contradictoire, puisque les deux systèmes œuvrent conjointement pour la dissolution des nations et l'avènement de l'Empire global, cher à Israël. L'idéal démocratique s'avérant finalement beaucoup plus efficace que la rigidité des systèmes communistes pour dissoudre les peuples ethniquement homogènes et favoriser le grand brassage universel, il n'est donc pas étonnant que la majeure partie des intellectuels juifs aient pu opérer leur mutation avec tant de facilité. C'était tout l'objet de notre livre précédent, *Les Espérances planétaires*.

Il n'en reste pas moins une certaine amertume dans le cœur des Hongrois, contre les responsables des ignominies commises sous le régime communiste ; une rancœur que l'on pourrait effectivement qualifier « d'antisémite », et qui ne peut que croître avec les dénégations effrontées des principaux intéressés.

Pour Sorman, chacun l'aura compris, l'antisémitisme ne trouve ici aucune justification sérieuse, d'autant que les juifs apportent de nouveau à ce pays tout leur génie et leur inépuisable créativité, sans laquelle la Hongrie resterait un pays d'arrière-cour :

¹ Sur la Hongrie : *Les Espérances planétaires*, pp. 263, 274-275.

« Il faut d'ailleurs signaler ici, d'une manière générale, le retour des intellectuels juifs comme ferment de la vie culturelle et politique dans l'ensemble de l'Europe centrale », écrit-il. Les juifs étant innocents de tout ce qu'on leur reproche, le problème ne peut donc venir que des Hongrois, dont l'ambiguïté identitaire serait la cause de leur agressivité : « Les intellectuels qui cèdent à l'antisémitisme, écrit Sorman, me paraissent d'autant plus portés à défendre l'identité nationale hongroise que celle-ci est insaisissable. »

Cette inclination à rejeter ses propres tares sur le dos du peuple juif n'est pas une particularité hongroise. Guy Sorman nous apprend aussi que ce défaut marque le peuple espagnol, qui avait expulsé les juifs et les Maures en 1492 : « Cette obsession de la pureté du sang magyar, écrit Guy Sorman, rejoint un délire comparable dans l'histoire, celui des Espagnols au XV^e siècle, quand ils eurent chassé les Maures. Or, comme les Espagnols d'alors, les Hongrois d'aujourd'hui sont des métis : la Hongrie a été traversée pendant des siècles par des envahisseurs d'Asie, occupée par les Ottomans (exactement comme l'Espagne le fut par les Arabes), colonisée par les Allemands, les Slaves, les Juifs, les Serbes. La Hongrie n'a en vérité de hongrois que sa langue. »

Vous l'avez compris, c'est leur vide identitaire qui a rendu les Hongrois et les Espagnols agressifs à l'égard du peuple juif. « L'invention du bouc émissaire, poursuit Guy Sorman, sert à souder l'unité d'un groupe social, qui, sans cela, volerait en éclat... La haine du Juif serait donc dramatiquement consubstantielle à la Hongrie, car il est difficile d'être hongrois : incertaine identité¹ ! »

Et pourtant, hélas, l'antisémitisme n'est pas répandu qu'en Hongrie et en Espagne. Un autre fameux essayiste libéral, Alain Minc, qui prend la mesure de l'antisémitisme polonais après la chute du communisme, fait mine de ne pas prendre au sérieux le rôle écrasant de « très nombreux juifs » dans la tragédie du communisme. Son ironie lui permet de surcroît de se gausser de cet antisémitisme polonais qui continue d'avoir cours, alors même que le nombre de juifs dans ce pays est aujourd'hui dérisoire. Pour Alain Minc, l'antisémitisme des victimes du communisme est bien évidemment aussi ridicule que le vieil antisémitisme chrétien auquel il semble s'être substitué.

¹ Guy Sorman, *Sortir du socialisme*, p. 251.

Le communisme, écrit Minc, joue ici le rôle d'un « second péché originel », « la mort du Christ ne remplissant plus, de ce point de vue, son office. L'implantation du communisme en 1947 par les juifs ! Voilà de quoi attiser durablement la haine à l'égard du peuple juif ! Un antisémitisme manifeste dans les rues, les conversations et les slogans et qui retrouve les antiennes d'autrefois : le cosmopolitisme apparent, l'abus de pouvoir, les privilèges économiques, le trafic... Rien ne manque avec une Pologne, en cette matière, toujours à la pointe du progrès. Un antisémitisme enfin cristallin, à l'état pur, puisque sans juifs¹ ! »

La bêtise crasse des Polonais est évidente. L'analyse d'Alain Minc, qui constate un antisémitisme sans juif, pourrait toutefois être interprétée d'une autre manière, puisqu'on pourrait tout aussi bien comprendre que les Polonais gardent tout simplement un très mauvais souvenir de la présence des juifs sur leur sol. C'est une autre explication.

Le fait est que la Pologne a longtemps été dans l'histoire européenne, le seul pays à accueillir les juifs, qui, depuis le Moyen Age, était chassés de partout. Expulsés d'Angleterre en 1290, ils furent expulsés de France en 1306, puis de manière radicale en 1394. Ils furent expulsés d'Espagne en 1492, de Russie, d'Autriche et de tous les États allemands à un moment ou à un autre. Mais Casimir le Grand, roi de Pologne (1310-1370), leur avait accordé le droit de s'installer et de vivre dans son royaume selon leurs lois². C'est la raison pour laquelle la population juive y était très importante avant la Seconde Guerre mondiale.

Le déclin progressif de ce pays, à partir du XVII^e siècle va le mener à son dépeçage par ses voisins, et finalement à sa disparition. La Pologne, affaiblie, a en effet été dépecée une première fois en 1772 par la Prusse, la Russie et l'Autriche, puis une nouvelle fois en 1792, et disparut de la carte de l'Europe en 1795. Après une renaissance éphémère sous Napoléon, la Pologne réapparut seulement en 1918, à l'issue de la Première Guerre mondiale. Il serait probablement intéressant d'étudier conjointement la situation de l'Espagne, qui, elle, commence son Siècle d'Or après l'expulsion de 1492.

¹ Alain Minc, *La Vengeance des nations*, Grasset, 1990, p. 43.

² « Les habitants de Cracovie se plaignent de leurs Juifs dès 1369 » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 445).

Dans un chapitre de son livre au titre symptomatique, *Identité juive, identité humaine*, Raphaël Draï, qui aborde la révolution bolchevique, s'étend très largement sur les pogroms qui ont été commis contre les juifs à partir de 1919 :

« Les Juifs, écrit-il, sont réduits à l'état d'insectes. » (p. 388). Ces pogroms, selon Raphaël Draï, « expliquent certains ralliements à la révolution. » Là encore, il faut relever l'erreur d'interprétation, et préciser, ainsi que l'a démontré Soljénitsyne dans son livre *Deux Siècles ensemble*, paru en 2003, que ces pogroms ont eu lieu pendant la guerre civile, et qu'ils étaient eux-mêmes, en quelque sorte, une réponse à la présence massive des juifs dans le régime bolchevique. Cette gêne manifeste à parler du rôle de ses coreligionnaires dans l'aventure bolchevique se perçoit de manière un peu caricaturale à la page 392 : « La révolte des Spartakistes, écrit Draï, réprimée dans le sang, classe au premier rang les révolutionnaires qualifiés "d'origine juive" comme Rosa Luxembourg. D'une manière générale, les Juifs in globo sont déclarés responsables de la défaite du Reich¹. »

Le terme « qualifiés » est ici éminemment symbolique de tout un état d'esprit. Il était temps, pour Raphaël Draï, de passer à un autre chapitre — vite ! : « 1933 : *Les Juifs au piège de la Loi*. » ; « 1935 : *Les lois raciales*. » On est quand même plus à l'aise dans le rôle du persécuté que dans celui du tortionnaire.

Le problème est qu'à force de nier les évidences, les intellectuels juifs perdent non seulement toute crédibilité, mais suscitent aussi une légitime suspicion sur d'autres accusations apparemment grotesques et « délirantes » dont ont pu faire l'objet leurs coreligionnaires depuis le Moyen Age jusqu'à une époque plus récente. Il serait sans doute plus sage de reconnaître sa participation aux massacres. Après tout, l'erreur est humaine.

Noyer le poisson

Le décalage patent entre l'image médiatique donnée par la communauté juive, et des réalités plus prosaïques, oblige les intellectuels cosmopolites à tenir en permanence un discours assez élaboré pour répondre à des questions parfois un peu embarrassantes. Fort heureusement, sur les plateaux de télévision ou à la radio, les journalistes et les hommes politiques qui servent d'interlocuteurs ont la courtoisie de ne jamais interroger les

¹ Raphaël Draï, *Identité juive, identité humaine*, Armand Colin 1995.

responsables communautaires sur les sujets sensibles, tels que le rôle des commerçants juifs dans l'esclavage et la traite des Noirs, la responsabilité des chefs bolcheviques dans les atrocités, le rôle de certains hommes influents dans le déclenchement de la guerre en Irak, en Serbie, en Afghanistan et peut-être bientôt en Iran. Il est aussi des situations où l'on préférera diluer une question délicate dans d'autres considérations anodines.

Pierre Birnbaum, professeur de sociologie politique à l'Université de Paris I, est l'auteur d'un livre, publié en 1993, intitulé *La France aux Français, Histoire des haines nationalistes*. Pour lui, comme pour les auteurs cosmopolites, les sentiments patriotiques des Français de souche dénotent une « frilosité », comme le dirait Alain Minc, et une mesquinerie très méprisables. Le sentiment de supériorité de l'intellectuel cosmopolite, une fois encore, est très nettement perceptible dans sa manière d'analyser la situation :

« "La France aux Français !", écrit Pierre Birnbaum, fait figure de cri de ralliement que répètent, à toutes époques et sans se lasser, à Paris comme dans de nombreuses villes de province et jusque dans les petites bourgades somnolentes, des manifestants nationalistes en colère... Ce slogan témoigne d'une crispation identitaire, du refus d'une citoyenneté universaliste. »

Notons que ce n'est pas en tant qu'intellectuel cosmopolite qu'il s'exprime ici, mais en tant que Français de souche « parfaitement intégré ». Maintenant, quand il s'agit d'expliquer l'antisémitisme de la population, et les accusations spécifiquement tournées contre la seule communauté juive, il n'y a guère d'autres solutions que de « noyer le poisson ». Si l'on part du principe que les juifs sont par nature innocents, ainsi qu'ils le répètent, les accusations « antisémites » tournées contre eux seuls ne peuvent être la conséquence d'une démarche logique. Dans l'esprit de l'intellectuel cosmopolite, il s'agit d'une erreur grossière, une attaque contre l'ensemble de l'humanité, ou au moins contre tous les « boucs émissaires » de la société. Ainsi, les juifs ne sont jamais seuls à être les victimes, ce qui est assurément très rassurant. D'autre part, on grossira démesurément les accusations afin d'en montrer le ridicule :

« L'histoire la plus éloignée, écrit Pierre Birnbaum, témoigne, au plus profond de diverses provinces, d'un rejet de la présence des juifs, associés à ces autres êtres considérés comme également maléfiques et dangereux que sont les lépreux ou les sorcières : à certaines époques, leur persécution y a été fréquente,

menant tantôt à l'expulsion pure et simple, tantôt à l'enfermement, tantôt encore aux pogromes... Cette haine énoncée ouvertement au nom de l'identité catholique de la société française trouve également d'autres cibles, tout autant inacceptables, les protestants ; et, jusque tard dans l'époque contemporaine, on entendra sans cesse défendre une Saint-Barthélemy que protestants comme juifs ou, bientôt, musulmans, les faits confirmant amplement les craintes, ne peuvent que redouter¹. »

Cette pirouette intellectuelle se retrouve encore par exemple dans la réponse du directeur de presse Jean Daniel à un écrivain qui avait défrayé la chronique en l'an 2000, en s'indignant de la « sur-représentation » des juifs dans une émission de radio d'État. Écrivain de gauche ayant donné tous les gages de respectabilité depuis de nombreuses années, Renaud Camus écrivait dans son journal *La Campagne de France* : « Cinq participants et pas un seul non-juif. Et je trouve cela non pas tout à fait scandaleux, peut-être, mais exagéré, déplacé, incorrect. Et non, je ne suis pas antisémite. Et oui, je trouve que la race juive a apporté à l'humanité une des contributions spirituelles et artistiques parmi les plus hautes qui soient... Mais non, je ne trouve pas convenable qu'une discussion préparée, annoncée, officielle en somme, à propos de l'intégration dans notre pays sur une radio de service public au cours d'une émission de caractère général, se déroule exclusivement entre cinq personnes juives ou d'origine juive... J'estime avoir le droit de le dire. Et si je ne l'ai pas, je le prends. Je le prends au nom de cette vieille culture et de cette civilisation française de souche qui sont les miennes, dont les accomplissements à travers les siècles sont plus qu'honorables et que je regrette de n'entendre presque plus dans le pays même qui fut le leur. »

Ces propos, parfaitement justifiés, avaient suscité le traditionnel « émoi dans la communauté ». Le vacarme médiatique fut tel que la maison d'édition Fayard dut retirer le livre de la vente, avant de le republier sans les extraits incriminés. De nombreuses personnalités avaient pris néanmoins la défense de l'écrivain, en dénonçant un véritable lynchage.

Jean Daniel, qui donne son opinion sur cette affaire, va adopter la même démarche que son confrère Pierre Birnbaum,

¹ Pierre Birnbaum, *La France aux Français, Histoire des haines nationalistes*, Seuil, Paris, 1993, pp. 14, 16.

dans laquelle on retrouve aussi le mépris insondable du cosmopolite pour l'indigène. Il s'agit en premier lieu de grossir démesurément l'accusation pour lui faire perdre sa crédibilité. Dans un second temps, il faut « noyer le poisson », placer les accusés au milieu d'un groupe de « boucs émissaires », quel qu'il soit (sorcières, lépreux, homosexuels, femmes, immigrés, Tsiganes, protestants, prolétaires, etc.) afin de se fondre dans une masse anonyme. Jean Daniel se livre consciencieusement à ce travail avant de terminer par les accusations les plus outrageantes contre l'accusateur. Naturellement, c'est en bon Français, « parfaitement intégré » que Jean Daniel défend les juifs injustement accusés :

« Cette exaspération devant la composition majoritairement juive de l'équipe » de France Culture, écrit-il, « cette humeur suspecte, antipathique et traditionnellement franchouillarde révèle un état d'esprit bien précis. Que veut dire l'expression "sur-représentation" ? D'abord qu'il y a des sur et des sous-représentations ? Mais de qui ? Des communautés qui composent la société française ? Nous serions donc une société déjà communautaire ? Et il conviendrait – selon la pensée paritaire et politiquement correcte – que chacune des communautés fût également représentée, sinon, selon les provinces, au moins selon les religions ? Seraient alors justifiés les musulmans et les Noirs qui se sont dits récemment sous-représentés à la télévision et à la radio ? C'est regrettable ou non. Cette extension de la parité hommes-femmes à toutes les catégories se ferait au détriment du mérite et de la compétence ?... On dit, on peut dire, on dira encore : Il y a trop de Noirs dans les équipes de foot, trop d'Antillais chez les infirmiers, trop de Catalans chez les rugbymen, trop de Corses chez les douaniers, etc. Mais cela n'a pas le même sens, bien sûr, que de constater qu'il y a trop d'Albanais dans la mafia, trop de voleurs d'auto chez les Tsiganes, trop de Maghrébins et de Noirs dans les prisons, trop de protestants dans la haute banque – et trop de Juifs dans les médias. S'agit-il de sur-représentation ? Et quand cela serait ? Où serait le danger dans une société devenue si plurielle, si multi-confessionnelle, si multi-ethnique ? Qui peut garder encore, sans la cécité de la haine, la nostalgie d'une France catholique et pure, dans une Europe à l'abri des Maures et des Sarrasins ?... En réalité, je crains que M. Renaud Camus ne soit un antisémite véritable, et si j'ose dire de bonne compagnie. Je suis certain qu'il a d'excellents amis juifs et qu'il leur est fidèle. Mais s'il veut

bien me croire, il est tout à fait antisémite. Dans son cas – si pacifique – je doute que l'on puisse tout à fait en guérir¹. »

En vérité, Jean Daniel feint de croire que les accusations sont portées contre les juifs, alors que le fond du problème porte sur la partialité de certains intellectuels juifs. Il fait semblant de ne pas le comprendre et élude astucieusement le problème.

Ce penchant naturel à « noyer le poisson », à embrouiller la situation et emberlificoter l'adversaire se retrouve chez les intellectuels cosmopolites du monde entier, ainsi que nous avons pu nous en apercevoir dans *Les Espérances planétaires*. Cette homogénéité de pensée ne peut s'expliquer que par le socle commun qui est à la base de la formation intellectuelle des juifs du monde entier, qu'est l'étude approfondie de la Torah, dès le plus jeune âge, puis du Talmud, ainsi qu'une longue pratique du pilpoul, c'est-à-dire de ces joutes oratoires où les contradicteurs rivalisent d'ingéniosité tortueuse pour imposer leur point de vue. C'est bien, en effet, dans l'art de ratiociner que la supériorité intellectuelle des juifs ashkénazes trouve le mieux à s'exprimer. A défaut d'être le « peuple du livre », c'est-à-dire de la grande littérature, le peuple juif est le peuple du pilpoul talmudique, c'est-à-dire de l'intelligence pure et de la contorsion intellectuelle².

A la fin du XIX^e siècle, l'écrivain antisémite Edouard Drumont avait déjà noté cette inclination, chez certains intellectuels cosmopolites, à éluder avec habileté les questions gênantes. Après une série de scandales financiers dans lesquels avaient été impliquées, parmi d'autres, plusieurs personnalités

¹ Jean Daniel, *Soleils d'hiver*, Grasset, Poche, 2000, pp. 337, 323.

² « On attribue souvent le nom de pilpel, discussion, littéralement poivre, aux études talmudiques pour leur piquant, leur richesse et la stimulation qu'on en reçoit. Elles excellent à comparer plusieurs interprétations, à imaginer tous les aspects possibles, imaginables et impossibles d'un problème proposé et, par une ingénieuse manœuvre intellectuelle, à résoudre ce qui paraît insoluble. Pénétration, savoir, imagination, mémoire, logique, esprit, subtilité, tout est mis en œuvre pour résoudre une question talmudique. La solution idéale est le khidessh, synthèse originale jusque-là inédite. Cette performance intellectuelle est un plaisir pour celui qui l'accomplit et ceux qui l'écoutent. Il y a une jouissance à exercer la force et l'habileté de la pensée, à faire preuve de son aisance à un tel niveau d'élévation et d'abstraction. Quand deux savants accomplis engagent un débat "poivré", un cercle admiratif les entoure, guettant en silence chaque réplique, quitte à discuter après coup telle subtilité avec l'un ou l'autre, à engager une nouvelle argumentation. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 89).

d'origine juive, Edouard Drumont imaginait ce dialogue édifiant au début de son livre intitulé *La France juive devant l'opinion* :

« Impossible de se faire comprendre de ce faux sourd résolu à ne rien entendre et qui finit par s'installer dans le lit d'autrui. Israël s'amuse ainsi à jouer avec nous aux propos interrompus.

— Comment se fait-il qu'en quelques années la fortune presque entière de la France se soit centralisée en quelques mains juives ?

— Quoi ! Malheureux ! Vous voudriez, au nom des préjugés d'un autre âge, nous empêcher d'adorer le Dieu de Jacob, de célébrer Yom Kippour et Pessah ?

— Vous vous êtes abattus comme une pluie de sauterelles sur cet infortuné pays. Vous l'avez ruiné, saigné, réduit à la misère, vous avez organisé la plus effroyable exploitation financière que jamais le monde ait contemplée.

— C'est la fête de Soucoth qui vous gêne ? Soucoth, la poétique fête des feuillages... Allons donc, soyez de votre temps, laissez à chacun la liberté de conscience.

— Les Juifs allemands, que vous avez trouvé le moyen d'introduire dans les ministères, dans les préfectures, au Conseil d'État, sont d'impitoyables persécuteurs ; ils vilipendent tout ce que nos pères ont respecté, ils jettent nos crucifix dans des tombereaux à ordure, ils s'attaquent à nos héroïques Sœurs de Charité !...

— Les principes de tolérance proclamés par 89 ! Il n'y a que ça ! C'est la gloire d'Israël d'avoir défendu ces doctrines. Cher et bon Israël ! Israël, phare des nations ! Israël est le champion de l'Humanité ; il veut le bien de tous les peuples..., c'est pour cela qu'il le leur prend.

« Dans ces conditions, poursuit Edouard Drumont, on le comprend, aucune discussion sérieuse n'est possible. Vous interrogez M. de Rothschild. Vous voulez, en vertu de vos droits de citoyens, savoir quel travail il a produit en échange des sommes prodigieuses qu'il a perçues. M. de Rothschild est sorti. A sa place, c'est M. Franck qui se présente ; un très honnête homme, un brave savant qui vous parle religion quand vous lui parlez économie politique et qui vous répond par des balivernes sur le Progrès quand vous le questionnez sur les exactions de ses coreligionnaires. »

Nous ne jugeons pas ici du bien-fondé des accusations de Drumont — probablement outrancières, voire franchement délirantes. En revanche, la démarche intellectuelle du personnage

accusé, dans le rôle de l'anguille insaisissable, nous semble fort intéressante, dans la mesure où elle est effectivement caricaturale de ce que nous avons pu constater chez Pierre Birnbaum et Jean Daniel.

Dans son *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov nous fournit quelques témoignages intéressants sur l'image des juifs reflétée dans les pièces de théâtre, chez les chrétiens du XIV^e siècle, et dans lesquelles l'« insondable perfidie des juifs » est dépeinte sous un langage peu amène.

« L'innombrable gamme des épithètes utilisées pour décrire ceux-ci peut déjà donner une idée de cette tendance, écrit Poliakov : “faulx Juifs”, “faulx larrons”, “faulx mécréants”, “mauvais et fellons Juifs”, “pervers Juifs”, “traistres Juifs”, “faulce et perverse nacion”, “fauce chenaille¹” » Il y avait manifestement déjà une certaine incompréhension mutuelle.

Le miroir de l'antisémite

Dans l'introduction de son roman intitulé *Focus* (Préface de 1984), le fameux écrivain américain Arthur Miller dénie, lui aussi, toute spécificité juive, dès lors qu'il s'agit de répondre aux accusations des antisémites. Il n'y a plus du tout ici de « peuple élu », ni de « mission » à accomplir pour sauver l'humanité. Les juifs sont maintenant des hommes comme les autres, ni plus ni moins, à l'égal de ces Chinois, par exemple, qui eux aussi sont accusés de vouloir dominer leurs voisins :

« Cela m'a souvent amusé, écrit Miller, d'entendre les Thaïlandais parler des Chinois de Bangkok, tant ce qu'ils disaient d'eux ressemblait à ce qu'on pouvait et peut encore sans nul doute entendre à propos des Juifs en Occident : “les Chinois ne se sentent solidaires que d'autres Chinois. Ils sont très intelligents, travaillent bien à l'école, essayent toujours d'être les premiers de leur classe. Il y a beaucoup de banquiers chinois en Thaïlande, beaucoup trop. Leur accorder la nationalité thaïlandaise a été une erreur parce qu'ils ont mis secrètement la main sur le système bancaire du pays. Et ils nous espionnent pour le compte de la Chine, ou le feraient en cas de guerre. Ce qu'ils cherchent en fait, c'est à déclencher une révolution en Thaïlande (tout banquiers et capitalistes qu'ils sont) pour que nous finissions par être les satellites de la Chine.” »

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 305.

Vous l'avez compris : les accusations portées contre les juifs dénotent simplement une certaine jalousie bien naturelle du petit peuple, toujours prompt à exprimer ses frustrations et ses rancœurs contre une minorité qui sert de bouc émissaire. Le même réflexe identitaire existe d'ailleurs au Cambodge à l'encontre des Vietnamiens, explique Arthur Miller : « On entendait très souvent, au Cambodge, les mêmes remarques contradictoires à propos des Vietnamiens installés depuis des générations dans ce pays. Les similarités entre les deux minorités étaient frappantes : comme les Chinois en Thaïlande, les Vietnamiens occupaient une place très en vue dans la société locale en tant que marchands, propriétaires de magasins ou de petites maisons d'habitation, colporteurs, et très fréquemment enseignants, hommes de loi et intellectuels, positions suscitant l'envie dans un pays peuplé de paysans. »

La conclusion d'Arthur Miller est pourtant ici pour le moins talmudique, d'une sinuosité fallacieuse, et aboutit au final à accuser l'accusateur :

« Aux yeux de l'antisémite, écrit-il, le Juif est le symbole même d'une propension à se tenir à l'écart doublée d'une habileté à profiter du système que les populations indigènes réprouvent et craignent. Je n'ai pour ma part qu'une seule chose à ajouter à cela, écrit Miller : si une telle attitude perturbe ces gens, c'est qu'ils sentent la présence, tapie au fond d'eux, de quelque chose de semblable, qu'ils ont eux-mêmes conscience d'un sentiment de non-appartenance, d'un individualisme antisocial sans remède, en conflit avec le désir de faire partie d'un tout mystique et de le servir, de participer à la sublime essence nationale. Ils donnent souvent l'impression d'avoir peur du Juif de la même façon qu'ils ont peur de la réalité¹. »

Et l'on reconnaît ici le raisonnement de Guy Sorman, qui explique l'antisémitisme espagnol et hongrois par la déficience identitaire de ces deux peuples, ou celui d'Alain Minc concernant la « pureté » polonaise. Le problème, là encore, manifestement, ne vient pas des juifs mais de leurs accusateurs.

Le philosophe Jacob Leib Talmon fait la même analyse lorsqu'il écrit, dans *Destin d'Israël* : « Lorsqu'on se penche sur la question, on est souvent frappé par le fait qu'un très grand nombre des accusations accumulées par les antisémites sur la tête

¹ Arthur Miller, *Focus*, 1945, Buchet-Chastel 2002, pp. 18, 19.

des Juifs s'appliquaient en fait aux antisémites eux-mêmes¹. » C'est effectivement très « frappant ».

Il y aurait donc chez les antisémites du monde entier cette disposition singulière à rejeter leurs propres tares sur le dos des juifs. C'est aussi ce qu'a exprimé Clara Malraux : « Ces dernières années, écrit-elle, les manifestations de l'antisémitisme ont été étudiées aussi bien que leurs causes psychologiques : besoin pour le non-juif de se sentir supérieur à certains pour se rassurer lui-même, besoin de rejeter ses fautes sur autrui devenu paria, bouc émissaire ou — je pencherais vers cette hypothèse car elle expliquerait la localisation chez les "Fils du Livre" — la haine du père² ? »

Nous retrouvons cette explication chez le célèbre auteur viennois du début du XX^e siècle, Arthur Schnitzler, qui entreprend d'expliquer à ses lecteurs les racines de l'antisémitisme : « Son roman *Vienne au crépuscule*, publié en 1908, et sa pièce *Professeur Bernhardt*, dont la première eut lieu à Berlin en 1912, montrent qu'aucun milieu social n'échappait au fléau de l'antisémitisme », écrit son biographe Jacques Le Rider.

Voici comment Schnitzler, à travers son personnage, percevait l'antisémitisme de la société autrichienne de l'époque : « Mû par l'amour de l'humanité et de la vérité, Bernhardt a agi selon sa conscience professionnelle de médecin et selon ses principes éthiques de compassion et d'humanité. Mais parce qu'il est juif, il est devenu l'ennemi du peuple. Telle est la diabolique transmutation des valeurs qu'opère l'antisémitisme : le Juif victime est transformé en ennemi du peuple, tandis que l'agresseur antisémite se considère comme la victime. Même lorsqu'il sort de prison après une condamnation injuste, Bernhardt ne rencontre personne qui lui demande pardon. C'est lui au contraire, lui encore qui doit se faire pardonner d'avoir été la cause de toute "l'Affaire"³. »

Pour Schnitzler, en effet, les juifs, inspirés par l'amour de l'humanité, sont de toutes manières innocents de ce que peuvent leur reprocher les antisémites. Par conséquent, ce sont bien ces derniers qui tentent de retourner la situation à leur avantage — « de manière diabolique » — il faut le dire.

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 79.

² Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur...* Ramsay, Paris, 1980, pp. 21, 22.

³ Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, pp. 195, 211, 212.

La paranoïa antisémite

Les analyses de l'antisémitisme parviennent toujours à cette conclusion logique du dérangement mental des goys qui seraient saisis de cette haine incompréhensible. L'antisémitisme est d'abord une forme de paranoïa.

Ainsi, à ceux qui pourraient accuser les juifs de se constituer en un « lobby », qui exercerait une fabuleuse influence sur les députés français ou, mieux encore, à l'intérieur du Parlement européen, Pierre Birnbaum peut répondre de la manière la plus désarmante :

« A la différence des groupes de pression transnationaux puissants qui agissent ouvertement à Bruxelles et entretiennent dans cette ville des armées de permanents décidés à défendre leurs intérêts, les Juifs ne sauraient s'organiser sous cette forme et se trouvent, de plus, démunis d'alliés potentiels. Dans une Europe de près de 450 millions de personnes, ils représentent un ensemble d'environ un million et demi d'individus que tout, ou presque, sépare : la langue, la culture, les pratiques religieuses, les modes d'action, les valeurs. A peine s'ils disposent de quelques permanents, peu capables à eux seuls de faire progresser une cause, encore moins d'imposer un point de vue... Ils abordent avec angoisse cette étape européenne de leur longue histoire sur ce continent... Leur présence à Bruxelles est des plus modestes. A peine s'ils y disposent de trois ou quatre permanents impuissants à se faire entendre d'institutions déjà surchargées de demandes¹. »

On constate donc bien que les accusations des antisémites sur une soi-disant puissance financière des juifs et sur leur influence en tant que groupe de pression constitué sont dénuées de tout fondement. Le livre de Serge Moati sur la *Haine antisémite* présente un témoignage convergent exprimé par une personnalité importante. Il s'agit d'Abraham Foxman, président de l'ADL (Anti Defamation League), la plus importante organisation antiraciste aux États-unis, dont le propos fait pendant à celui de Pierre Birnbaum :

« On parle souvent du "lobby juif", dit-il, mais les juifs n'ont que quarante-huit représentants au Congrès !... Le "lobby juif" n'existe pas. Ce mot appartient à la terminologie antisémite. Personne ne dit qu'il y a un lobby chrétien alors qu'il y a des

¹ Pierre Birnbaum, *Prier pour l'État, les Juifs, l'alliance royale et la démocratie*, Calmann-Lévy, 2005, pp. 178-180.

groupes de pression chrétiens un peu partout¹. » Nous voilà donc rassurés.

Le journal *Le Point* publiait pourtant, en date du 12 janvier 2006, un dossier sur le scandale Abramoff, qui a ébranlé le monde politique américain.

« Jack Abramoff, peut-on lire, lobbyiste flamboyant de 46 ans, proche des milieux républicains, a longtemps été l'une des figures les plus puissantes de K Street, la rue des lobbys. Il vient de plaider coupable pour escroquerie, fraude fiscale et corruption active. Depuis, le landernau politique est en ébullition. Car pour négocier une réduction de peine, Abramoff a accepté de coopérer avec la justice. Entendez : balancer les noms de parlementaires qu'il a soudoyés en échange de faveur pour ses clients. On parle de 12 à 60 élus mouillés, l'un des plus gros scandales de l'histoire du Congrès. Abramoff avait comme clients principaux les tribus indiennes propriétaires de casinos. Qu'il roulait allègrement. Il leur facturait des honoraires faramineux et leur imposait une firme de relations publiques appartenant à son associé... cachant qu'il était également payé par le lobby anti-jeu ! Abramoff s'en est mis plein les poches (82 millions de dollars), mais il a redistribué l'argent des Indiens aux parlementaires : dîners à *Signatures*, son restaurant chic, voyages d'agrément sur des golfs en Écosse, emplois pour les épouses... Abramoff et ses clients ont contribué depuis 1999, à hauteur de 4,4 millions de dollars, aux campagnes électorales de plus de 250 élus. Une quarantaine d'entre eux — parmi lesquels des ténors républicains et plusieurs démocrates, dont Hillary Clinton — se sont empressés de reverser les contributions du lobbyiste ripou à des œuvres caritatives. »

Mais ne nous attardons pas à ces badinages, et regardons plutôt avec Léon Poliakov les manifestations de la folie antisémite. Dans sa monumentale *Histoire de l'antisémitisme*, le grand historien expose la nature pathologique de l'antisémitisme allemand après la défaite de 1918. Pour lui, l'explication est assez simple : les Allemands ont été saisis d'un mal bien connu — le syndrome de la persécution — qui peut mener les gens qui en sont atteints jusqu'à la folie la plus totale :

« Au lendemain de la révolution d'Octobre, écrit-il, les propos de certains responsables des destinées allemandes frisèrent le délire » parce qu' « un nombre incertain de bolcheviks

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 158.

étaient d'origine juive... La tendance délirante s'accentua lorsqu'il devint évident que l'Allemagne avait perdu la guerre. »

Le général Ludendorff, lui-même, l'artisan de la victoire de Tannenberg en 1914, après avoir été le stratège qui dirigea le camp des puissances centrales entre 1916 et 1918, fut, sous la plume de Léon Poliakov, « saisi par la folie antijuive la plus achevée », et « la folie de persécution ».

Le mal était visiblement contagieux, puisque Winston Churchill lui-même, apprend-on, avait succombé à ce délire. A la fin de 1919, celui-ci justifia une croisade antibolchevique dans un discours à la chambre des Communes, dans lequel il fustigeait, selon Poliakov « la secte la plus formidable du monde ». Il précisa sa pensée dans un article publié le 8 février 1920 et intitulé *Le Sionisme contre le bolchevisme*. La description que Churchill faisait des « juifs internationaux » et autres « juifs terroristes », selon les termes employés par Churchill, « frisait le délire », ajoute Poliakov, « et les antisémites les plus frénétiques pouvaient en faire leur profit¹. »

La folie antisémite

Les péripéties judiciaires qui défraient régulièrement la chronique avant d'être étouffées illico, n'empêchent pas les intellectuels cosmopolites de vitupérer ce qu'ils considèrent être des délires obsessionnels nourris par les antisémites. Dans *La Faute des juifs*, Guy Konopnicki écrit par exemple :

« On ne passe jamais innocemment de la dénonciation du capitalisme à celle des puissances financières occultes fomentant un complot mondial. Tous ceux qui ressassent cette obsession n'expriment jamais autre chose que l'antisémitisme le plus ordinaire. Il se peut que ce glissement se soit opéré à leur insu, mais c'est le propre du délire². »

Il rejoint donc ici Abraham Foxman, qui a soulevé le problème central de la question de l'antisémitisme, en dévoilant que celui-ci n'est autre, finalement, que « la maladie du cerveau non juif ». Abraham Foxman relate ici un dialogue édifiant qui démontre bien la nature perverse de l'antisémitisme et la difficulté à comprendre sa logique :

« Il y a quelques mois, écrit-il, je suis allé à Moscou. J'ai rencontré des Moscovites. Un soir, l'un d'eux m'a demandé :

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* II, op. cit., p. 409.

² Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, pp. 128, 69.

“Pourquoi l’antisémitisme existe-t-il ? J’ai répondu : “C’est une question à laquelle vous devez donner la réponse car l’antisémitisme est une maladie du cerveau non juif, pas du cerveau juif. Nous sommes seulement des victimes. Dites-nous, vous, pourquoi l’antisémitisme existe...” Et ce fut le silence.” »

De nombreux intellectuels cosmopolites parviennent effectivement à cette conclusion. Le même ouvrage de Serge Moati sur *La Haine antisémite* apporte encore un témoignage convergent. Ainsi s’exprime Renée Neher, qui vient d’une famille alsacienne, « extrêmement patriote », bien française, donc, qui a connu la guerre et l’invasion allemande... et qui « vit en Israël depuis 1971 » (c’est encore un « paradoxe ») :

« Comme toute maladie, dit-elle, l’antisémitisme connaît des périodes de crise et des moments de rémission, mais on ne guérit jamais de ce mal terrible¹. »

Michel Winock, historien et professeur à l’Institut de Sciences Politiques de Paris, dont les travaux font autorité, a pu analyser la question de la même manière : « l’antisémitisme, écrit-il, n’est pas seulement une monstruosité morale et une ineptie intellectuelle ; instrument des politiques réactionnaires, il est, par-dessus les notions de droite et de gauche, en résumant tous les racismes, la négation de la société pluraliste, l’exaltation imbécile du moi national et finalement un des levains de la barbarie totalitaire². »

Tous les êtres humains peuvent être touchés par cette terrible maladie, et pas seulement les Européens. C’est ainsi qu’Elie Wiesel a déclaré, ce 6 mai 2006, à l’émission *Tout le monde en parle*, au sujet du président iranien Ahmadinejad : « Le chef religieux de l’Iran est un fou, je veux dire pathologiquement malade ; il est fou de haine. » Ce à quoi il ajoute en toute bonne logique : « Sa bombe ne menace pas Israël, mais le monde entier. » Vous l’avez compris, tous ceux qui s’opposent aux projets des juifs sont des « fous », que le monde occidental a le devoir de combattre.

L’essayiste Raphaël Draï analyse la folie antisémite à travers le mythe de la volonté de domination mondiale des juifs, relayé par le fameux texte des *Protocoles des Sages de Sion*, qui ne serait finalement que « l’envers de la conscience occidentale ».

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, pp. 158, 165.

² Michel Winock, *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, Paris 1982, pp. 64-66.

La « diabolique transmutation » que nous avons vue plus haut, et qui consiste, pour l'antisémite, à rejeter toutes ses tares sur les juifs pour s'en délivrer, doit en réalité être analysée à la lumière de la psychiatrie.

La haine antisémite, explique Raphaël Draï, a « investi une mythologie diabolique : *Les protocoles des sages de Sion...* Les objectifs principaux du plan ayant été énoncés et dénoncés, écrit-il, il faut considérer à présent l'aspect psycho-pathologique du document... L'assertion n'est pas seulement grossièrement mensongère. Elle constitue ce qu'en clinique psychanalytique, l'on nomme dénégation... Autrement dit, la dénégation de l'auteur du faux devrait attirer notre attention sur l'inversion psychique révélée par le document... La lecture de cette lettre s'impose alors comme document clinique sur la psychopathologie de l'antisémitisme déshumanisant. L'antisémite prête aux Juifs les intentions qu'il nourrit lui-même à son endroit ; intentions qu'il ne peut directement avouer... C'est ce mécanisme mental que l'on retrouve dans tous les faux de même composition et de même intention... Les intentions politiques et sociales de ces écrits délirants sont nettes... La dimension psychopathologique d'une telle construction doit retenir l'attention... Les Juifs mis en scène sont des Juifs projectifs ; l'image "judaisée" est propre au délire des antisémites¹. »

L'affaire est entendue : ce sont donc bien les antisémites qui projettent leurs tares et leurs déficiences sur les juifs, toujours victimes, toujours boucs émissaires.

Le facteur psychopathologique de l'antisémitisme est encore évoqué dans un livre de l'écrivain américain Philip Roth, qui aborde la question de manière burlesque. Dans son roman *Opération Shylock*, il imagine en effet une infirmière antisémite qui tente de soigner son mal dans une association : « Je suis une ancienne antisémite en voie de guérison, dit-elle. C'est les ASA qui m'ont sauvée.

— Les ASA ? — Les Anti-Sémites Anonymes. Un groupe que Philip a fondé. »

Aux ASA, « on ne veut pas savoir pourquoi on est antisémite, on est là pour accepter qu'on l'est et s'aider les uns les autres à s'en débarrasser². »

¹ Raphaël Draï, *Identité juive, identité humaine*, A. Colin 1995, pp. 390-392.

² Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, pp. 100-108.

Voici les dix préceptes des Anti-Sémites Anonymes, imaginés par Philip Roth :

1- Nous avouons que nous sommes pleins de haine et de préjugés et que nous sommes impuissants à contrôler cette haine.

2- Nous reconnaissons que ce ne sont pas les Juifs qui nous ont fait du tort mais nous qui tenons les Juifs pour responsables de nos ennuis et des maux de ce monde. C'est nous qui leur faisons du tort en le croyant.

3- Il est possible que, comme les autres êtres humains, un Juif ait des défauts, mais les défauts sur lesquels nous devons être honnêtes sont les nôtres, à savoir : la paranoïa, le sadisme, le négativisme, la destructivité, la jalousie.

4- Les Juifs ne sont pas responsables de nos problèmes d'argent, c'est nous qui le sommes.

5- Les Juifs ne sont pas responsables de nos problèmes de travail, c'est nous qui le sommes (il en va de même pour nos problèmes sexuels, nos problèmes de couples et nos problèmes sociaux).

6- L'antisémitisme est une forme de fuite devant la réalité, un refus de réfléchir sur nous-mêmes et sur notre société.

7- Dans la mesure où les antisémites sont incapables d'exercer un contrôle sur leur haine, ils ne sont pas des gens comme les autres. Nous reconnaissons qu'en laissant échapper la moindre insulte antisémite nous mettons en péril notre lutte pour nous débarrasser de notre maladie.

8- Aider les autres à se désintoxiquer est la pierre angulaire de notre guérison. Rien ne peut mieux garantir notre immunité à la maladie de l'antisémitisme que de travailler intensément avec d'autres antisémites.

9- Nous ne sommes pas des chercheurs, nous nous moquons de savoir pourquoi nous sommes atteints de cette maladie effrayante, nous nous réunissons pour reconnaître que nous sommes atteints et pour nous aider les uns les autres à guérir.

10- Dans la confrérie des ASA, nous essayons de lutter contre notre penchant pour la haine des Juifs sous toutes ses formes. »

Le point numéro 9 est assurément le plus révélateur, non pas, bien évidemment, des symptômes de la « maladie antisémite », mais de la mentalité cosmopolite. Il est inutile de chercher les causes de l'antisémitisme. Il n'y a pas de cause à l'antisémitisme. Il ne peut y avoir de cause à l'antisémitisme, hormis, bien

entendu les préjugés d'un autre âge véhiculés par la religion catholique :

« Vous savez pourquoi j'ai commencé à haïr les Juifs ?, explique l'infirmière. Parce qu'ils n'étaient pas obligés de croire à toutes les idioties des chrétiens... Ça a commencé quand j'étais chez les chrétiens, et ça a pris de l'ampleur à l'hôpital. Maintenant, grâce aux ASA, je sais pour quelle autre raison je les haïssais. Leur cohésion, je détestais ça. Leur supériorité, comme disent les Gentils, je détestais ça. Leur paranoïa et leur manie de toujours être sur la défensive, toujours dans la stratégie, toujours prudents, toujours malins — les Juifs me rendaient folle rien qu'en étant juifs. En tout cas, c'est ça que j'avais compris avec Jésus... Le catholicisme, c'est quelque chose de très profond. Et la folie et la bêtise sont aussi des choses très profondes. Dieu ! Jésus !... Vous savez ce que mon Philip a dit quand je lui ai raconté que j'avais trouvé Walter Sweeney à genoux en train de prier et mort de faim ? “Le christianisme, il a dit, *goyishe nakhès*¹”, et il a craché par terre². » De toute évidence, Mr. Roth n'est pas un adepte de la religion catholique.

Il est clair que l'atmosphère de cet hôpital régenté par des médecins et des chirurgiens juifs, avait suscité chez les infirmières goys quelque ressentiment : « Dans cet hôpital, avec tous les médecins juifs, les patients juifs, et les familles juives, avec leurs pleurs de Juifs, leurs chuchotements de Juifs », les infirmières pouvaient être exaspérées. Fort heureusement, le bon docteur Aharon avait donc décidé de les prendre en charge : « Demain soir, amène une autre antisémite avec toi, une autre infirmière qui a compris avec son cœur comment l'antisémitisme affecte sa vie... Ta seule protection contre la haine, explique-t-il à l'infirmière, est ce protocole de guérison que nous avons commencé dans cet hôpital... Comme l'alcoolique, l'antisémite ne peut être guéri que par un autre antisémite. »

Le bon docteur Aharon s'occupe très consciencieusement de ses patientes : « C'est parfait, continua Aharon, très amusé, tout en lisant mes commentaires dans les marges des “Dix préceptes”. Tu vas le réécrire. »

Mais le bon docteur Aharon, apprend-on, est tout de même parfois bien insolent : « Est-ce qu'il a vraiment besoin que toutes

¹ *Goyishe nakhès* : « plaisir de goyim » (moqueur) ; « c'est bon pour les goyim ».

² Philip Roth, *Opération Shylock*, pp. 259-261.

les antisémites du monde viennent mendier son pardon de Juif, lui confesser qu'elles sont des pourries de Gentils, qu'elles admettent qu'il leur est supérieur et qu'elles ne sont que la lie de la terre ? *Allez les filles, racontez-moi vos sales petits secrets de goys. C'est ça qui leur plaît, aux Juifs¹ !* »

Et nous comprenons mieux, à la lecture de ces propos, pourquoi les opposants étaient enfermés dans les asiles psychiatriques, sous les régimes staliniens d'URSS et d'Europe de l'Est².

Psychanalyse de l'antisémite

Norman Cohn pousse l'analyse encore un peu plus loin. Dans son ouvrage intitulé *Histoire d'un mythe, La « Conspiration » juive et les protocoles des sages de Sion*, il se livre à une véritable psychanalyse de l'antisémite et aboutit lui aussi, comme d'autres chercheurs cosmopolites, à la conclusion que l'antisémitisme est le fruit d'une « diabolique transmutation ».

Au sujet du « mythe de la conspiration mondiale juive », Norman Cohn écrit : « Réfléchissant à ces questions il y a une dizaine d'années, j'ai avancé l'hypothèse que les idées nourries sur le compte des Juifs correspondent à des projections négatives inconscientes, c'est-à-dire au mécanisme mental au moyen duquel les êtres humains attribuent à autrui leurs propres tendances anarchiques, dont ils refusent de prendre conscience. D'une manière plus précise, je disais que dans cette forme d'antisémitisme, les Juifs, en tant que collectivité, représentent pour l'inconscient à la fois le « mauvais » fils, c'est-à-dire le fils rebelle³, et le « mauvais » père, c'est-à-dire le père qui, potentiellement, torture, châtie et tue.

Par la suite, j'appris que plusieurs psychanalystes professionnels avaient formulé, bien avant moi, exactement la même hypothèse⁴, et le présent travail m'a convaincu que c'était une hypothèse remarquablement fertile. »

¹ Ibidem, pp. 113-120

² C'est une explication religieuse très ancienne : « d'après les rabbis, les disciples d'Amalek sont comparés à un fou qui prétendrait se jeter dans un bain bouillant pour le refroidir » ! (JMB)

³ Le « mauvais fils » est une figure biblique.

⁴ Ainsi par exemple, R.M. Lœwenstein, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, 1951 ; H. Lœblowitz-Lennard, *The Jew as symbol*, dans *The Psychoanalytic Quarterly*, vol. XVII (1948), et plus récemment B. Grunberger, *Der Antisemit und der Ödipuskomplex*, dans *Psyche* (Stuttgart), août 1962.

« Divers psychanalystes, poursuit-il, ont affirmé que, parce qu'ils rejettent le Dieu des chrétiens, les Juifs représentent pour certains d'entre eux les fils rebelles, "mauvais" — et donc des parricides. Cela veut dire que de tous temps, il était pour eux facile et tentant de transformer les Juifs en boucs émissaires des ressentiments inconscients qu'ils pouvaient nourrir tant envers leur père qu'envers leur Dieu... Mais l'inconscient tend à associer le Juif au "mauvais" père plus étroitement encore qu'au "mauvais" fils, explique Norman Cohn. Cela se comprend à la réflexion, puisque la relation historique de la Chrétienté et de l'Europe avec le peuple juif conduisait, presque inévitablement, ce dernier à assumer le rôle d'une figure paternelle collective. » De fait, l'histoire du peuple juif relatée dans l'Ancien Testament a précédé la naissance du christianisme, devenue la religion à la fois héritière et rivale.

Le Dieu impitoyable, jaloux et cruel de l'Ancien Testament nourrit cette psychanalyse : « Le point probablement le plus important, écrit Norman Cohn, est que, contrairement au Dieu chrétien qui combine les attributs du père et du fils, le Dieu des Juifs est uniquement le père : un père... qui paraît aussi tyrannique qu'impitoyable. Ainsi donc, les Juifs vivant dans les terres chrétiennes étaient une cible idéale pour les projections œdipiennes associées au "mauvais" père. »

Pour Norman Cohn, l'antisémitisme peut donc s'expliquer, sur le plan psychanalytique, par la figure d'« un petit garçon qui à la fois aime et hait son père » et qui désire le tuer. « Ce sentiment est rapidement refoulé dans l'inconscient, mais il se cherche néanmoins une issue... La figure du mauvais père se transforme en un implacable persécuteur, doté de la haine sans merci et de la furie destructrice qu'éprouve l'enfant, sans oser se l'avouer complètement. C'est de cette manière que le petit enfant élabore à partir de ses propres pulsions destructrices et de ses propres sentiments de culpabilité une figure parentale d'une cruauté et d'une vindicte monstrueuses, un être tout-puissant qui torture, qui châtie et qui dévore, et à côté duquel le père réel, si dur qu'on puisse l'imaginer, semble inoffensif. »

« Les Sages de Sion, poursuit Norman Cohn, sont de toute évidence des figures parentales. Cela ressort aussi bien de leur nom que du traitement qu'ils infligent aux nations, un traitement qui, sur tous les points, peut être comparé à celui que le "mauvais" père inflige à son fils. Ils sucent le sang, ou la force vitale des nations, et l'utilisent pour leurs sinistres objectifs ; ils

infligent aux peuples la torture et la mort, en provoquant les guerres. »

A l'aune de la psychanalyse, le phénomène hitlérien s'explique de la même manière : « Les pires de ces crimes ont été commis contre le père, incarné dans le Juif » qu'Hitler identifiait avec le "mauvais" père... En soumettant les antisémites fanatiques à des tests psychologiques, on met en lumière une intensité anormale de haine pour les figures parentales qui paraissent tantôt menaçantes, tantôt mutilées et assassinées¹. »

Réfléchissant en 1946 sur les formes extrêmes de l'antisémitisme nazi, le psychanalyste Ernst Simmel notait déjà : « Le processus de la formation d'un groupe, lorsqu'il se poursuit en des conditions pathologiques, peut conduire à des obsessions collectives, ou, pour mieux dire, à une psychose collective. Ce syndrome clinique : destructivité agressive illimitée sous l'effet d'une illusion, avec négation complète de la réalité, nous est bien connue en qualité de psychose ; c'est une forme paranoïaque de la schizophrénie². »

Et Norman Cohn conclut : « De tels groupes possèdent une autre particularité qui les rapproche des schizophrènes paranoïaques : un sens mégalomane de leur mission... engagés dans leur lutte unilatérale contre une conspiration imaginaire... Ce qu'ils croient être leur ennemi n'est que leur propre destructivité extériorisée. De plus, leur ennemi imaginaire paraît d'autant plus terrible que leurs sentiments inconscients de culpabilité sont plus grands. Car ces sentiments de culpabilité ne font pas défaut, et ils les tourmentent sans relâche. Ils ont leur origine première dans les pulsions meurtrières du petit enfant envers ses parents, et ils sont prodigieusement renforcés par les crimes réels perpétrés par l'adulte. Mais au lieu d'être perçus sous la forme d'une culpabilité, ils sont niés, et refoulés dans l'inconscient. En conséquence, ils sont perçus sous la forme d'un danger imprécis, d'une menace, de la terreur aveugle de voir les victimes, c'est-à-dire les parents tués en imagination et les substituts parentaux tués en réalité, se lever pour exiger la rétribution... Quand les hommes perçoivent, même confusément, qu'une grande injustice est commise, et quand ils sentent que la

¹ Norman Cohn, *Histoire d'un mythe, La « Conspiration » juive et les protocoles des sages de Sion*, 1967, Folio, pp. 254, 255, 257, 261, 262, 265.

² E. Simmel, *Antisemitism : a social disease*, éd. Simmel, New York, 1946, p. 39, cité par Norman Cohn.

générosité ou le courage nécessaire pour protester leur fait défaut, ils rejettent inmanquablement le tort sur les victimes, et soulagent ainsi leur propre conscience.» Les *Protocoles des Sages de Sion* représentent donc finalement «une vision aberrante du monde, fondée sur des peurs et des haines infantiles.»

Après cette lecture rafraîchissante, nous comprenons bien maintenant que le Mal est profondément enfoui à l'intérieur du goy. Pourtant, on croit reconnaître dans ce discours des termes qui nous sont familiers : « un sens mégalomane de leur mission », une « conspiration imaginaire », la paranoïa, une « destructivité extériorisée » : pour un peu, on aurait l'impression que cette psychanalyse de l'antisémite et le langage œdipien qui l'accompagne auraient permis aux intellectuels juifs d'écrire enfin librement ce qu'ils ont tout au fond d'eux-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

PSYCHOPATHOLOGIE

DU JUDAÏSME

1. La névrose juive

L'inversion des rôles

En réalité, cette tendance à inverser les rôles, à renverser les situations, et finalement, à projeter sur les autres ses propres « conflits œdipiens », si elle est effectivement symptomatique d'un dérangement mental, semble être plutôt le fait des intellectuels juifs que des antisémites, à en juger par ce qui nous a été donné de lire.

Prenons par exemple le cas de l'écrivain Arthur Miller. Né à New York en 1915, il est — cela va de soi — « l'un des plus grands dramaturges de notre temps ». Président du Pen Club, association internationale des écrivains, il a reçu le prix Pulitzer en 1949, a été deux fois couronné par le prix du New York Drama Critics Circle, et par le prestigieux Tony Award.

Dans son premier roman intitulé *Focus*, peut-on lire en couverture, « Arthur Miller ose, dès 1945, s'attaquer à un sujet

tabou : la présence d'un antisémitisme latent mais bien réel dans la société américaine. » Dans sa préface de 1984, Miller nous apprend que, dans le New York des années trente, l'antisémitisme se répandait de manière sournoise : « La ville palpait de haine. » Et l'on se demande bien pourquoi. Mais à défaut de nous renseigner sur les causes, Miller insiste plutôt sur les manifestations du phénomène, où les catholiques étaient encore une fois au premier plan, notamment avec les émissions radiophoniques du père Coughlin : « Le père Coughlin, prêtre dans le Michigan, anima à partir de 1926, sur la chaîne CBS, une émission de radio hebdomadaire très écoutée dans le pays tout entier. Il attisait l'antisémitisme par ses propos enflammés et fut parfois surnommé par la suite "Père de la radio de la haine". »

La perversité sadique des prêtres était alors inouïe : « Certains militants parmi les prêtres catholiques avaient à cœur d'attiser la haine contre les Juifs, par devoir ou par plaisir. » Devant ces affronts faits au peuple d'Israël, toujours victime, toujours persécuté sans raison, Arthur Miller n'y tient plus : « En écrivant *Focus*, dit-il, je tentai de briser le silence ; le seul fait de tracer les mots sur le papier était un soulagement¹. »

Le héros imaginaire de l'histoire de *Focus* s'appelle Laurent Newman. C'est un « New Yorkais bon teint, descendant d'une famille anglaise dont les racines remontent au XIX^e siècle ». Travaillant au bureau du personnel dans une entreprise, il recrute un jour une jeune femme qui lui semble compétente. Mais son chef de service — un réactionnaire — n'apprécie pas du tout l'embauche de cette nouvelle recrue trop typée à ses yeux :

« Miss Kapp n'est pas le genre de la maison, Newman. Enfin, c'est flagrant. Elle doit s'appeler Kapinski ou quelque chose comme ça... Parce qu'il faut vraiment que ça n'arrive plus, vous me comprenez.

— Certainement. J'irai chez l'oculiste ce soir. » Et voilà donc notre Laurent Newman qui va chez l'opticien pour s'acheter une paire de lunettes.

Laurent Newman est un vrai Wasp américain, et fier de l'être, s'estimant « d'une essence supérieure et plus pure. » Il découvre cependant un jour que ses idées sur les juifs n'étaient en réalité que celles qu'il nourrissait inconsciemment contre lui-même : « Avec un sentiment de culpabilité, il dut s'avouer que la nature mauvaise des Juifs et plus spécialement leur désir sensuel

¹ Arthur Miller, *Focus*, 1945, Buchet-Chastel 2002, pp. 7, 9, 14, 10.

de la femme — n'en avait-il pas chaque jour la preuve dans les recoins sombres de leurs yeux, dans les tons basanés de leur épiderme — que tout cela n'était que le reflet de ses propres penchants dont ils les avait revêtus. »

Bientôt, Laurent Newman allait vivre un véritable cauchemar. Il ne comprenait pas encore que cette paire de lunettes qu'il portait faisait ressortir son nez, et que tout le monde maintenant le prenait pour un juif ! Son directeur commença à se méfier de lui, et, un jour, il fut muté dans un autre service, hors de la vue de la clientèle et du public.

Il était pourtant un Américain de bonne souche, et participait même à des meetings antisémites. Mais là encore, sa nouvelle physionomie ne lui porta pas chance. L'un des participants, qui savait reconnaître les juifs, attira soudainement l'attention de la salle sur l'intrus, et de manière totalement hystérique : « — Par le Christ, c'est un Juif !... Au nom du Christ, vous ne voyez donc pas que c'est un sale juif ? »

Naturellement, Laurent Newman se récria : « Ce n'est pas vrai, espèces d'idiots, ce n'est pas vrai ! », mais ses protestations d'innocence ne le protégèrent pas de cette foule de catholiques bigots et bornés, et il fut jeté dehors sans plus de cérémonie.

En faisant part de sa mésaventure à un collègue de travail, celui-ci lui dit : « — Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que tant de gens arrivent à se monter la tête à ce point contre les Juifs... Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils en viennent à ce degré d'excitation... Avoir de l'aversion, c'est une chose. Mais se donner le mal de se mettre dans des états pareils... Ça je ne comprends pas. Comment expliquez-vous cela ? — ... La plupart de ces gens ne sont pas très intelligents, répondit Newman en plissant les sourcils d'un air entendu¹. »

Bien évidemment, c'est ici Arthur Miller qui s'exprime derrière ses personnages : il ne comprend pas les manifestations d'antisémitisme. C'est pour lui une énigme².

Mais Laurent Newman n'en a pas encore terminé avec ses déboires. Ceux-ci se succèdent alors, sans qu'il puisse rien y faire. Dans son quartier, il se fit donc casser la figure, « parce qu'à leurs yeux, il était juif, donc coupable. » Il sentit bientôt

¹ Arthur Miller, *Focus*, pp. 60, 222, 223, 229.

² « On ne comprend pas » : Cf. les propos similaires de Shmuel Trigano, Alexandre Adler, Emmanuel Levinas, Stefan Zweig, Sigmund Freud dans *Les Espérances planétaires*, pp. 306-316.

peser sur lui tous ces regards mauvais de sales goys méchants qui haïssent les juifs sans aucune raison : « La ville, les gens autour de lui, l'encerclaient de leurs regards insistants ; il ne se sentait plus anonyme dans la rue, dans les lieux publics. » Le pauvre homme en devint paranoïaque. Il connaissait maintenant les affres de la condition du pauvre juif, toujours persécuté, et toujours innocent. Son voisin M. Finkielstein, venait lui aussi de se faire violemment tabasser à coups de battes de base-ball, par des goys haineux, des types de la « bande du Front chrétien », comme ça, sans raison : « Ça va bien, salopards d'Hébreux. Ce n'est qu'un commencement. Allons les gars, on part¹. » Quand Laurent Newman se décida donc à aller porter plainte au commissariat, il dut bien se rendre à l'évidence. Et c'est en tant que juif qu'il se déclara persécuté !

N'attachons pas trop d'importance à ce scénario indigent, ni au style sans relief de l'écrivain. Il n'a pas besoin de cela pour être « un merveilleux génie de la littérature ». En revanche, l'idée de base qui sous-tend cette histoire est tout à fait symptomatique d'une tendance de fond à inverser les rôles, que nous retrouvons dans bien des textes de la même veine.

Mais cette inclination à renverser les situations se manifeste en fait surtout par la projection sur les goys de la culpabilité inconsciente enfouie tout au fond de la personnalité de l'intellectuel juif, afin de se débarrasser, on imagine, de ses propres « conflits œdipiens ».

Ainsi, cette inversion est décelable, par exemple dans la nouvelle de Pierre Paraf, *Le Général von Morderburg*, résumée dans un chapitre précédent. Cassant et autoritaire, nous avons vu que ce général prussien jugeait son fils « indigne de porter l'uniforme, indigne d'être allemand ». Et quand ce dernier décida d'épouser une jeune juive, ce général, borné et intolérant prononça sa sentence : « Notre fils est mort pour moi... nul être au château ne doit plus prononcer son nom. Nul ne doit chercher à le revoir. Qu'il se fasse danseur ou prostitué, s'il lui plaît ! Fritz von Morderburg a disparu de ce monde. »

En réalité, cette réaction brutale et irrévocable, qui porte les parents à renier leur enfant et à le considérer comme mort, dès lors que celui-ci décide de se marier à l'extérieur de la communauté, est bien une tradition typiquement juive, et non

¹ Arthur Miller, *Focus*, pp. 242, 251, 279.

prussienne. On sait que lorsqu'un membre d'une famille orthodoxe épouse un Gentil, la famille juive se livre au rite de shib'ah, réunion qui a lieu normalement lors d'un décès. Faire shib'ah, c'est déclarer qu'on considère la personne comme morte à tous points de vue. Le film de Norman Jewison, *Un Violon sur le toit*, montre d'ailleurs très bien que cette réaction paternelle fait partie de la plus ancienne tradition juive. Pierre Paraf l'a attribuée à son général prussien pour le discréditer davantage.

Ce penchant instinctif à rejeter sur le dos des autres ses propres sentiments de culpabilité « inconsciente » est encore décelable chez le fameux philosophe Bernard-Henri Lévy. Dans son ouvrage de 2004, intitulé *Récidives*, il attribue la notion de « peuple élu » à certaines nations européennes qui ont pu effectivement revendiquer ce titre de manière très passagère à un moment ou à un autre de leur histoire. Mais chez les peuples européens, le concept de « peuple élu » ne peut que dégénérer en folie criminelle : « France nation élue... Allemagne nation élue... Que de nation élues, murmurait Levinas, épouventé et songeur... Peut-être la nation juive est-elle, au fond, la moins élue de toutes... Et peut-être cette notion de nation élue est-elle la matrice même du crime, la source de la haine, récurrente, à l'endroit des Juifs et de ce dont ils sont porteurs — à savoir le refus, justement, de cette idée d'élection perçue, de leur point de vue, comme le comble de l'idolâtrie¹. »

Exprimée par Bernard-Henri Lévy, cette réflexion est tout de même assez cocasse, et qui plus est, dans un livre où il se gargarise de la « mission » toute particulière du... peuple élu ! Mais nous savons que les intellectuels juifs aiment manier le paradoxe. Leurs idées ne sont d'ailleurs paradoxales qu'en apparence, et reflètent surtout, en réalité, une « houtzpah » à toute épreuve, et un penchant certain pour l'inversion².

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 457.

² « Nous avons déjà remarqué, à propos de leur doctrine du Messie apostat, que les sabbatéens n'avaient pas peur des paradoxes. » (Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, Calmann-Lévy, 1974, p. 169).

« Dialogues, citations, finesses, rires, trouvailles, anecdotes, conversations, éloges, théories, récits, rencontres, interprétations, digressions, démonstrations, songeries, métamorphoses, éllipses, variations, contradictions, paraboles, jugements, sarcasmes, paradoxes : cette pétillante foule de phrases, touffues mais logiques, d'une logique tournoyante, forme ce qu'on nomme traditionnellement en hébreu, un midrach. » (Stéphane Zagdanski, *De l'Antisémitisme*, Climats, 1995, 2006, p. 21).

Même la fameuse « jérémiade », si caractéristique de l'esprit cosmopolite, ainsi que l'image du « martyr », ont pu être projetées sur les « autres » comme autant de tares congénitales dont on souhaite se débarrasser. Un auteur mineur comme Bernard Cohen a pu ainsi la dénoncer chez les chrétiens. Dans son livre intitulé *Tu ne jouiras point, le retour des puritains*, il écrit : « La jérémiade, écrit-il, en tant que prophétie moralisante, est devenue un système de pensée et de pouvoir. Aux prédicateurs en habit noir se sont joints politiciens, analystes, scientifiques¹... »

Les accusations des intellectuels planétaires contre leurs adversaires semblent effectivement présenter une projection pathologique de leur propre culpabilité. Cette grille de lecture des textes permet aussi sans aucun doute de mieux comprendre les analyses de Norman Cohn concernant la « schizophrénie paranoïaque » des antisémites, qui ont aussi pu être étayées par d'autres éminents penseurs juifs. Ce « syndrome de la persécution » qui caractériserait les antisémites, pourrait pourtant définir les réactions courantes de certains intellectuels juifs.

Écoutons Elie Wiesel, qui publiait en 1974 des articles exprimant ses angoisses devant le renouveau de l'antisémitisme : « Je publie dans le *New York Times* et *Le Figaro* un papier intitulé "Pourquoi j'ai peur"... Des signes apparaissent et ils sont troublants. Le spectacle éccœurant d'une assemblée internationale en délire, fêtant un porte-parole de la terreur². Les discours, les votes contre Israël. La dramatique solitude de ce peuple à vocation universelle. Un roi arabe offre à ses invités des éditions de luxe des infâmes *Protocoles des Sages de Sion*. Les cimetières profanés en France et en Allemagne. Les campagnes de presse en Russie soviétique. La vague rétro qui banalise notre souffrance et les pamphlets antisionistes, antijuifs qui dénaturent notre espérance. Il faut être bien aveuglé pour ne pas le reconnaître : la haine du Juif est redevenue à la mode³. »

Il est certain qu'il existe un penchant chez les intellectuels juifs à dramatiser à outrance et à systématiser ce que l'on perçoit comme de l'antisémitisme ambiant. Ces lignes de Samuel Pisar, écrites en 1983, témoignent encore de ce sentiment de persécution qui semble animer les juifs, quelle que soit l'époque :

¹ Bernard Cohen, *Le retour des puritains*, Albin Michel, 1992, p. 51.

² Le président palestinien Yasser Arafat devant l'Assemblée générale des Nations unies.

³ Elie Wiesel, *Mémoires II*, Seuil, 1996, p. 97.

« L'explosion récente de bombes dans de grandes villes, les graffiti antisémites, la profanation des écoles, des cimetières, sont les mêmes qui ont ébranlé mon enfance, détruit mon univers... Nous serons attentifs au moindre bruit des pas du monstre... Nos ennemis, déjà, nous guettent inlassablement. A leurs yeux, nous sommes toujours coupables. Coupables d'être Juifs en Israël, d'être Juifs ailleurs, d'être Juifs. Coupables, au choix, d'être des capitalistes ou des bolcheviks. Coupables en Europe d'avoir été assassinés comme des moutons, et coupables en Israël de prendre les armes pour ne pas l'être de nouveau. Coupables en vérité, d'exister encore¹. »

Chez les intellectuels juifs, les contradictions à l'intérieur d'un même ouvrage ne sont pas rares. On l'a vu plus haut chez Alfred Grosser ou Clara Malraux, qui s'interrogeaient sur les causes de l'antisémitisme. Mais elles sont également présentes chez Jacques Attali, Daniel Cohn-Bendit ou chez Shmuel Trigano², par exemple. Ces intellectuels appuient alors leur démonstration en relevant toutes sortes de « paradoxes », ce qui est un moyen très commode d'éviter de donner des explications. Le philosophe Jacob Talmon a pu donner un témoignage intéressant sur la facilité avec laquelle certains intellectuels juifs peuvent affirmer, parfois dans un même ouvrage, à la fois une chose et son contraire, selon les circonstances.

Au XIX^e siècle, explique-t-il, après la révolution française et l'émancipation des juifs dans la majeure partie de l'Europe, le peuple hébreu avait pris toute la mesure de ces bouleversements et profité pleinement de la nouvelle situation. Voici ce que Talmon écrit à ce sujet : « Vers 1850, le correspondant à Prague du *Jewish Chronicle* était tout fier d'annoncer à son journal, à Londres, que d'après les statistiques, le nombre d'étudiants juifs de l'ancienne université était proportionnellement beaucoup plus grand que celui des Juifs de l'Empire des Habsbourg. Il énumérait ensuite un certain nombre de signes de la supériorité du niveau de vie de la population juive sur celui des Gentils de leur entourage. Ils gagnaient plus d'argent et parvenaient plus vite à gravir les échelons sociaux.

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 250-251.

² Voir l'analyse de Jacques Attali sur la ghettoïsation des juifs (p. 322) ; celle de Daniel Cohn-Bendit sur l'immigration en Europe (p. 107) ; Shmuel Trigano sur le rôle des juifs en URSS, (p. 283), dans *Les Espérances planétaires*.

« Il suffit de se rappeler, poursuit Jacob Talmon, la manière dont Disraeli s'enorgueillissait d'appartenir à la "race pure des élus", et se disait content de penser qu'elle conquerrait un jour le monde. La presse était entièrement aux mains des Juifs. Ils constituaient un groupe dominant dans tous les secteurs de l'économie nationale, et étaient en train de pénétrer dans le domaine des sciences et des arts. Disraeli prédisait que le monde entier serait bientôt à leurs pieds. »

Les Gentils n'allaient pourtant pas se laisser réduire en esclavage, et commencèrent à réagir devant cet envahissement et les perpétuelles attaques contre les fondements de leur civilisation. Cette réaction de défense est aujourd'hui communément appelée « antisémitisme ». Et c'est précisément ce renouveau de l'antisémitisme qui va déterminer les juifs « conquérants » à changer de stratégie. Ce qu'écrit ici Jacob Talmon est tout à fait révélateur de la capacité d'adaptation des intellectuels juifs :

« Ils s'étaient rendus compte, écrit-il, que beaucoup de Gentils ne voyaient pas dans le succès rapide des Juifs fraîchement émancipés la confirmation rassurante du principe de la carrière ouverte aux talents... Peu de temps après, les auteurs juifs allaient se mettre la cervelle à l'envers pour démontrer exactement l'opposé¹. »

Et c'est depuis ce jour que les intellectuels juifs ne se vantent plus de vouloir dominer le monde, comme l'affirmait le Premier ministre anglais Disraéli, mais clament à tout venant que les juifs sont pauvres, faibles et persécutés. Il suffit pourtant de gratter un peu et de lire les livres réservés à la communauté pour constater qu'il existe chez eux d'autres dispositions moins avouables.

Nous savons donc maintenant que la volonté de domination mondiale des juifs, dénoncée par les *Protocoles des Sages de Sion*, est une « terrifiante imposture aux allures de vampire », ainsi que l'a exprimé le dessinateur Will Eisner. Car il faut bien comprendre que ce ne sont pas les juifs qui veulent dominer le monde, mais les nazis, les chrétiens fondamentalistes ou encore les musulmans fanatiques, quand ce n'est pas l'Église de Scientologie ou la secte Moon.

Le très célèbre écrivain américain Norman Mailer, par exemple, nous assure dans son livre *Pourquoi nous sommes en guerre*, que les seuls responsables de la guerre qu'a menée l'Amérique contre l'Irak en 2003, sont ces chrétiens néo-conser-

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 50.

vateurs qui influencent la politique américaine. Ces derniers tenaient enfin leur revanche : « Dès la chute de l'Union soviétique, explique Norman Mailer, les conservateurs cocardiers ont vu leur chance de devenir les maîtres du monde. Ils pensaient être les seuls à en être capables. Leur désir était violent. La victoire de Clinton les a donc rendus furieux et c'était l'une des raisons de leur haine à son encontre : il était un obstacle dans leur OPA sur la planète¹. »

Mais quand on voit le nombre de personnalités ultra-sionistes qui gravitent autour des présidents américains successifs, on ne peut que constater, une fois encore, qu'un intellectuel juif a projeté sur les « autres » les manigances de ses coreligionnaires. Et l'on sait que ce n'était pas la première fois que les personnalités sionistes les plus influentes manifestaient leur ardeur belliciste contre les peuples récalcitrants aux joies de la démocratie plurielle et de la société de consommation².

La démarche de Viviane Forrester, que nous avons vue plus haut, révèle aussi évidemment ce syndrome de projection. Rappelons encore ses propos tendant à culpabiliser les Européens : « spoliations, carnages, génocides », aptitude « à gérer, à oblitérer, à camoufler ce qui les gêne... au nom de leur suprématie, avec un sens inné de l'arrogance et de la certitude d'une supériorité foncière justifiant leur prépotence universelle³. »

Lorsque l'on a lu l'Ancien Testament et que l'on observe la politique de l'État hébreu depuis sa naissance, on peut là aussi à bon droit penser que ces accusations peuvent s'appliquer tout autant au peuple juif. Quant à l'art de « camoufler ce qui gêne », on rappellera une fois encore les responsabilités écrasantes de très nombreux juifs dans les trente millions de victimes russes et ukrainiennes balayées sous le tapis par les intellectuels juifs du monde entier, que l'on sent tout de même un peu gênés sur cette question, mais dont on attend toujours des excuses.

Voici ce qu'écrit encore le romancier russe Vassili Grossman : « L'antisémitisme, dit-il, est le miroir des défauts d'un homme pris individuellement, des sociétés civiles, des systèmes étatiques. Dis-moi ce dont tu accuses les Juifs et je te dirai ce dont tu es toi-même coupable. Le national-socialisme,

¹ Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, Denoël, 2003, p. 80.

² Sur l'entourage de George Bush et les politiques bellicistes : cf. *Les Espérances planétaires*, pp. 118, 134.

³ Viviane Forrester, *Le Crime occidental*, Fayard, 2004, pp. 57, 65.

quand il prêtait à un peuple juif qu'il avait lui-même inventé des traits comme le racisme, la volonté de dominer le monde ou l'indifférence cosmopolite pour sa patrie allemande, a en fait doté les Juifs de ses propres caractéristiques¹. » Et il est vrai que sur la question du racisme, le peuple juif n'a de leçon à recevoir de personne.

L'inversion pathologique est encore fort bien illustrée dans un passage d'un livre de Theodor Lessing, publié en 1930, dans lequel l'auteur vante les mérites d'un de ses coreligionnaires qui s'ingéniait lui aussi à démonter l'antisémitisme : « Le sioniste hollandais Fritz Bernstein, écrit-il, a magistralement expliqué l'idée selon laquelle la haine vouée à un peuple ne doit pas son existence à des faits ou à des événements historiques mais constitue plutôt un fait psychologique primordial... Il montre avec de robustes et saines raisons que ce n'est absolument pas l'objet haï qui était là avant la haine mais qu'un besoin de haïr inventait, générait, les choses abhorrées. »

Et Thodore Lessing avance d'autres arguments scientifiques étayant ce propos : Suivant la théorie de James et Lange, en effet, « nous ne pleurerions pas parce que nous sommes tristes, mais nous devenons tristes parce que nous devons pleurer. Nous n'avons pas de sécrétions internes parce que nous sommes furieux, amoureux ou enthousiastes, mais l'inverse : c'est la nécessité de la sécrétion interne qui a coutume d'entraîner la fureur, l'amour et l'enthousiasme². » C'est « génial », non ?

Cette inversion systématique des valeurs et des rôles n'est pas récente, à en juger par les vieilles coutumes d'autrefois. Le facétieux pape Léon X, par exemple, qui aimait les divertissements, faisait donner chaque année des courses de juifs pour amuser la population romaine. Comme il était fort myope, il lorgnait le spectacle du haut de ses balcons, en se réjouissant de la liesse populaire. Pendant le carnaval, le peuple romain se moquait aussi des mœurs des juifs et de leurs manières de tout prendre à l'envers. Par dérision, on promenait alors dans les rues de la ville, un rabbin chevauchant un âne, mais à rebours, tenant dans ses mains la queue de l'animal³. C'était au temps où les Européens n'étaient pas encore éclairés par l'esprit des Lumières.

¹ Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Julliard, Pocket, 1983, pp. 456-8.

² Theodor Lessing, *La Haine de soi, le refus d'être juif*, 1930, Berg international, 1990, p. 159.

³ E. Rodocanachi, *Le Saint-Siège et les Juifs*, Paris, 1891, dans Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, 1894, La vieille taupe, 1985, p. 80.

Le miroir du judaïsme

Les intellectuels juifs traitant de l'antisémitisme ne font pas seulement que projeter sur leurs adversaires des caractéristiques qui semblent effectivement s'appliquer en premier lieu à eux-mêmes. A travers un langage codé, ils affirment la supériorité de l'esprit juif, modelé, comme le dit si bien Léon Poliakov, par « les plus acrobatiques raisonnements du Talmud¹ ». Le lecteur averti pourra ainsi s'amuser de l'ingéniosité de l'auteur et de la crédulité des lecteurs naïfs qui ne lisent le texte que de manière littérale. Il est important de savoir, à ce sujet, que les mystères de la Kabbale juive reposent précisément sur le décryptage du « sens caché » des textes de la Torah et leurs interprétations².

Les intellectuels juifs savent depuis très longtemps faire passer dans leurs écrits des messages que le vulgum pecus sera incapable de percevoir. Cette aptitude peut aisément se comprendre, si l'on pense que pendant des siècles, les juifs ne pouvaient combattre ouvertement le catholicisme ou l'islam sans encourir de punitions. Ils s'étaient donc adaptés aux circonstances, et avaient pris l'habitude d'exprimer de manière voilée le fond de leur pensée.

Il en est ainsi, par exemple, du Talmud, livre que les chrétiens du Moyen Age regardaient comme la principale source de la haine que les juifs pouvaient nourrir contre le christianisme. L'ouvrage fut expurgé à partir du XVI^e siècle de la plupart des passages injurieux à l'encontre du Christ et des chrétiens, afin de ne plus prêter le flanc aux accusations. Il était depuis lors convenu que certains blancs du livre feraient l'objet d'un enseignement oral. Le livre était de toute manière suffisamment rare, en plus d'être écrit en hébreu, pour ne pas alarmer la population.

Voici ce qu'écrivit Léon Poliakov au sujet de Baruch (Benoît) Spinoza, qui distillait insidieusement le doute religieux chez ses lecteurs. Rappelons ici, que Spinoza était un Marrane, c'est-à-dire un juif déguisé en catholique :

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 314.

² « La formule mystique de ce système d'interprétation s'appelle PaRDeS, mot composé à partir des lettres initiales de Pechat, Remez, Derach, Sod qui signifient : interprétation au sens littéral, interprétation au sens allusif, interprétation au sens du commentaire et interprétation au sens secret. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 421).

« A un deuxième niveau, Spinoza, en subtil talmudiste, parle, en même temps que son langage explicite, un deuxième langage ésotérique ; il feint de vouloir démontrer une idée, mais il s'arrange pour utiliser de tels arguments et citer de tels textes que son lecteur découvre seul une tout autre idée, une tout autre conséquence ; et c'est cette deuxième idée que Spinoza voulait en réalité démontrer. C'est (aux termes du philosophe Wolfson), le Baruch implicite, c'est-à-dire le Juif mécréant, dissimulé derrière le Benoît explicite, c'est-à-dire le Marrane admirateur de Jésus. Plus en profondeur encore, le langage de Spinoza est celui de l'amour inassouvi ou déçu ; on y décèle le ressentiment envers la synagogue qui l'a rejeté¹. »

Ces contorsions, en effet, étaient tout aussi utiles à Spinoza pour tenter d'échapper aux foudres de sa propre communauté, qui jugeait ses idées tout aussi sévèrement que le faisaient les chrétiens. Les sinuosités de Spinoza ne l'empêcheront pas d'être excommunié par les rabbins et rejeté hors de la communauté juive.

Ce maquillage des textes est toujours perceptible chez les auteurs contemporains. Gershom Scholem, lui-même, est pris « la main dans le sac », si l'on peut dire. Dans un passage de son livre sur le *Messianisme juif*, Scholem cite le Talmud (Sanhédrin, 91 b) : « la seule différence entre le monde présent et le temps du Messie est la soumission d'Israël aux nations », écrit-il.

Mais il est bien évident que la phrase exacte est « la soumission des nations à Israël », ainsi que nous avons pu le lire par ailleurs. Le procédé est ici un peu grossier, mais il est nettement suffisant pour les lecteurs goys. L'inversion des termes s'explique par le fait que l'ouvrage, s'il est un peu spécialisé, est néanmoins diffusé dans le domaine public, et certaines précautions s'imposent malgré tout.

Dans un autre passage encore, Gershom Scholem cite cet aphorisme du Zohar : « Le messie ne viendra pas avant qu'Esäü n'ait versé toutes ses larmes². » Et Scholem rappelle que « les larmes d'Esäü sont celles que, selon la Genèse, 27, 38, Esäü versa quand Jacob rusa avec lui pour obtenir la bénédiction d'Isaac. »

Mais nous savons bien que dans les textes du judaïsme, le nom d'« Esäü » est une appellation voilée pour signifier « la chrétienté ». C'est donc bien « la chrétienté » qui doit verser

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, op. cit., pp. 226, 227.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., pp. 45, 57, 65.

toutes ses larmes » pour que la rédemption puisse enfin arriver. Et Scholem ajoute : « Les aphorismes pénétrants de ce type sont légion. »

Voici maintenant un texte stupéfiant de l'écrivain autrichien Joseph Roth, le fameux auteur de la *Marche de Radetsky*. Dans un récit de 1934 intitulé *L'Antéchrist est arrivé*, Joseph Roth met ses lecteurs en garde contre les agissements du Malin et nous apprend à le reconnaître sous ses déguisements. On peut lire en épigraphe : « J'ai écrit ce livre comme un avertissement, une mise en garde, afin que l'on reconnaisse l'Antéchrist, sous quelque figure qu'il apparaisse » :

« On reconnaît l'Antéchrist le plus clairement là où il métamorphose en chose vulgaire ce qui est noble par essence, écrit Joseph Roth. Profaner le sacré, rabaisser le sublime, pervertir le droit, défigurer le beau, est précisément le sens de tout son comportement. Non content que le royaume lui soit donné sur ce qui est par essence vulgaire et qui n'est qu'une des composantes du monde terrestre, il essaie d'étendre sa domination sur ce qui est noble. Mais comme cet élément, s'il restait noble, ne tomberait jamais en son pouvoir, il commence par le rendre mauvais. Il ressemble à un roi tyrannique dont le propre pays est un désert et qui, afin de conquérir les pays voisins florissants, transforme tout d'abord ces pays florissants en déserts, afin qu'ils ressemblent aux siens... L'Antéchrist a le pouvoir de transformer en désert ce qui est florissant et, ce faisant, de nous aveugler au point que nous croyons que ce qui est désert est florissant. Et, tandis qu'il détruit, nous croyons qu'il construit. Lorsqu'il nous donne des pierres, nous croyons que c'est du pain. Le poison qui coule dans sa coupe a pour nous le goût d'une source de vie¹. »

Le plan de l'Antéchrist pour subvertir les nations est le suivant : « Rusé comme il est, il ne commença pas par séduire les révoltés, mais d'abord et surtout les conservateurs. Il séjourna tout d'abord dans les églises, puis dans les maisons des maîtres. Car c'est là sa méthode, à laquelle on le reconnaît infailliblement, et c'est une erreur, l'erreur du monde qui croit qu'on le reconnaît à ce qu'il soulève et incite à la révolte les humiliés et les asservis. Ce serait une sottise, et l'Antéchrist est rusé. Il n'incite pas les

¹ Joseph Roth, *L'Antéchrist est arrivé*, 1934, dans *Juifs en errance*, Seuil, 1986, pp. 129, 130.

opprimés à la rébellion, il incite les maîtres à l'oppression. Il ne fait pas des rebelles, il fait des tyrans. Lorsqu'il a introduit la tyrannie, il sait que la rébellion suivra spontanément. Ainsi, sa victoire est double, car il force pour ainsi dire à entrer à son service les Justes qui par ailleurs lui résistent. Il ne persuade pas les esclaves de devenir les maîtres : il fait des maîtres ses esclaves. Et ensuite, lorsqu'ils sont à son service, il les contraint à réduire à l'esclavage les travailleurs, les humbles et les Justes. Alors les pauvres, les humbles se révoltent d'eux-mêmes contre le pouvoir... Le monde se trompe donc en disant que l'Antéchrist conduit les révoltés. Au contraire : il séduit les conservateurs. En raison même de sa nature, il lui est moins facile d'approcher ceux qui souffrent que les puissants. » De même, écrit Joseph Roth, l'Antéchrist « a transformé les prêtres en menteurs afin d'inciter les croyants à nier Dieu. »

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas des juifs, dont parle Joseph Roth, mais bien des antisémites : « Celui qui croit en Jésus-Christ et hait les juifs, son sein terrestre, les méprise ou seulement en fait peu de cas, celui-là est le frère de l'Antéchrist... Vous êtes possédés de l'Antéchrist... Vous enviez les juifs parce qu'ils conquièrent les biens terrestres. Telle est la vérité. Vous voulez vous-mêmes tous les biens terrestres. C'est parmi vous et en vous qu'est l'Antéchrist. »

Et c'est avec un certain aplomb très caractéristique, la « houtzpah » habituelle, que Joseph Roth nous explique ensuite ce que doit être un bon chrétien, met en garde contre les brebis galeuses, et donne ses directives pour régenter correctement l'Église. Il conclut ainsi sa démonstration :

« Les faux chrétiens haïssent ou méprisent ou font peu de cas du sein du Sauveur, c'est-à-dire des juifs. Car les juifs sont le sein terrestre de Jésus-Christ. Qui tient les juifs en peu d'estime tient aussi Jésus-Christ en peu d'estime. Quiconque est chrétien estime les juifs. Quiconque les méprise ou en fait peu de cas n'est pas chrétien et bafoue Dieu lui-même... Quiconque veut cependant se venger lui-même sur les juifs, au nom de Dieu, comme son représentant pour ainsi dire, celui-là est présomptueux et commet un péché mortel... Celui qui peut haïr, quel que soit l'objet de sa haine, est un païen et non un chrétien. Et quiconque croit qu'il est chrétien pour la simple raison qu'il n'est pas juif, celui-là est doublement et triplement païen. Qu'il soit exclu de la commu-

nauté des chrétiens. Et si l'Église ne le chasse pas, Dieu le chassera lui-même¹. »

Contrairement aux pires préjugés antisémites, il faut croire que les juifs sont des êtres pauvres, vulnérables et inoffensifs : « Vint alors à moi un homme faible, écrit Joseph Roth, l'une des plus faibles victimes des puissants, c'est-à-dire un juif. »

Et il serait bon de faire preuve d'un peu plus de respect à son égard : « Nous autres, les juifs, nous avons eu, nous aussi, une maison autrefois. Mais, chez nous, il était écrit que l'étranger était chez lui dans notre maison. Et tous, parmi nous, s'en tenaient à ce commandement². » La longue tradition d'hospitalité des juifs est en effet bien connue.

Quelques pages plus loin, Joseph Roth nous met encore une fois en garde contre toute tentation de s'opposer aux juifs : « Dieu seul a le droit de punir les juifs. Lui-même, Dieu Lui-même, hait les hommes qui haïssent les juifs... Vous, antisémites, vous êtes la main droite et la baguette magique de l'Antéchrist. »

Il ne faudrait pas non plus penser qu'il y a dans ces lignes le moindre orgueil, la moindre mégalomanie d'un écrivain juif. Ce serait une opinion antisémite de penser une chose pareille, un affront au peuple juif tout entier, et aussi, une grave erreur d'interprétation : « Les anciens juifs disaient qu'ils étaient le peuple élu de Dieu, écrit Roth. Mais à quelle fin disaient-ils cela ? Afin de donner naissance au Rédempteur du monde, à Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour tous les hommes. L'orgueil des juifs était donc en vérité humilité³. » Nous voilà donc rassurés !

On peut à bon droit penser que Joseph Roth a pris ici un « malin » plaisir à inverser les rôles. En réalité, ce serait bien les juifs, et non les antisémites, qui incarneraient selon lui l'Antéchrist. L'auteur laisse d'ailleurs un indice assez grossier, en prétendant, dans un passage du texte, que l'Antéchrist a aussi « organisé la guerre entre la Russie et le Japon ? », écrit-il, et a pour habitude de : « voler des soldats qui meurent ? » (page 138). Or, il est de notoriété publique que la guerre de 1905 du Japon contre la Russie a été très largement financée par le riche

¹ Ibidem, pp. 172-174, 214-218.

² « Les étrangers sont chez eux chez nous » a déclaré un jour le président François Mitterrand, qui était très « entouré ».

³ Joseph Roth, *L'Antéchrist est arrivé*, op. cit., pp. 237, 241, 214.

homme d'affaire américain Jacob Schiff, par haine du tsarisme. Jacques Attali a d'ailleurs confirmé le rôle essentiel des financiers juifs dans cette guerre : « Max Warburg et Jacob Schiff deviennent alors les financiers attirés du Japon. Schiff effectue même en 1906 un voyage triomphal dans l'archipel, à la grande fureur des Russes¹. »

Quant au détroissage des cadavres sur les champs de batailles, c'est une longue tradition chez les juifs d'Europe de l'Est², que les soldats de tout le continent, qui regardaient de loin s'activer les silhouettes noires penchées sur les cadavres, avaient l'habitude d'appeler les « corbeaux ».

Dans l'esprit de Joseph Roth, ce texte n'a donc pas seulement une valeur combative, destinée à extirper du cerveau du goy toute trace d'antisémitisme. Il a aussi une fonction d'exutoire : Joseph Roth a inversé les rôles pour exprimer de manière voilée la névrose du judaïsme et la tentation, chez certains juifs, de s'identifier à l'Antéchrist et au diable en personne. Il est intéressant à ce sujet de constater que l'œuvre de « Satan », chez les chrétiens, consiste à renverser systématiquement toutes les valeurs établies. Mais peut-être ne s'agit-il, chez ces intellectuels juifs, que d'un simple jeu intellectuel, un jeu certes fort malsain, et qui n'est assurément que le produit d'une grave névrose.

Le romancier Isaac Bashevis Singer a pu illustrer cette tendance « diabolique » du judaïsme, véhiculée notamment par l'hérésie sabbatéenne. Dans *La Destruction de Kreshev*, il raconte les mésaventures d'une jeune femme juive d'un shtetl, qui a épousé sans le savoir un juif apparemment très bien, sous tous les rapports, mais qui est en réalité un adepte de la doctrine de Sabbatai Zevi :

« Même si ce faux Messie était mort depuis longtemps, écrit Singer, ses adeptes perpétuaient son culte en secret dans de nombreuses régions. Ils se réunissaient sur les marchés, pendant les foires, se reconnaissaient grâce à des signes connus d'eux seuls, échappant ainsi à la colère des autres Juifs qui les auraient aussitôt excommuniés. De nombreux rabbins, des maîtres d'école, des sacrificateurs, personnages en apparence respectables, appartenaient à cette secte. Certains se faisaient

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 444.

² *Les Espérances planétaires*, p. 407.

passer pour des thaumaturges, qui allaient de ville en ville, distribuant des amulettes à l'intérieur desquelles ils avaient introduit, non pas le saint nom de Dieu, mais celui d'un chien ou d'un esprit du mal, Lilith, Asmodée, ou même celui de Sabbataï Zevi lui-même. Tout cela était accompli avec une telle adresse que seuls les adeptes pouvaient s'en apercevoir. Cela leur procurait une vive satisfaction de tromper les gens pieux et de semer le désordre partout¹. »

Le juif hérétique fut finalement découvert : « Il raconta comment il avait rejoint, très jeune encore, les adeptes de Sabbataï Zevi, comment il avait étudié avec eux, comment on lui avait enseigné qu'une extrême dégradation conduit à la plus grande sainteté, et que plus le crime est odieux, plus le jour de la rédemption approche². »

Dans un autre roman, *L'esclave*, Isaac Bashevis Singer donne encore un aperçu des pratiques sabbatéennes dans une petite bourgade de Pologne au XVII^e siècle : « A l'époque de Sabbataï Zevi, le faux Messie, qui finit par coiffer le fez et qui devint musulman, Pilitz fut déchirée par des dissensions. La communauté excommuniait les sectateurs, mais ceux-ci prenaient leur revanche en maudissant publiquement le rabbin et les notables. Les hommes non seulement se condamnaient mutuellement, mais ils s'en prenaient physiquement les uns aux autres. Certains membres de la secte démolissaient le toit de leur maison, entassaient leurs biens dans des barils et dans des malles, se tenant prêts à s'enfuir vers la Terre d'Israël. D'autres, versés dans la kabbale, s'essayaient à faire jaillir du vin des murailles, ou à faire naître des pigeons, par des pratiques ésotériques empruntées au Livre de la Création. Il y en avait qui cessaient de suivre l'enseignement de la Torah, convaincus que la Loi serait abrogée lors de la venue du Messie. D'autres encore dénichaient certaines allusions de la Bible qui pouvaient laisser penser que la voie vers la rédemption passait par le mal poussé à bout. Ils se livraient ainsi à toutes sortes d'abominations. Il y avait à Pilitz un maître d'école dont l'imagination était si puissante que, tout en lisant les prières, muni de son châte et de ses phylactères, il se voyait en train de faire l'amour et avait une éjaculation : les membres de la secte maudite considérèrent ceci comme un exploit si remarquable qu'ils firent de l'homme leur chef... Leur

¹ Isaac Bashevis Singer, *La Destruction de Kreshev*, 1958, op. cit., pp. 53, 54.

² Ibidem, p. 74.

solidarité venait moins de l'illusion que Sabbataï Zevi reviendrait pour reconstruire Jérusalem que de leurs intérêts commerciaux. Ils effectuaient entre eux des opérations d'achat et de vente, constituaient des associations, s'entraidaient et intriguaient contre leurs ennemis. Quand l'un d'entre eux était accusé d'escroquerie, les autres se portaient garants de son honnêteté et rejetaient l'accusation sur quelqu'un d'autre. Ils acquirent bientôt richesse et puissance. Lors de leur réunion, ils se moquaient des hommes justes et faisaient remarquer combien il était facile de les tromper¹. »

La doctrine des sabbatéens, en effet, invitait à renverser toutes les valeurs établies, y compris celles du judaïsme talmudique. On sait, avec Gershom Scholem, que les sabbatéens, combattus farouchement par les rabbins, avaient néanmoins acquis secrètement une place très importante dans les communautés juives d'Europe centrale, et que nombre de rabbins eux-mêmes pratiquaient secrètement leurs rites d'inversion qui appelaient à prendre l'exact contre-pied des principes de la Torah.

« Reconnaître le sabbatéisme d'éminents rabbins de Jérusalem, Andrinople, Constantinople, Smyrne, Prague, Hambourg ou Berlin, c'eût été... mettre en doute ouvertement l'intégrité d'un corps tout entier d'hommes qu'on ne supposa jamais être autres que des défenseurs érudits et courageux de la tradition juive », écrit Scholem. « Il ne faut guère s'étonner qu'on ait instinctivement évité les recherches qui aurait pu conduire à la découverte d'opinions hérétiques, pour ne pas dire franchement licencieuses, aux endroits les plus inattendus... Non seulement la plupart des familles qui firent partie du mouvement sabbatéen dans l'Europe occidentale et dans l'Europe centrale continuèrent à demeurer par la suite à l'intérieur du bercail juif, mais beaucoup de leurs descendants, surtout en Autriche, parvinrent, au cours du XIX^e siècle, à des positions importantes : intellectuels de renom, grands financiers ou hommes politiques ayant de hautes relations. Il ne fallait guère attendre de ces personnalités qu'elles approuvent les tentatives de "démasquer" leur hérédité "chargée", cela va sans dire. En raison de leur position dans la communauté juive, il n'est pas étonnant que leurs souhaits aient été entendus... Je peux difficilement cacher mon opinion que le mouvement fut bien plus étendu qu'on ne l'a reconnu jusqu'à présent en

¹ Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, p. 271.

général... Les sources en notre possession, si maigres soient-elles, laissent apparaître très clairement que le nombre des rabbins sabbatéens fut beaucoup plus grand qu'on ne l'a généralement estimé, plus grand même que ne le croyait le rabbin Jacob Emden qui fut ardemment anti-sabbatéen et qui presque toujours a été accusé d'exagération¹. »

Si nous ne pouvons démêler dans la présente étude ce qu'il y a de sabbatéen ou de proprement talmudique dans l'esprit des juifs d'aujourd'hui, il serait intéressant de pousser plus avant les recherches, afin de mieux saisir la nature de cet esprit d'inversion que l'on décèle chez nombre d'intellectuels. Est-elle l'effet d'un esprit « malicieux », pour ne pas dire franchement « démoniaque », ou bien la manifestation d'une névrose ? Ou encore les deux à la fois ? Au bénéfice du doute, nous accepterons — provisoirement, et jusqu'à preuve du contraire — la thèse la moins accablante.

La projection de leurs sentiments de culpabilité inconscients sur le reste de l'humanité amène aussi certains penseurs cosmopolites à projeter sur les « antisémites » jusqu'à cette aptitude à l'inversion, en s'imaginant se débarrasser de ce boulet. Prenant leur cas pathologique pour une généralité, ils accusent leurs adversaires des mêmes tares psychologiques, des mêmes invraisemblables contorsions intellectuelles que celles dont ils sont eux mêmes capables. On s'explique mieux maintenant les analyses de Raphaël Draï exposées ci-dessus, concernant les *Protocoles des Sages de Sion* :

« Il faut considérer à présent, disait-il, l'aspect psychopathologique », et « l'inversion psychique révélée par le document... L'antisémite prête au Juif les intentions qu'il nourrit lui-même à son endroit ; intentions qu'il ne peut directement avouer... La dimension psychopathologique d'une telle construction doit retenir l'attention... Les Juifs mis en scène sont des Juifs projectifs ; l'image "judaïsée" est propre au délire des antisémites². »

Dans *La Haine antisémite*, Serge Moati laisse encore un témoignage beaucoup plus éloquent sur la psychopathologie spécifique à l'intellectuel juif. Voici l'extraordinaire conclusion de son ouvrage, où l'auteur, qui a pu approcher de près et

¹ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., pp.142-144.

² Raphaël Draï, *Identité juive, identité humaine*, A. Colin 1995, pp. 390-392.

interroger des antisémites du monde entier, laisse maintenant s'exprimer le fond de sa pensée, et semble dévoiler une partie de son subconscient. Comme les autres intellectuels juifs, et en dépit de son enquête approfondie, il affirme ne toujours pas comprendre les causes de l'antisémitisme. Mais à ce stade de notre analyse, l'important n'est plus là. Écoutons-le parler :

« J'ai voulu fouailler les entrailles de la bête, écrit-il, et je me suis heurté au Mystère. J'ai répertorié les faits, écouté, beaucoup écouté, tenté de mettre en lumière ce que je n'ose appeler des "raisons" et pourtant, comme dans les contes initiatiques et noirs, le Mystère est toujours devant moi, caché, scellé, enfoui, tapi au plus profond des consciences. Mystère de l'antisémitisme. Je me suis cogné à la haine. Mais l'interrogation demeure, farouche. Elle sait résister à toutes les analyses... L'antisémitisme est vraiment une passion funeste qui emporte les digues de la raison et submerge celui qui en est la victime. De Paris à Varsovie, de Moscou à Chicago, j'ai retrouvé les mêmes mots fous nés de sombres rêveries. L'antisémite dit partout la même chose. Il ânonne en toutes les langues le même texte. L'antisémite est possédé par plus fort que lui et c'est d'ailleurs ce qu'il suggère. "C'est plus fort que moi !" Cela raisonne presque comme une excuse. Insatiable quête du juif par l'antisémite. Chercher le juif, le débusquer, le traquer, s'acharner, recommencer, revenir, l'imaginer partout, et là même où il n'est plus et n'a jamais été. Inventer le juif au besoin, au gré des circonstances, là où il peut encore servir et il peut toujours, en vérité, servir.

« L'antisémite est un hypocondriaque. Il se dit malade des juifs, mais il en bouffe, mais il se "shoote" aux juifs, mais il s'en fait des intraveineuses, sinon il meurt, le pauvre, sinon il n'existe plus, le pauvre. Le juif cimente son identité. Pour lui, sans juif, point de salut. Alors après les avoir tués, il les réinvente tous. Pour le plaisir. Pour vivre ou pour tenter de vivre. Les juifs lui sont vraiment nécessaires. J'ai failli, au cours de ce voyage, être atteint, je le confesse, du même mal. Je voyais moi aussi l'antisémite partout, dans les cauchemars de la nuit ou dans les songeries du jour. Derrière les propos anodins, ou au-delà d'innocents sous-entendus. Je dérapais, je traquais, je faisais la police de l'inconscient des autres. Il me fallait tout arrêter. Et pourtant, rien ne me semblera plus jamais anodin comme avant, car j'ai vécu la quotidienneté de la haine. La mienne et celle des autres.

« J'ai senti que l'inconscient de l'antisémite déborde, érupte, et le fait chavirer. L'antisémite titube et le mal qui jaillit de lui le dépasse infiniment. Rien ne sait calmer et sa faim et sa soif, sa fureur et sa haine. Celle-ci l'entraîne en sa folle sarabande et il en est l'esclave à jamais enchaîné et captif...

« Vous avez entendu, car je l'ai rencontrée, la haine jamais assouvie de quelques "illuminés" qui ne seraient que folkloriques si l'histoire ne nous avait appris à nous défier fortement des fous et de leurs délires... J'ai voulu voir de plus près, face à face, qui me hait. Et j'ai eu peur. Non pas des oiseaux noirs de passage, mais du reflet sur leurs gueules de notre commune humanité. Comme si l'antisémite était et demeurerait, au-delà du meurtre dont il rêve ou qu'il a commis, qu'il redoute ou désire, au-delà du miroir que je lui tendais, un frère quand même, oui, un frère brisé et meurtri... le bourreau pleurait et c'était encore de ma faute, toujours de ma faute. Il me disait sa haine et j'entendais sa plainte. Le bourreau sanglotait contre mon épaule et semblait me dire de sa voix d'enfant cruel et chagrin : "... Laisse-moi te tuer, il faut que je vive. Je n'ai pas de mémoire, tu en as une. Je ne sais pas qui je suis alors que toi, tu as la plus vieille identité du monde. Je hais ta mémoire, je hais tes souvenirs, je hais ton Dieu et la prétention qu'il t'a donnée... Je te hais parce que tu bouffes mon air. Parce que tu jouis si fort et moi si mal. Eh ! juif ! Aime-moi, moi qui veux te tuer. Bénis-moi de vouloir te tuer. Aime-moi, fais-moi devenir toi. Donne-moi ce monde qui se refuse à moi. Juif, juif, donne-moi le monde." Fou que j'étais ! Voilà le long gémissement que j'entendais, ce cri sombre venu des origines, une peur si ancienne et si folle, si enfantine, et pour tout dire, si bête, si monstrueusement bête. Moi, aujourd'hui, j'ai entendu l'antisémite. Il ne me fait plus peur. Je sais sa faiblesse... Il me fait de la peine, oui, de la peine comme tous les malades fragiles, mais ce n'est vraiment pas une raison pour ne pas le combattre. De toutes ses forces. Avec la raison. Et l'inconscient. Avec l'éducation, le progrès civique et moral, certes...

« J'ai voulu fouailler les entrailles de la bête. Je l'ai fait. J'ai les mains rouges de sang, au terme de ce voyage presque initiatique. Au cœur des viscères, tapi, enfoui, il y avait un miroir fort sale. J'ai nettoyé le miroir avec ma salive. Et j'en frémis : ce visage entr'aperçu au centre du noir, au bout du malheur, était le mien. Je m'en suis vu au cœur du rêve de la bête. Elle se repaissait de mon visage, le régurgitait, le dévorait. En détruisant le monstre, j'ai brisé le miroir. Mon visage était fracassé. Un

autre visage va naître. Un jour. Énigme. Mystère en forme de conclusion bien provisoire. Énigme. Comme une histoire juive, paraît-il. »

La dimension pathologique est ici très nettement perceptible, et Serge Moati nous fait de surcroît un aveu fort intéressant à la fin de son texte, en expliquant que dans ce miroir trouvé dans les entrailles de la « bête », c'est bien son visage qu'il regarde, et non celui de l'antisémite. Nous prions maintenant le lecteur de bien vouloir relire ce texte, mais cette fois-ci en permutant les termes « juifs » et « antisémites », afin de tenter de comprendre le problème auquel nous avons affaire.

Nous vous laissons un instant avant de poursuivre...

Alors ? N'est-ce pas stupéfiant ? La toute dernière conclusion du livre de Serge Moati correspond à un brusque ressaisissement, après le délire auquel on s'est laissé imprudemment épancher. Le juif messianique reprend le dessus et affirme sa mission éternelle, évidemment un peu trop lourde pour ces têtes fragiles : « Aujourd'hui, écrit-il, j'ai le sentiment, fort, d'une fierté, celle d'appartenir à un peuple singulier que j'aime et que je respecte. En sa diversité et sa dispersion, ses malheurs, son entêtement et son espérance. Un peuple, mon peuple qui ressemble tant à l'humanité en son combat incertain avec les autres, et avec Dieu... Mon peuple à mon image, empêtré en sa mission trop lourde pour lui, mais bravache et têtue. J'aime mon peuple ici et partout. Je l'aime et je le défends. Ici, en Israël, partout. Oui, la proximité de l'antisémite n'a fait que renforcer ma propre identité. Sa haine m'a aidé. Je la lui rends : elle sent la mort et j'aime l'amour. Merci mon père de m'avoir fait naître juif... demain, je ne serai plus un juif de hasard. J'ai bravé, en combat singulier, les démons et je veux encore et encore les terrasser. J'ai un prénom hébreu, donné par mon père : c'est Haïm, cela signifie la vie. Cela dit aussi la Victoire. Victor, c'est le prénom de mon fils. Victoire¹... »

L'obsession juive

L'intellectuel juif semble littéralement obsédé par sa judéité, et l'émancipation des juifs européens au cours du XIX^e siècle n'a en réalité rien arrangé, puisque les juifs semblent toujours tiraillés entre les deux options parfaitement antinomiques que sont

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, pp. 228-232.

l'intégration réelle à la société européenne et la fidélité au judaïsme.

Il peut être intéressant ici de citer un mot de Hannah Arendt, qui écrivait en 1951, au sujet de ces juifs d'Europe centrale qui quittaient leur shtetl à la fin du XIX^e siècle, pour venir vivre à Vienne et à Berlin, avant d'aller s'installer à Paris ou à New York : « Plus l'origine juive perdait sa signification religieuse, nationale et socio-économique, plus la judéité devenait obsédante. Les Juifs en étaient obsédés comme on peut l'être par un défaut ou une qualité physique, et s'y adonnaient comme on peut s'adonner à un vice¹. »

Le romancier viennois du début du XX^e siècle, Arthur Schnitzler exprime assez bien le caractère à la fois énigmatique et obsédant de la « question juive » qui se posait à lui : « Il n'était pas possible à un Juif, écrit-il, en particulier s'il était un homme public, d'oublier qu'il était juif, car les autres ne l'oubliaient pas, ni les chrétiens ni, encore moins, les Juifs. On avait le choix entre passer pour insensible, envahissant et arrogant, ou pour susceptible, timide et atteint de la manie de la persécution. » Son biographe, Jacques Le Rider, écrit au sujet du romancier : « La lecture du monumental journal intime de Schnitzler, tenu régulièrement de l'adolescence à 1931, prouve que le retour sur son identité juive était pour lui un exercice indéfiniment répété². »

Le cas de Franz Kafka est tout à fait similaire. Voici ce qu'écrit Laurent Cohen à son sujet, qui constate cette « maladie » spécifique au judaïsme : « Kafka ne nous apparaît plus comme un cas "classique" de juif malade mais, au contraire, comme un homme habité d'une obsédante recherche identitaire. "Il se haïssait non pas d'être juif mais de ne l'être pas assez" a très justement écrit l'excellent biographe Ernst Pawel... Il ne croyait tout simplement pas que l'assimilation pût procurer davantage au juif qu'un vernis sous lequel, envers et contre tout, il demeurerait lui-même » et « ne pouvait se résoudre » à « se laisser prendre au jeu névrotique de l'assimilation ». Kafka, comme bon nombre de juifs, « est bel et bien prisonnier de son identité », écrit Laurent Cohen. « Sioniste, impliqué dans une entreprise collectiviste, comment en vient-il donc, en 1923, à écrire un texte aussi déprimant que *le Terrier* ? Lorsque nous l'abordons, nous sommes saisis d'effroi devant un tel culte paranoïaque de la

¹ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, 1951, Calmann-Lévy, 1973, p. 186.

² Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, pp. 202, 203.

claustration¹. » Et nous trouvons ici la confirmation d'une certaine paranoïa très spécifique au judaïsme.

Pour les juifs français de la Belle époque, le romancier Marcel Proust a laissé une peinture sociale qui met en scène deux personnages emblématiques tenaillés par cette alternative identitaire. Voici ce qu'écrit Léon Poliakov à ce sujet, dans son *Histoire des crises d'identité juives* : C'est, écrit-il, la « double figure de Charles Swann et d'Albert Bloch, qui en illustre les deux versants : Swann, l'homme de goût, le savant, l'ami du prince de Galles, qui avait effacé en lui toute appartenance sémite, se solidarise avec les Juifs à la fin de sa vie, devenant un dreyfusard convaincu, et ressemblant à « un vieil Hébreu ». » Albert Bloch, est lui un « jeune juif pédant, cherchant par tous les moyens son intégration dans le meilleur monde », et, ainsi que le décrit Proust, « mal élevé, névropathe, snob². »

Avec le mondialisme triomphant de la fin du deuxième millénaire, paraît s'ouvrir pour de nombreux juifs cette époque messianique tant attendue : les frontières disparaissent, les peuples blancs tant abhorrés se dissolvent, et l'ensemble du monde occidental paraît enfin « pacifié ». Pourtant, si certains intellectuels ou financiers juifs croient fermement que « cette fois-ci, c'est la bonne », il faut croire que l'approche de la venue du Machiah ne rassènère pas les esprits.

Le romancier Philip Roth exprime ainsi cette obsession identitaire à travers l'un de ses personnages, qui ne peut se défaire de « ce sujet » :

« Ce sujet que je ne me rappelais pas vraiment avoir choisi pour m'accompagner ainsi comme une ombre depuis ma naissance jusqu'à ma mort ; ce sujet auquel je pensais pouvoir un jour cesser de réfléchir de manière obsessionnelle ; ce sujet qui se retrouvait tout le temps en intrus au milieu de tous les autres sujets de discussion, importants ou non, et dont il n'était pas toujours facile de savoir quoi faire ; ce sujet envahissant, accaparant, épuisant qui recouvrait le plus grand de tous les problèmes et la plus extraordinaire de toutes les expériences de ma vie et qui, malgré tous mes honorables efforts pour résister à son pouvoir, apparaissait maintenant comme la force irrationnelle

¹ Laurent Cohen, *Variations autour de K.*, op. cit., pp. 15, 47, 50, 132.

² Léon Poliakov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 83.

qui m'avait volé ma vie — et d'après ce que j'entendais, pas seulement la mienne — ce sujet qu'on appelle *les Juifs*¹. »

L'obsession juive est ici parfaitement exprimée dans ce qu'elle peut avoir de névrotique pour un intellectuel. Le problème est que de nombreux juifs sont précisément des “intellectuels”, du fait de la place importante accordée à l'étude dans le judaïsme, et principalement à l'étude de la Torah et du Talmud². C'est en ce sens, d'ailleurs, que l'on peut à bon droit reconnaître qu'ils sont « le peuple du livre », ou plutôt « des livres » : la Torah, le Talmud, et le Zohar.

Le philosophe Jacob Talmon a pu lui aussi mentionner l'obsession de l'intellectuel juif : « Son sentiment douloureux et obsédant de lui-même vient faire écran entre lui et le monde³ », écrit-il.

Dans une conférence du 14 mars 2005, l'influent directeur de presse Alexandre Adler a exprimé le même constat : « Le judaïsme est à la fois une chose très compliquée, une névrose obsessionnelle parfois⁴. »

Edgar Morin a donné une image tout aussi écartelée de son identité dans le journal *Libération* du 13 mai 2004 : « Français, méditerranéen, juif, universaliste, européen, laïc... Ce sont ce que j'appelle mes identités concentriques » écrit-il. Né à Paris, dans une famille juive émigrée (son père Vidal Nahoum, est un Marrane de Salonique), le sociologue de culture séfarade se sent aussi un fils spirituel de Spinoza, « parce qu'il récuse l'idée d'un peuple élu ». Il se situe donc un peu en marge de la communauté, et se déclare curieusement « un juif non juif, un non-juif juif. » Ce n'est pas facile d'être juif !

La liste serait bien longue si l'on publiait tous les témoignages angoissés des intellectuels juifs. Bernard-Henri Lévy, lui-même, l'homme qui frétille sur les écrans de télévision, ne peut cacher totalement cette « judaïté obsédante ». Il ne nie pas non plus qu'avec un pareil boulet aux pieds, il puisse exister chez les intellectuels juifs une tentation du reniement.

Le roman d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*, est pour lui symptomatique de cette ambivalence du juif de la Galout (de la diaspora). On peut lire ce livre, écrit-il, « comme une allégorie de

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 146.

² « ... neuf heures quotidiennes d'apprentissage machinal exigées au kheyder d'un enfant de trois ans. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 153).

³ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 15.

⁴ <http://www.beit-haverim.com/anoter/ConfAdler0305.htm>

la judéité en Occident » : « Les lecteurs du livre se souviennent, j'en suis sûr, de cette scène extraordinaire... où l'on s'aperçoit que le prince de la gentilité, Solal le magnifique, le Grand Duc de la SDN qui parle d'égal à égal avec les plus grands, nourrit et abrite dans sa cave une sorte de "cour des miracles" composée de vieux Juifs scrofuleux, souffreteux, interdits de représentation dans le monde dont il est l'un des rois et auxquels il en est réduit à aller rendre visite la nuit, en secret. »

Mais en s'éloignant de son peuple, Solal a tourné le dos à la Loi. En poussant son personnage au suicide, écrit Bernard-Henri Lévy, Albert Cohen a voulu signifier que : « jamais Israël ne sera réconcilié avec l'Occident chrétien. » Selon le philosophe, le roman d'Albert Cohen « disait la tentation du reniement, la tentation, comme dit à un moment Solal, de "faire le singe" avec les chrétiens et d'être plus chrétiens que les chrétiens... On peut lire ce roman comme le grand roman du néo-marranisme contemporain, poursuit Lévy, le grand roman qui dit le déchirement du néo-marrane : goy dehors, juif dedans ; vivant le jour dans le monde et retournant la nuit à son ghetto intérieur¹. »

Et nous n'oublions pas que dans d'autres passages de son œuvre, Bernard-Henri Lévy se déclarait « français », plus français que lui, tu meurs ! Rappelons ce qu'il répondait en 1981 à Raymond Aron, qui s'alarmait de voir Lévy vomir à longueur de pages, et de la manière la plus outrageante, sur la France et la culture française : « Vous m'avez lu de trop près, j'en suis sûr, pour ignorer que c'est en français et comme Français que, comme n'importe quel autre philosophe français, je me suis risqué à cette enquête sur la France noire². »

C'est bien pratique finalement d'être juif ! « Moi, je suis juif quand je veux³ » déclare l'ancien ministre Bernard Kouchner. Cela permet de faire l'apologie de toutes les déviances et de tous les reniements, puis de crier à la discrimination quand on vous prend sur le fait.

Les symptômes de folie

La névrose juive transparaît par exemple dans le roman d'un certain Laurent Sagalovitch, intitulé *Un juif en cavale*. Le journal

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 397, 391.

² Bernard-Henri Lévy, *Questions de principe, deux*, Grasset 1986, Poche, p. 306. Lire aussi *Les Espérances planétaires*, pp. 87 à 92.

³ D. Cohn-Bendit, B. Kouchner, *Quand tu seras président*, op. cit., p. 347.

Le Monde du 2 septembre 2005 insistait sur le côté pathologique et tragique de la vie du héros, qui semble être aussi naturellement celle de son auteur : Il veut « partir loin. Loin de quoi ? Loin d'ici. De cette France moisie qui l'ennuie profondément et dont il n'aime rien, ou si peu. Comme Simon Sagalovitch, le personnage de son dernier roman. »

Simon a 31 ans. « Sa sœur, névrosée, couche avec un goy » un peu bêta. « Le soir du repas de Pessah, Simon annonce à ses parents qu'il quitte la France pour le Canada : "J'étouffe dans ce pays, tout est trop petit, trop mesquin, trop calculé". » Aucun problème Simon. Mazel tov ! Quitte cette France « moisie » !

A sa petite amie qui aimerait un enfant, il lui faut répondre : « Pourquoi veux-tu que mon sperme qui souffre de signes manifestes d'une angoisse traumatique que mon psychanalyste attribue à une incompatibilité métaphysique avec le cosmos, sans oublier le silence de Dieu pendant la Shoah, rajouté à cela la menace nucléaire que représente la Corée du Nord, l'Iran, la Syrie, le Pakistan, comment veux-tu que je donne la vie à un enfant qui sera soit autiste soit maniaco-dépressif soit hyperactif soit végétatif soit idiot soit inculte, un enfant qui un jour viendra me dire papa je t'aime beaucoup mais tu m'emmerdes. »

Notre Simon Sagalovitch est donc parti s'installer au Canada. « Et puis voilà, l'ennui le reprend. Et l'éternelle question : repartir, mais pour aller où ? Loin. Loin de quoi ? "Sans même m'en rendre compte, j'avais attrapé la malédiction du juif errant, jamais bien nulle part, toujours à la recherche d'un paradis qui n'existerait que dans les livres d'enfant. »

Quelques commentaires élogieux glanés sur internet insistaient plutôt sur la bouffonnerie de l'histoire : « Le voyage de l'hypocondriaque Sagalovitch à Vancouver promet aux amateurs d'histoires juives, de névroses familiales, de football, de whisky ou de Témesta, un des plus savoureux cocktails de la rentrée littéraire. » Le héros « emporte dans ses bagages sa nostalgie de la grande équipe stéphanoise des Verts, sa méfiance à l'égard des goys, son sens aigu de l'inadaptation et une jubilante mauvaise foi. A peine débarqué au Canada, il s'acoquine avec une beauté hollandaise (optimiste, décontractée, vorace fumeuse de cannabis). Et c'est en telle compagnie qu'il va découvrir les charmes libertaires mais hygiénistes de la vie à Vancouver. »

Il est vrai que s'ils se « méfient des goys », les juifs adorent les « beautés hollandaises », et l'on a déjà pu s'apercevoir, dans

le cinéma et la littérature, que la seule chose que les juifs semblent vraiment apprécier chez les peuples européens, est la beauté de leurs femmes. Mais même dans ce domaine, il faut croire que les juifs ont du mal à se départir de leur judaïté. Le romancier Philip Roth a ainsi pu écrire ces lignes :

« J'avais une copine qui était mariée avec un Juif. Il y a pas plus antisémite que ceux ou celles qui se sont mariés avec des Juifs. Ils disent que c'est vraiment des névrosés, et pas qu'un peu. J'ai connu une fille qui a vécu avec un Juif pendant huit ou neuf ans. Elle disait : il s'est vraiment laissé aller que dix ou quinze fois, et il y a que là qu'on a bien baisé. Tellement qu'il était conscient d'être juif et d'être en train de baiser une shiksè¹. Faut voir comment ses parents à lui la traitent. Comme un tas de merde. Mon Dieu, ils ont vraiment des problèmes, ces Juifs². »

Journaliste au *Nouvel Observateur*, Colette Mainguy ne va pas très bien non plus, à lire ce qu'elle écrit en couverture de son roman intitulé *La Juive* (2001) : « J'ai redécouvert ma judaïté après cinq ans d'analyse. Depuis tout ce temps, je faisais des rêves germaniques récurrents. Les Allemands me poursuivent. Ils me mitraillent, j'expire dans un camion bâché sillonnant le Vercors, je suis prise dans des rafles de Juifs, je reproche à ma mère de m'abandonner dans un camp, je suis journaliste et commente la vie dans un ghetto avant d'y être enfermée, je fais des fellations à des nazis, la Gestapo frappe à ma porte. Toujours, je me sauve. Mes positions de repli sont des caves sombres, des placards sordides, d'effroyables labyrinthes. Une nuit, j'affronte ma sœur Beth. Elle est chef de la Gestapo dans un camp de concentration. » Il faut croire que les cinq années de psychanalyses n'ont pas suffi à exorciser le mal.

Nous avons aussi eu écho dans la presse du cas pathologique de ce Philippe Zamour, 41 ans, juge depuis dix ans, qui avait été surpris alors qu'il se masturbait lors d'une audience du tribunal correctionnel d'Angoulême (Charente). Suspendu de ses fonctions et arrêté, l'homme avait été mis en examen pour « exhibition sexuelle ». A Angoulême, où il bénéficiait déjà au moment des faits d'un mi-temps thérapeutique, il faisait ses courses en robe ou imitait Johnny Hallyday dans les couloirs du palais de justice. Selon l'agence Reuters, en date du 28 septembre 2005, le juge a finalement bénéficié d'un non-lieu pour raisons

¹ Shiksè : (péjoratif) femme non juive.

² Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 289.

médicales, et fut déclaré irresponsable de ses actes par les psychiatres, qui diagnostiquèrent ni plus ni moins que la « schizophrénie ». Dans ces conditions, le Conseil supérieur de la magistrature a estimé qu'il lui était impossible de sanctionner le prévenu.

Cet exemple reste anecdotique, mais on peut néanmoins considérer qu'il illustre un phénomène bien réel. Ce qui est étonnant est qu'à notre connaissance, aucune recherche vraiment approfondie n'a été publiée sur les pathologies spécifiques à l'identité juive, aucune vue d'ensemble, ni aucune étude sérieuse, à tout le moins dans ce qui est disponible pour le grand public. Le « problème » est pourtant largement répandu, à en juger par ce que nous pouvons lire par ailleurs sur le cas d'autres personnalités.

L'écrivain Joseph Roth fut lui aussi directement touché par la névrose juive, puisque sa femme était atteinte de graves troubles mentaux. Même le rabbi miraculeux (une spécialité hassidique) ne put la soigner : « “Juif éclairé” lui-même, sinon agnostique, avant de devenir (vraiment ou fictivement) catholique, Joseph Roth consulta un “rabbi miraculeux” pour sa femme Friedl atteinte d'une schizophrénie dont l'issue fut fatale¹. »

Elie Wiesel était assez critique vis-à-vis du romancier yiddish Isaac Bashevis Singer. Il est vrai que ce dernier, prix Nobel de littérature, occupait alors une place qu'Elie Wiesel enviait sans doute secrètement : « Il ne m'aimait pas, écrit-il dans ses *Mémoires*, et, pourquoi ne pas l'avouer, je le lui rendais bien. » Elie Wiesel reproche aussi à Bashevis de : « déformer, de dénaturer l'image du Juif en Europe de l'Est », et se plaint « de ce que ses héros soient souvent laids, moralement dérangés, charmants mais dérégés, sages mais pervers. Est-il possible, écrit-il, que les Juifs polonais aient tous été des maniaques sexuels ? Est-il concevable qu'un rabbin dévoué à Dieu et à sa Loi ne songe qu'à commettre l'adultère le soir de Kippour² ? »

Mais Isaac Bashevis Singer n'étant pas du nombre de ces juifs considérés par leur communauté comme atteints de « la haine de soi », le romancier n'a peut-être fait que décrire ce qu'il avait vu avec le souci de la plus grande authenticité.

¹ Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 29.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 462, 463.

Irène Némirovsky est une romancière connue, d'autant que le prix Renaudot vient de lui être décerné à titre posthume. Elle est née à Kiev en 1903, dans une famille de banquiers. Dans son roman *Les Chiens et les loups*, qui paraît être en partie autobiographique, elle dépeint une famille juive d'Ukraine qui vient s'installer en France après la Première Guerre mondiale. Harry Sinner, le fils du banquier, épousera une Française : Laurence Delarcher, de la vieille banque Delarcher. Il est, écrit Irène Némirovsky, « le type juif, soufiteux, intelligent et triste. Comment peut-il plaire à ces filles blondes et roses ? » Il ressemblait en cela à ses oncles, qui géraient la banque, et qui étaient comme lui, « des hommes de petite taille, au teint huileux, aux traits aigus, aux yeux inquiets. »

Harry Sinner, « comme tous les Juifs... était plus vivement, plus douloureusement scandalisé qu'un chrétien par des défauts spécifiquement juifs. Cette énergie tenace, ce besoin presque sauvage d'obtenir ce que l'on désirait, ce mépris aveugle de ce que peut penser autrui, tout cela se rangeait dans son esprit sous une seule étiquette : "insolence juive". » Il était en proie « à la malédiction d'une race qui ne peut demeurer en repos, mais sans cesse, et vainement, cherche à être plus forte que Dieu lui-même¹. »

Ada, une petite juive de ses relations, moins fortunée, était tombée amoureuse de lui. Son mari Ben fut alors saisi d'une crise de jalousie bien naturelle. Il fallait crever l'abcès : « Sa rage éclata en imprécations, en injures, en cris. Les paroles qui sortaient de ses lèvres étaient mêlées de yiddish et de russe. Harry les comprenait à peine. Il y avait pour lui quelque chose de répugnant et de grotesque dans ces malédictions, ces gesticulations, ces clameurs de haine. En cet instant, il se rappela l'expression d'horreur sur le visage de Laurence quand elle l'avait appelé hystérique. Cela surgissait d'un autre monde, cette fièvre, ces hurlements, ces appellations frénétiques à un dieu vengeur.

— Que tu meures sous mes yeux ! criait Ben. Que ton cadavre soit déchiré ! Que tu n'aies ni repos ni sommeil, ni une mort heureuse ! Sois maudit dans ta descendance ! Sois maudit dans tes fils !

¹ Irène Némirovsky, *Les Chiens et les loups*, 1940, Albin Michel, 1988, pp. 92, 112, 128, 119.

— Taisez-vous ! cria rudement Harry : nous ne sommes pas dans un ghetto de l'Ukraine, ici !

— Tu en es sorti pourtant, comme moi, comme elle ! Si tu savais comme je te hais ! Toi qui nous regardes de haut, qui nous méprises, qui ne veux rien à voir de commun avec la racaille juive¹ ! »

Les transports de colère sont toujours impressionnants dans cette communauté où le déséquilibre mental est manifestement beaucoup plus fréquent qu'on ne l'imagine. Au sujet d'Irène Némirovsky elle-même, Pierre Birnbaum a pu écrire : « Son errance signale son déséquilibre foncier, davantage encore, sa névrose, son agitation perpétuelle qui accentue encore son étrangeté². »

Franz Kafka était lui aussi bien conscient de cette névrose très spécifique à l'intellectuel juif. De nombreux juifs qui avaient quitté leur shtetl pour venir s'installer à Vienne, avaient choisi de se convertir au catholicisme pour tenter de se libérer de cette tyrannie. La conversion n'apaisait pourtant pas leur esprit tourmenté : il fallait attendre pour cela la génération suivante. Kafka a ainsi pu écrire un jour à ses amis Brod et Welsch : « Mais quelles forces juives atroces s'agitent jusqu'à l'éclatement dans un juif baptisé, elles ne se rassèrent que chez les enfants chrétiens de la mère chrétienne³. » »

En 1886, dans son fameux ouvrage sur la communauté juive de France, Edouard Drumont avait bien noté ce problème particulier des fils d'Israël qui commençaient à affluer des ghettos d'Europe centrale : « La névrose, telle est l'implacable maladie des Juifs, écrit-il. Chez ce peuple longtemps persécuté, vivant toujours au milieu de transes perpétuelles et d'incessants complots, secoué ensuite par la fièvre et la spéculation, n'exerçant guère, en outre, que des professions où l'activité cérébrale est seule en jeu, le système nerveux a fini par s'altérer. En Prusse, la proportion des aliénés est beaucoup plus forte chez les Israélites que chez les catholiques. »

Le romancier américain Philip Roth a exprimé lui aussi la névrose juive, en termes assez imagés : « Un putain de petit Juif complètement cinglé. Le putain de petit Juif complètement cinglé de la putain de shiksè complètement cinglée, son putain de petit

¹ Ibidem, p. 159.

² P. Birnbaum, *Un Mythe politique : la république juive*, Fayard, 1988, p. 134.

³ Laurent Cohen, *Variations autour de K.*, Intertextes éditeur, Paris, 1991, p. 49.

ami, un fou, un animal, un hystérique, voilà qui c'est. Voilà qui je suis. Voilà qui nous sommes. »

L'écrivain a manifestement souffert « d'une terrible dépression nerveuse » ; « il se sent extrêmement perturbé », et se demande s'il n'est pas « en train de vivre un de ces épisodes hallucinatoires dont l'irrésistible force de persuasion l'avait déjà amené au bord du suicide au cours de l'été précédent. Sa capacité à rester maître de lui commence à lui paraître aussi fragile que son influence sur l'autre Philip Roth, qu'il refuse d'ailleurs de considérer comme "l'autre Philip Roth" ou comme l'imposteur... » Il y a effectivement un dédoublement de la personnalité de « Philip Roth » dans ce roman, où le héros porte aussi le nom de l'auteur. Car Philip Roth est le centre du monde.

« Le raisonnement grandiose. La personnalité instable. L'hystérie monomaniaque. La mauvaise foi, l'angoisse, l'infirmité, la fierté effrayante d'être "indifférentiable" — tout cela pour produire quelqu'un qui essaye désespérément d'être réel... Chez lui, c'est la perversion (peut-être même la folie) qui nourrit l'hyperbole, l'exagération fait office d'invention... »

Dans un chapitre du roman intitulé *Contrefaçon, paranoïa, désinformation, mensonges*, on trouve encore ce tableau d'un certain type de personnalité juive : « Oui, Smilesburger est le genre de Juif que j'aime bien, il est ce que "Juif" représente pour moi, ce qu'il y a de mieux selon moi. Négativisme mondain. Verbosité séduisante. Esprit habile. La haine. Le mensonge. La méfiance. Les pieds sur terre. L'authenticité. L'intelligence. La ruse. La méchanceté. La comédie. L'endurance. L'acteur. La blessure. Le délabrement¹. »

Mais deux autres phrases qui viennent sous la plume de Philip Roth, nous semblent beaucoup plus importantes dans l'appréhension du fond de la personnalité juive. La première est un aveu de l'auteur, qui se désespère de ne jamais pouvoir trouver la paix de l'âme : « Je ne me libérerai jamais de mes sentiments excessifs ni de mes insoutenables crises de confusion mentale... j'habiterai dans la maison de l'Ambiguïté jusqu'à la fin de mes jours². » La seconde est celle-ci : « S'en remettre à un père fou et violent, et depuis trois mille ans, voilà ce que c'est que d'être un fou de Juif³ ! »

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, op. cit., pp. 271, 262, 275, 277, 444.

² Ibidem, p. 345.

³ Ibidem, p. 123.

Nous touchons là les deux points qui forment à notre sens le nœud du problème : L'« ambigüité », ou l'ambivalence, qui constitue le fond de l'identité de l'intellectuel juif ; et la question paternelle, qui dure « depuis trois mille ans », et qui est la clef de la névrose juive, comme l'avait bien vu Sigmund Freud en analysant son cas personnel.

Pierre Paraf illustre bien cette ambivalence dans un passage de son roman : « Peuple d'usuriers et de jouisseurs... Peuple de destructeurs sanglants qui n'ont jamais su que la haine. Peuple de la livre de chair et du "pilpoul" talmudique, à l'intelligence tarie, aux sens desséchés. Dos courbés, nuques dures et barbes pouilleuses.

— Non point. Peuple d'amants, dont le ciel fleuri d'étoiles abrita le songe, parfumé des roses de Saron et des lys de Galilée, porteur obstiné d'un message qui n'est qu'une lettre d'amour à l'humanité. Peuple amant de Dieu, peuple pâle de tendresses insatisfaites, brûlé de plus de feux que n'en alluma le monde¹. »

Dans la vie religieuse, on peut constater pareillement cette sorte de schizophrénie spirituelle qui règne dans l'âme du juif pieux s'adressant à son Dieu, passant brusquement de l'imploration désespérée aux reproches les plus familiers, pour finalement terminer par des manifestations d'humilité. Voici ce qu'a pu écrire Joseph Roth à ce sujet :

« Pendant la prière, ils s'emportent contre lui, crient vers le ciel, se lamentent de sa sévérité, introduisent auprès de Dieu un procès contre Dieu pour confesser ensuite qu'ils ont péché, que tous les châtiments étaient justes, qu'ils veulent s'améliorer. Il n'existe pas de peuple qui ait une telle relation avec son Dieu². »

On pense ici à la figure du Golum, cette créature du *Seigneur des Anneaux* qui semble habitée par cette ambivalence pathologique, passant soudainement de la haine et de la volonté de vengeance qu'il nourrit secrètement, à la manifestation outrancière de sa faiblesse pour tenter d'apitoyer ses compagnons d'infortune, et que l'on voit ensuite les yeux illuminés d'une foi messianique qui doit le conduire à l'empire du monde³.

L'ambivalence de la pensée chez l'intellectuel juif reflète le profond déchirement intérieur, autant que le doute récurrent sur le

¹ Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 8.

² Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 28.

³ Le golum : cf. *Les Espérances planétaires*, p. 326.

bien-fondé de la « mission » du peuple juif. L'âme du juif, toujours à la frontière de deux concepts antagonistes, ne semble pouvoir s'affirmer que par un effort constant pour écarter ce flottement existentiel, constitutif de l'essence du judaïsme. Les juifs affirment donc avec d'autant plus de force leur foi messianique qu'ils vivent dans l'angoisse de leur ambiguïté et des doutes suscités par l'hostilité générale qu'ils ont toujours soulevée contre eux dans l'histoire.

Dans ces conditions, le mysticisme juif, s'incarnant dans le hassidisme, peut être considéré comme une tentative de libération extatique. Apparu au début du XVIII^e siècle, ce mouvement religieux, qui a fini par rassembler une large majorité des habitants du shtetl, fut d'abord une réaction à la détresse des Juifs polonais et ukrainiens après les pogroms perpétrés par les Cosaques de Bogdan Chmielnicki. En outre, on l'a vu, la base morale de la vie juive avait été ébranlée par la ferveur messianique soulevée par le « faux Messie » Sabbataï Zevi. La réaction rabbinique contre ce courant émotionnel « haussa de quelques règles supplémentaires la clôture dressée autour de la Torah », écrit Mark Zborowski. « Les lettrés talmudiques renforcèrent leur domination, enfermant la masse des *proste* [le petit peuple], dans un carcan de préceptes innombrables qu'ils étaient incapables de comprendre ; le peuple du shtetl n'avait plus le choix qu'entre le *pilpoul* et l'obéissance aveugle. Des prêcheurs itinérants, les *maggidim*, promettaient les pires tourments de l'enfer pour toute violation d'une *mitsve*. Les *proste* étaient confrontés à la seule image d'un Dieu vengeur, gardien jaloux de Son alliance, qui ne laissait aucun espoir au transgresseur. »

Le mouvement hassidique se présente donc d'abord comme « la révolte des non-instruits » contre l'autorité rabbinique. Son premier chef fut le Baal Shem Tov, le Maître du Bon Nom, également appelé *Besht*, par contraction. Loin des discours austères et menaçants des *maggidim*, les chefs hassidiques prêchent l'espoir, la miséricorde et l'amour, au lieu de la vengeance et du châtement. Comme les autres mouvements sabbatéens, le hassidisme a rencontré la violente résistance des lettrés rabbiniques et des classes supérieures du shtetl : « Les *misnagdim*¹ étaient prêts à tout, y compris à la dénonciation, l'incarcération et l'ostracisme », écrit Zborowski. Il fut un temps

¹ *Misnaged*, *misnagdim* (pl.) : opposant aux *hassidim*.

où l'on considéra que le mariage avec un membre de l'autre groupe était presque aussi répréhensible que celui contracté avec un non-Juif. »

Les deux courants finirent pourtant par coexister, mais sans jamais fusionner. La cour du tsaddik, ou *rebbe*, le chef religieux des juifs hassidiques, resta le lieu de réconfort et de soutien des humbles. Après une période de rejet absolu de l'instruction, cependant, le hassidisme ouvrit peu à peu son interprétation à l'ancienne tradition livresque et aux recherches érudites, et par la suite, érudits et ignorants, artisans et rabbins, proste et sheyne, tous « partaient voir le rebbe » pour un peu d'assistance ou quelques paroles d'encouragement, tandis que le rabbin, le rov, restait celui que l'on consultait sur l'interprétation de la Loi qui règle tous les détails de la vie du shtetl. Les deux groupes socio-religieux, hassidique et rabbinique, coexistèrent donc en toute complémentarité. « Les deux mots : khossid et misnaged qui désignaient naguère des camps hostiles en sont venus à qualifier couramment deux types de personnalité. Le khossid est le zélate, l'ardent, l'affectif ; le misnaged est froid, sceptique et d'une ferveur peut-être incertaine¹. »

Joseph Roth a laissé un témoignage étonnant sur les pratiques religieuses des juifs hassidiques : « Ce n'était pas seulement la force d'une foi fanatique, écrit-il, c'était aussi une forme de santé qui trouvait dans l'élément religieux une possibilité d'explosion. Les hassidim se prenaient par la main, dansaient en rond, interrompaient la ronde pour frapper dans leurs mains, ils tendaient la tête en mesure vers la droite, puis vers la gauche, saisissaient les rouleaux de la Torah, les faisaient tourner comme des jeunes filles, les serraient contre leur poitrine, les embrassaient et pleuraient de joie². »

Elie Wiesel a lui aussi étudié la Kabbale dans sa jeunesse, et goûté les plaisirs de découvrir la « connaissance cachée » dont ont hérité les hassidim : « Pour un adolescent avide de savoir et de rêve, écrit-il, la Kabbale offre ce qu'il y a de plus stimulant, de plus romantique, de plus attirant. » Voici comment il définit ces pratiques : « exercices ascétiques, litanies brûlantes et incantatoires, descente dans les affres de l'abîme avec l'espoir de remonter vers des sommets vertigineux. » Mais il faut faire

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, pp. 170-176. Le « kh » est guttural, comme le « nach » allemand.

² Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 37.

attention, car c'est un jeu dangereux : « Je me réveillais en sueur, hors d'haleine. Je délirais, je ne savais plus quand je rêvais ou quand j'étais lucide ; je ne savais même plus qui ni où j'étais. Assis par terre, cognant sa tête contre un mur, mon Maître me sembla désespéré : des sanglots secouaient tout son corps. Je sentis alors que la folie nous guettait tous les deux. Mais j'étais déterminé à poursuivre notre quête. Coûte que coûte¹. »

L'écrivain Arthur Miller a laissé lui aussi dans ses mémoires un témoignage fort intéressant sur le sujet. Alors qu'il était encore un petit enfant, son arrière-grand-père l'amena un jour avec lui à la synagogue, mais le laissa dans un coin où il était censé ne rien voir de la cérémonie :

« J'entendais les hommes chanter, dit-il, non pas à l'unisson comme cela se fait dans les chœurs, mais chacun pour soi, dans une douce cacophonie. Puis des coups furent frappés, assourdis d'abord, puis de plus en plus forts. Les voix s'enflèrent... les frappements s'accéléchèrent... Et je vis la chose la plus étonnante que l'on puisse imaginer : une quinzaine de vieillards, courbés vers le sol et entièrement cachés par leur châle de prière, en chaussettes blanches, dansaient ! L'un d'eux, à n'en pas douter, était mon arrière-grand-père. J'eus un sursaut de terreur en songeant que j'avais vu ce qu'il était interdit de regarder... Jamais je n'avais entendu de musique aussi sauvage et folle, jamais je n'avais vu danser de la sorte, chacun s'agitant à sa guise sans se préoccuper de son voisin². »

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les observateurs d'autres époques aient assimilé ces folles sarabandes aux sabbats des sorcières. On est ici à mille lieues de la bourrée auvergnate ou des valse viennoises, qui reflètent sans doute mieux la bonhomie, la grâce et l'harmonie de la culture européenne depuis la Grèce antique.

Le complexe d'infériorité

C'est d'abord un complexe physique dû à des déficiences générées par une longue endogamie. Comme leur loi leur interdit de se marier à l'extérieur de la communauté, les mariages consanguins sont très fréquents et l'étaient probablement encore bien davantage chez les juifs des shtetls. A la fin du XIX^e siècle, les juifs sionistes, qui refusaient la dissolution dans la société

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 49, 50, 53, 57.

² Arthur Miller, *Au Fil du temps*, 1987, Grasset, 1988, p. 39.

européenne et entendaient bâtir un État juif en Palestine, avaient pris la mesure d'une certaine dégénérescence physique du peuple juif. Voici ce qu'écrivait Jacques Le Rider à ce sujet :

« Les premiers sionistes, Theodor Herzl particulièrement, parlaient avec une dureté parfois impitoyable des Juifs assimilés qui, selon eux, avaient tout abandonné de la tradition juive et adopté les comportements les plus critiquables de leur société — mais qui parlaient parfois aussi avec une sévérité méprisante des Juifs culturellement “arriérés” et physiquement “dégénérés” du ghetto des villes d'Europe centrale et orientale ou des shtetls de Galicie¹. »

Plus récemment, Philip Roth a parlé lui aussi avec une « dureté impitoyable » de ces tares physiques qui affectent une partie de la communauté juive dans le monde, à tel point que le romancier semble régler quelques comptes avec sa communauté. Certains de ses propos sont ici réellement insultants. A la page 287 de son livre, il tient par ailleurs un discours de nature révisionniste sous couvert de faire parler l'un de ses personnages antisémites. Mais s'il paraît avoir l'esprit parfois un peu dérangé, Philip Roth ne fait guère partie de ces juifs atteints de la « haine de soi », car bien d'autres passages de son œuvre reflètent aussi sa foi messianique dans la mission du peuple juif. Ici encore, il faut noter l'ambivalence de la pensée.

« Il y a un type que je connais, écrit-il, à l'Institut de recherche médicale, il a fait une étude sur tout un tas de rabbins. Il y a vingt ans, vingt-cinq ans peut-être. Il disait qu'il y a des maladies spécifiquement juives. C'est à cause des mariages consanguins, ils se sont trop mariés entre eux. Neuf maladies spécifiquement juives qui touchent les enfants — le syndrome de Down, par exemple. Ils sont toujours en train de les cacher, ceux-là. Parce que bien sûr, les Juifs sont tous des génies. Tous des violonistes. Ils font tous de la physique nucléaire. Et aussi des génies de Wall Street, évidemment. (Rire sardonique.) Vous savez, on n'entend jamais parler des imbéciles, parce que c'est vraiment à cause des mariages consanguins. Ils sont tous cinglés... Les Juifs ont une maladie qui s'appelle la maladie de Paget. Les gens le savent pas, ça. Regardez un peu Ted Koppel. Regardez les autres. Woody Allen, ce trou-du-cul de merde. Mike Wallace. Les os s'épaississent et les jambes s'incurvent. Les femmes attrapent un truc qui s'appelle la bosse du Juif. Elles ont

¹ Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, p. 199.

les ongles qui deviennent très durs. Durs comme de la pierre. Et la mâchoire inférieure qui se relâche. Regardez les vieilles juives, elles ont toutes la mâchoire inférieure qui pendouille, on dirait des demeurrées. C'est pour ça qu'ils nous détestent, parce que nous, on n'attrape pas ces choses-là. Chez nous, le corps reste ferme. On grossit peut-être un peu. Mais on reste fermes. Vous savez ce que c'est, un Juif. Un Juif, c'est un Arabe qui est né en Pologne... Les Juifs sont très laids. Les docteurs qui refont le nez, etc... Ils grossissent, ils deviennent énormes. Kissinger. Il est gros de partout. Il a un gros nez. Une grosse figure. Des traits épais. C'est pour ça qu'ils nous aiment pas. Regardez Philip Roth. Mon Dieu qu'il est laid. Un vrai trou-du-cul... C'était rien qu'un petit con complètement névrosé... Et c'est un vrai dégueulasse, hein, vous avez vu ça. Il avait tellement envie de se faire des shiksès qu'il s'est trouvé une serveuse, une cinglée, une divorcée avec deux gosses, il trouvait ça génial. Pauvre débile. Maintenant, il revient dans le giron des Juifs parce qu'il veut avoir le prix Nobel¹. »

Il faut bien reconnaître ici que certains juifs manient parfois l'autodérision avec une acidité qui n'est pas sans humour. Bien entendu, ce type de propos ne fait pas rire tout le monde, mais nous avons pu constater dans la première partie du livre, que le mépris et les sarcasmes de certains intellectuels pouvaient s'exercer aussi aux dépens des goys ; et c'est la raison pour laquelle nous pensons qu'il est juste de rétablir un peu l'équilibre.

Dans un ouvrage écrit dans un style similaire, très en vogue dans la littérature d'aujourd'hui, Rich Cohen a raconté l'histoire de ces gangsters « américains » de l'entre-deux guerres. Tout le monde a bien entendu parler d'Al Capone et de la mafia italienne. Mais il est moins connu que les principaux gangs de tueurs qui exerçaient leur terreur dans les grandes villes américaines de cette époque étaient composés de gangsters juifs. Dans son livre intitulé *Yiddish Connection*, paru en 1998, Rich Cohen a pu décrire l'aspect de certains de ces héros auréolés secrètement par Hollywood² :

« A cette époque, écrit Rich Cohen, dans Brownsville, le pouvoir était entre les mains des frères Shapiro », dont la famille était originaire d'Ukraine. L'aîné, Meyer, était né dans le

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, pp. 288, 285, 286.

² Sur la mafia « américaine » des années 1920-1930, et sur la mafia « russe » des années 1990 : cf. *Les Espérances planétaires*, pp. 410 à 414.

quartier, un gamin grassouillet qui, à l'âge adulte, avait persévéré dans l'obésité. Chez lui, tout était gros : de gros yeux, un gros nez, de grosses oreilles, une grosse bouche... Les frères possédaient une quinzaine de bordels dans les bas quartiers. A l'image des patrons juifs d'Odessa, dans la Russie du XIX^e siècle, ils terrorisaient les boutiquiers et les marchands. »

Voici maintenant Abraham Reles, ou Abe Reles, dit le « Kid », dont la famille était originaire de Galicie, au sud de la Pologne : « Avec le temps, Reles émergea comme un leader. Il avait beau mesurer à peine plus d'un mètre soixante, quelque chose en lui commandait le respect... Il parlait avec lenteur, d'une voix de gorge, avec un zéaiement. Il avait une drôle de démarche : dans la rue, il avait l'air d'un homme qui essaie d'envoyer promener ses chaussures en gigotant des pieds. » C'est lui qui détrôna par la suite les frères Shapiro à Brooklyn. Avec sa bande, il aligna à la fin de sa carrière un total de quatre-vingt-cinq meurtres.

A ses débuts, « la première personne à laquelle le Kid s'adressa fut Martin Goldstein... Marty était timide, mais le Kid sut déceler en lui une particularité. Si l'on mettait sa timidité à l'épreuve, cela pouvait le plonger dans un véritable état de crise, un état proprement psychotique. C'est pourquoi on l'appelait Buggy (le piqué) — parce qu'il était un peu dingue, une qualité que l'on repère toujours chez certains gangsters, ceux que l'on appelle toujours les Piqués... Il avait la même manière de parler la bouche en coin, de marcher en canard, la même attitude de dur à cuir que la star de cinéma. »

« S'il existait déjà quantité de gangsters juifs accomplis dans ces années précédant le tournant du siècle, poursuit Rich Cohen, le premier qui accéda véritablement à la renommée fut Monk Eastman. De son vrai nom, il s'appelait Edward Osterman... Monk était monstrueux, d'une monstruosité que l'on ne rencontre plus guère — propre au XIX^e siècle... Son visage portait les séquelles de la petite vérole... les oreilles en feuilles de choux, le nez véritablement réduit à sa plus simple expression, la bouche sombre, en forme d'encoche... Pour qui le voyait arriver dans une rue obscure des bas quartiers, il devait incarner la mort en personne¹. »

¹ Rich Cohen, *Yiddish Connection*, 1998, Folio, 2000, pp.31, 41, 42, 66.

Ces caractéristiques physiques ne concernent bien évidemment pas la totalité des juifs. Les tares héréditaires sont toutefois suffisamment sérieuses et répandues dans cette population pour avoir fait l'objet d'études scientifiques. Le docteur américain Richard Goodman, qui a travaillé sur les maladies génétiques du peuple juif, a publié en 1979 un ouvrage sur ce sujet, qui établit qu'il existe plus d'une centaine de maladies héréditaires chez les Juifs¹. Ces déficiences sont aussi plus fréquentes de 20 % chez les juifs ashkénazes provenant d'Europe de l'Est, qui composent 82 % des Juifs du monde entier (les Séfarades, juifs du monde méditerranéen, composant les 18 % restants). Son étude établit aussi qu'il n'en existe aucune qui soit spécifique à la race blanche, et une seule chez les sujets de race noire. Toutes ces maladies trouvent leur origine dans des déficiences neurologiques qui affectent le système nerveux et atteignent le cerveau. Elles ne peuvent s'expliquer que par l'endogamie et les mariages consanguins dus au repli ethnique dans lequel a vécu le peuple juif pendant des siècles.

La maladie de Tay-Sachs est la plus connue. Elle affecte les enfants. Celui-ci apparaît normal jusqu'à l'âge de six ans, puis devient indolent, apathique, amorphe. Ses mouvements deviennent spasmodiques, jusqu'à ce qu'il soit incapable de tenir sa tête droite. Les yeux deviennent fixes. L'enfant devient aveugle aux alentours de 18 ans. Le crâne s'hypertrophie et les mains grossissent. Plus de 90 % des malades atteints de cette affection sont des juifs. Cette maladie se déclare chez un enfant juif sur 3600, mais un Juif sur 27 porte ce caractère génétique. Cette fréquence oblige les Juifs à se soumettre à des tests de dépistage avant le mariage.

L'abetalipoproteinemia (ou ABL I) : Cette maladie affecte les nouveau-nés avant l'âge d'un an. L'enfant ne peut grandir ni prendre du poids, souffre de diarrhées, de vomissements. Sa vision est affectée, jusqu'à la cécité totale. Les muscles s'affaiblissent. Dans la plupart des cas, l'enfant meurt d'un arrêt cardiaque avant trente ans.

Le syndrome de Blum : Il se caractérise par une très petite taille, une déficience du système immunitaire, et une prédisposition aux cancers. Ils ont une voix haute. Les malades atteints de cette affection meurent avant l'âge de 16 ans. Ces

¹ Richard Goodman, *Genetic disorders among the jewish people*, Hopkins university Press, 1979.

caractères se trouvent chez un Juif sur 120, mais affectent à un degré moindre un grand nombre de juifs.

La dysautonomie familiale n'affecte que les individus d'origine juive. L'individu, qui peut être affecté d'une taille anormalement petite (un nain), présente les symptômes suivants : vomissements, difficultés à avaler, instabilité dans la marche, spasmes musculaires dans les bras et mouvements de tête, difficulté à articuler, avec une sonorité nasale très particulière, souffrance diffuse et hyperactivité. La maladie se trouve chez un juif sur 10 000 mais le gène se trouve chez 18 juifs sur 1000.

La maladie de Gaucher se déclare chez les adolescents : les os se fracturent facilement, surtout la hanche. Il y a de fortes douleurs osseuses qui peuvent durer plusieurs semaines. On note la couleur jaune de la peau. Cette maladie affecte en moyenne un juif sur 2500. La mort intervient avant l'âge de 45 ans.

La mucopolipidosis de type IV se caractérise par la dégénérescence mentale et physique, la cécité. Elle affecte des enfants qui ne peuvent prononcer que quelques mots et ne répondent que peu à la parole. Ils sont incapables de marcher et de se nourrir seuls, mais vivent rarement au-delà de l'âge de dix ans.

La maladie de Niemann-Pick : Vomissements, lésions de la peau, épaissement de la peau qui devient aussi brun-jaune, perte des fonctions mentales et physiques. La mort apparaît avant quatre ans. La maladie affecte un juif sur vingt mille, et le gène déficient se trouve chez un juif sur cent.

La dystonie torsion primaire : se déclare aux alentours de l'âge de dix ans et se manifeste par des secousses involontaires et bizarres du pied, des jambes, de la tête et du torse. La maladie affecte un juif sur 17 000 et le gène se trouve chez un juif sur 130. La maladie n'est pas mortelle mais ne permet guère de mener une vie normale.

PTA Déficience : perte de sang anormale après coupures ou opération, écoulement de sang, sans dommage extérieur. La maladie touche un juif sur 12 000 et le gène est porté par un juif sur 56.

La dégénérescence spongieuse du système nerveux central est une maladie qui commence au troisième mois de la vie. Le malade ne peut plus porter sa tête, souffre de spasmes, se saisit la tête de manière spasmodique. La tête grossit ; le malade est atteint de cécité. La plupart meurent avant quatre ans. L'origine

n'a jamais été décelée, mais 80 % des malades sont des juifs ashkénazes.

Il existe aux États-Unis, à Chicago, une clinique spécialisée dans le traitement de ces maladies qui affectent les individus d'origine juive. Les lecteurs qui souhaitent davantage d'informations sur ce problème peuvent consulter le site internet du Chicago Center for Jewish Genetic Disorders : www.jewish-geneticscenter.org.

L'écrivain américain Arthur Miller a laissé quelques témoignages symptomatiques dans sa biographie. Voici ce qu'il écrit au sujet de son grand-père maternel, Louis Barnett :

« Comme le père de mon père, Louis était originaire de Radomizl, un hameau de Pologne ; j'ai toujours pensé qu'ils avaient probablement de lointains liens de parenté tant ils se ressemblaient : même teint clair, même carrure solide, bien que grand-père Samuel, avec sa colonne vertébrale si déformée, fût minuscule, alors que sa femme et ses fils mesuraient plus d'un mètre quatre-vingt, chose exceptionnelle à l'époque. » La consanguinité explique effectivement les fréquentes similitudes dans la physionomie.

Du côté paternel, la situation n'est pas meilleure : « Ma mère, écrit-il, était... la seule noireude à être entrée dans cette famille qui formait un clan anormalement consanguin où l'on ne se mariait qu'entre gens de même espèce. C'est ainsi qu'une de mes plus ravissantes cousines épousa son oncle malgré les mises en garde du rabbin ; ils vécurent heureux pendant de nombreuses années, se tenant par la main et se regardant dans le blanc des yeux avec admiration. Je crois pourtant qu'elle finit par se sentir coupable car elle se fana vers la quarantaine et mourut, tordue comme une sorcière, chauve et presque aveugle, victime d'une maladie que personne ne réussit jamais à diagnostiquer¹. »

Quant à son père, Arthur Miller le décrit assez bien par cette simple phrase : « Quand en 1940, ma mère lui annonça que j'allais épouser une jeune fille chrétienne, il ne dit rien mais, tandis qu'elle attendait sa réponse au fond du salon, il saisit une grosse pendulette oubliée par quelqu'un sur une table voisine et la jeta à la tête de sa fille, la manquant de peu. » Il faut croire que les juifs ne tiennent pas tellement à marier leurs enfants à des goys. Après tout, c'est leur droit.

¹ Arthur Miller, *Au Fil du temps*, 1987, Grasset, 1988, pp. 10, 15, 11.

Ce complexe d'infériorité, que nous retrouverons aussi chez Sigmund Freud, est aussi de nature artistique et intellectuelle. Depuis l'Antiquité, la production des Européens dans ce domaine a été infiniment plus riche que celles des juifs, et, s'il ne fallait retenir qu'une image, ce serait celle de la splendeur des cathédrales, et de nos palais, comparée aux ruelles boueuses des shtetls d'Europe centrale. Il est vrai que depuis leur sortie des ghettos au XIX^e siècle, de nombreux juifs n'ont de cesse de vouloir rattraper le temps perdu, tant et si bien que les produits portant l'estampille communautaire ont depuis longtemps envahi les librairies et les salles de cinéma, tandis que les sculptures de toutes sortes, toutes plus ou moins tordues, ornent les places des grandes villes. De fait, on crie au génie, on multiplie les articles de presse et la publicité au moindre « produit » sorti du cerveau d'un enfant d'Israël.

Cet enthousiasme communautaire très spécifique, relayé par l'ensemble du système médiatique, est la principale manifestation de cette fameuse solidarité juive, qui a aussi tendance à provoquer certaines crispations parmi les artistes plus doués laissés dans l'ombre. Au risque de déplaire, il reflète sans doute, ici encore, un complexe d'infériorité¹. Et puisque l'on connaît la tendance à l'inversion de certains intellectuels juifs, il n'est donc pas surprenant d'entendre certains parmi eux accuser les « antisémites » d'être jaloux du prétendu génie du peuple élu dans le domaine culturel.

Voici ce qu'a pu écrire par exemple le russe Vassili Grossman — le « Tolstoï du XX^e siècle » —, dans son roman *Vie et destin* : « L'antisémitisme est l'expression d'un manque de talent, de l'incapacité de vaincre dans une lutte à armes égales ; cela joue dans tous les domaines, dans les sciences comme dans le commerce, dans l'artisanat comme en peinture. C'est aussi une manifestation de l'absence de culture dans les masses populaires, incapables d'analyser les causes de leurs souffrances. Les hommes incultes voient les causes de leur malheur dans les Juifs et non dans l'ordre social et étatique. L'antisémitisme, c'est encore la mesure des préjugés religieux qui couvent dans les bas-fonds de la société... Il atteste qu'il existe sur terre des idiots envieux, des réactionnaires et des ratés². »

¹ *Les Espérances planétaires*, p. 349 à 356.

² Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Julliard, Pocket, 1983, pp. 456-8.

Il est vrai que d'autres auteurs juifs ont reconnu les carences de leur communauté. Le philosophe Jacob Talmon en convient, lorsqu'il écrit ainsi, dans *Destin d'Israël* : « Les écrivains juifs ont été d'éminents biographes (André Maurois et Stefan Zweig). Ils ont décrit d'une manière extrêmement stimulante les complexités et les dilemmes de la situation de l'homme contemporain (Arthur Kœstler, Arthur Miller et Ilya Ehrenbourg)... Mais bien que leurs ouvrages soient émouvants et stimulants, on ne peut pas dire qu'il s'agisse là de grande littérature¹. »

Philip Roth s'est exprimé lui aussi à ce sujet dans son roman *Opération Shylock*, à travers son personnage antisémite, et dans un style toujours assez populaire, voire franchement vulgaire : « Le Juif, écrit-il, a tendance à se mettre à dos tous les autres groupes de la société. Mais quand ils sont dans la merde, ils veulent qu'on les aide. Pourquoi est-ce qu'on les aiderait ? En Europe de l'Est, les Juifs sont sortis des ghettos à l'époque de Napoléon, il les a libérés, et après, ils se sont répandus partout, nom de Dieu. Quand ils ont réussi à mettre le grappin sur quelque chose, ils le lâchent plus. Ils ont mis le grappin sur la musique avec Schönberg. Ils ont rien produit comme musique, que de la merde. Hollywood. De la merde. Et pourquoi ? Parce qu'ils tiennent tout là-bas. On entend dire que c'est eux qui ont fait Hollywood². Les Juifs ne sont pas des créateurs. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Rien. La peinture ? Pissarro. Vous avez déjà lu ce que Wagner a écrit sur les juifs ? Superficiels. C'est pour ça que leur art ne tient pas. Ils refusent de s'assimiler à la culture du pays dans lequel ils habitent. Ils ont la réputation d'être très superficiels, un type comme Herman Wouk ou l'autre, là, celui qui écrit des livres cochons, le petit con avec sa gueule de débile, Mailer, mais ça dure pas, parce que c'est jamais lié avec les racines culturelles de la société. Saul Bellow, c'est lui qu'ils se sont choisi. Putain, il a une gueule à faire peur, non ? (*gloussement*)... Roth n'est qu'un putain de connard, il se masturbe, il se branle, je vous dis, dans les chiottes, et allez donc. Arthur Miller. Vous trouvez pas qu'il a une sale gueule ?... Il a toujours eu l'air d'un grand con tout maigre... La production culturelle des Juifs est très faible. Très faible, et de très mauvaise qualité... Ils sont propriétaires des infrastructures culturelles, ça

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 33.

² Sur Hollywood : cf. *Les Espérances planétaires*, p. 133.

je ne dis pas, mais ils sont incapables de produire quoi que ce soit. Regardez un peu cette merde. A la télé, dès que c'est vulgaire, il y a un nom juif derrière¹. »

Philip Roth a ici exprimé un peu brutalement l'opinion de Spinoza et de quelques autres², mais son texte a le mérite d'être lucide. Evidemment, ce n'est pas du Chateaubriand, du Victor Hugo, ni du Céline. Les juifs, ici, ne sont assurément pas de taille à se mesurer avec les Bretons.

La haine de soi

La « mission » du peuple juif peut donc sembler bien lourde pour un peuple déjà chargé dans son hérédité. Si lourde et si encombrante qu'il est parfaitement compréhensible que de nombreux juifs dans l'histoire, aient préféré s'écarter de cette condition que d'aucuns ont jugée « inhumaine ».

L'académicien Maurice Rheims écrit au sujet de sa « condition de juif » : « La charge est longue, héréditaire, lourde de malheurs, d'opprobres, de persécutions. Chance ou mauvais sort³ ? »

Étudiant les écrivains juifs viennois du début du XX^e siècle, Jacques Le Rider écrit de Berthold Stauber, à propos de son roman *Vienne au crépuscule*, dans lequel il dépeint l'antisémitisme de son temps : il « vit sa judéité comme une malédiction et verse souvent dans le pur et simple antisémitisme juif⁴ ».

Otto Weininger est un auteur d'une autre trempe. Né en 1880, dans la Vienne d'Arthur Schnitzler, de Stefan Zweig, de Kafka et de Sigmund Freud, il n'écrira qu'un seul livre, en 1902, mais qui restera comme l'un des plus terribles témoignages sur les souffrances et les déchirements que le judaïsme peut infliger à ses membres. Otto Weininger, qui faisait preuve d'une précocité étonnante, s'était converti au protestantisme à l'âge de 22 ans. Mais contrairement à nombre de convertis de l'époque, qui n'embrassent le christianisme que dans une perspective carriériste, Weininger est un converti sincère. Et pour cause : la « mission » du peuple élu lui paraît être une monstruosité à laquelle il ne peut se résoudre.

Il publie *Sexe et caractère* à l'âge de 23 ans, avant de se suicider, en octobre 1903. La fameuse « haine de soi » se mani-

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995, p. 288.

² *Les Espérances planétaires*, pp. 194, 357.

³ Maurice Rheims, *Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 67.

⁴ Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, p. 200.

feste ici avec une certaine vigueur, ainsi que l'attestent ces quelques propos que nous avons remis dans l'ordre :

« Par quel mystère, s'interroge-t-il, ce serviteur parfaitement orthodoxe de Jéhovah se transforme-t-il si facilement et si rapidement en un matérialiste et un "libre esprit" ? » Il faut bien constater en effet que : « les Juifs ont toujours été séduits... par toutes les conceptions matérialistes et mécanistes du monde. » Il sont les champions des conceptions économiques de l'Histoire que sont le marxisme ou le libéralisme. Chez eux, c'est « la fuite dans la matière, le besoin de tout ramener à elle » qui détermine leurs actions.

Weininger semble reprendre ici à son compte les propos de Karl Marx dans ses écrits de 1843 : « Comme il n'accorde foi à rien », écrit-il, le juif « cherche refuge dans les choses matérielles. De là sa soif de l'argent : ce qu'il cherche dans l'argent est quelque chose d'enfin réel, il veut se convaincre de l'existence du monde en "faisant des affaires", la seule valeur qu'il reconnaisse devenant ainsi l'argent gagné. »

Et il explique ces dispositions par l'absence de transcendance de la religion juive : « Leur crainte de Dieu n'a rien à voir avec la vraie religion », écrit-il. L'action des juifs, n'a, en conséquence, qu'une finalité purement terrestre :

« La tendance juive en science consiste à regarder la science comme un moyen destiné à servir une fin, laquelle est exclusion de toute transcendance. Cette tendance à vouloir tout comprendre et tout déduire entraîne aux yeux de l'Aryen une dévalorisation du monde, car il sent bien que c'est ce qui est accessible à la recherche qui donne à l'existence sa valeur. Le Juif n'a pas le respect du mystère, car il n'en sent nulle part. Son but est de voir le monde aussi platement que possible¹. »

Afin de mieux comprendre le propos d'Otto Weininger sur cette absence de transcendance, il faut ici mentionner ce que nous pouvons lire par ailleurs. L'enquête de Mark Zborowski sur la religion et les mœurs des juifs d'Europe centrale forme un livre de référence sur le sujet :

« L'Alliance passée entre le Créateur et sa créature est un contrat, écrit celui-ci. Membre du peuple qui l'a signé, on se sent en droit d'attendre et de réclamer les récompenses promises en échange de l'observation des clauses. Mais c'est un pacte ambigu. D'un côté règne une certaine égalité entre les parties

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, L'Age d'homme, 1975, p. 255.

contractantes, pour ce qui est des droits et des devoirs réciproques. De l'autre côté, il s'agit d'un arrangement entre un fort et un faible, ce qui suppose, dans une large mesure, un rapport de subordination. Ce déséquilibre autorise le droit du Peuple élu à implorer secours, car le fort a des obligations envers le faible¹. »

« Dois-je démontrer combien la foi du Juif est tiède, poursuit Weininger... Dois-je insister sur le caractère formel de la prière juive, sur son manque de toute ardeur, rendu inévitable par son caractère répétitif ? Dois-je rappeler enfin ce qu'est la religion juive : non pas une doctrine du sens et du but de la vie, mais une tradition historique, résumée dans la commémoration de la traversée de la mer Rouge, c'est-à-dire culminant dans un remerciement adressé par le lâche qui fuit au Tout-Puissant qui le protège dans sa fuite ? N'en ai-je pas suffisamment dit pour qu'on voie combien le Juif est l'homme le plus éloigné qui soit de toute religion et de toute foi religieuse. »

A la lecture de ces lignes, on admettra que l'auteur s'est définitivement détaché de la religion juive. La charge d'Otto Weininger va pourtant bien au-delà qu'une simple critique religieuse, et dépeint la personnalité des juifs, modelés par une culture commune. Le parallèle qu'il présente ici entre « le juif » et « la femme » peut paraître surprenant de prime abord :

« Ils se ressemblent en ce qu'ils ne croient pas en eux-mêmes, écrit-il. Mais la femme croit en l'autre, en l'homme, en l'enfant, en l'amour ; elle a, bien que situé en dehors d'elle, un centre de gravité. Le Juif, lui, ne croit en rien, ni en lui, ni en dehors de lui ; même à l'étranger, il ne fait pas de racines. Et son manque absolu de stabilité est ce qu'expriment symboliquement son mépris ignorant des biens fonciers et sa préférence pour le capital mobile... Les Juifs comme les femmes préfèrent les biens mobiliers aux biens immobiliers². »

Poursuivant dans cette comparaison, Weininger livre encore cette différence entre « l'Aryen » et « le Juif », termes très en vogue et largement usités à son époque. Tandis que le principe du bien et le principe du mal sont bien distincts l'un de l'autre chez l'Aryen, écrit-il, (« un bon et un mauvais démon se disputent son âme »), chez le Juif et chez la femme, au contraire, « le bien et le

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 198.

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, pp. 262, 260, 261, 248.

mal sont comme dans un état d'indifférenciation¹ ». Mais « ce par quoi en réalité le Juif se rapproche le plus de la femme est son extrême adaptabilité. Les talents de journalistes des Juifs, la mobilité de leur pensée, l'absence en eux de tout mouvement de réflexion authentique et original, tout cela autorise à dire du Juif ce qu'on a dit plus haut de la femme, qu'il n'est rien, et par là-même, peut tout devenir. »

Weininger exprime ici ce que nous avons pu remarquer, tant sur l'ambivalence des sentiments et des pensées, que sur la plasticité de la personnalité juive. En affirmant de but en blanc que « le juif n'est rien », il entend signifier par cette formule abrupte qu'en réalité, la personnalité juive repose sur un socle mouvant, fait d'ambiguïtés et de doutes, générateurs d'une suractivité littéraire de type pathologique, qui a fonction d'exutoire, mais aussi d'un comportement outrancier parfois mal accepté.

L'« arrogance juive », écrit Weininger, « vient de ce que le Juif n'a pas de conscience de soi et éprouve le besoin impérieux d'abaisser l'autre afin de se donner de la valeur. De là sa manie féminine des titres, l'insolence qu'il affiche sous la figure du parvenu et qui s'exprime dans la loge au théâtre, la collection de tableaux modernes, ses relations dans les familles chrétiennes ou son savoir. De là son incompréhension de l'idée d'aristocratie². »

L'écrivain israélien Avraham B. Yehoshua a pu exprimer récemment cette ambiguïté juive. Réagissant dans le journal *Métro* du 21 septembre 2005, aux propos du chef d'orchestre grec Mikis Theodorakis qui avait déclaré que « tout le mal dans le monde vient des Juifs », il expliquait pour sa part l'antisémitisme par le « côté insaisissable » de l'identité juive, en ajoutant naturellement que celle-ci pouvait « être à l'origine des pires fantasmes. »

Quant au doute qui lui est concomitant, il a été exprimé par Arthur Miller, au sujet de sa pièce de théâtre *Les Sorcières de*

¹ « L'individu se perçoit lui-même à la lumière des principes du shtetl. Il est un champ où des forces s'opposent, il a de bons et de mauvais penchants, de même qu'"un bâton a toujours deux bouts". Cette constante interaction du bien et du mal n'est pas vécu comme un conflit intérieur, pas plus que les controverses familiales ne sont des querelles. On trouve normal que deux aspects d'une personnalité cherchent sans fin le compromis, sans qu'aucun des deux cherche à évincer l'autre pour occuper, seul et incontesté, toute la place. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 402).

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, pp. 251, 260, 250.

Salem, qui narre un épisode de l'Amérique puritaine du XVII^e siècle. Voici ce qu'il écrit à propos de ces puritains anglais : Ils étaient « semblables aux Hébreux anciens, habités par le même idéalisme farouche, la même dévotion à Dieu, la même recherche d'une argumentation pure et intellectuellement élégante. Dieu les avait rendus aussi fous que ces Juifs qui essayaient de maintenir à flot leur foi chancelante¹. » Ce sont bien le doute et l'ambiguïté, constitutifs de la personnalité juive, qui sont générateurs de folie et de créativité désordonnée.

Otto Weininger poursuit encore son raisonnement, et note une certaine prédisposition à la raillerie et aux sarcasmes, qui découle là encore des réflexions précédentes : « Le Juif, dit-il, ne tient jamais réellement rien pour vrai et inébranlable, inviolable et sacré... Il ne se prend pas au sérieux, et par là même, ne sait prendre au sérieux rien ni personne... Ce manque de profondeur est ce qui explique pourquoi les Juifs n'ont jamais donné au monde aucun grand homme véritable, pourquoi, en d'autres termes, le génie ne se rencontre pas plus chez les Juifs que chez la femme, qu'il lui est pour ainsi dire refusé... La sorte d'intelligence qu'on reconnaît au Juif comme à la femme, conclut-il, n'est due qu'à un état d'alerte de leur plus grand egoïsme². »

Mais « sans une croyance au moins, les Juifs n'auraient pu subsister et traverser les siècles, note-t-il très justement ; et cette seule croyance, cette seule foi, est le sentiment obscur, caché et cependant extrêmement sûr qu'il y a en eux malgré tout l'espérance de quelque chose. Ce quelque chose est précisément le Messie, le sauveur³. Le Sauveur des Juifs doit les sauver de la judaïté... L'espérance des Juifs est l'espérance perpétuelle de voir leur race donner naissance à ce triomphateur par excellence qu'est le fondateur de religion. C'est là la signification inconsciente de tous les espoirs messianiques exprimés dans la tradition juive⁴. »

¹ Arthur Miller, *Au Fil du temps*, 1987, Grasset, 1988, p. 42.

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, pp. 260, 261, 256, 257.

³ Rappelons les propos de Guy Konopnicki, cités plus haut : « Quelque chose surgit qui nous dépasse et nous échappe... Quelque chose pousse, qui ne ressemble ni aux révolutions prévues par les barbus du siècle passé, ni aux progrès triomphants annoncés au temps des lumières... quelque chose qui ne sera ni français, ni américain, ni russe ».

⁴ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, p. 267.

L'espérance, liée au messianisme juif, est en effet le concept dominant qui structure la personnalité juive, tant et si bien que tout l'édifice s'effondrerait si le Messie arrivait réellement. David Banon a parfaitement rendu compte de cet univers mental qui entretient l'insatisfaction permanente, l'agitation cérébrale, et pousse l'individu au militantisme exacerbé :

« Dans son essence, il est l'aspiration à l'impossible. La tension messianique, c'est cette attente fiévreuse, cette espérance inquiète, qui ne connaît ni quiétude ni repos... La tension messianique a toujours fait vivre le peuple juif dans l'imminence d'un bouleversement radical de la vie sur terre... La rédemption est toujours proche, mais si elle advenait, elle serait immédiatement mise en doute, au nom même de l'exigence d'absolu qu'elle prétend accomplir. » La rédemption promise à la fin des temps « sous-tend une réalité qui est toujours au-delà de ce qui existe, et qu'on n'atteindra donc jamais. Mais l'homme doit y aspirer constamment. Le Messie est toujours celui qui doit venir un jour... et celui qui apparaît vraiment ne peut être qu'un faux messie¹. »

Le parallèle qu'il établit entre « le Juif » et « la femme », prend peut-être davantage de signification chez Weininger dans son analyse de l'évolution sociale de la société moderne, si critique à l'égard du « patriarcat » et de l'autorité paternelle sous toutes ses formes² : « Notre temps, écrit-il, voit les Juifs dominer comme ils ne l'avaient jamais fait depuis les jours du roi Hérode. De quelque côté qu'on le considère, l'esprit des temps modernes est juif. La sexualité est affirmée comme une valeur suprême et l'éthique de l'espèce entonne des cantiques à la gloire du coït... Notre temps n'est pas seulement le plus juif mais le plus féminin de tous les temps... Ce temps auquel ni l'idée de l'État ni celle du droit ne disent plus rien, ce temps de la conception historique la plus plate qu'on n'ait jamais imaginée, le matérialisme historique, ce temps du capitalisme et du marxisme, ce temps pour lequel l'histoire, la vie, la science ont été réduites à l'économie et à la technique ; ce temps qui a cru pouvoir expliquer le génie comme une sorte de folie... ne possède plus un seul grand artiste ni un seul grand philosophe. »

Pour le néophyte Weininger, il n'y a pourtant rien d'inéluctable à ce renversement des valeurs : « Ce nouveau

¹ David Banon, *Le Messianisme*, PUF, 1998, pp. 5-7, 11.

² *Les Espérances planétaires*, chap. sur la société matriarcale, pp. 69 à 81.

judaïsme appelle un nouveau christianisme, écrit-il. L'humanité attend le nouveau fondateur de religion, et le combat va vers une décision comparable à celle qui a eu lieu en l'an un de notre ère. Entre la judaïté et la christianité, entre les affaires et la culture, entre la femme et l'homme, entre le genre et la personnalité... »

Son tableau est donc assez sévère. Mais Otto Weininger parle probablement en connaissance de cause lorsqu'il écrit : « Il n'y a aucun Juif qui ne souffre d'être juif, c'est-à-dire fondamentalement sans foi... » ; il est « l'être le plus déchiré, le plus dénué d'identité interne¹. »

La haine de soi juive a été l'objet de quelques études, parmi lesquelles on trouve le livre de Theodor Lessing, publié en 1930. Sioniste militant, publiciste, journaliste, professeur à l'université de Hanovre, Lessing se rendit en 1906 en Galicie, dans le Sud de la Pologne, pour observer ses coreligionnaires des shtetls et des centres urbains. Les descriptions poignantes mais totalement dépourvues de complaisance qu'il en rapportera et publiera peu après son retour, allaient lui causer quelques désagréments. C'est après cet épisode que Lessing sera traité par certains « d'antisémite juif ». Ses réactions s'apparentent en effet, peut-on apprendre, « à celles d'un Gustav Mahler qui écrivit de Lemberg (Lvov) à son épouse Alma : "Mon Dieu ! Et je suis, moi, censé être apparenté à ces gens² ?" »

Theodor Lessing ne voyait pas non plus d'un très bon œil « l'hyper-productivité littéraire, philosophique et artistique dont faisait preuve un nombre croissant de ses coreligionnaires outre-Rhin », écrit Maurice-Ruben Hayoun. Pour lui, ces manifestations relevaient d'une « psychopathologie de l'histoire du peuple juif³. »

Dans son ouvrage sur *La Haine de soi*, il examine les cas de six juifs antisémites : Paul Rée, Otto Weininger, Arthur Trebitsch, Max Steiner, Walter Calé et Maximilian Harden. Mais le texte le plus intéressant de son ouvrage est probablement dans ces quelques extraits de journaux intimes d'une femme de haute condition, écrits en 1920. Celle-ci était « bien née, belle, saine, douée », mais « souffrait depuis son plus jeune âge d'une maladie

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, pp. 268, 264.

² Theodor Lessing, *La Haine de soi, le refus d'être juif*, 1930, Berg international, 1990, p. 13.

³ Ibidem, p. 34.

d'auto-destruction éthique ». Ces propos, extrêmement durs, reflètent la profonde souffrance de ces juifs atteints de la haine de soi, qui sont probablement beaucoup plus nombreux qu'on ne l'imagine :

« Je suis clairement consciente d'une chose inexorable, écrite : le judaïsme gît en mon être. On ne peut l'en secouer d'un coup de brosse. De même qu'un chien ou un porc ne peut se débarrasser de sa nature canine ou porcine, je ne puis m'arracher aux liens éternels de l'être qui m'emprisonnent sur ce plan intermédiaire entre l'humanité et l'animalité : le juif... Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je ne pourrai me détacher de la malédiction de mon être, ni nier le péché de mon judaïsme qui pèse sur moi comme une montagne. Je me sens maudite et condamnée... Il y a des moments où je sens que je devrais me couper les veines et laisser se répandre ce sang de purin qui infecte aussi bien mon corps que mon esprit. Oui ! J'eusse aimé être un animal, j'eusse préféré du sang de rat ou de serpent à ce sang de peste ambulante, à cette forme, à ce symbole de l'anti-divin.

« Parfois, une idée folle s'empare de moi : racheter mon être par un crime. Eliminer au moins l'un de ces petits juifs qui portent la responsabilité de la défaite allemande. L'un des chiens juifs éhontés qui ont l'insolence de vouloir gouverner le peuple allemand d'Autriche. Faire don de ma vie, me purifier dans un bain de sang juif. Je joue avec cette idée, je la savoure voluptueusement jusqu'au bout, je m'y abandonne, éperdue... Ça bout dans mes veines au point de me soulever du sol, je suis comme ravie, sans connaissance, ardente de haine. Puissé-je les tuer tous. Tous ! Les anéantir de la surface de la terre, sauver l'univers ! Puissé-je les extirper, puisse-je par le don de ma vie provoquer l'extinction de ce fléau, de cette épidémie ! Je vois rouge tellement mon sang bouillonne... Depuis toujours, l'esprit impie et grinçant du juif a été celui de la discorde et de la négation...

« Le juif doit toujours et toujours anéantir, détruire, empoisonner et souiller : les races, les idéaux, le cœur de l'homme, peu lui chaut. Il porte en lui la malédiction de sa malsaine nature au cours des millénaires de l'histoire humaine... Rongé par l'envie, il veut souiller l'univers et lui arracher ce qu'il ignore et ce qu'il ne possède pas. C'est pour cette raison qu'il hait tout ce qui est pur et crache sur tout ce qui est grand, faute de quoi il ne saurait l'atteindre. C'est aussi pour cette raison qu'il

détruit ce que d'autres bâtissent et ne pense qu'à ravager. Et aujourd'hui, c'est d'un sûr instinct qu'il cherche à détruire toute l'humanité blonde aux yeux bleus, cette humanité qui lui fait péniblement prendre conscience de sa race noire, aux yeux d'animaux et aux jambes courtes... C'est ce qui explique ses clameurs en faveur de *l'égalité*, c'est ce qui explique son penchant instinctif pour la social-démocratie et le communisme, lesquels ne représentent rien d'autre que cette haine immonde ressentie par les inférieurs à l'encontre de ceux qui sont au-dessus d'eux... Impuissant et invisible, comme éteint, alors que le soleil est à son zénith ; sa puissance ne s'accroît qu'avec la venue du soir, et lorsque, comme c'est le cas aujourd'hui, le soleil de l'humanité gît bien bas à l'horizon, on voit croître démesurément les derniers rayons de l'ombre sinistre de cet éternel négateur ; elle devient si grande, si grande, que la terre en est recouverte...

« Le judaïsme est probablement une étape dans une évolution soumise au devenir et à laquelle on doit s'arracher pour accéder à une forme plus élevée et à une nature plus noble. Et dans ce sens précis, j'ai déjà surmonté le judaïsme car je nie l'égoïsme et l'avidité du bonheur, cet antique vestige de l'héritage juif, car j'ignore la recherche des biens terrestres... Hélas ! Que savez-vous, vous êtes blonds aux yeux bleus, vous qui êtes chéris des Dieux, que savez-vous de la nuit éternelle, sans soleil, de Niblheim ? Et pourtant, je ne ressens contre vous ni haine ni envie. Je vous aime parce que j'aime tout ce qu'est haut, noble et beau. Je dis "oui" à toute forme supérieure qui n'est pas la mienne et me tiens ici-bas, volontairement à l'écart... C'est la raison pour laquelle je ne me sens pas rabaissée par une grandeur étrangère, au contraire elle m'élève de concert avec elle...

« Mais qui, qui donc peut croire, imaginer, sans avoir lui-même vécu et subi l'éternel destin du Christ, que personne n'est plus éloigné du judaïsme que celui qui l'a surmonté ! Seul celui qui a surmonté une maladie peut être vacciné contre elle, seul celui qui a vu la peste et lui a survécu peut être garanti contre la contamination. Je dois souhaiter sereinement mon anéantissement si j'aime vraiment la germanité. Aujourd'hui, il serait difficile de trouver un sort plus tragique que celui de ces rares personnes qui se sont vraiment arrachées à leur origine juive... J'aimerais pouvoir crier aux Allemands : Restez durs ! Restez durs ! N'ayez aucune pitié ! Pas même pour moi !... Finissons-en avec cette marée empoisonnée ! Brûlons ce nid de guêpes. Même si cent

justes devaient être anéantis avec les injustes. Que valent-ils ? Que valons-nous ? Que vaud-je ? Non ! N'ayez aucune pitié, je vous en prie¹. »

Ce témoignage émouvant illustre bien des souffrances secrètes, qui transparaissent ici et là à travers les textes de certains écrivains, qui ne semblent pas oser avouer complètement leur déchirement intérieur. On retrouve la même véhémence chez Rahel Levine, qui accueillait dans son salon berlinois les plus grands écrivains allemands, à la fin du XVIII^e siècle. Dans une lettre adressée à son frère, elle écrit : « Toute ma vie n'est qu'une lente agonie... Jamais, à aucune seconde, je n'oublie cette infamie. Je la bois dans l'eau, je la bois dans le vin, je la bois avec l'air, à chaque respiration. Le Juif doit être exterminé en nous mêmes au prix de nos vies, c'est la sainte vérité². »

Auteur d'une vingtaine de livres, le philosophe Arthur Trebitsch a lui aussi pu être en proie à cette crise identitaire. Né à Vienne en 1879, il est demeuré jusqu'à sa mort « le plus furieux persécuteur des juifs, écrit Lessing. Sa vie représente le cas classique d'une haine juive de soi comme on n'en a guère rencontrée d'aussi poignante et d'aussi désespérée depuis Pfefferkorn. Dès son jeune âge germait dans l'esprit de ce si beau garçon blond un véritable délire : une association juive secrète, étendant ses tentacules d'un bout à l'autre de l'univers, cherchait à dominer le monde et menaçait les peuples aryens... C'était là son délire. Au service du peuple allemand, il devint un combattant dévoué, le camarade du général Erich Ludendorff et de son épouse Mathilde. » Trebitsch eut aussi à souffrir sa vie durant d'une grave maladie des yeux qui allait le conduire progressivement vers la cécité.

Engagé aux côtés des nationaux-socialistes, Arthur Trebitsch s'affichait comme un partisan radicalement antisémite. Lessing qui décrit le personnage, note par ailleurs « son angoisse monomane d'être apostrophé comme un juif » : « On découvre alors une suite insensée de grandes disputes, de duels, de procès, de scandales et d'ennuis... Un jour, il intente un procès qu'il poursuivra dans toutes les instances parce qu'il s'était senti atteint dans son appartenance germanique et offensé par un "Monsieur je-ne-sais-qui qui l'avait traité de "juif". Pour finir, il sollicite un

¹ Theodor Lessing, *La Haine de soi*, pp. 163-168.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* II, 1981, Points Seuil, 1990, p. 96.

jour un vote de confiance de ses camarades de parti mais enverra à quiconque lui refusa son suffrage ses témoins pour un duel. Il se brouille avec tous les groupes, indispose les Nationaux-Socialistes qui l'avaient pourtant élu chef de groupe, il s'aliène l'Église, le clergé et le Centre. »

Arthur Trebitsch organise des tournées de conférences en Allemagne pour ouvrir les yeux de ses contemporains. « Le délire de grandeur donna naissance au délire de la persécution », écrit Lessing à son sujet. Selon lui, Trebitsch aurait été en proie à une paranoïa aiguë : Il est « convaincu de l'existence d'une société secrète — il l'a nomme Weltchawrusse — qui cherche à le supprimer¹ ». Il est aussi « convaincu que même à l'intérieur de son parti de tendance antisémite et völkisch, des juifs agissent dans l'ombre. Dans le cadre d'une "association culturelle", il présente cette folle requête : instituer une commission qui examinerait si l'un des membres du groupe n'est pas circoncis afin de barrer la route à un espion infiltré par les juifs. Ce "reniflage" des juifs lui cause toujours plus d'ennuis. Il prétend qu'en vue d'exercer une influence néfaste sur les esprits, les juifs se servent de femmes qu'ils mettent en relation avec des écrivains ou des politiciens qui leur paraissent dangereux. C'est ainsi que des écrivains tels Laurids Brunn et Arthur Sinter auraient versé dans le mysticisme à la suite de l'action de femmes agissant pour les juifs. La Chawrusse serait à l'origine du mariage de nombreux hommes d'État avec des juives. Il aurait lui-même à quatre reprises échappé à une tentative d'infection en vue de le paralyser. Il nous raconte de telles élucubrations à longueur de pages². » Arthur Trebitsch est mort de tuberculose, à Vienne, en 1929, convaincu que les juifs étaient parvenus à l'empoisonner.

Pour le reste, le livre de Théodor Lessing est plutôt décevant. Tout comme Léon Poliakov dans son *Histoire des crises d'identité juives*, ces auteurs n'ont pas cherché à comprendre les causes de cette angoisse ni celles du reniement de la judéité, qui

¹ Theodor Lessing, *La Haine de soi*, pp. 80, 90, 92.

² Ibidem, p. 94. Pourtant, on connaît de nombreux exemples d'hommes politiques ayant des épouses d'origine juive : Mitterrand, Michel Rocard, Robert Hue, Jacques Toubon, J.P. Chevènement, Dominique Baudis, Alain Besancenot, etc. (on lira avec le plus grand profit l'*Encyclopédie politique française*, d'Emmanuel Ratier) ; ainsi que d'autres hommes célèbres : Anatole France, André Malraux, Jacques Lacan, Georges Bataille, Jacques Maritain, Bizet, André Sakharov, Thomas Mann, Tolstoï, Staline, etc. ; d'autres avaient une maîtresse juive, tels Goethe, Paul Bourget, Charles Péguy, Alexandre Dumas, père et fils, Romain Rolland. Tous ont été favorables à Israël.

reste pour eux comme une énigme et une anomalie. Mesurant tous les efforts de Trebitsch pour affirmer sa germanité, Lessing ne trouve qu'à exprimer une légère ironie sur un comportement qu'il juge probablement outrancier et servile, et compare son attitude à celle d'un Disraéli, qui lui, ne s'embarrassait pas d'artifices pour parvenir à ses fins. Il écrit, au sujet de celui qui deviendra « Lord Beaconsfield » : « Beaconsfield ne serait jamais devenu Premier Ministre d'Angleterre s'il avait sans cesse assuré au monde entier qu'il était le plus authentique des Anglais, au lieu de rappeler qu'il était justement fier d'être juif¹. »

C'est vraiment bien mal comprendre la démarche d'Arthur Trebitsch, et Lessing ne paraît pas s'apercevoir que Trebitsch ni Weininger ne sont tout simplement plus des juifs, pour la simple et bonne raison qu'ils ont décidé de ne plus l'être, et qu'ils l'ont très largement montré par leurs propos et leurs actions.

Theodor Lessing note en revanche très justement que de nombreux juifs avant eux s'étaient déjà engagés dans cette voie libératrice : « Toute force anti-juive, écrit-il, a constamment disposé d'un état-major de juifs qui ont renchéri sur les préjugés de leurs maîtres. Arthur Schopenhauer s'est vu conforté dans ses crises anti-juives par ses premiers apôtres Frauenstadt et Asher. Et Richard Wagner lui-même, qu'on allait par la suite déclarer juif, ne se vit pas opposer la moindre contradiction par ses disciples juifs Heinrich Porges et Herman Lévi lorsqu'il décria Meyerbeer, Mendelsohn, Halevy et Bizet en les traitant de juifs qui sabotaient la musique allemande. Paul Rée et Siegfried Lipiner, les disciples juifs de Nietzsche, étaient des "antisémites" alors que leur maître tenait les juifs en haute estime. Et le plus curieux de tous les antisémites, Eugène Dühring eut un jour une grande surprise lorsque l'écrivain juif Benedikt Friedlander, qui admirait ses œuvres contre les juifs lui légua toute sa fortune après s'être suicidé. » Et Lessing ajoute : « Une puissance centrifuge exerce un effet malfaisant sur un judaïsme qui s'est perdu et qui ne pouvait porter ses âmes les plus fortes (pensons à Jésus et à Spinoza). »

Nous voulons bien croire que la rupture avec le judaïsme n'est pas un exercice facile. Habituellement, le processus paraît s'effectuer sur plusieurs générations, le temps que la judéité s'estompe et disparaisse totalement. D'autres juifs, plus conscients, peuvent être désireux de rejeter sans attendre ce judaïsme

¹ Ibidem, p. 89.

qu'ils considèrent comme une « prison », ainsi que l'écrit Jean Daniel. Lessing emploie ici une belle formule pour définir la condition du juif : « cette malédiction qui consiste à être prisonnier de l'anneau du judaïsme¹ ». Et l'image prend tout son relief quand on a vu le film *Le Seigneur des anneaux*.

Pour ceux-là, le processus est certes plus douloureux, et ne peut être mené à bien que par des actes, et un engagement fort, spirituel ou politique. Rappelons les propos de cette jeune femme dans son journal intime : « Personne n'est plus éloigné du judaïsme que celui qui l'a surmonté. » C'est déjà ce qu'affirmait Weininger : « Le Christ, écrivait-il, est le plus grand des hommes parce qu'il s'est mesuré à l'ennemi le plus grand². » Contrairement à l'engagement d'un Arthur Trebitsch, on reste ici dans une vision du monde judéo-centrée. Mais, qu'importe, pourvu qu'on se libère du judaïsme. Après tout, il n'y a aucune raison qui oblige tous les juifs à suivre le destin du Golum.

Les suicides

On comprend mieux dans ces conditions la fréquence du suicide chez les juifs, et notamment chez les intellectuels de cette petite communauté. Complétons ici la liste des suicidés autour de la modeste personne d'Elie Wiesel³. Nous avons déjà vu dans la présente étude les cas de Jerzy Kosinski, Bruno Bettelheim et Alfred Wolfmann. Wiesel s'étonne aussi du suicide du grand penseur juif Walter Benjamin, et ne trouve pas plus de raisons à son geste désespéré qu'il n'en trouve pour tous les autres qui ont mis fin à leurs jours autour de lui : « L'Espagne n'a jamais refoulé les Juifs qui fuyaient la Gestapo. Le philosophe Walter Benjamin n'avait pas de raison de se suicider : il n'aurait pas été remis à la police de Vichy. Franco avait en outre donné des instructions à ses légations dans les pays occupés par l'Allemagne pour qu'elles délivrent des passeports espagnols aux Juifs séfarades. »

Jeune journaliste, il avait commencé à écrire en yiddish le récit de ses années concentrationnaires. Il en fait lire les premières pages à une amie, Yaffah, qui travaillait pour une revue de cinéma israélien : « Elle perdra la raison quelques années plus tard, écrit-il, aux États-Unis. Souffrant de paranoïa,

¹ Theodor Lessing, *La Haine de soi, le refus d'être juif*, pp. 82, 88.

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, *L'Age d'homme*, 1975, p. 266.

³ *Les Espérances planétaires*, pp. 424 et 425.

elle finira par échapper à ses “persécuteurs” en se réfugiant dans la mort. »

Il faut croire qu'Elie Wiesel prend une certaine satisfaction à énumérer les individus qu'il a côtoyés et qui ont mis fin à leurs jours : « L'historien juif Joseph Wulf se suicidera quelques années plus tard à Berlin. » Et encore : « Arnold Foster, le chef de tous les combats contre l'antisémitisme, me parle de son neveu Harold Flender, auteur d'un roman désabusé à la Hemingway, *Paris Blues* ; il écrira un vibrant récit du sauvetage des Juifs danois et, jusqu'à son suicide, ne quittera plus le thème concentrationnaire¹. »

Dans *La force du Bien*, Marek Halter rappelle le drame des juifs allemands, qui étaient pourtant si bien « intégrés ». Lui non plus, comme tous les autres, ne comprend pas l'antisémitisme qui a « bouleversé » les juifs allemands, et qui explique, selon lui, l'épidémie de suicides qui a suivi :

« Il existe peu de pays, écrit-il, où l'intégration culturelle des Juifs fut aussi parfaite, aussi accomplie, qu'en Allemagne. La communauté juive, avant Hitler, y était forte de cinq cent mille personnes, dont un tiers vivaient à Berlin. Sa présence dans les lettres et les sciences était patente. La langue allemande était la langue dans laquelle écrivaient et pensaient Freud, Einstein, Kafka, Schnitzler, Kraus, Werfel, Schönberg, Mahler... En Allemagne, il reste aujourd'hui moins de trente mille Juifs, pour la plupart venus récemment de Russie. La mise à l'écart par le pouvoir nazi, leur bannissement culturel, puis physique, les surprend, les bouleverse. L'abandon de l'humain au pays de l'humanisme, sa violente négation : le choc est si brutal, la déception si intense, qu'une impressionnante série de suicides en découle très vite. La litanie de ces noms dit le désespoir d'une culture. Kurt Tucholsky, critique, dramaturge, suicidé. Ernst Toller, poète, suicidé. Ludwig Fulda, dramaturge, suicidé. Suicidés aussi le philosophe Walter Benjamin, le romancier Ernst Weiss, le dramaturge Walter Haserchever, le compositeur Gustave Brecher, le romancier Stefan Zweig². »

Pourtant, il faut croire que les juifs n'ont pas attendu 1933 pour se suicider. Françoise Giroud, qui a publié un livre sur Alma Mahler, l'épouse du compositeur, mentionne elle aussi ce penchant suicidaire : « Une nouvelle tragique vient frapper les

¹ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, pp. 243, 302, 433, 485.

² Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 56.

Werfel, la mort d'Hugo von Hofmannsthal. Le fils aîné du poète, Franz, s'est suicidé, à vingt-six ans, d'un coup de revolver. Le jour de l'enterrement du jeune homme, au moment de prendre la tête du cortège, Hofmannsthal s'est effondré, mort, à cinquante-cinq ans. Depuis longtemps, celui qui avait été la coqueluche de l'intelligentsia viennoise avait envie de mourir¹. »

Le livre de Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, que nous allons examiner dans les prochains chapitres, fait aussi mention des suicides fréquents des juifs d'Europe centrale émigrés dans les capitales européennes, et qui formaient « toute une génération juive spirituellement et socialement déracinée. » Dans une lettre, écrit-elle, « Kafka évoque la bizarrerie et le déséquilibre pathologique de ses condisciples juifs au lycée allemand de Prague. Nombre d'entre eux, dit-il, se sont suicidés durant leurs années d'études². »

Marthe Robert cite encore une lettre de Freud consacré au suicide de Nathan Weiss, qui est « un précieux document, sur le milieu juif viennois de cette époque et sur ses maladies en quelque sorte spécifiques (ce sont principalement la tuberculose et le suicide, comme le montrent précisément les drames fréquents dans l'entourage de Freud). Freud, écrit-elle, brosse un tableau impressionnant de la famille Weiss... Il montre le père, un rabbin érudit doué d'un orgueil incommensurable, avare de surcroît et tout pétri de méchanceté ; puis le fils, qui a des dons brillants, le pouvoir de séduction et le cynisme du "parvenu", mais qui s'effondre de la façon la plus inattendue, juste au moment d'atteindre son but (un riche mariage)³. »

Edouard Drumont notait déjà en 1886, à la page 120 de son fameux livre : « La mort subite est cependant plus fréquente chez les Juifs que le suicide, quoi qu'il augmente dans d'étonnantes proportions qui attestent le progrès que fait chez eux la névrose. »

Il serait effectivement intéressant d'avoir enfin accès à des statistiques sur ce sujet. Des étudiants en sciences humaines pourraient sans doute avoir matière à travailler dans les archives des asiles d'aliénés par exemple, afin de préciser l'importance d'un drame méconnu chez une partie de nos concitoyens. On note en tout cas, qu'en tentant d'expliquer ces suicides par les affres

¹ Françoise Giroud, *Alma Mahler*, Robert Laffont, 1988, Pocket 1989, p. 168.

² Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, p. 18.

³ Correspondance, lettre à Martha du 16 septembre 1883, cité dans Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, p. 115

endurés au cours de la Seconde guerre mondiale, Elie Wiesel et Marek Halter ne font, une fois de plus, que rejeter sur le reste de « l'Humanité » un problème qui leur est spécifique.

2. Psychanalyse du judaïsme

Tableau clinique de l'histrionisme

Parmi les différents types de personnalités pathologiques, les psychothérapeutes distinguent généralement les personnalités suivantes : anxieuses, paranoïaques, histrioniques, obsessionnelles, narcissiques, schizoïdes, dépressives, dépendantes, passives-agressives, évitantes. C'est la personnalité dite « histrionique » qui retiendra ici plus particulièrement notre attention.

Afin de donner une idée de cette pathologie, présentons tout d'abord une analyse succincte du témoignage d'un homme qui a eu à côtoyer une jeune femme manifestement histrionique dans le cadre de ses relations professionnelles :

« Katarina cherche en permanence à attirer l'attention d'autrui en utilisant tous les moyens à sa disposition : tenue discrètement provocante, comportements de séduction, déclarations théâtrales en réunion, changements d'attitudes déconcertants (elle passe de la séduction à l'indifférence), appels à l'aide dramatisés (quand elle se présente comme une petite fille en peine). Elle a un "jeu" très étendu pour capter l'attention de l'autre. Jean-Marc a remarqué aussi que ses émotions sont rapidement changeantes : au cours de la même soirée, elle est passée du désespoir à l'excitation du jeu de la séduction, puis à la tristesse un peu mystérieuse, la froideur, pour terminer par un baiser torride ! Enfin, elle a tendance à idéaliser certaines personnes, parlant d'elles avec admiration, et aussi à en dévaloriser exagérément d'autres, qui sont parfois les mêmes ! [« Attendez-vous à passer du statut de héros à celui de minable ! », écrit François Lelord] Jean-Marc réalise d'ailleurs qu'il n'arrive plus à savoir si Katarina "joue" comme une actrice, ou si ce comportement théâtral est sa vraie nature...

« Au travail, et surtout en réunion, les personnalités histrioniques sont parfois très mal supportées. Alors qu'on attend d'elles un discours précis, factuel, centré sur la résolution des problèmes, elles produisent un discours flou, dramatisé, centré

sur les émotions. » Les personnalités histrioniques éprouvent aussi une grande « sensibilité à l'opinion des autres. » Elles ont « assez peu de capacité à s'observer elles-mêmes et à reconnaître la réalité de leurs émotions¹. »

L'adjectif « histrionique », pour définir ce type de personnalité, est assez récent dans le vocabulaire des psychothérapeutes. Avant de parler de personnalité « histrionique », on parlait de personnalité « hystérique », terme qui vient du grec « husteros » et qui a donné le mot « utérus ». Les Grecs pensaient effectivement que « les démonstrations bruyantes et excessives des femmes étaient provoquées par l'agitation interne de leur utérus ». De fait, cette pathologie est beaucoup plus courante chez les femmes que chez les hommes.

L'image populaire de l'hystérie, c'est-à-dire celle d'une folle tordue par des convulsions de type épileptique, nous vient du XIX^e siècle et des travaux du célèbre docteur Jean-Martin Charcot de la Salpêtrière. Mais « la grande crise épileptoïde pseudo-convulsive décrite par Charcot est rare de nos jours². » Les manifestations physiques de la maladie ont pris des formes plus variées. En effet, les modalités expressives de l'hystérie tiennent autant du culturel que de l'individuel. « Selon l'époque et la culture, le groupe social facilite ou réprime les manifestations les plus bruyantes de la névrose. La civilisation technique les favorisant peu, on est rarement confronté aujourd'hui avec "la grande hystérie" telle qu'elle fut popularisée par l'iconographie de la Salpêtrière, mais l'hystérie n'en a pas disparu pour autant, elle s'est faite plus discrète, elle suit d'autres modes³. »

Les médecins observent cependant encore souvent chez leurs patientes des troubles variés et spectaculaires : paralysies, contractures, douleurs abdominales, amnésies, et aussi encore parfois des crises ressemblant à l'épilepsie. Jusqu'au XIX^e siècle, ces troubles étaient désignés sous le nom de « fureur utérine ». Cependant, les progrès de la médecine ont permis d'affirmer que les comportements et les troubles des sujets appelés « hystériques » n'avaient rien à voir avec l'utérus. Par ailleurs, le terme « hystérique », devenu dévalorisant, fut souvent utilisé par la suite par des psychiatres pour désigner les patientes qu'ils

¹ François Lelord, *Comment gérer les personnalités difficiles*, Odile Jacob, 2000, pp. 89-107.

² www.acpsy.com/Troubles-Nevrotiques-et-Troubles,232.html

³ <http://www.acpsy.com/Hysterie.html>

n'arrivaient pas à aider. On choisit donc en 1980 de le remplacer par le terme « histrionique », du latin *histrion*, « acteur de théâtre ».

L'ouvrage de Vittorio Lingiardi intitulé *Les troubles de la personnalité*, décrit ainsi la personnalité histrionique : « Dans l'hystérie, écrit-il, prédominent les manifestations d'hyperémotivité, d'imagination incontrôlable, de confiance aveugle dans l'intuition, associés à une recherche constante de l'attention d'autrui. Les hystériques tendent à saisir le monde de manière globale, mais très impressionniste ; leur attention est tournée vers les aspects les plus brillants et les plus voyants de la réalité, tandis qu'ils négligent les détails. Ils s'offrent souvent en spectacle, même inconsciemment, de manière excessivement séductive ; ils sont généralement superficiels dans les relations interpersonnelles, et tendent à fonder leurs choix et leurs opinions sur des convictions peu profondes. Les histrioniques ont une fragilité émotionnelle plus profonde encore, une impulsivité plus grande et un comportement séductif plus prononcé. Très égocentriques, ils tendent à exploiter leur grand potentiel émotif (accès de colère, crise de larmes, etc.) pour contrôler et dominer les autres. Ils sont théâtraux, extravertis, excitables, exhibitionnistes. Même leur sexualité est exhibée de manière plus manifeste, et souvent, ils présentent de profonds troubles dans ce domaine. Ils craignent la solitude, et les épisodes de séparation les remplissent souvent d'angoisse¹. »

D'autres ouvrages apportent des éléments supplémentaires sur le sujet. Le livre d'Evelyne Pewzner, *Introduction à la psychopathologie de l'adulte*, présente le cas exemplaire d'Albertine : « au cours du premier entretien, Albertine se signale par la discordance entre son expression verbale intelligente et sa présentation de pensionnaire frondeuse en uniforme d'internat. Elle a l'attitude caractéristique du doute ironique quant à l'intérêt et à l'efficacité d'un traitement psychologique. Elle nie être en quoi que ce soit "demandeur". Son argumentation est brillante et bien organisée. » Elle se déclare autonome, forte de caractère, et « met pratiquement la thérapeute au défi de faire quelque chose pour elle. Elle ne dit souffrir de rien et ne se sent pas concernée par les soucis de son entourage relatifs à son état physique et caractériel. » Elle ne se considère pas malade, s'affirme en possession de tous ses moyens, sans autre préoccupation pour

¹ Vittorio Lingiardi, *Les Troubles de la personnalité*, Flammarion, 2002, p. 75.

l'instant que la réussite de ses études. Elle désire être brillante, et son père lui conseille une grande école. « Elle souhaite une profession où l'on entendra parler d'elle¹ ».

Le tableau clinique général que présente Evelyne Pewzner peut être ainsi résumé : la personnalité hystérique est caractérisée par une façon d'être au monde marquée par l'insatisfaction et l'inauthenticité, un mode relationnel centré sur la manipulation et la séduction. Tout, dans les attitudes, la conduite, le comportement, la mise vestimentaire, le maquillage, les propos, tend à attirer l'attention, à plaire, à séduire. L'hystérique évite ainsi une rencontre authentique avec autrui, comme si le « masque » du personnage cachait toujours la personne elle-même. La « plasticité » de la personne permet la « multiplication des rôles » en fonction de l'auditoire : l'hystérique joue le rôle qu'on est censé en attendre. On peut rapprocher de ce trait la grande « labilité émotionnelle » de l'hystérique : il faut peu de choses pour le ou la voir passer du rire aux larmes. Les troubles de la mémoire sont aussi très fréquents chez les hystériques, dont l'évocation biographique comporte toujours de nombreuses lacunes et des oublis. Il peut s'agir d'une amnésie sélective portant sur une période ou un événement déterminé, mais les illusions de la mémoire et la fabulation viennent souvent combler ces lacunes mnésiques. La mythomanie traduit aussi la puissance de l'imaginaire. Par ses comédies et ses fabulations, l'hystérique ne cesse de falsifier ses rapports avec autrui, n'en finit pas de se donner en spectacle. Le sujet, centré sur soi, est incapable d'envisager le point de vue d'autrui, mais la dépression est souvent au premier plan du tableau clinique. Les liens de camaraderie sont souvent rares et difficilement maintenus.

Le livre de Gisèle Harrus-Révidi traitant de l'hystérie, apporte d'autres précisions que nous présentons ici, débarrassées de tout l'indigeste charabia psychanalytique : L'hystérique exagère l'expression des émotions, étreint des connaissances de rencontre avec une ardeur excessive, sanglote de manière incontrôlable pour des motifs sentimentaux mineurs, présente des accès de colère. Les expressions émotionnelles et passionnelles de l'hystérique ont quelque chose de théâtral et d'excessif. Les hystériques sont aussi des malades du verbe et de son interprétation. Leur parole a le privilège d'être profuse, diffuse,

¹ Evelyne Pewzner, *Introduction à la psychopathologie de l'adulte*, Armand Colin, 2000, pp. 120-123, 155.

symbolique sur elle-même et a pour fonction inconsciente d'empêcher l'écoute du symptôme. La personnalité hystérique a une manière de parler trop subjective et pauvre en détails. Par exemple, quand on demande au patient de décrire sa mère, il ne peut être plus précis que : « c'était une personne fantastique ». On notera encore la difficulté de « verbaliser affects ou sentiments ». L'égoïsme, l'intolérance à la frustration et à tout retard pour une gratification, se traduisent dans le comportement de l'hystérique, qui vise à obtenir une satisfaction immédiate. La dépression est bien sûr une partie importante du noyau dur. En fait, les patientes de Freud sont souvent en état de deuil réel et/ou de déception amoureuse permanente : à cette base se surajoute un « deuil fantasmatique lié à un non-dépassement des positions œdipiennes et activé par une coexcitation sexuelle permanente » [comprenez qui pourra !]. Se fait jour une angoisse constante fixée sur la famille, les enfants, bref en un mot une « attente anxieuse sur l'événement qui rompra la monotonie du quotidien, d'où d'ailleurs la stupéfaction des proches constatant qu'une catastrophe réelle est souvent bien acceptée ¹. » On note par ailleurs ici et là que « cette névrose se complique souvent de tentatives de suicide. »

La « grande intolérance à la frustration » est confirmée dans d'autres analyses : « l'hystérique est capricieux et irritable. » Les sentiments sont exagérés dans leur expression et sont vécus avec intensité (crises de larmes et de colères spectaculaires). L'hystérique « se comporte comme s'il voulait satisfaire l'autre et combler son désir ; il s'invente en outre un personnage auquel il finit par croire, se donnant le beau rôle et se faisant passer pour victime². »

Le livre de Ronald D. Laing apporte simplement cette précision qui paraît anodine : « L'hystérique fait semblant que certaines de ses activités ne sont que des feintes, ou ne signifient rien, ou n'ont pas d'implications particulières, ou encore qu'il fait ceci ou cela uniquement parce qu'il y est forcé, alors que secrètement, ses désirs sont comblés par ces activités. L'hystérique commence souvent par prétendre qu'il n'est pas présent dans ses actes, tout en s'exprimant vraiment par eux³. »

¹ Gisèle Harrus-Révidi, *l'Hystérie*, PUF, 1997, pp. 12-17, 32, 88, 89.

² sante-az.aufeminin.com/w/sante/s243/maladies/hysterie.html

³ Ronald D. Laing, *Le Moi divisé*, Stock, 1970, p. 131.

Dans *Hystérie, folie et psychose*, le psychiatre Michel Steyaert rappelle aussi d'autres caractères du délire : « lycanthropie, délires extatiques, délires de persécution, délires prophétiques... Rappelons la fréquence des fantasmes de prostitution, viols, de séduction, d'accouplements impurs¹. »

On note enfin cette analyse intéressante d'un psychiatre, qui met en relief « cette capacité de manipulation hors du commun » chez l'hystérique : « L'hystérique est celui qui trompe. Cette capacité d'adaptation à l'autre est prodigieuse ; instinctivement il se met sur le même mode de fonctionnement et, sans réellement se rendre compte de ses "pouvoirs", va user et abuser de l'autre. Le charme est un facteur commun à tous ceux que j'ai déjà pu rencontrer, un incroyable pouvoir de séduction suivi de l'émission d'une plainte égale aux sirènes qui attireraient les marins, car telle est la démarche de l'hystérique : piéger dans ses filets, utiliser aux dépens puis "laisser mourir". Il cherche l'Amour, avec un grand A, l'homme ou la femme censé prouver qu'il existe... Il est difficile de le détecter au premier abord ; je me suis même demandé s'il n'y avait que les hystériques qui pouvaient se reconnaître entre eux, comme dans les relations animales où l'on délimite son propre territoire². »

Quelle que soit le lieu ou l'époque, les symptômes traduisent toujours le désir permanent de l'hystérique de constituer une énigme pour la logique scientifique et d'offrir son corps au regard scrutateur du médecin « censé savoir ».

Diagnostic

Le tableau général des symptômes de l'histrionisme paraît étrangement pouvoir expliquer ce que nous avons pu analyser dans nos chapitres précédents. De fait, les intellectuels cosmopolites manifestent une agitation intérieure et une attitude exubérante qui n'est pas sans rappeler les symptômes de l'histrionisme. Il ne s'agit pas, bien entendu, de prétendre que chacune de ces personnalités est affectée de cette pathologie, mais force est de constater qu'il existe une certaine homogénéité de pensée et des comportements communs à ces intellectuels, qui s'apparentent de manière assez surprenante aux descriptions données ci-dessus.

¹ Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992, pp. 73.

² <http://www.psychopsy.com/hysterie.html>.

C'est en premier lieu la « dépression », « l'état de deuil réel et/ou de déception amoureuse permanente ». On pourra reconnaître ici l'image médiatique que la communauté juive souhaite donner au reste de l'humanité : celle d'un peuple persécuté qui ne cesse de souffrir de son isolement et de la méchanceté des hommes. Joseph Roth a pu témoigner de cette singulière disposition des Juifs à la souffrance : « Là où s'arrête un Juif, dit-il, surgit un mur des Lamentations. Partout où s'installe un Juif, naît un pogrome... En outre, ajoute-t-il, le présent des Juifs est peut-être encore plus grand que leur passé, parce qu'il est plus tragique¹. » C'est là l'extrait d'un article du journal *Das Tagebuch* du 14 septembre 1929, donc avant la crise économique et la prise du pouvoir par Hitler, mais l'époque, manifestement, était déjà considérée comme « tragique ». Sur le plan clinique, on sait que la dépression peut être « un moyen ultime, désespéré, de capter et retenir l'intérêt de son interlocuteur privilégié, le médecin². »

Par ailleurs, de nombreux juifs entretiennent consciemment ou non une angoisse, une inquiétude intérieure qui est assurément un des traits du caractère mosaïque, et qui contribue à alimenter en eux le sentiment de leur propre judéité. Voici à ce sujet un témoignage de Georges Perec, d'une touchante sincérité – une fois n'est pas coutume –, qui nous livre le fond de son identité :

« Être juif, dit-il, ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à une culture, à un folklore, à une histoire, à un destin, à une langue. Ce serait plutôt une absence, une question, un flottement, une inquiétude : une certitude inquiète derrière laquelle se profile une autre certitude, abstraite, lourde, insupportable : celle d'avoir été désigné comme juif, et parce que juif victime³. » On reconnaîtra ici « l'angoisse constante fixée sur la famille », mais aussi cette « ambiguïté » que nous avons pu constater, exprimée ici par le « flottement ». L'obsession identitaire, très fréquente dans les textes, peut assurément être rapprochée du symptôme névrotique de « l'introspection, considérée chez les hystériques comme très développée⁴. »

¹ Joseph Roth, *A Berlin*, Éditions du Rocher, 2003, p. 33.

² Evelyne Pewzner, *Introduction à la psychopathologie de l'adulte*, Armand Colin, 2000.

³ Georges Perec, *Je suis né*, Seuil, 1990, p. 99.

⁴ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, L'Age d'homme, 1975, p. 225.

Le philosophe marxiste Jacques Derrida exprime un sentiment semblable dans *Points de suspension*, où il déclare ressentir au fond de lui un « désir d'intégration dans la communauté non juive, désir fasciné mais douloureux et méfiant, avec une vigilance nerveuse, une épuisante aptitude à déceler les signes du racisme, dans ses configurations les plus discrètes ou ses dénégations les plus bruyantes¹. »

Cette inquiétude viscérale peut aussi bien prendre la forme de la paranoïa. Ainsi, on peut régulièrement entendre dans les médiats les intellectuels juifs s'alarmer de la montée de l'antisémitisme. Cette sourde inquiétude qui taraude l'âme juive à toutes les époques se manifeste par des réflexes alarmistes devant ce que l'on croit être la montée du fléau. Au moindre signe d'opposition ou de critique de l'action de certains juifs, toute la communauté monte au créneau, dans tous les médiats, et l'on entend alors les cris de déchirement devant l'effroyable menace et les chœurs des pleureuses en arrière-fond. Les personnalités que l'on pense les plus dignes et les plus pondérées se livrent alors à des interprétations outrancières, qui paraissent presque ridicules une fois le tohu-bohu retombé. Ainsi, Elie Wiesel, on l'a vu, publiait déjà en 1974 des articles manifestant sa crainte profonde devant le renouveau de l'antisémitisme : « Je publie dans le *New York Times* et *Le Figaro* un papier intitulé "Pourquoi j'ai peur"... Des signes apparaissent et ils sont troublants.² »

Il est certain qu'il existe un penchant chez les intellectuels juifs à « dramatiser » à outrance ce que l'on perçoit comme de l'antisémitisme ambiant. Écoutons Samuel Pisar : « Aujourd'hui, je ressens l'approche angoissante des pas du monstre sur l'univers tout entier³. » Nous sommes alors en 1979. Et on a vu qu'en 1983, il écrivait : « Nos ennemis, déjà, nous guettent inlassablement. A leurs yeux, nous sommes toujours coupables. Coupables d'être Juifs en Israël, d'être Juifs ailleurs, d'être Juifs... Coupables en vérité, d'exister encore⁴. »

En 1996, Elie Wiesel écrit encore : « A l'heure où j'écris ces lignes, la marée antisémite ne cesse de monter. Soixante-cinq groupes racistes, plus ou moins puissants, répandent la haine aux États-Unis. Au Japon, les livres antisémites figurent sur les listes

¹ Jacques Derrida, *Points de suspensions, Entretiens*, Galilée, 1992, p. 130.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 97.

³ Samuel Pisar, *Le Sang de l'espoir*, Robert Laffont, 1979, p. 22.

⁴ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 250-251.

des meilleures ventes... Or, une fois déchaînée, la haine ne connaît plus de barrières. La haine appelle la haine. La haine tue l'humain en l'homme avant de le tuer¹. »

En 2006, rien n'a changé dans leur manière de percevoir le monde. Les manifestations d'indignation contre le racisme, et surtout « contre l'antisémitisme » se succèdent à intervalle régulier, suscitées par une agitation entretenue soigneusement par le système médiatique. Il nous faut bien en effet constater que quand une vieille dame est torturée dans son pavillon de banlieue ou quand un goy quelconque est assassiné sauvagement dans la rue, l'information est traitée dans la rubrique des faits divers. Mais quand il s'agit d'un juif, nous avons forcément affaire à un odieux acte antisémite. Les ministres descendent alors dans la rue rejoindre la manifestation afin de montrer leur solidarité avec la communauté « en émoi ». Il y a là une certaine injustice, puisque les Français de souche ne bénéficient jamais de pareille couverture médiatique dans leur malheur, et encore moins de cette touchante sollicitude ministérielle.

Mais il est vrai que la « fragilité émotionnelle » des juifs est sans doute aussi plus importante. On connaît en effet leur « hyperémotivité », et un certain penchant « à exploiter un grand potentiel émotif ». Le moindre incident « antisémite », le moindre graffiti sur une boîte aux lettres déclenche la mise en branle de toute la machine médiatique et judiciaire. Peut-être, certaines personnalités juives ont-elles aussi tendance à « exagérer l'expression de leurs émotions », ce qui donne à leur manière d'interpréter l'actualité « quelque chose de théâtral et d'excessif ».

Ces manifestations de souffrances et ce « lamento victimaire² » ne sont pourtant pas simplement des échos amplifiés de l'actualité. Il faut bien constater qu'ils sont une permanence des systèmes médiatiques des démocraties, dans lesquelles les médias diffusent en flot continu toute la littérature compassionnelle qui nous invite à venir en aide à ce malheureux peuple juif, persécuté en tout lieu et à toutes les époques pour on ne sait quelles raisons. Les documentaires, les films et les émissions de toutes sortes à ce sujet sont innombrables, ainsi que les livres qui traitent des malheurs du peuple juif dans l'histoire. Tous les autres êtres humains sont invités à compatir à la douleur et au

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 128-129.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique...* Odile Jacob, 1999, p. 43.

drame des juifs, pauvres, faibles et vulnérables, toujours persécutés pour des raisons que personne ne parvient à expliquer. Il est possible, dans ces conditions, que les 50 (cinquante) millions de morts non-juifs de la Seconde Guerre mondiale soient trop souvent relégués à l'arrière-plan, voire même totalement occultés au profit des seules victimes juives. C'est sans doute un « détail » que l'on oublie trop facilement.

L'explication, ici encore, est médicale : ces « appels à l'aide dramatisés » sont destinés à « vous attendrir et réveiller en vous un sentiment protecteur ». Cette « présentation dramatisée et théâtrale des émotions » fait partie du « jeu très étendu pour capter l'attention de l'autre ». Tout cela est un jeu dont l'objectif est la « recherche constante de l'attention d'autrui ».

Il ne s'agit pas seulement de constater la place disproportionnée que le système médiatique accorde aux événements du Proche-Orient et à Israël en particulier. Il s'agit aussi, pour nombre d'histrions du show-business et du cinéma, de se montrer, de se faire voir, de pavaner sur les plateaux de télévisions : « Ils sont théâtraux, extravertis, excitables, exhibitionnistes ». Ainsi, on « n'en finit pas de se donner en spectacle ». On aime être devant les caméras, avec ou sans talent. Il suffit parfois simplement de baisser son froc et de courir sur un plateau de télévision pour être qualifié de « génial », « incomparable », « splendide », « sublime ».

Mais il serait malvenu, pour un goy, de se permettre une critique trop appuyée, car ces « artistes » sont en effet d'une grande « sensibilité à l'opinion des autres ». Chacun pourra faire ce constat qu'une critique négative teintée de mépris sur l'œuvre d'un de ses coreligionnaires, peintre ou romancier, par exemple, suscitera une gêne immédiate de votre interlocuteur, quand bien même leurs productions dans ces domaines sont trop souvent d'une insigne médiocrité. En revanche, on apprécie énormément les médailles et les récompenses de toutes sortes, ainsi que l'a déjà constaté Otto Weininger qui notait la « manie féminine des titres ».

Une certaine puérilité dans le comportement avait pu être notée autrefois par Édouard Drumont : « A ces accès de joie mauvaise, écrit-il, succède parfois une expression de naïveté... Oui, il y a chez lui un côté enfantin... Sa bouche parfois s'entrouvre de plaisir devant certains triomphes de gloriole, comme la bouche de ces Africains dont l'œil et les dents brillent du contentement de posséder un morceau de verroterie ou un

lambeau d'étoffe voyante... Quand il vous raconte qu'il a reçu une distinction quelconque, une médaille de chocolat dans une exposition, il vous fixe bien pour voir si vous ne vous moquez pas de lui, ce qui est sa crainte perpétuelle ; alors sa face pâle et exsangue s'éclaire d'un rayon de bonheur pareil à celui qui illumine souvent les enfants. »

Les listes des bénéficiaires de la Légion d'honneur sont donc toujours très attendues dans la communauté, et le gouvernement ne s'y trompe pas, connaissant leur « intolérance à la frustration et à tout retard pour une gratification ». C'est là un trait de caractère que les gouvernements successifs de la République française s'emploient à ne jamais laisser s'exprimer¹.

Il est certain que les enfants d'Israël manifestent souvent un « comportement visant à obtenir une satisfaction immédiate ». On se souvient par exemple que le président Mitterrand avait été sommé de s'expliquer sur ses amitiés avec René Bousquet et ses compromissions vichyssoises. Malgré tous les gages de sympathie qu'il avait pu donner auparavant à la communauté juive, ce « détail » lui aura coûté cher, puisqu'il fut copieusement vilipendé, en fin de règne, pour cette faute jugée impardonnable. On se souvient aussi de l'affaire des « fonds en déshérence » détenus par les banques suisses, qui ont dû très rapidement, soixante ans après la guerre, se résoudre sans tergiverser à payer les sommes colossales exigées par le Congrès juif mondial. Bien évidemment, il ne s'agit pas seulement ici d'une analyse médicale, mais aussi d'un rapport de force financier. A la suite de cette affaire de gros sous, un auteur juif, Norman Finkelstein n'avait pas hésité à publier un livre pour dénoncer un chantage lucratif qu'il qualifiait d'« industrie de l'holocauste ». Il se positionnait alors dans le sillage d'autres auteurs irrespectueux, qui entendent aussi dénoncer le « Shoah business », en rappelant que les chefs de la communauté juive utilisent peut-être trop facilement le drame de l'holocauste pour culpabiliser les goys et réclamer des indemnités exagérées des décennies après les faits.

Cette « intolérance à la frustration » se manifeste encore régulièrement par des procès en justice intentés systématiquement

¹ Jean Daniel, Bernard Attali viennent d'être promus commandeurs de la Légion d'honneur, et Gisèle Halimi a été faite « officier », ainsi que le styliste israélien Albert Elbaz, entre autres. (Lu dans *Rivarol*, numéro du 28 avril 2006). Jacques Friedmann vient d'être promu Grand Officier ce 5 mai pour « son rôle essentiel dans la création du musée du Quai Branly » consacré aux Arts Premiers (les arts africains). (*Rivarol* du 19 mai 2006).

au moindre propos considéré comme inamical à l'égard de la communauté. Ainsi, on a vu que l'écrivain de gauche Renaud Camus, par exemple, avait été victime d'un véritable lynchage médiatique, en 2000, pour avoir émis une réserve sur la « sur-représentation » des juifs dans une émission de radio du service public. La réaction indignée de Jean Daniel fut alors celle de la plupart de ses coreligionnaires. Le philosophe Jacques Derrida fut à cette occasion l'un des signataires de la pétition lancée par Claude Lanzmann, qui qualifiait tout simplement de « criminels » les passages « antisémites » du livre de Renaud Camus. Il faudrait se demander, écrit-il alors, ce qui se passe dans notre espace public quand un éditeur et un certain nombre d'"intellectuels" ferment les yeux sur ces phrases aussi hideuses que grotesques¹. »

Rappelons cette phrase « hideuse » et « grotesque » que Renaud Camus s'était permis d'écrire pour dénoncer la soi-disant « sur-représentation » des juifs dans les médias : « Cinq participants et pas un seul non-juif. Et je trouve cela non pas tout à fait scandaleux, peut-être, mais exagéré, déplacé, incorrect... » Il est vrai que Renaud Camus a été ici particulièrement insolent, et il était donc juste qu'il fût châtié, ne serait-ce que pour l'exemple.

Dans le même registre, voici encore la réaction d'Elie Wiesel, en 1989, après les déclarations de Jean-Marie Domenach, s'alarmant du vacarme médiatique de la communauté : « C'est avec consternation, écrit-il, que j'ai suivi le scandale qu'il a provoqué. J'ai lu ses entretiens dans l'*Événement du jeudi* et *Le Figaro*, entendu ses petits rires suffisants sur Europe 1 et les avertissements qu'il daigne nous donner, à nous Juifs, de faire plus attention afin d'éviter les réactions antisémites. La méthode qu'il nous propose ? Elle est simple, presque banale : parler plus bas, ne pas s'afficher, renoncer à la fidélité juive (dénoncer Israël, par exemple), ne plus mentionner la judéité des victimes juives. Je l'avoue : par ses implications perverses, cette aimable suggestion met certains Juifs hors d'eux – et d'abord parce qu'elle déculpabilise l'antisémite. Quoi, l'antisémitisme ne serait donc pas la faute des antisémites, mais des Juifs eux-mêmes ? La haine que les Juifs suscitent serait donc due à leur seul comportement ? On nous méprise, on nous persécute, et nous n'aurions qu'à nous en prendre à nous-mêmes² ? »

¹ Jacques Derrida, E. Roudinesco, *De quoi demain...*, Fayard, 2001, pp. 52, 201.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 169, 171.

Et nous retrouvons une fois de plus les pirouettes intellectuelles qui aboutissent invariablement à accuser l'autre de ses propres tares, tout en lui reprochant d'accuser les juifs de défauts bien réels :

« A l'en croire, poursuit Elie Wiesel, les Juifs – pardon : “certains” Juifs – se serviraient de l'Holocauste non seulement pour gagner de l'argent, mais aussi pour le persécuter lui, et d'autres honnêtes gens comme lui... Maladie de persécution ? C'est incroyable, mais combien vrai : “certains” antisémites se sentent persécutés par les Juifs qu'ils persécutent. »

Le tableau clinique de l'hystérie donne ici cette précision éclairante : « Ils tendent à exploiter leur grand potentiel émotif (accès de colère, crises de larmes, etc.) pour contrôler et dominer les autres ». Ce qu'écrivait le psychiatre Michel Steyaert sur ce sujet est assez surprenant par la similitude avec le cas de notre propre étude ethnopsychiatrique, et confirme que le « mode relationnel » est « centré sur la manipulation et la séduction » :

« Cette mégalomanie, écrit-il, est vécue dans une atmosphère d'exaltation de l'humeur confinant au théâtralisme et à la tragédie. » Les patients « finissent par échouer à l'hôpital, où ils créent une ambiance tumultueuse, tant ils sont maîtres dans l'art de manipuler les équipes soignantes. Il n'est pas rare, également, que dans leur désir de servir, ils cherchent à convaincre les autres malades de l'incompétence des médecins et de l'inhumanité de la psychiatrie, et supportent très mal la moindre attitude ferme à leur égard¹. »

On peut reconnaître ici cette agitation perpétuelle entretenue par le système médiatique, cette frénésie incessante qui exalte la révolte contre l'autorité et les valeurs traditionnelles et qui, dans un même temps, invite à l'adoration extatique de la société plurielle et des « droits de l'homme ». Nous retrouvons plus bas ce mode de pensée binaire basée sur les deux sentiments antinomiques : répulsion et idéalisation absolue.

La manipulation des hommes peut aussi bien trouver à s'exprimer de manière plus ou moins consciente par certaines prédispositions à la « mythomanie », que nous avons cru percevoir dans les récits de certains personnages publics. Elie Wiesel a pu nous donner un témoignage important sur ses dispositions à enrichir ses récits. Pour un peu, on aurait soupçonné Samuel Pisar d'avoir le même penchant, ainsi qu'on le

¹ Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, 1992, p. 62.

constate dans l'analyse médicale : « Les illusions de la mémoire et la fabulation viennent souvent combler des lacunes mnésiques. » Les récits de ces deux auteurs, notamment pour ce qui concerne les épisodes concentrationnaires, sont souvent trop « pauvres en détails », ce qui nuit à la bonne compréhension du récit. Mais il est vrai que dans l'évocation de tels drames, le lecteur peut comprendre que le discours soit ici « flou, dramatisé, centré sur les émotions ».

Les « troubles de la mémoire », on le sait, sont caractéristiques de la pathologie. Cette « amnésie sélective » est d'ailleurs parfaitement illustrée chez les intellectuels juifs dans la place qu'ils attribuent au rôle joué par leurs coreligionnaires dans la révolution bolchevique. Le plus grand dissident soviétique, Alexandre Soljénitsyne, a publié un ouvrage capital, en 2003, qui montre toute l'étendue de la participation du peuple hébreu au plus important massacre de l'histoire de l'humanité¹. Et le fait est, comme nous l'avons montré dans *Les Espérances planétaires*, à travers l'étude des livres de soviétologie, que les intellectuels juifs paraissent avoir totalement oublié leur responsabilité écrasante, accablante, évidente et criminelle concernant les trente millions de morts russes et ukrainiens qui ont été balayés sous le tapis. « De quelle amnésie ne faut-il pas être frappé !... », s'indigne Soljénitsyne, devant l'impudence des dénégations de certains auteurs juifs². Ici encore, nous semble-t-il, c'est bien l'analyse clinique qui permet d'expliquer cette anomalie : la « rétention lacunaire des faits, leur évocation vague et imprécise permettent une plus simple élimination des aspects de la réalité que l'individu ne veut pas voir affleurer à la conscience ».

Nous avons pu aussi étudier dans le présent ouvrage cette « plasticité » qui permet la « multiplication des rôles ». Et « le juif » paraît effectivement posséder cette capacité à s'accommoder des circonstances et à changer d'identités tout en conservant le fond de son identité propre : on a vu qu'il peut être chef indien, comme ce juif malicieux évoqué par Elie Wiesel, cosaque moustachu, ou plus français que les Français, comme Bernard-Henri Lévy. On a aussi pu voir un dangereux gangster se transformer en bon paroissien et bluffer toute la population d'une petite ville de province en attendant son procès, dans le seul but

¹ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, Fayard, 2003.

² *Les Espérances planétaires*, p. 248.

de s'attirer la complaisance des jurés. Ici encore, la fin justifie les moyens.

Le caractère protéiforme du judaïsme peut aussi s'exprimer sur le plan individuel, de manière moins consciente, moins pratique, et plus pathologique, sous la forme de brusques changements d'humeur. Dans le film *Barton Fink*, on voit par exemple, ce producteur de cinéma lécher la semelle des chaussures d'un jeune scénariste en vogue qui vient d'arriver à Hollywood, avant de le renvoyer comme un malpropre en le traitant de tous les noms au cours de l'entretien suivant ! On constate ici que les émotions sont « rapidement changeantes¹ », et manifestement, ce producteur de cinéma ashkénaze, qui « étroit des connaissances de rencontre avec une ardeur excessive », a aussi une certaine « tendance à idéaliser ou à dévaloriser les personnes de son entourage ». Le jeune Barton Fink, lui, est passé « du statut de héros à celui de minable. »

Dans ce même registre, on connaît aussi le sketch de l'humoriste Timsit, qui caricature un cousin juif qui se répand en lamentations (« le pauvre mon frère le pauvre ! ») et qui, à la seconde suivante, passe à la réprimande et aux insultes les plus outrageantes. On sait en effet que l'hystérique « sanglote de manière incontrôlable pour des motifs sentimentaux mineurs ». Certaines analyses de la personnalité histrionique font aussi état d'une « personnalité multiple » et relèvent l'« alternance de personnalités différentes (caractère, biographie) » : « Afficher un personnage, jouer un rôle, répond pour l'hystérique à une nécessité impérieuse, celle d'éviter une rencontre authentique avec autrui. Derrière les déguisements qui la masquent, à travers la multiplicité des personnages qu'elle emprunte, la personnalité hystérique ne se laisse pas connaître². » Et l'on observe effectivement toujours que le goût du secret est aussi une permanence de la mentalité cosmopolite.

¹ « Les drames yiddish, par leur alternance rapide de scènes gaies et tristes, reflètent ce sens du contraste... Si certaines circonstances obligent à passer rapidement du rire aux larmes, c'est que les émotions ont été programmées. On est gai à Pourim, on pleure à Yom Kippour... Les émotions, parce qu'elles ont prescrites, n'en sont pas pour autant de pure forme. Commandées, elles n'en sont pas moins sincères. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 401). « Cette constante du comportement, les larmes succédant sans transition au rire, s'imprime rapidement chez l'enfant du shtetl. » (Ibid. p. 303).

² <http://www.acpsy.com/Hysterie.html>

On pense aussi au mot d'Otto Weininger, qui note chez les juifs le « manque total d'identité intérieure » : « ce qui me semble résumer l'essence la plus profonde du Juif, écrit-il, est son irreligiousité... Or, le Juif est par excellence un homme sans foi... Le Juif n'est rien pour cette raison profonde qu'il ne croit rien. Croire en Dieu ou ne pas croire en Dieu n'est pas ce qui importe ici : la question est de savoir si l'athée croit du moins à son athéisme. Or le Juif ne croit pas en sa foi et il doute de son doute¹. »

C'est d'ailleurs exactement ce qu'écrivait le directeur de presse Jean Daniel : « En tout cas, j'accepte d'être juif jusque dans mon doute, à la condition qu'on me laisse ce doute et que ce ne soit pas une manière de me contraindre à l'insincérité². »

Le diagnostic médical est plus prosaïque : « Si l'on considère l'hystérique comme un simulateur, il faut bien admettre qu'il n'est pas un simulateur comme les autres. Assurément son insincérité est plus ou moins consciente, mais comment parler de mensonge chez un être pour qui la réalité n'existe guère. Son absence d'insight³, son manque de pénétration psychologique vis-à-vis des autres rendent compte de la puérilité de ses subterfuges, de son étonnement enfantin lorsqu'il est démasqué. Mais par une sorte d'érotisation de l'imaginaire, le simulacre et le jeu peuvent devenir source d'un plaisir qui n'est pas sans perversité⁴. »

Ici, c'est l'image du fameux escroc Jacques Crozumarie qui nous vient à l'esprit. Président de l'Association de recherche contre le cancer, l'homme avait escroqué pas moins de 300 millions de francs aux Français trop crédules, émus par ses interventions larmoyantes à la télévision. Libéré en octobre 2002, après 33 mois passés en prison, il déclara dans un entretien publié par *Le Parisien* : « Je ne suis pas un voleur. Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été condamné, et je ne le comprendrai jamais. Je ne veux pas finir ma vie condamné. Cela me révolte. J'ai payé pour rien ! J'attends toujours les preuves contre moi. » Nous notions déjà, dans *Les Espérances planétaires*, ces dispositions d'esprit pittoresques qui consistent à nier de manière abrupte, malgré les évidences les plus accablantes. Le tueur Pierre Goldman avait réussi lui aussi à bluffer son monde dans les

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, *L'Age d'homme*, 1975, p. 264.

² Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979, p. 114.

³ On se passera de la signification de ce terme.

⁴ <http://www.acpsy.com/Hysterie.html>

années 1970. Si les jurés de la cour d'assises d'Amiens avaient été instruits de ces dispositions d'esprit si particulières, ils n'auraient certainement pas acquitté le criminel, et se seraient épargnés l'humiliation de lire les aveux à moitié voilés que celui-ci publiait ensuite dans son roman.

Sur le plan politique, cette simulation peut prendre des tournures catastrophiques. Ainsi, de tout temps et en tout lieu, les juifs ont été dénoncés comme des étrangers qui refusaient obstinément de s'assimiler à la population, bien qu'ils eussent adopté la langue et les coutumes locales. Soljénitsyne, analysant dans les années 1970 le départ massif des juifs de Russie qui se précipitaient au portillon pour rejoindre les États-Unis, avait pu constater que leur intégration n'était que factice, et confirmait les réflexions du leader sioniste Jabotinski, qui notait au début du XX^e siècle : « Quand le Juif assimile une culture étrangère, il ne faut pas se fier à la profondeur ni à la solidité de cette transformation. Un Juif assimilé cède dès la première poussée, il abandonne la culture empruntée sans la moindre résistance dès qu'il se convainc que son règne est terminé. » Ce caractère correspond ici encore à l'analyse clinique de l'histrionisme : ils sont « superficiels dans les relations ».

On sait aussi que les Juifs ont toujours été expulsés, à un moment ou à un autre, de la quasi totalité des pays où ils ont vécu. Ces « séparations », souvent brutales, jalonnent l'histoire du judaïsme. De fait, quand les intellectuels juifs écrivent qu'ils étaient parfaitement « intégrés » dans tel ou tel pays, il faut surtout comprendre : « socialement intégrés » ; et nul ne contesterait que sur le plan social et financier, les juifs s'intègrent beaucoup mieux que les autres. Mais en réalité, comme nous avons pu l'analyser à travers les écrits d'éminents intellectuels, il semble que l'identité juive prime très largement sur tout le reste, et continue de toute manière à représenter, comme le dit Edgar Morin, « une source de confrontation perpétuelle ». Pour Edgar Morin, celle-ci n'est pas négative, et génère une « très forte tension créatrice¹. » Le problème est que cette « très forte tension créatrice » n'est pas toujours perçue comme telle par les « autres », qui préfèrent souvent s'en passer, ainsi que le montrent ces innombrables expulsions qui ont jalonné l'histoire du judaïsme. Ces fuites incessantes, depuis la fuite d'Égypte, se comptent par dizaines : fuite d'Angleterre en 1290, fuite de

¹ Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, p. 120.

France en 1394, fuite d'Espagne en 1492, fuite, à un moment ou un autre, de toutes les principautés allemandes, fuite d'Irak, d'Iran ou du Yémen, fuite d'URSS... On le sait : « Les liens de camaraderie sont souvent rares et difficilement maintenus ».

Mettez-vous maintenant à la place d'un juif et considérez l'histoire de ces malheureux : Comment ne pas être saisi d'angoisse à l'idée qu'une rupture brutale va à nouveau arriver, puisque celle-ci paraît décidément inéluctable : « Ils craignent la solitude, et les épisodes de séparation les remplissent d'angoisse ». Voici ce que l'on peut lire par ailleurs du tableau clinique de l'hystérie : « Rien n'est pire pour l'hystérique que la rupture de cette relation à l'autre de laquelle lui vient le sentiment d'existence : elle est alors renvoyée à une solitude insupportable dont elle cherche à se sortir en s'engageant dans une nouvelle relation aussi totalement et aussi frénétiquement que dans la précédente¹. » On quitte alors Tolède pour Salonique, on quitte Lisbonne pour Amsterdam, on quitte Berlin pour Paris, Kichinev pour Moscou, et Moscou pour New York ou Tel Aviv. A chaque fois, l'objet de l'amour précédent, qui avait été idéalisé au départ, est renié, vilipendé, injurié après la rupture.

Bien sûr, d'un autre côté, les juifs font preuve d'une grande autonomie, et semblent n'avoir besoin de personne. Le grand penseur juif Franz Rosenzweig peut ainsi écrire en 1976 dans *L'Étoile de la Rédemption* : « Notre vie n'est plus tissée dans la moindre extériorité, nous avons pris racine en nous-mêmes, sans racines dans la terre, éternels voyageurs, nous sommes pourtant profondément enracinés en nous-mêmes, dans notre propre corps et notre propre sang. Et cet enracinement en nous-mêmes, et exclusivement en nous-mêmes, est la garantie de notre éternité². » Et le propos, là encore, paraît se calquer sur le tableau clinique de la personnalité histrionique, qui se déclare « autonome ».

Cette solitude semble nourrir l'« attente anxieuse sur l'événement qui rompra la monotonie du quotidien », dont parle le praticien. Le philosophe Jacob Leib Talmon présente ce témoignage : « Bruno Bauer, utilisant une image terrible, a comparé les Juifs à l'épouse du proverbe russe qui n'est sûre de l'amour de son mari que lorsque celui-ci la bat. Les Juifs, affirment-ils, ne se sentent en paix avec eux-mêmes et avec le

¹ <http://www.acpsy.com/Hysterie.html>

² Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, 1976, Seuil, 1982, p. 360.

Créateur que lorsqu'ils sont persécutés¹. » Et il semble, en effet, que la « catastrophe réelle est souvent bien acceptée. » Otto Weininger rappelle la nature terrifiante du Dieu d'Israël, cruel et jaloux : « La relation qu'il a à Jéhovah, l'idole abstraite, devant laquelle il ressent une terreur d'esclave, dont il n'ose prononcer le nom, fait du Juif comme de la femme un être qui a besoin d'être dominé². »

« C'est un peuple ancien qui connaît son Dieu depuis longtemps déjà, écrit Joseph Roth. Il a éprouvé sa grande bonté et sa froide équité, il a souvent péché, amèrement expié et il sait qu'il peut être puni, mais jamais abandonné³. »

Mais il serait cependant illusoire de leur demander de s'exprimer clairement sur leurs fautes. Effectivement, d'après nos nombreuses lectures, il apparaît que la quasi-totalité des intellectuels juifs restent persuadés de n'avoir aucune responsabilité concernant les réactions d'humeur dirigées contre leur communauté. Dans *Difficile Liberté*, le grand philosophe Emmanuel Levinas écrit par exemple : « Être persécuté, être coupable sans avoir commis de faute, n'est pas péché originel, mais l'envers d'une responsabilité universelle – d'une responsabilité pour l'Autre – plus ancienne que tout péché⁴. »

Écoutons encore ce témoignage de Yeshayahu Leibowitz, philosophe des religions, qui s'exprime sur l'antisémitisme hitlérien : « Adolf Hitler n'est pas le point culminant de l'antisémitisme allemand traditionnel ; c'est un phénomène d'une nature tout à fait différente, qui est historiquement incompréhensible. L'antisémitisme n'est pas pour moi le problème des Juifs mais des goyim⁵ ! »

Elie Wiesel a pu lui aussi exprimer cette opinion. Dans le premier tome de ses *Mémoires*, il écrit, au sujet des goys hostiles aux juifs : « Je n'étais pas loin de me dire : c'est leur problème, pas le nôtre⁶. » Rappelons ici le diagnostic du praticien : « Elle ne dit souffrir de rien et ne se sent pas concernée. »

Et ce ne sont pas là des témoignages isolés. Bien au contraire, cette attitude semble être celle de la majorité des intellectuels juifs. Ainsi, le philosophe français Shmuel Trigano

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 72.

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, L'Age d'homme, 1975, p. 254.

³ Joseph Roth, *Juifs en errance*, 1927, Le Seuil, 1986, p. 28.

⁴ Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, Albin Michel 1963, 1995, pp. 185, 290.

⁵ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, L'Arche, 1989, 2003 pour la version française.

⁶ Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 30, 31

ne cache pas lui non plus son étonnement devant les manifestations d'antisémitisme. C'est pour lui un grand mystère : « L'un des plus grands mystères de la modernité, dit-il, est sans aucun doute (bien avant le phénomène raciste) le phénomène antisémite, resté inexplicé malgré une bibliothèque immense sur le sujet... Le phénomène antisémite est ainsi assurément un des phénomènes les plus importants resté aussi mystérieux que le fascisme et le totalitarisme¹. »

L'incapacité « d'envisager le point de vue d'autrui », est effectivement symptomatique : « Elles ont assez peu de capacité à s'observer elles-mêmes et à reconnaître la réalité de leurs émotions ». Aussi, l'antisémitisme est-il pour eux une « énigme ». C'est aussi, on l'a vu, ce que nous déclare le philosophe André Glucksmann : « La haine des Juifs, écrit-il, est l'énigme entre les énigmes... Le juif n'est aucunement la source de l'antisémitisme ; il faut penser cette passion en elle-même et par elle-même, comme si ce Juif qu'elle poursuit, sans le connaître, n'existait pas... Deux millénaires que le juif embarrasse. Deux millénaires qu'il est une question vivante pour son entourage. Deux millénaires qu'il n'y est pour rien². »

Cette opinion est confirmée par les psychiatres, avec le rétablissement à l'endroit de rigueur : Quel que soit le lieu ou l'époque, « les symptômes traduisent toujours le désir permanent de l'hystérique de constituer une énigme pour la logique scientifique et d'offrir son corps au regard scrutateur du médecin "censé savoir". »

C'est très exactement ce qu'écrit Bernard-Henri Lévy dans *Le Testament de Dieu*, au sujet de « ce peuple indomptable, dont la persévérance à être demeure l'une des plus profondes énigmes qui se posent à la conscience contemporaine³. »

Malgré tous les déboires qu'ils ont pu subir tout au long de leur douloureuse histoire, malgré toutes les leçons infligées par le temps, malgré tous les revers, on sait aussi que les malades « évitent les responsabilités et les remises en questions⁴ ». De nombreux théologiens ont d'ailleurs constaté cette surprenante ténacité et cette obstination à toute épreuve du « peuple à la nuque raide ». On peut citer ici le mot de Balthazar Gracian, ce

¹ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique...*, Odile Jacob, 1999, pp. 17, 92.

² André Glucksmann, *Le Discours de la haine*, Plon 2004, pp. 73, 86, 88.

³ Bernard-Henri Lévy, *Le Testament de Dieu*, Grasset, 1979, p. 9.

⁴ http://www.etudiantinfirmier.com/index_psy.php?page=2

jésuite espagnol du XVII^e siècle : « L'inflexibilité doit être dans la volonté, et non dans le jugement. » Mais pareil bon sens reste pour le moment trop éloigné des préoccupations de notre patient.

Il arrive cependant que dans les textes, le doute émerge des certitudes prophétiques et des convictions les plus établies, chez des auteurs qui ne sont pas enclins officiellement à la « haine de soi ». Nous l'avons perçue très brièvement exprimée chez le directeur de presse Jean Daniel, et surtout chez le romancier Albert Cohen, dans *Belle du seigneur*, à la faveur d'un passage de son roman où, sur plusieurs pages, l'écrivain paraît avoir été saisi d'un état de transe qui lui a fait adopter un style un peu curieux, sans aucune ponctuation¹. Malgré les difficultés de lecture, ce texte présente l'inestimable avantage de dévoiler certaines angoisses enfouies au plus profond de la personnalité juive. La tentation de la haine de soi, immédiatement « refoulée », comme le disent si bien les psychanalystes professionnels, apparaît ici très clairement :

« C'est peut-être un horrible vouloir caché de renier le plus grand peuple de la terre un horrible vouloir peut-être d'en sortir c'est peut-être vengeance contre mon malheur pour le punir d'être mon malheur c'est un malheur de n'être pas aimé d'être sans cesse suspecté... [nous abrégeons ici, tant cette lecture est fastidieuse], c'est aussi contamination et moquerie de nos haïsseurs c'est aussi de leurs diaboliques péchés de nous avoir donné la désespérée tentation de nous détester nous-mêmes injustement la désespérée tentation d'avoir honte de notre grand peuple la désespérée tentation de penser que puisqu'ils nous haïssent tant et partout c'est que nous le méritons et par Dieu je sais bien que nous ne le méritons pas et que leur haine est la niaise tribale haine pour le dissemblable et aussi une haine d'envie et aussi l'animale haine pour le faible car faible par le nombre nous le sommes partout et la faiblesse attire excite la native bestiale cruauté... Vous verrez comme en terre d'Israël les fils de mon peuple revenus seront calmes et fiers et beaux et de noble prestance et hardis guerriers s'il le faut et apercevant enfin son vrai visage alleluia vous aimerez mon peuple vous aimerez Israël qui vous a donné Dieu qui vous a donné le plus grand livre qui vous a donné le prophète². »

¹ Il n'y a aucune ponctuation dans le texte des rouleaux de la Torah.

² Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Gallimard, 1968, pp. 770-777.

Bien... N'est pas Céline qui veut. Mais ce texte a le mérite de faire émerger à la surface ce qui semble travailler en profondeur certains esprits cosmopolites. Outre la tentation de la haine de soi, nous y trouvons une fois encore l'esprit de vengeance, ainsi que l'espérance d'un temps où Israël sera reconnu par tous les peuples comme le phare des nations. Ce type de confession, assez rare dans la littérature destinée au grand public, reflète incontestablement la « difficulté de verbaliser affects ou sentiments », que nous trouvons dans l'analyse médicale. Il faudrait sans doute pouvoir avoir accès aux archives des hôpitaux psychiatriques ou des bibliothèques communautaires pour trouver d'autres documents de ce genre. Voilà un sujet passionnant pour un jeune chercheur¹.

Ce passage signé de la main d'Albert Cohen illustre en tout cas fort bien cette « ambivalence » constitutive de la personnalité juive. Otto Weininger écrit à ce sujet : « Les contenus psychiques du Juif sont tous, en un certain sens, doubles ou pluriels ; cette ambiguïté, cette duplicité, cette multiplicité, le Juif ne parvient pas à la dépasser. Il a toujours encore une possibilité, et encore beaucoup de possibilités, où l'Aryen, sans avoir pour autant la vue plus courte, se décide et choisit... Il ignore l'indivision, le tout. Ce qui lui fait défaut, c'est la simplicité de la foi, et c'est parce qu'il n'a pas cette simplicité-là qu'il paraît plus adroit et échappe plus élastiquement que l'Aryen à toutes les oppressions. Je le répète : l'ambivalence est le lot du Juif comme la clarté et la simplicité est le lot du chrétien². »

Au risque de contrarier les céliniens, il nous semble reconnaître ici un passage de *Bagatelles*, le célèbre pamphlet de 1937. Manifestement, Céline savait reconnaître les qualités d'analyse de ce jeune auteur de vingt-trois ans, dont le suicide est une grande perte, pour le judaïsme, pour l'antisémitisme... et pour l'humanité !

¹ Dans *Vol au dessus d'un nid de coucou* (USA, 1975), Milos Forman veut nous faire comprendre que les aliénés ne sont en réalité pas si fous que ça, et sont surtout victimes d'une société oppressive. C'est tout l'objectif de l'école antipsychiatrique, qui a connu son heure de gloire dans les années 70, avec David Cooper, Aaron Esterson et Ronald D. Laing : il n'y a pas de malades mentaux ; c'est la société qui rend fou. (Alain de Benoist, *Vu de droite*, 1977, Le Labyrinthe, 2001, p. 184). Elie Wiesel nous apprend que Maïmonide, le grand penseur juif du Moyen Age, déclarait déjà : « le monde sera sauvé par les fous. » (Elie Wiesel, *Un Désir fou de danser*, Seuil, 2006, p. 14).

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, p. 263.

Cette ambivalence s'exprime assez souvent dans la littérature planétarienne. Le philosophe Pierre Lévy peut ainsi écrire : « Regardez les Juifs : une pointe d'Orient en Occident, une goutte d'Occident en Orient¹ ». Autre exemple : le chanteur Jean-Jacques Goldman, qui a titré un de ses albums avec ce titre évocateur : « Entre gris clair et gris foncé ». Rappelons aussi les paroles de Jacques Attali, qui, dans son apologie de la société « plurielle », engage les Européens à se revendiquer de « la multiplicité de ses appartenances, dans l'acceptation résolue de ses ambiguïtés² ». « Chacun, écrit-il, aura le droit d'appartenir à plusieurs tribus jusqu'ici antagoniques, d'être ambigu, à la jointure de deux mondes. On empruntera des éléments à diverses cultures et on s'en servira pour bricoler la sienne à partir de morceaux de celle des autres³. »

Là encore, on paraît effrayé par tout ce qui est franc, clair, aux contours nets et précis, autant que le diable craint l'eau bénite et que les vampires blémissent devant une gousse d'ail. Mais les opinions de Jacques Attali, on le sait, ne reflètent rien d'autres que son propre univers mental. Ici encore, il faut constater la concordance de l'analyse psychiatrique : le grand « égocentrisme » et « l'incapacité à envisager le point de vue d'autrui ».

L'histrion est toujours à la frontière, un pied dans chaque camp, en proie au « flottement », comme l'a évoqué l'écrivain Georges Perec. C'est pourquoi les juifs, dans l'histoire, ont très souvent été « accusés » de trahison, au profit d'un camp comme de l'autre, ainsi que Jacques Attali, Bernard Lazare ou encore Léon Poliakov ont pu l'exprimer dans leurs ouvrages respectifs. Les exemples ne manquent pas. On sait aussi que les financiers juifs n'ont jamais hésité à prêter de l'argent à toutes les parties belligérantes dans toutes les guerres. Ainsi, les Warburg étaient des deux côtés de la table des négociations en 1918. Mais ici, d'autres considérations, plus prosaïques, prennent peut-être davantage d'importance que l'influence du trouble identitaire. Et c'est encore Otto Weininger qui apporte l'analyse la plus concise et la plus logique : « Comme il n'accorde foi à rien », écrit-il, le juif « cherche refuge dans les choses matérielles. De là sa soif de l'argent : ce qu'il cherche dans l'argent est quelque chose d'enfin

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, pp. 153-156.

² Jacques Attali, *Europes (s)*, Fayard, 1994, p. 198.

³ Jacques Attali, *Dictionnaire du XXI^e siècle*, 1998. « Multiappartenance ».

réel. » On sait aussi que Karl Marx a largement développé ce thème dans ses écrits sur la « Question juive¹ ».

Le célèbre psychanalyste Jacques Lacan, dont les *Écrits* sont d'une lecture extraordinairement fastidieuse, donne une explication un peu trouble de la pathologie, dans laquelle on perçoit là aussi cette ambivalence de l'hystérique à l'égard du père et du mâle en général, que l'on retrouve dans toutes les analyses. Ce qui nous intéresse ici plus particulièrement est l'explication donnée par Jacques Lacan du « dévouement hystérique », qui est aussi un des symptômes importants de la maladie :

« Ce n'est pas la jouissance (de la mère) qui est posée au départ chez l'hystérique, écrit-il, mais plutôt le manque du père. C'est pourquoi ses interrogations portent sur ce manque... Elle ne peut ni supporter le manque dans l'Autre ni tolérer la suffisance phallique commune qui ne répond pas à l'amour porté à ce père ; sa marge de manœuvre est alors étroite, il ne lui reste plus qu'à servir elle-même de bouchon, devenir le symptôme vivant de ce père et c'est d'ailleurs précisément de cela qu'elle jouit — du symptôme. D'où le dévouement sans fin de l'hystérique à la cause de l'Autre, et le sacrifice de son désir pour Son désir — qui est nié par là-même dans son principe². »

C'est aussi ce que dit plus simplement le psychiatre Michel Steyaert : « Très souvent, ces patientes choisissent un métier où elles pourront faire preuve de dévouement, enseignantes, infirmières, médecins, assistantes sociales³. » Et il se trouve, justement, que les juifs ont une « mission » à accomplir, « pour toute l'humanité », ainsi qu'ils ne cessent de le répéter. Là encore, l'esprit cosmopolite se calque parfaitement avec le tableau clinique.

Dans son livre *La Haine antisémite*, Serge Moati, nous livre le témoignage d'une de ses coreligionnaires, Renée Neher, qui vit en Israël depuis 1971 : « Que signifie la notion de "peuple élu" ?, dit-elle. Que la Bible nous charge d'une mission de justice, de paix, de monothéisme, d'anti-idolâtrie. Tant que les dix commandements du Sinaï remis à Moïse ne seront pas tous observés, nous nous sentirons responsables et coupables... L'humanité, poursuit-elle ingénument, pourrait ressembler à un

¹ *Les Espérances planétaires*, p. 357.

² www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/jouissance/joui-hysterie.htm

³ Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, 1992, p. 61.

orchestre où chacun, partie du tout et nécessaire à l'ensemble, joue sa partition. Le juif jouerait le rôle du "premier violon". Celui qui, en l'absence du chef d'orchestre, Dieu, se contenterait de donner le *la*. Voir enfin les juifs comme un élément dans l'orchestre de l'humanité abolirait l'antisémitisme. Pourquoi le juif donnerait-il le *la* ? Quelle est la source de ce privilège ? Il réside dans le fait que nous croyons en la parole de la Bible qui nous a assigné cette fonction : "peuple élu de Dieu¹". »

On peut sans doute déceler ici une forme d'« égocentrisme » très caractérisée. Manifestement, sans eux, il n'est ni civilisation, ni même humanité : « Ils sont la clef du développement du monde, insiste Jacques Attali. Pas de développement sédentaire sans ces nomades. » Ils remplissent le rôle de « courtier de paix et de progrès entre l'Orient et l'Occident. » Si Israël « tente de limiter son identité aux terres acquises, il est perdu. S'il continue sa route, il pourra survivre et aider l'humanité à ne pas disparaître. » Dans ces conditions, « le malheur du peuple juif est un malheur pour tous les hommes », écrit encore Attali sans la moindre gêne.

Et puisque tout ce qui touche les juifs touche l'humanité tout entière, on ne sera pas étonné d'entendre Jacques Attali affirmer avec la « houtzpah » habituelle : « la disparition du Temple est aussi une tragédie pour les non-Juifs car les Hébreux priaient pour eux : "Ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu²." » Pour les intellectuels planétaires, manifestement, le peuple juif est au centre du monde, et il est tout simplement inimaginable que l'on puisse concevoir la vie autrement. Sans eux, il n'est point de vie sur terre !

Rappelons ici un dialogue du roman de Jacques Attali intitulé *Il viendra* (il s'agit bien évidemment du Messie) : « Pas supérieurs. Différents. Nous aurions bien voulu rester ignorés, être oubliés sur nos terres. Mais on nous en a chassé. Nous sommes devenus des nomades obligés de guetter l'ennemi, d'inventer le temps. Puis nous sommes tombés en esclavage. Lorsque nous en avons été libérés, Dieu nous a confié la mission de sauver les hommes et de parler en Son nom. Nous ne l'avons pas demandé. »

Il suffit simplement de reconstruire le Temple à Jérusalem : « Quand il y aura là... non plus seulement quelques pierres parmi

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 165.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, 2002, pp. 575, 578, 141, 84.

l'herbe folle, mais le seul lieu digne d'accueillir Dieu sur cette planète, alors le monde pourra se préparer à un temps parfait¹. »

En somme, les juifs « auraient bien voulu restés ignorés », mais voilà, ils sont une « mission à accomplir » ; ils n'ont « pas le choix ». Et l'hystérique, on le sait, dit « qu'il fait ceci ou cela uniquement parce qu'il y est forcé, alors que secrètement, ses désirs sont comblés par ces activités ».

Pour ces âmes tourmentées, c'est la mission divine dont ils se croient investis qui les rattache aux réalités terrestres. Ils s'épanchent alors avec une verve toute particulière lorsqu'il s'agit de nous convaincre des bienfaits du cosmopolitisme et de la société plurielle, afin de hâter la venue du Messie. Le romancier péruvien Mario Vargas Llosa a pu illustrer cette mission dans un roman intitulé *L'Homme qui parle*. Cet homme, qui ne cesse de parler, a littéralement subjugué par son verbe une pauvre peuplade d'Indiens de la forêt amazonienne, qu'il a amenée à renier coutumes et traditions pour suivre la parole de son nouveau Dieu vivant². On comprend à la fin du livre, naturellement, que le personnage imaginaire de Mario Vargas Llosa fait partie du peuple élu.

Marek Halter nous confirme d'ailleurs que « l'homme qui parle » n'est rien d'autre que le « prophète », en hébreu « le *navi*, c'est-à-dire "l'homme qui parle"³. » Et une fois de plus, nous retrouvons ce trait dans la description de l'hystérie : Les hystériques sont des « malade du verbe », leur parole « profuse, diffuse, symbolique sur elle-même, a pour fonction inconsciente d'empêcher l'écoute du symptôme. » En l'occurrence, cependant, la dimension pathologique nous paraît moins explicative que la dimension politique et eschatologique propre au judaïsme.

On sait en effet toute l'importance du prosélytisme dans l'univers mental judaïque. Cet exemple illustre bien l'idée que le peuple juif est, d'abord et avant tout, un peuple militant — ou un peuple de « prêtres », comme ils disent, en reprenant les écrits des prophètes. Mais à la différence des autres religions monothéistes, qui entendent convertir les autres peuples à leur propre foi, le prosélytisme juif n'a pas pour objectif de convertir les goys à la religion hébraïque. Toute sa démarche est de les amener à renier leur histoire, leurs traditions et leur culture, mais

¹ Jacques Attali, *Il viendra*, Fayard, 1994, p. 82.

² *Les Espérances planétaires*, pp. 420, 421.

³ Marek Halter, *La force du Bien*, Robert Laffont, 1995, p. 67.

sans rien leur donner en échange. L'objectif est de généraliser partout la société de consommation et de favoriser l'émergence de la « société ouverte », multiraciale, qui préfigure ce monde unifié qui doit se confondre, chez les Juifs, avec l'ouverture des temps messianiques. Cette inlassable propagande en faveur de la société plurielle est donc à la fois une démarche religieuse, autant que l'expression d'une névrose obsessionnelle. C'est ce qui explique le flux continu de la production littéraire et cinématographique qui envahit en permanence les librairies et les écrans de télévision des sociétés démocratiques.

La démarche du peuple juif est en tout cas profondément morale, ainsi que l'explique Renée Neher : « Cette volonté de faire respecter la moralité dans le monde... demeure notre raison d'être... Un jour, les peuples reconnaîtront que nous ne voulons de mal à personne et que, bien au contraire, nous cherchons à nous améliorer nous-mêmes¹. » Jacques Attali a lui aussi rappelé les règles bien connues du judaïsme : « S'imposer une morale très austère, ne tolérer ni arrogance ni immoralité, pour ne créer ni jalousie ni prétexte à persécution². » On pense ici au mot d'Otto Weininger, dans *Sexe et caractère* : « Les hystériques... sont convaincus de leur droiture morale... Cette fausseté est chez elles organiques³. »

Quant aux « délires prophétiques » propres à l'hystérie, nous avons pu voir aussi qu'effectivement les intellectuels juifs, depuis Abravanel jusqu'à Jacques Attali, se posent comme les grands spécialistes de la question.

Le parallèle que nous avons établi avec le peuple juif n'implique pas, bien entendu, que chaque juif, pris individuellement, soit atteint de cette affection. Nous nous bornons ici à constater les étranges similitudes entre la pensée des intellectuels juifs et la névrose. Il reste à savoir si celle-ci affecte les autres couches de la population juive. Cependant, la documentation médicale disponible est ici insuffisante pour dresser un tableau de l'étendue de la maladie au sein du peuple juif. Comme pour les statistiques du suicide, les informations à ce sujet sont manifestement très difficiles d'accès et semblent être tenues secrètes. Une recherche sur internet n'a pas permis de trouver autre chose que ce qui semble être une traduction de

¹ Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 165.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, pp. 577.

³ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, 1902, *L'Age d'homme*, 1975, p. 220.

l'anglais au sujet de l'hystérie : En Angleterre, « on a affirmé qu'une proportion anormale de cas se produisent parmi des juifs¹. » Voici encore un propos du docteur Charcot, à la fin du XIX^e siècle, qui paraît choquant aujourd'hui : « Les Sémites, écrit-il, ont le privilège de représenter à un degré considérable tout ce que peut inventer la névrose. Et ce serait un travail intéressant d'étudier les maladies d'une race qui a joué un rôle si néfaste dans le monde de l'Antiquité jusqu'à nos jours. »

Comme on peut le constater, l'« hystérique » n'est donc pas seulement cette folle tordue par les spasmes, familière de l'imagerie médicale psychiatrique, même si la névrose implique aussi des symptômes organiques, qui font partie de ce qu'on appelle la « conversion somatique ». A l'époque de Charcot, les docteurs observaient bien que tous ces symptômes différaient de ceux observés dans les maladies physiques, car ils survenaient et cessaient de manière capricieuse, pouvaient être provoqués ou disparaître à la suite d'événements marquants, et ne correspondaient à aucune maladie physique décelable.

Les manifestations somatiques sont très variées. On note en premier lieu les conversions neurologiques. Depuis Charcot, ce sont les plus classiques même si les plus spectaculaires d'entre-elles deviennent rares :

Parmi celles-ci, il y a d'abord les troubles de la motricité : une astasie-abasie (incapacité de maintenir la position debout alors que les mouvements des jambes sont possibles) ; des paralysies de toutes sortes (un membre, la main, les deux jambes, etc.) ; des contractures musculaires et des mouvements anormaux, crampes, torticolis, dyskinésie faciale, blépharospasme, etc.

On note aussi des troubles de la sensibilité et de la sensorialité : des anesthésies cutanées de territoire variable ; des hyperesthésies localisées ; allergies, asthme, urticaire généralisée. Des troubles visuels peuvent apparaître : vision floue, cécité, rétrécissement du champ oculaire, diplopie, etc. ; des troubles auditifs, ou même la surdité ; des douleurs fréquentes (céphalées, lombalgies, cervicalgies, arthralgies, douleurs pelviennes) ; des troubles de la phonation : épisodes aphoniques transitoires, dysphonie, bégaiement, obligation de chuchoter.

¹ http://encyclopedia.jrank.org/fr/HOR_I25/HYSTRIE.html

Les troubles végétatifs et digestifs : les douleurs abdominales sont très fréquentes (spasmes, vomissements, dyspnée, boule œsophagienne, constipation, etc.), tout comme la fameuse « grossesse nerveuse » (aménorrhée, gros ventre, gonflement des seins).

On note encore des troubles vaso-moteurs (pâleur, rougeur, hypersudation) ; des troubles du comportement alimentaire (anorexie, boulimie) ; des troubles de la sexualité (frigidité, dyspareunie, vaginisme), en plus des manifestations paroxysmiques que sont les fameuses « crises d'hystérie », volontiers bruyantes et spectaculaires (évanouissements, crises tétaniformes, pseudo-crisis d'épilepsie généralisée, crises d'agitation).

Dans son ouvrage intitulé *Psychopathologie de l'adulte* (page 154), Quentin Debray insiste plus particulièrement sur les troubles de la fonction digestive : « la fonction digestive, écrit-il, est l'objet de multiples plaintes : dysphagie et spasmes pharyngés, douleurs, coliques, nausées, vomissements et ballonnements. Les symptômes gynécologiques sont fréquents, avec dysménorrhée, irrégularité des règles, dyspareunies, vaginisme. La classique grossesse nerveuse, ou pseudocycosis, avec aménorrhée (absence de règles), ballonnement intestinal, nausées, gonflements mammaires, relève de l'hystérie. »

La grossesse dite nerveuse est un phénomène psychique qui déclenche chez la femme des symptômes comparables à ceux d'une vraie grossesse. Lorsqu'une femme désire réellement un enfant, il arrive qu'elle force inconsciemment la nature à un tel point qu'elle se sente vraiment enceinte. Elle est tellement persuadée d'être enceinte que son équilibre bascule et déclenche les symptômes d'une femme enceinte, mais sans la grossesse : arrêt des menstruations, nausées, seins douloureux (parfois causés par l'absence réelle des menstruations), vomissements, prise de poids, etc. La simple pensée de devenir enceinte peut donc suffire à retarder les menstruations et causer une grossesse nerveuse. Il en est de même pour certaines femmes d'âge mur qui refusent le fait qu'elles ne soient plus capables de procréer.

Toutes ces précisions étaient nécessaires pour compléter le tableau clinique de l'hystérie. Après toutes ces considérations, on admettra que le phénomène hystérique n'est pas une mince affaire. Les symptômes, on l'a compris, se présentent de manière variée selon les individus. Qui plus est, dans le cadre de cette étude ethnopsychiatrique, c'est le comportement général qu'il

convient d'observer, et il serait donc vain de vouloir rechercher chaque symptôme chez les individus, même s'ils apparaissent ici et là de manière évidente dans leur discours et leurs comportements.

Le père distant

Il s'agit maintenant de comprendre les causes de cet étrange phénomène, qui intrigue les hommes depuis l'Antiquité. Les analyses psychiatriques sont ici plus concises que pour la description des symptômes, mais placent toujours la fonction paternelle au premier plan. Le complexe d'Œdipe, théorisé par Freud, est au centre des explications diagnostiques. Il postule que le premier attachement sexuel de l'enfant se porte vers le parent du sexe opposé, tandis que vis-à-vis du parent de même sexe s'élaborent des sentiments de révolte et de haine. « Dans des conditions normales, il existe entre parents et enfants un attachement réciproque, un sentiment de communauté.

Chez les hystériques, cet attachement est excessif pour un parent et le rejet de l'autre est violent¹. » L'idéalisation du père serait ainsi la principale explication de l'hystérie féminine.

A l'origine du trouble histrionique, écrit le psychiatre Vittorio Lingiardi, « on trouve une grave carence dans les soins maternels de la première enfance. Cette privation affective précoce pousserait l'enfant à s'adresser au père en vue de la satisfaction de ses besoins. Il peut en résulter une idéalisation paternelle excessive... Les mécanismes d'idéalisation et de déni expliquent le comportement cognitif de ces personnes : général, non spécifique, pauvre en détails, impressionniste. La rétention lacunaire des faits, leur évocation vague et imprécise permettent une plus simple élimination des aspects de la réalité que l'individu ne veut pas voir affleurer à la conscience. »

Le sujet hystérique, peut-on encore lire ici et là, de manière plus abrupte, « c'est une femme qui a peur d'être abandonnée par son père². »

François Lelord rappelle aussi que « Freud vit l'origine du mal dans les incestes et les attouchements sexuels que lui avouaient nombre de ses patientes. Peut-être aussi revivent-elles

¹ <http://www.megapsy.com/Textes/Abraham/biblio026.htm>

² <http://www.infirmiers.com/etud/cours/psy/hysterie.php>

une situation de leur enfance où elles cherchaient à attirer l'attention d'un papa distant et idéalisé¹ ? »

Dans son livre *Hystérie, folie et psychose*, le psychiatre Michel Steyaert insiste encore davantage sur cette idéalisation paternelle, en reprenant à son compte la thèse freudienne selon laquelle, contrairement à ce que prétendaient toutes ses patientes hystériques, il n'y a pas d'inceste avéré, mais simplement un désir d'inceste de la femme histrionique :

« Les patients dont nous parlons, écrit-il, ont mal résolu le complexe d'Œdipe. En effet, ce qui est prévalent dans le délire des malades (femmes) est une problématique paternelle avec le désir très clair et parfois exprimé d'avoir un enfant du père. Cette fable de relation incestueuse passée et présentée comme réelle dont le père se serait rendu coupable se retrouve très fréquemment en clinique... Et c'est à partir de ce trouble de la filiation instituée que va se constituer le délire hystérique... Ces patientes désirent un enfant du père qu'elles identifient à un homme tout puissant ou un magicien, ou un très puissant médecin, parfois Dieu lui-même », écrit Michel Steyaert. L'hystérique va chercher dans « des substituts paternels choisis parmi des personnages haut placés, professeurs, médecins idéalisés, jusqu'au moment où l'apparition des relations sexuelles réelles ou fantasmatiques avec eux fait chuter tout l'édifice. » Ainsi l'hystérique, « appelant à elle, sollicitant, affolant les maîtres apparents, prêtres et médecins » va les réduire « tour à tour à l'impuissance, tout en réclamant toujours plus fort un homme qui soit un maître, un vrai². »

Cette analyse concorde avec ce que nous avons pu lire par ailleurs : « Qu'elle nie en bloc tout besoin de l'homme, ou qu'elle démontre dans un couple pathologique l'incapacité de son partenaire à la faire jouir, l'hystérique se présente comme celle qui sera toujours “décue”, qui contestera toujours à l'homme sa capacité de la combler, c'est-à-dire sa virilité³. »

¹ Trois films nous paraissent illustrer le phénomène hystérique : *Un Tramway nommé Désir*, d'Elia Kazan (1951) ; *Angel Face*, d'Otto Preminger (1952) ; *L'Été meurtrier*, de Jean Becker (1983).

² Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, 1992, pp. 60, 61.

³ <http://www.acpsy.com/Hysterie.html>. Rappelons ici les propos de David Banon : La rédemption promise à la fin des temps « sous-tend une réalité qui est toujours au-delà de ce qui existe, et qu'on n'atteindra donc jamais... Le Messie est toujours celui qui doit venir un jour... et celui qui apparaît vraiment ne peut être qu'un faux messie. »

L'expérience du praticien est ici irremplaçable : « On retrouve toujours, écrit Michel Steyaert, une érotisation intense des propos et de la relation, s'exprimant dans la tenue vestimentaire, le maquillage, les remarques sur le physique et la vie privée imaginée du médecin, et parfois, certaines malades ont la conviction d'être enceintes de leur médecin. » Quelques pages plus bas, il rappelle encore ce que nous avons déjà constaté : « Un autre symptôme peut se rencontrer : il s'agit d'une grossesse nerveuse, ou d'idées délirantes de grossesse ou encore de la mise en scène d'un accouchement, symptôme qui nous paraît traduire de façon exemplaire le désir d'avoir un enfant du père. »

Le psychiatre doit pourtant reconnaître que la question de l'inceste n'est toujours pas franchement résolue, et que la relation incestueuse n'est peut-être pas seulement le fruit de l'imagination du malade, ainsi que l'avait postulée Sigmund Freud. L'explication freudienne du désir d'inceste de la part de la femme histrionique, qui absoudrait toute responsabilité parentale, est sans doute insuffisante : « Il nous paraît en effet, écrit Michel Steyaert, que, dans certains cas, ont pu exister des attitudes ambiguës du père pendant l'enfance de la patiente... Les familles de ces malades sont souvent assez perturbées, et il existe fréquemment des secrets familiaux, des "non-dits" et très souvent, dans le délire, réapparaît "quelque chose" de l'ordre d'un drame s'étant produit dans la génération précédente : inceste, naissance illégitime, mésentente conjugale et adultère de l'un des parents (souvent le père, qui a pour maîtresse une femme de l'âge de sa fille), par exemple. Parfois aussi ont existé des relations sexuelles avec un frère, une sœur, ou un demi-frère, une demi-sœur¹. » Imaginaire ou réel, l'inceste est en tout cas à la base de la problématique œdipienne et de la pathologie hystérique.

Le parricide freudien

Le fameux « complexe d'Œdipe » est effectivement au centre des théories freudiennes : l'enfant éprouve un attachement amoureux pour le parent de sexe opposé et désire obscurément la mort du parent qui est son rival. Selon Freud, tout être humain doit surmonter ce complexe pour atteindre une véritable maturité affective. Dans le choix du nom donné à ce « complexe »,

¹ Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, 1992, p. 62, 69, 61, 66.

Sigmund Freud s'était inspiré de la légende grecque, qui raconte qu'un oracle avait un jour prédit à Œdipe, fils du roi de Corinthe, qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Le jeune prince, horrifié, avait alors fui le royaume et pris la route de Thèbes. En chemin, il tua un homme qui prétendait l'empêcher de passer. Arrivé enfin aux portes de la ville, il dut répondre à la question du Sphinx qui en gardait l'entrée. Ce monstre ailé à corps de lion terrorisait la région en dévorant ceux qui ne pouvaient répondre à ses énigmes. Mais Œdipe répondit juste¹, et le Sphinx dut s'enfuir. Œdipe devint alors roi de Thèbes et épousa la reine Jocaste, la veuve de Laïos, le roi de Thèbes assassiné. Il apprit par la suite que Laïos avait autrefois donné l'ordre qu'on tuât son fils nouveau-né. Cet ordre ne fut pas exécuté et l'enfant fut recueilli par des bergers qui le donnèrent ensuite au roi de Corinthe, dont Œdipe s'était cru le fils. La prédiction de l'oracle s'était donc bien réalisée. Œdipe, désespéré, se creva les yeux et se fit mendiant.

Le thème du parricide est lancinant dans l'œuvre de Sigmund Freud. Il est présent dans *L'Interprétation des rêves* (1900). Il est de nouveau représenté dans *Totem et tabou* (1912), et il culmine avec *Moïse et le monothéisme* (1934). Dans un passage de ce dernier ouvrage, Freud reprend, vingt-trois ans plus tard, ce qu'il avait déjà affirmé dans *Totem et tabou* sur les origines primitives de la société humaine, héritage de la thèse darwinienne de la « horde primitive ».

Selon lui, l'homme primitif vivait autrefois en petites hordes, dont chacune était placée sous la domination d'un mâle puissant : « Le mâle puissant était le maître et le père de toute la horde, écrit-il ; il n'était pas limité dans son pouvoir, dont il faisait usage avec brutalité. Tous les êtres féminins étaient sa propriété, les femmes de sa propre horde et leurs filles, comme peut-être aussi celles qui avaient été enlevées à d'autres hordes. Le destin des fils était dur ; quand ils éveillaient la jalousie du père, ils étaient assommés ou châtrés ou bannis. Ils étaient contraints de vivre ensemble dans de petites communautés et de se procurer des femmes par rapt, l'un ou l'autre pouvant alors parvenir à se créer une position analogue à celle du père dans la horde primitive. Pour des raisons naturelles, il existait une situation privilégiée en faveur des plus jeunes fils qui, protégés par l'amour des mères,

¹ Quel est l'animal qui marche sur quatre pattes le matin, deux le midi et trois le soir ?

pouvaient tirer avantage du vieillissement du père et le remplacer après sa mort... L'étape décisive suivante, qui entraîna la transformation de ce premier genre d'organisation "sociale", aurait été que les frères chassés, vivant en communauté, s'associèrent, vainquirent le père et le dévorèrent cru, selon la coutume de ces temps... Ce n'était pas seulement qu'ils haïssaient et craignaient le père ; ils le vénéraient aussi comme un modèle et chacun voulait en réalité se mettre à sa place. L'acte cannibale devient alors compréhensible en tant que tentative d'identification avec lui par incorporation d'un morceau de lui. »

Ainsi naquit, selon Freud, la première forme d'organisation sociale, avec, dit-il, « le renoncement aux pulsions, la reconnaissance d'obligations mutuelles, la mise en place de certaines institutions déclarées inviolables (sacrées), autrement dit, les commencements de la morale et du droit. Chaque individu renonça à l'idéal d'acquérir pour soi la position du père, à la possession de la mère et des sœurs. Ainsi furent donnés le tabou de l'inceste et l'obligation de l'exogamie. »

Il fut alors institué un jour de fête et un festin pour célébrer « la victoire des fils associés sur le père ». Lors de ce « repas totémique » était dévoré un animal qui servait de substitut au père¹. Et Freud conclut : « Nous avons le droit de reconnaître dans le totémisme la première manifestation de la religion dans l'histoire humaine². » C'est ainsi que « le ressentiment contre le père, qui avait poussé au meurtre de celui-ci, a pu s'éteindre au cours d'un long développement, pour céder la place à l'amour et donner naissance à un idéal de soumission absolue à ce même père primitif qu'on avait combattu » ; « La société repose désormais sur une faute commune, sur un crime commis en commun ; la religion, sur le sentiment de culpabilité et de repentir. »

Ainsi qu'il l'écrit encore dans *Totem et tabou*, « cet acte mémorable et criminel... a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions. » C'est le « grand événement par lequel la civilisation a débuté et qui depuis lors n'a cessé de tourmenter l'humanité³. » On peut néanmoins légitimement s'étonner de ce que Freud écrit dans ces

¹ Lors de la fête de Pessah, les juifs sacrifient rituellement et mangent des agneaux, animaux sacrés des Égyptiens.

² Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939, Gallimard, 1986, pp. 170-174.

³ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, 1923, Payot, 2001, pp. 208, 205, 200, 204.

mêmes pages : « Cet état primitif de la société n'a été observé nulle part » ; ce qui ne l'empêche pas de faire de sa théorie une loi universelle s'appliquant invariablement à tous les peuples de la terre.

Le thème du parricide s'illustre encore de manière magistrale dans le dernier ouvrage de Freud, *Moïse et le monothéisme*, publié en 1934. Le livre fut fort mal accueilli par les anthropologues, rappelle David Bakan dans *Freud et la tradition mystique juive*. Il est « incroyablement mauvais... Si ce livre n'avait pas été écrit par Sigmund Freud, on peut douter sérieusement qu'il ait pu jamais trouver un éditeur. » Et David Bakan précise encore : « L'auteur rappelle, sous diverses formes, que le livre ne doit pas être pris trop au sérieux¹. »

On peut comprendre que cet essai a pu en son temps heurter certaines sensibilités et soulever une polémique, puisque Freud ne fait pas moins que de s'attaquer à la paternité des Hébreux en accréditant l'idée que Moïse était un noble égyptien, qui aurait été initié au monothéisme par le pharaon Akhénaton et finalement mis à mort par les juifs ! Pour Freud, donc, le monothéisme n'est pas une invention juive, mais trouve sa source en Egypte, où il fut un temps religion d'État (le culte du dieu solaire Aton), avant d'être rejeté par le peuple dans la violence. Un haut dignitaire égyptien, Moïse, prit alors la tête d'une tribu sémite et introduisit la circoncision, pratique qui était destinée à traduire le principe de l'élection du peuple choisi, le signe de l'Alliance.

Freud reconnaissait d'ailleurs lui-même son embarras devant pareil affront fait au peuple juif. En prologue de son livre, il écrivait : « déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils est une tâche sans agrément et qu'on n'accomplit pas d'un cœur léger. » Pour se lancer dans une si périlleuse entreprise, il devait bien avoir des motivations solides.

David Bakan explique que sa démarche, en l'occurrence, était de lutter contre l'antisémitisme de la société autrichienne ; il cite ici le principal biographe de Freud : « Jones nous dit que Freud "se sentait juif jusqu'à la moelle des os, ce qui avait à ses yeux une grande importance. Comme tous les Juifs, il était hypersensible au moindre indice d'antisémitisme, recherchant

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, 2001, pp. 161, 163.

peu l'amitié des non-Juifs¹." » Freud s'attaque donc à la racine du mal, en pensant triompher définitivement de l'antisémitisme. Son propos est aussi simple que radical : Puisque Moïse, le père du peuple juif, est à l'origine du concept de « peuple élu » et de ses traditions qui l'isolent du reste du monde, il suffit de faire de Moïse un Égyptien pour que les accusations antisémites soient définitivement invalidées. Freud dit en toutes lettres que : « C'est à Moïse que le peuple juif doit "une grande part de l'hostilité qu'il a rencontrée et qu'il rencontre encore"². »

Et David Bakan précise : « Freud croyait que l'antisémitisme repose sur l'idée juive de "peuple élu" ; il lui oppose la thèse suivante : les juifs ne sont pas le "peuple élu" de Dieu, mais plutôt le "peuple élu" de Moïse. » (*Moïse et le monothéisme*, p. 55). Moïse a donc « profité de l'innocence des enfants d'Israël qui vivaient dans l'oppression. » Ainsi, « toutes les souffrances qu'ils ont endurées depuis des siècles parce qu'ils avaient adopté la Thora étaient imputables à l'imposture historique d'un Gentil égyptien. »

Le tour est joué : « Les traits qui rendent le Juif odieux aux Gentils seraient loin d'être exclusivement juifs mais auraient, au contraire, une origine gentille. » Freud rejette donc Moïse « hors du bercaïl juif et dit au monde : "Pourquoi me blâmez-vous d'imposer ce sur-moi, puisque celui qui en est responsable n'est même pas un Juif ? »

Quant au présumé meurtre de Moïse, « La preuve est très mince », écrit David Bakan, mais « ce qui est vraiment important, c'est que le meurtre de Moïse soit l'œuvre personnelle de Freud. » Freud projette en fait son fantasme personnel dans l'histoire. C'est Freud qui désire que Moïse ait été assassiné. « Ainsi, Freud joue le rôle d'un nouveau Moïse apportant une nouvelle Loi consacrée à la liberté psychologique individuelle³. » Puisque Moïse n'est plus cette grande figure du peuple juif, il faut lui substituer un autre grand fondateur qui n'est autre que Freud lui-même.

Cette aptitude à projeter sur le reste de l'humanité un problème très personnel et à traficoter les données pour finalement retourner la situation de départ, est tout à fait

¹ E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, 1958, pp. 25, cité dans David Bakan, *Freud...*, 1963, Payot, 2001, p. 203.

² *Moïse et le monothéisme*, p. 136, cité dans David Bakan, p. 177.

³ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, pp. 177-179, 181, 187, 183.

symptomatique, nous semble-t-il, et reflète une fois encore cette idée que la fin justifie les moyens.

Le livre de Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, apporte un éclairage intéressant sur l'œuvre du père de la psychanalyse, en mettant en relief le rôle du judaïsme dans sa genèse et son développement. Son étude se fonde sur la correspondance et la partie autobiographique des œuvres de Freud. Pour Marthe Robert, c'est d'abord de son propre père, Jakob, que Freud tire son inspiration : « C'est Jakob, le Juif galicien, et non un roi grec de légende, qui a été d'abord pour Freud le père assassiné. »

Son œuvre, constate-t-elle, a commencé avec *L'Interprétation des rêves*, livre dans lequel le « drame œdipien » est inspiré par la mort récente de son père. Freud a alors quarante ans et « cherche à se délivrer d'un père juif, vénéré et haï, chéri et décevant. » On retrouve donc ici les mêmes sentiments ambivalents que Freud avait développés au sujet des fils à l'égard du chef de la « horde primitive ». L'œuvre s'achève avec *Moïse et le monothéisme* sur « une vision grandiose du parricide juif. » Et effectivement, dans ce dernier livre, qui sera très contesté par sa propre communauté, Freud ne fait pas moins que de contester la judéité de Moïse, dans un premier temps, et échaffaude ensuite la thèse de son assassinat. On conçoit que ce livre soit regardé avec beaucoup de circonspection par les rabbins.

Pour comprendre la pensée de Freud, il faut donc replacer son œuvre dans son contexte historique et religieux. Né en Moravie, Sigmund Freud était en effet « juif de naissance, issu d'un milieu encore très proche d'une vie juive traditionnelle. » Son père, écrit Marthe Robert, « avait gardé de sa Galicie natale certaines façons d'être, et en partie peut-être l'allure typique du Juif pieux d'Europe orientale... identifiable au premier coup d'œil ». Quant à sa mère, elle parlait « un allemand des plus incertains, mal dégagé du yiddish. »

« Mon père venait effectivement d'un milieu hassidique », écrit Freud, qui précise toutefois avoir reçu « une éducation si peu juive. » La fin du XIX^e siècle est en effet une période de déchirement pour toutes ces communautés juives d'Europe centrale, qui hésitent à abandonner leurs traditions ancestrales pour entrer dans le monde de la culture européenne. L'égalité des droits avait été donnée aux juifs plus tardivement qu'en France. Le décret définitif avait été promulgué en 1868 pour l'Allemagne, et en 1869 pour l'Autriche-Hongrie, bien que dans

les faits, certaines restrictions étaient encore en vigueur. Mais dans les milieux culturels et financiers, de nombreux juifs ne tardèrent pas à s'imposer, tant et si bien que la Vienne du début du XX^e siècle, tout comme le Berlin et le Moscou des années vingt, représentent incontestablement pour eux un âge d'or, à la manière des eldorados que sont aujourd'hui Paris et New York.

Pour la nouvelle génération de juifs qui entendaient s'intégrer à la culture européenne, cette acculturation a néanmoins été à l'origine de problèmes existentiels douloureux. Leurs pères, qui s'étaient arrachés à la vie des shtetls pour gagner la grande ville, gardaient en eux assez de judaïsme vivant pour n'être pas eux-mêmes complètement déracinés, tandis que leurs enfants n'héritaient eux, que des bribes de folklore de la vieille culture yiddish, mélangés parfois de souvenirs humiliants, dus aux réactions d'hostilité d'une population chrétienne légitimement inquiète de la toute puissance acquise par ces nouveaux venus. La culture juive traditionnelle semblait donc se déliter avec cette nouvelle génération qui pouvait reporter sur leurs pères la responsabilité de leur déchirement identitaire ; sur ces pères, écrit Marthe Robert, qui avait exigé « de leurs enfants une fidélité vague à la tradition, tout en donnant une approbation vague à leur désir de rupture ». « La psychanalyse parle précisément de ce père-là », affirme-t-elle. « C'est d'abord ce conflit bien défini qu'elle a pour tâche d'expliquer à toute une génération juive spirituellement et socialement déracinée. » Jakob Freud est ce père « vague » : « ayant fait un premier pas décisif vers l'abandon du judaïsme ancestral, sans toutefois chercher un nouveau foyer spirituel où lui-même et ses enfants eussent pu prendre pied, il laissait le plus doué de ses fils dans une position ambiguë, à mi-chemin entre une rupture logique et une impossible fidélité¹. »

Cette intégration dans la société européenne n'a pourtant pas impliqué un abandon du judaïsme. S'il n'était guère porté sur la religion, Sigmund Freud n'en restait pas moins très lié à la communauté juive. Il avait étudié les Écritures et l'hébreu à l'école et nourrissait « pour le savoir et l'étude la même passion que ses ancêtres talmudiques ». Il a par la suite vécu et grandi « dans un milieu exclusivement juif », tout au long de sa carrière professionnelle. Au Comité directeur de la Société psychanalytique de Vienne, « tous les assistants étaient juifs, sauf

¹ Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, pp. 19, 29.

Richard Sterba, que Freud désigna du doigt en riant pour rappeler qu'il faisait exception. » Cette situation est d'ailleurs fort bien résumée par une phrase de Freud qui écrit : « Bien que je me sois détaché depuis longtemps de la religion de mes ancêtres, je n'ai jamais perdu le sentiment de solidarité envers mon peuple¹. »

Le journaliste Emmanuel Ratier a par ailleurs prouvé l'appartenance de Sigmund Freud à la secte maçonnique des *B'Naï B'Rith*, une franc-maçonnerie exclusivement réservée aux juifs : « De 1900 à 1902, écrit Emmanuel Ratier, il devait participer comme "frère fondateur" à la création de la seconde Loge du B'Naï B'Rith de Vienne, la Loge Harmonie². » Et Marthe Robert rappelle avec juste raison que « tous les plus brillants disciples de Freud, qui ont apporté des contributions originales à la psychanalyse, étaient des Juifs, hormis l'exception notable de Jung³. »

Le ressentiment freudien

La capitale de l'Empire d'Autriche-Hongrie était au début du XX^e siècle assez remuante, et les positions largement dominantes que l'élite juive y tenait dans le monde de la finance et de la culture représentaient un succès incontestable. Les écrivains, les journalistes, les artistes les plus en vue étaient alors issus de la communauté juive : Sigmund Freud, Franz Kafka, Stefan Zweig, Arthur Schnitzler, Franz Werfel, Gustav Mahler, Karl Krauss, Hugo von Hofmansthal, etc. Mais les sentiments de ces nombreux juifs parvenus, à peine sortis du ghetto, ne les portaient pas tant vers l'assimilation dans la société autrichienne que vers le dédain et, il faut le dire, une certaine arrogance à l'égard des goys. L'élite des juifs, n'entendait pas se fondre dans cette bourgeoisie chrétienne qu'elle méprisait. Le cas personnel de Freud est à cet égard emblématique :

« Jamais il n'embrasse sa cause en tant que classe dirigeante, écrit Marthe Robert, jamais il ne s'associe à ses intérêts, et s'il se conforme à ses usages les mieux établis, il n'en juge pas moins le monde créé par elle "détestable". » Pour ces juifs sortis de leurs bourgades, la société européenne n'est certes pas un modèle. « Ces Viennois que Freud méprise à cause de leur relâchement et

¹ Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, pp. 35, 45, 51, 56.

² Emmanuel Ratier, *Mystères et secrets du B'Naï B'Rith*, Facta, 1993, p. 149.

³ Emmanuel Ratier, *Mystères et secrets du B'Naï B'Rith*, pp. 145-147.

de leurs préjugés » représentent sans doute encore un monde étranger, « “le monde détestable” des autres¹ ».

Il est certain que la vie confinée des shtetls et le conflit séculaire avec l'Église catholique a laissé des traces douloureuses dans les esprits de ces juifs hassidiques, dont les sentiments de vengeance sont toujours prompts à se libérer. Marthe Robert insiste sur ce point essentiel qui oriente sans nul doute les motivations de Sigmund Freud :

« L'alternative dans laquelle il se débat en vain — être un Juif fidèle et se replier sur soi, ou passer triomphalement de “l'autre côté” — n'est nullement une fatalité... En fait, il y a une troisième possibilité, qui consiste, comme l'ont bien vu naguère les Heine et les Börne, à déclarer la guerre à la société. » De fait, « Freud détestait le christianisme bien avant d'avoir inventé la psychanalyse, il le détesta après en tant que Juif ayant eu à souffrir de son pouvoir d'oppression. » Pendant des années, il se contente donc de ne voir Rome qu'en rêve, et se refuse à mettre les pieds dans la ville mère de la chrétienté. S'il admire l'Antiquité, il considère l'Église « naturellement pour l'ennemie... En somme, poursuit Marthe Robert, il n'y aurait pour lui qu'une façon d'entrer à Rome sans renier son père et ses ancêtres : celle du conquérant armé². »

Son ressentiment à l'égard de la civilisation européenne ne s'exerce sans doute pas contre la seule Église catholique. L'art et le génie grecs pouvaient aussi avoir quelque chose d'exaspérant pour ce fils d'Israël : « Le judaïsme et l'hellénisme forment une opposition parfaite parce que le premier, condamné par une loi immémoriale à rester improductif (l'interdiction de se faire des images, donc de créer), est contraint d'ignorer le domaine de l'art, où l'autre, précisément, s'est immortalisé. A toutes les malédictions dont Israël est déjà chargé, s'ajoute donc la disgrâce de n'être pas créateur, qui pour l'artiste et le poète est proprement le péché originel³. »

Le ressentiment de Sigmund Freud a pu aussi se nourrir d'un complexe physique. Freud a en effet probablement souffert d'une ascendance paternelle chargée de certaines tares héréditaires. Voici ce qu'il écrit en 1886 de son oncle de Breslau, le frère cadet de son père : « Il est commerçant, et l'histoire de sa famille

¹ Marthe Robert, *D'Édipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, pp. 67, 59, 58.

² Ibidem, pp. 134, 145, 135, 136.

³ Ibidem, p. 78.

est bien triste. De ses quatre enfants, seule une fille est normale et s'est mariée en Pologne. Un des fils est hydrocéphale et débile ; un autre, qui promettait dans son jeune âge, est devenu fou à 19 ans ; l'autre fille est devenue folle à vingt et quelques années... Mon autre oncle de Vienne est mort épileptique. Je ne peux plus attribuer cette hérédité à la famille de ma mère. Il me faut reconnaître qu'il y a dans ma famille une très sérieuse tare neuropathologique¹. »

Marthe Robert ajoute que Josef, le frère de son père Jakob, « a eu [aussi] un fils épileptique et quoique, en tant que délinquant, il semble plutôt pervers que fou. De l'avis de Jakob Freud, il faut surtout le tenir pour un imbécile. » Il faut donc bien constater que « toute cette branche paternelle de sa parenté... ne compte guère que des dégénérés. »

Sigmund Freud était bien conscient de cette fatalité génétique et notait avec dépit : « Ces histoires sont si fréquentes dans les familles juives. » Marthe Robert ajoute encore : « Freud ne peut manquer d'attribuer à cette tare si manifeste la "fort belle tendance à la neurasthénie" dont il souffre depuis longtemps et qui existe également chez sa sœur Rosa et son frère Emmanuel. »

Cette déficience serait en partie à l'origine du conflit intérieur de Freud et aurait nourri chez lui « son désir inconscient de renier le père juif responsable de ses tares, de sa pauvreté et de sa condition sociale humiliée... Si les pères juifs sont coupables d'engendrer des enfants mentalement déficients et moralement tarés, conclut Marthe Robert, les fils juifs sont bien excusables de s'inventer une lignée d'où les vrais pères et les vrais ancêtres sont chassés. »

C'est ce ressentiment qui va déterminer chez Sigmund Freud la recherche d'une autre hérédité : « A un certain moment de son évolution, le petit enfant, déçu par ses parents, s'attribue une famille imaginaire qu'il place le plus haut possible dans la hiérarchie humaine et sociale. Il est le fils d'un couple royal ou divin ; ou bien encore d'un grand seigneur par lequel sa mère a été séduite. De la sorte, il satisfait ses désirs "œdipiens", et surtout, son orgueil mégalomane, car en niant les liens du sang, il se rend libre pour une destinée hors série : il sera à sa guise un prophète, un sauveur, un saint ou un chef tout-puissant². »

¹ Correspondance, lettre à Martha du 10 février 1886, pp. 222-223.

² Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, pp. 124-130.

Michel Steyaert notait lui aussi : « l'importance des thèmes mégalomaniaques centrés sur une problématique œdipienne ».

Ainsi, Freud va d'abord s'identifier à Moïse. Il a été « obsédé par Moïse une bonne partie de sa vie », ainsi qu'en témoigne le rêve de la *Terre promise* (1898). Moïse est le chef inspiré, le guide politique et spirituel, législateur unique du peuple juif. A contrario, Rome est logiquement identifiée par Freud à Canaan, le pays où Moïse emmena le peuple d'Israël après la fuite d'Égypte, ce pays habité par « d'obscur peuplades idolâtres, incultes, infectées de superstitions et vouées pour cela même à l'extermination. »

Freud éprouve aussi tout naturellement une vive admiration pour Annibal. Celui-ci est « le héros sémite en qui Freud admirait dans son enfance le vengeur de son peuple » mais qui, malgré tous ses succès militaires contre Rome, n'a pu s'emparer de la ville abhorrée. Il l'écrit d'ailleurs très explicitement dans *L'Interprétation des rêves* : « Annibal tint une grande place dans mes fantasmes. » La scène où Hamilcar fait jurer à son fils qu'il devra tirer vengeance des Romains exalte sans doute son imagination, car « Annibal représente "la ténacité juive" en face de Rome, symbole de "l'organisation catholique". » Freud s'est « ainsi dissimulé derrière le guerrier sémite comme il l'était précédemment derrière le prophète juif¹. »

Ces illustres figures historiques venaient sans doute compenser les déficiences paternelles. « A tant que faire d'avoir un père juif, le petit Sigmund souhaiterait du moins que ce fût un homme fier de sa race, un combattant intrépide, un Hamilcar héroïque, quoique vaincu, dont il pourrait avec joie suivre les traces. Il voudrait lui aussi prêter un serment de vengeance solennel qui donnerait un but à sa vie. » Au lieu de quoi, il doit subir « l'humiliation d'avoir un père sans caractère ni courage,... un homme faible qui, non content de ravalier l'injure et de ramasser son bonnet [qu'un chrétien, par provocation, avait fait chuter à terre], aggrave son cas en venant bien des années après exhorter son fils à profiter des temps meilleurs dus au libéralisme tout neuf instauré de l'"autre côté." »

Son père « Jakob est inculte, sans le moindre sens de ce que représentent les livres pour son fils affamé de gloire et de vérité ; il est "lâche devant les ennemis de notre peuple" ; il appartient à une famille tarée... Né juif par sa faute, Sigmund se trouve par sa

¹ Ibidem, pp. 139, 141-145.

faute dans une perpétuelle insécurité matérielle et morale, tiraillé entre deux communautés, deux cultures... L'enfant ne peut pas lui pardonner, il en garde même une rancune si tenace qu'elle est encore perceptible chez l'adulte de quarante ans. »

Marthe Robert ne conclut cependant pas ce chapitre sur cette seule idée du ressentiment. En vérité, les sentiments de Freud à l'égard de son père sont d'une nature ambivalente. Il est « un héros bien peu héroïque, certes, mais tendrement aimé et entouré d'un immense respect ; vénéré, mais haï en tant qu'obstacle et rival ; digne de l'affection la plus pieuse, mais indigne aussi par tout ce que l'enfant a découvert en lui de faible et décevant. » Et Marthe Robert souligne encore chez Freud cette « propension à tourner l'affection en aversion ou en haine pour tous les hommes appelés en quelque façon à vivre dans son intimité¹. » Ce qu'elle ne semble pas avoir vu, c'est justement la nature profondément hystérique de cette ambivalence².

La naissance de la psychanalyse

Il est en effet tout à fait étonnant de constater les similitudes entre le cas personnel de Freud et ses conclusions sur cette pathologie alors nommée hystérie, qui a précisément retenu son attention tout au long de sa carrière. C'est en analysant les jeunes femmes « hystériques » qu'il a commencé à échafauder ses théories qui aboutiront à l'invention de la psychanalyse, cette méthode thérapeutique qui consiste à explorer l'inconscient pour faire remonter à la conscience du patient le traumatisme originel générateur de névrose.

Freud avait pensé dans un premier temps que le père était à l'origine de la pathologie hystérique. Dès 1893, il posait en loi que « dans leur jeune âge, toutes ses patientes hystériques avaient été séduites par leur propre père, ou par un adulte jouissant en quelque façon d'une autorité paternelle. » Il se fiait en cela à leurs déclarations dans lesquelles elles prétendaient toutes avoir

¹ Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, pp. 146, 153, 156. « Une vénération mêlée de terreur... Ce sentiment des Hébreux à l'égard de Yahvé définit la relation au père telle que Freud la ressent et telle qu'il va la présenter dans sa théorie du complexe d'Œdipe », écrit de Benoist (*Vue de droite*, p. 194). L'image d'un père « qu'il vénérât consciemment, mais qu'il redoutait et même haïssait inconsciemment », est aussi celle présentée par Marthe Robert.

² A notre connaissance, il n'existe qu'un seul ouvrage sur le sujet, qui est celui de l'Américain Sander Gilman : *Hysteria beyond Freud*, 1993, qui n'a pas été traduit en français. Sa recherche s'est limitée à la seule personnalité de Freud.

été l'objet de relations incestueuses. Le génie de Freud, selon Marthe Robert, est d'avoir compris qu'en réalité, ces relations incestueuses ne correspondaient à rien d'autres qu'à un désir incestueux de ses patientes, et non à un comportement paternel. Pendant de nombreuses années, il était resté convaincu par les déclarations de ses malades. « Il y croit, dit Marthe Robert, parce qu'il lui faut une théorie pour justifier son animosité à l'égard de Jakob. » Cette séduction précoce, qu'il affirmait comme cause directe de la maladie, compromettait évidemment son père, sur qui il faisait reposer toute la responsabilité de sa propre névrose. Il n'est donc « pas prêt à comprendre que le désir incestueux vient de l'enfant, non des parents », et « préfère s'accrocher aux fables de ses malades. »

« Ce renversement de la culpabilité » écrit Marthe Robert, est « le produit direct de sa névrose » et « conditionne aussi bien ses échecs thérapeutiques que l'enlèvement de sa vie sociale dans la médiocrité... Il faut la mort de son père et les désordres qu'elle cause en lui pour que l'absurdité de sa loi lui saute soudain aux yeux... » Il comprend alors seulement le « mensonge névrotique ».

Contrairement à ce qu'il s'était imaginé, « il n'y a pas trace d'un père séducteur générateur d'hystérie. » Il n'y a plus de père « corrupteur et corrompu que Freud a longtemps supposé à l'origine de toute hystérie... comme il l'a cru pendant des années en se fiant imprudemment aux fables de ses malades exaltées. » A la suite de cette illumination soudaine, Freud se libère de ses mauvais sentiments qu'il pouvait nourrir contre son père. « Ayant ainsi dépisté la principale ruse que l'inconscient emploie pour parvenir à ses fins, la psychanalyse voit désormais s'ouvrir devant elle une tâche bien définie¹. » La psychanalyse est alors réellement fondée.

François Lelord est moins catégorique sur les conclusions à apporter à la « découverte » freudienne. Ainsi que beaucoup de ses confrères, manifestement, il préfère ne pas affirmer des positions trop prononcées : « Comme nombre de ses patientes lui racontaient avoir subi des attouchements sexuels et des incestes durant leur enfance, écrit-il, Freud y vit d'abord l'origine de leur mal. Puis il se demanda si ces récits n'étaient pas imaginaires », si ce n'était pas seulement « des fantasmes féminins correspondant à des conflits œdipiens refoulés. » En fait, ajoute-t-

¹ Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, pp. 157-160.

il, « avec ce qu'on sait aujourd'hui de la fréquence de l'inceste et des maltraitances sexuelles chez les enfants, beaucoup de chercheurs pensent que les patientes de Freud furent réellement abusées par des mâles de leur famille. Les féministes américaines ont d'ailleurs accusé Freud d'avoir été indirectement responsable de l'attitude longtemps sceptique des psychiatres devant les récits d'inceste de leurs patientes, puisque la psychanalyse leur avait appris qu'il s'agissait d'"invention" ». » Dans la version féministe, en effet, c'est la virulente opposition de ses collègues, scandalisés par ses affirmations au sujet de la fréquence des abus sexuels durant l'enfance, qui aurait poussé Freud à abandonner sa théorie. D'abord confident attentionné, il aurait trahi, dans un second temps, les femmes qui avaient eu le courage de lui révéler leurs terribles expériences.

Le passage de la théorie de la séduction à la théorie du fantasme soulève un questionnement auquel tentent de répondre certains auteurs du récent *Livre noir de la psychanalyse*, paru fin 2005. Bien qu'il n'aborde à aucun moment les questions qui nous préoccupent en premier lieu dans le présent ouvrage, le livre permet de nous éclairer au moins sur ce point. Dans cet ouvrage collectif, Allen Esterson voit les choses sous un autre angle et présente une troisième version des faits :

« Les articles publiés par Freud durant les années 1890 ainsi que sa correspondance avec son confident, Wilhelm Fliess, racontent une tout autre histoire, écrit Esterson. En bref, les patientes que Freud voyait autour du milieu des années 1890 ne lui avaient pas dit qu'elles avaient été sexuellement abusées durant leur enfance. Contrairement à ce qu'il devait affirmer dans ses comptes rendus ultérieurs, Freud écrivait à l'époque que ses patients "n'avaient aucun souvenir" et lui assuraient "avec véhémence qu'ils ne croyaient pas" aux traumatismes sexuels infantiles dont ils auraient été victimes et sur lesquels Freud insistait². » Ce serait donc Freud lui-même qui aurait suggéré à ses patients cette idée d'inceste.

Hans Israël confirme à ce sujet que Freud n'a jamais écrit que ses patients, hommes et femmes, déclaraient avoir été abusés : « Dans ses écrits de 1896, Freud répète qu'il exhortait ses patients à lui avouer qu'ils avaient été abusés sexuellement

¹ François Lelord, *Comment gérer les personnalités difficiles*, O. Jacob, 2000.

² *Le Livre noir de la psychanalyse*, Collectif, sous la direction de Catherine Meyer, Les Arènes, 2005, p. 35.

dans l'enfance, mais qu'ils ne se rappelaient rien, et que, même après la cure, ils continuaient à refuser de croire à ces "scènes." »

Ses échecs thérapeutiques de cette époque ne sont donc pas étonnants, même si Freud n'éprouvait « aucun scrupule à présenter une thérapie désastreuse comme un succès éclatant ». Dans sa conférence du 21 avril 1896 sur l'hystérie, il « annonçait avec aplomb » avoir reconnu les séductions sexuelles précoces dans dix-huit cas. Mais en privé, les lettres à Fliess montrent ses échecs sur ses dix-huit patients : « J'essaie frénétiquement de "finir" plusieurs personnes », écrit-il. « Il est clair que Freud n'avait eu aucun "succès thérapeutique" à se mettre sous la dent pour confirmer sa théorie au moment où il l'avait avancée devant ses collègues. »

D'autre part, Freud affirmait que les symptômes hystériques « disparaissaient immédiatement et sans retour » lorsqu'on parvenait à ramener à la conscience l'événement traumatique refoulé qui en avait été l'origine¹. C'est une affirmation qu'il devait répéter tout au long de sa carrière : la psychanalyse, disait-il, s'attaque aux causes de la névrose, contrairement aux autres thérapies qui n'obtiennent que des guérisons superficielles et temporaires. C'était un « argument publicitaire très puissant, efficace de surcroît pour justifier le coût et la longueur interminable des traitements analytiques². »

Freud pensait effectivement qu'il était capable de guérir ses patients « en leur faisant dévoiler les souvenirs inconscients d'abus sexuels subis à un très jeune âge, écrit Hans Israël. Il en était même tellement convaincu qu'il n'a pas hésité à se vanter publiquement de succès thérapeutiques qu'il n'avait pas encore obtenus. Dans ses lettres à Fliess, il ne cesse de répéter qu'il travaille très dur à obtenir un succès thérapeutique avec ses patients, mais qu'il n'y a pas encore réussi. Il y revient constamment, pour finalement admettre à l'automne 1897 qu'il ne croit plus à sa théorie. Or, la première raison qu'il donne pour justifier ce revirement est qu'il n'a pu achever "une seule analyse". Vous voyez donc que l'explication est étonnamment simple, il n'y a rien de mystérieux là-dedans. Freud a tout simplement eu une idée, et elle n'a pas marché. Il a bien essayé de la faire marcher, mais cela a été un échec. Il a donc décidé de

¹ On peut faire le rapprochement avec le traumatisme de la destruction du Temple, le 9 Av. Les juifs appellent ce traumatisme originel le *hourban*.

² *Le Livre noir de la psychanalyse*, pp. 66-76.

l'abandonner. C'est aussi bête que cela. » Et Hans Israël conclut : « Freud n'a pas pu se mettre à douter des histoires de ses patients pour la bonne raison qu'il n'y en a jamais eu ! »

En somme, ce fut donc Freud lui-même qui aurait suggéré les souvenirs d'abus sexuels, puisque ses patients ne lui avaient jamais spontanément raconté les scènes d'inceste et de perversion qu'il leur demandait de se remémorer : « A preuve cet ex-patient qui soutenait que ses souvenirs d'abus sexuels avaient été provoqués par Freud¹. »

L'introduction du *Livre noir* dévoile d'ailleurs d'emblée la genèse de la psychanalyse dans le cerveau de Freud, mais en accréditant la thèse du traumatisme incestueux avoué de ses patients. En 1897, apprend-on, il s'autoanalyse, et « finit par se rendre compte qu'il avait eu, étant enfant, des désirs érotiques à l'égard de sa mère et des sentiments de jalousie à l'égard de son père. Voilà pourquoi il avait si facilement accordé créance aux accusations de ses patientes à l'égard des séducteurs paternels : c'est qu'il voulait lui-même tuer le père ! Et voilà aussi pourquoi toutes ses patientes lui avait raconté toutes ces invraisemblables histoires d'inceste : il ne s'agissait pas de souvenirs, mais de fantasmes exprimant un désir infantile d'être séduites par leur père. Freud, d'un seul coup, venait de découvrir la sexualité infantile, le rôle des fantasmes inconscients dans la vie psychique des névrosés et l'universalité de ce qu'il devait nommer plus tard le « complexe d'Œdipe »². »

En réalité, c'est bien Freud lui-même qui semble avoir projeté sur le reste de l'humanité son propre complexe d'Œdipe, que le père de la psychanalyse a érigé en loi universelle, comme il l'a fait pour sa théorie de la « horde primitive » dans laquelle le meurtre du père primitif explique la naissance de toute civilisation et la proscription désormais universelle de l'inceste.

Hassidisme, Kabbale et psychanalyse

La genèse de la science psychanalytique a pu encore être analysée sous son aspect religieux par David Bakan, qui souligne et insiste tout au long de son ouvrage sur le côté sectaire et « mystique » du milieu dans lequel a évolué Sigmund Freud : « Freud, écrit-il, passa toute sa vie dans un ghetto virtuel, un monde composé presque exclusivement de Juifs... Les parents de

¹ *Le Livre noir de la psychanalyse*, pp. 40-42.

² *Ibidem*, p. 23.

Freud venaient tout deux de Galicie, une région où l'atmosphère était saturée de hassidisme, une forme tardive et largement répandue de mysticisme judaïque... La mère de Freud était née dans la ville galicienne de Brody, un des plus grands centres de la pensée hassidique en Europe orientale¹. » Dans la préface en hébreu de *Moïse et le monothéisme*, Freud écrit qu'il « s'est détaché de la religion juive mais qu'il n'a pas répudié le peuple juif². »

Toute la thèse de David Bakan est de montrer que la psychanalyse est en fait largement dérivée des méthodes de la Kabbale juive. Il se trouve que ce courant mystique du judaïsme, qui a pris réellement son essor au XVI^e siècle, et qui a suscité par la suite certaines hérésies farouchement combattues par les rabbins, s'est perpétué et, en quelque sorte stabilisé, chez les juifs hassidiques, qui sont aujourd'hui les héritiers de cette tradition ésotérique.

David Bakan rappelle que dans les shtetls d'Europe centrale, les juifs vivaient dans un confinement peu propice à la libération des esprits : « La manière de vivre des Juifs était codifiée d'un instant au suivant, d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, d'une saison à l'autre, de la naissance à la mort. Tout était fait conformément à l'Alliance. » Dans ces conditions, la vie était « une occupation religieuse à temps complet », écrit-il.

Et Bakan rappelle le lien passionnel des juifs pieux à leur Thora et à leur Loi : « Pendant des siècles, la Thora avait été considérée comme un document à ce point sacré que chaque lettre, chaque nuance de style et jusqu'à la dimension des lettres sur le rouleau manuscrit, avaient, pour les mystiques et les exégètes, un sens profond, caché ». Le livre ne doit en effet pas seulement être lu de manière littérale. Afin de découvrir ce « sens caché », les kabbalistes possèdent des vieilles méthodes exposées dans le Zohar, le livre de référence des juifs kabbalistes :

Le jeu de mots fait partie intégrante de la recherche du sens caché de la Thora, explique Bakan. Mais « en plus du simple jeu de mots qu'on peut trouver d'un bout à l'autre du Zohar, il y a aussi de très nombreux jeux sur les nombres, basés en grande partie sur le fait que chaque caractère hébraïque a une valeur numérique... D'une manière caractéristique, le jeu sur les lettres — appelé Zeruf (combinaison) dans la mystique juive — est classé

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, p. 81.

² Ibidem, p. 320.

sous trois rubriques principales : gematria, notarikon et temurah. Gematria établit le sens en se basant sur la valeur numérale des mots. Notarikon procède en faisant des mots avec la première ou la dernière lettre de chacun des autres mots : ainsi chen qui signifie “grâce” a les mêmes premières lettres que chokmah nistarah signifiant “sagesse cachée”. Temurah change les mots en changeant l’ordre des lettres. » Et Bakan croit percevoir dans les textes la « tendance témurique de Freud ».

Les méthodes des kabbalistes, selon lui, ont pu inspirer la démarche psychanalytique. Il se trouve, note-t-il, que la méthode freudienne de l’interprétation des rêves, qui consiste à extraire chaque élément de son contexte, correspond aussi exactement à « la recherche des sens cachés ou plus profonds de la Thora ». Les kabbalistes, poursuit-il, interprétaient la Thora « d’une manière qui ressemble étonnamment à celle du psychanalyste interprétant les tournures et les divagations de l’expression humaine. » Selon lui, Freud « voulait nous informer que dans la psychanalyse, il analysait un être humain comme les Juifs avaient, pendant des siècles, analysé la Thora¹. »

Le livre de David Bakan présente de surcroît une analyse fort intéressante sur la thèse freudienne du meurtre de Moïse, et constate cette inclination à renverser les termes de l’équation, si fréquente dans la pensée hébraïque. Dans *La Science des rêves*, écrit David Bakan, Freud décrit « les processus par lesquels les pensées des rêves peuvent être transformées en leur contraire : “Nous avons déjà vu qu’une des règles de l’interprétation établissait que chaque élément du rêve pouvait tantôt avoir son sens propre, tantôt signifier le contraire”, écrivait Freud (*La Science des rêves*, trad. I. Meyerson, p. 421).

« Freud ne limite pas ces considérations aux rêves ; dans le même paragraphe, dit Bakan, il continue en disant de quelle façon ce retournement en son contraire est aussi employé dans le mensonge social. Si, selon Freud, le contexte semble corroborer une interprétation par les contraires, comme il y paraît dans ce cas, alors l’affirmation de Freud que “Moïse [...] était un Egyptien dont le peuple avait besoin de faire un Juif” peut être formulée de façon plus claire par : Moïse était un Juif dont Freud avait besoin de faire un Gentil². »

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, pp. 286-290, 276, 275, 272.

² Ibidem, p. 171.

David Bakan étaye ici sa thèse selon laquelle Freud est un héritier des sabbatéens, dont l'un des principes, dans sa tendance radicale, était de prendre systématiquement le contre-pied de la Torah et d'accomplir tout ce qui y était interdit. Ces juifs kabbalistes étaient alors pourchassés, excommuniés par les rabbins, mais l'on sait qu'en Europe centrale, et particulièrement en Pologne et en Moravie, justement, les sabbatéens avaient acquis des positions solides au sein du judaïsme. Pour David Bakan, la démarche freudienne est donc « l'accomplissement ultime du sabbatisme ». C'est sa façon personnelle d'accomplir l'apostasie sabbatéenne¹.

Ce n'est pas un hasard non plus si le premier livre de Freud concerne la *Science des rêves*. Dans les anciennes communautés juives, les ouvrages les plus demandés au marchand de livres ambulants, les jours de marché, se trouvaient être justement les *Clefs des songes*, qui donnaient la signification de tous les rêves. « *La clef des songes* de Solomon B. Jacob Almoli et Pitron Chalomot, était un des plus recherchés », écrit Bakan. « Le traité Berakoth, un des moins légalisés du Talmud, renferme un des plus vastes exposés sur les rêves et leur interprétation de la littérature rabbinique. A travers les siècles, il servit de guide à l'interprétation des rêves. »

Freud se serait donc largement inspiré de ces lectures, et Bakan note à ce sujet : « la ressemblance fondamentale entre ses méthodes et celles employées en psychanalyse a déjà été reconnue dans la littérature psychanalytique. » Nous y trouvons effectivement bien des traits fort proches de la théorie psychanalytique. Ainsi, le Berakoth livre ces explications : Si une personne a rêvé d'avoir arrosé des olives avec de l'huile : « il s'agit de quelqu'un qui aura cohabité avec sa mère. » Si une personne a rêvé que « ses yeux s'embrassaient l'un l'autre, c'est qu'il a cohabité avec sa sœur. » Et si une personne a rêvé d'embrasser la lune, c'est qu'il « a commis un adultère². » Les

¹ « En Moravie, [le mouvement sabbatéen] s'implanta au point de gagner bientôt l'adhésion de nombreux citadins et petits commerçants juifs (selon Jacob Emden, la valeur numérique des lettres hébraïques dans le verset 3 du psaume 14 : "Il n'y a plus d'honnêtes hommes, pas même un seul" est égale à la valeur numérique des lettres du mot hébreu traduisant Moravie !). A Prague et à Mannheim, des centres d'études orientés dans un sens sabbatéen virent le jour et les "diplômés" de ces institutions eurent une grande influence » au XVIII^e siècle. (Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit. p. 156).

² David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, p. 282.

rêves, selon le Berakoth, on le voit, ont une signification sexuelle et sont l'accomplissement d'un désir. Et l'on peut aussi constater avec David Bakan que la question de l'inceste semble lancinante dans cette communauté.

L'inceste

La question de l'inceste est très présente dans le judaïsme. La Torah en offre de nombreux exemples. On sait que les rabbins ont trouvé des excuses aux filles de Loth. D'après eux, en couchant avec leur père, elles s'étaient sacrifiées « pour le bien de l'humanité ». On voit encore dans l'Ancien Testament cet Ammon, fils de David, violer sa sœur Tamar. Celle-ci lui dit : « Demandez-moi au roi mon père en mariage, et il ne vous refusera pas. »

Dans son roman *La Destruction de Kreshev*, Isaac Bashevis Singer rappelle lui aussi que ces pratiques se retrouvent fréquemment dans la Torah : « Ainsi, Jacob forniqua avec deux sœurs, et Juda coucha avec Tamar, sa belle-fille. Reuben viola la couche de Bilha, la concubine de son père. Josias, lui, prit femme dans un bordel, et d'autres en firent autant¹. »

On connaît aussi la chanson controversée de Serge Gainsbourg intitulée *Lemon Incest*. Et que dire encore de cette loi sur la suppression de la poursuite pénale de l'inceste en URSS, quand on sait le rôle particulièrement actif qu'ont joué de très nombreux juifs pendant les trente premières années du régime soviétique ?

Dans un livre intitulé *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, Gérard Haddad livre lui aussi quelques informations sur les pratiques incestueuses chez les anciens Hébreux. Le livre de la Genèse en fournit encore un témoignage dans le récit des noces d'Isaac et de Rebecca : « Isaac la consuisit dans la tente de sa mère. Il prit Rebecca pour femme et il l'aima et il se consola d'avoir perdu sa mère. (Genèse XXIV, 67). »

L'auteur précise néanmoins que cette pratique est formellement proscrite chez les juifs, ainsi que le stipule le Talmud de Babylone (Yebamot, p. 2a) : « Quinze liens de parenté sont interdits au mariage d'un homme : sa fille, la fille de sa fille ou de son fils, la fille de sa femme, la fille de la fille de sa femme, la belle-mère et la mère de celle-ci, la mère du beau-frère, la

¹ Isaac Bashevis Singer, *La Destruction de Kreshev*, 1958, Folio, 1997, p. 64.

demi-sœur maternelle, la sœur de la mère, la sœur de la femme, la femme du demi-frère maternel, la femme du fils. Elles ne sont pas les seules interdites mais étant permises au frère, ce sont les cas où le lévirat est proscrit en cas de décès du frère. » Et Gérard Haddad précise : « La notion d'alliance préférentielle avec la fille de l'oncle maternel se devine pourtant dans la Genèse où les Patriarches Isaac et Jacob ont pratiqué ce type d'union. » Il semble aussi contredire ce qu'il vient tout juste d'écrire : « Même la Loi par excellence, ces "Dix commandements" qui ébranlèrent le monde, n'énonce pas l'interdit de la mère, voire la moindre référence à l'inceste¹. » C'est encore un « paradoxe ».

Selon le Talmud, le livre des interprétations rabbiniques, la révélation des Dix commandements a pu d'abord perturber le peuple d'Israël : « Pendant l'absence de Moïse, écrit Gérard Haddad, le contenu non exprimé des Dix commandements apparut aux Hébreux : Renoncez à l'inceste ! Or, toujours d'après le traité Habbat, les relations conjugales des Hébreux étaient toutes peu ou prou incestueuses. Le patriarche Abraham n'avait-il pas épousé en Sara sa demi-sœur, et Moïse n'était-il pas enfant d'une relation interdite entre tante et neveu ? Voilà soudain que Yahvé ordonnait la dissolution de tous les ménages présents dans le Sinaï. On imagine l'émotion, le remue-ménage provoqué par cette exigence, s'ajoutant aux affres de l'austérité de la vie dans le désert. C'était trop. Les Hébreux détournèrent alors leur regard du feu incandescent du Sinaï pour se vautrer dans l'idolâtrie. Ils laissaient à la génération suivante le soin de mieux gérer ses alliances. Telle est la brillante lecture que nous offre le Talmud. »

Gérard Haddad ne donne pas plus d'explication ; mais si la « génération suivante » a la même signification que « l'an prochain à Jérusalem », on peut fort bien penser que ces pratiques sont toujours en vigueur aujourd'hui. L'auteur nous livre ici un nouvel exemple de cette ambivalence et de cette duplicité qui paraissent décidément constitutives du judaïsme, au sujet de « l'équivoque du mot *hessed* » :

« Etymologiquement, écrit-il, ce terme signifie "inceste". Mais il désigne couramment l'acte bienveillant, la grâce et, par extension encore, la piété religieuse. Le *hassid* est l'homme très pieux — terme que choisit le Baal Chem Tov pour nommer sa célèbre secte — mais littéralement ce serait l'"incestueux". »

¹ Gérard Haddad, *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, Desclée de Brouwer, 1981, Poche, 1996, pp. 261, 263.

L'origine de cette équivoque est donnée par le Talmud de Babylone (Yebamot, p.156) : « La Torah insiste sur la défense de l'inceste pour ne pas supposer l'inverse en raison de ce que Caïn et Abel épousèrent leurs sœurs. Ainsi le texte a-t-il le mot *hesed* qui d'ordinaire signifie "grâce". C'était une grâce toute humaine accordée par le Créateur aux premiers humains de s'unir ainsi pour peupler le monde¹. »

Dans son livre sur *Le Messianisme juif*, Gershom Scholem, confirme bien que les juifs kabbalistes jouent sur cette ambivalence pour interpréter la loi à leur manière : « Les Tikkunei ha-Zohar, par exemple, déclarent (tikkun 69) : "En haut [c'est-à-dire dans le ciel], il n'y a plus de lois d'inceste." Une autre référence habituellement citée à l'appui de cette croyance est Lévitique, 20, 17 (texte consacré presque entièrement à une énumération des transgressions incestueuses) : "Si un homme prend pour épouse sa sœur, la fille de son père ou la fille de sa mère, et s'il voit sa nudité et s'il voit la sienne, c'est une ignominie." » Et Scholem ajoute ici : « Le mot hébreu employé ici pour dire "ignominie", *hesed*², est le même qui se rencontre habituellement dans la Bible avec le sens de "tendresse"³. »

Gershom Scholem, qui est l'un des grands spécialistes juifs de la Kabbale, rappelle encore que les juifs appartenant à la secte hérétique des sabbatéens, avaient notamment adopté comme ligne de conduite d'enfreindre systématiquement toutes les interdictions de la Torah. Au moment d'accomplir une mitzva⁴, par exemple, le Juif pieux devait prononcer une bénédiction. Mais « selon la nouvelle formulation messianique inaugurée par Sabbataï Zevi lui-même, il devait dire maintenant : "Sois loué, Éternel, qui permet ce qui est interdit" ».

Et Scholem rappelle encore : « Le cas le plus grave en ce domaine fut celui d'un certain Baruchya Russo qui, vers 1700, fut le chef de l'aile radicale des Sabbatéens de Salonique. » Au sujet des « trente-six interdictions qui sont passibles du châtiement

¹ Gérard Haddad, *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, p. 265.

² L'orthographe est variable selon les auteurs. C'est ainsi que l'on trouve aussi, par exemple, « Tora », « Torah » ou « Thora », c'est-à-dire, les cinq livres de l'Ancien Testament, appelé aussi Pentateuque : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Mais chez les juifs, « le mot de Torah englobe aussi bien le Talmud que les cinq livres du Pentateuque. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 100).

³ Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, 1971, Calmann-Lévy, 1974, p. 179.

⁴ Mitzva, Mitzvot (pl.) : les 613 commandements de la Loi juive.

« d'extirpation de l'âme¹ », que l'on trouve dans la Tora (Lévitique, 18), écrit-il, « la moitié d'entre elles concernent les interdits relatifs à l'inceste. Baruchya ne s'est pas contenté de déclarer ces interdictions abrogées ; il est allé jusqu'à faire de ce qu'elles proscrivaient des préceptes positifs de la nouvelle Torah messianique². »

Ce qui prêche donc à une interprétation équivoque chez les juifs talmudistes, est affirmé de manière assez claire chez les juifs sabbatéens dont les hassidim sont les héritiers.

David Bakan vient apporter ici la confirmation que ces pratiques sont courantes dans les communautés juives : « Considérons maintenant, dit-il, le rôle de l'inceste dans l'histoire juive pour essayer de découvrir s'il éclaire le pourquoi des références répétées qu'y fait Freud. A cause de leur endogamie, le problème de l'inceste se posait d'une façon caractéristique pour les Juifs, et le rôle du mysticisme juif, [c'est-à-dire le hassidisme], était en partie de fournir des moyens de faire face aux sentiments intenses de culpabilité associés aux désirs incestueux... Les tentations incestueuses qui sont peut-être, comme Freud l'indique, universellement répandues, étaient particulièrement marquées chez les Juifs, suscitant ainsi l'élaboration de contre-forces intenses et, par voie de conséquence, un sentiment de culpabilité excessif.

« Deux caractéristiques du peuple juif peuvent expliquer l'intensité de la tentation incestueuse. D'une part, le tabou concernant le mariage avec les Gentils était un des plus stricts. Encore aujourd'hui, lorsqu'un membre d'une famille orthodoxe épouse un Gentil, il arrive que la famille se livre au rite de shib'ah, réunion qui a lieu normalement lors d'un décès. Faire shib'ah, c'est déclarer qu'on considère la personne comme morte à tous points de vue. D'autre part, poursuit David Bakan, les Juifs, surtout en Europe orientale, vivent habituellement en petite communauté, si bien que le choix d'un conjoint se trouve être extrêmement limité³... Souvenons-nous que dans la légende d'Œdipe, l'inceste est la conséquence d'un événement imprévisible qui avait séparé les protagonistes, de sorte qu'ils ne

¹ Il s'agit de la peine controversée de Karet, extirpation de l'âme, châtiment suprême, peine capitale.

² Gershom Scholem, *Le Messianisme juif*, op. cit., pp. 135-137.

³ R. Landes et M. Zborowski, *Hypotheses concerning the Eastern European Family*, Psychiatry, 1950 pp. 447-464.

s'étaient pas reconnus une fois parvenus à l'âge adulte. La principale raison de l'arrangement traditionnel des mariages par les anciens de la communauté juive réside peut-être dans le fait que les anciens étaient détenteurs des renseignements essentiels concernant les degrés de parenté. De même, la coutume des mariages précoces puisait peut-être sa justification, non seulement dans le réalisme appliqué en général aux impulsions sexuelles qui existait chez les Juifs, mais aussi dans la nécessité de pallier les tendances incestueuses¹. »

Dans *Sexe et caractère*, Otto Weininger confirme cette tradition : « Les Juifs font les meilleurs intermédiaires matrimoniaux du monde et nulle part la profession n'est aussi répandue parmi les hommes que chez eux. Il est vrai que cette activité y répond à une nécessité plus impérieuse qu'ailleurs, puisqu'il n'est aucun peuple au monde où il y ait aussi peu de mariages d'amour². »

Les « mariages précoces » dont parle David Bakan se retrouvent effectivement parfois dans la littérature. Le roman d'Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, donne ainsi une idée de ces pratiques matrimoniales : « Jacob n'avait que douze ans lorsqu'il fut fiancé à Zelda Leah, de deux ans plus jeune que lui, et dont le père était le doyen de la communauté³. »

« On se marie généralement avant la vingtième année, mais il n'est pas rare que ce soit peu après la dixième⁴ », confirme Mark Zborowski.

Voici un autre témoignage, laissé par le grand historien de l'antisémitisme, Léon Poliakov. Il concerne l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492. L'épreuve était alors comparée à la sortie d'Égypte : « En quelques mois, les Juifs vendirent tout ce qu'ils purent... Avant de partir, ils marièrent entre eux tous leurs

¹ Mark Zborowski reste très pudique au sujet du rôle de cet entremetteur : « Le shadkhn », écrit-il, est un « personnage considérable... Son petit livre tout écorné dans lequel sont inscrits les renseignements sur les partis dignes de ce nom est le bottin de la société du shtetl. Il assure, d'une certaine façon, l'arbitrage des prétentions sociales, car le rang de ses clients se trouve défini par les candidats qu'il leur recommande... Qu'il se contente d'exercer dans un seul shtetl ou que ses talents le promènent de ville en bourgade, il enregistre rumeurs et informations qui font de lui un bienvenu quelque peu redouté. Deux familles, même très liées, feront appel à ses services pour arranger un mariage. » (*Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 257).

² Otto Weininger, *Sexe et caractère*, p. 252.

³ Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, p. 40.

⁴ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 261.

enfants de plus de douze ans, pour que chaque fille eût la compagnie d'un mari¹. »

Chez les juifs séfarades, les pratiques semblent être identiques, à en juger par ce passage du roman de Pierre Paraf : Nous sommes en novembre 1776 (Adar 5536) : « La Belle Sultane aborde en rade de Marseille. Je m'embarque demain pour Djebel-Al-Tarik. Ma petite Sarah, dans un mois, nous célébrerons nos noces... Pour tes quatorze ans, nous reviendrons en France². »

Les mœurs des juifs sont sans doute assez éloignées des coutumes européennes. Le Talmud est sur ce sujet assez explicite. Ce livre, qui est le recueil de « la tradition des anciens », est composé des innombrables commentaires des rabbins concernant la loi. Par conséquent une bonne partie du texte est consacrée à l'énumération de l'opinion de tel ou tel rabbin, suivie d'une confrontation avec l'opinion de tel ou tel autre rabbin, suivie d'une sorte de synthèse faite par un nouveau rabbin. En 1935, pour la première fois de l'histoire, les 63 volumes du Talmud furent traduits, afin de permettre aux nouvelles générations, incapables de comprendre les différentes langues utilisées dans la version originale, d'avoir enfin accès au texte. Cette traduction intégrale du Talmud en anglais, parue en 1935 chez *Soncino Press*, est toujours désignée depuis comme l'*Édition Soncino du Talmud*. Elle ne fut évidemment tirée qu'à un nombre très restreint d'exemplaires et ne fut pas non plus proposée à la vente pour le grand public³.

La lecture des commentaires est fastidieuse, mais nous faisons le choix de la conserver tel quel, avec les notes en bas de page (pour le premier exemple), afin d'édifier le lecteur sur la construction de l'ouvrage. Précisons que le Talmud fait office de code juridique sur lequel se base la loi religieuse juive, et qu'il est le livre utilisé pour la formation des rabbins.

Dans le traité Sanhédrin, 55b-55a : « La pédérastie⁴ avec un enfant qui a moins de neuf ans, n'est pas à considérer comme la

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 170.

² Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 71.

³ http://www.moissondeselus.com/liste_des_documents.htm

⁴ On se place ici du point de vue du sujet passif de la sodomie. Ainsi qu'il a été établi plus haut en 54a, la culpabilité est encourue par le sujet actif de la sodomie, même si le sujet passif est un mineur (rappel : moins de treize ans). Cependant, une nouvelle distinction va être faite maintenant pour les sujets passifs ayant moins de treize ans.

pédérastie avec un enfant plus âgé.” Samuel a dit : “La pédérastie avec un enfant qui a moins de trois ans, n’est pas à considérer de la même manière que la pédérastie avec un enfant plus âgé.”¹ Quelle est la base de leur désaccord ? – Rab soutient que seul un sujet passif qui pourrait être capable d’avoir des rapports sexuels en tant que sujet actif, peut rendre coupable le sujet actif ; tandis qu’un enfant incapable d’être un sujet actif, ne peut être considéré comme le sujet passif d’un acte de pédérastie². Samuel soutient quant à lui que l’Écriture dit : “Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme” (Lévitique XVIII, 22). Il a donc été enseigné, conformément à l’avis de Rab, que le crime de pédérastie n’est qualifié qu’à partir de neuf ans et un jour (55a) ; mais celui qui commet la bestialité, que ce soit par les voies naturelles ou par les voies qui ne sont pas naturelles, ou bien une femme qui fait en sorte d’être abusée d’une manière bestiale, que ce soit par les voies naturelles ou par les voies qui ne sont pas naturelles, est passible de châtement. »

Vient ici une note de bas de page : « Explications depuis “Un enfant mâle âgé de neuf ans et un jour qui commet...” : Nous observons ainsi trois clauses distinctes dans cette *Baraita*³. La première (“Un enfant mâle âgé de neuf ans et un jour”) concerne le sujet passif de la pédérastie, la peine est alors encourue par le sujet actif adulte. Tel doit être le sens profond ici, car d’une part, le sujet actif n’est jamais explicitement désigné comme étant de sexe masculin, cela doit se comprendre spontanément, exactement comme on le comprend spontanément lorsque la Bible dit “Tu ne coucheras pas avec un homme...” où seul le sexe du sujet actif est stipulé ; et d’autre part, si l’âge de référence avait été celui du sujet actif, la culpabilité étant alors encourue par un sujet passif adulte, pourquoi alors avoir fait un cas précis du crime de pédérastie ? Puisque dans tout crime d’inceste commis par l’enfant, le sujet adulte passif n’encourt aucune culpabilité, à moins bien sûr, que l’enfant ait atteint l’âge de neuf ans et un jour. C’est pourquoi cette *Baraita* a retenu l’affirmation de Rab selon laquelle le sujet adulte est condamnable, quand le sujet passif a plus de neuf ans et un jour. »

¹ Rab place le minimum à neuf ans ; mais si la sodomie est pratiquée sur un enfant plus jeune, aucune culpabilité n’est encourue. Samuel, lui, fait de trois ans le minimum.

² À neuf ans, un enfant mâle a atteint la maturité sexuelle.

³ Une *Baraita* est une loi orale qui ne fait pas partie de la *Mishna* (première systématisation de la loi orale).

Sanhédrin, 55b : « Une petite fille de trois ans et un jour peut être acquise en mariage par coït, en cas de mort de son mari et si elle a un rapport sexuel avec le frère de son mari, elle devient à lui. Une telle fille est considérée comme femme mariée, on peut se rendre coupable d'adultère à travers elle ; car elle peut souiller l'homme qui a des rapports sexuels avec elle, et celui-ci pourrait à son tour souiller ce sur quoi il se couche, comme un vêtement qu'on se passe (cas de blennorragie). » (Les parenthèses de ces citations sont dans l'*Édition Soncino*.)

On trouve en note, dans le même passage : Une variante de ce passage est : « Y a-t-il une chose qui soit permise à un Juif et qui soit interdite à un païen. Le rapport sexuel par les voies qui ne sont pas naturelles est permis à un Juif. »

Sanhédrin, 69b : « Nos rabbins ont enseigné la chose suivante : Si une femme s'exhibe avec obscénité avec son jeune fils (un mineur), et que celui-ci commette la première phase de rapports sexuels avec elle, Beth Shammai dit qu'il la rend par là inapte au sacerdoce. Mais Beth Hillel dit qu'elle est encore apte au sacerdoce... Mais ils s'accordent tous deux pour dire que le rapport sexuel que fait un garçon de neuf ans et un jour, est un vrai rapport sexuel, tandis que celui fait par un garçon de moins de huit ans ne l'est pas, leur désaccord ne porte que sur le cas d'un garçon qui a huit ans.

Kethuboth, 11a-11b : « Rabba a dit... : “Quand un homme adulte a des rapports avec une petite fille, ce n'est rien, car quand la fille est plus petite que dans ce cas là, c'est comme si on lui mettait le doigt dans l'œil ; mais quand un petit garçon a des rapports avec une femme adulte, c'est un cas équivalent à celui où “une fille est pénétrée par un morceau de bois”¹”.

Dans l'inceste, écrit un psychologue, « cette violence n'implique pas nécessairement le viol de la fille par son père. Par des actes de tendresse, le père peut susciter chez sa fille son consentement à avoir des relations sexuelles avec lui. » Freud

¹ On peut rappeler ici que le cinéaste français Roman Polanski a dû fuir précipitamment les Etats-Unis en 1978 après avoir drogué et violé une petite fille de 13 ans. Il est toujours recherché par la justice américaine, et risque cinquante années de prison. C'est la raison qui l'a dissuadé d'assister à la cérémonie des Oscars en 2003, pour son film *Le Pianiste*. Les journalistes restent toujours discrets sur cette affaire, tandis qu'ils se sont acharnés à démolir le chanteur noir Michael Jackson, idole des années 80, au cours d'un procès surmédiatisé, en janvier 2005.

donne cette explication : l'attrait de l'enfant repose, chez le malade, « en grande partie sur son narcissisme, son autosuffisance et son inaccessibilité. » Pour un individu en quête d'amour, un enfant, et donc aussi et surtout « son propre enfant en tant que prolongement de lui-même... pourra exercer un attrait considérable¹. »

On sait par ailleurs les liens étroits entre l'inceste et la pédophilie. Voici les statistiques sur ce sujet : « Les adultes qui commettent de tels abus le feraient, dans 96 % des cas, à l'intérieur de leur propre famille. Toutefois, près de la moitié de ceux-ci abuseraient en outre d'enfants n'appartenant pas à leur foyer (et 19 % commettraient également des viols de femmes adultes)². »

Il est aussi intéressant d'apprendre que les dispositions incestueuses se transmettent d'une génération à l'autre : « On parle même de "génération incestueuse", lorsque le fils incestueux devient lui-même un père incestueux. Il n'est pas rare que l'auteur d'un inceste ait lui-même subi, durant son enfance, un abus sexuel de la part d'un adulte, souvent son proche parent³. »

A notre connaissance, il n'existe aucun travail analysant les prescriptions talmudiques concernant l'inceste et les relations sexuelles avec les très jeunes enfants. Quant aux études sur la fréquence des incestes dans le judaïsme contemporain, elles ne sont manifestement pas à la disposition du public. C'est pourtant un point capital, qui peut permettre de mieux percevoir encore ce qui a pu être à l'origine de l'élaboration du complexe d'Œdipe et de la science psychanalytique.

Si ces pratiques pédophiles sont aujourd'hui formellement condamnées en France, à juste raison, il n'en était pas de même, visiblement, dans les années 1970, à une époque où le courant

¹ Jacques-Dominique de Lannoy, *L'Inceste*, PUF, 1992, pp. 96, 110.

² Dans *Le Parisien* du 20 mai 2006 : Thierry Chichportich, le « masseur des stars », surnommé « l'homme aux doigts d'or » par le gotha du cinéma mondial, vient d'être condamné à 18 ans de réclusion par la cour d'assises de Nice pour les viols de treize jeunes femmes qui avaient été profondément endormies au moyen de tranquillisants administrés à leur insu. Une première plainte avait été déposée par l'une de ses victimes reprenant partiellement ses esprits pendant son viol. Les découvertes par les policiers des vidéos filmant ses ébats, puis celle des médicaments utilisés auront permis de le confondre. Cet exemple est certes anecdotique, mais il permet de rendre compte de l'existence du phénomène.

³ Jacques-Dominique de Lannoy, *L'Inceste*, PUF, 1992, pp. 92, 91.

philosophique freudo-marxiste avait le vent en poupe et portait les idéaux de la jeunesse en révolte contre la société¹. Dans le journal *Le Monde* du 26 janvier 1977, par exemple, avait paru un manifeste demandant la libération de trois individus condamnés pour pédophilie. Voici ce que l'on pouvait y lire : « Nous considérons qu'il y a une disproportion manifeste, d'une part, entre la qualification de "crime" qui justifie une telle sévérité, et la nature des faits reprochés ; d'autre part, entre le caractère désuet de la loi et la réalité quotidienne d'une société qui tend à reconnaître chez les enfants et les adolescents l'existence d'une vie sexuelle (si une fille de treize ans a droit à la pilule, c'est pourquoi faire?)². »

Ce manifeste était soutenu par de nombreuses personnalités, parmi lesquelles on trouve les signatures de Louis Aragon, Roland Barthes, Simone de Beauvoir, Gilles et Fanny Deleuze, André Glucksmann, Félix Guattari, Bernard Kouchner, Jack Lang, Jean-Paul Sartre, Philippe Sollers. Si les signataires de cet appel ne sont pas tous juifs, il faut bien constater tout de même que ceux-ci en représentent une proportion importante qui ne peut s'expliquer, à notre sens, que par le poids de la tradition.

Plus récemment encore, l'ex-ministre de la Culture, Jack Lang, donnait régulièrement des interviews dans le journal *Gai Pied Hebdo*, une revue homosexuelle qui se situait constamment à la limite de la légalité en faisant la promotion de la pédophilie. Dans le *Gai Pied Hebdo* du 31 janvier 1991, on lisait par exemple : « La sexualité puérile est encore un continent interdit, aux découvreurs du XXI^e siècle d'en aborder les rivages. » Les amateurs de ce type de pratique savent se faire aujourd'hui beaucoup plus discrets.

Le phénomène n'a cependant pas disparu et touche probablement toutes les communautés et toutes les couches de la population. Il nous faut signaler ici les quelques rares chiffres disponibles qui montrent l'ampleur du phénomène pédophile. Le 20 novembre 2001, devant l'Assemblée nationale, le garde des Sceaux, Marylise Lebranchu donnait les chiffres du nombre d'enfants disparus en France au cours de l'année 2000 :

« Nous avons regardé les chiffres portant, non sur tous les enfants disparus, car c'était impossible, mais sur ceux qui ont fugué. Sur 34 500 mineurs ayant fugué en 2000, 33 700 ont été

¹ *Les Espérances planétariennes*, pp. 69-80.

² <http://www.unification.net/french/misc/hom.html>

retrouvés. Cela signifie que 800 ne l'ont pas été. Certains ont sans doute été recueillis (sic) par des réseaux. » Et rien ne permet de penser que cette année-là aurait été exceptionnelle.

Le site internet « [decadi.com](http://www.decadi.com)¹ », sur lequel nous avons trouvé ces informations, précise que « le chiffre de 800 avancé par la ministre ne prend pas en compte les mineurs arrivés irrégulièrement sur le territoire national et qui disparaissent après les contrôles de police » (800 supplémentaires). On peut aussi y lire cet intéressant commentaire :

« La ministre confirme ce que nous avons déjà dénoncé : il n'existe aucun chiffre des disparitions de mineurs. Etrange constat pour un pays qui dispose d'importants moyens statistiques. On sait, à l'unité près, combien de saumons (375) ont remonté des eaux de la Loire en l'an 2000, mais on est incapable de savoir à une centaine près le nombre de mineurs qui disparaissent. La seule approche chiffrée est celle des fugues, c'est-à-dire de départs volontaires. Mais rien ne permet d'affirmer que les 800 mineurs volatilisés cette année-là sont des fugueurs. En fait, toutes les disparitions de mineurs sont, a priori, comptabilisées comme des escapades. Ce dogme permet de justifier l'absence d'enquêtes poussées dans la quasi totalité des cas. Il est conseillé aux parents concernés, morts d'inquiétude, d'attendre le retour au bercail de leur enfant. C'est d'autant plus aberrant qu'en cas d'enlèvement les premières heures sont capitales si l'on veut retrouver vivante la victime. Ainsi cette mère lyonnaise que nous avons reçue au journal et à qui la police continue de répéter que son fils a fugué. Agé de six ans, il a disparu à la sortie de l'école. Mais c'était il y a vingt-six ans !

« Dans de rares cas, le parquet lance de vastes recherches... alors que le phénomène se révèle massif. On peut s'étonner que la ministre puisse utiliser le verbe "recueillir" à propos des enfants réduits en esclavage par des réseaux. Mais c'est la première fois que ces réseaux pédocriminels sont dénoncés par la chancellerie, alors que de nombreux parquets, à Paris notamment, continuent à agir comme s'ils n'existaient pas. »

Ce qui nous laisse circonspect, c'est que le site « [decadi.com](http://www.decadi.com) », paraît mélanger les genres de manière insidieuse. En effet, parallèlement à ce salutaire travail d'informations, on s'aperçoit que ce site fait œuvre de militantisme « antifasciste », en affichant sur cette même page une croix gammée barrée d'un

¹ <http://www.decadi.com/dignaction/Fchiffres.html>

trait noir, comme s'il pouvait y avoir un lien entre les « nazis » et les réseaux pédophiles. A première vue, le lecteur peut s'étonner de ce curieux amalgame. Mais si l'on raisonne à la manière sabbatéenne, c'est-à-dire en inversant les rôles, on peut penser que ce site et ses animateurs, finalement, sont surtout là pour « occuper le terrain », afin que d'autres ne le fassent à leur place. C'est une analyse qu'il faudrait peut-être approfondir. Quoi qu'il en soit, si les réseaux pédophiles concernent l'ensemble de la société, le phénomène incestueux semble toucher davantage la communauté juive.

Il transparaît parfois dans la littérature, de manière discrète ou voilée. Ainsi, l'écrivain Stéphane Zagdanski a pu écrire ce dialogue, dans son essai sur l'antisémitisme :

« Vous savez qu'un des principaux reproches faits aux juifs est de rester toujours entre eux.

— A décrypter : ils s'adonnent égoïstement à cette jouissance obscure de l'inceste dont ils nous ont interdit l'accès. L'antisémite, comprenez-vous, est très fortement tracassé par l'inceste, ce qui est logique, puisqu'il souffre d'une déficience de ses frontières¹. »

Deux pages plus bas, Zagdanski fait dire à un personnage antisémite imaginaire : « La joie des juifs nous est étrangère. Cette jouissance privée nous rend *interdits*, c'est donc bien qu'ils nous l'interdisent ! Ils sont eux-mêmes l'interdit incarné de l'inceste puisqu'ils jouissent de ce que nous désirons en vain². »

Nous avons déjà cité dans *Les Espérances planétaires*, le roman futuriste et apocalyptique de Jacques Attali intitulé *Il viendra*. Jacques Attali y met en scène un homme, Mortimer, qui se demande si son fils, pris de délires prophétiques, ne serait pas par hasard le prophète Elie en personne venant annoncer aux juifs la venue imminente du Messie. Mortimer part donc avec lui à Jérusalem pour y consulter des rabbins, dans une ambiance d'apocalypse, afin de recueillir leurs avis. Il se retrouve dans une crypte, « exactement sous l'entrée de ce qui était le Saint des Saints du second Temple, là où il s'y trouvait il y a plus de deux mille ans³ ».

¹ Il faut ici remettre la phrase à l'endroit.

² Stéphane Zagdanski, *De l'Antisémitisme*, Climats, 1995, 2006, pp. 206, 208. On trouve encore dans cet essai : « Y est un juif honteux, parfaitement fat, souverainement sot, persuadé d'être un génie par sa mère incestueuse depuis sa plus tendre enfance. » (page 267).

³ *Les Espérances planétaires*, pp. 197-199. Jacques Attali, *Il viendra*, p. 82.

Quelques rabbins curieux du phénomène, s'interrogent sur le cas du jeune prodige. Nous vous livrons ici la fin d'un dialogue édifiant. Ecoutez un peu cela :

« Selon vous, même les tabous sexuels seront abolis ? sourit Mortimer

– Absolument ! affirme Nahman.

– Même l'inceste ? hasarde Mortimer.

– Tu blasphèmes, Nahman ! hurle MHRL, empêchant le jeune rabbin de répondre¹. »

Il y a manifestement des choses qui ne doivent pas être révélées au grand public².

Le féminisme

Les mœurs et coutumes du peuple juif peuvent paraître effectivement assez déconcertantes pour un esprit européen. Il est aussi intéressant de constater que chez les juifs, la femme, fille ou épouse, est traitée là encore selon des coutumes singulières.

Selon la grande étude sur les juifs d'Europe centrale de Mark Zborowski, la situation des femmes juives dans les shtetls peut être ainsi résumée : « La femme n'est pas tenue d'étudier, et elle ne sera pas plus juive si elle étudie. Elle aura beau être parfaite par son obéissance à la Loi, son judaïsme, comparé à celui d'un homme instruit, ne sera jamais complet. Elle n'est pas considérée comme un être indépendant, mais comme un membre d'un ensemble dont les éléments sont complémentaires³. »

La femme n'a pas besoin de connaître la Loi juive : il suffit qu'une fille sache un peu lire, un peu prier. Il existe donc deux littératures parallèles, que le moykher sfoyrim, le marchand de livres ambulante, colporte de shtetl en shtetl : les textes sacrés en hébreu pour les hommes instruits et une abondante littérature yiddish réservée aux femmes et aux prostes⁴, faite de livres religieux ou profanes, rédigés avec une simplicité et une clarté indignes d'un authentique lettré. « Le shtetl a instauré une culture faite pour l'homme où la femme est officiellement une

¹ Jacques Attali, *Il viendra*, p. 264. L'alphabet hébraïque ne comporte que des consonnes. C'est ainsi que Cohen, Kun, Kahn, Caen ou Cohn, par exemple, ne sont qu'un seul et même nom et désigne le « prêtre », en hébreu.

² « Celui qui voudrait avouer les secrets d'Israël aux chrétiens, doit être tué avant même qu'il ne leur dise quoi que ce soit. » (Choschen Ham, 386, 10).

³ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 72.

⁴ Proste yidn, proster yid (sing.) : le petit peuple, les gens vulgaires, du commun.

subordonnée et un être inférieur. L'étude de la Loi, facteur premier de promotion sociale, n'étant pas pour elles, les femmes sont automatiquement exclues des sommets de la communauté. »

« Les légendes talmudiques et la pratique sociale du shtetl s'accordent, en outre, sur la nature foncièrement pécheresse de la femme, écrit Zborowski. Puisque c'est pécher que de contaminer l'étude de la Loi par des rêveries sensuelles, le mariage des garçons est relativement précoce. Satisfaits dans leurs désirs, ils ont l'esprit libre pour étudier... L'idéal du shtetl prescrit aux hommes d'éviter absolument les femmes. L'attitude à l'égard de cet idéal va de l'observance fanatique à un demi-respect indifférent et démontre le jeu que l'on peut introduire entre l'esprit et la lettre de la Loi... On ne se prémunit pas contre le sexe mais contre son intrusion intempestive et inopportune. Les précautions sont sévères. Afin d'atténuer le charme maléfique de la femme mariée, ses cheveux sont coupés et elle portera toute sa vie une perruque et un fichu. Les manches courtes lui sont interdites et l'homme ne devra pas étudier dans une pièce où la femme irait les bras nus... Si un Juif orthodoxe est contraint de serrer la main d'une femme, il recouvre habilement sa propre main du pan de son caftan afin d'éviter tout contact¹. » Mark Zborowski précise en outre : « L'homme, chaque jour, rend grâce à Dieu de ne pas avoir été fait femme » ; et chacun pourra vérifier que ces traditions sont encore respectées aujourd'hui chez les juifs orthodoxes.

Une jeune fille peut aussi faire preuve d'une telle ténacité dans son désir d'apprendre, que son père lui cédera. Quelques filles ont ainsi accès au savoir traditionnel, telle cette Yentl, dans le film de Barbara Streisand (USA, 1983), dans lequel on voit cette scène où, sur la place du marché, apparaît le vendeur de livres ambulants, qui crie à tout va : « Illustrés pour les femmes ! Livres saints pour les hommes ! » Son compère Avigdor, qui va lui présenter sa fiancée, lui répond un jour : « Je n'ai pas besoin qu'elle pense. » Voilà qui résume bien le rôle de subordonnée de la femme juive.

L'étude très idéalisée de Mark Zborowski ne dévoile évidemment pas tout, dans ce livre pour le public. On sait par ailleurs que Le Talmud interdit formellement aux femmes tout étude de la Loi, qui n'est réservée qu'aux seuls hommes : « Celui

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, pp. 115-129.

qui enseigne à sa fille la loi sainte est aussi coupable que s'il lui enseignait des indécences. » (traité Sota, fol. 20).

D'après le traité *Kétouboth*, on peut répudier une femme sans lui rendre son douaire : si elle donne à son mari des aliments défendus ; si elle le trompe sur l'époque de ses menstrues ; si elle ne fait pas son devoir par rapport à la halakha ; si elle marche nu-tête au dehors ; si elle file dans la rue. Aba Saül dit encore si elle injurie les parents de son mari en sa présence. Rabbi Tarfon ajoute : si elle est criarde. On comprend par là, selon Samuel, celle qui, parlant dans sa maison, élève tant la voix que ses voisins l'entendent chez eux. Selon Rab, il s'agit seulement de la femme que l'on entend d'une autre pièce dans ses relations conjugales.

Rappelons aussi qu'une femme ayant ses règles est considérée comme impure ; le mari doit observer envers elle les « lois d'isolement » : douze jours par mois (cinq d'examen et sept de pureté), au cours desquels il ne touchera pas son épouse. « Dès que vous êtes en état de nidda, vous ne pouvez même plus toucher la main de votre époux ni lui remettre un objet, ni le lui jeter ni en recevoir de lui. Vous posez cet objet et il le prendra. » En état de nidda, vous ne pouvez vous trouver avec votre époux dans la même voiture, le même bateau, le même wagon. Un couple juif a donc aussi forcément deux lits, car « ce serait un crime de partager la même couche en état de nidda¹. » A la synagogue, bien évidemment, les femmes sont reléguées dans une pièce à part, et ne peuvent participer, ni même voir la cérémonie religieuse des hommes.

L'hebdomadaire économique *L'Expansion* nous apprend aussi, dans ce numéro de mars 2006, quelques détails de la vie de famille dans certaines colonies juives de Cisjordanie : « Dans la population ultra-orthodoxe, où l'on compte en moyenne sept enfants par foyer, seule la femme travaille (dans l'enseignement, en général), tandis que l'homme se consacre à plein-temps à étudier la Torah. » Ces colonies, peut-on encore apprendre, attirent de nombreuses entreprises et se développent très bien, grâce à leur « gisement de main-d'œuvre féminine, dévouée et bon marché² ».

¹ Roger Peyrefitte, *Les Juifs*, Flammarion, 1965, pp. 97-99.

² « Il est normal pour un lettré de rester plongé dans les livres pendant que sa femme va gagner la subsistance de la famille. » (Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 74).

C'est ce qui fait dire à Daniel Cohn-Bendit, s'adressant à Bernard Kouchner : « Tu connais cette prière juive qui, quotidiennement, fait dire aux hommes : "Je remercie Dieu de ne pas être né femme" ? » Et Bernard Kouchner répond avec une feinte candeur : « Quelle horreur, je ne la connaissais pas, celle là¹ ! »

On peut mieux comprendre maintenant ce qui anime les femmes juives des shtetls, entrées dans la société européenne à la fin du XIX^e siècle. Soumises depuis des siècles à des lois qui les reléguent dans une position nettement subalterne de type oriental, les femmes juives ont voulu profiter de cette soudaine libération et déboulonner ce patriarche familial qui pouvait abuser d'elles dans le plus grand respect des traditions. On se dit qu'il n'y a rien d'étonnant, finalement, à ce que ces femmes brimées se soient jetées à corps perdu dans le mouvement féministe. Ces femmes ont cru résoudre leur névrose et leurs « conflits œdipiens » en combattant le patriarcat sous toutes ses formes. Comme Freud et les autres intellectuels cosmopolites, elles ont transféré sur le reste de l'humanité un problème qui, au départ, leur était très personnel. C'est donc dans la société goye européenne qui les avait accueillies que les féministes vont chercher à tuer le père.

Dans *Les Écuries de l'Occident*, Jean Cau observait justement au début des années 70, cette guerre à mort faite au mâle occidental. La gauche intellectuelle, dit-il, a entamé la lutte contre le père. « Elle en traque partout l'image : Dieu, le chef, le colon, le conquérant, le professeur, etc. Et l'État-patron. Pourquoi ? Parce que le Père est l'autorité, la contrainte et la force. Contre le Père, l'intelligentsia propose donc l'alliance des fils, tous égaux, dont la mère, de guerre lasse, se fera complice². »

La vogue du féminisme est bien évidemment concomitante de la pensée révolutionnaire freudo-marxiste. Cette idéologie entend mener à bien la révolution socialiste par l'éclatement de la structure familiale patriarcale européenne, afin de libérer les femmes et les enfants de la terrible oppression que ferait peser sur les familles le mâle blanc dominateur. Wilhelm Reich et ses successeurs de l'école de Francfort, tels Adorno, Habermas, ainsi

¹ Il fait ici un clin d'œil à son complice. D. Cohn-Bendit, B. Kouchner, *Quand tu seras président*, op. cit., p. 333.

² Jean Cau, *Les Écuries de l'Occident*, Table ronde, 1973, cité dans Alain de Benoist, *Vue de droite*, Éditions du Labyrinthe, 1977, édition de 2001, p. 361.

qu'Herbert Marcuse et les jeunes « rebelles » de mai 1968, en étaient les plus ardents propagandistes, tant par haine de la civilisation européenne, nous l'avons vu, que par désir de hâter la venue du Messie et par projection névrotique¹.

Pour Freud, toute société bâtie repose sur une aliénation, car, selon lui, « la répression des pulsions et leur refoulement sont indispensables au maintien de la civilisation et de ses institutions. » Herbert Marcuse rejette le pessimisme freudien et proclame que cette aliénation n'est pas inéluctable. *Eros et civilisation* (1955) développe une réflexion qui se construit sur un célèbre ouvrage de Freud, *Malaise dans la civilisation*, mais prolonge la réflexion freudienne dans un sens révolutionnaire. Marcuse « s'attaque aux symboles de l'autorité, écrit Alain de Benoist : le père de famille, le chef politique, le patron, l'État. Prêchant la "société sans pères", il reprend l'argumentation des "francfortistes" et des freudo-marxistes (Wilhelm Reich, Erich Fromm) : pas de libération sociale sans libération sexuelle². »

Dans cette guerre contre la société patriarcale européenne, les femmes juives s'impliquent tout particulièrement. Il est intéressant de constater que le mouvement féministe, qui prend son essor dès la fin du XIX^e siècle, correspond très exactement au mouvement d'émancipation des juifs des ghettos de l'Europe orientale. Dans la Vienne du début du XX^e siècle, le célèbre écrivain Arthur Schnitzler — « l'un des plus brillants représentants de la culture viennoise de la Belle Époque », écrit son biographe Jacques Le Rider —, entendait déjà détruire la société patriarcale. Voici ce qu'écrit Jacques Le Rider au sujet de l'œuvre d'Arthur Schnitzler, qui était aussi un ami de Freud :

« La représentation de la lente et douloureuse agonie du patriarcat, défini comme un système culturel caractérisé par la prévalence de l'homme et des valeurs masculines, est le thème central de l'œuvre de Schnitzler... Schnitzler représente des hommes en apparence modernes, qui vivent avec leur temps, qui admettent dans leur bonne conscience d'hommes civilisés que la femme a les mêmes droits que l'homme et que l'homme a les mêmes devoirs que la femme, mais qui se comportent comme si le mâle, seigneur et maître de la femme, était toujours d'actualité. Il représente des femmes en apparence modernes, c'est-à-dire émancipées, instruites et souvent cultivées, mais qui, dans leur

¹ *Les Espérances planétaires*, pp. 69 à 81.

² Alain de Benoist, *Vue de droite*, Éditions du Labyrinthe, 1977, 2001, p. 466.

vie érotique et sentimentale, ne s'affranchissent jamais des rôles que leur prescrivent les fantasmes masculins : la mère, la maîtresse, la prostituée, la femme fatale, la fille des faubourgs, mi-grisette, mi-ingénue, toutes vouées, tôt ou tard, à un sort de victimes. » Hommes et femmes, en définitive, « restent prisonniers de rôles sexuels archaïques¹. »

Il s'agit donc de les délivrer. Là encore, il nous semble que l'intellectuel juif, à peine sorti du shtetl, projette sa propre culpabilité sur la société européenne, à défaut d'avoir le courage de tuer son propre démon intérieur — son dybbuk. Il est en effet un peu cocasse de s'entendre donner des leçons de morale sur l'archaïsme de notre culture, par des gens dont les mœurs peuvent paraître aussi douteuses et qui traitent les femmes d'une façon aussi dure.

En France, le mouvement féministe a reçu depuis lors l'empreinte de personnalités influentes telles que Gisèle Halimi, Simone Veil ou Elisabeth Badinter, par exemple, qui revendiquent aussi l'héritage d'Emma Goldman et de Louise Weiss. Le judaïsme est donc bien à la pointe du mouvement « libérateur ».

Elisabeth Badinter publiera plusieurs ouvrages sur le sujet. Elle est la fille et l'héritière de Marcel Bleustein-Blanchet, ce milliardaire d'origine polonaise, qui est le fondateur de la première agence de publicité en France, *Publicis*. Engagée politiquement à gauche, Elisabeth Bleustein épousera Robert Badinter, l'ancien ministre de la justice socialiste de Mitterrand. Dans *L'Amour en plus*, publié en 1980, elle ne fait pas moins que dynamiser l'idée que l'instinct maternel est inné. Un autre de ses ouvrages porte ce titre évocateur : *XY, De l'identité masculine, on ne naît pas homme, on le devient*.

On retrouve ici encore cette disposition trouble, pathologique, qui consiste à effacer les frontières et à dissoudre les certitudes les mieux établies, et qui ne correspond finalement à rien d'autre qu'à une névrose profonde héritée d'une vie confinée dans les shtetls de l'Europe orientale et régie par la Loi mosaïque. Tout au long du XX^e siècle, les juifs émancipés n'ont eu de cesse, à travers le freudisme, le marxisme, le freudo-marxisme, le libéralisme et toutes les théories cosmopolites, de transférer sur les populations européennes une névrose dont ils ne savent comment se défaire, et dans laquelle l'idée du Messie les

¹ Jacques Le Rider, *Arthur Schnitzler*, Belin, 2003, pp. 133, 134.

entraîne dans une éternelle fuite en avant, renversant tout sur leur passage, sacrifiant tout des autres civilisations, dans l'espoir de voir un jour restauré le très hypothétique royaume de David.

Afin de libérer les enfants et les femmes de l'odieuse oppression du mâle blanc, le féminisme et les idéologues freudo-marxistes, vont traficoter l'histoire à leur manière et échafauder les théories qui doivent conduire à la destruction de la cellule familiale patriarcale.

Le site internet du MIEL (Mouvement pour une économie libidinale), dont les thèses reprennent celles de Wilhelm Reich, présente ainsi une vision de l'histoire conforme à cette névrose : La période néolithique, qui correspond à l'invention de l'agriculture, à la sédentarisation des peuplades, qui s'étire de 8.000 à 3.000 ans avant « notre ère », correspondrait, selon eux, à « l'âge d'or de l'Humanité ». Karl Marx lui-même « situait pendant cette période l'existence du communisme primitif ». Ces sociétés idéales étaient, paraît-il, de type matriarcal : « Le néolithique va inventer la métallurgie : or pour les bijoux, cuivre pour les objets de cuisine, toutes choses principalement utilisés par les femmes et qui renforce notre conviction d'une société matriarcale. »

L'humanité vivait alors en paix, jusqu'à ce que les méchants indo-européens viennent tout gâcher : « Il est aujourd'hui prouvé d'une manière formelle, écrivent-ils, que la guerre n'est apparue que bien plus tard... Ce qui va constituer le détonateur est indéniablement l'invention de la guerre, avec la domestication du cheval par les tribus aryennes. D'un seul coup, une étape journalière passe de 20 km à 200 km, ce qui permet des raids surprises sur les villes et les richesses, leurs greniers à blé, leurs femmes si belles, leurs bijoux, etc. » L'invention du bronze, à la même époque, en mélangeant le cuivre et l'étain, va permettre la fabrication d'armes très dures : « Et c'est ainsi que l'humanité redécouvre la production massive et industrielle. »

Ainsi apparaissent deux classes dominantes : celle des guerriers et celle des prêtres, qui sont exclusivement masculines, qui « introduisent le patriarcat autoritaire et soumettent les femmes dans le cadre social et en matière sexuelle. » Les salauds !

Il restait pourtant quelques bribes de cette société idéale, encore au Moyen Age : « Pour preuve, un exemple récent est celui d'Aliénor d'Aquitaine au XI^e siècle et de ses Cours de

Justice d'Amour qui donnaient presque toujours raison à l'amant et tort au mari. » Mais là encore, les méchants étaient aux aguets : « Louis IX dit le Saint extermina cette société féministe avant l'heure lors de la Croisade des Albigeois ».

C'est ici un bel exemple, assez caricatural, de ce que peut produire le fanatisme mis au service de l'eschatologie hébraïque. L'histoire est ici tordue de telle manière à ce qu'elle puisse entrer dans la boîte idéologique freudo-marxiste, selon le principe bien compris que la fin justifie toujours les moyens.

Le philosophe marxiste Jurgen Habermas décrivait lui aussi à sa manière, dans les années 1970, l'idéal communiste de société matriarcale : « L'inceste entre la mère et le fils devenant adulte est interdit, écrit-il, mais il n'y a pas la même prohibition de l'inceste entre le père et la fille, parce que le rôle paternel n'existe pas¹. »

Le rôle paternel est effectivement moins important dans les sociétés matriarcale où les mères seules sont en charge des familles, tandis que les mâles (comme dans certaines sociétés de singes), sont abandonnés à eux-mêmes et se livrent au vagabondage sexuel.

Ces sociétés matriarcales sont donc aussi polygames. Et, comme par hasard, on l'a vu au début de cette étude, Jacques Attali fait lui aussi la promotion de la polygamie, tant dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*, publié en 1998, que dans son livre intitulé *L'Homme nomade*, en 2003. Il faut dire ici que cette structure familiale était la norme chez les juifs des anciens temps, ainsi qu'Attali l'écrit dans un autre de ses ouvrages : « La polygamie est en effet, et restera longtemps, la pratique admise par les Hébreux, comme elle l'est pour tous les peuples de la région². » Sans doute, faut-il voir ici encore, cette incapacité pathologique « à envisager le point de vue d'autrui », qui conduit à ne raisonner qu'en fonction de ses propres normes, et à vouloir les imposer coûte que coûte au reste de l'humanité.

La bisexualité freudienne

L'idée de la bisexualité des individus a fait partie, dès le début, du corpus doctrinal des mouvements féministe et freudo-marxiste. Ce concept, comme tout ce qui vient du peuple juif, a été érigé en loi universelle, applicable à tous les individus de

¹ Jürgen Habermas, *Après Marx*, 1976, Fayard, 1985, p. 94.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 23.

toutes les civilisations, même si son champ d'application, dans les faits, est limité à la seule population européenne. En faisant croire à l'homme européen qu'il est aussi un peu une femme, on pense qu'il acceptera plus facilement la nouvelle société matriarcale qu'on entend lui imposer pour le "délivrer". On doit ainsi comprendre que dans cette société patriarcale, terriblement répressive, l'homme européen refoulerait ses instincts féminins naturels, et ce serait ce « refoulement » qui rendrait le mâle blanc si agressif à l'égard des étrangers, et surtout à l'égard des juifs persécutés. Voici ce qu'écrit par exemple en 1987 la féministe Yolande Cohen, dans *Femmes et contre-pouvoirs* :

Dans la société moderne d'aujourd'hui, « hommes et femmes sont amenés à développer et à extérioriser "l'autre partie" d'eux-mêmes que l'éducation de jadis se faisait un devoir de refouler. De plus en plus, les femmes sont tenues de jouer des rôles d'hommes et ceux-ci des rôles de femmes. La bisexualité originare est de retour, balayant sur son passage l'inégalité et la stricte complémentarité des sexes... L'arrivée du troisième millénaire coïncide avec un extraordinaire renversement des rapports de forces. Non seulement le système patriarcal sera mort et enterré dans la plus grande partie de l'Occident industrialisé, mais on assistera à la naissance d'un nouveau déséquilibre dans le rapport des sexes, cette fois au bénéfice exclusif des femmes¹. »

Le désir de détruire la société européenne est une fois de plus très perceptible, car l'apologie de la bisexualité n'est évidemment qu'une manière voilée d'encourager l'homosexualité. Mais l'on perçoit aussi, dans ce propos, cette ambivalence typiquement hystérique, qui n'est que la projection sur le reste de l'humanité d'une névrose très spécifique au judaïsme.

Pour employer un vocabulaire psychanalytique, on y décèle le désir incestueux du « père distant et idéalisé », d'un côté, et le rejet de la « suffisance phallique » de l'autre. Le « père distant » n'étant autre que le Messie en personne, que l'on continue d'attendre envers et contre tout. Son attente fébrile, comme nous le démontrons tout au long de cette étude, est éminemment génératrice de désordres psychologiques, dont la source se trouve dans un complexe d'Œdipe non surmonté. Quant au mâle « suffisant », il s'agit bien entendu du goy blanc, sur lequel on fera reposer le poids de toutes les ignominies d'une civilisation

¹ Yolande Cohen, *Femmes et contre-pouvoirs*, Boréal, 1987, pp. 214-216.

que l'on exècre par dessus tout, par jalousie séculaire et frustration morbide.

Voici ce qu'écrit le psychothérapeute Michel Steyaert à ce sujet : « Des thèmes homosexuels sont pratiquement constants dans la folie hystérique, soit qu'il s'agisse d'une homosexualité agie (et qui n'empêche pas la coexistence avec des rapports hétérosexuels), soit que l'homosexualité ne soit pas agie mais apparaisse très clairement dans les fantasmes et le thème délirant... Nous faisons ainsi la transition avec le problème de la bisexualité qui se retrouve fréquemment dans la folie hystérique, tant il est vrai que la question fondamentale de l'hystérique est : qui suis-je, homme ou femme¹ ? » »

Cette ambiguïté de la personnalité hystérique est aussi celle que nous avons aperçue dans de nombreux textes de la littérature cosmopolite. On ne s'étonnera donc pas de toutes ces émissions de télévision qui font l'apologie de l'homosexualité, et qui se sont considérablement répandues dans tous les médias depuis les années 1990. Cette propagande correspond à la fois à un désir de détruire la société européenne traditionnelle, mais aussi à une profonde névrose qui entraîne les malades à projeter sur le reste de l'humanité leurs propres conflits œdipiens.

Ce que semble ignorer Michel Steyaert, c'est que le thème de la bisexualité, popularisé dès le début par Sigmund Freud, est une très vieille lubie des juifs kabbalistes, ainsi que le rappelle David Bakan. Chez les adeptes du Zohar et de la Kabbale, en effet, la doctrine théologique de la Shekhina tient une place essentielle. La Shekhina, c'est en quelque sorte la partie femelle de Dieu, la « Divine Présence de Dieu », la « mère céleste » et une partie de Dieu lui-même.

« A maintes reprises, écrit Bakan, le Zohar parle de l'union de Dieu avec Sa Shekhina... La Shekhina est l'épouse de Dieu, qui a été répudiée par son Seigneur et le temps approche où Il jettera à nouveau sur elle un regard favorable. »

David Bakan explique que « la bisexualité de l'homme » est un « thème dominant » du Zohar : Puisque la Divinité avait une partie femelle, il est donc logique de penser « qu'Adam avait été créé à l'image de Dieu et de la Shekhina, ou de Dieu contenant en lui la Shekhina. Ainsi Adam, dont une des côtes servit à créer Ève, est à la fois mâle et femelle. » C'est ainsi que l'on peut déjà

¹ Michel Steyaert, *Hystérie, folie et psychose*, 1992, pp. 67-68.

« trouver en germe, dans la tradition kabbalistique, cette doctrine de la bisexualité¹ » popularisée par Freud.

Pour de nombreux juifs, bien entendu, « la Shekhina s'identifie aussi à la communauté d'Israël, comme l'épouse de Dieu². » Et l'on comprend mieux maintenant que la comparaison d'Otto Weininger entre « le juif » et « la femme », si elle a pu paraître un peu cocasse à la première lecture, est en réalité beaucoup plus profonde qu'il n'y paraît³.

Sans doute, comme l'écrit Clara Malraux, qui se veut une féministe avertie : « Le respect de la femme et le respect du Juif marchent d'un même pas, ce qui est normal⁴. » Là encore, on perçoit mieux maintenant le « sens caché » de cette phrase, à la manière des juifs kabbalistes.

On pense ici à ce film de 1998, du réalisateur Jean-Jacques Zilbermann, qui traitait de l'homosexualité dans la communauté juive. Le titre, là encore, correspond à une projection universelle de type névrotique : *L'Homme est une femme comme les autres*. Mais il est vrai que l'homosexualité réelle est aussi probablement beaucoup plus répandue qu'on ne le pense au sein du peuple juif. L'animateur télé Stéphane Bern a pu ainsi déclarer à ce sujet, dans un article du journal *Libération*, en mai 2000, que « les mères juives faisaient d'excellents homos ».

La féminisation des sociétés occidentales et la montée de l'homosexualité ne sont donc pas fortuites, mais seraient bel et bien le corollaire du pouvoir médiatique acquis par de nombreux intellectuels et journalistes juifs influents, qui entendent remplir leur mission militante de « peuple-prêtre ».

Ce n'est pas seulement une démarche politique visant à la destruction du monde européen et basée sur un délire prophétique propre au judaïsme, mais une projection névrotique, qui se traduit par une régression de type anal, liée à un non-dépassement des conflits œdipiens. Les théories freudiennes, on le constate, trouvent finalement leur meilleur emploi lorsqu'elles s'appliquent à leur propre matrice hébraïque.

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, op. cit., pp. 301, 33, 306.

² Ibidem, p. 297.

³ « Le juif est par nature femelle », explique un jeune juif, dans le film d'Henry Bean, *Danny Balint*.

⁴ Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur...*, Editions Ramsay, Paris, 1980, p. 22.

L'énergie libidinale

La psychanalyse attribue à la sexualité une importance toute particulière. Selon Freud, en effet, tous les désordres névrotiques, mais aussi les différentes manifestations de l'activité humaine, la créativité artistique comme tout accomplissement personnel, seraient explicables, d'une manière ou d'une autre, par la sexualité.

Sur ce chapitre, il faut là encore constater que Freud a eu du mal à se départir de son judaïsme, à en croire David Bakan, qui poursuit sa démonstration sur les origines kabbalistiques de la psychanalyse : « La conception de la sexualité comme la source de toute énergie imprègne le Zohar et trouve son parallèle dans la doctrine freudienne de la libido, écrit-il. Ainsi l'emploi par Freud du langage sexuel pour exprimer les plus profonds et les plus grands problèmes de l'humanité est tout à fait dans l'esprit de la Kabbale. »

Bakan rappelle aussi que « les mystiques juives, contrairement aux autres ascèses mystiques, attribuaient la sexualité à Dieu lui-même. Le kabbaliste juif voyait dans les relations sexuelles entre un homme et sa femme l'accomplissement symbolique de la relation entre Dieu et la Shekhina¹. »

On notera ici que pour les juifs, la forme idéale de la sexualité est conçue comme hétérosexuelle et réalisée en particulier dans le mariage, tandis que la vitalité est attribuée à l'élément mâle. Le concept de bisexualité, générateur de névrose, est quant à lui transféré sur le goy, que l'on invite à se livrer à toutes les expériences « libératrices ».

Il faut ici examiner la figure du mâle, et plus particulièrement la figure du père, qui est très valorisée dans le monde juif. Voici ce qu'écrivait Mark Zborowski à ce sujet :

« Le père est immensément respecté, autant des petits que des fils mariés... Le père est juge souverain. Les fautes graves lui sont rapportées, et il punit en conséquence... La moindre critique serait un acte d'irrespect... Le père est le Juif, l'Homme, littéralement créé à l'image de Dieu. La mère gifle et gronde, mais c'est autre chose. D'abord, cela lui arrive souvent, car elle est présente à la maison... alors que les interventions du père, plus rares, laissent un souvenir durable. »

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, pp. 301, 296.

Les pères juifs sont en effet souvent absents du shtetl. Ils font des séjours prolongés à la cour du « tsaddik », le chef local des communautés hassidiques. Les pères juifs partent encore pour de longs voyages aux États-Unis. « Ces absences font partie des habitudes familiales », écrit Zborowski, qui donne ce témoignage : « Mon père revenait tous les six mois environ. Même quand il est là, ses affaires l'absorbent plus que sa vie de famille. C'est un invité. Lorsqu'il entre, la conversation cesse, au moins provisoirement... Sans adresser la parole à quiconque, il s'asseyait à table. Souvent, il fermait les yeux et méditait... Il arrivait qu'un enfant devienne bruyant, le père ouvrait alors les yeux et le regardait par-dessous ses sourcils. C'était tout. Il n'avait pas besoin de parler, un regard suffisait. » Comme un Dieu, il a le pouvoir de foudroyer du regard. Le père est souvent « craint, mais pas aimé. » On retient ses paroles par respect pour son auguste personne. Ses enfants, « ne le complimentent jamais sur sa mine, l'embrassent rarement après l'âge de quatre ou cinq ans. » Et Zborowski ajoute : « Il faut souligner que le mot utilisé pour la crainte a une connotation de terreur quasi sacrée plus que de frayeur¹. »

On peut apercevoir ce « père distant », véritable patriarche de droit divin dans son foyer, dans le film de Jean-Jacques Zilbermann mentionné ci-dessus. A l'échelle du judaïsme, ce « père distant » est évidemment incarné dans la figure du Messie.

L'énergie libidinale, portée par la foi religieuse, nous ramène une fois de plus au problème de l'inceste². Le témoignage d'un psychiatre rappelle le rôle du père autoritaire dans ce type de névrose : « Un cas particulièrement éclairant sur ce qui peut motiver l'inceste père-enfant est celui des adultes hypersexuels, écrit celui-ci. Aux États-Unis, une enquête... a porté sur 412 de ces cas (337 hommes, 75 femmes). De manière générale, ces personnes ont vécu dans une famille où un père brutal leur a donné d'eux-mêmes l'image de quelqu'un qui ne peut être aimé ; leur mère s'est montrée sexuellement abusive, éveillant précocement leur sexualité et leur faisant apparaître celle-ci

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 280, 283, 284.

² Rappelons ici que le Talmud défend aux mères juives de dormir avec leurs fils dès qu'ils ont plus de neuf ans et un jour. La même interdiction, selon ce livre saint, vaut pour le père quand la fille a plus de trois ans et un jour. Selon le Talmud, une veuve juive ne doit non plus jamais avoir de chiens. Par conséquent, si l'on voit une dame promener son chien dans la rue, on sait qu'elle n'est pas une veuve juive ; mais elle peut avoir une chienne.

comme l'unique modalité d'être pris en considération par autrui. Chez ces adultes, la sexualité va être extrêmement valorisée, ce qui les conduit à une activité sexuelle effrénée et à une exploitation sexuelle d'abord de leurs frères et sœurs, puis de toute autre personne. Cette sexualité débordante se manifeste dans des comportements dont les uns sont tolérés par la société (masturbation, homosexualité, prostitution) tandis que les autres le sont moins ; comme l'exhibitionnisme et le voyeurisme¹. »

C'est peut-être un élément qui permettrait aussi d'expliquer la présence importante de nombreux producteurs juifs dans l'industrie de la pornographie. Le thème a été caricaturé par un sketch amusant des *Inconnus*, mais il manque toujours à ce sujet une étude sociologique sérieuse et dénuée de tout parti pris. Edouard Drumont notait déjà en son temps les débordements de la pornographie et le rôle de certains juifs dans cette industrie : « Les Juifs, depuis quelques années, écrit-il, ont fait couler « un incroyable torrent d'immondices » à travers la France. « C'est une véritable sentine juive que cette rue du Croissant, cette halle aux journaux pornographiques, où les échoppes israélites, pressées les unes contre les autres, luttent entre elles à qui aura les imaginations les plus dévergondées². »

Et Drumont constatait encore : « Ce sont les juives qui fournissent le plus fort contingent à la prostitution des grandes capitales. Le fait est indéniable, et les *Archives israélites* l'ont reconnu elles-mêmes³... »

Les données du problème semblent cependant avoir changé, puisque la majorité des prostituées sont aujourd'hui originaires de cette Europe centrale appauvrie, tout juste sortie du communisme. Le film d'Amos Gitaï de 2005, *Terre promise*, montre d'ailleurs fort bien le rôle des réseaux de prostitution dans cette nouvelle traite des Blanches. La traite des Blanches est en effet une activité particulièrement lucrative, puisqu'elle génère un chiffre d'affaires d'environ un milliard de dollars par an, rien qu'en Israël. Ce chiffre étonnant a été révélé le mercredi 23 mars

¹ Jacques-Dominique de Lannoy, *L'Inceste*, PUF, 1992, p. 94. Dans les films de Gaspar Noé, *Seul contre tous* (1999) et *Irréversible* (2001), sont présents l'ultraviolence, la came, le viol, l'inceste et la cuvette des toilettes (que l'on retrouve très régulièrement dans un certain cinéma). Dans *Huit femmes* (2001), le "bon catholique" François Ozon montre l'adultère, l'homosexualité, l'inceste, l'hypocrisie et le renversement social. Il paraît que c'est « génial ».

² Edouard Drumont, *La France juive*, 1886, tome II, p. 466.

³ Edouard Drumont, *La France juive*, 1886, tome I, p. 88.

2005 au président de la Knesset, par la commission d'enquête chargée de la lutte contre la traite des Blanches, présidée par Zehava Gal-On. Le rapport précise que 3000 à 5000 femmes entrent chaque année clandestinement en Israël pour travailler dans la prostitution. Elles sont séquestrées dans environ 300 à 400 maisons closes dans différentes régions du pays. Ces femmes sont vendues pour une somme variant entre 8 000 et 10 000 dollars, et servent ensuite d'esclaves sexuels 7 jours sur 7, à raison de 14 à 18 heures par jour. Elles ne perçoivent que 20 shekels (4 dollars) sur les 120 payés en moyenne par les clients. Le reste de la somme revient au proxénète.

Freud et l'universel

L'analyse de la pensée freudienne, et de la pensée hébraïque en général, laisse toujours transparaître un égocentrisme très caractéristique, qui s'apparente aussi à un ethnocentrisme exacerbé, et que les intellectuels cosmopolites s'empressent systématiquement de projeter sur le reste de l'humanité. Cette universalisation idéologique, à partir d'un cas unique, correspond bien évidemment à une projection de type névrotique.

C'est ainsi que Freud est parti de l'analyse de son cas personnel pour élaborer ses théories psychanalytiques. Dans un livre au titre explicite, *Mensonges freudiens*, le spécialiste Jacques Bénesteau insiste sur la genèse du complexe d'Œdipe dans le cerveau de Freud : Le fils de son ami Wilhelm Fliess, explique-t-il, aurait eu une érection en présence de sa mère alors qu'il n'avait que quelques mois. Un rêve lui révèle ensuite qu'il éprouva lui-même dans la petite enfance un désir érotique pour sa mère Amalia, à 2 ans et demi, quand il la vit nue dans un train. « La généralisation de sa spéculation est immédiate, écrit Jacques Bénesteau. Il n'a qu'un seul cas et une interprétation herméneutique, par lui-même, de son rêve de confirmation, mais c'est là un désir universel. »

Le 15 octobre 1897, Freud écrit à Fliess : « Une idée unique de portée générale a vu le jour en moi. J'ai découvert, dans mon propre cas aussi, un amour porté à ma mère et de la jalousie envers mon père. Je considère, à présent, qu'il s'agit d'un événement universel, au cours de la petite enfance. »

Les abus réels dans l'enfance ne sont alors plus nécessaires pour expliquer l'hystérie, on l'a vu, puisque les désirs œdipiens y pourvoient : c'est la naissance de la psychanalyse. « C'est un

désir incestueux, endogène et inconscient, où la réalité n'a plus de poids, commente Bénesteau. Voilà le complexe d'Œdipe, fantaisie personnelle présentée d'abord comme un fantasme inconscient¹. »

David Bakan donne ici un témoignage éclairant sur les tours de passe-passe que Freud a utilisés pour cacher la véritable origine de sa théorie : « Nous avons un article de Bernfeld, écrit Bakan, dans lequel il prouve d'une manière convaincante qu'un soit-disant malade au sujet duquel Freud discute n'est autre que Freud lui-même. » Constatant un passage de ses œuvres, où Freud écrit que la profession de son patient « Monsieur Y. » n'a « rien à voir avec la psychologie », Bernfeld notait : « Ici, Freud ment délibérément. Il change complètement son identité. » Et David Bakan ajoute en note de bas de page : « Le choix de la lettre Y est intéressant. Le yod (Y) désigne souvent un Juif. » Freud, conclut-il, « souffrait de dépressions aiguës : son auto-analyse, sa mise au point de la psychanalyse furent le remède apporté à sa dépression². »

Il est certain en tout cas que Freud avait certaines dispositions pour comprendre ses patientes, puisqu'il était lui-même touché par cette ambivalence affective qui caractérise les hystériques, ainsi qu'il l'écrit dans *Totem et tabou* : « L'ambivalence affective, c'est-à-dire un mélange de haine et d'amour pour le même objet, se trouve à la racine d'un grand nombre de formations sociales. Nous ignorons totalement les origines de cette ambivalence. On peut supposer qu'elle constitue le phénomène fondamental de notre vie affective. Mais il est également possible qu'étrangère au début à la vie affective, elle n'ait été acquise par l'humanité qu'à la faveur du complexe paternel³. »

Pour notre part, nous estimons que le pronom possessif « notre » est ici lui-même équivoque. Freud parle-t-il des hommes en général, ou bien de son cas en particulier ? La réponse ne fait aucun doute : Il nous paraît évident que Freud nous a laissé ici très consciemment un indice qui permet de déceler sa véritable personnalité.

¹ Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens*, Mardaga, 2002, pp. 257, 258.

² David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, pp. 65, 258. Voir l'utilisation du « Y » par Stéphane Zagdanski, à la fin du chapitre sur l'inceste.

³ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, 1923, Payot, 2001, p. 220.

Cette tendance à généraliser et universaliser un cas personnel s'est illustrée de manière magistrale dans le cas du complexe d'Œdipe : « Freud s'est délivré de ses fantasmes en les projetant sur l'humanité, écrit Alain de Benoist. Il a généralisé ce cas unique qui était le sien en faisant en sorte qu'il n'apparaisse plus comme tel — et en créant du même coup les conditions de sa rédemption. (Si l'on coupait les jambes des gens normaux, les nains n'auraient plus de complexes)¹. »

Il n'en demeure pas moins que les recherches de Freud sur l'hystérie, grâce à son auto-analyse, ont permis de démontrer que la question du père était à la source de cette névrose. Freud était en effet bien placé pour comprendre le rôle de la fonction paternelle dans la genèse de cette pathologie.

Les juifs et l'humanité

L'universalisation de la névrose freudienne, loin d'être un cas isolé, semble correspondre à une inclination générale chez les intellectuels juifs, pour qui l'humanité tout entière se confond avec le judaïsme. C'est ce qui permet à Elie Wiesel de déclarer, on l'a vu : « C'est ainsi et l'on n'y peut rien : l'ennemi des Juifs est l'ennemi de l'humanité². » Comme les juifs sont innocents de tout ce qu'on peut leur reprocher, ceux qui s'en prennent à eux portent par conséquent une attaque contre l'humanité tout entière. Dans ses *Mémoires*, Elie Wiesel écrit encore : « La haine du Juif n'est jamais limitée au Juif seul : elle le déborde et vise les autres minorités. On commence par haïr le Juif, on finit par détester ceux qui sont différents, qui viennent d'ailleurs, qui pensent autrement et suivent une autre voie. C'est pourquoi l'antisémitisme ne concerne pas les Juifs seuls ; il affecte l'ensemble de la société où nous vivons³. »

Bernard-Henri Lévy tient le même langage en 2002, alors que les juifs de France étaient en butte aux accusations venant de la jeunesse immigrée, solidaire du peuple palestinien. A cette occasion, quelques agressions avaient été commises contre des synagogues et des écoles juives :

« Les Juifs sont en première ligne, écrit BHL, mais juste après, il y a la France... Cet antisémitisme est nouveau. Et une de ces nouveautés, c'est que, lorsqu'on défonce une synagogue à la

¹ Alain de Benoist, *Vue de droite*, Éditions du Labyrinthe, 1977, 2001, p. 194.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Seuil, 1996, p. 72, 319.

³ Ibidem, pp. 128-129.

voiture-bélier, c'est le symbolique comme tel, l'institution, l'universel, qui sont visés¹. » A moins, évidemment, que ce ne soit tout simplement une synagogue.

La vérité est que les propos d'Elie Wiesel et de Bernard-Henri Lévy reflètent une peur panique de voir le peuple élu se retrouver seul en face de ses contradicteurs, et surtout, en face de ses propres contradictions (« Ils craignent la solitude, et les épisodes de séparation les remplissent d'angoisse »).

Le transfert névrotique s'accompagne d'un esprit de vengeance très caractérisé qui transparaît largement dans les textes, et que nous retrouvons sous des formes variées : des charges anti-chrétiennes à l'apologie de la société plurielle, du marxisme au libéralisme, de la psychanalyse au féminisme. Le ressentiment séculaire à l'encontre de la civilisation européenne et du christianisme a en effet toujours suscité chez les juifs une littérature vengeresse, qui se nourrit de jalousie impuissante et de haine implacable, dissimulée sous les atours de la phraséologie égalitaire. C'est cette fusion de l'esprit de ressentiment et de la névrose spécifique au judaïsme qui a constitué l'essentiel de l'esprit cosmopolite tout au long du XX^e siècle, depuis la sortie du ghetto.

La projection de l'esprit judaïque sur le plan universel se manifeste aussi, bien entendu, dans sa dimension religieuse. En échafaudant sa théorie de la horde primitive, du meurtre du Père et du repas totémique, Freud entendait prouver, dans *Totem et tabou*, le « caractère névrotique » de la religion, qui n'était, selon lui, « qu'une névrose de l'humanité ». On comprend bien maintenant que si névrose il y a, elle ne correspond en réalité qu'à un cas très précis.

L'étude anthropologique de Freud concernant la société primitive est d'ailleurs douteuse. David Bakan affirme pour sa part que Freud a trouvé son inspiration dans l'analyse de ce qui lui était le plus proche : « Nous estimons que les anciennes religions sémitiques, écrit-il, telles qu'elles se sont maintenues, selon Freud, à travers les siècles, dans la vie des Juifs, constituent les éléments de référence fondamentaux de *Totem et tabou*. »

Concernant la pseudo universalité du « complexe d'Œdipe », David Bakan, après avoir précisé que cette opinion a déjà soulevé maintes objections, confirme de manière édulcorée nos propres

¹ Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 845.

conclusions : « Avec la tradition kabbalistique comme toile de fond, écrit-il, nous pensons être à même de mieux apprécier cet élément de la pensée de Freud. La principale critique dirigée contre la doctrine du complexe d'Œdipe, c'est qu'elle est calquée sur un type de constellation familiale particulière qu'on trouve dans l'entourage culturel immédiat de Freud et celui-ci aurait commis l'erreur "d'ethnocentrisme", aurait généralisé à l'excès à partir d'une culture donnée¹. »

Dans *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, Gérard Haddad écrit ce commentaire lucide sur le rôle du peuple juif dans l'histoire : « Freud notait que les juifs n'avaient fait aucune des grandes découvertes de l'histoire humaine, ni la roue, ni l'écriture, ni la science, même s'ils ont toujours assimilé prodigieusement vite toute découverte. Le génie juif, disait-il, se manifestait dans la production de grands délires religieux. Jugement sévère, ajoute Gérard Haddad, que lui-même contredit par l'invention de la psychanalyse². Ces "grands délires religieux" tournent autour d'un même point : aux Juifs revient le mérite d'avoir mis au jour cette fonction, latente depuis qu'il y a des hommes et nimbée de mystère impénétrable, la fonction du Père. Sa mise au premier plan constitue l'apport essentiel de la pensée juive à la culture universelle. Au titre d'avoir inventé le Dieu unique, les Juifs ont accompli la plus sensationnelle trouvaille de tous les temps, qui, par ses dérivés, tient sous son influence à peu près toute la planète... La fonction paternelle représente l'épine dorsale du judaïsme — mais aussi, sous l'étiquette de l'Œdipe et de la castration, celle de la psychanalyse. Qu'on la retire et tout l'édifice freudien s'affaisse en un délire insipide³. »

On peut affirmer pareillement que l'idée du Messie est la pierre angulaire du judaïsme. Sans la tension messianique, tout l'édifice religieux du judaïsme s'effondre. En ce sens, le vrai Père, pour le peuple juif, n'est pas tant la figure de Moïse, ni celle de Yahvé, que celle du Messie tant attendu depuis trois mille ans. Ce Messie est la véritable figure paternelle du judaïsme. Il est aussi ce « père distant et idéalisé » que nous avons déjà rencontré

¹ David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, pp. 321, 298.

² La psychanalyse, comme le marxisme, deux « sciences juives », se sont très largement effondrées aujourd'hui.

³ Gérard Haddad, *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, pp. 265, 266.

par ailleurs, et, sans aucun doute, le moteur générateur de la névrose juive.

David Banon rappelle certaines interprétations de l'histoire, qui illustrent assez bien cet état d'esprit fébrile, qui est aussi perceptible en Israël que chez les juifs du reste du monde. En 1973, en Israël, la guerre de Kippour fut perçue, par les fidèles du Goush Emounim, un courant messianique, « comme l'une des douleurs de l'enfantement du Messie », écrit-il. Le temps de la Rédemption allait enfin arriver, mais, selon les prophéties, l'humanité devait d'abord subir de grands cataclysmes.

C'était aussi l'interprétation de Rabbi Yossef Ytsh'aq Schneerson : « Les souffrances d'Israël sont parvenues maintenant à un degré terrifiant ; le peuple d'Israël est saisi des douleurs de l'enfantement, disait-il. Le temps de la délivrance imminente est arrivé. C'est là, la seule véritable réponse à la destruction du monde et aux souffrances qui se sont abattues sur notre peuple... Soyez prêts à la rédemption qui ne saurait tarder !... Le libérateur de justice se tient derrière nos murs, et le moment de se préparer à le recevoir est très court !... Il est impossible, poursuit Schneerson, que la consolation ne vienne pas, les souffrances étant insupportables¹. »

Mais il est tout aussi possible que les « douleurs de l'enfantement » ne soient finalement que la manifestation d'une « grossesse nerveuse » caractérisée. Le vocable utilisé par le judaïsme pour exprimer le désir de la venue du Messie est ici étonnamment similaire à celui de l'analyse médicale du phénomène hystérique.

Caves et sous-sols de la civilisation

Si la psychanalyse est en très nette perte de vitesse, et a quasiment disparu partout dans le monde, à l'exception notable de la France et de l'Argentine, les théories freudiennes, qui avaient très largement inspiré les mouvements hippies et contestataires des années soixante et soixante-dix, continuent à imprégner largement la société occidentale. Elles représentent toujours une matrice idéologique génératrice de ressentiments et d'hostilité contre la société européenne traditionnelle. A travers le féminisme et la thèse kabbaliste de la bisexualité, elles sont une charge permanente contre le mâle blanc, et favorisent par là

¹ David Banon, *Le Messianisme*, PUF, 1998, p. 120.

même une introspection malsaine chez les individus, tout autant qu'une homosexualité dont les médiats occidentaux se font les relais complaisants. Avec la « découverte » de la sexualité infantile, les théories freudiennes justifient aussi la pédophilie et la « libération » sexuelle. La valorisation de l'amour libre, au détriment du mariage, travaille à ruiner la cellule familiale et mine la natalité européenne, tout autant que la loi Veil sur l'avortement. La pornographie, qui s'étale sur tous les écrans, entre assurément dans ce grand mouvement de « libération ». Si l'on ajoute à cela une inlassable propagande médiatique « castratrice », visant à culpabiliser l'homme européen et à lui faire accepter la société multiraciale, on parvient effectivement à une véritable entreprise de destruction en règle.

Freud avait d'ailleurs parfaitement conscience de ce qu'il entreprenait, ainsi qu'il l'exprime dans son dernier livre, *Moïse et le monothéisme* : « Les recherches psychanalytiques sont, de toutes façons, considérées avec une attention méfiante par les catholiques et nous n'affirmerons pas que ce soit à tort. Quand nos recherches nous amènent à conclure que la religion n'est qu'une névrose de l'humanité, quand elles montrent que sa formidable puissance s'explique de la même manière que l'obsession névrotique de certains de nos patients, nous sommes certains de nous attirer le plus grand ressentiment des pouvoirs de ce pays. »

Si Freud avait pris soin en son temps de ne pas faire trop de publicité sur les sources juives de la « science » psychanalytique, ainsi qu'il l'écrivait dans ses lettres, c'était pour la raison bien simple qu'il savait qu'il lui fallait faire coûte que coûte la conquête des goys, pour assurer la plus large diffusion au fruit de ses recherches. Ainsi que l'écrit Gérard Haddad : « Le plus court chemin, dans l'approche de l'énigme du Père aurait dû consister, pour Freud, en une relecture critique, subversive, des textes hébraïques puisqu'ils sont fondateurs. Il préféra contourner ostensiblement ce "plus court chemin" et lui substituer le mythe grec d'Œdipe¹ », et celui du soi-disant Père primitif.

De même, afin de gagner des amis à la nouvelle science, il avait intronisé Jung, le seul goy du mouvement, à la présidence de la Société psychanalytique. Dans un ouvrage remarquable intitulé *Mystères et secrets du B'Naï B'Rith*, Emmanuel Ratier livre le propos d'un psychanalyste juif austro-hongrois, Fritz

¹ Gérard Haddad, *Les Sources talmudiques de la psychanalyse*, p. 268.

Wittels, qui rapporte un événement méconnu qui se déroula au cours du second Congrès psychanalytique en 1910 : « Plusieurs disciples juifs prenaient très mal l'élévation de Carl Gustav Jung à la présidence du mouvement psychanalytique, provoquant notamment le vif mécontentement des disciples viennois qui soupçonnaient Jung d'avoir des préjugés antijuifs. » Freud se serait exclamé à ce moment-là : « La plupart d'entre vous sont juifs, et par là, vous êtes incompetents pour gagner des amis à la nouvelle science. Les Juifs doivent se contenter du rôle modeste de préparer le terrain. Il est absolument essentiel que je puisse former des liens avec la communauté scientifique¹. » Le judaïsme, en quelque sorte, avançait à visage caché.

Marthe Robert analyse ainsi la révolution freudienne : « En ce sens, la vision de son rêve "romain" était réellement prophétique : après avoir sérieusement miné l'édifice de la morale chrétienne, Freud a réussi à imposer au monde occidental la révolution de sa loi juive. » Bien que Marthe Robert ne fasse pas directement la relation entre le judaïsme de Freud et la nocivité de sa doctrine pour le monde européen, ses conclusions sont convergentes : « La psychanalyse, écrit-elle, est l'acte destructeur le plus radical contre lequel la bourgeoisie ait jamais eu à se défendre, le seul l'attaquait à la racine même de son existence, dans son bastion familial². »

Karl Marx affirmait au XIX^e siècle que la culture et la politique, dans toutes les sociétés, étaient très largement dépendantes du système économique et du pouvoir de la classe possédante. Par conséquent, selon lui, les « superstructures » culturelles et les mentalités occidentales se modifieraient inévitablement, dès lors que les structures d'exploitation économiques de la bourgeoisie seraient démolies et remplacées par le pouvoir du prolétariat libérateur. La démarche de Freud, son coreligionnaire, est finalement très similaire. C'est une sorte de transposition sur l'être humain de l'analyse sociale du marxisme. Freud divise l'être humain en « Ça », « Moi » et « Sur-moi », comme Marx avait divisé la société en classes sociales irrémédiablement antagonistes³. Le Sur-moi, qui représente ici les normes étouffantes de la société, oblige l'individu à « refouler »

¹ Emmanuel Ratier, *Mystères et secrets du B'Naï B'Rith*, Facta, 1993, p. 149.

² Marthe Robert, *D'Édipe à Moïse*, Agora, 1987, p.139, 67.

³ *Les Espérances planétaires*, p. 70.

ses instincts les plus naturels, et joue le rôle dévolu à la police aux ordres de la bourgeoisie, dans le schéma marxiste-léniniste.

Tandis que Marx échafaude sa théorie du Capital, Freud érige le complexe d'Œdipe en loi tout aussi « universelle ». L'un et l'autre, en tout cas, cherchent dans ce qu'il y a de plus bas, pour expliquer les conflits naturels qui existent dans chaque être humain et dans toute société.

« On retrouve dans le complexe d'Œdipe, écrit Freud, les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et cela en pleine conformité avec les données de la psychanalyse qui voit dans ce complexe le noyau de toutes les névroses¹. »

Freud trifouille alors dans le subconscient de l'être humain pour y chercher ce qu'il y a de plus sale, le faire remonter à la conscience et « libérer » le patient de ses frustrations et de sa névrose. On sait maintenant que les interminables et ruineuses séances de psychanalyse avaient surtout pour résultat de miner davantage les personnes souffrantes.

Là encore, Freud était conscient de sa démarche : « Je me suis toujours tenu au rez-de-chaussée ou dans le sous-sol du bâtiment », écrit-il, tandis qu'il constatait que c'était à l' « étage supérieur » que logeaient « des hôtes aussi distingués que la religion, l'art, etc.². »

N'est-ce pas très révélateur d'une mentalité portée à l'action souterraine, à fouiller, à creuser des galeries, à agir en secret, plus qu'à créer et à faire germer ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans l'âme humaine³ ?

Cette image se retrouve aussi chez le romancier Albert Cohen, au sujet duquel Léon Poliakov écrit : « Pour le Juif méditerranéen Albert Cohen, le judaïsme est une oubliette mystérieuse, un obscur sous-sol, que son héros "Solal", fréquente et aime en cachette. Dans son roman *Belle du Seigneur*, en effet, ainsi que l'écrit Bernard-Henri Lévy, « Solal le magnifique, le Grand Duc de la SDN qui parle d'égal à égal avec les plus grands, nourrit et abrite dans sa cave une sorte de "cour des

¹ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, 1923, Payot, 2001, p. 219.

² Marthe Robert, *D'Œdipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, p. 181.

³ « Ils veulent saper les valeurs traditionnelles dans le but de sarcler les sociétés... Prends les grands penseurs juifs contemporains : Marx, Freud, Einstein. Qu'est-ce qu'ils ont légué : le communisme, la sexualité infantile et la bombe atomique. » C'est ce qu'explique un jeune juif antisémite dans le film d'Henry Bean, *Danny Balint*, 2001.

miracles” composée de vieux Juifs scrofuleux, souffreteux, interdits de représentation dans le monde dont il est l’un des rois et auxquels il en est réduit à aller rendre visite la nuit, en secret. »

L’image est la même, chez le poète juif russe Ossip Mandelstam : « Tous les élégants mirages de Saint-Petersbourg n’étaient qu’un rêve, un brillant manteau jeté au-dessus de l’abîme dans lequel grouillait le chaos du judaïsme : non pas une patrie maternelle, ni une maison, ni un foyer, mais précisément un chaos, le monde utérin inconnu dont j’étais issu, que je redoutais, au sujet duquel je faisais des vagues conjectures, et que je fuyais toujours¹. »

Il n’est pas étonnant, dans ces conditions, que les nazis aient pu caricaturer leurs ennemis jurés comme des animaux et des insectes connus pour habiter les caves, les égouts et les gaines d’aération, s’activant à saper les structures du bâtiment. Il est certain que ce n’est pas avec l’esprit de vengeance, en s’acharnant à détruire ce que les autres ont créé pendant des siècles, que l’on parvient à faire éclore ce qu’il y a de plus beau dans l’être humain. Les carences du judaïsme dans les domaines de la culture et de l’art, que notaient eux-mêmes Freud ou Spinoza, ne s’expliquent pas autrement. La systématisation idéologique à prétention universelle, telle qu’on la retrouve chez Karl Marx et Sigmund Freud, n’a certes pas été le levain d’une grande création artistique, c’est le moins que l’on puisse dire.

3. La libération des juifs

Les thérapies

Elles concernent d’abord la question de l’inceste, qui est, avec celle du « père distant », à l’origine de la névrose histrionique. Mais la plupart des thérapies, surtout individuelles, impliquent une relation personnelle prolongée avec un thérapeute. Une question a donc été longtemps considérée comme « tabou » : celle de l’abus sexuel de sa patiente par le thérapeute lui-même. « Il semble, en effet, écrit Jacques-Dominique de Lannoy, que de tels abus ne soient pas rares, même de la part de psychothérapeutes connus et expérimentés, et que les victimes

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l’antisémitisme* I, 1981, Points Seuil, 1990, p. 133.

privilégiées de ces abus soient les femmes qui ont, durant leur enfance, subi les violences de leur père. »

Le thérapeute abusif prend ici la place du père incestueux. Et le psychiatre Jacques-Dominique de Lannoy précise : « Ce thérapeute a souvent subi lui-même un traumatisme durant son enfance et il arrive que les patientes soient devenues les seules personnes avec qui il est à même d'établir un contact. Il découvrirait dans la patiente une mère substitutive : seule personne avec qui le thérapeute puisse parler et qui puisse le comprendre, d'où le renversement des rôles dans le rapport thérapeutique¹. »

S'il n'est pas dans le tableau clinique de la pathologie histrionique, le « renversement des rôles » semble pourtant bien être un des symptômes les plus évidents de la névrose juive. Et il nous faut bien remarquer ici que les plaques d'immeuble des psychanalystes ne laissent aucun doute sur l'influence déterminante du judaïsme dans cette discipline.

L'affaire Tordjmann illustre très bien cette analyse. Sexologue renommé, le très médiatique Gilbert Tordjmann était le fondateur de la sexologie en France. Le problème est qu'il profitait de sa situation pour violer ses patientes. La première plainte contre lui date de 1999. Par la suite, de nombreuses femmes avaient accusé le spécialiste d'abus sexuels. Les patientes se plaignaient d'attouchements, de masturbation, de caresses « forcées » allant jusqu'à la pénétration. Gilbert Tordjmann fut donc mis en examen en mars 2002. Au total, ce sont finalement quarante-quatre anciennes patientes qui sont venues témoigner devant le juge, estimant avoir été abusées par ce « spécialiste ». Ce 4 mai 2005, nous apprend le *Figaro*, il était renvoyé devant la cour d'assises. Bien entendu, Gilbert Tordjmann a toujours nié toutes ces accusations : « Une grande part du dossier est tombée », estime l'une de ses avocates qui met en avant la profession de gynécologue de son client pour justifier des « examens » intrusifs. Ainsi, le sexologue devrait plaider à nouveau le non-lieu en invoquant des gestes uniquement dictés par l'exercice médical.

Sur ce sujet, « la thérapie de famille » s'avère donc nécessaire. « A la limite, il n'y aurait pas d'individus incestueux, mais seulement des familles incestueuses dont chacun des membres est à la fois auteur et victime de l'inceste », écrit

¹ Jacques-Dominique de Lannoy, *L'Inceste*, PUF, 1992, pp. 100-103.

Jacques-Dominique de Lannoy. Cette thérapie va donc porter sur le patient et ses proches, incluant la victime et l'auteur de l'inceste. « Le thérapeute va d'abord surmonter les tabous et le silence qui entourent fréquemment l'inceste au sein même de la famille¹. La thérapie visera à développer les relations sociales en dehors de la famille et à inclure, dans une thérapie de groupe, des personnes jouant un rôle important dans ces relations (par exemple, des enseignants, des responsables de clubs sportifs) en vue de lutter contre l'isolement dans lequel les protagonistes de l'inceste ont tendance à s'enfermer. »

Il serait en effet probablement bénéfique que les juifs s'ouvrent davantage au monde extérieur, plutôt que de continuer à vivre repliés sur eux-mêmes. Ce « repli frileux et crispé sur les identités les plus pauvres », comme le dit Bernard-Henri Lévy, n'est certes guère propice à la libération des esprits. Il faudrait donc commencer par rejeter ces traditions poussiéreuses et tous « leurs cortèges de vieilleries² » qui les font « apparaître comme un peuple de fous » aux yeux du monde entier. Rappelons-nous des propos d'Alain Minc : « Comment traiter cette maladie psychologique ? Quelle psychanalyse collective nous débarrassera de cette paranoïa ? »

La communauté juive doit aujourd'hui pouvoir affronter le miroir : « A elle de se guérir et à ses élites de faire leur devoir », afin de « lutter contre le délire xénophobe³ » qui enferme les juifs depuis trop longtemps dans un ghetto mental.

N'importe quel étranger arrivant en Occident peut effectivement s'étonner, par exemple, que si les portes des églises, des temples ou des mosquées sont grandes ouvertes, les entrées des synagogues et de tous les lieux juifs sont toujours très surveillées, comme s'il y avait des choses à cacher. Cet enfermement a assez duré. Il faut que les juifs se libèrent de cette « paranoïa collective » et comprennent que leur culture identitaire est une « impasse » qui les « enferme dans la peur et dans la haine⁴. »

La thérapie devra donc plutôt être menée en groupe, et sous la conduite d'un praticien externe à la communauté. On pourra alors reprendre le « protocole de guérison » déjà énoncé par

¹ C'est très précisément l'objet de cette étude.

² Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, 1981, pp. 212-216.

³ Alain Minc, *La Vengeance des nations*, Grasset, 1990, pp. 11, 15, 179, 207.

⁴ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, pp. 147.

Philip Roth, mais en le remettant à l'endroit, c'est-à-dire en inversant les termes et en remplaçant le mot « juifs » par « goys », et « antisémitisme » par « judaïsme ». Voici donc les dix préceptes des Anti-Sémites (lire : « juifs ») Anonymes, imaginés par Philip Roth :

1- Nous avouons que nous sommes pleins de haine et de préjugés et que nous sommes impuissants à contrôler cette haine.

2- Nous reconnaissons que ce ne sont pas les juifs (lire : « goys ») qui nous ont fait du tort mais nous qui tenons les Juifs pour responsables de nos ennuis et des maux de ce monde. C'est nous qui leur faisons du tort en le croyant.

3- Il est possible que, comme les autres êtres humains, un Juif (lire : « goy ») ait des défauts, mais les défauts sur lesquels nous devons être honnêtes sont les nôtres à savoir : la paranoïa, le sadisme, le négativisme, la destructivité, la jalousie.

4- Les Juifs ne sont pas responsables de nos problèmes d'argent, c'est nous qui le sommes.

5- Les Juifs ne sont pas responsables de nos problèmes de travail, c'est nous qui le sommes (il en va de même pour nos problèmes sexuels, nos problèmes de couples et nos problèmes sociaux).

6- L'antisémitisme est une forme de fuite devant la réalité, un refus de réfléchir sur nous-mêmes et sur notre société.

7- Dans la mesure où les antisémites sont incapables d'exercer un contrôle sur leur haine, ils ne sont pas des gens comme les autres. Nous reconnaissons qu'en laissant échapper la moindre insulte antisémite nous mettons en péril notre lutte pour nous débarrasser de notre maladie.

8- Aider les autres à se désintoxiquer est la pierre angulaire de notre guérison. Rien ne peut mieux garantir notre immunité à la maladie de l'antisémitisme que de travailler intensément avec d'autres antisémites.

9- Nous ne sommes pas des chercheurs, nous nous moquons de savoir pourquoi nous sommes atteints de cette maladie effrayante, nous nous réunissons pour reconnaître que nous sommes atteints et pour nous aider les uns les autres à guérir.

10- Dans la confrérie des ASA, nous essayons de lutter contre notre penchant pour la haine des Juifs sous toute ses formes¹. »

¹ Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, op. cit., pp. 113, 114.

Félicitations ! Vous commencez à travailler sur vous-mêmes. C'est bien¹ !

L'émancipation du judaïsme

Les juifs sont parfaitement conscients, on l'a vu, du « problème » qu'ils posent à l'humanité, du fait d'un messianisme qui les portent naturellement à œuvrer à la « déconstruction » des autres civilisations humaines. Bernard-Henri Lévy le rappelle encore une fois : « L'Europe issue des Lumières a un problème structural, écrit-il : le problème juif². » Ils ne sont donc pas toujours aussi « innocents » que le laissent entrevoir la littérature, la philosophie, le cinéma ou encore la chronique judiciaire. Au fond d'eux-mêmes, ils ressentent eux aussi — comme les autres êtres humains — le besoin de se libérer du poids de leurs fautes.

Une fois l'an, donc, la veille de la fête religieuse de Yom Kippour, les juifs ont l'occasion d'expier leurs péchés par la pratique d'un curieux rituel. Le manuel universel de vie et de conduite des juifs, le Shoulhan Aroukh (la Table dressée), donne des explications au chapitre CXXXI³ :

« On a l'habitude d'offrir des kapparoth (animaux offerts à titre d'expiation) la veille de Yom Kippour (Jour du pardon), tôt le matin, car alors la miséricorde est plus grande. On prend pour un homme un coq non châtré, et pour une femme, une poule ; pour une femme enceinte, on prendra un coq et une poule : un coq, car l'enfant sera peut-être un garçon, et si c'est une fille, il suffira d'une poule pour la mère et la fille... Chacun prendra sa kappara avec la main droite, dira les versets : "Les hommes etc." (Psaumes CVII, et Job XXXIII, 23), et fera tourner l'animal autour de sa tête en disant : "Ceci est à ma place, etc.", à trois reprises...

« Il est bon que la che'hitah (abattage rituel) ait lieu également le matin, tôt, aussitôt que l'on a fait tourner l'animal. On ne doit pas penser que c'est une véritable expiation, mais l'on pensera qu'il aurait dû nous arriver tout ce qui arrive à

¹ Le docteur Ryssen ne reçoit que sur rendez-vous (comptez 300 euros l'heure). Ni chèque, ni carte bleue.

² Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 446.

³ Le Shoulhan Aroukh (la Table dressée, en hébreu), composé par Joseph ben Ephraïm Caro (Venise, 1564) contient la somme de tous les commandements positifs et négatifs.

ce poulet, à cause de nos fautes, et l'on se plaindra de ces fautes, et, dans Sa Miséricorde, le Saint, béni soit-Il, acceptera notre repentir. »

En fait, expliquent les rabbins, « on ne peut à proprement parler de sacrifice, puisque pour les juifs, tout sacrifice est interdit depuis la deuxième destruction du temple (70 après J.C.). L'interprétation habituelle du clergé juif, qui ne fait au mieux que tolérer une coutume très appréciée du peuple, est qu'il s'agit d'une pénitence, une obligation à penser la douleur infligée à l'animal, une occasion de retour sur soi et sur ses péchés¹. »

Elie Wiesel, qui connaît bien le sujet, est pourtant assez sceptique sur les résultats de ces pratiques religieuses : « Eh oui, les expériences mystiques ou prétendues telles dont parlent les livres jaunis par les siècles me passionnaient, écrit-il. Mélanger à du vinaigre le sang d'un coq rituellement égorgé en prononçant des formules magiques afin de chasser Satan par-delà les montagnes, était-ce possible ? Répéter certains "noms" à des heures précises pour dominer les forces du mal, abattre les avions, repousser les tanks, vaincre et humilier les chevaliers de la Mort ? Cinquante ans plus tard, je peux vous révéler la vérité : cela ne marche pas. Je parle d'expérience². »

Et en effet, les tanks, les avions et les « chevaliers de la Mort » dont les juifs ont le plus à craindre sont surtout à l'intérieur d'eux-mêmes.

La « libération du juif » ne pourra se réaliser que par un travail sur soi-même. Albert Memmi a rédigé à ce sujet un texte intéressant en épilogue au livre de David Bakan. Voici ce qu'il écrit au sujet de Freud :

« S'il constate, presque désarmé, que les non-Juifs font peser sur le Juif une oppression insupportable, qui le limite dans sa vie professionnelle, sociale, historique³, il découvre que sa propre tradition est cause d'une oppression plus désastreuse encore : celle qui enchaîne intérieurement. La maladie est son affaire et il connaît intimement le malade. La libération du Juif doit comprendre un dénouement de ses liens intimes, une distance vis-à-vis de ses croyances et de ses pratiques collectives, bref,

¹ Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, *Psychopathologie du judaïsme*, N° 31, septembre 1996, pp. 43-45.

² Elie Wiesel, *Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 49.

³ Ce serait plutôt l'inverse aujourd'hui : la qualité de « juif » semble être facteur d'ascension sociale et médiatique.

suppose un refus préalable de sa judéité. Le résultat, en tout cas, en est que Freud est le Juif moderne qui a porté les coups les plus rudes contre le judaïsme. Plus radicalement que Marx, qui l'avait mis en accusation de l'extérieur, et bien artificiellement (le judaïsme = une philosophie de l'argent) ; plus que Spinoza qui reste, malgré tout, sur le plan du concept et de l'histoire. »

Freud, qui a pris la mesure du « caractère tyrannique et obsédant » de la religion de son enfance, en « dénonce les rites alimentaires trop contraignants », et « les rapproche du rituel des obsédés. » Mais ce n'est là qu'un aspect de la tyrannie qu'il entend combattre. Celle-ci s'incarne dans la figure paternelle, d'une part, ainsi que dans la figure de Moïse :

« Voulant libérer le Juif de cette oppression intérieure, écrit Albert Memmi, Freud s'attaquera au mythe de Moïse... Moïse personnifie la tradition et la loi juive, tout ce qui ligote intérieurement le Juif... Pour devenir un homme, il faut tuer son père ; pour libérer les Juifs, il faut tuer Moïse. » Et Albert Memmi semble ici confirmer la démarche freudienne : « Quand on a vécu l'atmosphère d'une famille juive traditionnelle, comme on comprend ce conseil insistant de se débarrasser du père ! »

« Les gardiens de la tradition, écrit Albert Memmi, ne s'y sont pas trompés qui, sans l'avouer ouvertement car il est trop grand, haïssent Freud, et lui préfèrent comiquement Jung, le disciple non-juif et légèrement antisémite : c'est du judaïsme que Freud veut libérer le Juif moderne. »

Mais si la contestation freudienne de la religion est, d'évidence, « un règlement de compte avec la religion juive d'abord, elle l'est avec la chrétienne également, certes, avec toute religion. » Et nous constatons ici que la pensée freudienne reflète la démarche intellectuelle classique du judaïsme, qui consiste à projeter sur le reste de l'humanité un problème très particulier.

Pour Albert Memmi, la critique freudienne du judaïsme a donc été une mutation salutaire, qui a aidé les juifs à entrer dans la modernité : « Le refus de soi comme Juif traditionnel, écrit-il, est le prix nécessaire que doit payer le Juif moderne pour sortir de l'oppression, intérieure et extérieure. Telle est la première leçon de Freud. Mais la seconde, peut-être finalement aussi importante, bien que Freud en parle moins, est que ce refus ne saurait aller jusqu'au bout : la contestation du judaïsme ne saurait être le rejet des Juifs... C'est d'abord en refusant le judaïsme qu'on assume le mieux sa judéité. Il n'y a là aucune contradiction, ou alors c'est la contradiction même de l'existence juive... Freud a exactement

décrit et vécu le drame du Juif moderne : Freud ou une judéité exemplaire¹. »

Il n'est en effet pas nécessaire de respecter scrupuleusement toutes les prescriptions quotidiennes du judaïsme pour être juif, pour penser en juif, pour agir en juif et « élever des étincelles », comme le dit la Kabbale. « Dans leur sens profond, ces restrictions ne conviennent plus au monde de la "rédemption", de la démocratie, des lumières », écrit lui aussi David Bakan. « Les Juifs peuvent être libérés de leurs tabous et délivrés de leur sentiment de culpabilité par une prise de conscience de l'origine historique de ces tabous, de la même façon que l'individu, au cours de la psychanalyse, peut être délivré de ses inhibitions et de son sentiment de culpabilité par la prise de conscience de leurs origines infantiles². »

Mais à lire les intellectuels cosmopolites d'aujourd'hui, il faut croire que si la psychanalyse freudienne a pu libérer les juifs de la tyrannie quotidienne de la religion juive, elle n'est pas parvenue à délivrer les juifs de leur névrose obsessionnelle. Dans un ouvrage de 1992 intitulé *La Blessure*, le directeur de presse Jean Daniel s'insurgeait lui aussi contre le zèle de certains gardiens de la tradition :

« Le grand Levinas », par exemple, « qui assène et proclame que quitter le judaïsme, c'est entrer dans l'intention du pharaon (aujourd'hui de Hitler) et parachever le génocide avorté. Voici brandi le verrou le plus dur de la prison », écrit Jean Daniel, avant de contester : « Je veux choisir. Et ce que je veux être exprime autant ce que je suis que ce que je subis. J'ai le choix. Juif de défi, comme Freud. Déjudaïsé, comme Raymond Aron. De souvenir, comme Lévi-Strauss. De solidarité, comme Mendès France. Juif-chrétien, comme Bergson et Simone Weil. Juif antijudaïque (mais non antisémite), comme Marx. Juif athée, comme Einstein. Juif propalestinien, comme Yehudi Menuhin, comme Nahum Goldman, comme Maxime Rodinson. Juif new yorkais, comme Woody Allen, etc. Voilà autant de possibilités de sortir sans déchoir de sa prison, d'échapper à la fameuse "condition" qui consisterait à ressembler au stéréotype nouveau : le juif religieux, orthodoxe, sioniste, conscient d'appartenir au peuple élu, jugeant de toutes choses selon leur degré de nocivité à

¹ Albert Memmi, en postface du livre de David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, pp. 346-358.

² David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, op. cit., p. 322.

l'égard des juifs (c'est bon pour nous)... Alors je pense quoi ? D'abord, en un mot, que chacun doit pouvoir vivre son judaïsme comme il l'entend, que la diversité doit être souhaitée, chérie, protégée, et que les nouvelles contraintes dites "communautaires" doivent être dénoncées une fois pour toutes. »

Mais toute cette palette libératrice ne paraît pas encore suffisante à notre intellectuel. Manifestement, il y a encore quelque chose qui le tracasse, puisqu'il réclame encore, pour les juifs, le droit de pouvoir « sortir de l'ordre dès qu'ils s'estiment indignes d'une option trop lourde. A la limite, écrit-il, chaque homme devrait se sentir juif et pouvoir le devenir pour retrouver le sens de l'Alliance qui est universel et qui consiste, non pas à gagner son salut, mais à vivre en état de sainteté. » Mais lorsque Jean Daniel parvient enfin à livrer sa conclusion, il s'aperçoit qu'après ces longues réflexions sur sa condition de juif, il n'a fait que tourner en rond dans la cour de sa prison : « Français juif, militant de l'Europe et arrimé à l'universel¹ » : Bref, juif !

Dix ans plus tard, Jean Daniel est toujours emmuré, ainsi qu'il l'exprime enfin clairement dans son livre de 2003 au titre évocateur, *La Prison juive* : « Le judaïsme est un appel à la sainteté », écrit-il, avant de s'interroger : « Dieu n'a-t-il pas investi ces hommes d'une mission inhumaine ? Cette condamnation à l'Élection ne peut-elle être jugée comme l'envers d'une "malédiction" ? » Il doit bien constater en effet que le judaïsme est un monde clos, isolé du reste du monde, « d'où il est quasi impossible d'entrer, et l'on fait tout pour vous empêcher de sortir. Là, nous sommes bien en présence d'une prison². »

On notera ici que Jean Daniel ne met pas de majuscule au mot « juif ». C'est parce que le peuple juif n'est ni une race, ni une religion — puisqu'il existe de nombreux juifs athées —, mais l'attachement à l'idée messianique et à la loi mosaïque. Il faut

¹ Jean Daniel, *La Blessure*, Grasset, 1992, pp. 258, 260, 262.

² Jean Daniel, *La Prison juive*, Odile Jacob, 2003, Poche 2004, pp. 111, 260.

Mai 2006, dernière minute : Elie Wiesel, sur ses vieux jours, nous fait enfin des aveux dans son "roman", *Un Désir fou de danser*, dans lequel le héros, qui « souffre d'une folie due à un excès de mémoire », se confie à son psychanalyste : « Suis-je paranoïaque, schizophrène, hystérique, névrosé ? » (p. 13) « Ainsi que fait le dibbouk, je me réfugie dans ma folie comme dans un lit chaud, une nuit d'hiver. Oui, c'est cela. C'est un dibbouk qui me poursuit, qui m'habite. Qui prend ma place. Qui usurpe mon identité et me donne son destin... D'où mon constant désarroi, ces changements, ces métamorphoses brusques, sans explications ni rites de passage, ce vague à l'âme proche de l'abrutissement, ce flottement d'être qui caractérise mon mal ? » (p. 29).

donc plutôt le considérer comme une secte : on est juif comme on est communiste, membre du Grand-Orient ou témoin de Jéhovah.

Pour l'écrivain Marek Halter, on peut entrer dans le judaïsme, mais il n'est pas question d'en sortir : « On ne naît pas juif, on le devient », dit-il, dans un entretien publié par le journal *Le Point* du 8 octobre 1999. « Il y a des juifs noirs, ceux d'Ethiopie, chinois, indiens, etc., qui n'ont pas une goutte de sang en commun. Sans compter les convertis ! Les juifs ne sont ni une race ni même seulement une religion, mais un groupe de gens qui ont entretenu depuis des siècles une certaine tradition, une relation spécifique au langage et à l'histoire que l'on peut aujourd'hui choisir de faire sienne... ou non. » Lui non plus de met pas de majuscule au mot « juif ».

Elie Wiesel confirme cette interprétation de la judéité lorsqu'il écrit : « N'importe qui – quelle que soit sa couleur, son origine ou sa condition sociale – peut devenir juif : il doit simplement accepter la Loi¹. »

Mais Marek Halter et Elie Wiesel admettront cependant que les conversions sont fort peu fréquentes, et qu'il est beaucoup plus facile d'être admis dans n'importe quelle religion que dans la religion juive, où la filiation par la mère reste une règle quasi intangible.

Pour Bernard-Henry Lévy, l'esprit est tout aussi important que la filiation pour définir la judéité : « Je suis juif par ma mère et par mon père, écrit-il. Je suis juif par Levinas, Buber, Rosenzweig². » Et force est de constater que de nombreux juifs, qui ne seront jamais considérés comme tels par les orthodoxes, du simple fait qu'ils ne sont pas issus de mère juive, ne se sentent pas moins solidaires de cette communauté. L'ancien ministre Bernard Kouchner, par exemple, n'est pas juif par le sang, puisque seul son père l'était. Il a néanmoins assimilé complètement les réflexes intellectuels du judaïsme qui le portent vers l'universel et l'apologie du monde sans frontières, si bien que rien ne le distingue sur ce plan de la pensée du plus obscur des rabbins.

Otto Weininger, l'auteur qui a su le mieux percer la véritable nature du judaïsme, livre la même conclusion sur la judéité : « Il ne s'agit pas tant pour moi d'une race, ou d'un peuple, ou d'une

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 217.

² Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, pp. 384, 385.

foi, que d'une tournure d'esprit, d'une constitution psychique particulière. »

C'est parce que l'identité juive est essentiellement une idée désincarnée, un flottement, que les juifs ne cessent de s'interroger sur le bien-fondé de leur « mission ». En vérité, l'identité juive est plus fragile qu'on ne le pense. Depuis qu'ils sont sortis des shtetls et des ghettos urbains au XIX^e siècle, pour vivre au milieu des « nations », nombreux sont les juifs qui ont préféré laisser s'éteindre en eux la névrose et se fondre dans la société européenne. Leurs enfants et petits-enfants ont pu oublier leur judéité et se sentir européens à part entière. L'assimilation véritable ne se réalise en effet qu'avec la perte de la judéité. Le processus peut prendre deux ou trois générations, ou encore être le fruit d'une volonté individuelle ; mais il existe. C'est d'ailleurs ce qui effraie tous les responsables des communautés juives du monde entier, qui ne cessent de mettre en garde les juifs contre les mariages mixtes, et s'évertuent à maintenir en eux le sentiment de leur propre judéité en attisant la peur de l'antisémitisme pour resserrer les rangs.

Mark Zborowski donne une idée de la pression exercée par le groupe envers un de ses membres qui voudrait quitter le cadre communautaire : « Une personne qui abjure la foi est considérée comme morte à jamais, écrit-il : on célèbre pour elle des funérailles, on observe cérémonie symbolique, le deuil pendant une heure et le nom du “disparu” est banni des conversations... Tout sera tenté pour empêcher une telle catastrophe. Le rabbin, les amis et la famille exhortent le renégat à se ressaisir avant qu'il ne soit trop tard. En cas d'échec, le meshumed, ou converti, est mort pour le groupe¹. »

Dans le compte-rendu de sa conférence du 14 mars 2005, à l'institut Itshak Rabin, à Paris, le directeur de presse Alexandre Adler rappelle le rôle de chaque juif : « Il y a un impératif de tous les moments et de tous les instants, dit-il. Cet impératif, c'est de ne laisser perdre aucun juif. Il arrive malheureusement que les juifs se perdent mais ce n'est pas aux juifs de s'en faire le complice. Le rôle de chaque juif dans le monde, c'est d'être le gardien de son frère... c'est-à-dire de le ramener. Reviens, reviens, n'oublie pas². »

¹ Mark Zborowski, *Olam*, 1952, Plon, 1992, p. 217.

² <http://www.beit-haverim.com/anoter/ConfAdler0305.htm>

De nombreux juifs ont néanmoins préféré quitter définitivement le judaïsme et se sont totalement assimilés dans les pays où ils s'étaient installés : « Beaucoup de Juifs ont bien sûr été complètement assimilés et se sont complètement déjudaïsés¹ », doit reconnaître Jacob Talmon avec dépit.

Léon Poliakov constate lui aussi que nombreux sont ses coreligionnaires qui ont cherché « à échapper à la souffrance d'être Juif en abolissant le judaïsme pour leur compte personnel. » Il observe ce phénomène dès le début du XIX^e siècle, au moins chez les juifs les plus riches, qui pouvaient plus aisément se soustraire à la terrible vigilance communautaire. Une entreprise réalisable, écrit-il, « à condition de disposer d'un épiderme épais et surtout de moyens matériels suffisants. Conversions, anoblissement, mariages aristocratiques, installations à Vienne, à Paris ou à Londres, où il était plus facile de se faire oublier : la postérité des Juifs enrichis de l'époque s'est dissoute tout entière (à de rares exceptions près, en tête desquelles figurent les Rothschild) au sein de la masse et notamment de l'aristocratie chrétienne². »

La névrose est en effet parfois si angoissante que le juif revendique son droit de s'en libérer consciemment sans plus attendre, par une conversion sincère au christianisme, par exemple, ou encore par un engagement militant contre ses anciens « bourreaux ». Otto Weininger, qui avait délaissé le judaïsme avant de le combattre, notait en son temps : « Le fait que presque tous les grands esprits de l'humanité aient été antisémites (Tacite, Pascal, Voltaire, Herder, Goethe, Kant, Schopenhauer, Grillparzer, Wagner) est précisément dû à ce qu'ayant plus en eux que les autres hommes ils comprennent également l'esprit juif mieux que personne. »

Cet homme, qui connaissait les contradictions de l'esprit juif et les souffrances qui les accompagnaient, voulait lui aussi « libérer le juif de sa judaïté ». Cette démarche nécessite un engagement volontariste : « Il faudrait, écrit-il, que les Juifs se comprennent eux-mêmes et se combattent, qu'ils aient la volonté de vaincre la judaïté en eux... Cette décision ne peut cependant être prise que par l'individu, elle ne peut l'être par un groupe, si résolu soit-il. C'est pourquoi la question juive ne peut être résolue qu'individuellement. C'est chaque Juif, pour son propre compte,

¹ J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 44.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome II, op. cit., p. 97.

qui doit tenter de le faire¹. » Il suffit en effet de le vouloir réellement pour y parvenir, et de prendre sa décision une bonne fois pour toutes.

Écoutons encore Jean Daniel exprimer son angoisse : « Le mystère juif, écrit-il, est un phénomène bouleversant qui peut soulever des questions mystiques et conduire certains à croire à l'élection d'un peuple². » Treize années auparavant, il s'interrogeait déjà, sans pouvoir trouver de solution à son problème : « Je peux dire que ce mystère, quand il m'habite, me voile la pensée plutôt qu'il ne m'enrichit... Où est ce peuple sinon dans la persécution. Personne n'est jamais arrivé à le définir³. » Et l'on entend ici en écho le propos d'André Glucksmann : « ... Deux millénaires qu'il est une question vivante pour son entourage. Deux millénaires qu'il n'y est pour rien⁴. »

Nous avons pu ironiser, dans notre ouvrage précédent, sur cette apparente incompréhension des intellectuels juifs quant à l'hostilité que peut susciter leur démarche dans le monde des goys. Nous comprenons mieux maintenant que leurs propos peuvent être sincères, et que cette « houtzpah », si caractéristique de la pensée juive, ne peut être parfois, finalement, que l'expression de leur ambiguïté et de leur névrose. Si nous avons froissé quelques lecteurs, nous les prions de bien vouloir accepter nos excuses, car nous nous en voudrions de leur avoir fait le moindre tort.

Il nous semble mieux comprendre aussi le propos de l'écrivain Patrick Modiano, que nous citions à la fin des *Espérances planétaires*, dans lequel il reprenait de manière bouffonne, par la bouche de ses personnages de roman, la thèse de Jean-Paul Sartre selon laquelle le juif n'existe pas, si ce n'est à travers le regard de l'antisémite. Son héros, le petit Schlemilovitch, a une personnalité multiple, et fait manifestement partie de ces juifs qui deviennent fous à force de s'interroger sur leur identité :

« Un traitement psychanalytique vous éclaircira les idées, écrit Modiano. Vous deviendrez un jeune homme sain, optimiste, sportif, c'est promis. Tenez, je veux que vous lisiez le pénétrant

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, op. cit., pp. 246, 247, 253.

² Jean Daniel, *La Blessure*, Grasset, 1992, p. 259.

³ Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979, p. 113.

⁴ André Glucksmann, *Le Discours de la haine*, Plon 2004, pp. 73, 86, 88.

essai de votre compatriote Jean-Paul Schweitzer de la Sarthe : *Réflexions sur la questions juive*. Il faut à tout prix que vous compreniez ceci : le Juif n'existe pas, comme le dit très pertinemment Schweitzer de la Sarthe. Vous n'êtes pas juif, vous êtes un homme parmi d'autres hommes, voilà tout. Vous n'êtes pas juif, je vous le répète, vous avez simplement des délires hallucinatoires, des fantômes, rien de plus, une très légère paranoïa... Personne ne vous veut du mal, mon petit. On ne demande qu'à être gentil avec vous. Nous vivons actuellement dans un monde pacifié¹. »

Il nous paraît clair maintenant, qu'il y a moins de malice, dans ce propos que l'expression de l'ambiguïté et du flottement identitaire propre à la personnalité juive. Dans ses *Réflexions sur la question juive*, en 1946, Sartre écrivait effectivement : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir... Contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas le caractère juif qui provoque l'antisémitisme mais, au contraire, c'est l'antisémite qui crée le Juif... Si le Juif n'existait pas, l'antisémite l'inventerait². »

Cette thèse, qui paraît grotesque à la première lecture, recèle en fait une part de vérité, en ce sens qu'elle correspond bien à la perception de leur propre identité par les juifs eux-mêmes, à défaut d'exprimer la réalité des causes de l'antisémitisme. Le témoignage de Jean Daniel est ici éclairant : « Le livre de Sartre ? Ce fut une délivrance. J'avais l'impression qu'enfin un type m'avait compris. J'avais peine à penser qu'il n'était pas juif lui-même tant il avait été capable d'aller au fond de notre humiliation. L'invention de ce juif en creux, à ce moment-là, ce fut une libération ».

L'hebdomadaire *Marianne* du 25 juin 2005 donne aussi le témoignage du cinéaste Claude Lanzmann, qui confirme : « Ce livre a été un moment essentiel. D'une certaine manière, Sartre nous a redonné le goût de vivre. Sur cette terre, il y avait au moins un homme proche de nous qui nous avait compris. »

Si surprenants soient-ils pour des goys un peu au fait de la « question juive », de tels témoignages ne peuvent être considérés comme une manifestation de ce que d'aucuns nomment la « perfidie » juive. Contrairement à ce que nous pouvions penser auparavant, il y a en réalité probablement beaucoup de sincérité

¹ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, Gallimard, 1968, 1985, p. 209.

² Sartre, *Réflexions sur la question juive*, 1946, Folio, pp. 84, 173, 14.

dans ces propos. Souvenons-nous de ce qu'écrivait Otto Weininger : « Le Juif n'est rien... Il n'y a aucun Juif qui ne souffre d'être juif, c'est-à-dire fondamentalement sans foi... Il est l'être le plus déchiré, le plus dénué d'identité interne¹. »

Mais il nous a fallu des milliers d'heures de lecture et de travail pour saisir enfin le fond de la personnalité juive. Nous espérons ainsi que cette étude va permettre aux antisémites de se débarrasser de certains de leurs préjugés, et aux juifs, de prendre conscience de cette « porte de sortie », et de leur capacité à se libérer. La « prison juive », en effet, n'est pas une fatalité. Pour notre part, en tout cas, il n'y a maintenant plus de « mystère juif ». Nous allons pouvoir commencer à vivre dans un monde pacifié.

Paris, juin 2006.

¹ Otto Weininger, *Sexe et caractère*, p. 264.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1 : La propagande planétarienne	6
Un monde enfin unifié	6
Le mépris des cultures enracinées	10
Les intellectuels juifs et l'immigration	15
L'entreprise de culpabilisation	22
L'islam et le cosmopolitisme	27
L'europe et le modèle américain	32
Le cinéma planétarien	38
Chapitre 2 : La mission du peuple juif	64
Le militantisme juif	64
L'espérance messianique	70
Le vrai visage d'Israël	82
L'identité juive	90

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 1 : La personnalité juive	99
Les heures les plus sombres	101
La sensibilité juive	112
L'esprit d'entreprise	120
Un succès insolent	125
La solidarité juive	129
L'ethnocentrisme	137
Une imagination fertile	142
Une étonnante plasticité	149
L'humour juif	170
Le scandale	171
Le mépris du goy	179
L'esprit de vengeance	185
La rage de destruction	189
La méchanceté	193
La haine des « autres »	198

Chapitre 2 : L'antisémitisme	202
Inexplicable antisémitisme	203
Les juifs et le communisme	209
Noyer le poisson	217
Le miroir de l'antisémite	223
La paranoïa antisémite	226
La folie antisémite	228
Psychanalyse de l'antisémite	233

TROISIÈME PARTIE

Chapitre 1 : La névrose juive	237
L'inversion des rôles	237
Le miroir du judaïsme	247
L'obsession juive	258
Les symptômes de folie	262
Le complexe d'infériorité	272
La haine de soi	281
Les suicides	293
Chapitre 2 : Psychanalyse du judaïsme	296
Tableau clinique de l'histrionisme	296
Diagnostic	301
Le père distant	325
Le parricide freudien	327
Le ressentiment freudien	334
La naissance de la psychanalyse	338
Hassidisme, Kabbale et psychanalyse	342
L'inceste	346
Le féminisme	358
La bisexualité freudienne	365
L'énergie libidinale	369
Freud et l'universel	372
Les juifs et l'humanité	374
Caves et sous-sols de la civilisation	377
Chapitre 3 : La libération des juifs	381
Les thérapies	381
L'émancipation du judaïsme	385

Hervé Ryssen

Les Espérances planétaires

2005

432 pages, 19,90 €

Psychanalyse du judaïsme

2006

400 pages, 26 €

Commandes à :

Éditions Baskerville

SDE Domiciliations

14 rue Brossolette

92300 Levallois

Ajouter 2 € de frais de port

Chèques à l'ordre de Hervé François

Achevé d'imprimer sur les presses de
l'Imprimerie France Quercy, 46090 Mercuès

N° d'impression : 61482
Dépôt légal : juin 2006

Imprimé en France

